LES

TROIS ROME

JOURNAL

D'UN VOYAGE EN ITALIE

ACCOMPAGNÉ

1° D'UN PLAN DE ROME ANCIENNE ET MODERNE;
2° D'UN PLAN DE ROME SOUTERRAINE OU DES CATACOMBES;

PAR MGR GAUME,

PROTONOTAIRE APOSTOLIQUE, DOCTEUR EN THÉOLOGIE.

Nec unquam (civitas) nec major nec sanctior.

Il n'y eut jamais de cité ni plus grande ni plus sainte.

TIT. LIV. *Hist.*, *lib.* I.

TROISIÈME ÉDITION.

II

PARIS

GAUME FRÈRES ET J. DUPREY, ÉDITEURS,

RUE CASSETTE, 4.

1864

PROPRIÉTÉ

Cet ouvrage se trouve aussi chez les libraires suivants :

Angers,	Barassé.
—	Lainé.
Arras,	Brunet.
Besançon,	Turbergue.
Bordeaux,	Chaumas.
—	Codere et Pujol.
Brest,	Lefournier.
Dijon,	Hémery.
Lille,	Quarré.
—	Béghin.
Lyon,	Briday.
—	Girard et Josserand.
—	Périsse frères.
Le Mans,	Le Guicheux-Gallienne.
Marseille,	Camoëns fils.
—	Chauffard.
—	Laferrière.
Metz,	Mme Const. Loiez.
—	Rousseau-Pallez.
Montpellier,	Malavialle.
—	Séguin.
Nantes,	Mazeau.
—	Poirier-Legros.
Nancy,	Thomas et Pierron.
—	Vagner.
Poitiers,	Bonamy.
Reims,	Bonnefoy.
Rennes,	Hauvespre.
—	Thébault.
—	Verdier.
Rouen,	Fleury.
Toulouse,	Ferrère.
—	Privat.
Annecy,	Burdet.
Bruxelles,	Goemaere.
Chambéry,	Perrin.
Genève,	Marc Mehling.
Gênes,	Fassi-Como.
Leipzig,	Dürr.
Londres,	Burns et Lambert.
Madrid,	Bailly-Baillière.
Rome,	Merle.
St-Pétersbourg,	Wolff.
Turin,	Giacinto Marietti.

Clichy. — Impr. Maurice LOIGNON et Cie, 12, rue du Bac-d'Asnières.

LES

TROIS ROME.

1er Janvier 1842.

Le premier jour de l'an à Rome. — Visite à Saint-Pierre. — Dimension. — Beautés artistiques. — La Chaire de Saint-Pierre. Les fondateurs d'ordres. — Le baldaquin. — La coupole. — Saint-Pierre, image du ciel. — Les Reliques. — Visite au Père V... — Baguette du pénitencier.

Ce jour-là je vécus un peu à Rome et beaucoup en France. Le souvenir de nos amis, souvenir si doux quand on est près, si amer quand on est loin, nous saisit dès le réveil; que font-ils? que disent-ils? Ah! ils pensent à nous, ils parlent de nous, ils nous envoient leurs vœux; et nous aussi nous avions pour eux des souhaits dans le cœur et sur les lèvres. Déposés au saint autel, dans le sein du Père commun de la grande famille catholique, ils furent confiés aux anges du ciel, et les plaines de l'Italie ne furent pas assez larges, et les Alpes ne furent pas assez hautes pour les empêcher de parvenir à leur adresse.

Après nos amis de France vinrent nos amis d'Italie. J'aime à le dire, à Rome il règne je ne sais quelle sympathie qui vous donne bientôt des amis et presque des frères. Plus promptement et plus complétement qu'ailleurs, les distinctions de pays, les oppositions, ou même, si vous le voulez, les répugnances nationales, disparais-

sent pour faire place à un seul titre, celui de catholique. A Rome, chacun se regarde comme chez soi : et vraiment c'est avec raison. Rome n'est-elle pas la ville du Père commun, le centre de la catholicité, le berceau et le trône de la foi qui, d'un pôle à l'autre, unit tous les esprits et tous les cœurs dans la même pensée et dans le même amour ? Est-ce que les gloires de Rome ne sont pas mes gloires ? est-ce que ses fêtes ne sont pas mes fêtes ? est-ce que sa doctrine n'est pas ma doctrine ?

Voilà ce que peut se dire le catholique français, anglais, africain, asiatique, n'importe sa patrie ; et voilà ce qu'il sent très-bien et ce qu'il se dit, instinctivement du moins, lorsqu'il est à Rome. Donc, nous reçûmes la visite et les vœux d'un certain nombre d'amis étrangers et romains. Cette marque d'affection, dont le principe était certainement la communauté de pensées dans la foi, produit une impression que le temps ne saurait effacer.

Dans la rue on entendait circuler le *Buon capo d'anno*, mot consacré par l'usage pour souhaiter la bonne année. Ce mot ne va pas seul ; il nous fut aisé de voir qu'à Rome, comme à Paris, le premier jour de l'an, le genre humain se divise mathématiquement en deux classes : l'une qui donne et l'autre qui reçoit des étrennes ; et, si j'ai bonne mémoire, partout la dernière est de beaucoup la plus nombreuse, sans être la moins contente.

Laissant à son bonheur cette intéressante portion de l'humanité, nous mîmes nos instants à profit et nous nous rendîmes à Saint-Pierre. N'était-il pas convenable de commencer l'année par une visite au roi de la cité ? D'ailleurs le bon père V...., pénitencier de France, nous avait donné rendez-vous à son domicile, ce qui veut dire à son confessionnal, adossé au transept de la grande

basilique. En passant près de l'obélisque de Néron, l'excellent ami qui nous accompagnait se découvrit respectueusement et récita une prière. « Vous saluez, lui dis-je, un des plus glorieux trophées du Christianisme ! — Je fais plus encore, je salue la vraie croix, dont un morceau couronne le monolithe, et je récite le *Pater* et l'*Ave* auquel Sixte V a attaché une indulgence de dix ans et de dix quarantaines. » Nous imitâmes son exemple, et nous arrivâmes à Saint-Pierre, dont l'histoire et l'architecture devaient principalement nous occuper.

Avant d'entrer sous le vestibule, on nous dit : « Voyez ces colonnes qui soutiennent la grande loge ; si vous en coupiez une tranche, vous auriez une table à recevoir douze personnes. » Comme tous les voyageurs, nous répondîmes par un signe d'incrédulité ; mais bientôt il fallut baisser le ton, et convenir que les douze convives seraient fort à l'aise. Tel est le bonheur ou le malheur de Saint-Pierre : tout y est colossal, et rien n'y paraît grand. D'une part, l'architecture grecque avec ses pleins cintres qui abaissent constamment le rayon visuel ; d'autre part, l'harmonie des proportions qui, faisant de toutes les parties du monument un tout parfaitement homogène, n'en met aucune en relief, passent pour être les causes principales de l'illusion.

Avant de franchir le seuil, nous voulûmes nous rendre compte des transformations que l'église avait subies avant de devenir, par sa grandeur et sa magnificence, la premier temple du monde.

Tout d'abord se présente un rapprochement qui n'est pas sans intérêt. Entre les différents quartiers de Rome, le Vatican fut particulièrement souillé par les superstitions et les infamies païennes. Le temple de la Bonne

Pierre, érigea un modeste oratoire[1]; et comment dire les larmes et les prières répandues en ce lieu vénérable pendant les orages trois fois séculaires qui battirent l'Église naissante?

A l'aurore de la paix, Constantin s'empressa de changer l'oratoire primitif en un temple digne du lieu qu'il devait consacrer. Le jour fixé pour commencer les travaux, l'empereur se rendit au Vatican, et, déposant le diadème et la pourpre, il voulut lui-même ouvrir les fondations et en extraire douze paniers de terre en l'honneur des douze Apôtres. N'était-il pas juste que les mains des Césars, employées jadis à bâtir les temples des idoles, fussent sanctifiées en travaillant aux temples du vrai Dieu[2]? Le corps de saint Pierre, relevé de sa tombe, fut placé dans une châsse d'argent, renfermée dans une autre de bronze doré et enrichie d'une croix d'or du poids de 150 livres.

Constantin et sainte Hélène réunirent leurs libéralités pour embellir le nouveau temple. Voici la liste abrégée de leurs présents : les douze Apôtres, en argent, pesant chacun 300 livres; trois calices d'or, ornés de quarante-cinq pierres précieuses, pesant chacun 12 livres; vingt calices d'argent, chacun de 10 livres; deux burettes d'or, du poids de 10 livres; une patène, de l'or le plus pur, avec un tabernacle en forme de tour, surmonté de la colombe, orné de deux cent quinze perles, pesant 30 livres; cinq patènes d'argent, chacune de 15 livres; une couronne d'or, devant le tombeau, avec un candé-

[1] Hic memoriam B. Petri construxit et composuit, dum presbyter factus fuisset a B. Petro. — ANAST. *in Anaclet.*

[2] Restitutionem Capitolii aggressus ruderibus purgandis manus primus admovit, ac suo collo quædam extulit. SUET. *in Vespas.*, c. VIII.

qu'à partir de la porte d'entrée jusqu'au chevet, Saint-Pierre compte 575 pieds de longueur et 419 de largeur dans le transept.

La nef du milieu a 82 pieds de largeur sur 142 de hauteur, y compris la voûte. Les deux nefs latérales ont chacune 20 pieds de largeur. Ces différentes mesures sont gravées sur le pavé de Saint-Pierre. Tout en marbre ou en porphyre, ce pavé ressemble à un brillant parterre émaillé de fleurs et découpé en rosaces, en losanges, en compartiments d'une gracieuse variété et d'une grande richesse de dessin.

Les bénitiers augmentent d'abord l'illusion; mais bientôt ils la dissipent : s'en approcher est le premier moyen de connaître la grandeur de Saint-Pierre. On nous avait dit : « Les anges qui le soutiennent ont 6 pieds ; » et nous avions répondu : « Exagération de voyageurs enthousiastes. » Eh bien ! on avait raison, et nous avions tort. Nous mesurâmes ces anges qui, au premier coup d'œil, ressemblent à de jeunes enfants, et qui sont bien en réalité des colosses de 6 pieds. Ils sont en marbre blanc, et soutiennent deux coquilles de marbre jaune placées vis-à-vis l'une de l'autre, au devant des deux premiers entre-pilastres. Je voulus offrir de l'eau bénite à l'excellent ami qui nous accompagnait ; mais il refusa de la recevoir. « Pour gagner l'indulgence, me dit-il, en prenant de l'eau bénite dans les basiliques romaines, il faut la prendre soi-même ; ainsi l'ont voulu les souverains Pontifes, afin que chaque fidèle accomplît par lui-même un acte de religion.

Quand on vient à Saint-Pierre pour en admirer les merveilles, le plus grand embarras est de savoir par où commencer. Des monuments de tout genre, des chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture se disputent l'atten-

tion. Si on attaque l'auguste basilique par le côté droit, vous avez d'abord la chapelle de la *Pitié*, où le ciseau de Michel-Ange se révèle dans l'immortelle statue de la Sainte Vierge tenant son Fils mort sur ses genoux. La colonne entourée de fer, qui s'élève près de l'autel, est, suivant la tradition, une des douze colonnes du temple de Jérusalem, que Constantin fit placer autour de la Confession de Saint-Pierre. L'antique inscription qui l'accompagne célèbre les nombreux miracles accordés à la foi des pèlerins en face de ce monument, sanctifié par la présence et peut-être par l'attouchement de l'Homme-Dieu. En montant se présente la chapelle de saint Sébastien, remarquable par les deux tombeaux du pape Innocent XII et de la comtesse Mathilde de Mantoue. Plus loin, la magnifique chapelle du Saint-Sacrement offre à votre admiration ses tombeaux de Sixte IV et de Grégoire XIII, son riche tabernacle et sa *Communion de saint Jérôme* en mosaïque. C'est ici que, le jeudi saint, le souverain Pontife, dépouillé des ornements de sa dignité, lave les pieds des douze Apôtres.

Vient ensuite la chapelle de la Sainte Vierge, construite sur les dessins de Michel-Ange, avec son autel tout brillant d'albâtre, d'améthystes et d'autres pierres précieuses : Benoît XIV y repose au milieu de la *Science* et de la *Charité*. Admirez encore l'autel de la *Nacelle*, dont le tableau en mosaïque représente la barque de Pierre près de submerger, et le Sauveur venant calmer les flots ; puis le *Rezzonico* ou mausolée de Clément XIII, ouvrage de Canova. Les deux lions couchés sur les socles passent pour les deux plus beaux lions modernes qu'on connaisse. Il est à regretter que, dans les autres figures, l'artiste ait sacrifié l'esprit à la forme. Son *génie* est un scandale que Pie IX s'est efforcé de faire dispa-

raître. La dernière chapelle à droite est dédiée à sainte Pétronille, et le tableau qui représente la sainte au moment de son exhumation est, dit-on, la plus belle mosaïque de Saint-Pierre.

Au chevet de l'église apparaît à une grande hauteur la Chaire de saint Pierre. Quelle jouissance pour un catholique, pour un prêtre, de reposer ses regards sur ce vénérable monument ! Voilà donc cette Chaire mille fois plus respectable que les chaires curules des sénateurs romains et que tous les trônes des rois et des empereurs; cette Chaire sur laquelle Pierre s'assit tant de fois dans les souterrains du Vatican ; de laquelle il ordonna les premiers prêtres et consacra les premiers pontifes ; de laquelle il prêchait et administrait les sacrements à ces chers néophytes, dont la robe, blanchie la veille dans les eaux du baptême, devait le lendemain s'empourprer dans le sang du martyre.

Longtemps conservée près du corps de l'Apôtre dans la catacombe vaticane, elle fut le premier trône sur lequel ses successeurs venaient s'asseoir après leur élection. Enfin, Alexandre VII la fit placer dans le magnifique monument qu'on voit aujourd'hui et qui ne coûta pas moins de cent mille écus romains[1]. Un autel en marbre rare et une chaire en bronze doré dans laquelle est conservée la chaire en bois dont se servit l'Apôtre, telles sont les deux parties qui composent ce bel ouvrage. La partie supérieure est soutenue par quatre figures colossales en bronze, qui représentent les quatre grands Docteurs de l'Église, deux de l'Orient et deux de l'Occident. Comme accompagnement s'élèvent de chaque côté les superbes tombeaux de Paul III et d'Urbain VIII.

[1] CONSTANZI, t. II, p. 19.

C'est au-dessous de cette chaire deux fois monumentale que le Saint-Père est assis lorsqu'il pontifie.

En descendant l'église par le côté gauche, on arrive à l'autel des saints apôtres Simon et Jude, décoré de deux grosses colonnes de granit noir égyptien, au milieu desquelles brille un tableau en mosaïque représentant saint pierre guérissant le boiteux. Arrêtons-nous devant la chapelle de saint Léon le Grand, pour admirer les deux colonnes de granit rouge et le magnifique bas-relief d'Algardi, représentant le pontife qui fait reculer Attila. Voici maintenant le tombeau d'Alexandre VII, dernier ouvrage du Bernin. L'autel est remarquable par ses quatre colonnes, dont deux d'albâtre et deux de granit noir. Pie VII, d'immortelle mémoire, assis entre la *Force* et la *Sagesse*, repose dans la chapelle Clémentine, sous un mausolée dû au ciseau de Thorwaldsen et à la générosité du fidèle cardinal Gonsalvi.

A ces monuments succède la chapelle du chapitre de Saint-Pierre. Fermée par une grille de fer ornée de bronze doré, elle présente, surtout pendant les offices, un superbe coup d'œil. C'est au-dessus de la porte voisine qu'on dépose provisoirement le corps du dernier pape régnant : comme à Saint-Denis, le mort ne descend dans la tombe qu'au décès de son successeur. Parmi les chefs-d'œuvre consacrés à la gloire immortelle des Saints et des Pontifes, brillent de royales infortunes : les monuments des Stuarts, ouvrage de Canova, ornent la chapelle de la *Présentation*. La chapelle des *Fonts baptismaux* termine cette couronne de sanctuaires plus splendides les uns que les autres.

Tout ce que peuvent les arts pour réveiller la foi sur la grandeur du sacrement qui, du fils de la poussière, fait un enfant de Dieu et un frère des anges, brille dans

ce lieu sacré. Les peintures de la coupole sont d'une exécution parfaite ; une urne de porphyre en forme de nacelle, de 12 pieds de longueur sur 6 de largeur, contient l'eau baptismale. Cette urne, trouvée dans le *Forum*, servit autrefois de couvercle au sarcophage de l'empereur Othon II, mort à Rome en 974. Elle est aujourd'hui fermée par une espèce de pyramide en bronze doré, ornée d'arabesques, et rehaussée par quatre anges de bronze. Il y aurait beaucoup à dire sur l'exhibition de *femurs* grands et petits qui s'offrent aux regards dans toutes les parties de la basilique et qui appellent à grands cris l'œuvre charitable des *bonnes chemises*. Mais nous laissons à d'autres le soin de la critique. Personne ne s'en est mieux acquitté que le grand artiste Salvator Rosa.

Revenus à notre point de départ, nous commençâmes un nouveau voyage par la grande nef. A droite et à gauche on est dominé par les statues colossales de tous les fondateurs d'ordres religieux. Ces puissants génies, envoyés de siècle en siècle au secours de l'Église, ces illustres généraux dont les phalanges défendirent avec tant de gloire la vérité, la vertu, la civilisation, forment une longue galerie et comme une double chaîne qui, se prolongeant jusqu'au rond-point de l'église, va se rattacher à la chaire de saint Pierre, centre unique de l'unité et foyer toujours ardent de la lumière et de la charité catholique.

En s'abaissant, les regards rencontrent la statue de saint Pierre assis sur son trône ; j'en ai déjà parlé, mais je tiens à en parler encore, parce qu'elle rappelle un noble souvenir. Quoi qu'en dise certain *Voyage en Italie*, c'est le bronze de la statue de Jupiter Capitolin qui a fourni la matière pour cette statue de saint Pierre, monument de la reconnaissance de saint Léon le Grand.

L'illustre pontife la fit fondre en l'honneur du glorieux Apôtre qui, plus puissant pour protéger Rome chrétienne que Jupiter ne l'avait été pour défendre Rome païenne, venait de sauver la ville des fureurs d'Attila [1].

Pénétré de ce grand souvenir, il vous en coûtera peu d'imiter les pèlerins catholiques et de baiser le pied de cette statue et de la toucher du front; double usage qui traduit bien les deux dispositions de tout enfant de l'Église : l'amour et la soumission. Le cœur même s'attendrit, lorsqu'en accomplissant ce pieux devoir on se souvient que chaque jour, pendant trente ans, le père de l'histoire ecclésiastique, l'immortel Baronius, toucha de son noble front le pied de cette statue et le couvrit de ses baisers. En même temps s'échappait de sa grande âme ce mot d'une simplicité enfantine: *Pax et obedientia; credo Unam, Sanctam et Apostolicam Romanam Ecclesiam;* « Paix et obéissance; je crois l'Église Une, Sainte et Apostolique Romaine. »

Plus on avance vers la Confession de Saint-Pierre, plus le respect augmente. Pour l'accroître encore, un décret de la Congrégation des Rites, du 10 octobre 1594, ordonne à tous ceux qui en approchent de mettre le genou en terre, sans excepter personne, ni l'empereur, ni le pape lui-même; et une sentence d'excommunication menace le clerc de service qui oserait nettoyer ou parer l'autel papal sans être revêtu de la *cotta*. Cet autel, où le souverain Pontife seul a le droit de célébrer la messe, s'élève sur sept gradins en marbre blanc; il est isolé et

[1] *Voyez* TORRIGIO, *de Cryptis vaticanis*, p. 126. ID. *Sacri Trofei Romani*, p. 149. FR. MARIA PHOEBEUS, *de Identitate cathedræ D. Petri Dissert.*, p. 38. *Id.* CIAMP., *Monim. veter.*, t. III, p. 57. *Id.* CONSTANZ., t. II, p. 17.

tourné, suivant l'usage ordinaire, vers l'Orient. Quatre colonnes torses en bronze doré soutiennent le baldaquin. Fondues, en 1633, par ordre d'Urbain VIII, ces colonnes n'ont pas moins de 34 pieds de hauteur. Elles sont faites avec le bronze des portes du Panthéon, et remplies, nous fut-il assuré, d'ossements de martyrs. Aux angles de l'entablement brillent quatre anges debout tournés aux quatre points du ciel. De leurs pieds partent quatre consoles renversées qui, à leur point de jonction, supportent un globe doré surmonté d'une croix. Tout cela paraît d'une moyenne élévation ; et le plus haut palais de Rome, le palais Farnèse, n'atteint pas la hauteur de ce magnifique monument. Du sol occupé par la statue de Pie VI [1], à la cime de la croix, il mesure plus de 86 pieds.

La Confession de Saint-Pierre me semble résumer complétement l'histoire de l'Église militante. Fondée par les Apôtres, soutenue par les martyrs, s'élevant sur les débris du paganisme vaincu, appelant les élus de Dieu dispersés aux quatre vents, dominant le monde par la croix et portant sa tête auguste jusqu'aux portes du ciel : telle se montre l'Église pendant son pèlerinage. Mais ce n'est ici que la première partie de son existence, ou plutôt la moitié d'elle-même. Comme son divin fondateur, l'auguste société règne au ciel et sur la terre : un temple vraiment catholique doit la représenter dans ce double état. Et voilà qu'en bâtissant Saint-Pierre de Rome, le génie de Michel-Ange est traversé par une de ces illuminations soudaines qui enfantent les chefs-d'œuvre.

Trop longtemps esclave de l'art païen, l'immortel ouvrier relève noblement la tête et, tout à coup inspiré par

[1] Ouvrage de Canova.

la foi, il lance dans les airs la sublime coupole. Dans cette création, la plus hardie qu'on connaisse, l'art chrétien aura l'espace nécessaire pour développer dans toute sa magnificence l'idée de l'Église catholique. Sur ces vastes parois de 130 pieds de diamètre et de 300 d'élévation, la mosaïque, peinture immortelle, représentera sous les plus brillantes couleurs l'Église triomphante, avec ses glorieuses hiérarchies : les saints ; puis la Reine des saints et des anges ; puis l'auguste Trinité ; puis l'infini ; puis la Croix dominant l'éternité et l'immensité, comme elle domine le temps et l'espace.

Toutefois ce n'est pas seulement en peinture que l'Église du ciel est présente à Saint-Pierre de Rome : elle y vit dans les innombrables reliques de ses saints et de ses martyrs.

Étrangers qui auriez le malheur de porter à l'auguste Basilique un cœur flétri par le doute impie ; et vous pèlerins d'une science incomplète ou d'une curiosité vaine, il ne vous reste maintenant qu'à sortir du temple. Comme un brillant panorama, toutes les beautés extérieures du superbe édifice ont passé devant vos yeux ; vous les avez admirées avec plus ou moins d'intelligence, critiquées avec plus ou moins de bonne foi : tout est fini. La beauté intérieure de la maison de Dieu vous est cachée ; le sens poétique du mouvement vous échappe : car le monde surnaturel qui l'habite est nul pour vous.

Au catholique est réservée l'intelligence de ces choses ; seul, il a des yeux pour les voir et un cœur pour les sentir. Si donc Saint-Pierre de Rome est le reflet du ciel par ses magnificences, il en est l'image par les saints qui l'habitent. Tous les ordres de bienheureux y sont représentés. Celui-là même qui est au-dessus de toutes les hiérarchies, s'y fait adorer dans les trophées de sa vic-

toire. Sous les yeux de cette nuée de témoins, une frayeur religieuse vous saisit ; et ce n'est pas sans éprouver des sentiments inconnus, qu'à l'exemple de tant de millions de pèlerins nous parcourûmes ce paradis de la terre. Ici, pas un habitant de la Jérusalem céleste qui ne vous rappelle sa présence par un vivant souvenir.

Jésus-Christ, le roi du ciel : voici une partie notable de la croix, le fer de la lance qui lui perça le côté, le linge sur lequel est empreinte sa face adorable [1].

Marie, la reine du ciel : voici une portion du voile sacré qui fut à son usage.

Saint Jean-Baptiste, le plus grand des enfants des hommes ; sainte Anne, saint Joseph : voici une partie de leurs cendres ou de leurs vêtements.

Les Apotres et les Évangélistes : voici les corps glorieux de saint Pierre, de saint Paul, de saint Simon, de saint Jude ; les reliques de saint André, de saint Jacques le Majeur, de saint Barthélemy et de saint Luc.

Les Pontifes : voici les corps de trente-cinq papes, saints ou martyrs : Lin, Clet, Anaclet, Évariste, Sixte Ier, Télesphore, Hygin, Pie Ier, Eleuthère, Victor, Fabius, Jean Ier, Jean II, Léon Ier, Gélase II, Symmaque, Hormisdas, Agapet, Grégoire Ier, Boniface IV, Dieudonné, Eugène Ier, Vitalien, Agathon, Léon II, Serge Ier, Grégoire II, Grégoire III, Zacharie, Paul Ier, Léon III, Léon IV, Nicolas Ier, Léon IX, Félix IV.

Les Évêques et les Docteurs : voici les corps ou les reliques des saints Chrysostome, Bazile, Grégoire le Nazianze, Polycarpe, Hilaire, Grégoire de Thaumaturge, Charles Borromée, Jérôme, Thomas d'Aquin.

Les Prêtres, les Diacres et les Religieux : voici

[1] Voir la note à la fin du volume.

saint Thomas de Villeneuve, saint François d'Assise, saint Antoine de Padoue, saint Pierre d'Alcantara, saint Bernardin de Sienne, saint Philippe de Néri, saint Étienne, saint Laurent, saint Vincent, saint Paul ermite, saint Antoine abbé.

Les Martyrs de tout âge, de tout sexe et de toute condition : voici, outre ceux que nous venons de nommer, saint Procès et saint Martinien, geôliers de saint Pierre ; saint Anastase, saint Théodore, saint Nicé, saint Achillée, les quarante Martyrs, saint Gorgon, saint Tiburce, sainte Pétronille, sainte Bibiane, sainte Théodora, sainte Agathe, sainte Colombe, sainte Suzanne, sainte Balbine, sainte Ruffine, sainte Catherine, sainte Pudentienne, sainte Marguerite, et une multitude d'autres venus du milieu de la grande tribulation, après avoir lavé leurs robes dans le sang de l'Agneau.

Tels sont les habitants de Saint-Pierre de Rome ; tels les témoins qui vous y regardent, les frères qui vous y reçoivent, les amis qui vous y consolent, les modèles qui vous y montrent leurs palmes et leurs couronnes. Connaissez-vous une assemblée plus auguste, un lieu plus saint, une image plus parfaite du ciel sur la terre ? Encore une fois malheur au voyageur qui a des yeux et qui ne voit pas ces choses, un esprit et qui ne les comprend pas, un cœur et qui ne les sent pas !

Pour nous, absorbés par la vue des beautés extérieures et intérieures du premier temple du monde, nous avions depuis longtemps oublié le but secondaire de notre visite. Enfin, un regard jeté à gauche de la Confession de Saint-Pierre nous rappela l'excellent pénitencier de France. De nombreux confessionnaux placés dans cette partie de l'église, et portant pour inscription *Lingua hispanica*, *Lingua anglicana*, *Lingua græca*, an-

noncent la présence des pénitenciers. Les mots *Lingua gallica*, écrits sur la frise d'un large confessionnal, nous indiquèrent la demeure du P. V.... De la demi-porte de ce confessionnal s'élance une baguette d'environ 6 pieds de longueur qui intrigua fort mes jeunes amis.

Qu'est-ce en effet qu'un pénitencier? Pourquoi est-il *armé* d'une longue baguette? Pourquoi en frappe-t-il sur la tête des passants qui le demandent? Voilà des questions et des usages que la plupart ne se donnent guère la peine d'approfondir : je parlerai bientôt de la *Pénitencerie*. Il suffira de savoir, pour le moment, qu'on trouve à Saint-Pierre des prêtres des différentes nations catholiques, pour entendre les confessions des pèlerins. Investis de pouvoirs spéciaux, ils exercent sous la juridiction du grand pénitencier un ministère doublement utile. Absoudre les pénitents, et secourir, diriger, piloter leurs compatriotes pendant leur séjour à Rome, telle est leur vie. Comme on est sûr de les trouver à Saint-Pierre, leur confessionnal devient en quelque sorte leur domicile. Ils y donnent leurs audiences, reçoivent vos lettres de recommandation, prennent note de vos demandes, sollicitent pour vous des présentations au Saint-Père ou des billets d'entrée aux cérémonies du Vatican. Le bon P. V.... en particulier, s'acquitte de ces différents devoirs avec une obligeance telle, qu'il a été justement nommé *la Providence des Français*.

« Mon père, lui dit Henri, que signifient cette longue baguette que vous avez devant vous et le coup que vous en donnez sur la tête de ceux qui le demandent? — C'est le signe de l'affranchissement spirituel. Quarante jours d'indulgence sont attachés à cet acte d'humilité, lorsqu'on l'accomplit dans les dispositions convenables. » Que penser maintenant des touristes qui racontent sans

sourciller qu'à Rome on remet les péchés avec un coup de baguette ? de tant de voyageurs qui, contents de ne pas blâmer cet usage, rougissent de l'admirer tout haut et dédaignent tout bas de s'y conformer ?

Ils ne savent donc pas que, chez les Romains, l'affranchissement avait lieu en donnant un coup de verge sur la tête de l'esclave ? Rome chrétienne a conservé cette coutume. « Par un coup de verge, dit-elle, les maîtres du monde faisaient tomber les fers de leurs esclaves ; eh bien, moi, plus puissante que les maîtres du monde, j'affranchis les âmes en me servant du même signe. » Il n'y a que les cérémonies catholiques pour perpétuer avec cette simplicité sublime les usages de la plus haute antiquité [1].

[1] Nous avions rappelé ce souvenir lorsque nous en avons trouvé la confirmation et le développement dans la note suivante du comte de Maistre : *Délai de la just. div.*, not. III, p. 92, éd. in-8°, Lyon.

« Il y avait à Rome trois manières d'affranchir un esclave, le *cens*, le *testament* et la *baguette*. Pour ne parler que de la dernière, le préteur, appuyant sur la tête de l'esclave une baguette qu'on nommait en latin *vindicta*, c'est-à-dire *adjudicatrice*, lui disait : *Je déclare cet homme libre comme les Romains sont libres : Dico eum liberum esse more Quiritum.* Puis, se tournant du côté du licteur, il lui disait : *Prends cette baguette et fais ton devoir, suivant ce que je t'ai dit : Secundum tuum censum, sicuti dixi : ecce tibi vindicta.* Le licteur, ayant reçu la *vindicte* de la main du préteur, en donnait un coup sur la tête de l'esclave ; puis il lui frappait de la main la joue et le dos, après quoi un secrétaire inscrivait le nom de l'affranchi dans le registre des citoyens.

Ces formes étaient établies pour faire entendre aux yeux que cet homme, sujet naguère aux châtiments ignominieux de l'esclavage, en était affranchi pour toujours. La puissance

2 Janvier.

Organisation du gouvernement ecclésiastique. — Congrégations romaines; leur but, leur origine, leur constitution. — La Propagande. — Le Saint-Office. — L'*Index*. — La Congrégation du concile. — De l'examen des évêques. — De la résidence des évêques. — Des évêques et réguliers. — De la discipline des réguliers. — De l'immunité ecclésiastique. — Congrégation consistoriale. — Congrégation des rites. — Des indulgences et des saintes reliques. — Des affaires ecclésiastiques extraordinaires. — Baptême d'une famille juive; son histoire.

Hier, à l'occasion de notre visite à Saint-Pierre, j'avais nommé la Pénitencerie; et aujourd'hui, à l'occasion de la Pénitencerie, je vais m'occuper des Congrégations romaines. Or, ce que Voltaire disait, on peut le dire de l'organisation du gouvernement spirituel de Rome :

Beaucoup en ont parlé, mais bien peu l'ont connu.

Centre du monde catholique, Rome vit, dès les premiers siècles, arriver de l'Orient et de l'Occident toutes les grandes affaires qui intéressent la défense et la propagation de l'Évangile. Elle habite encore les Catacombes,

publique le frappait pour annoncer qu'il ne serait plus frappé. On comprend du reste que ces actes n'étaient que de pure forme, l'esclave était à peine touché..... L'esprit de cette formalité, qui n'est pas douteux, n'a rien que de très-motivé et de très-raisonnable : il est encore rappelé de nos jours par le grand pénitencier (et même par tous les pénitenciers) de Rome, qui touche de la *vindicte* chrétienne le pénitent absous, pour lui déclarer qu'il a cessé d'être esclave (*venumdatus sub peccato*, *Rom.*, VII, 14), et que son nom vient d'être inscrit par le souverain spirituel au nombre des hommes libres; car le *juste seul est libre*, comme le Portique l'a dit avant l'Évangile. »

et déjà l'Église de Corinthe vient, comme une fille à sa mère, lui faire part de ses douleurs et la prier d'apaiser le schisme qui la désole ; plus tard, c'est l'Église d'Orient qui la conjure de décider la grande question de la célébration de la Pâque. Voici maintenant l'Église d'Afrique qui lui soumet l'irritante affaire du baptême des hérétiques ; enfin c'est le monde entier qui s'empresse de lui soumettre ses difficultés, de lui confier ses douleurs, et de lui apporter tous les problèmes qui intéressent sa vie morale, quelquefois même sa vie politique et civile. « De toutes parts, disait le pape Innocent Ier, on vient demander à boire à la Source apostolique [1]. » — « D'innombrables consultations nous sont adressées, » ajoutait saint Léon [2]. « Votre Église est la mère de toutes les Églises, écrivait au pape Jean l'empereur Justinien, et nous ne permettons pas que vous ignoriez rien de ce qui intéresse les autres Églises [3]. » Tous les siècles ont suivi le même exemple, et Rome ne faillit jamais à sa mission.

Mais comment a-t-elle pu suffire à cette sollicitude universelle et régler tant d'affaires différentes avec une sagesse irréprochable ? Son premier soin, et je dirai sa règle invariable, fut d'ajouter à l'assistance surnaturelle qui lui est promise toutes les lumières que peuvent donner le savoir et l'expérience. Loin de repousser le génie, Rome

[1] Per omnes provincias de apostolico fonte petentibus responsa ,etc. *Epist.* 30.

[2] Apostolicam sedem innumeris relationibus esse consultam. *Epist.* 10.

[3] Nec enim patimur quidquam quod ad ecclesiarum statum pertinet, quanquam manifestum et indubitatum sit quod movetur, ut non etiam vestræ innotescat Sanctitati, quæ caput est omnium sanctarum Ecclesiarum. *Dig.* lib. VIII. c. de *Sum. Trinit.*

l'appelle. Ici plus qu'ailleurs la science et la vertu conduisent infailliblement aux emplois importants et aux grandes dignités : c'est un fait glorieux dont l'histoire des papes et des cardinaux offre de nombreux exemples. De plus, Rome a divisé les affaires en grandes catégories, et établi autant de cours différentes pour en connaître. Or, toutes ces affaires se rapportent à un double objet : propager et maintenir l'Évangile. De là, l'origine, le nombre, le caractère et les attributions des *Congrégations romaines* [1].

1° Dans l'ordre logique, la première qui se présente est la Congrégation *de la Propagande*. Logé près du lieu où elle tient ses séances, j'avais un double intérêt à commencer par elle mon pèlerinage. Instituée en 1622 par le souverain pontife Grégoire XV, cette Congrégation se compose d'un cardinal qui a le titre de préfet, de plusieurs autres cardinaux et de protonotaires apostoliques, interprètes des langues étrangères. Elle a pour but, comme son nom l'indique, de répandre la foi dans le monde entier. En conséquence, le soin de toutes les affaires concernant les missions, l'intendance sur tous les séminaires et collèges destinés à fournir des missionnaires, forment ses attributions. Les lundis, elle tient une réunion devant le Saint-Père ; ses autres séances, qui reviennent fréquemment, ont lieu au collége de la Propagande, sur la place d'Espagne.

Ce superbe établissement s'appelle le *Collége Urbain de la Propagande*, du nom du pape Urbain VIII qui le

[1] Pour esquisser le tableau de cette magnifique administration, je rappellerai qu'il existe à Rome treize congrégations où aboutissent toutes les affaires de la catholicité ; trois principaux tribunaux ecclésiastiques, et un principal tribunal civil.

fonda en 1627. Il est destiné aux jeunes gens des nations étrangères, et surtout des nations orientales, qui se disposent à l'état ecclésiastique. Par ordre d'Alexandre VII, tous les élèves de la Propagande s'obligent par serment à n'embrasser aucun ordre régulier sans la permission du Saint-Siége, à entrer dans les ordres sacrés sur l'avis de la Congrégation, et à prêcher l'Évangile dans leur pays. Ces jeunes gens, envoyés la plupart par les missionnaires, ne dépensent rien ni pour leur voyage, ni pour leur entretien, ni pour leur éducation, ni pour leur retour : la charité apostolique se charge de tous les frais. Cette année ils sont au nombre de quatre-vingts.

Leur costume se compose du chapeau romain et d'une soutane noire avec boutons et ceinture rouge. Tous les jours, ou à peu près, ils sortent en promenade afin d'éviter l'influence maligne du *sirocco;* et pendant les vacances ils vont jouir de la *villegiatura* dans quelques campagnes aux environs de Rome. L'étude des sciences sacrées et profanes, enseignées par des maîtres habiles, occupe tous leurs moments : une vaste bibliothèque et un riche musée sont à leur disposition.

Le collége de la Propagande possède aussi une imprimerie composée de toutes sortes de caractères étrangers, pour éditer les missels, bibles, catéchismes et autres livres à l'usage des peuples nouvellement convertis. Ses nombreux appartements servent d'hôtellerie aux nouveaux chrétiens et aux pauvres évêques qui se rendent à Rome. Depuis sa fondation, la Propagande a été une pépinière de missionnaires zélés, de vicaires apostoliques, d'évêques, d'archevêques et de martyrs[1].

[1] CONSTANZI, t. I, p. 109.

2° Congrégation ou tribunal *du Saint-Office*. Il ne suffit pas de planter la foi, il faut veiller à la plantation de cet arbre divin, en le préservant du ver rongeur de l'hérésie et de l'impiété. Or, dans le moyen âge, il s'éleva une foule de sectaires qui, sous le masque de la vérité et de la vertu, corrompaient la saine doctrine et se livraient dans le silence aux excès du libertinage le plus révoltant. Non-seulement la foi, mais la civilisation de l'Europe était menacée. C'est alors que, dans son immense sollicitude, le grand pape Innocent III établit l'*Inquisition* ou le *Saint-Office*. Nous pouvons nous dispenser d'en dire du bien, depuis que tous les hérétiques, tous les impies, sans exception, en on dit tant de mal.

Sous les papes Grégoire IX, Innocent IV et Clément VIII, les Dominicains, les Franciscains et les Minimes remplirent successivement les fonctions d'inquisiteurs. En 1545, Paul III[1] établit à Rome le *Tribunal suprême* du Saint-Office, dont il confia la direction à six cardinaux. Ce nombre fut porté à huit par Pie IV, et à douze par Sixte V, en sorte qu'aujourd'hui cette Congrégation se compose du souverain Pontife, président ; de douze cardinaux avec le titre d'inquisiteurs généraux ; d'un secrétaire, d'un assesseur, d'un commissaire et d'un grand nombre de consulteurs.

Elle s'assemble trois fois la semaine : le lundi et le mercredi, au couvent des Dominicains, pour préparer les questions, et le jeudi devant le Saint-Père, pour les décider. La qualité des membres qui forment ce tribunal manifeste la grandeur de son autorité dans les causes qui intéressent la pureté de la foi. Sa juridiction s'étend sur toute espèce de personnes ecclésiastiques ou laïques,

[1] Constit. *Licet*, etc.

villes, communautés ou royaumes, et il n'est pas de privilége personnel ou local qui puisse en exempter.

Autant son pouvoir est illimité, autant sont grandes l'équité et la miséricorde qui président à ses jugements. Sous le nom de *qualificateurs*, des théologiens vieillis dans l'étude donnent aux propositions mauvaises, contenues dans les livres dénoncés, les notes ou les qualifications qui leur conviennent. Leur rapport fait et vérifié, on procède aux débats, mais à huis clos, afin de sauver l'honneur du coupable, s'il est présent ; lui-même peut présenter sa défense ou recourir au ministère d'un avocat, à son choix. Par un privilége unique, s'il avoue sa faute, il est absous ; nulle peine extérieure ne lui est infligée, tout se borne à quelques œuvres satisfactoires. Si l'obstination du coupable force le tribunal de sévir, les peines extérieures qu'il impose sont loin d'être proportionnées à la grandeur du délit. Telle est cette Inquisition tant calomniée dont on a voulu faire un épouvantail.

Quand vous serez à Rome, ne manquez pas d'aller visiter ces prisons qu'on dit si redoutables ; cherchez ces cachots obscurs, ces affreux instruments de supplice, ces juges sanguinaires dont le nom vous a fait pâlir ; et, après avoir ri de votre frayeur, vous reconnaîtrez la justesse de ce mot attribué à je ne sais plus quel magistrat : « Si on m'accusait d'avoir pris les tours de Notre-Dame, je commencerais par me sauver ; car il n'y a pas d'absurdité qu'on ne persuade à force de la répéter. »

3° Congrégation *de l'Index*. L'erreur a, comme la vérité, un double organe : la voix et la presse. Si la parole vivante a plus d'effet, la parole écrite exerce par sa durée et par sa propagation une influence plus étendue : ne pas la surveiller, serait de la part de l'Église une prévarication. Aussi, du moment où l'imprimerie fut

devenue l'auxiliaire actif, incessant de la pensée humaine, Rome s'occupa de la diriger et d'en réprimer les écarts. Le concile de Trente [1] chargea quelques prélats de dresser un catalogue des livres suspects ou pernicieux (*index purgatorius*). N'ayant pu examiner cet *index*, le concile le renvoya à Pie IV, qui l'approuva, ainsi que les règles établies par les prélats examinateurs.

Saint Pie V et Clément VIII, modifiant un peu l'ouvrage de leurs prédécesseurs, constituèrent la Congrégation telle qu'elle est aujourd'hui. Elle se compose de dix cardinaux dont l'un a le titre de préfet ; du maître du sacré palais, qui est assistant perpétuel ; d'un secrétaire qui est toujours un dominicain ; d'un grand nombre de consulteurs et de quelques rapporteurs. Son but est d'examiner les livres et de signaler ceux qui doivent être prohibés ; de défendre, sous peine d'excommunication, de retenir et de lire les ouvrages contraires à la religion et aux bonnes mœurs ; de tracer aux évêques, aux inquisiteurs locaux et aux imprimeurs, les règles qu'ils doivent suivre dans la lecture, la révision, la publication et la vente des livres.

Lorsque la Congrégation se réunit, elle examine les ouvrages qui lui sont dénoncés, n'importe le pays où ils ont été publiés ; les votes recueillis, elle présente la sentence à l'approbation du Saint-Père, puis on publie l'*index*, c'est-à-dire la liste des ouvrages condamnés avec la défense de les lire. Combien de fois n'ai-je pas vu sur les murs de Rome la condamnation de certains livres dont Paris proclame le mérite et encourage la propagation à grand renfort d'affiches et de

[1] Sess. XVIII.

réclames ! Or, j'avoue qu'à mes yeux il n'est ni article de journal, ni vogue littéraire, ni croix d'honneur, ni dignité qui puisse laver la honte d'un auteur attaché au pilori, dans la capitale du monde chrétien[1].

4° Congrégation *du Concile*. L'intégrité de la foi et la pureté des mœurs protégées par l'Index et le Saint-Office, il fallait veiller à la vie extérieure de l'Église. D'une part, la beauté de la fille du Roi ne doit pas être seulement dans son âme, elle doit briller encore sur ses vêtements sans tache, ornés de diverses couleurs ; d'autre part, l'Église doit être comme une armée rangée en bataille, qui agit avec ensemble et que rien ne peut entamer. Or la discipline est ce lien mystérieux qui la rend une et forte. Au saint concile de Trente revient surtout la gloire d'avoir, dans les temps modernes, réparé et affermi ce lien conservateur.

[1] Les décrets de la Congrégation de l'Index sont ainsi conçus :

Decretum.

Die N. N. 18...

Sacra Congregatio Eminentissimorum ac Reverendissimorum sanctæ Romanæ Ecclesiæ Cardinalium a SANCTISSIMO DOMINO NOSTRO N. PAPA N. sanctaque Sede Apostolica Indici librorum pravæ doctrinæ, eorumdemque proscriptioni, expurgationi, ac permissioni in universa christiana Republica præpositorum et delegatorum, habita in palatio Vaticano, damnavit et damnat, proscripsit proscribit que, vel alias damnata atque proscripta in Indicem librorum prohibitorum referri mandavit et mandat opera quæ sequuntur.

(Ici le titre des ouvrages et le nom des auteurs.)

A la fin :

Itaque nemo cujuscumque gradus et conditionis prædicta

Mais les instincts rebelles, qui vivent au cœur de l'homme déchu, ne pouvaient manquer de recourir à la ruse et à la chicane pour éluder des lois qui les gênent : les pères de l'auguste assemblée l'avaient prévu. Ils s'adressèrent donc au Pontife suprême, pour le supplier de prévenir ou de rendre vaines ces nouvelles attaques. Pie IV répondit à leurs vœux en établissant une Congrégation chargée d'interpréter les décrets du Concile[1], de veiller à leur exécution et de soumettre au pape les doutes qui pourraient survenir. Les souverains pontifes saint Pie V et Sixte V étendirent les droits de cette Congrégation.

En conséquence, il lui appartient d'interpréter tout ce qui regarde la réforme et la discipline établies par le concile de Trente ; de revoir les décrets des synodes ; d'examiner le compte rendu que les évêques doivent envoyer à Rome après la visite de leur diocèse ; de dispen-

opera damnata atque proscripta, quocumque loco, et quocumque idiomate, aut in posterum edere, aut edita legere, vel retinere audeat, sed locorum ordinariis aut hæreticæ pravitatis inquisitoribus ea tradere teneatur sub pœnis in Indice librorum vetitorum indictis.

Quibus SANCTISSIMO DOMINO NOSTRO N. PAPÆ N. per me infrascriptum secretarium relatis, SANCTITAS SUA decretum probavit, et promulgari præcepit. In quorum fidem, etc.

Datum Romæ die N. N.

(Signature du cardinal, préfet de la Congrégation, et du secrétaire.)

Puis :

Die N. supradictum decretum affixum et publicatum fuit ad S. Mariæ supra Minervam, ad Basilicæ Principis Apostolorum, Palatii S. Officii, Curiæ Innocentianæ valvas, et in aliis consuetis Urbis locis per me N. apost. curs.

[1] Constit. *Aliis nos*, etc.

ser les bénéficiers de la résidence pour cause de santé ou d'étude, etc. A raison de la multitude et de la gravité de ses affaires, la Congrégation se compose de vingt-quatre cardinaux, dont l'un a le titre de préfet; d'un secrétaire et vice-secrétaire ; d'un substitut avec des expéditionnaires, et de douze prélats y compris le secrétaire des lettres latines. Ce dernier est chargé de transmettre aux évêques la solution des difficultés qu'ils ont soumises à la Congrégation.

5° Congrégation *de l'Examen des évêques*. Le maintien de la discipline et les succès d'une armée dépendent presque toujours des généraux qui la commandent : or les évêques sont les généraux de l'armée militante. De là le soin religieux apporté par l'Église romaine pour aire de bons choix. Les grands papes Grégoire XIV et Benoît XIV s'occupèrent particulièrement de cet objet fondamental : Clément VIII établit une Congrégation spéciale pour examiner les candidats aux évêchés d'Italie. L'éloignement des lieux ne lui permit pas d'astreindre à cette mesure salutaire les évêques des nations étrangères. La Congrégation se divise en deux commissions : l'une pour la théologie, l'autre pour le droit canon. La première est composée de cinq cardinaux examinateurs et d'un grand nombre de religieux choisis par le souverain Pontife. La seconde compte neuf cardinaux examinateurs et plusieurs prélats. Un prélat secrétaire tient note des réponses et dresse le procès-verbal de la séance.

La Congrégation s'assemble devant le pape qui est assis sur son trône environné des cardinaux examinateurs : le candidat reste à genoux sur un carreau. Il répond en latin aux questions et aux objections qui lui sont adressées. L'examen fini, les cardinaux donnent

leur opinion par ce mot : *Est idoneus*. Ensuite le *Consistoire* s'assemble, et le pape préconise le candidat, qui peut alors recevoir la consécration épiscopale. On aime à se rappeler qu'après son examen, saint François de Sales mérita d'entendre de la bouche même du souverain Pontife cet éloge si flatteur : *Allez, mon fils, et buvez de l'eau de votre citerne.*

Puisque j'ai nommé le Consistoire, il n'est pas inutile de fixer le sens de ce mot. Le Consistoire est le conseil du Saint-Père, *sacrum Pontificis consilium*, et le principal tribunal de Rome. Il est public ou secret. Le pape préside en personne, revêtu de ses habits pontificaux : les assistants sont les membres du collége et autres grands dignitaires. Les assemblées ont lieu régulièrement une fois la semaine, le lundi ou le jeudi ; il a aussi des séances extraordinaires. Pendant que le Consistoire est réuni, toutes les autres Congrégations doivent vaquer. Toutes les affaires de l'Église peuvent être du ressort du Consistoire, mais il ne s'occupe que des plus importantes. Quand une bulle ou une constitution a été délibérée dans ce conseil, il en est fait mention ; si, au contraire, le pape a prononcé seul, la bulle ou la constitution porte le nom de *Proprio motu*.

6° Congrégation *de la Résidence des évêques*. Si tous les évêques ne peuvent être examinés à Rome, tous doivent posséder les vertus de leur charge et en accomplir les obligations. Or le premier devoir d'un berger est de veiller sur ses brebis ; mais pour cela il faut qu'il réside au milieu de son troupeau. Le droit naturel, le droit divin, le droit ecclésiastique lui défendent de s'absenter sans cause grave ; attendu que le loup ravisseur qui rôde autour de la bergerie ne s'absente jamais. Pour lever les scrupules des évêques et pour les mettre à

l'abri des sollicitations du monde, le Pasteur des pasteurs a sagement établi une Congrégation chargée de décider si les motifs d'absence sont légitimes. Née du concile de Trente, cette Congrégation se compose de plusieurs cardinaux dont l'un a le titre de préfet, et d'un secrétaire : elle n'a pas de jour fixe pour ses réunions.

7° Congrégation *des Évêques et Réguliers*. L'examen donne de bons évêques, la résidence les rend utiles à leur diocèse ; mais de graves, de nombreuses difficultés peuvent entraver leur gouvernement. Parfois il arrive que les prêtres, les chapitres, les réguliers qui travaillent sous leurs ordres se croient blessés dans leur droit : il fallait un recours aux faibles, un frein aux forts, une règle à tous. Et voilà qu'une Congrégation romaine, indépendante, désintéressée, a pour mission de décider les différends. Établie par Sixte V [1], elle se compose de vingt-quatre cardinaux, dont l'un a le titre de préfet, d'un secrétaire, d'un vice-secrétaire, d'un substitut et d'un grand nombre d'employés.

Le prélat qui fait les fonctions de secrétaire occupe ce qu'on appelle à Rome une place *cardinalice*, c'est-à-dire qu'en sortant de charge il est revêtu de la pourpre. Cette Congrégation s'assemble tous les jeudis. Trancher les difficultés qui surviennent sur la juridiction des évêques, décider les questions relatives aux nouvelles fondations de monastères, au passage d'un ordre dans un autre, à la sortie momentanée du couvent, à l'aliénation des biens ecclésiastiques : tel est le vaste champ de sa juridiction.

8° Congrégation *de la Discipline des Réguliers*. Par

[1] Constit. 74.

leur éducation forte et sévère, par leur affranchissement de tous les liens terrestres et par leurs vœux solennels, les ordres religieux sont le corps d'élite de l'Église militante ; mais plus leur action est décisive, plus il importe de la régler. Si donc la Congrégation précédente s'occupe spécialement du clergé séculier, celle-ci a pour objet de sa sollicitude la conduite de la milice régulière. Ministère central de tous les ordres religieux, elle entretient avec eux une correspondance qui s'étend à toutes les parties du monde. Afin que ses avis et ses décisions soient donnés en connaissance de cause, elle possède dans ses archives les constitutions et les statuts de toutes les religions avec leur statistique la plus détaillée.

Cette Congrégation doit son origine au pape Innocent XII[1]. Les membres qui la composent sont au nombre de dix : un cardinal préfet et neuf autres cardinaux, secondés par un prélat secrétaire, un substitut et plusieurs employés. Les érections de couvents, de noviciats, les professeurs et les directeurs de ces maisons, la vie commune, l'observation des vœux, des règles et des constitutions, les personnes régulières, etc., composent son département.

9° Congrégation *de l'Immunité ecclésiastique*. Que servirait à l'Église d'avoir de bons généraux et une armée parfaitement disciplinée, si elle-même ne pouvait agir ? Société parfaite, investie par son divin Fondateur de tous les pouvoirs nécessaires pour maintenir son existence et accomplir sa mission dans tout l'univers, l'Église ne peut sans crime être entravée dans son action par aucune puissance humaine ; mais, à raison des pas-

[1] Bulle *Debitum pastoralis officii, etc.*, 14 août 1695.

sions des hommes, ce droit divin ne produit pas toujours un fait analogue.

Il n'est que trop vrai, les rois, les nations, les grands du monde cherchent, aujourd'hui surtout, à restreindre le pouvoir de l'Église, à en gêner l'exercice, à usurper sur ses droits et à transformer ses ministres en fonctionnaires de la puissance temporelle. C'est au moment où ces tendances antichrétiennes allaient devenir plus générales et plus impérieuses, que le pape Urbain VIII établit la Congrégation *de l'Immunité,* destinée à être le boulevard de l'indépendance ecclésiastique. Elle se compose de douze cardinaux, dont l'un a le titre de préfet, d'un grand nombre de prélats, d'un secrétaire, d'un vice-secrétaire et de plusieurs greffiers.

Rien de plus délicat que la nature de ses attributions. Assurer la libre action de l'Église dans toutes les parties du monde; s'opposer aux taxes, aux impôts que les magistrats et les communautés séculières veulent frapper injustement sur les personnes et les lieux ecclésiastiques; punir la violation des droits et immunités de l'Église, quels que soient les coupables: telles sont les difficiles affaires que cette Congrégation doit manier tous les jours et qu'elle décide avec une autorité souveraine. A Rome, où l'ancienne discipline s'est maintenue, elle s'occupe encore de sauvegarder les coupables, en faisant respecter les asiles sacrés.

Chez les Juifs il y avait, comme on sait, des villes de refuge; il en était de même chez les païens: leurs temples étaient des asiles inviolables[1]. Par cette institution, le législateur avait voulu soustraire le coupable aux coups irréfléchis d'une première colère, tout en appre-

[1] *Voyez* Am. Marcellin, etc.

nant aux hommes que la vengeance doit expirer sur le seuil de la maison de Dieu. Fidèle aux enseignements de la sagesse antique, Rome conserve le droit d'asile ; mais seulement pour certains crimes ou délits. Elle trouve ainsi le moyen de protéger efficacement la morale, sans priver la société des réparations légitimes qui lui sont dues. Or, décider, suivant les constitutions apostoliques, si dans tel cas un coupable a le droit d'asile, voilà de nos jours encore le devoir de la Congrégation *de l'Immunité*.

10° Congrégation *Consistoriale*. Pour préparer les graves et nombreuses affaires qui doivent être soumises au conseil du Saint-Père, quoi de plus convenable que d'établir un tribunal d'instruction chargé d'examiner d'avance toutes les pièces du procès ? Quel moyen plus propre à donner aux décisions pontificales ce caractère de maturité et de haute sagesse qui doit les distinguer et qui les distingue en effet ? Telle est la mission de la Congrégation qui nous occupe. Elle discute spécialement les affaires qui ont rapport à l'érection, à l'union des évêchés, aux aliénations, aux coadjuteurs des évêques et aux suffragants. Établie par Sixte V, elle se compose comme les autres de plusieurs membres du Sacré-Collége et d'un prélat secrétaire ; mais ce qui la distingue et ce qui prouve tout le soin du Saint-Siége à s'entourer de lumières, c'est la présence des secrétaires nationaux : la France, l'Espagne, l'Autriche, toutes les nations catholiques y sont représentées.

11° Congrégation *des Rites*. Grâce aux Congrégations dont nous venons de parler, la sphère dans laquelle l'Église doit exercer son action extérieure est libre. Mais le sacerdoce est investi d'un double pouvoir : s'il agit sur le corps moral de Jésus-Christ qui est la société

chrétienne, il agit encore sur son corps naturel, présent dans la divine Eucharistie. Quels doivent être l'ordre, la majesté, l'unité, la sainteté des prières et des cérémonies pour rendre le culte sacré digne du Dieu auquel il se rapporte ? Voilà ce que décide en premier lieu la Congrégation *des Rites*.

Rechercher quels sont les serviteurs de Dieu qui ont droit aux hommages de leurs frères ; constater la vérité de leurs miracles, établir l'héroïsme de leurs vertus, et pour cela se livrer aux investigations les plus minutieuses et les plus longues, faire de toute la procédure un rapport au Vicaire de Jésus-Christ chargé de prononcer : telle est sa seconde et noble tâche.

Cette Congrégation doit son origine à Sixte V. Outre les douze cardinaux qui la composent, elle compte un prélat secrétaire, un autre prélat qui a le titre de promoteur de la foi, un assesseur ou vice-promoteur de la foi et un grand nombre de consulteurs, parmi lesquels sont toujours le maître du sacré palais, les maîtres des cérémonies pontificales, un hymnographe, un notaire, un chancelier avec ses greffiers. Dans les causes de béatification et de canonisation, elle s'adjoint des avocats, des médecins, des physiciens, des interprètes pour les différentes langues, qui tous s'obligent, sur la foi du serment, à parler suivant leur conscience. Pour quiconque s'est donné la peine d'étudier les règles de ce tribunal et les sages lenteurs de ses procédures, il est bien démontré qu'il n'existe sous le ciel aucun jury dont les décisions méritent, même humainement parlant, un pareil degré de confiance.

12° Congrégation *des Indulgences et des saintes Reliques*. Autant l'Église se montre zélée pour la beauté du culte qui est dû à son divin Époux, autant elle déploie

de vigilance pour empêcher les fraudes et les abus qui pourraient en ternir l'éclat. Faire connaître aux fidèles quelles sont les grâces particulières attachées aux prières et aux actes de piété ; leur nommer avec certitude quelles sont les reliques de leurs frères morts pour la foi et auxquelles ils doivent leurs hommages ; éviter ainsi les excès d'un zèle peu éclairé, ou l'indifférence coupable de l'impiété : en un mot, éclairer la dévotion et régler la piété envers les martyrs : tel est le but qu'elle s'est proposé en établissant la Congrégation *des Indulgences et des saintes Reliques.*

Comme toutes les autres institutions catholiques, celle-ci plonge ses racines jusque dans les profondeurs de l'antiquité. Le germe qui la fit naître fut déposé dans le berceau même de l'Église, et il grandit avec elle. Toutefois, l'existence régulière de cette Congrégation ne se montre qu'au moyen âge, sous le pontificat d'Innocent III. Sa forme permanente, ses attributions et ses règles actuelles sont l'ouvrage du pape Clément IX. Dans sa constitution trente-sixième [1], donnée l'an 1669, il l'établit sur les bases suivantes : six cardinaux, dont l'un avec le titre de préfet, un prélat secrétaire et un grand nombre de consulteurs : voilà pour le personnel. Quant aux attributions, il faut ajouter aux précédentes celles d'accorder les autels privilégiés et d'obtenir du souverain Pontife l'établissement de nouvelles indulgences.

15° Congrégation *des Affaires ecclésiastiques extraordinaires.* A mesure que les antiques liens qui unissaient à l'Église les nations chrétiennes vont en s'affaiblissant, des difficultés d'une nature toute nouvelle viennent entraver la marche de l'Église. Chaque année, pour ainsi

[1] In ipsis pontificatus nostri primordiis, etc.

dire, des révolutions éclatent chez les différents peuples; et semblables à des ouragans, elles balayent les institutions catholiques, brisent les lois disciplinaires, jettent aux mains de spoliateurs avides le patrimoine de l'Église et des pauvres. Cependant le calme semble renaître pour un motif ou pour un autre, les gouvernements nouveaux veulent redonner une forme à cette chrétienté bouleversée : il faut entamer des négociations avec Rome, et des concordats sont proposés.

Dans ces graves circonstances, on conçoit sans peine que le Saint-Siége s'entoure de toutes les lumières possibles. Sans doute les Congrégations dont j'ai parlé jusqu'ici suffisent pour offrir au Saint-Père tous les conseils désirables. Mais, soit à cause de l'immense quantité d'affaires qui les surchargent, soit par un effet de cette prudence consommée qui distingue le Saint-Siége, Rome possède pour les cas extraordinaires une Congrégation formée d'hommes éminents, habitués de longue main au maniement des affaires : c'est la Congrégation dont il s'agit. Elle doit son origine à l'immortel Pie VII, qui, miraculeusement rendu à son peuple, l'établit en 1814. Elle se compose de huit cardinaux, d'un secrétaire, de cinq consulteurs et des employés ordinaires.

Ici nous fûmes obligés de suspendre nos investigations ; car nos courses et nos études ecclésiastiques ne devaient pas nous empêcher de nous rendre ce jour-là même à l'*Ara-Cœli*. Une grande *Funzionne*, comme on dit à Rome, devait y avoir lieu : il s'agissait du baptême solennel de toute une famille israélite, dont voici en peu de mots l'intéressante histoire. Cette famille, très-opulente, habitait Ancône. Treize ans s'étaient écoulés depuis qu'une jeune israélite de cette ville avait été placée dans une pension catholique. Ses parents avaient exigé

qu'on ne lui parlât jamais de religion. La condition avait été acceptée et fidèlement remplie, si bien que la fille d'Israël avait grandi dans toute l'opposition antichrétienne qui caractérise sa nation. Elle venait d'atteindre sa vingtième année environ, lorsque, le jour de la Fête-Dieu, la curiosité l'emportant, elle se mit à une fenêtre pour voir passer la procession. A la vue du Saint-Sacrement, élevé entre les mains du prêtre, elle tombe évanouie et se relève catholique. Prières, oppositions, larmes, menaces même de la part de ses parents, rien ne put ébranler sa résolution.

Parent de cette jeune néophyte, le chef de notre famille juive avait été témoin de l'événement. Depuis cette époque, il se sentait pressé de chercher la vérité hors du judaïsme. Après de nombreux combats, il devint catholique dans son cœur ; et, conséquent avec lui-même, il plaça une pieuse gouvernante auprès de ses enfants. On leur parlait de la religion chrétienne, on les conduisait à nos cérémonies, on leur donnait des madones : ces pauvres enfants ne rêvaient que le catholicisme. La mère seule se montrait d'une opiniâtreté désolante. Cependant deux de ses petites filles, surtout, ne cessaient de prier pour elle. Après plusieurs années, leurs prières et leurs caresses furent couronnées de succès : la mère consentit à prendre connaissance de la religion. Esprit élevé, caractère ferme, cœur droit, cette dame reconnut bientôt la vérité, et avec une foi admirable elle demanda elle-même le sacrement de la régénération.

Cette heureuse famille, composée du père, de la mère et de trois petites filles, allait donc faire son abjuration, recevoir le baptême, la pénitence, la confirmation, la communion ; et le père et la mère, le sacrement de mariage. Quelle fête ! Vous jugez si une pareille cérémonie

avait attiré la foule. Suivant la coutume italienne, les murs de l'église étaient tendus en damas rouge et les antiques piliers revêtus jusqu'aux chapiteaux d'une étoffe de la même couleur. Au milieu de la nef, en face du trône pontifical, s'élevait un autel provisoire, avec des fonts baptismaux et tout ce qui est nécessaire à l'administration des sacrements. Le cardinal Franzoni, préfet de la Propagande, faisait la cérémonie.

Selon l'usage de la primitive Église, le chef de la famille, homme d'environ quarante-cinq ans, portait le vêtement blanc des catéchumènes ; sa femme et ses filles, aussi vêtues de blanc, étaient couvertes d'un voile qui descendait jusqu'à terre. Toutes les fois qu'elles durent le relever pour les différentes cérémonies, les spectateurs remarquèrent la joie calme et douce qui rayonnait sur le front de ces heureuses brebis d'Israël : beau sujet pour le pinceau d'un grand peintre. Ne pouvant fixer sur la toile cet intéressant spectacle, nous nous contentâmes de bénir avec effusion le Dieu, qui dans sa bonté a voulu faire de tous les hommes un seul peuple de frères.

Le soir nous eûmes un autre motif d'actions de grâces ; le bon P. Grassi, supérieur de la Propagande, nous envoya des billets pour assister à la *Fête des langues* : j'en parlerai en son lieu.

3 Janvier.

La Pénitencerie. — La Daterie. — La Chancellerie romaine. — La Rote. — Les Encycliques. — Les Brefs. — Les Bulles. — Les Légats *a latere*. — Les Nonces. — Les Légats-nés. — Les Délégats. — Les Cardinaux protecteurs. — Visite à la famille juive. — Conservatoire des Néophytes.

De bonne heure, une occasion se présenta de voir de plus près la famille israélite, au baptême de laquelle nous

avions assisté la veille ; mais ce plaisir fut réservé pour le soir. En attendant, nous reprîmes nos études et nos courses ecclésiastiques restées inachevées. Après les Congrégations romaines, les tribunaux devaient nous occuper ; car ils complètent cette magnifique hiérarchie de pouvoirs qui fait du gouvernement romain un modèle d'autant plus intéressant à étudier qu'il est moins connu.

1° La *Pénitencerie*. La beauté incommunicable de l'Église catholique, c'est l'unité : unité dans la croyance, unité dans la discipline, harmonie entre tous les membres de ce grand corps : voilà, nous l'avons vu, à quoi contribuent puissamment les Congrégations romaines. Ramener toutes les hautes questions de morale au jugement de l'autorité suprême et tracer des règles sûres pour diriger les âmes, tel est encore le moyen de maintenir l'unité dans l'exercice du ministère le plus saint et le plus compliqué. Rome atteint ce but salutaire par ses tribunaux.

L'absolution de certains cas réservés, la délivrance des censures et des irrégularités, la commutation des vœux et des serments, la dispense des empêchements occultes de mariage, la réhabilitation même de ce contrat, fondement de là famille, de l'État et de l'Église, la solution de toutes les difficultés *morales* pour lesquelles le monde catholique s'adresse au Saint-Siége, forment les attributions de la Pénitencerie. Ce tribunal est donc la juridiction souveraine de la puissance des clefs, c'est la commission que le Vicaire de Jésus-Christ investit de son droit de lier et de délier. Les éléments de cette cour suprême apparaissent depuis l'origine des siècles chrétiens [1].

[1] CONSTANZI, t. I, p. 46, n. 51.

Après des modifications successives, la Pénitencerie reçut enfin, sous Benoît XIV, une forme et des règles invariables[1]. Elle s'assemble une fois par semaine, sous la présidence d'un cardinal qui prend le titre de grand pénitencier; au-dessous de lui sont : le régent, qui est ordinairement un prélat, auditeur de *Rote* ; le théologien, qui est un père de la Compagnie de Jésus ; le dataire, le canoniste, le correcteur, le garde des sceaux, les trois secrétaires ou procureurs et les expéditionnaires. Deux choses sont à remarquer au sujet de la Pénitencerie : ses actes sont entièrement gratuits et ses pouvoirs d'absoudre au for intérieur ou d'accorder des dispenses ne cessent pas même pendant la vacance du Saint-Siége. Ainsi les catholiques du monde entier peuvent *toujours, et sans rien payer*, obtenir, de l'Église leur mère, les décisions nécessaires pour tranquilliser leur conscience. Y a-t-il au monde un autre royaume, une autre république dont les membres jouissent, dans l'ordre civil, d'un semblable avantage ?

Le chef de ce tribunal remplit des devoirs d'une haute importance : il est utile de les connaître pour comprendre certaines coutumes de Rome chrétienne. Le grand pénitencier se rend le dimanche des Rameaux à l'église de Saint-Jean de Latran ; le mercredi saint à Sainte-Marie Majeure; le jeudi et le vendredi saint à Saint-Pierre, pour entendre les confessions des fidèles, sur un siége élevé et découvert. Dans cet usage, Rome conserve un précieux vestige de l'ancienne discipline. On sait que, dans la primitive Église, l'évêque ou le prêtre qui entendait les confessions s'asseyait sur un siége élevé, découvert, et, bien que l'accusation fût secrète, tout se passait en présence de l'assemblée des fidèles [2].

[1] Constit. *Pastor bonus*, etc. — [2] TERTULL. *de Pœnit.*

Édifier ses frères, s'humilier soi-même, réparer la mauvaise édification dont on avait pu se rendre coupable, désarmer ainsi la justice divine, telles étaient les raisons de cet usage vénérable qui subsiste encore à Naples, du moins pour les hommes. Au grand pénitencier est réservé le droit de chanter la messe le mercredi des Cendres dans la chapelle Sixtine et de donner les cendres au Saint-Père. C'est lui qui assiste le souverain Pontife dans ses derniers moments ; enfin sous ses ordres sont placés les pénitenciers des Basiliques patriarcales de Rome et de Lorette [1].

2° La *Daterie*. S'il est digne de la bonté maternelle et de la sainteté de l'Église, de donner gratuitement à ses enfants les dispenses des empêchements occultes de mariage, ainsi que la solution de leurs doutes et l'absolution de leurs fautes, il convient à sa divine sagesse de prévenir la suspension trop fréquente de ses lois. « Vos intérêts particuliers, dit-elle aux chrétiens, vous portent à demander la dispense de mes saintes règles ; je pourrais ne pas tenir compte de vos désirs et vous obliger à courber votre front sous le niveau d'une législation qui est faite pour tous. Néanmoins je veux bien user d'indulgence ; mais comme vous n'êtes pas de meilleure condition que vos frères, il est équitable que vous compensiez par une bonne œuvre la faveur que je vous accorde. Votre aumône tournera au profit de tous ; en sorte que si d'une part vous faites une brèche à ma discipline, d'autre part, vous la réparez en contribuant au bien général de la république chrétienne. » Telle est dans sa plus simple expression la pensée de l'Église, lorsqu'il s'agit des dispenses en général et des dispenses de mariage en particulier.

[1] Ferraris, t. VI, art. *Major pœnitent.*

Or, le tribunal de Rome chargé d'accorder ces faveurs, c'est la Daterie. Revêtue pour le for extérieur d'un pouvoir semblable à celui de la Pénitencerie pour le for intérieur, la Daterie est appelée par les docteurs catholiques l'*Organe du Pape* [1]. Son origine est fort ancienne ; on la trouve déjà au temps d'Honorius III. Sous Innocent VIII, elle habitait un palais au Vatican ; depuis Paul V, elle est au Quirinal. Les collations d'évêchés, de bénéfices, de canonicats, les dispenses d'âge, etc., forment ses attributions. Le président de la Daterie a le titre de prodataire. Ce nom indique tout à la fois qu'il est dans sa charge comme le vicaire du pape, et qu'il donne la date précise des faveurs accordées par le souverain Pontife. Il jouit d'une juridiction très-étendue, et dans les affaires de sa compétence il prononce sans appel. Lorsque les grâces qui sont du ressort de la Daterie ont été obtenues et signées du Saint-Père, elles passent à la Chancellerie qui en expédie les bulles.

La Chancellerie est en quelque sorte le ministère des affaires étrangères de l'Église et le secrétariat général de Sa Sainteté. Son institution remonte au moins au douzième siècle, sous le pontificat de Lucius III, nommé en 1182. Depuis plusieurs siècles elle suit une marche invariable dans ses rapports avec le monde catholique, et sa constitution [2] porte le nom de *Règles de la Chancellerie*. Elle est présidée par un cardinal qui prend le titre de *Vice-Chancelier de la sainte Église romaine*. L'étymologie de ce nom, qui indique une espèce d'infériorité, vient, suivant les uns, de ce que le pape est le

[1] CORRAD., *in Praxi Benefic.*, lib. II, c. II, n. 9.

[2] Elle est attribuée au pape Jean XXII. *Voyez* CONSTANZI, t. I, p. 35.

chancelier de Dieu ; suivant les autres, de ce que la dignité de Chancelier fut possédée par des prélats qui, à raison de la supériorité des cardinaux, ne prirent que le titre de Vice-Chancelier : titre conservé par les cardinaux appelés plus tard à la même fonction [1]. Quoi qu'il en soit, les grâces expédiées de la Chancellerie sont envoyées en forme de *bulles*, écrites sur parchemin, et portent le fameux cachet de plomb, ainsi que la quotité d'une somme à payer.

3° La *Rote*. Voici la chambre d'appel et la cour de cassation de Rome. On l'appelle *Rota*, qui veut dire roue, parce que la salle où se réunit le tribunal est circulaire, en sorte que les juges assis forment un rond. L'origine de ce tribunal, qui se perd dans la nuit des temps, montre toute la sollicitude de l'Église romaine pour les intérêts généraux de la chrétienté. Autrefois les souverains Pontifes confiaient volontiers à leurs chapelains le règlement d'un grand nombre d'affaires qui leur étaient soumises. Il en résulta, vers le quinzième siècle, un tribunal composé de douze prélats chargés de prononcer en appel sur les procès déjà discutés devant les autres tribunaux. Aux jours de l'unité de l'Europe dans la foi, Rome était pour une foule de questions, même civiles, l'autorité suprême des nations ; de là vient que la Rote se compose de juges pris des différents pays.

Autrefois toutes les puissances chrétiennes y avaient des représentants de leur choix. Aujourd'hui, la France, l'Autriche, l'Espagne et la Toscane ont seules conservé le droit de nommer des auditeurs de Rote. L'Espagne en nomme deux qui, réunis à ceux des autres puissances, aux quatre Romains et aux trois légations de Bologne,

[1] *Voyez* CIAMPINI, *de S. R. Ecclesiæ Vice-Cancellario.*

Ferrare et Forli, forment le nombre de douze juges dont se compose ce tribunal. Il n'y a point de président, seulement le plus ancien auditeur prend le nom de doyen : c'est une place cardinalice. Aujourd'hui la Rote n'est plus que la première cour de justice des États pontificaux.

Néanmoins la présence d'un auditeur *national* est un avantage et une garantie pour ses compatriotes, industriels ou propriétaires dans les États romains, qui peuvent avoir des procès à soutenir devant ce tribunal. Ajoutez que, par le rang qu'ils occupent dans la prélature, par la stabilité de leur charge, par les prérogatives dont ils jouissent, les auditeurs de Rote peuvent rendre d'importants services sous un autre point de vue.

Les Congrégations et les tribunaux qui constituent l'organisation merveilleuse de l'Église romaine[1] attirent sans cesse le monde catholique vers le centre de l'autorité et de la foi. A son tour Rome réagit sur toutes les

[1] Il existe encore à Rome plusieurs autres Congrégations et tribunaux d'une grande importance ; mais, comme leurs attributions n'ont point rapport aux affaires générales de l'Église, je me contenterai de les nommer : La Congrégation *de la Révérende fabrique de Saint-Pierre*, celle *des Études de l'État*, celle *du Cérémonial du Saint-Siége*, etc., celle *du Bon Gouvernement*. Dire que cette dernière Congrégation est chargée d'écouter toutes les plaintes du peuple contre les agents du gouvernement, et de dégrever les contribuables des impôts qui sont au-dessus de leur position, c'est montrer avec quelle sollicitude le Saint-Père veille au bien-être de son peuple. Cette institution est un progrès que nos gouvernements constitutionnels adopteront quand il plaira au libéralisme d'être libéral. La Congrégation *de la Consulta* est instituée pour régler les affaires du Saint-Siége, dont elle forme la chambre législative et le conseil d'État. Tous les prélats qui ont été légats ou nonces apostoliques y assistent.

parties de la chrétienté et fait sentir jusqu'aux extrémités du monde son action salutaire. Par quels moyens s'opère ce mouvement de retour ? Tous ces moyens se réduisent à un seul : la parole.

A la différence des autres capitales, qui agissent sur les provinces par la prépondérance de la richesse ou de la force ; à la différence de Rome païenne, qui opprimait les nations par la puissance du glaive ; comme Dieu lui-même dont elle est l'organe, Rome chrétienne gouverne le monde par la parole. Si la doctrine est définie, si les mœurs sont réglées, si la discipline est maintenue ou modifiée, si les évêques sont institués, si les limites des diocèses sont tracées, c'est à la parole du Saint-Siége qu'il faut en rapporter la gloire. Or, cette parole vivifiante, Rome la fixe dans ses *écrits*, ou la personnifie dans ses *envoyés.*

Les écrits émanés du Saint-Siége s'appellent *Encycliques*, *Brefs* ou *Bulles*. Ici quelques explications deviennent nécessaires. D'une part, le voyageur consciencieux n'est pas d'humeur à se payer de mots incompris ; d'autre part, l'Église romaine étant notre mère, il nous siérait mal d'ignorer ses usages et les premiers éléments de sa langue. Ne faut-il pas, aujourd'hui surtout, que nous soyons en état, je ne dis pas de les justifier, ils n'ont pas besoin d'apologie, mais de les expliquer dans leur véritable sens ?

Les *Encycliques*, c'est-à-dire universelles, sont des lettres pontificales qui s'adressent au monde entier. Elles règlent un point de dogme, de morale, de discipline, ou traitent des questions qui intéressent toute la catholicité. Le souverain Pontife y parle *ex Cathedra*, comme docteur de l'Église universelle, afin que tout le monde l'entende et se conduise d'après sa parole. Rien de

plus solennel que leur formule; le chef des pasteurs s'adresse à tous les pasteurs de l'immense bercail de Jésus-Christ : *aux Patriarches*, *aux Primats*, *aux Archevêques*, *aux Évêques* ; il leur intime ses ordres, leur communique ses décisions, leur fait part de ses joies et de ses douleurs, et leur trace la ligne de conduite qu'ils doivent tenir.

Les *Brefs*. Si la lettre pontificale, tout en traitant de choses importantes, est courte et succincte ; ou si elle est longue mais relative à une question secondaire, c'est un Bref, *Breve*[1]. Le Bref s'écrit sur du parchemin blanc et mince, en caractères latins, avec ponctuation régulière. Il est fermé avec de la cire rouge fixée par un petit cordon de chanvre et portant l'empreinte de l'*Anneau du Pêcheur*. Cette manière de cacheter les lettres est un vestige de l'antiquité profane : les missives des Romains, les paquets confiés aux *Tabellaires*, n'étaient pas autrement fermés[2].

L'anneau du Pêcheur est le cachet pontifical. Certains monuments semblent établir que saint Pierre lui-même marquait ses lettres de ce signe professionnel. Quoi qu'il en soit, l'usage en remonte à la plus haute antiquité[3]. Son nom lui vient de ce qu'il représente saint Pierre sur sa barque dans l'exercice de la pêche. Soigneusement gardé par un prélat domestique du Saint-Père, il est, à la mort du pape, remis solennellement, en présence du Sacré-Collége, au cardinal camerlingue qui le brise avec un marteau.

Les *Bulles*. Quand il s'agit d'affaire d'une haute im-

[1] Ferraris, t. I, verb. *Breve*.

[2] Cic., *Catil.*, III, 5. — *Pro Flacco*, 167. — Plutarch., *de la Curiosité*, 26.

[3] Petra, t. I, *ad Constit. apostol.*, § 2. *Proœm...*, n. 1, III. — Cancellieri, *Uso del anello Piscatorio*, etc., p. 9.

portance et que la majesté pontificale se déploie en expressions plus relevées et plus étendues, les lettres apostoliques prennent le nom de *Bulles*. Dans l'antiquité, ce mot désignait le bouton ou la petite boule d'or, espèce d'ornement circulaire que les jeunes Romains portaient sur leur poitrine[1]. Transformé en cachet, l'ornement lui-même servit à sceller les lettres, surtout les lettres des grands personnages, les lettres patentes et les édits des souverains. Ainsi la fameuse constitution de Charles IV qui règle les droits des empereurs d'Allemagne et des électeurs est appelée *Bulle d'or*, parce qu'elle fut scellée avec une bulle au cachet d'or[2].

Comme le Bref, la Bulle est écrite en latin ; mais sur un parchemin plus épais, plus rude et moins blanc, sans points ni virgules, et en caractères ronds, c'est-à-dire gothiques ou gaulois, pour rappeler le temps où le Saint-Siége résidait à Avignon. Afin d'être exécutoire, une Bulle doit être fulminée ; mais elle ne peut être fulminée avant d'être scellée. Or elle est scellée avec un cachet de plomb, qui pend de l'extrémité par un lacet de soie, si la Bulle est *gracieuse* ; de chanvre, si elle est de *justice* ou *contentieuse*. Le cachet de plomb à double face porte d'un côté l'effigie de saint Pierre et de saint Paul, de l'autre celle du pape régnant. Comme l'anneau du Pêcheur, le cachet de plomb est soigneusement con-

[1] FERRARIS, *loc. cit.*

[2] FERRARIS, verb. *Bull. aur.*— PETRA, *loc. cit.*—DUFRESNE, *Glossar.*, verb. *Bulla ;* Bulla enim proprie erat imperatoris sigillum, quod apponi consueverat in litteris ardua continentibus : et quia sigillum erat aureum dicebantur hujusmodi imperiales litteræ *Bullæ aureæ*. Sicque bullare idem est ac sigillare, et litteræ *bullatæ*, *sigillatæ* significantur. FERRARIS, *ubi suprà*.

servé par un prélat qu'on appelle *le Président du Plomb*. A la mort du Saint-Père, ce sceau est présenté à tous les membres du Sacré-Collége, puis mis en pièces sous leurs yeux par le cardinal camerlingue[1].

Dans cet usage de rompre immédiatement après sa mort les deux cachets du pontife défunt, il faut voir une preuve de plus du zèle constant apporté par l'Église pour prévenir toute supercherie et toute supposition de Brefs, de Bulles ou d'actes apostoliques.

Entre les Brefs et les Bulles, il existe encore d'autres différences qu'il est bon de connaître. Ainsi le Bref se date du jour de la Nativité de Notre-Seigneur ; la Bulle, du jour de l'Incarnation. Le Bref porte en tête le nom du pape : GREGORIUS PP. XVI ; la Bulle n'a pas de titre ; elle commence à la ligne, par ces mots : GREGORIUS EPISCOPUS, SERVUS SERVORUM DEI. La Bulle indique en finissant l'année du pontificat ; le Bref se termine par cette formule : *Donné à Rome*, *à Saint-Pierre* ou *à Sainte-Marie Majeure* (suivant que le Saint-Père habite le Vatican ou le Quirinal) *sous l'anneau du Pêcheur*, etc., et il est signé du cardinal secrétaire des Brefs. Malgré ces différences, les Brefs et les Bulles ont, chacun sur son objet, la même autorité[2].

A ces usages doublement vénérables, et parce qu'ils sont ceux de l'Église, et parce qu'ils rappellent le souvenir d'un monde qui n'est plus, s'en joint un autre non moins respectable quand on en connaît l'origine et la na-

[1] On sait que le cardinal camerlingue est le chef de la chambre apostolique, et que la chambre apostolique administre les revenus du Saint-Siége.

[2] Brevia apostolica rite confecta, tantam vim habent in illis materiis in quibus conficiuntur, quantam habent Bullæ in cæteris materiis. FERRARIS, verb. *Bulla*.

ture. Les Bulles portent l'indication d'une somme qui se paye à la Daterie ou au secrétariat des Brefs, pour l'expédition des lettres apostoliques. C'est ce qu'on appelle à Rome la *tassa*, la taxe. Or on entend souvent répéter de vive voix et par écrit que les causes ecclésiastiques font *couler à Rome des fleuves d'or étranger*, dont la cour pontificale abuse pour entretenir son luxe et sa mollesse.

Voilà quelques-unes des calomnies que des hommes soi-disant catholiques ne craignent pas de jeter au front de leur mère. Quand on entend ces propos injurieux, tout ce qu'on peut faire c'est de dire avec un grand sentiment de pitié : *Mon Dieu, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font!* « Rome dépense annuellement pour les églises étrangères la moitié plus qu'elle n'en reçoit ; et tout l'argent provenant des causes ecclésiastiques est employé en bonnes œuvres. » Telle est, ni plus ni moins, l'exacte vérité[1].

Ainsi, en retour, et non pour prix des faveurs qu'elle leur accorde, Rome, la mère de toutes les églises, reçoit de quelques-unes de ses filles, abondamment pourvues des biens de la terre, des sommes plus ou moins considérables dont elle gratifie ses autres filles pauvres et persécutées, en y ajoutant tout ce qu'elle peut de ses ressources. De cette manière l'abondance des unes supplée à l'indigence des autres, et les liens de la charité catholique établis par le Sauveur lui-même sont toujours maintenus ; voilà sa conduite. Or, quoi qu'on en dise, il n'y a pour la qualifier qu'une expression dans le langage

[1] *Voyez* l'opuscule officiel intitulé : *Del denaro straniero che viene in Roma, e che ne va per cause ecclesiastiche*, par Mgr MARCHETTI, arch. d'Ancyre. — *Voyez* aussi CONSTANZI, *Instituzioni di pietà*, etc., t. I, p. 6-37.

humain : c'est une conduite admirable et digne de Rome[1].

Nous venions d'étudier avec bonheur le dernier moyen par lequel le Saint-Siége agit sur le monde, mais nous n'étions pas satisfaits. Pour compléter nos connaissances, il fallait encore nous former une idée exacte des ambassadeurs qui portent aux nations la parole romaine.

Comme prince temporel, le Saint-Père entretient avec les puissances des relations diplomatiques. Dans ce qui regarde les intérêts des États romains, les négociations suivent la marche commune des relations des peuples entre eux, et sont traitées dans le langage vulgaire de la diplomatie. Comme chef de l'Église, le souverain Pontife se fait aussi représenter auprès des nations catholiques. Dans ces nouveaux rapports, toute la marche des choses change, jusqu'au vocabulaire : c'est un concordat au lieu d'un traité ; c'est un légat au lieu d'un nonce ; c'est une bulle, un bref au lieu d'une lettre. Les ambassadeurs spirituels ou, pour rappeler l'expression du vénérable cardinal Pacca, les bras du Saint-Siége, sont les

[1] Aux dépenses que Rome fait annuellement en faveur des pauvres églises d'Irlande, d'Allemagne, du Nord, de l'Orient et de l'Occident, il faut joindre l'intérêt des sommes empruntées en différents temps par les papes pour les besoins généraux de la chrétienté. Les intérêts de ces emprunts se montent à 400,000 écus ; en y joignant les dépenses de la Propagande et de ses colléges, on a 533,000 écus. Ainsi, d'un côté, Rome perçoit des pays étrangers 300,000 écus ; de l'autre, elle dépense pour les pays étrangers 533,000 écus. Elle est donc grevée par an de 233,000 écus romains, ou de 1,26[illegible],000 francs. « Voilà, conclut l'auteur, ce qu'elle gagne à cet échange. » Mgr Marchetti, *suprà*.

légats et les nonces. On distingue les Légats *à latere*, les Légats *envoyés*, les Légats-*nés*, les Délégats.

Le pouvoir d'envoyer ses représentants dans toutes les parties du monde catholique est l'apanage exclusif de l'Église de Rome. Elle l'a exercé dès le commencement du Christianisme. On les voit tour à tour présider les conciles et soutenir les intérêts de la religion auprès des rois et des empereurs de l'Orient et de l'Occident. Les cardinaux envoyés en mission quittent leur place ordinaire à côté du souverain Pontife ; de là vient qu'on les appelle Légats *à latere*[1]. Ils sont ordinaires ou extraordinaires. Les premiers sont les cardinaux qui président aux légations italiennes : Bologne, Ferrare, Forli. Les seconds, investis de pouvoirs très-étendus, sont envoyés dans les grandes circonstances où il s'agit des plus graves intérêts de la chrétienté. Ainsi, un légat *à latere* vint en France pour y rétablir l'Église bouleversée par la révolution

Les Légats *envoyés*, ou nonces apostoliques[2], sont des prélats envoyés par le souverain Pontife auprès des princes chrétiens pour défendre les intérêts de l'Église et représenter le Saint-Siége. On distingue les nonces de premier ordre, tels que ceux d'Allemagne, de France, d'Espagne et de Portugal ; ils sont ordinairement élevés au cardinalat au sortir de leur légation. Les nonces de second ordre, qui ne jouissent pas du même privilége, sont ceux de Pologne, de Naples, de Venise, de Florence, de Bruxelles, de Cologne et de Lucerne[3].

[1] Dicuntur à latere qui a cardinales ad latus summi Pontificis assistunt, et sic dum mittuntur, quasi à latere extrahi videntur. FERRARIS, verb. *Legatus*.

[2] Legati missi, seu nuntii apostolici.

[3] Cette liste a subi quelques changements depuis la révolution.

Les Légats-*nés* sont des évêques au siége desquels est attaché, par le souverain Pontife, le droit de légation, en sorte qu'ils deviennent légats par le seul fait de leur élection. De ce nombre sont les archevêques de Reims, de Salzbourg, de Prague, de Tolède, et autrefois de Cantorbéry. Tous les légats *à latere*, les nonces ou les légats-*nés* jouissent dans leur province de la juridiction ordinaire.

Les délégats sont des envoyés du Saint-Siége, chargés seulement de conduire une affaire particulière ou certaines affaires déterminées, sans aucune juridiction étrangère [1]. L'histoire des légats apostoliques, des services qu'ils ont rendus aux nations et à l'Église, la grandeur de caractère, la prudence, l'esprit de conciliation qu'ils ont déployés dans les circonstances les plus difficiles, forment une des plus belles pages de nos annales chrétiennes. On peut s'en convaincre en lisant les ouvrages du vénérable cardinal Pacca, dont le nom se trouve mêlé à toutes les grandes affaires de l'Église en Allemagne, en France, en Portugal, à la fin du dix-huitième et au commencement du dix-neuvième siècle.

Les relations du Saint-Siége avec le monde catholique ne sont pas entretenues seulement par l'envoi des légats et des nonces, des bulles et des brefs ; le Père commun a voulu donner à chaque nation un protecteur et un avocat pris dans son propre conseil. C'est une garantie que jamais souverain n'offrit aux peuples avec lesquels il est en rapport. On appelle donc *Cardinal protecteur* de telle nation un membre du Sacré-Collége qui se fait en quelque sorte Français, Espagnol, etc., suivant qu'il est

[1] *Voyez* DEVOTI, *Jus canonicum*, t. I, p. 198-9. — FERRARIS, t. V, p. 38-39.

protecteur de la France, de l'Espagne, etc., dans le conseil privé du Pape.

Comme les cardinaux sont libres d'accepter ce protectorat et qu'ils ne le choisissent que d'après leurs propres sympathies, ils l'ont toujours exercé avec tant de conscience, qu'on ne connaît pas d'exemple d'un protecteur qui ait agi contre les intérêts de l'État placé sous son patronage. Le cardinal protecteur ne s'occupe guère des affaires spirituelles des peuples qui ont des ministres résidents à Rome ; mais il est comme l'ambassadeur et le conseil des nations qui sont sans représentants auprès du Saint-Père.

Tel est le rapide tableau du gouvernement pontifical. La haute sagesse de l'Église en forme le trait saillant, et le vicaire de Jésus-Christ s'y montre, aux yeux de l'observateur impartial, bien moins comme un roi que comme un père dont la sollicitude s'étend sur le monde entier : mais il ne faut pas défendre par des paroles celui qui marche à l'abri de ses œuvres.

Nos études et nos courses n'avaient pu nous faire oublier la visite à la famille juive. L'heure avancée nous obligea de marcher au pas de course, et nous fûmes bientôt au forum de Nerva, près duquel se trouve le Conservatoire des néophytes[1]. Il faut savoir que, dans sa charité maternelle, Rome a fondé une maison pour recevoir les infidèles qui désirent embrasser l'Évangile. Les catéchumènes y sont entretenus gratuitement, au moins pendant quarante jours. Un théologien distingué, qui entend et qui parle leur langue, est chargé de les instruire. Afin de rappeler les usages de la primitive Église, le baptême leur est solennellement administré le

[1] *Voyez* Constanzi, t. I, p. 113-119.

samedi saint ou la veille de la Pentecôte, dans l'église de Saint-Jean de Latran. Suivant les circonstances, on choisit aussi d'autres époques et d'autres églises pour cette belle cérémonie. Après le baptême, les néophytes restent encore quelque temps au Conservatoire, afin d'affermir leur foi naissante. Les enfants pauvres y reçoivent même une éducation convenable [1].

Cet asile du silence et de la paix nous fut ouvert sans difficulté. En entrant, nous trouvâmes tout d'abord nos petites chrétiennes de la veille, rayonnantes de bonheur et gambadant de toutes leurs forces dans la première cour. A la vue d'un prêtre elles suspendirent leurs jeux innocents et vinrent, suivant l'usage d'Italie, me baiser la main. Le père parut à son tour. Des larmes d'attendrissement mouillèrent ses yeux lorsqu'il nous parla de sa joie et de celle de toute sa famille. Enfin la mère elle-même nous disait avec une grande naïveté : « C'est moi qui ai été la plus méchante, je me suis fait attendre longtemps : enfin je suis chrétienne. »

Puis, attirant sur ses genoux une de ses plus jeunes filles : « Voilà, dit-elle, celle qui m'a convertie ; chère enfant, tu as donné la vie à ta mère. » Et des larmes d'une tendresse surnaturelle coulaient de ses yeux, et la mère et l'enfant se confondirent dans de mutuelles étreintes. Ce spectacle renouvela toutes les impressions que nous avions éprouvées la veille. Après une longue et intéressante conversation, nous nous retirâmes, laissant à son bonheur cette famille bénie ; heureux nous-mêmes de ce que nous avions vu, de ce que nous avions entendu, et souhaitant à tous nos amis une pareille journée.

[1] Sur la place Saint-Jacques, à *Scossa cavalli*, les hérétiques trouvent un asile semblable, où rien ne leur manque pendant tout le temps de leur instruction.

4 Janvier.

Piscina publica. — Thermes de Caracalla. — Statues. — Excursion aérienne. — Souvenir de Caracalla. — Vallée de la nymphe Égérie. — Église des Saints-Nérée-et-Achillée. — Origine de son nom de *Fasciola.* — Les sept Salles. — Les mules de Sixte V. — Forum de Nerva. — Temple de Pallas. — Boucherie des martyrs.

Avant d'attaquer un nouveau quartier, il nous parut convenable de régler nos comptes avec ceux que nous avions déjà explorés. Quelques omissions furent reconnues, et nous partîmes pour les réparer. Au delà du mont Aventin, dans l'ancienne région de la *Piscine publique,* sont les Thermes de Caracalla; ils eurent notre première visite. La célèbre piscine qui donnait le nom à cette partie de Rome n'était autre chose qu'un lac artificiel, où la jeunesse venait s'exercer à la natation. Suivant les auteurs anciens, ce lac était alimenté par l'eau Appienne, la première qui fut amenée à Rome. Il paraît avoir disparu depuis que les Thermes de Caracalla l'eurent rendu inutile. En effet, non-seulement la jeunesse, mais tout le peuple de Rome trouvait dans ce superbe édifice de quoi satisfaire son goût pour le bain et les exercices nautiques.

Représentez-vous un palais carré de 4,200 pieds d'enceinte et d'une hauteur proportionnée, tout revêtu des marbres les plus rares, et orné de colonnes et de statues de bronze et de marbre, chefs-d'œuvre de la sculpture antique. Vos pieds foulent un pavé en mosaïque; vos yeux admirent à la voûte des peintures exquises; à droite et à gauche, seize cents chambres de bains avec autant de

siéges de marbre poli; puis des salles immenses pour les jeux publics[1].

Dans ce nombre n'étaient pas comprises les pièces inséparables des Thermes romains : l'*Apodyterium*, où l'on quittait ses habits; le *Frigidarium*, où l'on prenait le bain froid; le *Tepidarium*, où l'on prenait le bain tiède; le *Calidarium*, où l'on prenait le bain chaud; le *Sudatorium*, où l'on excitait la transpiration par la vapeur; l'*Unctuarium*, où l'on se parfumait au sortir du bain[2]; les lieux de débauche, les bibliothèques, etc. Nous remarquâmes encore que les bains donnaient sur le grand Cirque : il en est toujours ainsi dans la vieille Rome; le sang et la volupté y sont inséparables.

Moins vastes que ceux de Dioclétien, les Thermes de Caracalla comptaient cependant parmi les merveilles de l'ancienne Rome. Deux choses en faisaient la gloire, la grande salle et les statues qui l'embellissaient. Par la hardiesse et la légèreté de sa construction, par laportée de sa voûte demi-plate, cette salle était le désespoir des architectes et des mécaniciens, dont les uns soutenaient qu'il était impossible d'en faire une pareille, et dont les autres niaient qu'elle fût de la main des hommes[3]. Autant qu'on peut le calculer par les ruines qui en restent, elle avait 690 pieds de longueur sur 430 de largeur.

Les statues de marbre et de bronze étaient une autre merveille des Thermes Antonins. C'est de là que furent transportés au musée de Naples les statues d'Hercule,

[1] Habebant in usum lavantium sellas mille sexcentas e polito marmore factas. OLYPIODOR. *in Ant. Caracall.* — M. Bluet, jeune architecte, pensionnaire de l'Académie de France à Rome, vient de faire le plan de ce magnifique édifice.

[2] *Voyez* BRACCI, *de Thermis veterum.*

[3] SPARITIAN. *in Caracall.*

de Flore, du Gladiateur, et le fameux groupe de Dircé. On voit Dircé attachée aux cornes d'un taureau furieux, par ses deux frères Zétus et Amphion; plus loin, Antiope leur mère, et le berger auquel elle remet ses deux enfants. Toutes ces figures sont de grandeur colossale et forment le groupe le plus considérable que l'art antique nous ait légué.

Malgré les représentations de l'ami qui nous accompagnait, nous voulûmes monter sur la voûte de la grande salle. Cette voûte, ou, pour parler plus exactement, cette langue de voûte qui compte à peine quelques pouces d'épaisseur, se trouve buttée par deux contre-forts; mais elle est crevassée en plusieurs endroits, en sorte que notre excursion aérienne pouvait n'être pas sans danger. Néanmoins nous arrivâmes heureusement, et nous pûmes promener nos regards sur la vallée du grand Cirque et sur toute la Campagne romaine.

Croirait-on que la partie supérieure de cette voûte plate était en mosaïque? Nous en détachâmes avec peine quelques morceaux qui nous restent comme des souvenirs de la prodigalité romaine. Cependant il s'agissait, pour descendre, de traverser dans toute son étendue l'étroit espace sur lequel nous étions suspendus. En mesurant la hauteur effrayante qui nous séparait du sol, j'avoue qu'une espèce de frisson me courut de la tête aux pieds. Toutefois, après quelques moments d'hésitation, je franchis d'un pas rapide le périlleux passage; heureux d'en être revenu, je me promis bien de ne pas y retourner.

Le souvenir de Caracalla, qui nous avait vivement frappés dans l'enceinte du camp Prétorien, ne cessa de nous poursuivre en parcourant ces ruines immenses. De chaque pierre, de chaque mosaïque, de chaque tronçon de colonne semble sortir la voix lugubre qui effrayait,

jusqu'au milieu de ses joies bruyantes, l'empereur fratricide : Bois ton frère : *Bibe fratrem.*

Non loin des Thermes de Caracalla, s'ouvre la vallée d'Égérie, si connue dans l'histoire de Numa. A la grotte mystérieuse succède un monument chrétien digne de l'attention du voyageur : c'est l'église des Saints-Nérée-et-Achillée. Le Christianisme, entré avec saint Paul dans le palais des Césars, s'y était maintenu avec avantage malgré les persécutions : quelques membres des familles impériales l'avaient embrassé. Dans ce nombre on compte Flavia Domitilla, nièce du consul Flavius Clemens, cousin de Domitien. Baptisée par saint Pierre, elle eut à son service deux frères, Nérée et Achillée, régénérés comme elle par le prince des Apôtres, et qui persuadèrent à la jeune princesse de consacrer sa virginité au Seigneur. Reconnus pour être chrétiens, ils furent relégués dans l'île Pontia et martyrisés à Terracine ; leurs corps, enlevés par les fidèles, reposèrent longtemps dans la catacombe de Prétextat, sur la voie Ardéatine ; plus tard ils furent placés dans l'antique église qui porte encore leur nom. Bâtie par le pape Jean Ier, dans un terrain appartenant à sainte Lucine, cette basilique fut réédifiée par saint Léon III. L'illustre cardinal Baronius, en étant devenu titulaire, prit un soin particulier de la conserver. C'est lui qui, en 1597, y fit rapporter les corps des saints martyrs, avec celui de sainte Flavie Domitille, que Grégoire IX avait placé dans l'église de Saint-Adrien.

Avant d'être dédiée aux saints Nérée et Achillée, la Basilique s'appelait *Fasciola,* ce qui veut dire *Bandelette* ou *petit lange,* nom qu'elle conserve encore aujourd'hui. Si vous recherchez l'origine de cette dénomination singulière, la tradition romaine vous répond : « Saint Pierre passant en cet endroit de la voie Appienne, un des linges

mis par les chrétiens sur les plaies dont les ceps avaient couvert ses pieds se détacha, et un édicule vint marquer le lieu où le fait s'était accompli[1]. » Deux fois respectable par son antiquité et par les noms qui l'appuient, la tradition dont je parle tirerait au besoin sa certitude de la circonstance même dont elle témoigne.

Qui ne sait que le soin le plus attentif à conserver les moindres faits de la vie des Apôtres rentre parfaitement dans le génie de la piété primitive? Le doute n'est pas permis quand on connaît la vénération profonde, la tendresse filiale, je dirais le saint enthousiasme des chrétiens de Rome pour saint Pierre et saint Paul. Tous les monuments attestent qu'ils les suivirent pas à pas, indiquant d'abord par des oratoires, par des chapelles, et plus tard immortalisant par des églises magnifiques tous les lieux dépositaires de quelque souvenir apostolique.

L'église des Saints-Nérée-et-Achillée offre une riche moisson à l'artiste et à l'archéologue. Le baldaquin est soutenu par quatre belles colonnes de marbre africain; les deux ambons, bien conservés, présentent des détails d'un grand intérêt. Dans le chœur, au rond-point de l'abside, s'élève la chaire pontificale sur laquelle saint Grégoire le Grand prononça la vingt-huitième de ses homélies, dont une partie est gravée sur le dossier de cette chaire. Mais le monument le plus important est la belle mosaïque de l'abside; elle date de l'an 796, et représente la Transfiguration. Au sommet de l'arc on voit Notre-Seigneur avec Moïse et Élie; plus bas les trois Apôtres saisis de frayeur, courbés vers la terre et se voilant la face de leurs manteaux. A gauche apparaît la Sainte Vierge recevant la visite de l'Ange; à droite, Marie

[1] MAZZOL., l. VI, p. 251.

tenant l'Enfant Jésus debout sur son sein ; près de là est un ange aux ailes étendues, dans l'attitude de l'admiration. Depuis plus de mille ans, la divinité du Fils et la divine maternité de la Mère brillent dans cette immortelle peinture. Voilà donc contre les novateurs de tous les temps et l'antiquité de la foi et l'immuable raison des siècles[1].

Rentrant en ville par la *Voie des Triomphes,* nous pénétrâmes, au delà du Colisée, dans une vigne qui communique aux *sept Salles, sette Sale* ou *sette Camere.* On appelle de ce nom sept magnifiques réservoirs qui fournissaient des eaux d'abord aux jardins de Néron, puis aux thermes de Titus. D'autres les regardent comme des ruines du *Nymphæum* de Marc-Aurèle[2]. Quoi qu'il en soit, les sept Salles méritent d'être vues, parce qu'elles donnent une haute idée de la magnificence romaine. Les chambres et les vastes corridors qui les avoisinent firent partie de la maison d'or de Néron. On sait que cette maison gigantesque fut d'abord appelée *domus transitoria,* parce que le peuple en traversait les portiques pour aller du Cœlius à l'Esquilin. Cette circonstance nous semble expliquer, d'une part, la présence des médaillons impériaux peints au sommet de la voûte, et représentant l'empereur surmonté d'une aigle aux ailes étendues ; d'autre part, la singulière inscription que je vais transcrire en latin, car

Le latin dans les mots brave l'honnêteté;
Mais le lecteur français veut être respecté.

[1] *Voyez,* sur l'église des Saints-Nérée, etc., le savant et curieux ouvrage de l'abbé D. Bartelemi Piazza : *Santuario Romano delle stazioni,* staz. 23 ; et *Roma christiana* ad diem 12 Maii.—*Voyez* aussi Ciampini, *Monim. veter.* t. II, p. 123.

[2] Amm. Marcell., lib. XV.

Donc, sur les murs de ces superbes couloirs on lit :

Duodecim deos et Dianam,
Et Jovem optimum maximum
Habeat iratos,
Quisquis hic minxerit aut cacarit.

Les anciens mettaient la propreté de leurs monuments sous la protection des dieux, nous la mettons sous la garde de la police. Au-dessous de l'inscription s'allongent deux grands serpents tournés l'un contre l'autre et séparés par un faisceau de verges. Adoré des Romains comme de tous les autres peuples, le serpent commande le respect, et le faisceau de verges indique la punition du délinquant.

Comme nous quittions les sept Salles pour nous rendre au Forum de Nerva, nous aperçûmes un meunier qui conduisait cinq mules chargées de sacs de farine. « Voilà, nous dit-on, les cinq mules de Sixte V. — C'est à leurs dents que vous les connaissez? répondîmes-nous sur le ton de la plaisanterie. — Non, je parle sérieusement; voici le fait. Comme la plupart des grands hommes, Sixte V avait une manie, il comptait tout par cinq. Il défendit aux meuniers d'entrer à Rome avec plus de cinq mules et avec moins de cinq : sa défense a toujours été maintenue. Il laissa en mourant cinq millions de *scudi* au trésor, et cinq mille mesures de blé dans les greniers publics; il construisit cinq fontaines monumentales, il éleva cinq obélisques, il prit le nom de cinq; il disait qu'il ne régnerait que cinq ans, et sa prédiction s'est vérifiée : élu en 1585, il mourut en 1590. »

Depuis cette explication, nous ne rencontrâmes jamais les meuniers avec leurs cinq mules, ni plus ni moins, sans penser au grand pape, et sans applaudir à la con-

stance avec laquelle le peuple de Rome demeure fidèle à la mémoire d'un pontife qui fut son idole.

Cependant nous voyions s'élever devant nous les restes grandioses du *Forum de Nerva*. Dans la partie qui demeure intacte est l'église de Saint-Basile et le monastère des Jeunes Filles nouvellement converties à la foi. L'empereur Alexandre Sévère avait enrichi ce forum d'un grand nombre de statues colossales représentant les Césars, et de superbes colonnes d'airain sur lesquelles étaient gravés les faits éclatants de l'histoire romaine[1]. Ce prince, connu par son intégrité, y donna un grand exemple de justice. Vétronius Turinus, un de ses courtisans, s'était laissé corrompre par des présents magnifiques, et avait promis en retour les faveurs de César : Alexandre le condamna à mourir dans la fumée. On le conduisit au forum, et, pendant qu'une épaisse fumée étouffait le coupable, un hérant sonnait de la trompette en disant : *Ainsi est puni de la fumée celui qui a vendu de la fumée*[2].

A quelques pas du Forum se voient les restes du temple de Pallas que la tradition fait remonter à Nerva[3]. Il offre encore d'excellentes sculptures avec des colonnes cannelées d'ordre corinthien. Au sommet s'élève une statue de Pallas en demi-figure ; la déesse est debout, le casque en tête et le bouclier à la main gauche ; la droite, qui portait la lance, est brisée. Par elle-même cette ruine païenne n'offre qu'un faible intérêt ; mais les sanglants

[1] Statuas colosseas, vel pedestres, nudas, vel equestres divis imperatoribus cum titulis, et columnis æreis quæ gestorum ordinem continerent. — LAMPRID. in *Sever.*

[2] Fumo punitur, qui vendidit fumum. ID.

[3] SEXT. AUREL. in *Nerva.*

souvenirs qui s'y rattachent remuent vivement l'âme du chrétien.

Au pied de cette idole, devant la porte de ce temple, furent immolés de nombreux martyrs. De là vient à la petite église voisine le nom de *Sainte-Agathe des Tisserands, à la boucherie des Martyrs, ad macellum Martyrum*[1]. Un puits profond, renfermé dans l'intérieur du temple, reçut les corps et le sang de nos pères. Plusieurs même semblent y avoir été jetés tout vivants ; car on a trouvé dans le puits, sur le corps même d'un martyr, une de ces pierres qu'on suspendait au cou des chrétiens. Celle-ci est ronde, noire, et peut peser cent livres environ. On l'a placée sous une grille à l'orifice du puits où, depuis bien des siècles, de nombreuses générations l'environnent de leurs respects et la couvrent de leurs baisers.

5 Janvier.

Ancienne région de la *Via Lata*. — Tombeau de Publicius Bibulus. — Basilique des Saints-Apôtres. — Maison de Martial. — Temple du Soleil. — Église de Saint-Marcel. — Palais Doria. — Église de Sainte-Marie *in via Lata*. — Prison de Saint-Paul. — Palais de Venise. — Église de Saint-Marc.

Notre beau soleil d'Italie avait réparu : Rome revenait à la vie. Les porteurs de vin promenaient dans les rues leurs mulets, chargés de *fiaschi* en ver blanc, surmontés d'un bouchon de papier ; les marchands d'oranges faisaient retentir les places de leurs cris aigus ; l'humble passioniste présentait sa tirelire aux passants, et le frère capucin, conduisant par la bride l'âne héréditaire, portait au couvent les provisions de la journée, lorsque nous

[1] *Voyez* les actes des saints Gordien, Crescent, Corneille, etc.

partîmes pour nous rendre sur le nouveau théâtre de nos investigations : elles recommencèrent au point où nous les avions laissées la veille. L'ancienne *via Lata,* qui s'étendait du Forum de Trajan et de la racine du Capitole jusqu'à la fontaine Trevi et à l'église des Saints-Apôtres, telle était la région qui devait nous occuper. Près de la rue *Macel de' Corvi,* se présente un ancien monument de la vieille Rome ; c'est le tombeau de Caius Publicius Bibulus, don du peuple romain ; l'inscription intéresse par son ancienne orthographe :

C. POBLICIO. L. F. BIBULO. ÆD. PL. HONORIS
VIRTVTISQVE. GAVIA. SENATVS CONSVLTO
POPVLIQVE JUSSV. LOCO. MONVMENTI. QVO
IPSE. POSTERESQVE. EJVS. INFERRENTVR
PVBLICE. DATVS. EST.

Le monument lui-même, soutenu par quatre colonnes surmontées d'un entablement avec des sculptures, est d'une bonne conservation. En remontant à droite, on trouvait jadis le portique de Constantin, et, suivant les archéologues, le *Forum suarium* ou marché aux cochons, environné de superbes galeries. Quoi qu'il en soit de ces édifices, dont il ne reste que le souvenir, on convient que leur emplacement répond, à peu de chose près, à l'église des Saints-Apôtres, y compris la place et les jardins qui l'accompagnent.

Cette église est une des huit Basiliques Constantiniennes [1]. A droite, sous le vestibule, on voit une aigle romaine parfaitement conservée. Comme tant d'autres

[1] Ciampini paraît être d'un avis différent. *Monin. veter.*, t. III, p. 137.

monuments, l'emblème de la puissance impériale redit, à tous ceux qui entrent ou qui sortent, le triomphe immortel remporté sur les Césars par les douzes pêcheurs évangéliques. Sur le seuil du temple un noble souvenir attend le pèlerin : c'est ici que saint Grégoire le Grand prononça deux de ses éloquentes homélies. En avançant il aperçoit à droite une fresque symbolique, dans laquelle l'Enfant Jésus est debout sur le giron de sa Mère. On sait déjà que cette attitude exprime la foi de l'Église à la divinité du Sauveur et à la maternité divine : la peinture dont nous parlons est fort ancienne. A gauche s'élève le tombeau en marbre du pape Clément XIV, œuvre remarquable de la jeunesse de Canova.

Les apôtres saint Philippe et saint Jacques le Mineur reposent sous le maître-autel. Toujours fidèle à la pensée catholique, Rome a pris soin de former autour d'eux une brillante couronne de saints et de martyrs. La grille placée en avant du sanctuaire forme un caveau dans lequel quinze martyrs, retirés des catacombes d'Apronius, sur la voie Latine, reçoivent les hommages les plus empressés des pèlerins. Sous l'autel de saint Antoine, on conserve les corps de sainte Eugénie et de sainte Claudia, sa mère.

Il serait long de citer en détail tous les glorieux témoins de notre foi, dont la présence fait de l'église des Saints-Apôtres un des plus vénérables sanctuaires de Rome. Pas une des célestes hiérarchies qui n'y soit dignement représentée. Il suffit de nommer saint Laurent, saint Vincent, saint Grégoire le Grand, saint Grégoire VII, saint Charles Borromée, saint Bernardin de Sienne, saint François d'Assise, saint Antoine de Padoue, sainte Agathe, sainte Praxède, sainte Marguerite de Cortone.

Convenez qu'il serait bien malade le cœur qui ne trou-

verait pas ici un ami autrefois éprouvé par les mêmes douleurs et aujourd'hui capable de les adoucir [1]. Cette église est le siége de la *Confrérie des Saints Apôtres*, qui fut érigée sous le pontificat de Clément VIII. Il en sera question plus tard; je dirai en passant qu'elle est une des œuvres les plus dignes de la ville, mère et maîtresse non-seulement de la foi, mais encore de la charité.

Quand du palais de l'ambassade de France, contigu à l'église des Saints-Apôtres, on se dirige vers le *Corso*, en passant près de la fontaine *Trevi*, on rencontre plusieurs souvenirs païens d'un médiocre intérêt. Ici était la maison du poëte Martial; il nous apprend lui-même qu'elle était située près de l'eau *Martia*, dans la *rue du Poirier*, et qu'il fallait monter trois grands escaliers pour arriver à ses appartements [2]. Plus loin s'élevait le temple dédié au soleil par Aurélien, et dans lequel l'empereur, victorieux de l'Orient, plaça de magnifiques dépouilles. « C'étaient, dit un historien, des robes couvertes de pierreries, des dragons persiques, des tiares et des étoffes de pourpre d'une telle beauté que le monde romain n'en vit jamais de pareilles [3]. »

[1] *Voyez* MAZZOL., t. VI, p. 141 et suiv.

[2] Sicca comus queritur nullo se rore Foveri,
Cum mihi vicino Martia fonte sonet.
Epigram., lib. IX, epigr. 19.

Non est quod puerum, Luperce, vexes,
Longum est si velit *ad pirum* venire,
Et scalis habito tribus, sed altis, etc.
Epigram., l. I, epigr. penult.

[3] Romæ Soli templum posuit majore honorificentia conservatum, quod Orientis victor hostili præda ditavit ornavitque...

A cette description le même auteur ajoute immédiatement un détail qui ne semble pas donner une haute opinion du respect des païens pour les temples de leurs dieux. Sous les portiques du temple du Soleil on vendait les vins du fisc, c'est-à-dire les vins qui revenaient à l'empereur, soit par les contributions, soit par les péages [1].

Ces souvenirs, qui n'avaient pu retarder notre course, nous permirent d'arriver promptement à *Saint-Marcel.* L'église du glorieux Pontife est située dans le *Corso,* la principale rue de Rome. Pour la visiter avec un profond respect, il faut se rappeler une des belles pages de notre histoire primitive. Les chrétiens étaient dans le deuil : le pape saint Marcel venait d'être saisi et livré au tyran. Pour humilier les fidèles, Maxence condamna le souverain Pontife à garder les bêtes renfermées dans un enclos. Depuis neuf mois il était occupé à cet abject ministère, orsque ses prêtres trouvèrent moyen de l'enlever. Sainte Lucine le cacha dans sa maison, située à la place même où s'élève aujourd'hui l'église de Saint-Marcel [2]. Les brebis s'y réunissaient autour du pasteur pour y recevoir la parole de vie et le vin qui enivrait les martyrs. Cette demeure était devenue trop sainte pour servir encore à des usages profanes : Lucine en fit don au vicaire de Jésus-Christ, qui la changea en église.

Tunc illæ vestes, quas in templo Solis videmus, consertæ gemmis, tunc persici dracones et tiaræ, tunc genus purpuræ, quod postea nec ulla gens detulit, nec Romanus orbis vidit. VOPISC. *in Aurelian.*

[1] IDEM.

[2] Il s'agit ici de sainte Lucine la Jeune, qu'il ne faut pas confondre avec sainte Lucine qui donna la sépulture à saint Paul, etc.

Maxence, ayant appris ce qui se passait, fit de nouveau arrêter le pontife ; puis, ajoutant l'impiété à la cruauté, il ordonna qu'on changeât l'église en écurie et qu'on la remplit d'animaux, dont le saint pape fut condamné à prendre soin. Et l'on vit le vénérable vieillard, transformé en palefrenier ou en bestiaire, garder dans une église les chevaux, les bœufs et les cochons, jusqu'à ce que la mauvaise odeur et les privations de tout genre vinssent mettre fin à sa douloureuse existence.

Enterré avec honneur dans la catacombe de Sainte-Priscille, sur la voie *Salaria*, il fut plus tard rapporté au lieu de sa mort[1]. Placé sous le maître-autel de l'église qui porte son nom, il reçoit aujourd'hui les hommages du monde catholique sur le théâtre même de ses humiliations. Glorieuse vicissitude dont Rome présente à chaque pas de touchants exemples ! A côté du pontife martyr repose saint Phocas, humble jardinier, qui, lui aussi, signa la foi de son sang. Un grand nombre d'autres martyrs enrichissent de leurs reliques sacrées la pieuse église de Saint-Marcel : je ne nomme que sainte Félicité, l'héroïne de Carthage, dont le corps se conserve, en grande partie, sous l'autel de Saint-Paul.

Trois autres objets attirent la piété des fidèles. Le premier est une image miraculeuse de la Sainte Vierge, couronnée par le chapitre du Vatican[2]. Lorsqu'une grâce surnaturelle a été obtenue par l'intercession de la divine Mère, c'est l'usage à Rome et en Italie de couronner l'image devant laquelle on l'a sollicitée. Un cercle d'argent, d'or ou de pierres précieuses entoure la tête de Marie, et

[1] *Voyez* BARON. *Annal.*, t. III, an. 309, n. v.

[2] C'est donc l'autorité publique et compétente qui constate le miracle et décide du couronnement.

appelle la dévotion en perpétuant le témoignage de la reconnaissance. Si le premier aspect de cette couronne placée au centre d'un tableau semble étrange au voyageur qui en ignore la raison, il devient pour le chrétien éclairé un motif toujours nouveau de confiance filiale envers celle qui est tout à la fois notre mère et notre sœur.

Le second objet est le tombeau du cardinal Gonsalvi. Ce mausolée, qui rappelle l'aimable, le pieux, l'habile négociateur, le ministre nécessaire de Pie VII, se trouve dans la chapelle du Crucifix, où l'illustre diplomate a voulu reposer auprès de son frère chéri.

Le troisième est le Crucifix miraculeux, devant lequel il est rare de ne pas trouver des fidèles en prières. Le 22 mai de l'an 1519, l'église s'écroula. Dans cet amas de ruines, le Crucifix seul fut trouvé intact à sa place ordinaire, et la lampe qui l'éclairait toujours allumée. Une confrérie de laïques, appelée du *Très-Saint-Crucifix*, rappelle encore aujourd'hui le souvenir consolant du fait que je viens de rapporter.

A côté de l'église est le palais Doria, un des plus grands de Rome. Il renferme une belle et nombreuse collection de tableaux : Albert Durer, Léonard de Vinci, Claude Lorrain, Murillo, Michel-Ange, ont écrit quelques pages de ce livre immortel.

En sortant, nous n'eûmes que la rue à traverser pour nous trouver à Sainte-Marie *in via Lata*. J'avoue qu'une vive émotion me saisit en mettant le pied sur ce nouveau théâtre de notre pieuse curiosité ; et comment aurais-je pu m'en défendre ? Je foulais la terre que le grand Apôtre lui-même avait foulée ! J'allais descendre sous des voûtes qui retentirent de sa voix ! J'allais visiter un lieu qui avait vu Paul, le fier prisonnier de Jésus-Christ ; Luc, son insé-

parable compagnon ; Onésime, Onésiphore, de Lycaonie, les députés de Philippes, et bien d'autres encore dont les noms vénérables brillent d'un si doux éclat dans les annales de la primitive Église.

Au-dessus de la porte d'un escalier souterrain, on lit ces paroles qui vous font tressaillir : *Cum venissemus Romam permissum est Paulo manere sibimet cum custodiente se milite*[1] : « Lorsque nous fûmes venus à Rome, il fut permis à Paul de demeurer libre avec le soldat qui le gardait[2]. » La porte s'ouvrit et nous descendîmes dans la prison. C'est bien ici, sous ces voûtes sombres, noircies par le temps, et formées comme toutes les substructions romaines de gros quartiers de travertin, que le grand Apôtre fut déposé en arrivant d'Asie, lors de son premier voyage à Rome.

C'est ici qu'il séjourna, attaché par une chaîne au bras d'un soldat, pendant deux années entières. Trois jours après son arrivée, Paul, dont le zèle ne connaissait ni retard ni danger, convoqua dans sa prison les principaux d'entre les Juifs. « Frères, leur dit-il, c'est pour l'espérance d'Israël que je suis chargé de cette chaîne ; » et il leur prouva que le Sauveur Jésus était bien le Messie attendu de leurs pères et annoncé par les Prophètes. Ni l'éloquence surhumaine, ni les fers éloquents du prisonnier ne purent convaincre ces hommes à la nuque roide, et Paul leur dit : « Eh bien, sachez que la nouvelle que vous repoussez sera envoyée aux nations. » Et ils se retirèrent se disputant entre eux

[1] *Act.*, XXVIII, 16.

[2] On sait que chez les Romains, il y avait deux sortes de prison : la prison publique et la *libera custodia*, ou maison particulière dans laquelle le prisonnier était gardé à vue.

Cependant l'Apôtre parut devant Néron; une demi-justice lui fut rendue, c'est-à-dire qu'on lui laissa son gardien, sa chaîne et sa prison, mais il lui fut permis de prêcher. Paul profita largement de cette liberté : sa prison ne désemplissait pas; il annonçait avec assurance le Seigneur Jésus, et les vérités du règne de Dieu. Le collége des pontifes, le sénat, le prétoire, le palais même en retentirent[1]. Non-seulement il parlait, il s'occupait encore des besoins de toutes les églises; il écrivait aux fidèles et à ses disciples. Ici Épaphrodite, évêque des Philippiens, vint lui apporter, au nom de ses chers néophytes, une somme d'argent; ici Onésime, le pauvre esclave qui s'était enfui, venait le prier d'obtenir sa grâce; et Paul lui donnait cette lettre inimitable, où il conjure, par ses chaînes, Philémon, le maître d'Onésime, de le recevoir comme son propre fils.

Ici il écrivait aux Philippiens pour les remercier de leur charité; aux Éphésiens en leur envoyant le tabellaire Tychicus, qu'il chargeait de leur donner en détail de ses nouvelles. Du même lieu partit la seconde Épître à Timothée, dans laquelle l'Apôtre prononçait cette parole si digne de sa grande âme : « Je suis en prison, mais la parole de Dieu n'est pas enchaînée. » Puis, avec une parfaite liberté d'esprit, le prisonnier de Néron descendait dans le détail de toutes les affaires de l'Église, et priait son disciple de lui envoyer son manteau et ses papiers[2].

Ici saint Luc écrivait, sous les yeux de Paul, les *Actes des Apôtres*. Saint Pierre, on n'en saurait douter, vint lui rendre de fréquentes visites, et Dieu sait quelles paroles furent échangées, quels projets furent conçus dans cette

[1] Id., *ibid.*, n. 7.

[2] Baron., an. 59, n. 10, 11 et suiv.

prison ! Heureuses murailles ! parlez donc et dites-moi ce que vous avez entendu. Mais non, c'est à la foi de le comprendre et au cœur de le sentir. Nous ne vîmes qu'un modeste autel, et dans un angle, près du soupirail, une colonne de granit, entourée d'une chaîne antique scellée à sa base.

Avec cette chaîne, à cette même colonne, la tradition affirme qu'avant sa conversion, Martial le geôlier attachait Paul, son captif, et ses autres prisonniers. Une main ingénieuse y a gravé ces mots de Paul lui-même : *Sed verbum Dei non est alligatum*. A l'autre extrémité de la prison est une source d'eau limpide qui reste toujours au même niveau. L'Apôtre la fit miraculeusement jaillir pour baptiser Martial et d'autres catéchumènes [1]. Est-il étonnant qu'un lieu si vénérable n'ait pas cessé d'être entouré de la pieuse sollicitude des fidèles?

Aussi nous voyons qu'une des plus anciennes diaconies de Rome y fut établie; cette date nous reporte aux premiers successeurs de saint Pierre. Pendant que l'autorité des pontifes consacrait cette illustre prison, le zèle des chrétiens se plaisait à l'embellir. L'église supérieure devint un sanctuaire dont la richesse extraordinaire attestera longtemps la reconnaissance de nos aïeux. Une légion de martyrs, dominée par une image miraculeuse de la Sainte Vierge, garde encore aujourd'hui ce lieu d'apostolique mémoire. Dans ce nouveau ciel où sont représentés tous les âges et toutes les conditions, brille surtout le courageux diacre saint Agapet, dont le corps repose sous le maître-autel [2].

[1] Constanzi, t. II, p. 49. — Mazzol., t. VI, p. 315.

[2] *Voyez* toute l'histoire de Sainte-Marie *in via Lata*, écrite par le savant Martinelli.

Lorsqu'on continue de suivre le *Corso*, on passe, en débouchant sur la place de Venise, devant le palais Rinuccini, naguère propriété de la mère de Napoléon. Plus loin est le magnifique palais de Venise, antique propriété de la fameuse république. Bâti en 1468 sous Paul II, il sert aujourd'hui d'habitation à l'ambassadeur d'Autriche. L'ancienne église de *Saint-Marc* est attenante au palais. Il faut remonter jusqu'au quatrième siècle pour en trouver l'origine. Le pape saint Marc la bâtit en 336 et la dédia à saint Marc évangéliste. Elle fut renouvelée par Adrien Ier, puis restaurée par Grégoire IV, en 833. Le maître-autel, d'une grande magnificence, conserve les corps du pape saint Marc et des illustres princes persans Abdon et Sennen, martyrisés dans l'amphithéâtre. Les peintures de la voûte sont du Tintoret, et le saint Marc du Pérugin.

Nos courses en zigzag nosu avaient ramenés à notre point de départ : la place *Marcel de' Corvi* et la montée de *Marforio* nous avaient déjà vus ; nous les traversâmes rapidement pour aller nous reposer de nos fatigues et compter nos richesses.

6 Janvier.

L'Épiphanie à Rome. — Messe latine, grecque, arménienne, maronite. — Agapes à la Propagande. — Fête des Langues. — Impressions.

Le voyageur qui a le bonheur d'être à Rome le jour de l'Épiphanie voit de ses yeux le grand miracle du Christianisme, *la diversité de tous les peuples dans l'unité de la foi*. Il se trouve au centre de ce foyer lumi-

neux dont les rayons se prolongent sans altération jusqu'aux frontières du globe, et dont la circonférence embrasse l'univers. C'est là sans contredit un beau, un doux spectacle. Pour en jouir, il faut aller à la Propagande: sa chapelle devient le panorama du catholicisme. Ce jour-là les prêtres des différents rites de l'Orient et de l'Occident qui se trouvent à Rome viennent, suivant l'usage, offrir l'auguste sacrifice dans le cénacle d'où partent incessamment les apôtres de toutes les nations. J'y vins moi-même, heureux et confus d'être acteur dans la vaste scène qui se déployait aux regards des hommes et des anges. Ma messe finie, nous devînmes spectateurs à notre tour.

De la sacristie sort un prêtre grec. Comme aux jours anciens, il porte une ample chasuble ronde; tout son corps, la tête exceptée, est enveloppé dans ce large manteau de soie, finement rehaussée de dessins d'or et de pourpre. Toutes les fois qu'il veut se servir de ses mains, il relève sa chasuble par devant et la tient gracieusement roulée sur les bras: la liberté de ses mouvements ne paraît nullement gênée. Sa prière est une espèce de mélopée ou de récitatif cadencé; ses cérémonies sont très-variées et sa messe dure au moins trois quarts d'heure.

Mais au fond se trouve toujours la grande, l'indivisible unité catholique : même matière du sacrifice, même victime, mêmes paroles sacramentelles. A l'autel voisin était un prêtre melchite. La richesse et l'ampleur de ses ornements, la douceur de sa prononciation, le nombre des cérémonies sacrées, la grâce avec laquelle il les accomplissait: tout cela formait un ensemble plein d'harmonie qui disposait le cœur aux plus doux sentiments de la piété.

L'Arménien, grave, austère, paraît à son tour. Sa tête est ornée d'une espèce de tiare surmontée de la croix; sa chasuble à grands ramages d'or ressemble à nos chapes. La majestueuse simplicité des cérémonies dont il accompagne l'auguste sacrifice, sa belle tête à caractère oriental, sa longue barbe noire lui donnent un air de grandeur et de dignité qui commande le respect. En le voyant à l'autel, je me figurais saint Basile pontifiant devant l'empereur Valens, et faisant trembler, par la seule majesté de son maintien, le monarque hérétique.

Un évêque maronite vint ajouter un rite nouveau à tous ces rites de l'Orient. Il portait à la main une petite croix semblable à la croix pastorale de nos évêques; il la tint jusqu'au moment de la consécration, et, tourné vers le peuple, il s'en servit plusieurs fois pour le bénir. Il conserva sa mitre, ou plutôt sa *cidaris*, presque jusqu'à l'élévation. Le diacre et le sous-diacre portaient de longues et larges tuniques vertes, terminées par une bordure de velours violet broché d'or. Sur leurs épaules brillait une espèce de camail en velours violet avec des rayons d'or. Comme celui de toutes les nations soumises à un long esclavage, le chant des Orientaux est triste et monotone. J'ai oublié de dire que tous les lévites étaient revêtus de longues tuniques roses, rouges ou vertes, avec des croix d'or sur les épaules, sur les bras et sur la poitrine.

Toutes ces langues, tous ces rites et toutes ces formes qui, malgré leurs différences, viennent se confondre dans la même unité, caractérisent divinement l'Église catholique. C'est bien ce jour-là que je vis, dans l'éclat de sa parure prophétique, l'immortelle épouse de l'Homme-Dieu, à laquelle son époux a donné, comme signe dis-

tinctif, un vêtement broché d'or et une robe de diverses couleurs[1].

L'office achevé, un des directeurs du collége vint m'inviter très-poliment à déjeuner, ainsi que mes jeunes compagnons. Nos excuses ne furent point agréées, et il fallut céder à l'usage. Autour d'une vaste table vous nous auriez vus, prêtres de toutes les parties du monde qui venions de consommer la même victime sur le même autel, rompre ensemble le même pain et offrir le spectacle de cette grande fraternité que le Christianisme seul a pu réaliser sur la terre. Occidentaux et Levantins, Grecs, Arméniens, Cophtes, Maronites, frères qui ne s'étaient jamais vus et qui probablement ne devaient plus se revoir, tous mangeaient le même pain, parlaient la même langue, éprouvaient les mêmes sentiments.

Placés au milieu d'une société dévorée par l'égoïsme, nos pères des premiers siècles traduisaient dans leurs fraternelles agapes l'unité d'amour dont ils trouvaient le gage dans la chair et le sang d'un Dieu, devenus leur aliment. Ainsi, sur le déclin du monde, Rome veut qu'au jour solennel de l'Épiphanie, tous les prêtres qui ont célébré la messe à la Propagande s'asseoient à la même table. Voilà bien cette Église catholique toujours la même dans son esprit et dans son dogme; voilà bien cette Rome toujours fidèle au culte des nobles souvenirs.

Pour compléter le spectacle de l'unité vivante du catholicisme, aux agapes succède la *Fête des Langues* : cette solennité eut lieu le 10 janvier. Rien sous le ciel

[1] Astitit Regina à dextris tuis in vestitu deaurato, circumdata varietate. *Ps.* 114.

de plus pittoresque et de plus imposant. A l'extrémité d'une vaste salle, richement décorée, s'élevait une estrade au milieu de laquelle apparaissait, sur un piédestal couvert en velours cramoisi, le buste du Saint-Père, centre auguste de l'unité. L'estrade et la salle entière étaient garnies de siéges ; là pour les élèves de la Propagande, ici pour les spectateurs. Les cardinaux prirent place dans l'enceinte réservée et la fête commença.

Un jeune Américain de Philadelphie, faisant les fonctions de président, ouvrit la séance par un discours latin rendu avec une grâce parfaite. Le souvenir du jour à jamais mémorable où le Soleil de justice s'était levé sur le monde, l'unité de la foi retrouvée à la crèche par les mages de l'Orient, la diffusion de la bienfaisante lumière du catholicisme jusque dans les sombres forêts du nouveau monde et d'autres nobles pensées inspirèrent dignement le jeune orateur.

Son discours n'était qu'une préface et comme le thème qui allait être développé successivement par les enfants de tous les peuples : il le fut trente-neuf fois de suite, en trente-neuf langues différentes. Nous entendîmes tour à tour l'hébreu, le syriaque, le samaritain, le chaldéen, l'arabe, le turc, l'arménien, le persan, le sabéen, le grec, le péguan, le tamoul, le kurde, le géorgien, l'irlandais, l'écossais, l'illyrien, le bulgare, le polonais, l'allemand, l'anglais, le hollandais, l'indien, l'espagnol, le portugais, le français, l'albanais, le cophte, l'éthiopien et du chinois de toutes les espèces.

Chaque partie du globe avait là ses représentants et ses organes, proclamant, chacun dans son idiome, la grande unité catholique. C'était vraiment comme au jour de la Pentecôte à Jérusalem, où se trouvaient des *hommes de toutes les nations qui sont sous le ciel, procla-*

mant en leurs langues la grandeur de Dieu. Spectacle unique, saisissant, et que Rome seule peut donner.

Or, rien n'était plus étrange, plus curieux que d'entendre tous ces sons divers, de voir toutes ces physionomies si différentes. L'Arabe parle en cadence; le Persan en aspirant ses syllabes; le Péguan, à la figure bronzée, chante plutôt qu'il ne parle son idiome d'une grande douceur; le Turc aux cheveux d'ébène rend des sons gutturaux; le noir Éthiopien fait entendre sa langue douce et forte; à côté de lui se montre un gentil petit Écossais, au teint de rose, martelant avec grâce son âpre dialecte : tous avaient commandé un religieux silence.

Mais quand parurent les Chinois du Chan-si et du Huquan, l'attention redoubla. Ils apportèrent en tribut une églogue qui fut accueillie par de vives acclamations. Ce fut bien autre chose quand les trois interlocuteurs, se rapprochant, se mirent à chanter en chœur : des battements de mains partirent de tous les rangs et se renouvelèrent plusieurs fois. L'orateur enfantin qui leur succéda ne fut pas moins applaudi, c'était un jeune Chinois de Canton. Une flûte douce, une mandoline, un petit fifre, tout ce que vous voudrez, pourvu que cela chante doucement, et vous aurez la langue chinoise de Canton dans la bouche d'un enfant. Comme bouquet, un remerciment fut adressé à l'assemblée en fort bon italien par trois jeunes élèves d'environ douze ans, l'un Indien, l'autre Turc et le troisième Albanais.

Chaque assistant éprouve dans cette fête catholique un plaisir proportionné à ses connaissances linguistiques. Le seul homme dans l'univers capable de le goûter dans toute sa plénitude en était privé : l'étonnant cardinal Mezzoffanti trompa tous les yeux avides de le

contempler. Ayant demandé de ses nouvelles, on me répondit par la gracieuse formule italienne : *è poco bene* : « il est indisposé. »

Mais, quel que soit son degré d'instruction, il n'est pas un spectateur sérieux en qui la Fête des Langues ne laisse de profonds souvenirs. Comme elle complète bien l'Épiphanie au point de vue catholique ! Dans l'auguste sacrifice, offert sur le même autel par des prêtres de toutes les nations, ainsi que dans le repas fraternel qui l'a suivi, brille l'unité d'amour rétablie par l'Évangile ; ici reparait avec non moins d'éclat l'unité de croyance, malgré la diversité des langues : double solennité qui vous montre le catholicisme réparateur de la chute primitive, ramenant toutes choses à l'unité du temps pour préparer celle de l'éternité.

Et puis, comment voir sans attendrissement ces jeunes élèves de la Propagande ? Comment les oublier jamais ? Nobles enfants des quatre parties du monde, venus de cinq à six mille lieues de leur berceau pour se préparer à l'apostolat et au martyre. Oui, me disais-je, parmi ces jeunes gens si bons, si distingués, si parfaitement intéressants, il en est plusieurs, un grand nombre peut-être, qui dans peu d'années auront expiré au milieu des tortures ; et je gravais soigneusement leurs noms dans ma mémoire, et je regardais avidement leurs traits, dans la pensée qu'un jour, en lisant les *Annales de la Propagation de la Foi*, je pourrais ajouter : « Ce missionnaire qui vient de signer l'Évangile de son sang, je l'ai vu, je l'ai entendu. » Or, il y a bonheur, gloire et profit à rencontrer, même une seule fois, sur le chemin de la vie, un saint, un martyr.

7 Janvier.

Le Quirinal. — Temple du dieu Fidius. — Temple de Quirinus. — Place du Quirinal. — Palais. — Détails sur le Conclave. — Souvenirs. — Enlèvement de Pie VII.

Le Quirinal ancien et moderne occupa notre journée. Situé dans l'antique région d'*Alta Semita*, il offre quelques ruines et beaucoup de souvenirs. Les bains de *Paulus*, situés à la base de la montagne, occupaient, du moins en partie, la rue appelée aujourd'hui par corruption *via Magnanapoli*. On croit que l'espèce de théâtre trouvé sous le monastère de Sainte-Catherine de Sienne faisait partie de ces thermes fameux. Quoi qu'il en soit, le jardin Aldobrandini, placé dans le voisinage, s'étend sur le plateau de l'ancienne colline *Mutialis*, célèbre par le temple du dieu de la bonne foi, *Dius Fidius*.

Un fragment de marbre représente les éléments de la bonne foi, tels qu'ils étaient compris par les anciens. A droite on voit un homme dans la plénitude de la force, avec l'habit de paix, et ce mot : *Honor*. A gauche est une figure de femme dans le même costume et couronnée de laurier, avec ce mot : *Veritas*. Ces deux personnages se donnent la main. Entre eux paraît un gracieux enfant, au regard pudique, dont la tête est entourée de ces paroles : DIUS FIDIVS. Sur un autre débris, au lieu des paroles précédentes on lit : *Amor*, et plus haut : *Fidei Simulacrum*.

Le temple de Fidius était découvert, afin que les dieux de l'Olympe fussent spectateurs des rites qui s'y accomplissaient. Ainsi, aux yeux des Romains, l'honneur, la vérité, l'affection dans le cœur des contractants et le Ciel

pour témoin, telles étaient les garanties de la foi jurée : il était difficile de mieux choisir. C'est dans le temple de Fidius que le patriotisme romain conservait, avec orgueil, la quenouille et le fuseau de Tanaquille, femme de Tarquin l'Ancien [1].

Non loin de là et près de Saint-André des Jésuites, s'élevait le temple de *Quirinus* : on sait que Quirinus n'était autre que Romulus. Ce prince étant mort, le peuple soupçonna les sénateurs de l'avoir assassiné. Une guerre civile devenait imminente, lorsque Julius Proculus vint affirmer avec serment que Romulus, environné d'une gloire surhumaine, lui était apparu sur la colline appelée depuis *le Quirinal*, et qu'il l'avait chargé d'annoncer aux Romains un empire éternel. En conséquence, Romulus fut placé parmi les dieux, sous le nom de *Quirinus*, et adoré dans un temple bâti sur la montagne.

Cet édifice reçut du dictateur Papirius le premier cadran solaire qu'on ait vu à Rome. La *Fortune publique*, le *Salut*, et je ne sais combien d'autres dieux masculins et féminins avaient leurs sanctuaires dans les environs. Au même lieu étaient aussi les thermes de Constantin, magnifique construction, dont le plus bel ornement, peut-être, étaient les deux chevaux en marbre blanc qu'on voit aujourd'hui devant le palais du Quirinal.

Ce palais commencé par Paul III, continué par Grégoire XIII, par Sixte V et Clément VIII, fut achevé par Paul V, de la famille Borghèse. Les souverains pontifes l'habitent pendant l'été, parce qu'il est dans un quartier plus salubre que le Vatican. Vers le mois d'août le Saint-Père quitte cette nouvelle demeure et va passer les mois de la *malaria* à Castel-Gandolfo, situé à quatre lieues de

[1] PLIN., l. VIII, c. XLVIII.

Rome, sur les hauteurs d'Albano. Au Quirinal comme au Vatican, les beaux-arts se sont donné rendez-vous. La cour d'honneur, la salle royale, la chapelle Pauline, restaurée par ordre de Pie VII, témoignent de la magnificence des pontifes. Jusqu'à ces derniers temps, les conclaves s'étaient presque toujours assemblés au Vatican; ils se tiennent maintenant au Quirinal [1].

Cette circonstance oblige le voyageur chrétien à faire une étude particulière d'un palais où le monde catholique reçoit son chef, et la glorieuse chaîne des pontifes le nouvel anneau qui doit la prolonger à travers les siècles. Mais, pour devenir intéressante, cette étude exige quelques détails sur l'élection du pape.

Lors donc que le Saint-Père est expiré, le cardinal camerlingue, en habit violet, se présente à la porte de sa chambre, qu'il frappe trois fois avec un marteau d'or, appelant à chaque fois le pape à haute voix, par ses noms de baptême, de famille et de pape. Après une légère pause, il dit en présence des clercs de la chambre et des protonotaires apostoliques, qui prennent acte de cette cérémonie : *Il est donc mort*. On apporte au même cardinal l'anneau du Pêcheur, et il le casse avec le même marteau en présence du Sacré-Collége. Les morceaux en appartiennent au maître des cérémonies.

Après avoir pris possession du Vatican, il envoie des gardes pour se saisir du château Saint-Ange et des portes de la ville. Lorsqu'il a pourvu à la sûreté de Rome, il sort du palais en carrosse, précédé du capitaine des

[1] *Notizie istoriche delle stagioni*, etc., da FRANCESCO CANCELLIERI, p. 69. — *Cæremoniale continens ritus electionis romani Pontificis, etc., cui præfiguntur constitutiones pontificiæ et conciliorum decreta ad eam rem pertinentia.* In-4°, Romæ, 1728.

gardes du pape, et environné des hallebardiers suisses qui accompagnent ordinairement Sa Sainteté. Au départ du cortége, on sonne la grosse cloche du Capitole qui annonce la mort du souverain pontife ; au même instant les cloches de toutes les églises remplissent la ville de leurs sons funèbres. Pendant que les fidèles sont en prières, le magistrat romain rassemble la milice du Capitole et l'envoie, sous la conduite des présidents régionnaires, tirer de prison les coupables retenus pour des délits de peu de gravité. De son côté, le Sacré-Collége députe des courriers extraordinaires à tous les cardinaux absents de Rome, pour les inviter à se rendre au conclave.

Cependant le corps du Saint-Père demeure exposé durant neuf jours dans la Basilique vaticane, à la vue de tout le peuple qui vient en foule lui baiser les pieds. Le neuvième jour, on prononce l'oraison funèbre et on dépose le pape défunt dans un tombeau provisoire. Le lendemain, les cardinaux s'assemblent à Saint-Pierre, et le cardinal doyen y dit la messe du Saint-Esprit, pour l'élection du nouveau pontife. Dans la journée, le Sacré-Collége se réunit dans l'église de Saint-Sylvestre au Quirinal, d'où il part, au chant du *Veni Creator*, pour se rendre processionnellement au conclave.

L'immense côté du Quirinal qui longe la *via Pia* est divisé dans toute sa longueur en cellules fermées par de simples cloisons en planches. Chaque cellule se compose de différentes petites pièces et cabinets, et chaque cardinal a la sienne pour lui et ses conclavistes. La chambre du cardinal suffit à peine pour contenir un lit, cinq ou six chaises et une table ; la pièce qui suit est destinée pour un conclaviste. Au-dessus de celle du cardinal est une chambre pour un second conclaviste, avec deux pièces à côté, dont l'une sert de chapelle et l'autre de salle

à manger. Toutes les cellules sont tendues de serge verte en dehors et en dedans, excepté celles des cardinaux créés par le pape défunt, qui sont tapissées de serge violette en dehors, et en dedans d'une serge de laine de même couleur : chaque cardinal fait mettre ses armes sur la porte de son logement.

Lorsque les cardinaux sont arrivés au conclave, on leur donne lecture des bulles concernant l'élection du pape, et tous jurent de les observer. Le maître des cérémonies leur représente qu'ils ne doivent pas s'enfermer au conclave s'ils n'ont pas l'intention d'y rester jusqu'à la fin, comme les bulles le prescrivent. Le gouverneur du conclave et le maréchal de la Sainte-Église commencent alors à placer leurs soldats dans les lieux où ils le jugent nécessaire pour la sûreté de l'élection. Les princes de l'Église entrés dans leurs cellules, on mure les portes du palais, ainsi que les fenêtres, à l'exception d'un panneau, ce qui ne laisse pénétrer dans le conclave qu'un demi-jour, favorable au recueillement.

On pratique une communication avec le dehors par des tours, à peu près semblables à ceux des couvents de religieuses. Ces tours ont deux serrures, l'une intérieure, l'autre extérieure ; il en est de même de la seule porte qui ne soit pas murée et qui ne doit s'ouvrir que pour la sortie des cardinaux ou de leurs conclavistes tombés malades dans le conclave. Les clefs de la serrure extérieure des tours sont confiées au prélat gouverneur du conclave ; celles de la serrure intérieure restent entre les mains du maître des cérémonies.

Le prince Savelli garde les clefs extérieures de la porte principale. C'est un privilége accordé par les papes à sa famille qui est d'une noblesse fort ancienne. Pendant toute la durée du conclave, il reste jour et nuit à la

garde de cette porte, à la tête d'un nombreux détachement de troupes. Le cardinal camerlingue tient les clefs intérieures de cette même porte, aussi bien que celles d'un petit guichet, que l'on ouvre seulement pour les audiences données par les cardinaux chefs d'ordre aux ambassadeurs des puissances catholiques.

Vers le soir, le cardinal doyen et le cardinal camerlingue font la visite pour voir si tout est dans l'ordre. Il ne reste dans le conclave, outre les cardinaux et leurs conclavistes, que les quatre maîtres des cérémonies, le secrétaire du Sacré-Collége, quelques religieux pour servir de confesseurs, deux médecins, un chirurgien, un apothicaire avec deux garçons, deux barbiers et deux aides, un maître maçon, un maître charpentier, et environtrente valets appelés *facchini*, pour faire le plus rude service.

A l'heure du repas, les officiers des cardinaux vont prendre dans les cuisines les mets destinés à leurs maîtres. En arrivant au tour, ils nomment leur cardinal à haute voix, afin que le conclaviste qui attend dans l'intérieur fasse prendre les plats par des valets chargés de les porter dans la cellule du cardinal. Lorsqu'on a passé tout ce qui compose le repas, un censeur en robe violette, tenant une masse d'argent à la main, ferme à l'extérieur la fenêtre des tours, et le prélat assistant y applique le scellé avec ses armes. Le maître des cérémonies fait la même chose à l'intérieur. Les prélats qui assistent aux tours sont députés du Sacré-Collége. Ce poste d'honneur et de confiance est occupé par des évêques, des auditeurs de rote, des clercs de la chambre et des conservateurs romains.

Quand on veut parler à un cardinal ou à toute autre personne renfermée dans le conclave, on doit se présen-

ter aux heures fixées ; la conversation ne peut avoir lieu qu'en présence des gardes du conclave, à haute voix, et en italien ou en latin, afin que tout le monde l'entende. Telles sont en général les précautions prises pour empêcher toute communication avec l'extérieur, et procurer la liberté du conclave en le dégageant de toute sollicitation étrangère.

Aux mesures de la prudence humaine se joignent les moyens d'un ordre supérieur. Par ordre du cardinal vicaire, tous les prêtres disent à la messe, et cela pendant toute la vacance du Saint-Siége, la collecte *pro eligendo summo Pontifice*. Conformément à la Constitution de Grégoire X, le Saint-Sacrement est exposé dans un grand nombre d'églises, comme pour les Quarante Heures. Pendant que les diverses confréries de Rome viennent le visiter le matin et l'après-midi, en chantant les litanies et récitant les prières indiquées pour la circonstance, le clergé séculier et les religieux mendiants se rendent chaque jour en procession de l'église des Saints-Apôtres au palais du Quirinal, pour obtenir un heureux choix.

A l'intérieur, le Sacré-Collége ne cesse d'invoquer les lumières d'en haut. Le lendemain de l'entrée au conclave, le cardinal doyen dit une messe basse du Saint-Esprit, à laquelle communient tous ses collègues, qu'il exhorte à travailler sérieusement à l'élection. Aussitôt la grande affaire commence, et chaque jour, soir et matin, les cardinaux s'assemblent à la chapelle du scrutin. La convocation de l'assemblée se fait de cette manière : à six heures du matin et à deux heures après midi, un des maîtres des cérémonies parcourt tout le conclave pour avertir les cardinaux, en sonnant une clochette et en disant : *Ad capellam, Domini ; à la chapelle, Éminences*. Tous les soirs, sur les neuf heures, le même maître des cérémo-

nies annonce avec sa clochette la retraite, en disant ces mots : *Ad cellam, Domini ; à la cellule, Éminences.*

Le scrutin se fait avec une grande solennité. Au milieu de la chapelle Pauline est une longue table, portant deux calices destinés à recevoir les billets. Sur la même table est la formule du serment que chaque cardinal prononce avant de déposer son vote ; en voici la teneur[1] : « Je prends à témoin Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui doit me juger, que j'élis celui que je crois, selon Dieu, devoir être élu, et que je ferai la même chose à l'*accessit.* » On a recours à l'*accessit,* lorsque le scrutin ne donne à aucun candidat les deux tiers des suffrages, qui est le nombre requis pour être élu. Dans ce cas, les cardinaux peuvent voter pour celui qui a réuni le plus de voix : ils accèdent ainsi à leurs collègues, et de là vient le nom donné à cette forme d'élection. Disons en passant que cet usage remonte à l'ancienne Rome. Le sénateur qui était de l'avis d'un autre, se levait de sa place et s'approchait de lui ; ou, s'il ne voulait pas la quitter, il disait tout haut : *Accedo ad idem ; je vote comme un tel.*

Pour entretenir la bonne harmonie entre les nations et le souverain pontife, l'Église veut bien accorder aux grandes puissances catholiques le droit d'exclure le cardinal qui ne leur est pas agréable[2]. L'Autriche, la France et l'Espagne jouissent de ce droit de *veto.* Mais il faut observer que chaque couronne ne peut donner l'exclusion qu'à un seul. Pour neutraliser, dans certains

[1] « Testor Christum Dominum qui me judicaturus est, eligere quem secundum Deum judico eligere debere, et quod idem in accessu præstabo. »

[2] Il en est qui prétendent que c'est un droit usurpé, on ne sait quand, ni par qui.

cas, cette influence qui pourrait éloigner injustement du pontificat les membres les plus vénérables du Sacré-Collége, le conclave fait usage de toute son habileté. S'aperçoit-il que telle puissance veut faire donner l'exclusion à quelqu'un ? il ne manque pas de proposer un autre candidat qu'on sait n'être pas agréable à cette couronne : ce dernier est presque toujours exclu. Après avoir fait prendre le change à la puissance intéressée, le conclave revient au premier candidat, qui ne peut plus être exclu par cette puissance ; car elle a épuisé son droit.

Nous avons dit ailleurs que, suivant la bulle de Sixte V, les deux tiers des suffrages sont nécessaires pour l'élection. Lorsque les scrutateurs ont reconnu qu'un membre du Sacré-Collége a réuni cette majorité, un d'entre eux, élevant fortement la voix, proclame le nom du cardinal en disant : *Cardinalis N.; le cardinal N.* Ce nom est à peine prononcé que le dernier cardinal diacre sonne la clochette ; à ce signal, le maître des cérémonies et le secrétaire du Sacré-Collége entrent dans la chapelle ; puis les trois cardinaux chefs d'ordre s'avancent devant le cardinal élu, et le cardinal doyen lui dit : « Acceptez-vous l'élection qui vient d'être faite canoniquement de vous pour le souverain pontificat [1] ? »

Aussitôt le consentement obtenu, tous les petits baldaquins placés sur les siéges occupés par les cardinaux s'abattent ; celui du nouveau pape reste seul. Les cardinaux qui sont à la droite et à la gauche du nouvel élu s'éloignent de lui, et quittent leur place par un sentiment de respect ; c'est un premier hommage qu'ils rendent à la supériorité qu'il vient d'acquérir sur eux, et comme

[1] Acceptasne electionem de te canonice factam in summum pontificem ?

une déclaration tacite qu'ils cessent d'être ses égaux.

Alors le cardinal doyen le prie de faire connaître le nom qu'il veut prendre. Jusqu'en 1009, les papes conservaient leur nom de baptême; mais le pape nommé cette année-là s'appelait Pierre; il ne voulut pas porter le nom sacré donné par Notre-Seigneur au saint Apôtre, et il prit celui de Sergius IV. Depuis, les papes ont toujours pris un nouveau nom en montant sur le Saint-Siége. Cette formalité remplie, le premier maître des cérémonies dresse un acte authentique de l'élection; après quoi les deux premiers cardinaux diacres conduisent le nouveau pape derrière le maître-autel, où les maîtres de cérémonies le revêtent des ornements de sa dignité.

La soutane de moire blanche, la ceinture à glands d'or, le rochet de fin lin, le camail de satin rouge bordé d'hermine, l'étole brodée d'or, les bas blancs, les mules de velours rouge, ornées de la croix d'or, composent l'habillement du nouveau pontife. On le porte dans son fauteuil placé sur le marchepied de l'autel. Les cardinaux, en commençant par le doyen, viennent lui baiser le pied, puis la main, et le Saint-Père leur donne le baiser de paix au visage. Le cardinal camerlingue passe au doigt du pape l'anneau du Pêcheur, que Sa Sainteté confie ensuite au maître des cérémonies, chargé d'y faire graver le nom du nouveau successeur de saint Pierre.

C'est alors que le premier cardinal diacre, précédé du premier maître des cérémonies et de la musique papale qui chante l'antienne : *Ecce Sacerdos Magnus; voici le Grand Pontife*, se rend à la loge qui donne sur la place du Quirinal, pour avertir le peuple assemblé de l'élection du pape. A la vue du cardinal, un long frémissement parcourt l'immense foule, puis un silence

religieux s'établit, et d'une voix forte le prince de l'Église prononce lentement ces paroles solennelles : « Je vous annonce une grande joie ; nous avons un pape ; c'est l'Éminentissime et Révérendissime N. N. du titre de S.N. cardinal de la sainte Église romaine, N. qui a pris le nom de N.[1]. » A ces mots, des transports de joie éclatent de toutes parts ; les tambours battent aux champs, les clairons éclatent ; la grande couleuvrine du château Saint-Ange retentit, et le bruit de toute l'artillerie de Rome se mêle au son des cloches de ses trois cents églises.

Suivant un ancien usage, le peuple rompt les clôtures du conclave et prend tout ce qu'il trouve ; aussi les cardinaux ont-ils soin de mettre à couvert ce qu'ils veulent sauver. Cependant le Saint-Père, revêtu des ornements pontificaux, est porté sur l'autel de la chapelle Pauline, où il reçoit de nouveau les hommages du Sacré-Collége, en présence de tout le peuple, et après le chant du *Te Deum* il bénit l'assemblée. Le soir, toute la ville est illuminée, et le Saint-Père fait distribuer aux pauvres une grande quantité de pain, de vin et d'argent.

Lorsque le jour du *couronnement* est venu, on porte le souverain Pontife dans la basilique de Saint-Pierre, au milieu de la pompe la plus solennelle. Pendant que le cortége descend l'escalier royal, les chantres de la chapelle exécutent l'*Ecce Sacerdos Magnus*. Sa Sainteté est reçue sous le portique par le chapitre de Saint-Pierre,

[1] Annuntio vobis gaudium magnum : habemus papam, Eminentissimum ac Reverendissimum Dominum N. N. tituli S. N. sanctæ romanæ Ecclesiæ cardinalem, N... qui sibi nomen imposuit N...

qui chante la sublime antienne : *Tu es Petrus ;* le Saint-Père descend de la *Sedia* près de l'autel du Saint-Sacrement, et va s'asseoir devant l'autel voisin de la chaire de saint Pierre. Pendant qu'il y reçoit l'hommage des cardinaux, on chante le *Te Deum* ; et le nouveau Pontife bénit pour la première fois le peuple immense qui remplit la vaste basilique.

Le couronnement a lieu d'ordinaire le dimanche qui suit l'élection : il se fait à Saint-Pierre. Depuis saint Sylvestre, les papes ont toujours porté la couronne, symbole de la royauté et du pouvoir conféré à saint Pierre sur toute l'Église par Jésus-Christ. Une seconde couronne fut ajoutée à la première, sinon par Nicolas II, en 1058, du moins par Boniface VIII, en 1294, et au plus tard par Clément V, en 1305 ; Benoît XII, en 1334, Urbain V, en 1362, ou, selon d'autres, Boniface IX, en 1389, prirent la troisième [1]. A mesure que, pour son malheur, le monde nie la royauté pontificale, les pap s l'affirment.

Arrivé à son trône, le Saint-Père entonne *Tierce,* pendant laquelle Sa Sainteté se revêt des habits pontificaux. Les cardinaux, les prélats et les évêques prennent leurs ornements blancs et leur mitre, et on fait la procession autour du chœur. Pendant la marche, un maître des cérémonies porte à la main un long bâton argenté, à l'extrémité duquel sont liées des étoupes de soie. Parvenu à la chapelle des saints Procès et Martinien, il se retourne, fait une génuflexion devant le Pontife, un clerc de la

[1] Voir, pour tous les détails qui précèdent et qui suivent : RIGANTI, *de Regul. cancell.* — ROCCA, *Thesaur. antiquit.* — CANCELLIERI, *Notizie dei diversi sitti in cui sono stati tenuti conclavi nella città di Roma.* — *Cæremoniale continens ritus electionis S. Pontif.* Romæ, in-4°. — *Chapelles papales*, par G. MOROI, etc.

chapelle allume ces étoupes, et le maître des cérémonies se relève en chantant : *Pater Sancte, sic transit gloria mundi ! Saint-Père, ainsi passe la gloire du monde !*

Au retour de la procession la messe commence. Le *Gloria in excelsis* terminé, un grand mouvement se remarque dans le chœur : le premier cardinal diacre, accompagné des auditeurs de rote et des avocats consistoriaux, descend au tombeau des apôtres Pierre et Paul, sous l'autel de la Confession ; et de la chapelle souterraine s'élève le cri trois fois répété : *Christ, exaucez-nous !* Le chœur : *A notre seigneur N., choisi de Dieu pour souverain Pontife et Pape universel, la vie*[1] *!* Ce

[1] Exaudi, Christe ! *Le chœur :* Domino Nostro N. a Deo decreto Summo Pontifici et universali Papæ vita !
Exaudi, Christe ! *Le chœur :* Domino Nostro N. a Deo decreto Summo Pontifici et universali Papæ vita !
Exaudi, Christe ! *Le chœur :* Domino Nostro N. a Deo decreto Summo Pontifici et universali Papæ vita !
Salvator mundi ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Salvator mundi ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Salvator mundi ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancta Maria ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancta Maria ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancte Michael ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancte Gabriel ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancte Raphael ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancte Joannes Baptista ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancte Petre ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancte Paule ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancte Andrea ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancte Stephane ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancte Leo ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !
Sancte Gregori ! *Le chœur :* Tu illum adjuva !

sont les litanies du couronnement, dont l'origine se perd dans la nuit des siècles. Je ne sais s'il existe quelque chose de plus solennel que cette prière qui, s'élevant de la tombe apostolique, traverse la sublime coupole et et monte directement au ciel.

Après la messe, le Saint-Père reçoit les insignes de la double dignité de pontife et de roi qui l'élève au-dessus de toutes les puissances visibles. Le cardinal diacre lui met le *pallium* en disant : « Recevez le *pallium*, insigne de la plénitude du pouvoir pontifical, pour l'honneur du Dieu tout-puissant, de la très-glorieuse Vierge Marie sa mère, et des bienheureux apôtres Pierre et Paul, et de la sainte Église romaine [1]. » Le Saint-Père monte ensuite sur la grande loge du Vatican, et le premier cardinal diacre, à qui est réservé l'honneur de le couronner, lui met sur la tête la tiare, emblème de la puissance royale, en disant : « Recevez la tiare, ornée d'une triple couronne, et sachez que vous êtes le père des princes et des rois, le modérateur du monde, le vicaire sur terre de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à qui soit honneur et gloire aux siècles des siècles. Ainsi-soit-il [2]. »

Sancte Benedicte ! *Le chœur* : Tu illum adjuva !
Sancte Basili ! *Le chœur* : Tu illum adjuva !
Sancte Saba ! *Le chœur* : Tu illum adjuva !
Sancta Agnes ! *Le chœur* : Tu illum adjuva !
Sancta Cæcilia ! *Le chœur* : Tu illum adjuva !
Sancta Lucia ! *Le chœur* : Tu illum adjuva !

[1] Accipe Pallium, signum plenitudinis pontificalis, officii ad honorem omnipotentis Dei et gloriosissimæ Virginis Mariæ ejus matris, et beatorum apostolorum Petri et Pauli, et sanctæ Romanæ Ecclesiæ.

[2] Accipe Tiaram tribus coronis ornatam, et scias te esse patrem principum et regum, rectorem orbis, in terra vicarium

Le Saint-Père bénit le peuple, puis le doyen du Sacré-Collége, au nom de tous les cardinaux, vient lui faire le compliment *Ad multos annos*, souhaitant de longues années de pontificat. A ce moment fortuné, Rome est dans l'allégresse : l'artillerie du château Saint-Ange, toute l'infanterie et la cavalerie rangées en bataille sur la place Saint-Pierre, font une décharge générale ; le soir, la ville entière est illuminée.

Roi, le souverain Pontife a reçu la couronne royale dans la Basilique vaticane ; Évêque, il lui reste à prendre possession de son évêché. C'est à Saint-Jean de Latran qu'a lieu l'auguste cérémonie du *possesso*. Cette église tient le premier rang entre toutes les églises catholiques ; elle est la cathédrale du monde, car elle est la cathédrale de Rome : voilà pourquoi l'évêque du monde, l'évêque de Rome, s'y rend après son couronnement. Afin d'attirer les bénédictions du Ciel sur cette démarche solennelle, le Saint-Père fait distribuer la veille d'abondantes aumônes, fait des fondations pieuses, et donne aux arts de précieux encouragements. Le Sacré-Collége, les prélats, les chefs d'ordre, toutes les autorités romaines se rendent au palais habité par le Pape. A l'heure indiquée, le brillant cortége se met en marche et traverse la ville en passant par le Capitole, où un arc de triomphe attend le Pontife roi.

Les clefs de la forteresse lui sont présentées par le sénateur, tenant un sceptre d'ivoire à la main. On franchit le *Forum*, on passe sous l'arc de Titus et par le Colisée ; en sorte que le successeur de Pierre le Galiléen traverse, en triomphateur, tous ces lieux célèbres

Salvatoris nostri Jesu Christi, cui est honor et gloria in sæcula sæculorum. Amen.

par la cruauté des tyrans et par le carnage des martyrs. Depuis l'arc de Titus jusqu'au Colisée, les juifs font tapisser le chemin et le bordent à droite et à gauche d'écriteaux sur lesquels on lit des sentences en hébreu et en latin, appliquées au nouveau pape. Le grand rabbin, à la tête de ses confrères, présente à Sa Sainteté une bible hébraïque. Le Saint-Père la reçoit, et leur dit : « C'est en vain que vous attendez le Messie que ce livre divin promet ; il y a plus de dix-huit siècles qu'il est venu : ne résistez pas plus longtemps à l'évidence. » Et il prie le Seigneur d'ôter le bandeau fatal qui leur dérobe la lumière.

Arrivé sous le portique de Saint-Jean de Latran, le souverain Pontife est complimenté par le cardinal archiprêtre, au nom du chapitre. Les clefs de la Basilique, l'une en or et l'autre en argent, lui sont présentées dans un bassin en vermeil rempli de fleurs. C'est alors que la musique chante ces paroles du Prophète : « Il a élevé de terre l'indigent, afin de le placer parmi les princes de son peuple. » Toute la Basilique est tapissée de tentures rouges frangées d'or, avec des inscriptions relatives à la cérémonie.

Après l'hommage du Sacré-Collége et le chant du *Te Deum,* le Saint-Père, assis sur son trône, reçoit du premier cardinal diacre des médailles frappées à l'occasion de sa prise de possession. Chaque cardinal en reçoit deux dans sa mitre, l'une d'or, l'autre d'argent, et baise en même temps la main du Saint-Père. Le cortége se remet en marche et se rend sur la galerie du portique, d'où le souverain Pontife donne la bénédiction solennelle ; puis on jette sur toute la foule de nombreuses poignées de petites pièces d'argent, frappées exprès aux armes du Pape, en disant ces paroles : « *Il a distribué*

et donné aux pauvres ; » *Dispersit, dedit pauperibus.*

Telles sont les principales cérémonies qui précèdent, qui accompagnent et qui suivent l'élection du vicaire de Jésus-Christ. On est heureux de visiter, au milieu de ce cortége d'imposants souvenirs, le palais où s'accomplit le grand événement ; mais, si le Quirinal vous redit la gloire de la papauté, il vous rappelle aussi ses douleurs. Pouvions-nous oublier, nous voyageurs français, ce qui se passa dans ce palais célèbre la nuit du 5 au 6 juillet 1809 ? Le général Radet, envoyé de Toscane pour enlever le vénérable Pie VII, avait cerné le palais. Des échelles, appliquées aux murs du jardin, et à l'arc qui joint le Quirinal à la rue voisine, avaient permis aux satellites de s'introduire dans la demeure du pontife : nulle résistance n'est opposée à leur entreprise sacrilége. Radet, à la tête de ses sbires, se trouve à trois heures du matin sur le seuil de la chambre occupée par le Saint-Père.

Quelques instants après, le vicaire de Jésus-Christ, accompagné de son fidèle ministre, le vénérable cardinal Pacca, est enfermé dans une voiture et conduit à marches forcées jusqu'à Florence. On sortit par la porte du Peuple. « Bientôt, dit le cardinal Pacca, le Saint-Père me demanda si j'avais emporté quelque argent. Je lui dis : — Votre Sainteté a vu que j'ai été arrêté dans son appartement, et il ne m'a été permis de retourner dans le mien.— Alors nous tirâmes nos bourses ; et, malgré l'affliction et la douleur où nous étions plongés de nous voir arrachés de Rome et séparés de son bon peuple, nous ne pûmes nous empêcher de rire, quand nous trouvâmes dans la bourse du pape un *papetto* (vingt baïoques, environ vingt-deux sous de France), et dans la mienne trois *grossis* (quinze baïoques, un peu plus de

seize sous). Nous n'avions ni provisions, ni habits, ni linge pour changer. Le pape fit voir le *papetto* au général Radet en lui disant : « De toute notre principauté, voilà donc ce qui nous reste [1] ! »

Fidèle à conserver tous les monuments de son histoire, Rome a laissé subsister les traces de la violence exercée au Quirinal contre l'immortel pontife. Les fenêtres cassées par des mains françaises sont encore là pour rappeler l'attentat sacrilége et la manière dont il fut commis. Qui de nous peut les voir sans baisser les yeux ?

Le Quirinal renferme un sanctuaire où l'on ne pénètre pas sans être saisi d'un profond respect, c'est la *Custode*. On donne ce nom aux magnifiques salles dans lesquelles Rome conserve les reliques des martyrs. Tous les héros du Christianisme y sont représentés : c'est comme le quartier général du courage et de la gloire. Là sont apportés les corps des martyrs qu'on extrait des Catacombes [2]; de là partent pour toutes les églises du monde chrétien les reliques sacrées qui vont témoigner de la foi primitive et réchauffer la piété des peuples vieillis : mais je donnerai là-dessus de nouveaux détails en parlant des Catacombes.

Avant de quitter le Quirinal, nous jetâmes un dernier regard sur la place qui lui sert d'avenue. Cette place est irrégulière, mais noblement terminée par le palais pontifical, les remises et le palais de la *Consulte*. Un autre ornement de la place de *Monte Cavallo*, c'est l'obélisque du tombeau d'Auguste. Semblable à celui de Sainte-Marie Majeure, il s'élance du milieu d'une fontaine entre

[1] *Mémoires* du card. PACCA.

[2] Du moins en partie; on en dépose d'autres à l'Apollinaire.

les deux statues colossales de Castor et de Pollux tenant leurs chevaux. De son côté, la fontaine élève à une grande hauteur ses eaux abondantes, qui retombent gracieusement dans un superbe bassin de granit oriental trouvé dans le *Forum*, vis-à-vis de la prison Mamertine. L'ensemble du monument ne laisserait rien à désirer, si les demi-dieux, c'est-à-dire les démons, n'étaient dans un état de nudité qui fait peine. Les derniers rayons du soleil, qui doraient la grande façade du Quirinal, nous avertirent qu'il était temps de mettre fin à nos études. Franchissant donc avec rapidité la place de *Trevi*, nous rentrâmes par la Propagande à notre gîte de la rue des *due Macelli*.

8 Janvier.

Fontaines de Rome. — Aqueducs des anciens Romains. — Puissance de la Ville éternelle.

De bonne heure nous descendîmes vers le *quartier de la Colonne*, nouvel objet de nos investigations; mais sur le chemin nous rencontrâmes la fontaine *Trevi :* impossible de passer sans faire halte. Rome, célèbre par tant de monuments, se distingue surtout par ses fontaines. On peut dire que, sous ce nouveau rapport, elle n'a pas de rivale. La fontaine de *Moïse*, la fontaine *Paline*, celles de la place *Navone* et de la place de *Trevi* surpassent tout ce qu'on peut admirer en ce genre, non-seulement par la richesse de leurs ornements, mais encore par l'abondance de leurs eaux. Ailleurs, qu'avez-vous? des filets d'eau ou des sources plus ou moins abondantes qui, cachant dans les entrailles de la terre le chemin qu'elles parcourent, déposent humblement leurs eaux

silencieuses dans de prosaïques réservoirs de bois ou de pierre.

Ici quelle différence! vous voyez de véritables rivières qui viennent de dix et quinze lieues sur des arcs de triomphe apporter leur tribut au peuple romain. Leurs eaux tombent en cascade dans de vastes bassins de marbre et de granit environnés d'un peuple de statues; ou bien elles s'échappent en bouillonnant des fentes des rochers disposés avec un art qui égale la nature. A cette magnificence on reconnait, en partie du moins, l'héritage des anciens maîtres du monde. Rome païenne imprimait à tous ses ouvrages un cachet de grandeur qui révèle à chaque pas la puissante reine de la force. Nous l'avions admirée dans ses égouts, il fallut recommencer à l'aspect des fontaines. Debout, les bras croisés, sur le bord du gracieux bassin de marbre blanc de la place de *Trevi*, que l'eau *virginale* remplit de ses flots argentés, nous repassâmes dans notre mémoire ce nouveau chapitre de la magnificence romaine.

Jusqu'à l'an 442, les Romains se contentèrent de l'eau du Tibre, des puits et de quelques fontaines jaillissantes. A cette époque, le censeur Appius Claudius, surnommé l'Aveugle, entreprit d'amener à Rome une source située à trois lieues de distance, sur la voie Prénestine. Il eut la gloire de réussir et de donner son nom au premier aqueduc que la ville posséda[1]. Tour à tour cachée dans les flancs des montagnes ou suspendue dans les airs sur de magnifiques arcades, cette rivière venait se décharger près de la porte *Capena*, et coulait jusqu'au Champ

[1] Per Appium Claudium censorem via facta et aqua inducta est, quæ ipsius nomine nuncupatur. CASSIOD. — FRONTIN., *de Aquæduct.*, 5. — TIT. LIV., IX, XXIX.

de Mars[1]. La vue de cette merveille, d'ailleurs si utile à l'assainissement de la cité et si favorable au luxe toujours croissant des Romains, excita une noble émulation. Les censeurs, les édiles, les préteurs eux-mêmes voulurent doter la ville de quelque monument semblable.

L'*Anio vetus* fut amené à Rome par les censeurs Curius Dentatus et Lucius Papirius Cursor, l'an 481. Les soldats de Pyrrhus, faits prisonniers, et les richesses de ce prince construisirent ce superbe aqueduc. Commençant bien au delà de Tivoli, il venait rejoindre l'aqueduc de Claude, près de la porte *Capena.* Sa longueur totale était de seize lieues et demie, dont les cinq sixièmes en conduits souterrains et le reste en substructions élevées au-dessus du sol[2].

L'eau *Tepula,* qui avait sa source à onze milles de Rome, sur la voie Latine, arrivait dans un aqueduc construit par les censeurs Caius Servilius Cepio et Lucius Cassius Longinus, l'an 628[3].

L'eau *Martia,* la plus fraîche des eaux romaines, fut amené par le préteur Quintus Martius[4]. Sortant des montagnes de la Sabine, elle traversait le pays des Marses et le lac Ficin, et arrivait à Rome dans un aqueduc dont la longueur totale était de vingt-trois lieues trois quarts[5]. La partie souterraine était de vingt lieues et demie; celle sur terre, de trois lieues et quart, dont la moitié environ en arcades gigantesques.

[1] FRONTIN, *Aquæduct.* — NARDINI, p. 446.

[2] FRONTIN, 5.

[3] ID., *ibid.*

[4] Clarissima aquarum omnium in toto orbe frigoris, salubritatisque palma præconio urbis Martia est inter reliqua Deûm munera urbi tributa. PLIN., lib. XXXI, c. III.

[5] PLIN., *id.*, *ibid.* — FRONTIN., 5.

L'eau *Julia,* amenée à Rome par Agrippa, sous le consulat d'Auguste, l'an 721, prenait sa source dans les montagnes de Tusculum, près de la voie Latine, à douze milles de Rome [1]. Elle entrait en ville du côté de la *Porte-Majeure,* et venait arroser le Quirinal.

L'eau *Vierge,* la plus légère et la plus saine de toutes, fut encore conduite à Rome par Agrippa, l'an 535. Elle dut son nom à une jeune fille qui la trouva, sur la voie de Préneste, à six lieues de Rome. L'aqueduc avait cinq lieues en canaux souterrains, le reste en substructions et en arcades [2]. Il entrait à Rome du côté de la voie *Nomentane,* côtoyait la base du mont Pincius, et se déchargeait au-dessus des jardins de Salluste, non loin du lieu où se trouve aujourd'hui la *Trinité des Monts*. Ici la source virginale se divise en deux branches : l'une qui s'étend vers la rue appelée pour cela *de' Condotti* et la naumachie de Domitien; l'autre vers la fontaine de *Trevi* qu'elle alimente. De nombreux canaux donnaient de l'eau en abondance aux plaines du Champ de Mars, ainsi qu'à la septième et à la neuvième région.

Perdue à la suite des guerres, cette source, tant aimée des Romains, fut rendue à leurs désirs par les papes. Grégoire XIII la distribua dans tous les quartiers de la ville où le niveau permettait de la faire arriver. Grâce à l'intelligent et généreux pontife, elle coula bientôt à grands flots sur la place du Peuple, sur la place Colonne, sur la place de la Rotonde et sur la place Navone. Les statues, les obélisques, les vasques de bronze et de granit, les plus beaux ouvrages de l'art

[1] Dio., lib. XLVIII.

[2] Plin., lib. XXXI, c. iii. — Front., 5.

furent prodigués pour orner ces superbes fontaines.

L'eau *Alseatina* fut un présent d'Auguste lui-même. Elle prenait sa source dans le lac du même nom, situé à huit lieues de Rome, sur la voie Claudia [1]. Elle ne servait guère que pour les naumachies et pour le quartier Transteverin, dans les cas de nécessité. Cette eau portait le nom d'*Augusta,* qu'elle partageait avec une autre source très-abondante, que le même empereur joignit par un superbe aqueduc à l'eau *Martia.* C'était pour suppléer à cette dernière dans les temps de sécheresse [2]. Les successeurs d'Octave marchèrent sur la trace de ce prince et le surpassèrent même en magnificence et en libéralité pour amener à Rome de nouvelles sources. Bientôt on compta quatorze aqueducs dans lesquels un homme à cheval pouvait voyager commodément [3].

Le plus remarquable de tous par la grandeur et la hardiesse de ses proportions était l'aqueduc de Claude, dont les ruines prodigieuses traversent la Campagne romaine. Que dis-je les ruines? l'aqueduc lui-même subsiste; et aujourd'hui encore il conduit à Rome une bonne partie de l'eau qui abreuve et embellit la cité. Commencé par Caligula et achevé par Claude, il amenait l'eau de Subiaco, à quarante milles de Rome. Sa hauteur est telle qu'il domine les sept collines, et qu'au-

[1] FRONTIN., 5.

[2] ID., *ibid.*, 5.

[3] Romæ aquæductus decem et quatuor numero sunt cocto ex latere per priscos homines ædificati, et latitudine et simul profunditate, ut æquitans vir aliquis ipso cum equo per eos super evadere liberius queat. — PROCOP. *de Bell. Gothic.* lib. IV. — Victor en compte 20.

trefois, se déchargeant sur le sommet de l'Aventin, il laissait tomber ses eaux en magnifiques cascades dans la vallée du grand Cirque[1]. Pline l'Ancien nous étonne quand il dit qu'un semblable ouvrage ne coûta que sept millions et demi; mais il faut savoir que la main-d'œuvre n'était pas payée. Prisonniers de guerre, esclaves infortunés, dites-nous combien vous fûtes de milliers pour achever ce travail de géants!

L'*Anio novus*, ruisseau limpide qui sortait des montagnes de la Sabine, du côté de Subiaco, à quarante-deux milles de Rome, faisait son entrée dans la ville par l'aqueduc de Claude[2]. Le ruisseau d'*Hercule* parcourait à peu près la même distance et suivait le même chemin. Après avoir contemplé avec stupeur ces ouvrages que le monde entier ne serait plus capable d'exécuter[3], nous nous transportâmes à l'occident de la ville, vers le Vatican et le Janicule. Là nous attendaient de nouvelles preuves et de cette force romaine si habile à lutter contre la nature, et de cette vaste exploitation de l'homme par l'homme sous le paganisme.

La superbe fontaine Pauline, assez forte pour faire

[1] Vicit antecedentes aquarum ductus novissimum impendium operis inchoati a C. Cæsare et peracti a Claudio : quippe a quadragesimo lapide ad eam excelsitatem ut in omnes urbis montes levarentur, influxere Curtius et Cæruleus fontes. — Plin., XXXVI, xv. — Claudiam per tantam fastigii molem sic ad Aventini caput esse perductam; ut cum ibi ex alto lapsa ceciderit, cacumen illud excelsum, quasi imam vallem irrigare videatur. Cassiod.

[2] Front., 6.

[3] Ad quæ opera patranda nunc totus orbis infirmus videatur. — Lander Atbertus, *Descript. Ital.*

tourner des moulins en tombant de l'aqueduc, révèle la main de Trajan. Ce fut vers l'an 112 de notre ère, qu'après de glorieuses luttes contre les résistances de la nature, le vainqueur de Décébale fit couler les sources abondantes d'Oriolo et de Bassano[1] au-dessus du Vatican : la distance parcourue est énorme. Au pape Paul V est due la restauration de l'aqueduc et la nouvelle distribution de l'eau Trajane, si utile au *Borgo* et même à Rome. Par les soins du même pontife, l'aqueduc traverse aujourd'hui le Tibre et vient alimenter un grand nombre de fontaines dans l'intérieur de la ville : la plus remarquable est celle de la place Farnèse.

C'est un prince de l'Église, le cardinal Odoard Farnèse, qui fit construire cette superbe fontaine, à laquelle il donna pour récipient le vaste bassin de granit numidique trouvé dans les thermes de Caracalla. Paul V tira un autre parti de l'eau Trajane. Sous son intelligente direction, elle vint arroser les jardins du Vatican, et s'élever en gerbes immenses sur la place de Saint-Pierre, dans les deux fontaines que tout le monde admire. Celle du septentrion fut construite par ses ordres, sur les dessins du chevalier Maderna. Elle devint le modèle de la seconde qui est au midi, et dont la gloire appartient à Clément X. Le prévoyant pontife la fit élever pour la commodité des pèlerins qui allaient affluer à Rome pendant l'année sainte de 1675. Enfin, sous Alexandre VII, l'eau Trajane servit de moteur au balancier de l'hôtel des monnaies : nouvel usage que rappelle l'inscription suivante gravée sur la porte de l'édifice :

ALEXANDER VII. PONT. MAX.
MONETARIAM OFFICINAM

[1] Forum Claudii et Bassi.

IN QUA NOVO ARTIFICIO
PRÆCIPITIS AQUÆ IMPULSU VERSATIS ROTIS
MAGNO TEMPORIS OPERÆQUE COMPENDIO
NUMMI AFFABRE CELERITERQUE SIGNENTUR
PUBLICÆ UTILITATI CONSTRUXIT
ANNO SAL. MDCLXXV.

Nous avions étudié une des plus grandes merveilles de la cité des Césars et de la cité des pontifes. En calculant la longueur totale des aqueducs qui venaient rafraîchir Rome, embellir ses édifices et vivifier ses places et ses amphithéâtres, on trouve une distance d'environ cent trente lieues! D'autres calculs établissent que toutes les eaux réunies formaient une rivière de la force de la Seine [1]. Que dire de la solidité des aqueducs et des difficultés vaincues pour les construire! pendant des siècles, ces lits artificiels ont porté des masses d'un poids énorme : ils ont résisté aux intempéries de l'air, aux ravages du temps, aux coups des Barbares, à l'affaissement du sol et à tous les accidents qui menacent des constructions de ce genre. Aujourd'hui encore, leurs restes grandioses ne semblent braver les âges et survivre à Rome elle-même que pour perpétuer la gloire de la Ville éternelle, en portant jusqu'aux dernières générations l'imposant témoignage de son incomparable puissance.

La construction des aqueducs n'atteste ni moins de génie, ni moins de pouvoir. Des montagnes percées, des

[1] Rondelet a fait cet autre calcul *sur Frontin* : la masse d'eau amenée par les aqueducs était équivalente à une rivière large de trente pieds, profonde de six, et dont la vitesse serait de trente pouces par seconde.

vallées comblées, les entrailles de la terre creusées souvent à 30 pieds de profondeur, des canaux suspendus dans les airs, portant sur de longues files d'arcades une rivière, quelquefois deux ou trois, l'une au-dessus de l'autre, à une hauteur prodigieuse : près de ces gigantesques ouvrages, que sont nos tunnels et nos petits canaux ?

Toutefois, ce n'est là qu'une partie des merveilles que présentent les eaux romaines. Lorsque, debout sur ces ruines, auprès de ces fontaines sauvées par la main des pontifes, on pénètre plus avant dans le système intérieur des aqueducs, l'étonnement redouble. Arrivées aux portes de la ville, ces rivières tombaient les unes dans de vastes piscines où elles déposaient leur limon, les autres dans des châteaux d'eau (*castella et dividicula*) d'où elles se divisaient pour prendre différentes directions. Dans les *dividicula* étaient de larges vases de bronze en forme d'entonnoirs ; fixés sur de vastes tuyaux en plomb, ils recevaient la quantité d'eau destinée à chaque région, à chaque naumachie, etc. Des *puits* établis de distance en distance donnaient l'eau aux maisons, aux jardins, aux euripes, aux abreuvoirs, aux villas des faubourgs [1]. Ces châteaux d'eau étaient au nombre de plus de deux cents.

Qu'on se figure donc ces deux cents *castella*, ornés des statues des divinités protectrices des eaux ; les innombrables tuyaux de plomb qui couraient sous les rues et qui formaient comme les veines et les artères de ce corps gigantesque ; les abreuvoirs et les fontaines jaillissantes au nombre de plusieurs mille ; tous ces fleuves

[1] Flumina per urbem et cloacas videri fluere, atque domum prope modum habere fistulas et canales quibus aquam inducat. STRAB.

qui coulaient suspendus à travers l'immense cité, et on n'aura pas de peine à s'écrier, avec Pline, que nulle merveille dans l'univers n'était plus digne de l'admiration des hommes [1].

Tel est, en effet, le premier sentiment qu'on éprouve au souvenir de tant de puissance et de génie. Il en est un second dont il est impossible de se défendre, quand on songe aux provinces désolées, aux esclaves enchaînés dont les mains et les richesses bâtirent ces somptueux aqueducs, qui auraient dû porter des fleuves de larmes avant de conduire les eaux nécessaires à la mollesse des maîtres du monde. La fontaine de *Trevi* nous avait ouvert un si grand horizon qu'il nous fallut renoncer à le dépasser ce jour-là. Toutefois la vue des aqueducs et des fontaines ne put nous faire oublier nos amis de France : avant de rentrer, nous allâmes demander nos lettres. Mais à peine touchions-nous aux galeries de l'hôtel des postes, qu'un fatal écriteau vint frapper nos regards de la manière du monde la plus désagréable : *I corrieri di Toscana e di Bologna non sono giunti*; ce qui veut dire : Messieurs les Français, vous n'aurez pas de lettres aujourd'hui.

[1] Si quis diligentius æstimaverit aquarum abundantiam in publico, in balneis, piscinis, domibus, euripis, hortis, suburbanis villis, spatioque advenientium extructos arcus, montes perfossos, convalles æquatas, patebitur nihil magis mirandum fuisse toto orbe terrarum.—Plin., lib. XXXVI, xv.—Magnitudinis Romani imperii id præcipuum esse indium.—Front., 5.

9 Janvier.

Colonne Antonine. — La légion Fulminante. — Bas-relief. — Édit de Marc-Aurèle. — Restauration de la colonne par Sixte V. — Monte Citorio. — La Fontaine. — Le Gnomon. — Le Champ de Mars. — Les Septa et la Villa publica. — Les Jardins, les Thermes et le lac d'Agrippa.

Avant neuf heures nous entrions dans le quartier de la *Colonne*. Il doit son nom à la colonne Antonine qui s'élève sur la place principale. Situé vers le centre de la ville, il occupe une partie des anciennes régions de l'*Alta Sémita* et de la *via Lata*. La place Colonne est une des plus régulières de Rome. Deux monuments l'embellissent : une superbe fontaine et la colonne d'Antonin. Cette colonne, si fameuse dans l'histoire, fut élevée par le sénat à l'empereur Marc-Aurèle Antonin, pour les victoires qu'il avait remportées sur les Marcomans, les Quades et autres peuples de l'Allemagne. Elle est en marbre blanc et présente 11 pieds et demi de diamètre sur 148 et demi de hauteur. Les bas-reliefs qui l'entourent de la base au sommet représentent les exploits de l'empereur.

Quel bonheur pour nous d'y voir sculpté par des mains païennes un fait contemporain, si glorieux pour le Christianisme naissant ! je veux parler du miracle de la légion Fulminante. C'était l'an 176 ; l'empereur était au cœur de l'Allemagne avec son armée. Trompés par les Quades, les Romains s'engagent dans une vallée profonde, cernée de tous côtés par de hautes montagnes. Les Barbares apparaissent tout à coup au sommet des hauteurs : l'ar-

mée romaine ne peut ni avancer ni reculer, et va subir une seconde fois l'humiliation des Fourches Caudines. La démoralisation se met dans les rangs ; les forces physiques manquent aux légions : une soif épouvantable tourmente les Romains privés d'eau depuis cinq jours. Dans cette extrémité, le commandant des cohortes prétoriennes vient trouver Marc-Aurèle : « César, lui dit-il, la légion Mélitine, qui fait partie du corps d'armée, est composée de chrétiens, auxquels rien n'est impossible. — Faites-la mettre en prières, lui répond l'empereur. » Animés de la foi victorieuse du centenier de l'Évangile, tous ces vieux soldats, venus d'Orient, tombent à genoux et conjurent le vrai Dieu de glorifier son nom. Leur prière est à peine achevée que le ciel se couvre d'épais nuages; la foudre éclate avec un bruit épouvantable, répété mille fois par l'écho des montagnes. Accompagnée d'une grêle horrible, elle tombe, elle retombe encore sur les Barbares qu'elle brûle, qu'elle épouvante et met en désordre; tandis qu'une pluie bienfaisante rafraîchit les Romains.

« De telle sorte, dit un auteur païen, qu'on voyait en même temps et dans le même lieu le feu et l'eau descendre du ciel, les uns rafraîchis et les autres brûlés ; car le feu n'atteignait pas les Romains, et l'eau brûlait les Barbares comme une huile enflammée. Inondés qu'ils étaient, ils demandaient de l'eau à grands cris, et se faisaient de larges blessures pour éteindre l'incendie qui les consumait. Dans leur désespoir ils se jetèrent au milieu des Romains, où l'eau seulement était rafraîchissante; l'empereur en eut pitié. En mémoire de ce fait, l'armée proclama Marc-Aurèle empereur pour la septième fois ; et le prince voulut que la légion Mélitine s'appelât désormais la *légion Fulminante*. Il ne s'en tint pas là ; ayant fait part au sénat de l'événement miraculeux, il

publia un édit pour faire cesser la persécution contre les chrétiens [1]. »

Cet édit, que nous avons encore, commence par cette formule qui donne une idée de la pompeuse emphase déployée dans leurs lettres officielles par les maîtres du monde : « L'empereur, César, Marc-Aurèle-Antonin Auguste, parthique, germanique, sarmatique, souverain pontife, tribun vingt-huit fois, empereur sept fois, consul trois fois, père de la patrie, proconsul, au sénat et au peuple romain [2]. » Après la mort de Marc-Aurèle, lorsque le sénat lui eut décerné les honneurs divins, on éleva à sa mémoire la superbe colonne qui nous occupe en ce moment. Soit que le sénat ne voulût pas rendre hommage au Dieu des chrétiens de la délivrance de l'armée, soit qu'il ne voulût pas contredire l'opinion du peuple qui l'attribuait à Jupiter pluvieux, on fit graver l'événement sur la colonne ; mais on figura Jupiter donnant la pluie aux Romains et lançant la foudre sur les Barbares. Beau trophée de l'erreur, vraiment ! Le sénat complaisant n'est plus, le peuple aveuglé n'est plus ; la colonne reste, le bas-relief reste aussi avec l'édit de Marc-Aurèle qui rend hommage à la vérité.

Nous cherchâmes avec empressement ce bas-relief important. A la partie supérieure on voit Jupiter *pluvieux ;* le dieu est en demi-figure, avec une barbe de Neptune, les bras étendus, avec deux ailes déployées : à droite et à gauche la foudre sillonne l'espace. Les deux

[1] DIO., *in Marc. Aurel.* — XIPHIL., *id.*

[2] IMP. CÆSAR. M. AVRELIUS. ANTONINVS. AVGVSTVS. PARTHICVS. GERMANICVS. SARMATICVS. PONTIFEX. MAXIMVS. TRIBVNITIÆ. POTESTATIS. XXVIII. IMP. VII. COS. III. PATER. PATRIÆ. PROCOS. S. P. Q. R. S. D.

armées sont au-dessous, l'une en désordre, l'autre s'avançant l'arme au poing. Et vous croyez que le voyageur chrétien n'est pas heureux de trouver les preuves de sa foi gravées par les persécuteurs eux-mêmes sur un monument d'une pareille date et d'une pareille importance!

Honneur au génie de Sixte V, à qui rien de grand n'était étranger! C'est ce pape d'immortelle mémoire qui fit relever la colonne Antonine. La statue de Marc-Aurèle qui la couronnait, ainsi que les tables de marbre où les inscriptions antiques étaient gravées, ont disparu. A la place brille la statue en bronze doré de l'apôtre saint Paul, cet autre vainqueur des Barbares. Une inscription chrétienne, gravée par ordre du pontife, annonce la restauration de la superbe colonne :

SIXTVS. V. PONT. MAX.
COLVMNAM HANC
AB OMNI IMPIETATE
EXPVRGATAM
S. PAVLO APOSTOLO
ÆNEA EJVS STATVA
INAVRATA IN SVMMO
VERTICE POSITA D. D.
A. M. D. LXXXIX. PONT. IV.

« Sixte V, souverain pontife, dédia cette colonne, purifiée de toute impiété, à l'apôtre saint Paul, dont il fit placer au sommet la statue en bronze doré, l'an 1589, de son pontificat le quatrième. »

Glorieux et fier de sa purification, le monument chante sa reconnaissance et sa nouvelle destinée :

TRIVMPHALIS
ET SACRA NVNC SVM

CHRISTI VERE PIVM
DISCIPVLVM FERENS
QVI PER CRVCIS
PRÆDICATIONEM
DE ROMANIS
BARBARISQ.
TRIVMPHAVIT.

« Je suis maintenant triomphale et sacrée, portant le disciple vraiment *pieux* du Christ, qui par la prédication de la croix triompha des Romains et des Barbares. »

Ainsi, l'immortelle colonne sauvée par le Christianisme proclame un double triomphe : celui de Marc-Aurèle sur les Barbares du Nord, et celui de Paul, par la croix, sur les Romains et sur les Barbares du monde entier. Nous la saluâmes avec transport et, laissant à gauche l'hôtel des postes, monument de Grégoire XVI, nous fûmes en quelques instants sur la place de *Monte Citorio*.

Ce petit monticule paraît formé des débris de l'amphithéâtre de Statilius Taurus. L'opulent Romain le construisit sous le quatrième consulat de César et en fit la dédicace avec le sang des gladiateurs. Brûlé dans le grand incendie de Néron, cet édifice est resté enseveli sous ses propres ruines[1]. Là s'élève aujourd'hui la *Curia Innocentiana*. Ce superbe palais, où l'on rend la justice et où l'on tire la loterie, doit son nom au pape Innocent XII qui l'acheta de la famille Ludovisi. Après l'avoir augmenté et embelli, le souverain pontife le destina aux tribunaux et en assigna le loyer à l'hospice de Saint-Michel. La généro-

[1] Dio., lib. LI et 43-63. — Piranesi, *Iconographie*, etc. — Nardin., p. 317.

sité du pontife est rappelée dans l'inscription gravée sur la majestueuse fontaine qui coule devant la grande façade :

INNOC. XII. P. O. M.
HAC IN ÆDE PLVRA COMPLEXO
ORNAMENTVM VRBIS
TRIBVNALIA IN VNVN COLLECTA
CENSVM HOSPITIIS PAVPERVM
DE MAGNIFICENTIA
JVSTITIA ET MISERICORDIA
OPTIME MERITO.

Le grand bassin qui reçoit l'eau de la fontaine fut trouvé dans les ruines du Forum de Trajan : il est en granit oriental et a 16 pieds de diamètre. La place qui est devant le palais présente deux autres ornements dignes de l'attention des archéologues. Le premier est le piédestal de la colonne Antonine. Découvert sous Clément XI, il fut tiré du milieu des ruines et placé où il est aujourd'hui par Benoît XIV. On y voit en bas-relief l'apothéose d'Antonin, avec les symboles et les rites obligés ; toutes ces sculptures sont du meilleur goût et s'expliquent par l'inscription qui les accompagne :

DIVO. ANTONINO. AVG. PIO.
ANTONINVS. AVGVSTVS.
ET VERVS. AVGVSTVS.

Le second ornement est l'obélisque égyptien. L'opinion la plus accréditée parmi les savants voit dans ce monolithe le célèbre *gnomon*, ou aiguille de l'horloge solaire du Champ de Mars. Cette horloge fameuse occupait le côté du Champ de Mars où se trouve aujourd'hui l'église de Saint-Laurent . Restauré et érigé

par Benoît XIV sur la place de *Monte Citorio*, l'obélisque excite trois sentiments dans l'âme du voyageur : la compassion pour les *meurtrissures* et les fractures nombreuses qu'il a subies pendant sa longue sépulture; la reconnaissance pour la patience et le génie employés à le replacer sur sa base; enfin une pitié profonde pour le monde esclave de Rome, forcé de venir au sein de la Ville éternelle attester, par ses plus précieux monuments, sa servitude et sa honte. L'inscription antique fait naître ce dernier sentiment :

IMP. CÆSAR. DIVI. F. AVGVSTVS.
PONTIFEX MAXIMVS. IMP.
XII. COS. XI. TRIB. POT.
XIV. ÆGYPTO. IN. POTESTATEM
POPVLI
ROMANI REDACT.
SOLI. DONVM. DEDIT.

« L'empereur César, fils du divin César, Auguste, souverain pontife, empereur douze fois, consul onze fois, tribun quatorze fois, ayant soumis l'Égypte à la puissance du peuple romain, a offert cet hommage au Soleil. »

Nous avions mis le pied sur le *Champ de Mars*, si souvent nommé dans l'histoire romaine. Ici quelle moisson de souvenirs ! Consacré au dieu Mars après l'expulsion des rois, ce champ fameux comprenait l'espace renfermé entre le Tibre et le Capitole d'un côté, le Quirinal et le *Pincius* de l'autre. Une partie était réservée à la course des chevaux et aux exercices de la jeunesse romaine : le reste se couvrit peu à peu de monuments célèbres. Quelques ruines et la place qu'ils occupèrent, voilà ce qui reste de la plupart. Nous visitâmes dans tous les sens cette vaste plaine où la sixième partie de Rome moderne

est assise, nous arrêtant sur chaque emplacement, devant chaque débris des anciens édifices.

Non loin de Monte Citorio brillaient les ***Septa Julia.*** C'étaient de magnifiques portiques en marbre, de 4,533 pieds de longueur, supportés par des centaines de colonnes, et servant aux assemblées du peuple pour l'élection de ses grands magistrats[1]. En avançant, on trouve la place de la ***Villa Publica,*** grand et somptueux bâtiment à double étage, en portiques, brillant d'or et d'azur, enrichi de peintures, de bois précieux et de marbres rares. Destinée à loger les ambassadeurs des nations ennemies[2], cette villa devint tristement fameuse pendant les guerres civiles : Sylla y fit égorger quatre légions fidèles à Marius et qui s'étaient rendues sur la promesse d'avoir la vie sauve[3]. Inévitable destinée du voyageur dans Rome! partout il doit se résigner à poser le pied dans le sang et les ruines.

Vers le centre de la plaine était le quartier désigné sous le nom de ***Champ d'Agrippa.*** Ministre et gendre d'Auguste, l'opulent Romain avait embelli ces lieux de plusieurs monuments dignes de sa magnificence. Là, étaient ses jardins, son lac, ses thermes et enfin l'immortel Panthéon. Tout ce que le luxe oriental, aidé de la richesse romaine, avait pu inventer de plus rare, de plus flatteur pour les sens, se trouvait réuni dans les jardins et dans les thermes : le lac devint fameux par les folies de Néron. Ce prince, dont l'orgueil et la volupté semblent avoir troublé la raison, aimait à faire ses soupers sur l'eau. Une table somptueuse, couverte de vaisselle d'or

1 [illegible], lib. XVI, [illegible].
[illegible], IV, c. III.
[illegible], lib. IX, c. II.

et des mets les plus excentriques, réunissait le fils d'Agrippine et tout ce qu'il y avait à Rome de débauchés. Au bruit des symphonies et à la lueur des flambeaux, on voyait la galère qui portait et les convives et le souper impérial, remorquée par d'autres galères resplendissantes d'or et d'ivoire, se promener lentement jusqu'au milieu de la nuit sur ce lac bordé d'arbres verts[1]. Quels temps! quelles mœurs! quel monde!

Enfin, nous arrivâmes devant le Panthéon, aujourd'hui la *Rotonde*. Ce n'est plus un souvenir que nous avons à évoquer, ce n'est plus une ruine à interroger et à reconstruire : nous sommes en face d'un monument entier, le mieux conservé sans contredit de l'ancienne Rome. Il était trop tard pour l'étudier à notre aise; nous remîmes la partie au lendemain.

10 Janvier.

Le Panthéon ; son histoire. — Richesses. —Purification.—Miracle. — La Minerve. — Tombe du B. Angelico de Fiesole. — Chambre de sainte Catherine de Sienne. — Place Navone. — Fontaines. — Marché. — Jeux. — Sainte-Agnès.

Temps incertain, mais nouvelle ardeur pour l'étude : avant neuf heures nous étions au Panthéon. Tout le monde sait que ce temple superbe fut bâti par le gendre d'Auguste, durant son troisième consulat, c'est-à-dire l'an de Rome 527, vingt-six ans avant la naissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ. L'inscription gravée sur la frise détermine cette époque :

M. AGRIPPA. L. F. COS. TERTIVM. FECIT.

[1] TACIT., *Annal.*, XV. — SUET., *in Ner.*, C. XXVII.

Le Panthéon se divise en deux parties : la Rotonde proprement dite et le Portique. La première fut élevée par Agrippa pour servir de *Calidarium* à ses thermes, et, lorsque plus tard il voulut en faire un temple, il y ajouta le Portique. Auguste devait être, dans la pensée d'Agrippa, le dieu tutélaire de la Rotonde ; mais le prince refusa cet honneur et permit seulement que sa statue fût mise sous le péristyle. Elle était dans une niche à droite de la porte d'entrée, celle d'Agrippa occupait une pareille niche à gauche. Le temple fut dédié à *Jupiter Vengeur*, *Jovi Ultori* ; mais bientôt l'Olympe entier vint prendre place dans le nouveau sanctuaire qui fut appelé *Panthéon*, soit parce qu'on y adorait tous les dieux ensemble, soit, comme le prétend Dion Cassius, parce qu'il avait la forme du ciel[1].

Ce qui n'est pas douteux, c'est que nul autre temple n'égalait la grandeur et la richesse de ce superbe édifice. Au lieu de descendre comme aujourd'hui, on montait cinq marches pour y entrer. Sous le péristyle s'ouvrait la porte, dont le double battant, de bronze doré, demeurait ouvert à tout le monde. Comme ceux du temple, les murs du péristyle étaient revêtus des marbres les plus précieux, ornés de bas-reliefs, et le sol dallé en planisphères de marbre et de porphyre de plus de 7 pieds de diamètre. Le Portique a 103 pieds de long sur 61 de large. Il est formé de seize colonnes toutes d'un seul bloc de granit oriental. Elles ont 14 pieds de circonférence et 38 de hauteur, sans comprendre les bases et les chapiteaux. Ces derniers, de marbre blanc, passent pour les plus beaux que l'antiquité nous ait légués.

Le comble entier du péristyle se composait de poutres

[1] Lib. LIII.

et de solives creuses, en bronze. En dessous, elles étaient revêtues de grandes tables de même métal, courbées en voûte et enrichies d'une quantité d'ornements d'argent sur un fond d'or; en dessus, elles étaient couvertes de tuiles en bronze doré ; une sculpture du plus puissant effet, dont les figures rapportées étaient en bronze, remplissait le tympan du fronton.

Cette riche proie avait échappé aux Barbares; mais l'empereur Constant II, étant venu à Rome en 663, fit enlever la précieuse couverture avec une partie de la charpente également en bronze doré : son intention était d'en orner Constantinople. Malheureusement la flotte chargée de ces dépouilles fut pillée par les Sarrasins, et les ornements du Panthéon allèrent périr à Alexandrie[1]. Plus noble fut la pensée d'Urbain VIII. Afin d'utiliser à la gloire du vrai Dieu ce qui restait du bronze jadis consacré aux idoles, ce pontife le fit jeter dans le moule merveilleux d'où sortirent les colonnes torses du baldaquin de Saint-Pierre. Le même pape construisit encore les deux clochers qui couronnent aujourd'hui le péristyle.

Quelques auteurs croient que la grande porte de bronze est la même qui fut placée par Agrippa; mais ce n'est qu'une opinion. Quoi qu'il en soit, on aura une idée du bronze employé au Panthéon, quand on saura que les clous seulement pesaient neuf mille trois cent soixante-quatorze livres, et que la totalité de ce précieux métal s'élevait à quatre cent cinquante mille deux cent trente livres. On voit ici comme partout que les Romains taillaient en plein drap.

Après avoir étudié le Portique, nous entrâmes dans le temple même. Il est circulaire et présente un diamètre

[1] FABRIZ., *Descriz. di Roma*, c. II.

de 132 pieds : la hauteur de l'édifice depuis la base jusqu'au sommet est égale au diamètre, et l'épaisseur du mur est de 19 pieds. La coupole de Saint-Pierre n'a que 2 pieds de diamètre de moins que celle du Panthéon; mais elle est à 300 pieds au-dessus du sol. De là ce mot des Romains : *Michel-Ange a bâti dans les airs ce qu'Agrippa construisit sur la terre.*

La Rotonde présentait à l'intérieur six grandes niches pratiquées dans l'épaisseur du mur, trois circulaires et trois affectant la forme d'un parallélogramme. Chaque niche formait un édicule ou petit temple contenant la statue en bronze, en argent, en or ou en ivoire d'un dieu ou d'une déesse. Jupiter occupait la niche du milieu, qui, plus grande que les autres, pouvait se comparer à un hémicycle. De nombreuses statues ornaient toutes les parois du temple. La plus riche, sinon la plus remarquable, était celle de Vénus, à laquelle on voyait suspendue la moitié de la grande perle qui figura au souper de Cléopâtre : ce bijou était estimé plus d'un million cinq cent mille francs [1].

Deux colonnes en marbre jaune, cannelées, hautes de plus de 27 pieds et ornées de chapiteaux d'airain de Syracuse, d'un travail admirable, séparaient chaque édicule de la partie circulaire du temple. Toutes ensemble supportaient un entablement de marbre blanc qui régnait autour de l'édifice et que rehaussait une frise de porphyre. Un attique de marbre, percé de quatorze fenêtres entre lesquelles étaient des cariatides de bronze, surmontait cet entablement. Il supportait lui-même la voûte, au centre de laquelle existait une ouverture de 27 pieds de diamètre par où l'on apercevait le ciel. Cet

[1] OWERBEKE, *del Panteon.*

œil de la voûte était garni d'un cercle de bronze doré, et d'une armature portant des crampons auxquels s'attachait un voile de pourpre pour intercepter les rayons du soleil. Plus de cent cinquante rosaces d'airain doré brillaient dans la coupole et décoraient cinq rangs de caissons dorés, dont les plus grands avaient près de 12 pieds de diamètre.

Ce qu'elle était il y a dix-huit siècles, la Rotonde l'est encore aujourd'hui; l'ornementation et la destination seules ont changé : même péristyle, même forme, mêmes murailles, même coupole; l'œil de la voûte est resté ce qu'il était, et le regard chrétien s'élève au ciel par le même chemin que suivait le regard païen. Mais quelle différence dans la pensée, dans la prière et dans l'espérance! Aucun voile ne ferme l'ouverture; et le soleil brille et la pluie tombe librement dans la Rotonde : on y entend quelquefois la messe en parapluie. Église sainte, fidèle gardienne du passé, vous avez bien fait de laisser les choses en cet état : si la coupole ouverte présente un cachet païen, le sens est chrétien, très-chrétien; et ce sens est à vous. Cependant l'eau s'écoule par une ouverture grillée, pratiquée au point central du pavé, vers laquelle s'incline doucement tout le sol de l'édifice.

En face de la porte d'entrée, à l'endroit même occupé par l'édicule de Jupiter, s'élève le maître-autel. Les sept autres édicules sont devenus des chapelles secondaires. Dans la troisième, à gauche en entrant, est la belle statue de la Sainte Vierge appelée la *Madonna del Sasso*, dont le soubassement forme le tombeau de Raphaël. Découvert en 1833, le 14 septembre, le corps du grand peintre fut replacé dans le même endroit, le soir du 18 octobre, avec toute la pompe et les cérémonies nécessaires.

Pour entrer dans le Panthéon il faudrait, comme Moïse

devant le buisson ardent, ôter sa chaussure. Dans ce même lieu profané par toutes les divinités païennes, reposent aujourd'hui les reliques d'innombrables martyrs : toutes les parties du Panthéon sont pleines de ces ossements sacrés. L'an du Seigneur 608, le pape Boniface IV, voulant purifier ce temple, descendit aux Catacombes et retira de leur demeure souterraine une légion de héros chrétiens : vingt-huit voitures, magnifiquement ornées, transportèrent, aux acclamations de Rome entière, les nouveaux triomphateurs dans le sanctuaire du paganisme vaincu. Le Panthéon, dédié à la Reine des anges et des hommes, prit le nom de *Sainte-Marie aux Martyrs*. Deux siècles après, en 830, Grégoire IV le consacra en l'honneur de tous les saints. Par l'ordre du pontife, le jour de cette consécration devint une fête de précepte, que l'Église catholique célèbre encore chaque année, le 1er novembre.

A la Rotonde, le voyageur se trouve au milieu des miracles. D'abord le Panthéon, devenu le temple de Marie, lui atteste l'inexplicable victoire du Christianisme sur l'idolâtrie ; puis les voûtes du temple qui redisent le triomphe de Marie sur le judaïsme obstiné. Comme le Dieu d'Israël avait consacré le temple de Salomon par l'apparation de sa gloire, l'auguste Vierge voulut prendre possession de sa nouvelle demeure par un éclatant prodige. L'enthousiasme des chrétiens, en voyant leur mère, Marie, assise au Panthéon, provoqua les railleries et les blasphèmes des juifs habitants de Rome. Elles parvinrent aux oreilles d'un noble Romain, aveugle de naissance, mais fort instruit des vérités de la foi.

L'occasion se présente bientôt de confondre les obstinés enfants d'Israël ; la dispute s'échauffe, et dans un mouvement d'inspiration l'aveugle s'écrie : « Puisque les rai-

sons les plus claires ne peuvent vous convaincre, vous rendrez-vous à la vérité, si je recouvre la vue par l'intercession de Marie avant que la fête de la Purification soit passée? » La proposition est acceptée avec un sourire d'incrédulité qui disait : Notre promesse ne nous oblige à rien, la condition ne sera pas remplie. Cependant le bruit de l'engagement se répand dans la ville. Au jour de la fête, un immense concours de chrétiens et de juifs se presse au Panthéon ; l'attente de ce qui doit arriver tient la multitude en suspens. Parvenus à grand'peine dans l'enceinte sacrée, l'aveugle entonne l'*Antienne* qu'il a lui-même composée en l'honneur de Marie : *Salut, vierge Marie, c'est vous seule qui avez vaincu toutes les hérésies dans l'univers* [1].

Il chante encore, et déjà ses yeux sont ouverts à la lumière : mille témoins, amis et ennemis, constatent le miracle. La stupeur et la joie s'emparent de l'assemblée ; cinq cents juifs se rendent à l'évidence ; le pape lui-même les baptise de sa main et inaugure ainsi le nouveau sanctuaire de la Mère des miséricordes. En mémoire du fait, l'Église a placé dans sa liturgie le chant du pieux aveugle, qu'elle redit encore de nos jours [2].

Nous le répétâmes avec elle et nous quittâmes le Panthéon pour nous rendre à *la Minerve*. Sur la place de ce nom, située au centre de Rome, se trouve le célèbre couvent des Dominicains avec leur belle bibliothèque et leur grande église, bâtie sur les ruines d'un temple dédié à Minerve. Une tombe illustre appelle en ce lieu l'artiste et le chrétien ; ici repose le bienheureux

[1] Gaude, virgo Maria, cunctas hæreses sola interemisti in universo mundo.

[2] Baron., an. 830.

Angelico de Fiesole. La double auréole de la sainteté et du génie entoure le front immortel du fils de saint Dominique. Peintre vraiment catholique, le bienheureux Angelico mourut en 1455. Derrière l'autel de la sacristie est un petit oratoire d'où s'exhale je ne sais quel parfum d'innocence et de charité; c'est la chambre de sainte Catherine de Sienne. Heureux habitants de la Ville éternelle, qui avez tant de lieux où la dévotion semble naître de tout ce qui vous environne !

Au milieu de la place s'élève l'obélisque égyptien consacré jadis à Neith, qui était la Minerve des Grecs et des Romains. Ce monolithe fut trouvé en 1665 dans les jardins du couvent, près d'un temple d'Isis. Deux ans plus tard, Alexandre VII le fit ériger au lieu qu'il occupe encore aujourd'hui : l'inscription fait allusion à l'éléphant qui lui sert de piédestal :

Sapientis Ægypti insculptas obelisco figuras,
Ab elephanto belluarum fortissima gestari
Quisquis hic vides, documentum intellige
Robustæ mentis esse solidam sapientiam sustinere.

Quittant la region *della Pigna,* nous entrâmes dans le *Parione*. Au centre de ce nouveau quartier est la place Navone; elle succède au cirque d'Alexandre Sévère, dont elle conserve la forme elliptique. Trois belles fontaines lui servent d'ornements : celle du milieu passe pour le chef-d'œuvre du Bernin. L'ensemble représente les quatre grands fleuves des quatre parties du monde : le Danube, le Gange, le Nil et la Plata. Ces statues colossales sont assises aux quatre coins d'un rocher brut, dont le sommet est couronné par un obélisque. Le rocher, percé des quatre côtés, jette quatre ruisseaux et présente une vue de caverne. Du milieu sortent un lion

et un cheval qui viennent s'abreuver. L'obélisque, auquel le rocher sert de piédestal, est un monolithe égyptien trouvé dans le cirque de Romulus.

Tous les mercredis, la place Navone présente le coup d'œil le plus varié et la plus pittoresque. Elle se couvre de petites boutiques en plein vent, dans lesquelles on offre aux amateurs toute espèce d'objets de quincaillerie, de bric-à-brac, et surtout d'antiquités trop souvent modernes. C'est à un Français, le cardinal de Rohan, ambassadeur à Rome, qu'on est redevable de ce curieux marché.

La même place sert aussi à l'amusement du peuple romain. Tous les samedis du mois d'août, vers le soir, on ferme les pertes d'eau, en sorte que le lendemain la place devient un lac. Les beaux équipages viennent s'y promener, les chevaux ont de l'eau jusqu'au poitrail, le peuple circule autour de la place dans des galeries improvisées, pendant que plusieurs corps de musique exécutent de joyeuses symphonies. Rome n'est nullement ennemie des plaisirs innocents; je crois même qu'il n'est aucune ville dans le monde où les divertissement de ce genre soient plus communs et plus accessibles à la multitude. Cette observation, qui se représentera plus tard, me semble très-significative.

Quand vous avez admiré les chefs-d'œuvre modernes et repassé dans votre esprit les souvenirs païens du cirque de Sévère, le Christianisme vous apparaît et vous montre ici le théâtre d'un de ses plus éclatants triomphes. Quelle est cette église qui s'élève en face de la grande fontaine, sur la partie latérale de la place ? Le premier enfant répondra : C'est l'église de Sainte-Agnès, la bien-aimée des Romains. Oui, dans ce même lieu où règne la jeune vierge, qu'immortalise une double

victoire, était, sous le paganisme, le *lupanar* du cirque.

Or, un jour, le fils du préfet Sempronius demande la main de la vierge chrétienne. Agnès répond qu'elle est fiancée à un époux divin : son refus est compris. Sempronius prend les intérêts de son fils et fait arrêter la noble enfant. Suivant le style des tyrans, promesses, menaces, tout est mis en œuvre pour ébranler sa résolution. Vains efforts ! Agnès résiste de toute la puissance de sa candeur et de sa foi. Sempronius la fait dépouiller de ses vêtements et jeter dans le *lupanar* pour être abandonnée aux insultes des libertins. « Et vous faites ainsi, s'écriait Tertullien, notre plus bel éloge, puisque le plus grand supplice que vous puissiez inventer contre nos filles et contre nos sœurs est d'exposer à vos outrages leur pudique vertu. » Mais le Dieu des vierges prit soin de sa jeune épouse : miraculeusement protégée contre les attaques des libertins, Agnès victorieuse expira au milieu des tourments. Cela se passait sous l'empire de Dioclétien, Agnès étant âgée de treize ans.

Avec quel religieux respect le voyageur moderne pénètre dans ce lieu souterrain, théâtre d'une victoire dont il bénéficie encore après quinze siècles ! A la lueur d'une torche, il lit au détour de l'escalier l'inscription qui rappelle la protection miraculeuse dont le Seigneur couvrit sa fidèle servante, et bientôt il foule le pavé en mosaïque touché par les pieds de la sainte : il est dans son cachot. La jeune héroïne y fut jetée par une ouverture pratiquée à la voûte, semblable à celle de la prison Mamertine. Ce cachot, très-étroit, peut avoir 12 pieds de profondeur. Il était entièrement privé de lumière ; aujourd'hui un larmier y laisse pénétrer quelques rayons d'une lueur incertaine.

Le *lupanar* voisin, dans lequel Agnès fut conduite,

se compose de deux pièces voûtées en belles pierres; chaque pièce porte 12 pieds de hauteur sur autant de largeur, et 20 pieds de longueur. Tel est le glorieux théâtre où le Christianisme, personnifié dans une jeune fille de treize ans, triompha des deux plus redoutables puissances du paganisme, la volupté et la cruauté. A la vue de ces lieux si éloquents, le cœur s'émeut, la foi grandit, et l'on se rappelle avec admiration ce fait trop peu remarqué de notre histoire primitive : dans les redoutables combats qui furent livrés à nos pères, on vit quelquefois les hommes pâlir et renier la foi; mais on ne cite pas une jeune vierge qui ait tremblé ou du moins qui soit morte dans l'apostasie. Tant est vrai cette parole que Dieu se plaît à choisir ce qu'il y a de plus faible pour confondre ce qu'il y de plus fort !

11 Janvier.

Palais Braschi. — Anecdote.— Place de Pasquin.—*Chiesa nuova.* — Souvenirs de saint Philippe de Néri. — Le jeune Spazzara.— *Campo di Fiore.* — Théâtre, portique, curie de Pompée. — Mort de César. — Palais Spada. — Statue de Pompée. — Saint Jérôme de la Charité. — Naumachie de César. — Combat naval.

Dès le matin nous nous retrouvions sur la place Navone. Après l'avoir parcourue dans toute sa longueur, nous tournâmes à droite et nous fûmes devant le *palais Braschi*. Cette superbe habitation rappelle la mémoire de l'immortel Pie VI; le grand escalier passe pour un chef-d'œuvre. En gravissant les larges marches de marbre poli, nous pensions au pontife qui les avait tant de fois montées; nous le suivîmes ensuite de son palais dans les prisons du Directoire et jusqu'à la citadelle de Valence, devenue son tombeau. Puisse la justice di-

vine pardonner à la France les attentats sacriléges commis contre l'oint du Seigneur !

A ces souvenirs solennels, un de nos amis joignit une curieuse anecdote relative au même pontife. En 1784, Pie VI se rendit à Vienne pour conférer avec l'empereur des affaires de l'Église. Chemin faisant, son compagnon de voyage lui dit : « Savez-vous, Très-Saint-Père, que les populations protestantes regardent encore le pape comme l'Antechrist, et qu'elles croient, en conséquence, que Votre Sainteté a un pied de bouc ? » Cette étrange révélation divertit d'abord l'excellent pontife. Puis, prenant en pitié l'erreur des ces pauvres gens, il dit : « Nous leur montrerons le contraire. »

Arrivé à Worms, il voulut après le dîner se promener à pied sur une des places de la ville : Pie VI passait pour le plus bel homme de son siècle. La foule ébahie le regarde ; sa taille élevée, sa noble démarche, sa belle figure où se peint la bonté du père et la majesté du pontife, ses manières si simples et si distinguées, tout en lui attire et subjugue ; mais les pieds... ils sont l'objet d'une avide curiosité. Or, le pape a les pieds comme tout le monde ! oui, comme tout le monde : vu, connu, démontré. Le pape n'est donc pas l'Antechrist, comme le disent les livres de Luther, comme le prêchent les ministres, comme nous le croyions hier encore ; on nous trompe, on se moque de nous : telles furent les réflexions qui circulèrent dans la foule, et les pieds du pontife préparèrent ces nombreuses conversions que la vue de nos prêtres français devait achever quelques années plus tard.

A deux pas du palais Braschi est la place proverbiale *de Pasquin*. Pasquin était un tailleur qui se plaisait à railler tous ceux qui passaient devant sa boutique. Après

sa mort on trouva une ancienne statue fort endommagée dont personne ne put dire le nom. Le peuple la baptisa du nom de Pasquin, et chaque nuit elle reçoit les *lazzis* et les quolibets des satiriques de Rome, qu'elle répète toute la journée. Le lendemain, on trouve la réponse aux pasquinades affichée sur la statue de Marforio, voisine du Capitole. Dès l'aurore la foule curieuse se presse autour des deux statues parlantes, qui parfois disent de sévères, mais bonnes vérités.

Continuant dans la direction de la place de Pasquin, on arrive en quelques minutes à l'église de Sainte-Marie *in Navicella,* autrement *Chiesa nuova.* Cette superbe église, qui doit sa fondation à saint Grégoire le Grand, fut rebâtie en 1575 par les soins de saint Philippe de Néri. L'or, le marbre et les riches peintures y brillent de toutes parts, surtout dans la chapelle de Saint-Philippe, où repose le corps vénérable de l'apôtre de Rome. Fondateur de la congrégation de l'Oratoire, Philippe de Néri fut tout à la fois le grand confesseur de Rome, l'ami des jeunes gens, le père des pauvres, le protecteur des ouvriers et le modèle des prêtres. A tant de titres il mérita la reconnaissance filiale des Romains, et parmi eux nul autre nom n'est plus populaire.

Un père de l'Oratoire nous conduisit d'abord dans la chambre du saint. Suivant la très-louable coutume d'Italie, cette chambre vénérable est conservée telle qu'elle était durant la vie du serviteur de Dieu, avec les mêmes meubles qui furent à son usage. Là, nous vîmes son confessionnal en mauvais bois de sapin vermoulu, et dont le siége est garni d'un petit coussin doublé de cuir. A l'instar des autres confessionnaux d'Italie, les grilles se composent d'une simple feuille de tôle percée de petits trous ronds comme une écumoire. Que de sages

conseils, que de consolantes paroles, que d'exhortations *convertissantes* ont passé par là ! Grilles tant de fois vénérables, que ne pouvez-vous parler ? Dans une petite armoire on garde la chauffrette du saint confesseur, elle est couverte d'un bois grossier ; plus loin c'est son pauvre lit, et enfin le modeste *pulpito* duquel il parlait.

Cette pièce unique composait tous les appartements de celui qui refusa tant de fois les palais, les richesses et les dignités humaines. Là, il donnait ses audiences spirituelles et recevait ses nombreux visiteurs. Toujours aimable, toujours plein de l'esprit de Dieu, il avait le talent de renvoyer contents et meilleurs ceux qui l'approchaient. Un jour, entre autres, le jeune François Spazzara, glorieux rejeton d'une noble famille, vint trouver le père Philippe afin de causer familièrement avec lui. « Vous vous livrez maintenant à l'étude du droit ? lui dit le saint. — Oui, père Philippe, et avec beaucoup d'ardeur. — Que vous êtes heureux ! Parlez-moi un peu de vos projets, continua le saint en lui faisant des caresses extraordinaires. — J'espère être bientôt reçu docteur. — Que vous êtes heureux ! — Je compte devenir avocat consistorial, puis entrer dans la prélature. — Que vous êtes heureux ! »

Puis le saint se mit à détailler toutes les grandeurs que le monde pouvait lui offrir et dont l'idée avait passé par la tête du jeune homme. Après chaque gloire, chaque avantage, il répétait : Que vous êtes heureux ! François prenait tout cela au sérieux, lorsque le saint, le pressant tendrement sur son cœur, lui dit tout bas à l'oreille : Et après ? Ces deux mots restèrent si profondément gravés dans l'âme du jeune homme, que, de retour chez lui, il ne pouvait s'empêcher de les redire. A la suite de chacun de ses rêves de fortune revenaient ces

deux mots inexorables : « Et après ! et après il me faudra mourir... tout quitter... être jugé... absous ou condamné... Vanité de tout ce qui passe, s'écria-t-il un jour. » Puis, tournant toutes ses pensées vers celui qui ne passe pas, il entra dans la congrégation de l'Oratoire, où il vécut et mourut saintement [1].

Et après ! Ces deux paroles mystérieuses semblent retentir encore à l'oreille du voyageur dans cette chambre où elles furent si efficacement prononcées, et le préparent à entrer dans la petite chapelle du saint. Elle est contiguë à la pièce que nous venions de visiter ; ici rien n'est changé : même porte, même crucifix en bois, même tableau de la Sainte Vierge tenant l'Enfant-Jésus, même autel ; en un mot, même ameublement à l'usage du saint prêtre et tant de fois témoin de ses prières, de ses larmes et de ses divines extases. On ne peut, sans éprouver un profond saisissement, fouler ce sol vénérable et appliquer ses lèvres au tableau miraculeux placé sur l'autel.

Descendus à la sacristie de l'église, nous vîmes un assez grand nombre de lettres autographes du saint, une bonne partie de ses vêtements, le reliquaire qu'il reçut de saint Charles Borromée après l'avoir guéri, le crucifix qu'il portait sur sa poitrine et un morceau de pain laissé par lui à son dernier souper, la veille de sa mort. Que tous ces objets ou seulement quelques-uns aient appartenu à Cicéron, à César, à n'importe quel païen d'un certain renom, il n'est pas un touriste qui ne voulût les voir, qui ne fût très-heureux et très-fier de les avoir vus. Soit : pourquoi donc trouveriez-vous étrange, ridicule peut-être, l'enthousiasme et la sainte joie du chrétien à

[1] *Vie de saint Phil.*, l. III, p. 237.

la vue des restes vénérables de nos grands hommes? Nos saints valent bien vos héros! La visite de l'Oratoire se termina par une dernière station dans la magnifique chapelle où repose saint Philippe. Puisse l'illustre confesseur de Rome obtenir à tous ses frères dans le sacerdoce l'esprit de sagesse, de douceur et de zèle dont il fut doué pour la direction des âmes!

De la *Chiesa nuova*, notre course prit sa direction vers le *Campo di Fiore*. C'était entrer en plein paganisme. Le champ de Flore, donné au peuple romain par Acca Laurentia, fameuse courtisane dont Macrobe rapporte l'histoire[1], rappelle et les prodigalités du luxe, et les plaisirs insensés de la vieille Rome, et la mort tragique du premier des Césars. Des bosquets de platanes, reliés par de superbes portiques, peuplés de statues d'hommes et d'animaux, rafraîchis par des fontaines jaillissantes; puis des basiliques et enfin des théâtres: tels étaient les principaux ornements de ce lieu de délices.

Entre tous ces édifices brillait le théâtre de Pompée, dont on voit encore quelques vestiges au palais Orsini. Le vainqueur de Mithridate fut le premier qui bâtit à Rome un théâtre permanent; jusque-là les théâtres étaient démolis après les jeux. Afin de faire respecter son ouvrage, Pompée y joignit un temple dédié à *Vénus victorieuse : Veneri victrici*. Brûlé plusieurs fois, du moins en partie, il fut tour à tour restauré par Tibère, Caligula, Néron[2]. Ce dernier eut un jour la fantaisie de montrer à Tiridate, roi d'Arménie, la richesse et la splendeur du peuple romain. En vingt-quatre heures il fit dorer les

[1] *Saturn.*, lib. I, c. x.

[2] TACIT., *Annal.*, lib. VI. — SUET., *in Tiber.* — ID., *in Calig.* — PLIN., lib. XXXIII.

voûtes, les corniches, les pilastres, en un mot, toutes les parties du théâtre qui ne l'étaient pas. Qu'on juge de l'ébahissement du prince étranger en entrant dans cet édifice d'or, où trente mille spectateurs étaient assis et dont l'immense pourtour étincelait aux rayons de plusieurs milliers de flambeaux [1].

Pompée ayant obtenu, par une glorieuse exception, les honneurs du triomphe, lorsqu'il n'était encore que simple chevalier romain, fit bâtir, près de son théâtre, un temple à la *Fortune équestre*. Vint ensuite la construction de son célèbre portique et de sa *Curia* si fameuse par la mort de César. Le portique se composait de superbes arcades soutenues par cent colonnes du plus beau marbre. Suivant les érudits, il servait tout à la fois de promenoir aux gens oisifs, de retraite aux spectateurs lorsque la pluie les forçait à quitter le théâtre, et enfin de chemin pour aller à la *Curia*. Non moins somptueux que les autres, ce dernier édifice, qui occupait l'espace compris entre le palais Orsini et l'église de Saint-André *della Valle*, était destiné aux assemblées du sénat.

Le jour des ides de mars, l'an 43 avant l'ère chrétienne, les pères conscrits s'y réunissaient. Malgré de funestes pronostics, César, dont la puissance est à son apogée, y paraît à son tour. Le maître du monde se trouve, sans le savoir, au milieu de ses assassins. Brutus et Cassius, tous deux préteurs, s'approchent comme pour lui parler ; en même temps les conjurés, l'enveloppant de tous côtés, le percent de coups de poignards. Les sénateurs étrangers au complot sont tellement saisis d'étonnement et d'horreur, qu'ils n'ont la force ni de prendre la fuite, ni de secourir César, ni même de pro-

[1] Plin., lib. XXXIII. — Dio., lib. LXIII.

férer une parole. Le dictateur se défend seul avec beaucoup de courage ; mais apercevant Brutus, qu'il avait toujours chéri comme un fils, au nombre des conjurés, il s'écrie : « Et toi aussi, Brutus ! » A ces mots il se couvre le visage avec sa robe, et, percé de vingt-trois coups, il va tomber au pied de la statue de Pompée.

Nous étions sur le lieu même où le tragique événement s'était accompli. Pour en voir un témoin encore subsistant, il suffit d'entrer au palais Spada, où se trouve la fameuse statue dont je viens de parler. Elle est de marbre blanc, d'un excellent travail et de proportions héroïques. Pompée est représenté dans l'attitude du commandement, un bras étendu ; mais le *nu antique* empêche de le fixer[1]. Étranges vicissitudes des choses humaines ! Deux rivaux se disputent le sceptre du monde : Pompée vaincu par César tombe sous les coups des Barbares, et César poignardé par les siens vient expirer aux pieds de la statue de son rival. L'un et l'autre s'étaient joués trop souvent de la vie de leurs semblables : la justice de Dieu devait avoir son tour.

Quant à César en particulier, nous nous trouvions à quelques pas seulement du lieu où il donna un jour le spectacle de la plus froide cruauté. Avant de le visiter, nous entrâmes, pour reposer notre âme, dans la petite église de *Saint-Jérôme de la Charité*. Bâtie sur l'emplacement de la maison de sainte Paule, elle rappelle et cette illustre fille des Scipion, et saint Jérôme lui-même qui vint y loger pendant son séjour à Rome, en 382. Longtemps elle fut un pèlerinage obligé pour les artistes, parce qu'elle possédait *la Communion de saint Jérôme*,

[1] Quelques-uns révoquent en doute l'identité de cette statue.

le chef-d'œuvre du Dominiquin : aujourd'hui elle n'en a qu'une copie, l'original est au Vatican.

Néanmoins elle peut encore offrir à l'étude et même à l'admiration la nappe de communion de la première chapelle latérale. Cette nappe, unique en son genre, est de marbre rouge veiné de blanc; on dirait un tulle, ou une broderie à l'aiguille, tant elle est finement découpée. Aux extrémités sont agenouillés deux jolis anges adorateurs, en marbre blanc, qui la soutiennent délicatement et la laissent retomber en gracieux festons. Indépendamment de ce curieux travail, les grands souvenirs que cette église rappelle suffiront toujours pour attirer le voyageur chrétien.

Continuant à circuler dans le *Campo di Fiore*, dont on aime à étudier tous les contours, nous arrivâmes, en faisant une pointe, à l'ancien champ *Caudeta* C'est dans la partie basse de ce terrain, voisin du Champ de Mars et du Tibre, que César fit creuser sa *Naumachie*[1]. Après la conquête de l'Espagne et des Gaules, le dictateur voulut y donner un spectacle digne de lui et du peuple romain. Dans l'immense bassin alimenté par les eaux du fleuve, on vit un jour entrer cent navires, birèmes, trirèmes et quadrirèmes, Partagés en deux flottes, ils occupaient les deux extrémités du lac et avaient devant eux un vaste champ de bataille : un côté portait le nom d'armée de Tyr, l'autre celui d'armée d'Égypte[2]; dix-neuf

[1] Suivant Festus, le champ Caudeta se trouvait au delà du Tibre : Caudeta ager, in quo frutices existunt in modum caudarum equinarum. Caudeta appellatur ager trans Tiberim, quod in eo virgulta nascuntur ad caudarum equinarum similitudinem. *V. Caud.*

[2] SUET., *Cæs.*, 39.

mille hommes montaient ces bâtiments. Suivant Tacite, ces combattants étaient tous des malfaiteurs[1]. Vraiment, où Rome avait-elle été chercher dix-neuf mille malfaiteurs? Ah! l'histoire ne nous l'a que trop appris; les esclaves, les gladiateurs, les prisonniers de guerre, tels étaient les malfaiteurs que Rome forçait à s'égorger pour son plaisir.

Dans la crainte que les *naumachaires*, enhardis par leur nombre et sachant d'ailleurs le sort qui les attendait, ne voulussent se révolter, on avait bordé le bassin de troupes prêtes à les repousser le fer à la main. Enfin César arrive, on le reconnaît de loin à la couronne de lauriers qui ne quitte plus son front dépouillé, à l'habit triomphal qu'il a le privilége de porter dans tous les jeux publics, à l'ensemble de sa mise où règnent la recherche la plus élégante et la mollesse la plus efféminée[2]. Entouré d'un cortége de jeunes officiers et précédé de licteurs parés de lauriers, il s'avance vers le fauteuil d'or qui lui est préparé, lorsqu'il entend ses soldats murmurer hautement contre lui.

La magnificence déployée dans les fêtes précédentes et renouvelée dans celle-ci cause leur mécontentement. « A quoi bon toutes ces dépenses, disent-ils; n'aurait-il pas mieux fait de nous partager cet argent? » Le dictateur efféminé jette un regard foudroyant sur les téméraires qui semblent le braver; puis, s'élançant au milieu d'eux avec toute l'impétuosité de la colère, il en saisit un de sa propre main et le livre au supplice. Ce trait de vigueur, je dirais de despotisme musulman, rétablit l'ordre, et César retourne avec une lenteur affectée pren-

[1] *Annal.*, lib. XII, 56.
[2] SUET., *Cæs.*, 45.—DIO., lib. XLIII.

dre place sur l'espèce de trône qui lui est réservé[1].

Les deux flottes défilent alors devant lui. *César, ceux qui vont mourir te saluent!* crient, suivant l'usage, les naumachaires en passant aux pieds du dictateur. Bien que prononcés il y a dix-neuf siècles, ces mots, que semblait répéter encore le lieu où nous étions, jetaient un frisson jusqu'aux profondeurs de l'âme. Cependant les navires se rangent, cinquante d'un côté, cinquante de l'autre. Le signal est donné, les combattants poussent un cri unanime, les manœuvres commencent, les rames se lèvent et retombent en cadence; l'air retentit, les vaisseaux s'ébranlent, et le combat s'engage d'abord de loin. Les pierres, le plomb, les brandons, garnis d'étoupes enflammées, frottés d'huile, de bitume et de soufre; les flèches, les javelots volent de toutes parts, lancés par des machines guerrières ou par le bras nerveux des combattants, et remplissent l'air de longues traînées de flamme et de fumée.

En peu d'instants l'espace disparaît sous les nefs écumantes; les deux flottes se joignent avec un choc violent qui fait frémir et reculer les ondes. Les redoutables éperons d'airain dont chaque proue est armée s'enfoncent dans les flancs des navires et en ressortent pour s'y replonger encore. Bientôt les galères s'affaissent, quelques infortunés essayent de se sauver en nageant; mais ils sont repoussés dans les flots par les impitoyables gardes du rivage. La flotte égyptienne, conduite avec moins d'habilité que la flotte tyrienne, est acculée aux berges de la Naumachie.

Ainsi bloquée, elle cherche à rétablir l'égalité du combat en tentant l'abordage. Le massacre devient hor-

[1] Dio., lib. XLIII.

rible, des torrents de sang inondent les ponts, les eaux en sont rougies, les navires disparaissent engloutis dans les flots, à peine quelques-uns surnagent encore montés par les débris mutilés de dix-neuf mille hommes ! César, qui pendant le spectacle n'a cessé de lire des lettres [1], se lève tout à coup, et d'un air aussi distrait qu'indifférent, ordonne de faire grâce à ceux qui restent [2].

Le peuple, qui avait accueilli le dictateur par des applaudissements universels, s'éloigna en murmurant, parce que, disait-il, dans tous les jeux publics, César affectait de s'occuper d'autre chose que du spectacle. Mieux qu'un livre, ce dernier trait peint la vieille Rome : il est digne de Tacite [3].

Quelques coins du Champ de Flore et du Champ de Mars nous restaient à visiter, mais il était trop tard pour entreprendre une nouvelle excursion. Rentrés à cinq heures, nous rédigions les notes de la journée, lorsque la banne *Maddalena* frappe à ma porte et me dit : *Ecco un signore che vuol parlargli*. Je passe dans la pièce voisine et je reconnais M. N... « Vous me voyez bien tard, dit-il, mais je n'ai pu venir plus tôt. Ce matin j'ai demandé votre audience au Saint-Père, et ce soir même j'ai reçu la réponse : c'est pour demain à neuf heures et demie.—Moi, demain, voir le Saint-Père ! » Je ne pus dire autre chose, et il me passa une espèce de frémissement des pieds à la tête. Il fut convenu que le lendemain, à neuf heures, je serais en voiture sur la place Colonne. M. N... partit, et je m'empressai d'écrire les grâces que je voulais demander.

[1] Suet., *Aug.*, 45.
[2] Tacit., *Annal.*, XII, LVI.
[3] *Id.*, *ibid.* — *Rome au siècle d'Auguste*, t. IV, p. 95.

12 Janvier.

Audience papale.—Impressions.—Accueil du Saint-Père.—Royauté pontificale.—Cabinet particulier du pape.—Portrait de Sa Sainteté Grégoire XVI. — Cérémonie du baisement des pieds.

Le temps est bien pour quelque chose dans nos fêtes; un soleil brillant, une température modérée, un ciel sans nuage invitent à la joie et complètent les douces impressions d'un cœur content. Aussi je rendis grâces à Dieu, lorsqu'arrivé sur la place Colonne, je vis le soleil briller de tous ses feux sous un ciel d'azur dont pas une vapeur ne ternissait l'éclat : entre le riant spectacle de la nature et les dispositions de mon âme, il y avait harmonie. A neuf heures précises la voiture roulait vers le Vatican. J'étais en grand costume de prêtre français; d'une main je retenais mon large manteau de cérémonie, de l'autre je portais la boîte contenant mes chapelets et mes *faveurs*. Arrivés au pont Saint-Ange, le cœur me battait déjà bien fort : « En vérité, dis-je à M. N..., je ne sais quelle contenance je vais avoir devant le Saint-Père ; je suis tellement ému que je réponds d'avance de faire quelque belle gaucherie. » On me rassura; mais il était un peu tard : l'équipage s'arrêtait au pied de l'escalier royal.

Nous montâmes doucement ces superbes marches que tant de milliers de princes de l'Église et de princes des peuples, tant d'évêques, tant de missionnaires pèlerins du monde et des siècles, avaient montées! Comme eux j'allais me prosterner aux pieds du Pontife immortel. Encore un peu, et j'allais voir le représentant visible de la Divinité, j'allais entendre sa voix, être béni de sa

main, moi, obscur agneau de son immense bergerie! D'où me vient tant de bonheur..... ? Que ne puis-je le partager avec tous mes amis de France..... ? Cet hommage de respect et d'amour filial, je vais le rendre au successeur de Pierre le Galiléen, dans ce même palais bâti sur celui de Néron, aux mêmes lieux où les chrétiens servirent de flambeaux vivants pour les jeux de César, où le premier des papes fut crucifié, où Pie VI, qui, suivant les prédictions de l'impiété, devait être le dernier, fut saisi et enlevé comme un malfaiteur. Eh bien! oui, Église catholique, divine enclume forgée par le Christ, vous avez usé tous les marteaux: les Nérons anciens et les Nérons modernes ont passé, et le pape demeure!

Déjà nous étions dans la première antichambre. Par ses peintures à fresque et ses pilastres de marbre, cette vaste pièce annonce que le séjour de la papauté est aussi le palais des arts. Là se tenaient quelques plantons de la garde suisse, avec trois *sediarii* au costume complétement rouge. Devant nous s'ouvrirent successivement une seconde, une troisième, une quatrième pièce, semblables à la première et pour le personnel et pour la décoration. Toutefois, en avançant, le décor devient de plus en plus magnifique. Des parois ornées de tentures en damas rouge, de tableaux choisis, de christs en ivoire d'une dimension surprenante; des voûtes brillantes de peintures et de dorures; des parquets couverts de riches tapis : tel est l'ensemble de chaque salon.

Dans l'avant-dernier nous trouvâmes les prélats domestiques du Saint-Père, en costume violet; un garde-noble en grande tenue montait la garde à la porte qui communique à l'antichambre suivante. Bientôt un ca-

mérier vient prendre ma provision de chapelets, qu'il dépose sur un plateau pour les présenter à la bénédiction pontificale. A peine a-t-il disparu, qu'une petite sonnette se fait entendre : le moment de mon audience est arrivé. Je traverse la dernière antichambre occupée par le mjaordome et par quelques prélats : me voilà sur le seuil du cabinet particulier du Saint-Père. Une porte battante s'ouvre, et je commence les trois génuflexions d'usage. La première n'est pas achevée, que le Saint-Père se lève de son fauteuil et, m'appelant par mon nom, m'ouvre ses bras... Je me prosterne de nouveau pour baiser la mule, mais l'excellent pape me relève et, par une faveur qui me rend confus, me donne sa main à embrasser. Je déposai sur sa table un exemplaire de quelques-uns de mes *péchés littéraires*. « Je les connais déjà, » me dit le pape. Puis il ouvrit le premier volume du *Catéchisme*, et lut à haute voix la première et la seconde page, en disant : *Si, si, questo è vero, questo è ben vero.*

Avec une bonté toute paternelle, il daigna me remercier de ce que j'avais écrit, encouragea mes efforts pour l'avenir, remit le volume sur sa table; et, me prenant par la main, il se mit à causer avec moi comme un père avec son enfant..... tant il y avait de simplicité, de familiarité, d'aimable abandon dans ses bienveillantes paroles. La conversation se prolongea longtemps. Avec un tact exquis, Sa Sainteté eut soin de la faire rouler sur tout ce qui pouvait m'intéresser et comme prêtre et comme Français.

C'est bien ma faute si j'étais troublé; pourtant cette faute, je la commettais tout en me la reprochant; je ne tardai pas à en être puni. A l'une des questions du Saint-Père, je répondis : Oui, *Monsieur!* J'en devins rouge

cramoisi. L'auguste vieillard sourit doucement; puis, me serrant la main avec plus d'affection, il me demanda combien de temps je resterais à Rome : « Très-Saint-Père, je compte y rester jusqu'à Pâques. — Bien, vous viendrez me revoir, n'est-ce pas? » Ce nouveau témoignage de bonté mit le comble à ma reconnaissance et m'enhardit à demander mes grâces.

Dans la salle d'attente, on m'avait dit de ne pas solliciter certaines indulgences, parce que je ne les obtiendrais pas; mais, voyant le Saint-Père si bon, je hasardai ma demande. Avec un sourire qui semblait dire : Vous ne vous gênez pas, le Pape fit un signe de tête et m'exauça. Quant à la liste des autres grâces pour moi et pour mes amis, il la prit dans ses mains, la lut tout entière, et dit : *Oui, oui, tout cela : Si, si, tutto questo;* et la signa de sa main.

L'audience s'était prolongée au delà du temps ordinaire; un camérier ouvrit la porte, le vicaire de Jésus-Christ me bénit de nouveau, et, après avoir pris mes mains dans les siennes, en m'engageant à revenir, il se dirigea vers son fauteuil et je sortis. Tel est en abrégé l'accueil que je reçus de Grégoire XVI : beaucoup d'autres peuvent en dire autant. Le récit de tant de faveurs imméritées devait rester enseveli dans le silence éternel, ainsi le demandait l'amour-propre; mais, à notre époque de dénigrement et d'indépendance, il est pour le pèlerin de Rome un devoir impérieux, c'est de faire connaître la royauté pontificale dans son double caractère de majesté divine et de bonté paternelle.

La vue seule du Vatican, ces salons grandioses où brille le luxe des beaux-arts, ces gardes qui les occupent, ces officiers empressés, tout annonce au voyageur la majesté des rois, et, malgré qu'il en ait, un sentiment de

crainte s'empare de son âme. Si, parvenu au fond du palais, on se trouvait en présence d'un monarque assis sur un trône, environné de magnificence; si on ne recueillait de sa bouche que quelques rares paroles dictées par l'étiquette et réglées par la politique, on resterait sous l'unique impression du respect et de la crainte, en sortant on pourrait être fier, mais on ne serait pas satisfait: le cœur n'aurait point eu sa part. Telle est pourtant l'audience des rois du siècle; tel est le sentiment dominateur qu'elle inspire. Ne vous en étonnez pas, ils sont maîtres,ils ne sont pas pères; ils le savent, et vous le savez comme eux.

Bien différent est le roi du Vatican. A l'impression de crainte et de respect produite par l'appareil imposant de la majesté souveraine se mêle, en sa présence, le délicieux sentiment de la confiance et de l'amour. Tous ces magnifiques salons aboutissent à une modeste pièce, où se trouve non point un monarque dans le sens dégénéré du mot, mais un père qui vous accueille avec empressement, qui vous reçoit dans ses bras, qui vous caresse comme un fils chéri, qui s'abaisse jusqu'à vous pour vous élever jusqu'à lui, qui s'identifie avec vous afin de mettre son cœur à l'unisson du vôtre; qui vous parle comme s'il vous avait toujours connu, et dont les lèvres ne s'ouvrent que pour vous sourire et les mains que pour vous bénir.

Dans ce double caractère de force et de douceur, d'autorité et d'amour, de majesté et de simplicité, le type divin du pouvoir se révèle. Un sentiment inconnu, mélange indéfinissable de respect, de confiance, d'amour et de dévouement, domine tous les autres : l'impression est délicieuse; car l'esprit, le cœur, toutes les facultés sont satisfaites. Ainsi, père et roi, et roi parce qu'il est père,

voilà Grégoire XVI, voilà le pape. Telle est la royauté du Vatican, telle fut celle du Calvaire.

Le cabinet dans lequel je reçus mon audience est une pièce oblongue, assez étroite et simplement meublée; sur un des côtés était une table à écrire. Des papiers, quelques livres, un modeste encrier et un beau crucifix en ivoire avec une statuette de la Sainte Vierge, en faisaient tout l'ornement. Sur une estrade d'environ 6 pouces de hauteur était placé un simple fauteuil de bureau : il n'y a pas d'autre siége. Le Saint-Père portait une soutane de molleton blanc, sans ceinture, suivant l'usage d'Italie ; des bas blancs, une calotte blanche, avec une pèlerine de la même couleur, longue comme la moitié d'un camail ordinaire, complétaient sa toilette. Les mules seulement étaient rouges et ornées d'une croix d'or.

Grégoire XVI est d'une stature élevée, ses cheveux sont blancs comme la neige. Il a le teint frais, plutôt pâle que coloré, la voix douce et forte, les yeux grands et noirs, ornés de larges sourcils bien arqués. Sa démarche est ferme et sa taille droite, malgré le poids de soixante-seize ans. Ses facultés morales ont conservé toute leur vigueur : sa mémoire surtout est étonnante. Ajoutez à tous ces avantages la dignité et la simplicité des manières avec je ne sais quel air de spirituelle bonhomie, et vous aurez le portrait non flatté de l'auguste et vénérable vieillard.

Parmi les cérémonies usitées dans les audiences papales, il en est une dont il n'est pas inutile d'expliquer l'origine, d'autant qu'elle exprime à sa manière la nature de la royauté chrétienne qui vient de nous occuper : je veux parler de la génuflexion et du baisement des pieds. Les peuples anciens témoignaient leur respect pour la

majesté souveraine, soit en fléchissant le genou, soit en se prosternant le front dans la poussière. De là ces expressions si fréquentes dans les auteurs contemporains : *genuflexus ante eum, provolutus ad pedes.* Encore aujourd'hui, les Orientaux s'inclinent jusqu'à terre lorsqu'ils paraissent devant leurs maîtres.

Cet usage, le Christianisme l'a conservé, et le catholique rend avec amour et dignité au vicaire de Jésus-Christ l'hommage que la crainte ou la flatterie arrachait aux peuples courbés sous le joug du despotisme. Mais les premiers souverains pontifes, ne voulant pas qu'on pût croire qu'ils l'exigeaient pour leur personne, placèrent la croix sur leur chaussure, afin que le fidèle en se prosternant devant eux baisât ce signe adorable. Dans l'église de *Saint-Martin des Monts,* nous vîmes la croix sur une pantoufle du pape saint Martin Ier, martyrisé vers le milieu de septième siècle. Le même signe se trouve dans le portrait en mosaïque d'Honorius Ier, à Sainte-Agnès hors des Murs, et dans celui de saint Corneille, également en mosaïqne, dans l'église de Sainte-Marie *in Trastevere.*

A ce premier signe d'humilité, les souverains pontifes ont ajouté, depuis saint Grégoire le Grand, le titre de *Serviteur des serviteurs de Dieu : Servus servorum Dei.* Ces trois mots, gravés au cœur des monarques, seraient la garantie de leur trône et la félicité de leurs peuples. S'il n'en est pas ainsi, qu'on se garde de l'imputer à l'Église romaine, qui dans les moindres usages et dans les plus solennels enseignements se révèle comme la plus grande école de respect et la plus grande école de dévouement.

13 Janvier.

Visite au P. Mautone. — **Détails sur saint Alphonse, sur sa canonisation.** — Lettre du saint. — **Sa rhéologie est-elle une théologie locale, nouvelle, dangereuse, de contrebande ? — Piquante** conversation du bon Père. — **Visite à Saint-Louis des Français.**

Depuis longtemps une visite à laquelle je tenais beaucoup m'avait été promise. Vers dix heures, un excellent ami vint me prendre et me conduisit chez les religieux du *Très-Saint-Rédempteur :* le père Joseph Mautone, supérieur de la maison, était l'objet de ma vive curiosité. Ce vénérable vieillard a reçu l'habit religieux des mains de saint Alphonse de Liguori, avec lequel il a vécu quatre ans. Nous le trouvâmes dans sa petite cellule, occupé à mettre en ordre quelques opuscules inédits du François de Sales de l'Italie.

Aux questions que je lui adressai sur la vie intime du saint évêque, il me répondit : « Malgré ses souffrances continuelles, notre père était on ne peut ni plus gai, ni plus aimable. Pendant la récréation, il ne manquait pas de jouer du piano ou du clavecin pour divertir la communauté; il était l'âme de la conversation. A partir du jour où il fut nommé évêque, il ne voulut plus toucher à ses instruments. « Mon père, lui disaient ses enfants, pourquoi ne jouez-vous plus ? — *Ma che, ma che direbbe la povera gente?* Que dirait le pauvre peuple? il ne manquerait pas de dire : Pendant que nous sommes dans la misère et le travail, Monseigneur s'amuse. » Pour éviter cette espèce de scandale, il ne reprit son clavecin qu'après avoir donné sa démission.

Digne enfant de saint Alphonse, le père Joseph est lui-même un très-aimable vieillard. Une longue causerie

s'engagea sur la théologie morale du saint évêque et sur les contradictions qu'elle avait rencontrées. « Ah! me dit-il, ces contradictions ne datent pas d'aujourd'hui, j'en sais quelque chose. Postulateur de la cause dans le procès de la canonisation de notre père, j'ai eu de rudes combats à soutenir. Un jour, entre autres, le promoteur de la foi, que nous appelons vulgairement *l'avocat du diable*, crut m'avoir pris dans ses filets en m'objectant que saint Alphonse avait manqué de *prudence*, puisqu'il avait soutenu le probabilisme, contrairement à l'opinion d'un grand nombre de théologiens. Et cela est si vrai, ajoutait-il, qu'on assure qu'Alphonse de Liguori s'est lui-même rétracté avant de mourir. »

A ces mots, le bon vieillard, ôtant sa barrette, me disait d'un air malin : « Je le laissai aller sans l'interrompre; on me croyait presque battu. Quand il eut fini, je lus ma réponse à l'objection d'imprudence; elle fut trouvée victorieuse par la sacrée Congrégation, et le promoteur lui-même abandonna ce chef d'accusation. Restait la prétendue rétractation du saint : c'est là que j'attendais l'avocat du diable. Je tire de mon dossier la lettre que voici, écrite par le saint lui-même peu de temps avant de paraître devant Dieu. » Ouvrant alors le tiroir de sa table, il me lut cette lettre : elle est tellement décisive, qu'on me pardonnera de la rapporter :

« Le père Patuzzi m'insinue bien des fois dans son livre que je dois me rétracter; mais il laisse entendre que j'aimerais mieux exposer le salut de mon âme que d'y consentir. Je le remercie de la bonne opinion qu'il a de moi. Ainsi j'ai quitté le monde, je me suis privé de ma liberté en entrant dans ma congrégation, où l'on fait vœu de parfaite pauvreté et de persévérance; en un mot, je me suis condamné à vivre en missionnaire dans une

étroite cellule, et pourquoi? pour mourir en réprouvé, et cela parce que je ne veux pas me rendre à la vérité et rétracter mon opinion. Mais quelle folie serait la mienne! d'autant qu'il n'y aurait pour moi aucun déshonneur à me rétracter, mais gloire devant le monde entier.

« En me rétractant je dirais que jusqu'ici j'ai été dans la bonne foi, mais qu'étant homme sujet à l'erreur, je me suis empressé de me rendre à la lumière, lorsqu'il a plu au Seigneur de m'éclairer. Je suis certain que tous, même mes partisans, me regarderaient comme un homme de conscience et ne me refuseraient pas leurs éloges. Quant aux antiprobabilistes, de quelles louanges ne me combleraient-ils pas en me voyant passer dans leur camp? Au contraire, en restant dans mon opinion, je passe auprès du père Patuzzi et de ses adhérents pour un cerveau fêlé, un relâché, un obstiné, et, qui mieux est, pour un homme ridicule et de mauvaise foi.

« Mon grand âge et mes infirmités m'avertissent que je paraîtrai bientôt devant Dieu; mais je me console en pensant que ma sentence éternelle sera rendue non par le père Patuzzi, mais par Jésus-Christ qui voit le fond des cœurs. Il est vrai, je crains le jugement à cause de mes péchés, mais nullement à cause de l'opinion que je soutiens, car elle me paraît tellement certaine que l'Église seule pourrait me la faire abandonner en la condamnant. Dans ce cas je soumettrais mon jugement à son infaillible autorité, mais j'obéirais sans savoir pourquoi. *Ed in tal caso io sottoporrò il mio giudizio alla di lei autorità infallibile, e dirò che mi bisogna ubbidire, benchè siami ignoto il perchè.* »

Ailleurs le saint s'exprime ainsi : « Votre paternité saura que j'eus dès le principe pour maîtres et pour directeurs dans les études ecclésiastiques des partisans

du rigorisme; que le premier auteur placé entre mes mains fut Ginetti, chef des probabilioristes, et que pendant longtemps je fus l'ardent défenseur du probabiliorisme. Plus tard, examinant les raisons de l'opinion contraire, j'ai changé de sentiment. Pendant l'espace de trente ans environ que je me suis occupé de cette question, j'ai lu d'innombrables auteurs, partisans de l'une et de l'autre opinion : et pendant tout ce temps-là je n'ai jamais cessé de demander à Dieu de me faire connaître le système que je devais embrasser afin d'éviter l'erreur. Enfin, j'ai fixé mon opinion, appuyé non sur mon discernement personnel, mais sur l'enseignement des théologiens, et, avant tous, du prince de la théologie, saint Thomas, l'oracle de toutes les écoles et le docteur de l'Église.

« Je me suis appliqué souvent à bien examiner ma conscience. Je suis certain de n'avoir écrit ni par passion ni par enthousiasme... Je termine. Depuis plusieurs mois je suis atteint d'une maladie qui ne me laisse aucun repos et qui vraisemblablement me conduira bientôt dans la tombe. Or, on dit communément qu'autre est le langage qu'on tient pendant la vie et autre celui qu'on tient à l'article de la mort; car à l'heure de la mort on éprouve des remords qu'on ne sent point, ou, pour mieux dire, qu'on ne veut point sentir pendant la vie. Eh bien, je n'ai aucun remords d'avoir soutenu mon système touchant le probabilisme; que dis-je? mon plus grand remords serait de tenir le système contraire dans l'instruction des autres, bien qu'appuyé sur l'opinion de certains auteurs modernes. Dans l'enseignement j'ai suivi le conseil de saint Chrysostome : *Circa vitam tuam esto acerbus, circa alienam benignus.* »

« A la lecture de ces lettres, ajoutait le père Joseph,

vous auriez vu le promoteur de la foi ouvrir de grands yeux. Il resta muet, et la sacrée Congrégation déclara qu'Alphonse avait pratiqué la prudence dans un degré *héroïque;* et remarquez qu'il s'agit ici de la prudence de l'écrivain qui doit le diriger dans ses enseignements. La bulle fut rédigée et portée à l'approbation du Saint-Père. Le cardinal rapporteur tremblait en la lisant, tant les expressions de la Congrégation étaient fortes et explicites sur les ouvrages et la saine doctrine d'Alphonse. Lorsqu'il fut arrivé au passage qui contenait ce jugement, le Saint-Père l'interrompit en s'écriant : *Bravo, tutto questo è vero.* Jugez de ma consolation en apprenant cette parole sortie de l'oracle de la vérité! Je dis à mon tour : *Petrus locutus est, causa finita est;* Pierre a parlé, la cause est finie. »

« — Pas pour tout le monde, lui dis-je.—Ah! oui, je sais, reprit-il vivement, qu'il y a quelques mauvais Français, *Francesacci,* qui résistent encore. Mais ils ne sont pas méchants, *non sono cattivi,* dit-il en portant l'index à son front, *sono pazzi, si, si, pazzi, e perchè;* oui, oui, fous, et voici pourquoi. » Alors il se mit à me développer avec beaucoup de logique et de lucidité les conséquences du gallicanisme et du rigorisme. « Je connais ces messieurs, continua le spirituel vieillard. Théologie locale, théologie nouvelle, théologie dangereuse, théologie de contrebande : voilà ce qu'ils disent de la morale de saint Alphonse. »

Puis, ôtant de nouveau sa barrette, il s'inclinait de mon côté et reprenait avec une douce ironie : « Théologie locale! *ma, per Baccho,* très-*locale* en effet, puisqu'elle est adoptée dans *tous les lieux* du monde, en Italie, en Allemagne, en Pologne, en Bosnie, en Servie, aux Indes, en Amérique et même en France. Voilà les

de sept de vos évêques qui, d'accord avec soixante-cinq de leurs collègues, prient le Saint-Père de mettre Alphonse au nombre des docteurs de l'Église. Théologie locale! mais quand elle ne serait pas pour toute la catholicité, vos Français devraient encore la regarder comme faite pour leur pays.

« A qui, je vous prie, Sa Sainteté a-t-elle répondu solennellement qu'on pouvait, *tuta conscientia,* suivre en tout les opinions de saint Alphonse? Est-ce à un évêque italien, allemand, espagnol? Non, c'est à un cardinal français qui, apparemment, ne le consultait pas pour l'Italie, l'Allemagne ou l'Espagne; mais pour la France, mais pour son diocèse; et la preuve, c'est que la pieuse Éminence s'est empressée d'envoyer à ses prêtres la réponse du vicaire de Jésus-Christ, en les exhortant à suivre une morale approuvée par la mère et la maîtresse de toutes les Églises. Et quand cette consultation a-t-elle été faite? Il n'y a ni cent ans, ni cinquante ans, ni vingt-cinq ans; il y a neuf ans. La morale de saint Alphonse est donc bonne pour la France actuelle [1].

« Théologie locale! mais si elle est bonne pour une partie de la catholicité, *perchè, di grazia,* ne serait-elle pas bonne pour les autres? Depuis quand la morale a-t-elle cessé d'être *une?* Qui a jamais osé dire que la règle des mœurs pouvait varier suivant les degrés de longitude? Ce qui est juste, honnête, licite, en Italie, en Allemagne, en Espagne, peut-il être injuste et illicite en France? Il ne s'agit pas, dans la morale de saint Alphonse, de certaines applications de détail qui peuvent varier suivant les lieux et les personnes, tout en admettant comme vrai

[1] [illegible]ponse du Saint-Siége à Son Éminence le cardinal de [illegible]evêque de Besançon, 31 janvier 1833.

le principe d'où elles découlent ; il s'agit du fondement même de toute sa théologie, savoir, si une loi douteuse oblige ou n'oblige pas. Or, la solution de ce problème ne peut varier suivant les pays et les personnes; elle doit être nécessairement la même partout. Eh bien, l'Église a trouvé irrépréhensible la solution donnée à ce problème par saint Alphonse; donc dans tous les pays on peut, pour ne pas dire on doit, suivre la morale qui en découle. *Ecco in breve per la theologia locale :* voilà en peu de mots pour la théologie locale!

« — *Benone, padre, benone;* très-bien, père, très-bien, lui dis-je. Mais c'est une théologie nouvelle : on ne peut le nier. — Théologie nouvelle! reprit-il; *ah! Francesacci, qui vi prendo;* ah! gallicans, je vous prends ici. Ne vous en déplaise, sur ce point les novateurs ne sont pas ceux qu'on croit! Quelle est, je vous prie, la date de vos théologies favorites? Combien en citez-vous qui soient les aînées de celle que je défends? J'en connais de vos théologies qui n'ont pas cinquante ans, qui n'ont pas vingt-cinq ans, il y en a même une qui n'est pas tout à fait née. Vous en avez, dites-vous, qui sont anciennes. Oui, elles datent de la seconde moitié du dix-septième siècle. Mais saint Thomas, saint Bonaventure, saint Antonin, saint Raymond de Pennafort, les *six cent cinquante-six princes* et grands seigneurs du monde théologique, dont les oracles composent la morale de saint Alphonse, ne sont pas d'hier. Ils régnaient avant vos théologiens, et, Dieu aidant, ils régneront encore après les nouveaux venus.

« Ah! vous dites que vous les entendez mieux que nous : *ma per Baccho!* avez-vous jamais réfléchi sur ce fait si frappant? D'un côté, je vois en morale toutes les Églises du monde, Rome à leur tête, marchant

dans la même voie et adoptant sans contestation la morale de saint Alphonse ; de l'autre, quelques Français qui la repoussent. Les unes et les autres disent avoir ces grands saints pour maîtres et pour docteurs ; de quel côté est la vraie interprétation ? Qui a changé ? *Ab initio non fuit sic.*

« Cette division n'a pas toujours existé ; avant 1641, la France était à l'unisson des autres Églises. Lisez vos conférences ecclésiastiques, vos rituels, vos théologies antérieures à cette époque ; elles vous offriront la preuve de ce magnifique accord. Pourquoi, quand et comment a-t-il cessé ? demandez-le au jansénisme. Le clergé de France, tout en restant catholique, ne fut pas assez sur ses gardes contre les sévères nouveautés de la secte. Une nouvelle pratique remplaça l'ancienne, excepté toutefois dans certaines communautés religieuses, qui conservèrent jusqu'à la révolution française les anciennes traditions. Voilà en peu de mots pour la théologie *nouvelle.* »

Le bon père, que j'écoutais avec l'intérêt le plus vif, s'arrêta un instant et m'offrit un portrait original de saint Alphonse, ainsi qu'un carré de papier sur lequel étaient des notes écrites de sa main, puis un morceau du drap sur lequel le saint évêque avait expiré. Je reçus ces objets avec une respectueuse reconnaissance ; puis, après quelques détails sur la pauvreté d'Alphonse, je poussai de nouveau son habile défenseur en ajoutant : « Convenez, cependant, mon père, que cette théologie est dangereuse, et qu'on en abuse. »

« — Théologie dangeureuse ! *Gesù mio!* je vais vous traduire cette modeste prétention de vos Français : « Moi, soussigné, supérieur, professeur, directeur de séminaire, curé, vicaire français, sachant, en droit,

mieux que le pape si une théologie est bonne ou mauvaise; connaissant, en fait, mieux que lui la morale qu'il convient d'enseigner en France, je déclare dangereuse la théologie de Liguori, approuvée par le pape, et mauvaise en France quoique bonne pour l'Italie, pour l'Allemagne, pour l'Espagne et le reste du monde. En foi de quoi je déclare que ma conscience ne me permet ni de suivre, ni d'enseigner la susdite morale, et que Rome aurait beaucoup mieux fait de mettre Liguori à l'index que de l'inscrire au Catalogue des saints. »

« — Voilà, voilà, me dit en souriant l'excellent vieillard, la modestie de vos docteurs. Or, ajouta-t-il, qui que vous soyez, supérieur, directeur, professeur de séminaire, malgré le respect que vous m'inspirez, malgré ma vénération pour la Sorbonne, votre concile permanent des Gaules, je vous déclare, à mon tour, que je ne connais qu'un homme au monde à qui il a été dit : *Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Église; confirme tes frères; pais mes agneaux, pais mes brebis.* Ce qu'il condamne, je le condamne; ce qu'il approuve, je l'approuve. Pouvez-vous en dire autant ? On en abuse, ajouta-t-il encore; mais on abuse aussi de l'Évangile : est-il mauvais pour cela ? »

Et il me fixait dans le blanc des yeux, scrutant ma pensée. Comme je le voyais en si beau chemin, je lui dis, pour le lancer jusqu'au terme : « Il n'est pas moins vrai que c'est une théologie de contrebande qui s'introduit furtivement dans les séminaires et dans les diocèses, au grand déplaisir des professeurs et des évêques. Théologie de contrebande ! *ma che vergogna !* le Saint-Père est-il ou n'est-il pas le chef de l'Église universelle ? Son royaume spirituel, son droit de régir et d'enseigner s'étend-il ou ne s'étend-il pas sur tous les royaumes, même

sur la *bienheureuse* Église gallicane ? A-t-il, ou n'a-t-il pas le droit d'approuver, de blâmer les prédicateurs et les théologiens, de faire enseigner ou de condamner les doctrines ? de leur donner ou de leur refuser des visa et des passe-ports pour tout l'univers.

« Si vous dites oui, et il faut bien que vous en passiez par là, sous peine de cesser d'être catholique, pourriez-vous me nommer qui a le droit de déclarer marchandise de contrebande une théologie approuvée et recommandée par le vicaire de Jésus-Christ ? Qui a le droit d'établir des douanes sur les frontières de tel ou tel empire pour peser, vérifier, contrôler, contre-marquer, arrêter, confisquer les doctrines qu'il envoie ? Eh bien, la morale de saint Alphonse vient de Rome, son passe-port est signé *Benoît, Clément, Léon, Pie, Grégoire*. Donc elle n'est pas une marchandise de contrebande ; donc elle est en règle ; donc libre passage et libre circulation ; donc aux autorités compétentes de lui prêter secours et assistance en cas de besoin. »

A ces mots, le révérend père se découvre encore et me dit en inclinant profondément la tête : « Combien vos Français en ont-ils qui présentent les mêmes certificats ? » Je ne pus m'empêcher de sourire en voyant la verve du bon vieillard. Le sel de sa conversation me la fit tellement goûter que je n'ai pas eu de peine à la rapporter tout entière. Puisse-t-elle servir à fixer les esprits sur une question de la plus haute importance !

En rentrant, je visitai *Saint-Louis des Français* ; c'est la plus belle église nationale qu'il y ait à Rome. Outre la magnifique façade de travertin, on y admire deux superbes fresques du Dominiquin ; les peintures de la voûte par le chevalier d'Arpin ; le tombeau du cardinal de Bernis, et surtout un petit tableau de la Sainte Vierge,

placé dans la sacristie ; cet ouvrage, de toute beauté, est attribué au Corrége. Bâtie en 1589 sur les dessins de Jacques de la Porte, l'église est dédiée à la Sainte Vierge, à saint Louis, roi de France, et à *saint Denis l'Aréopagite, apôtre des Gaules*.

Ainsi, n'en déplaise à nos critiques de réaction, Rome et nos aïeux ont toujours cru que la Gaule celtique tient la foi de l'illustre disciple de saint Paul. Vraiment, lorsqu'on a lu les savantes *Dissertations du père Mamachi*, on s'étonne que la France moderne ait pu répudier une si noble origine. Jusqu'au commencement du dix-septième siècle, on ne mettait pas sérieusement en doute, même parmi nous, la mission de saint Denis. Le *Martyrologe gallican*, publié par le savant Du Saussaye, et l'église de Saint-Louis des Français à Rome en sont un double monument : ne se trouvera-t-il pas *aujourd'hui* un critique digne de ce nom, pour reviser ce procès ?

14 Janvier.

L'abbé Palotta. —Le padre Bernardo. — Le père Ventura. — Prédication italienne.

Mgr de B..., protonotaire apostolique, célébrait dans sa chapelle privée la fête patronale de saint Louis : il me pria d'y dire la messe. Je fus d'autant plus reconnaissant de cette aimable invitation qu'elle devait me procurer l'avantage de voir un des saints de Rome, le révérend père Bernardo, religieux minime. Lui et l'abbé Palotta sont hautement accusés de faire des miracles. Le fait est qu'ils jouissent à Rome de cette vénération [illegible]gieuse qui s'attache à la sainteté, comme l'ombre au

corps ; et tout porte à croire qu'ici la voix du peuple est la voix de Dieu.

L'abbé Palotta est un prêtre séculier, Napolitain d'origine, ami et compagnon du vénérable chanoine del Buffalo, fondateur de la *Congrégation du précieux Sang* ; il a hérité de son esprit et de son zèle. Sa vie se passe en toutes sortes de bonnes œuvres. Je vais citer en particulier l'*Apostolat catholique*, vaste conception du génie de la foi, dans laquelle viennent se concentrer toutes les pensées particulières, toutes les œuvres isolées tendant à la gloire de Dieu et au bien spirituel des hommes. C'est pour faire connaître cette œuvre, en la représentant avec son caractère d'universalité, que pendant l'octave de l'Épiphanie, on prêche dans toutes les langues à Saint-André *della Valle*, et qu'on y célèbre la messe dans tous les rites.

L'abbé Palotta est continuellement appelé auprès des malades ; s'il y a une mission difficile, elle semble être de son ressort, tant est grande la confiance qu'inspirent ses vertus ! Il porte toujours sur lui une image de la Sainte Vierge, placée dans un grand reliquaire, et, au lieu du *bonjour* ou de l'*au revoir* mondain, il offre Marie à votre vénération. Cet homme extraordinaire est petit de taille, mince et un peu voûté. Ses cheveux déjà grisonnants, son teint pâle, ses grands yeux bleus comme le ciel de Rome, son regard doux et pénétrant, sa figure ovale, d'une grande pureté, l'aménité de ses manières, l'air de mélancolie et de candeur répandu sur toute sa personne, mais surtout sa foi qui ne doute de rien, vous inspirent je ne sais quel sentiment de confiance filiale et de respect religieux dont on ne peut se défendre. L'abbé Palotta parle peu, et son maintien toujours composé donne l'idée d'un véritable *mystique* dans le bon sens de ce mot.

Autre est le *padre Bernardo,* car la grâce se modifie suivant les caractères et les tempéraments. Calabrais de naissance, soldat avant d'être religieux, le père Bernard a des allures plus décidées que l'abbé Palotta. Sa taille est haute, sa démarche vive et saccadée, sa physionomie mobile, des cheveux noirs comme jais, un teint brun, des yeux noirs et petits, brillants comme des flambeaux dans leurs orbites profondes, des lèvres pincées, des pommettes saillantes caractérisent en lui le type méridional. Aimable, gai, simple, un peu négligé, il attire à lui par la rondeur de ses manières, la spirituelle vivacité de sa parole, et cet inexplicable cachet de sainteté empreint sur toute sa personne, dont il ne se doute même pas.

Quand il sort, tout le monde l'arrête dans les rues pour lui baiser la main et se recommander à ses prières. Cela lui arrive tous les jours ; car du matin au soir et du soir au matin il est appelé auprès des malades, des affligés et des pécheurs. Toutes les classes se le disputent, et il se donne tout à tous. Mais sa santé ne peut y suffire, et, quoique jeune encore, il est déjà courbé, bien moins sous le poids de ses quarante-cinq ans que par les austérités et les fatigues. Pour le ménager, ses supérieurs l'envoyèrent, il y a quelque temps, en Calabre. A peine le peuple de Rome eut-il appris le départ du *saint,* qu'il se porta en foule au couvent des Minimes et réclama avec larmes son consolateur et son ami. Sa prière parvint jusqu'au souverain Pontife qui rappela le père Bernard, et longtemps le peuple fit la garde pendant la nuit autour du monastère pour empêcher qu'on ne le lui enlevât une seconde fois.

Nous eûmes le bonheur d'assister à la messe, célébrée la chapelle de monseigneur de B...; il la dit comme

un saint qu'il est, avec beaucoup de recueillement et de simplicité. Il ne resta que vingt minutes à l'autel, et ne fut long qu'à l'Offertoire, au *Memento*, à la Consécration et à la Communion. Tout le reste, il l'expédia lestement : on voyait qu'il traitait avec Notre-Seigneur en ami. Il eut la bonté de nous donner à chacun un souvenir et de nous parler de la France, dont il connaît bien la situation morale. La réputation d'homme de Dieu dont jouit le padre Bernardo est tellement réelle que, dans les affaires difficiles, le souverain Pontife a souvent recours à ses lumières.

On le voit, Rome est un grand reliquaire où se trouvent non-seulement des saints morts, mais encore des saints vivants : il doit, ce me semble, en être ainsi. Est-ce que la note de sainteté ne doit pas être permanente et sensible dans l'Église, comme celle de catholicité? N'est-ce pas au cœur même de la céleste épouse de l'Homme-Dieu, que ce caractère doit briller d'un éclat plus constant et plus vif? Or, c'est par la permanence du miracle que la sainteté de l'Église devient surtout incontestable. Eh bien, les saints morts, dont les reliques remplissent les Catacombes de Rome ou reposent sous les autels, comme le corps du bienheureux Crispino et du bienheureux Léonard de Port-Maurice, prouvent qu'elle était sainte aux siècles passés, et les saints vivants montrent qu'elle n'a pas cessé de l'être.

J'ai dit que l'abbé Palotta dirigeait l'Apostolat catholique : nous nous rendîmes à Saint-André *della Valle*, pour contempler cette grande œuvre en action. Pendant la journée plusieurs sermons avaient eu lieu en différentes langues; celui du soir fut prêché par le célèbre père Ventura, dont un immense concours environnait la chaire. A peine si la vaste église avec les chapelles laté-

rales suffisaient à la multitude. Le père parut sur le *palco*, espèce d'estrade élevée de 6 pieds au-dessus de l'auditoire; assez large pour y placer une table et un fauteuil, et assez longue pour que le prédicateur puisse se promener. Du reste, elle n'est entourée ni de grilles, ni de balustrades; seulement des draperies plus ou moins riches la recouvrent entièrement et retombent jusqu'à terre. Le prédicateur n'avait d'autre vêtement que son costume de théatin. Après l'exorde, le grand orateur se mit en mouvement et, s'en allant de droite à gauche, puis de gauche à droite, il distribuait la parole sainte à toutes les parties de la nombreuse assistance. Grâce à cette liberté, il y avait dans son action et dans son geste un naturel et une dignité que rendront toujours impossibles les espèces de tonneaux coupés dans lesquels l'art moderne emprisonne le prédicateur cisalpin.

Je n'ai pas vu de recueillement plus parfait. Il est vrai que le sujet en lui-même inspirait, à Rome surtout, un intérêt puissant : *Marie, reine des Apôtres*, tel fut le thème de l'orateur. Je ne sais lequel on devait le plus admirer ou de la noble simplicité, ou de la prodigieuse érudition avec laquelle le sujet fut traité. En homme supérieur, le père Ventura, parlant à un auditoire composé en partie de gens du peuple, sut par la clarté tout évangélique de son élocution se mettre au niveau des plus simples esprits; en même temps que sa science profonde forçait l'assentiment de la raison la plus élevée.

Il nous montra que Marie méritait son titre glorieux, non-seulement parce qu'elle fut la mère du Roi des Apôtres, mais encore parce qu'elle avait été le premier apôtre de son Fils. A la crèche elle le fit connaître aux Mages; au cénacle elle présidait à la diffusion de l'Église

après avoir présidé à sa naissance dans la grotte de Bethléem. C'est elle qui révéla aux Apôtres les mystères de la sainte Enfance; elle qui obtint à saint Pierre le pardon, aux autres Apôtres la fidélité, et à saint Étienne le courage du martyre; elle qui mit fin à la controverse entre saint Pierre et saint Paul. A elle Pierre bâtit une église en Palestine, Paul en Espagne, Thomas dans l'Inde, André en Achaïe.

En entendant chacune de ces propositions, la plupart si nouvelles pour moi, je me disais intérieurement : Comment le père va-t-il la prouver? Mais voilà, chose étonnante! qu'à la suite de chaque assertion venaient en preuve un ou plusieurs textes des Pères de l'Église. Ce sermon produisit une impression profonde et donna une haute idée de l'éloquence et de la science du prédicateur. Vers la fin le père s'arrêta, tout l'auditoire se mit à genoux, et l'on récita à haute voix trois *Ave, Maria,* afin que la grâce vînt, comme une rosée bienfaisante, féconder la semence sacrée déposée dans les âmes : cela me parut touchant et parfaitement logique.

Pendant ce moment de repos les membres d'une confrérie firent la quête. Couverts de grands sacs de bure noire qui les cachaient entièrement sans excepter la figure, ils parcouraient toutes les nefs de l'église. Afin de ne pas déranger l'assistance en pénétrant dans les rangs, ils étaient munis de longues baguettes à l'extrémité desquelles un sac était suspendu; ils le faisaient arriver devant chaque auditeur qui pouvait, sans se gêner, y déposer son offrande : un brillant salut couronna dignement le sermon.

Je dois dire que la prédication italienne diffère notablement de la nôtre. A Rome, en particulier, les sujets de morale ont la préférence, on n'y supporte pas nos

sermons philosophiques. Un sujet pratique approprié aux besoins de l'auditoire, les témoignages de l'Écriture, des Pères, des conciles, avec quelque trait d'histoire : voilà pour le fond. Quant à la forme, elle est simple, le style moins étudié que chez nous, le pathétique beaucoup plus fréquent, surtout le dialogue avec l'auditeur, ou le colloque avec le crucifix invariablement attaché à la chaire, quand le prédicateur ne le tient pas à la main. Aux sujets de morale se joint l'herméneutique ou explication historique, dogmatique et morale de l'Écriture sainte : j'en parlerai plus tard.

15 Janvier.

Église de Bélisaire. — Sainte-Marie *in Fornica*. — Bûcher impérial. — Description. — Funérailles d'Auguste; son mausolée. — Détails sur la chemise d'amiante.

La partie du Champ de Mars qui avoisine le mausolée d'Auguste nous restait à explorer. Au lieu de nous y rendre par la place d'Espagne, nous prîmes la direction de la fontaine de *Trevi*, et, regagnant la Rotonde, nous arrivâmes par le centre de Rome sur le nouveau théâtre de nos investigations. La raison de ce détour était le désir de visiter la petite église de Sainte-Marie *in Fornica*, bâtie près de la fontaine de Trévi ; son nom lui vient des arcs *fornices* qui supportaient l'ancien aqueduc de l'eau virginale. Les ornements qui la décorent n'ont rien de remarquable ; mais son origine excite vivement la curiosité du voyageur.

Bélisaire, obéissant aveuglément aux ordres sacriléges de l'impératrice, avait osé déposer le pape Pélage. Mais l'illustre guerrier ne fut pas longtemps sans recon-

naître sa faute. Il s'en humilia, et, pour perpétuer la mémoire de son repentir, il fit élever cette église que nous étions venus visiter. Sur la partie extérieure de la muraille latérale on voit une table de marbre dont l'inscription rappelle ce fait tout ensemble humiliant et glorieux. Voici cette inscription assez grossièrement sculptée :

Hanc vir patricius Vilisarius urbis amicus
Ob culpæ veniam condidit Ecclesiam.
Hanc idcirco pedem qui sacram ponis in ædem,
Ut miseretur eum sæpe precare Deum :
Janua adest templi Domino defensa potenti.

« Le patricien Bélisaire, ami de Rome, a bâti cette église en réparation de sa faute. C'est pourquoi vous qui entrez dans ce sanctuaire, priez souvent Dieu qu'il ait pitié de lui : voici la porte du temple défendue par un maître puissant. » Entré dans l'église monumentale, le pèlerin prie volontiers pour Bélisaire, et il regrette vivement ces âges de foi où la faiblesse humaine savait racheter ses fautes par une éclatante expiation.

Parvenus dans la rue *della Scrofa*, voisine de l'église de Saint-Augustin, nous étions au lieu même où s'élevait jadis le *bustum* impérial : ici venait finir la gloire des maîtres du monde. Avant même d'attendre les ravages de la tombe, leur corps était réduit en cendres. Élevé d'abord pour brûler le corps d'Auguste, le bûcher devint permanent et servit à consumer ses successeurs. Que de graves pensées surgissent de ce lieu tant de fois témoin de la vanité des grandeurs les plus étonnantes que l'homme puisse atteindre ! Le monument fatal qui servit à réduire en poudre tant de Césars divinisés a péri comme eux, il n'en reste que l'emplacement et le sou-

venir; mais l'histoire à la main il est possible de le reconstruire et de l'étudier.

Qu'on se représente un temple quadrangulaire formé d'une énorme pile de bois, dont l'intérieur est rempli de matières combustibles, et l'extérieur recouvert de tentures brochées d'or et décoré de peintures et de statues. Ce temple se compose de quatre étages à jour, se retraitant l'un sur l'autre, de manière que le second est plus petit que le premier, le troisième que le second, et ainsi de suite. Quand Auguste fut mort, on l'exposa pendant sept jours dans le vestibule du *palatium*. Sur un lit vaste et élevé, orné d'or, d'ivoire et de housses de pourpre brodées d'or, on voyait une statue de cire à la ressemblance de l'empereur. Hélas! le maître du monde n'était plus qu'un cadavre, et pour le dérober à la vue, une place avait été réservée dans la partie inférieure du lit, pour y renfermer le véritable corps. Auguste était représenté couché, revêtu de l'habit triomphal et ayant toute la pâleur d'un malade [1].

Auprès du lit se tenait un jeune et bel esclave, qui, avec un éventail en plumes de paon, chassait les mouches de dessus le visage du prince, comme pour protéger son sommeil. Autour du lit on voyait siéger, pendant la plus grande partie du jour, à gauche, tout le sénat en habits de deuil; à droite, les matrones distinguées par les dignités de leurs maris ou de leurs parents. Elles ne portaient ni parures d'or, ni colliers; toutes étaient vêtues de simples robes blanches, et dans l'attitude d'une profonde tristesse. Pendant les sept jours, les médecins se présentèrent quotidiennement, comme s'ils visitaient un malade, et disaient chaque fois : Il va plus mal [2].

[1] HERODIAN., IV, *Ant.*, p. 87.

[2] ID., *ibid.*

Le jour des obsèques, les consuls désignés se rendirent à la maison Palatine, pour faire la levée du lit funéraire, que quarante soldats prétoriens prirent à l'épaule. En avant du lit on remarquait une statue de la Victoire, que, par une flatterie assez délicate, le sénat avait voulu faire paraître dans cette pompe funèbre, comme si cette déesse était de la famille des Césars. Elle était accompagnée de deux statues d'Auguste, l'une d'or, sur un brancard, destinée à recevoir les honneurs divins, et l'autre sur un char triomphal. Venaient ensuite les bustes, non-seulement de tous les aïeux de la famille impériale, Jules César excepté, *à cause de sa divinité;* mais encore ceux de tous les Romains qui, depuis Romulus, s'étaient illustrés par leurs belles actions. Parmi les bustes et les statues paraissaient aussi des tableaux, où l'on voyait les titres de toutes les lois rendues et les noms de toutes les nations vaincues par Auguste[1].

Des essaims de jeunes garçons et de jeunes filles accompagnaient la pompe funèbre, en chantant des poëmes en l'honneur du défunt. Le sénat, les chevaliers, les soldats prétoriens et une foule immense de citoyens fermaient la marche. Tous étaient en habits de deuil et avaient quitté les anneaux d'or pour en prendre de fer[2]. Arrivé au Forum, le cortége s'arrêta. Il y eut deux oraisons funèbres, l'une prononcée par Tibère, l'autre par le jeune Drusus. Les sénateurs, comme ils l'avaient eux-mêmes décrété, vinrent à leur tour prendre le lit à l'épaule pour le porter au bûcher : on le plaça sur le second étage du temple improvisé, dont les pon-

[1] Tacit., *Annal.*, I, viii.
[2] Suet., *Aug.*, 100.

tifes et les prêtres firent processionnellement le tour.

Le cortége les suivit, et chacun y jeta, en passant, des parfums, des plantes odorantes, des aromates de tous genres, des armes d'honneur, reçues jadis par les soldats, pour leurs belles actions à la guerre[1]. Tibère et la famille impériale vinrent donner le dernier baiser à la statue d'Auguste ; ils se placèrent ensuite sur un tribunal et on distribua des torches aux centurions qui enflammèrent le bûcher. Au même instant on lâcha du petit temple supérieur un aigle qui, s'élevant rapidement au-dessus des tourbillons de flamme et de fumée, prit son vol vers le ciel, comme pour y porter l'âme de l'illustre mort. Livie et les principaux chevaliers, en simples tuniques, sans ceinture et pieds nus, demeurèrent cinq jours auprès du bûcher, recueillirent les cendres de l'empereur et les renfermèrent dans son mausolée[2].

Ce superbe monument, construit par Auguste lui-même, se composait d'une grosse tour ronde très-haute, à trois étages concentriques, dont le second était d'un diamètre beaucoup moindre que le premier, et le troisième moindre encore que le second. Le retrait laissé par chaque étage était rempli de terre et planté dans son pourtour d'arbres qui, ne dépouillant jamais leur verdure, faisaient un agréable contraste avec les murs de l'édifice bâti tout en marbre blanc. Une statue en bronze de l'empereur formait l'amortissement du dernier étage. Dans la partie inférieure du mausolée étaient des *loculi*, pour les cendres du prince, de ses parents et de ses amis[3]. Derrière régnait un bois

[1] Dio., l. VI, p. 685.

[2] *Rome au siècle d'Auguste*, lettre LXX, p. 10.

[3] Quorum omnium (sepulcrorum) præclarissimum est Mau-

sacré avec des promenades ouvertes au peuple ; puis une place environnée d'une double enceinte, l'une de marbre, l'autre de fer, précédée de deux obélisques de 60 pieds de haut et d'un seul bloc de granit oriental : tel était le mausolée d'Auguste.

De ce monument qui *portait jusqu'au ciel le magnifique témoignage de notre néant*, il ne reste aujourd'hui qu'une grande ruine. Quand le voyageur, entré, dans la rue *des Pontifes*, arrive près du palais Corea, il se trouve en face de gros murs pantelants et délabrés, ouvrage réticulaire en tuf lithoïde, c'est le soubassement du superbe tombeau : plus de marbre, plus d'inscriptions, plus de statues, plus d'obélisques, tout a disparu. Le diamètre actuel des ruines du soubassement est de 220 pieds romains anciens. En y regardant de près, on distingue encore dans le pourtour les vestiges de treize chambres sépulcrales ; la quatorzième servait d'entrée à la grande salle ronde placée sous l'*agger*, dont le diamètre était de 130 pieds.

Comme celles de tous les Césars, les cendres d'Auguste ont été jetées au vent, mais enfin elles reposèrent en ce lieu. Par quel moyen avait-on pu les distinguer des cendres du bois qui servit à consumer le cadavre impérial ? C'est une question qui ne manque pas d'intérêt, mais la réponse demande quelques détails. Le résultat dont je parle était dû à l'emploi de la chemise d'amiante, dans laquelle on enveloppait les corps destinés au bûcher. Chacun sait que l'amiante est un mi-

soleum, agger ad omnem supra sublimen albi lapidis fornicem congestus et ad verticem usque semper virentibus arboribus coopertus. In fastigio statua Augusti Cæsaris : sub aggere loculi ejus et cognatorum ac familiarum. A tergo lucus magnus ambulationes habens admirabiles. — STRAB., V, p. 211.

néral filagineux, de couleur grise ou plombée, dont on fait un tissu qui résiste parfaitement à l'action du feu.

L'amiante se trouve surtout en Corse, en Chypre, dans l'Inde, dans les Pyrénées et même dans les Alpes. Quant à la manière de le mettre en œuvre, on prend la pierre et on la jette dans de l'eau chaude, elle y demeure plus ou moins de temps, selon la température du bain. Ensuite on la broie, on la pétrit avec les mains pour en faire sortir une espèce de terre blanchâtre semblable à la chaux. Cette terre forme le lien qui réunit les filaments de l'amiante. Lorsque l'eau dans laquelle s'accomplit cette opération est devenue blanche, épaisse, on la remplace par une autre, en continuant la manipulation jusqu'à ce que le minéral soit entièrement dégagé des substances étrangères. L'amiante réduit en filaments est exposé sur une claie pour sécher.

On prend ensuite deux cardes ou peignes, semblables à ceux qui servent pour carder la laine, et on peigne doucement l'amiante. Quand les cardes sont pleines, on les applique l'une contre l'autre et on les fixe sur une table : c'est la quenouille. Avec un petit crochet fait en forme de fuseau on tire les filaments, on en réunit plusieurs, on fait tourner le fuseau et on obtient un fil. Pendant cette opération, l'ouvrier a soin de tremper dans l'huile l'index et le pouce; parce que, d'une part, le fil d'amiante coupe et écorche, et d'autre part, que l'huile adoucit le filament et le rend plus facile à filer. Quand le fil est obtenu, on suit, dans le tissage, les procédés employé pour le chanvre et le lin. La longueur du travail, et surtout la rareté du lin vivant, donnent une idée de la richesse des Romains, qui employaient les tissus d'amiante non-seulement comme

chemises funéraires, mais encore comme linge de table[1]. Pour lessiver ce linge d'une nouvelle espèce, il suffit de le jeter au feu ; il en sort purifié de toute tache et rendu à son premier éclat. Mais les tissus d'amiante sont naturellement secs, en sorte que le simple frottement suffit pour les érailler ; on les conserve en les imbibant d'huile, et lorsqu'on veut en faire usage on les passe au feu. C'est ainsi que la même chemise funéraire pouvait servir longtemps dans la même famille[2].

Auguste fut donc enveloppé, pour être réduit en cendres, dans ce linceul incombustible ; puis déposé dans un *loculus* du mausolée impérial. Marcellus, son neveu, et Germanicus, l'idole du peuple, vinrent bientôt l'y rejoindre[3]. Ils furent suivis d'Octavie, sœur d'Auguste, de Drusus et des autres membres de la famille régnante, à l'exception des deux Julie, fille et nièce d'Auguste, qui en furent exclues par ordre d'Auguste lui-même. Le dernier empereur qui vint y prendre place fut Nerva, l'an 98.

Mais, comme nous l'avons remarqué, ni le prestige de ces grands noms, ni les grilles de bronze, ni les murailles de marbre n'ont pu protéger le monument impérial, qui n'est plus aujourd'hui qu'une ruine in-

[1] Inventum jam est quod ignibus non absumeretur : vivum (linum) id vocant, ardentesque in focis conviviorum ex eo vidimus mappas, sordibus exustis, splendescentes igni magis quam possent aquis. Regum inde funebres tunicæ, corporis favillam ab reliquo separant funere... Nascitur in dessertis... assuescitque vivere ardendo, rarum inventu, difficile textu propter brevitatem... Ergo huic lino principatus in toto orbe. PLIN., — lib. XIX, c. I.

[2] *Voyez* CIAMP., *Mon. vet.*, t. III, p. 220.

[3] TACIT., *Annal.*, III.

forme ; tandis qu'aux mêmes lieux Pierre et Paul règnent glorieux dans leurs sépulcres devenus des temples : au Christianisme seul le privilége de donner l'immortalité, même à la tombe.

16 Janvier.

Place du Peuple. — Obélisque. — Sainte-Marie du Peuple. — Naumachie de Domitien. — Trinité des Monts.

Non loin du mausolée d'Auguste est la *place du Peuple.* Nous y descendîmes de bonne heure, afin de reprendre notre course au point où nous l'avions laissée hier. Des promenades, plantées d'arbres verts, entouraient le tombeau des Césars, et cet élysée romain était parsemé de monuments funèbres appartenant, la plupart, aux affranchis de la famille impériale. Outre les témoignages de l'histoire, nous avons, en faveur de ce fait, un grand nombre d'inscriptions tumulaires trouvées sur place. Je ne rapporterai que la suivante :

D. M.
VLPIO. MARTIALI. AVGVSTI.
LIBERTO. A. MARMORIBUS.

« Aux dieux Mânes. A Ulpius Martialis, affranchi d'Auguste, conservateur des marbres. »

En changeant de destination, la place du Peuple n'a rien perdu de sa beauté. Elle est vaste, circulaire et entourée de statues et d'édifices suberbes. Au centre s'élève l'obélisque d'Auguste avec une magnifique fontaine, dont les eaux retombent dans une vasque de granit. La circonférence est percée par les trois rues du *Babouino,* du *Corso* et de *Ripetta,* qui prolongent le rayon visuel jusqu'au centre de Rome, tandis que les

belles églises qui forment l'enceinte reposent l'œil ravi de tant de magnificence et d'harmonie. Sur la gauche se dessinent les gazons étagés du *Pincius*, coupés par des sentiers en spirale ; et à droite les arbres verts qui masquent le Tibre. La porte Flaminienne, avec ses bas-reliefs, complète le panorama.

Cette place annonce dignement la ville de Rome aux voyageurs qui arrivent de France ou d'Allemagne par la route de Toscane. Aussi, de toute antiquité, les empereurs, les papes, les cardinaux et les princes souverains l'ont-ils choisie pour faire leur entrée publique dans la Ville éternelle. Vitellius la suivit précédé de ses légions victorieuses, pour venir ensuite expirer misérablement au pied du Capitole ; et Pie VII, d'immortelle mémoire, revenant de l'exil, passait par là, accompagné des bénédictions et des larmes d'un peuple dont il était le modèle et le père.

Nous nous approchâmes de l'obélisque pour mieux l'étudier ; il a soixante-quatorze pieds de hauteur, non compris le piédestal sur lequel il repose, ni la croix magnifique dont il est couronné. Après la victoire d'Actium et la conquête d'Égypte, Auguste fit transporter à Rome ce superbe monolithe, le plaça dans le *Circus maximus* et le dédia au Soleil. En 1589, Sixte V le retira des décombres du Cirque, le fit ériger sur la place du Peuple et le consacra à la croix, véritable soleil du monde. L'obélisque lui-même raconte son histoire et chante sa nouvelle destinée. Sur le premier côté on lit :

IMP. CÆSAR. DIV. F.
AVGVSTVS.
PONTIFEX. MAXIMVS.
IMP. XII. COS. XI. TRIB. POT. XIV.

ÆGYPTO IN POTESTATEM
POPVLI ROMANI REDACTA
SOLI DONVM DEDIT.

« L'empereur César, fils du divin César, Auguste, souverain pontife, empereur douze fois, consul onze fois, tribun quatorze fois, ayant soumis l'Égypte à l'empire du peuple romain, a offert ce don au Soleil. »

Sur le second côté :

SEXTVS. V. PONT. MAX.
OBELISCVM HVNC
A. CÆS. AVG. SOLI
IN CIRCO MAXIMO RITV
DICATVM IMPIO
MISERANDA RVINA
FRACTVM OBRVTVMQVE
ERVI TRANSFERRI
FORMÆ SVÆ REDDI
CRVCIQ. INVICTISS.
DEDICARI JVSSIT.
A. M. D. LXXXIX. PONT. IV.

« Sixte X, souverain pontife, a fait déterrer, transporter, restaurer et dédier à la croix victorieuse cet obélisque sacrilégement consacré, par Auguste, au Soleil, dans le grand Cirque, puis misérablement brisé et enseveli sous les ruines. L'an 1589, de son pontificat le quatrième. »

Faisant allusion à l'église voisine de Sainte-Marie du Peuple, l'obélisque ajoute :

ANTE SACRAM
ILLIVS ÆDEM
AVGVSTIOR

LÆTIORQVE SVRGO
CVJVS EX VTERO
VIRGINALI
AVG. IMPERANTE
SOL JVSTITIÆ
EXORTVS EST.

« Plus saint et plus joyeuse, je m'élève devant le sanctuaire de celle du sein virginal de qui, sous l'empire d'Auguste, sortit le Soleil de justice. »

Pénétrés de cette poésie deux fois sublime, et par le sujet et par la forme, nous voulûmes honorer dans son temple la céleste Vierge, si bien chantée par le monolithe égyptien. Et ces chants et nos hommages, Marie semble les mériter surtout en ce lieu ; car il est beau de voir le type auguste de la pureté et de la miséricorde régner sur les ruines du tombeau de Néron. « Quand il fut mort, dit Suétone, ses nourrices Eglogue et Alexandria, avec Acté, l'ensevelirent dans le tombeau de la famille Domitia, que l'on voit du Champ de Mars, sur la colline des Jardins [1]. »

En ce lieu, souillé par les cendres impures du paricide couronné, crut, dans la suite des temps, un noyer d'une gradeur étonnante. L'arbre touffu devint la retraite d'une nuée de corbeaux qui désolaient cette partie de de Rome. On eut recours à Marie ; elle apparut au pape Pascal II, lui dit que ces corbeaux était des esprits de ténèbres, ordonna de couper l'arbre funeste (*Albero mal-*

[1] Reliquias Ægloge et Alexandria nutrices cum Acte concubina gentili Domitiorum munumento condiderunt, quod prospicitur e campo Martio impositum colli Hortorum. *In Ner. vers. fin.*

nato), de jeter au vent les cendres infâmes, et de bâtir en ce lieu un temple en son honneur. L'ordre fut littéralement accompli. En 1231, le pape Grégoire IX, environné de tout le peuple et du Sacré-Collége, apporta, en grande pompe, à Sainte-Marie du Peuple, l'image miraculeuse de la Sainte Vierge, vénérée jusqu'alors à Saint-Jean de Latran.

De ces deux faits, le premier est consigné dans les annales de l'histoire [1] ; le second est gravé sur les deux bas-reliefs en stuc doré, qui sont à gauche et à droite de l'autel. Trois siècles plus tard, en 1578, on vit le pape Grégoire XIII y venir en procession avec tout le clergé, les pieds nus, pour demander, par l'entremise de Marie, l'éloignement de la peste dont Rome était menacée ; et la peste disparut. Ces titres et bien d'autres justifient en l'expliquant la vénération du peuple romain pour la *Madonna del Popolo.*

Est-il besoin d'ajouter que la Reine du ciel est ici, comme dans les autres sanctuaires de Rome, environnée d'une cour nombreuse de saints et de martyrs? Qu'il suffise de nommer saint Pierre, saint Paul, saint André, saint Étienne, saint Laurent, saint Hippolyte, saint Tiburce, saint Innocent, de la légion Thébaine ; sainte Ruffine, sainte Seconda, sainte Agnès et sainte Faustine, dont le corps repose sous l'autel de la Conception, dans la chapelle Cibo.

Côtoyant la base du mont *Pincius*, nous arrivâmes à la place d'Espagne ornée de la belle fontaine appelée *Barcaccia.* C'est là, suivant les archéologues, qu'était la Naumachie de Domitien [2]. Les maîtres du monde païen

[1] *Voyez* Mazzolari, Landucci, Alberici.

[2] Suet., *in Dom.*, c. iv.

n'en faisaient pas d'autres : ils pillaient l'Orient et l'Occident pour bâtir à Rome deux choses, des thermes et des théâtres ; et il faut le dire, pour peindre la société dont il était la personnification, leur popularité, leur sceptre même étaient à ce prix.

Au-dessus de la place d'Espagne se développe le superbe escalier qui conduit à la Trinité *de' Monti* et à l'Académie de France ; ici, nous étions tout à fait chez nous. La belle église de la Trinité avec les bâtiments qui l'environnent appartient à notre patrie. Nos dames du *Sacré-Cœur* y donnent aux jeunes Romaines l'éducation si distinguée et si chrétienne que tout le monde connaît. Après avoir salué l'obélisque de Salluste, élevé devant l'église par la magnificence de Pie VI, nous entrâmes pour voir la célèbre *Descente de croix*, de Daniel de Volterre.

Citée par le Poussin comme un des trois premiers tableaux de Rome, elle prouve encore, malgré de fâcheuses dégradations, que le Poussin l'avait parfaitement classée. On admire surtout le groupe de la Sainte Vierge et des saintes femmes, la figure de Notre-Seigneur qui tombe véritablement *come corpo morto cade*, et cet homme monté sur une échelle, si plein de verve et si merveilleusement dessiné.

La colline que nous parcourions, ainsi que le couvent des Carmélites et des Capucins, étaient occupés jadis par les jardins de Lucullus, devenus plus tard la possession de Messaline ! Faut-il s'étonner que, pour sanctifier le théâtre d'une volupté sans honte et d'une opulence deux fois scandaleuse, la Providence ait établi au même lieu, et les anges de la pureté, et les modèles vivants de la pauvreté volontaire, je veux dire les vierges du Carmel et les enfants de Saint-François ? Contraste

touchant, que le chrétien ne peut voir sans l'admirer et le bénir.

17 Janvier.

Temple d'Antonin. — Pont et Château Saint-Ange. — Anecdote sur une bande de brigands. — Sainte-Marie *in Traspontina*. — Colonnes de Saint-Pierre et de Saint-Paul. — Coupole de Saint-Pierre. — *Palla*. — Cimetière des Pèlerins.

Monseigneur de B... nous avait obtenu la permission de monter à la coupole de Saint-Pierre : lui-même devait nous accompagner. Le temps était ce qu'il doit être quand on veut jouir du magnifique panorama de Rome et de ses environs, considéré du point culminant de la Ville éternelle. Toutefois, au lieu de prendre la ligne droite, nous descendîmes au centre de la ville, afin de visiter un monument que nous avions vu bien des fois sans l'étudier.

Sur la place *di Pietra* se trouvent les restes imposants d'un ancien édifice. Onze colonnes très-majestueuses en marbre blanc, cannelées et d'ordre corinthien, sont encore debout, et soutiennent un superbe entablement de marbre. Les trois premières semblent appartenir à un portique, puisque l'architrave qui les unit paraît en saillie des deux côtés ; les huit autres soutenaient la voûte d'un temple ou d'une Basilique : sur leurs chapiteaux s'appuie une large voussure qui laisse entrevoir la grandeur de l'édifice. Quel était ce monument ?

Les uns prétendent que c'était le portique et le temple de Neptune, bâti par Agrippa en mémoire des batailles navales gagnées par Auguste ; mais l'opinion la plus commune y voit un temple d'Antonin. Quoi qu'il en

soit, les souverains pontifes ont pris soin de conserver cette ruine, en faisant élever des murs qui appuient les colonnes et la voûte. Il en est résulté un bâtiment vaste et régulier, dans lequel Innocent XII a établi *la douane de terre*. C'est là qu'en arrivant à Rome vous irez faire votre première station.

Nous arrivâmes vers neuf heures au pont Saint-Ange, autrefois pont Élien. Sur les piles sont placés à droite et à gauche des anges de grandeur héroïque, dont chacun tient à la main un des instruments de la Passion. Le piédestal de chaque statue porte, en guise d'inscription, un verset de l'Évangile analogue à l'instrument de supplice qui servit à consommer le déicide. Cette composition, passablement prétentieuse, est de l'inévitable chevalier Bernin. En tête du pont est le château Saint-Ange, magnifique mausolée d'Adrien. Ce prince le fit construire avec un luxe et une solidité capables d'éclipser le tombeau d'Auguste et de braver les siècles [1].

Le môle forme une masse ronde dont le diamètre actuel est de 188 pieds. Tout l'extérieur était autrefois revêtu de dalles de marbre de Paros, et la plate-forme, ornée de statues d'hommes, de chevaux et de chars. On y voit aujourd'hui un petit oratoire dédié à saint Michel, et surmonté de la statue de l'Archange remettant son glaive dans le fourreau, tel qu'il apparut à saint Grégoire le Grand, lors de la terrible peste de Rome. La tour était protégée, comme elle l'est encore, par une enceinte quadrangulaire, et le massif des murs est tel

[1] Sepultus est in ripa fluminis juxta pontem Ælium; illic sepulcrum conditum, jam enim Augusti monumentum repletum erat, nec quisquam amplius in eo sepeliebatur. — Dio, *in Adrian.*

qu'il laisse à peine, dans l'intérieur de la rotonde, la place suffisante pour un petit escalier. Dans ce vide étroit était l'urne contenant les cendres impériales.

Dès le temps d'Honorius, le môle d'Adrien devint une citadelle. Il a conservé cette destination tout en devenant une prison d'État, et même une prison criminelle. Lorsque nous le visitâmes, on y comptait plusieurs centaines de forçats. Parmi les chambres supérieures, on nous montra celle qu'avait récemment occupée un des neveux de Napoléon. Comme les autres prisonniers, il avait gravé son nom sur la muraille : *Louis-Joseph-Napoléon, chef d'escadron*, octobre 1836. Singulière destinée de cette famille ! Nés sur les marches du trône, tous ses membres vivaient, il y a quelques années, dans l'exil ou dans les prisons.

Parmi les prisonniers du château Saint-Ange, il en était un qui naguère excitait vivement la curiosité des voyageurs. C'était Bernardone, dernier survivant de cette bande de *malandrini*, si fameux en Italie au commencement de notre siècle [1]. Son histoire mérite d'être connue, et je vais la rapporter telle que je l'ai apprise, à Rome, d'un Français, témoin oculaire des événements.

Une bande de brigands, véritables types du genre si souvent décrit par les voyageurs, s'était établie dans les montagnes qui séparent le royaume de Naples des États pontificaux. Composée d'environ trente individus, déterminés et armés jusqu'aux dents, elle formait, sous la conduite d'un chef absolu, une troupe parfaitement disciplinée. Elle était d'autant plus redoutable qu'elle connaissait jusqu'au dernier tous les sentiers, tous les ravins et toutes les cavernes de ces forêts presque inac-

[1] Bernardone avait été transféré à Cività-Vecchia.

cessibles. Vainement on avait envoyé à sa poursuite des escouades de carabiniers et même des troupes de ligne : elle échappait à tous les efforts, et la terreur qu'elle inspirait au pays allait toujours croissant.

Pour avoir des vivres, elle frappait des contributions sur les fermes et les villages. « Tel jour, à telle heure, faisait dire le chef aux habitants, vous déposerez en tel endroit tant de pain, de vin, d'argent, etc., sinon le feu sera mis à vos maisons. De plus, si vous osez toucher à nos femmes et à nos enfants ou les prendre pour otages, attendez-vous à de sanglantes représailles. » C'était le système des trabucaires espagnols. Les paysans effrayés fournissaient docilement à leurs ennemis les moyens de continuer leurs ravages. On ne savait ni quand ni comment ce fléau finirait, lorsqu'un curé du voisinage, vieillard vénérable, qui avait la douleur de compter parmi les brigands plusieurs de ses paroissiens, résolut de faire une tentative. Animé par l'exemple de saint Jean, courant, malgré son grand âge, à la recherche d'un jeune larron, le bon pasteur se décide à pénétrer, au risque de sa vie, jusqu'au repaire des malfaiteurs. Il se recommande à Dieu, prend son bâton et son bréviaire, et s'achemine, sur le soir, vers la redoutable montagne.

Avec des fatigues incroyables, il arrive au plus profond de la forêt sur le bord d'un ravin escarpé. « Qui vive ? lui crie une voix terrible partie du bord opposé. — Mes enfants, crie le prêtre, je ne viens pas pour vous faire du mal. Je veux votre bien ; laissez-moi approcher ; je suis le curé de N., je suis seul et sans armes. Vous devez me connaître ; il en est plusieurs parmi vous que j'ai baptisés, que j'ai tenus sur mes genoux. »

Un des brigands se détache, pendant qu'un autre, la carabine à la main, tient le prêtre à distance. La nou-

velle est portée au quartier général ; les uns veulent qu'on laisse venir le prêtre, les autres s'y opposent. Le chef tranche la question et envoie dire au vieillard qu'il peut venir ; mais qu'il restera en otage jusqu'à ce qu'il soit bien certain que sa démarche ne couvre aucun piége, et qu'il payera de sa tête le moindre mal fait à la troupe. Le prêtre accepte avec bonheur : escorté de deux brigands, il arrive au quartier général. C'était une espèce de clairière basse, étroite, environnée d'un double rempart d'arbres touffus et de rochers caverneux. Les brigands étaient assis autour d'un large foyer presque éteint. Leurs figures basanées, leurs longues barbes, leurs regards farouches, leurs poignards, leurs terribles carabines, le désordre d'un bivouac mêlé à tout cet accoutrement du brigand des Abruzzes, était de nature à faire trembler l'homme le plus intrépide.

A ce spectacle, le bon prêtre se met à pleurer. « Que voulez-vous ? qu'êtes-vous venu faire ici ? lui demande le chef. — Mes enfants, leur dit le vieillard, je suis votre père ! et j'ai voulu vous voir pour vous dire combien je suis affligé ! Quelle vie est la vôtre ! dans quel état est votre âme !... Pendant que vos pères et mères, vos amis, toute l'Italie et même le monde entier s'empressent de profiter de l'*année sainte* en faisant pénitence, vous, vous multipliez vos péchés !... Mes enfants, y songez-vous ? serez-vous les seuls qui refuserez le pardon qui est offert à tous ? N'êtes-vous pas las du crime ? Croyez-moi, mes chers enfants, il est temps de vous arrêter : je suis [illegible] vous chercher pour vous ramener au bercail. »

Aux paroles paternelles du bon vieillard, les brigands, étonnés, se regardent. Le chef rompt enfin le silence et it : « Si on veut nous faire grâce, nous quitterons la

vie que nous menons ; mais nous savons ce qui nous revient ; ainsi, mourir pour mourir, nous aimons mieux mourir ici que sur la potence. — Je ne puis rien vous promettre, répond le prêtre ; personne ne m'a envoyé ; mais si on vous permettait de rentrer dans la société, vivriez-vous en bons chrétiens ? — On ne nous l'accordera pas ! — J'irai trouver le Saint-Père ; je demanderai grâce pour vous, et je reviendrai : mes enfants, je vous en conjure, faites vos réflexions ; pensez à votre âme. »

On bande les yeux du prêtre, et deux malandrini le reconduisent au pied des montagnes. Sans perdre un instant, le bon vieillard se rend à Rome. Le pape est informé de ce qui se passe. La commission de justice s'assemble ; et il est décidé que le prêtre retournera auprès des voleurs, qu'il leur promettra la vie sauve, mais qu'ils devront, pour le reste, s'en rapporter à la clémence du Saint-Père.

Le vieillard se remet en marche, retourne auprès des brigands et leur fait part de la décision du souverain pontife. Il les conjure de ne pas manquer cette occasion unique de rentrer dans le bon chemin. « Après tout, mes chers enfants, leur dit-il, ne vaut-il pas mieux être condamnés ici-bas à quelques années de prison que d'être précipités, pour toute l'éternité, dans les feux de l'enfer ? » Puissance admirable de la foi sur ces âmes abandonnées ! Les brigands sont vaincus. « Je veux moi-même vous accompagner, » leur dit le bon pasteur. Il se met en marche, et Rome voit un jour ce vénérable prêtre entrer dans ses murs, traverser ses rues, suivi de trente brigands, hier encore la terreur de l'Italie, et aujourd'hui doux comme des agneaux. On se rend directement au château Saint-Ange : les malandrini sont

jugés et condamnés à la prison, les uns à temps, les autres à perpétuité.

Cela se passait en 1825, l'année du grand Jubilé. Cet événement, connu de Rome entière, confirma de nouveau l'observation que j'avais eu occasion de faire, soit à Gênes, soit à Florence, savoir : que le moyen âge, avec son double caractère de foi vigoureuse et de passions redoutables, règne encore dans les populations italiennes. Oh ! oui, rendez-nous la foi, et ne désespérons de rien : avec elle, les pierres mêmes deviennent des enfants d'Abraham [1].

A une faible distance du château Saint-Ange, on trouve a belle église de Sainte-Marie *in Traspontina :* nous y entrâmes pour visiter deux monuments du martyre de saint Pierre et de saint Paul. A gauche, dans les chapelles latérales, sont deux colonnes en marbre blanc veiné de rouge, hautes d'environ 5 pieds. Les glorieux Apôtres y furent attachés pour subir la flagellation, qui, suivant les lois romaines, précédait le supplice des esclaves et des étrangers. On croit avec fondement que ces deux colonnes étaient dans le *Comitium,* dont nous avons parlé en décrivant le Forum romain.

Sur la première, on lit : *Hæc est columna ad quam ligatus fuit S. Petrus, flagellatus et verberatus, Nerone imperante :* « C'est ici la colonne à laquelle saint Pierre fut attaché, flagellé et frappé par l'ordre de Néron. » La seconde porte la même inscription, avec le seul changement du nom de l'Apôtre : *Hæc est columna ad quam ligatus fuit S. Paulus, flagellatus et verberatus, Nerone imperante.* C'était la quatrième fois au moins que le

[1] Un fait à peu près semblable est rapporté dans la *Vie du cardinal Baronius*, lib. III, c. II, p. 134.

grand Apôtre souffrait, malgré sa qualité de citoyen romain, le supplice de la flagellation [1]; tant il est vrai qu'à l'égard des chrétiens on s'est toujours permis de se mettre au-dessus des lois. Après avoir baisé avec amour ces monuments vénérables de notre foi, nous nous dirigeâmes vers le Vatican.

Il faut monter aux galeries de la coupole pour avoir une faible idée du gigantesque monument appelé Saint-Pierre de Rome. Ainsi, les quatorze statues de Notre-Seigneur, de saint Jean-Baptiste et des douze Apôtres, qui décorent la grande façade de l'église, paraissent à peine, vues de la place, atteindre la grandeur naturelle : vous approchez, et vous trouvez qu'elles ont 17 pieds de hauteur ! Les combles de la grande nef sont en plate-forme, et l'on croit rêver en y voyant des maisons, une fontaine, des voitures, et je ne sais combien d'autres choses dont on ne se doute pas. Dans ces demeures aériennes vivent une partie des *Pietrini*, c'est-à-dire des ouvriers de tout genre employés à la conservation du monument : leur nombre dépasse trois cent cinquante.

Par une rampe douce on arrive à la première galerie de la coupole, placée immédiatement au-dessus des lettres : *Tu es Petrus*, etc. Le pourtour intérieur de cette galerie a 200 pas, et les lettres, qui de la nef paraissent avoir 6 pouces de hauteur, ont en réalité 5 pieds et demi. Parvenu à la seconde galerie, on peut admirer à son aise les mosaïques, dont la richesse et l'éclat donnent une idée des splendeurs de l'Église triomphante, représentée sur toutes les parois de la coupole. L'Église militante apparaît à son tour, lorsque,

[1] Ter virgis cæsus sum. *II Cor.*, XI, 25.

plongeant les regards jusqu'au baldaquin de Saint-Pierre, on se rappelle que ces colonnes, faites avec le bronze du Panthéon d'Agrippa, sont remplies d'ossements de martyrs.

Base et couronnement du colossal édifice, l'œil a tout embrassé : l'impression est complète. De là encore on aperçoit, non loin de la tombe apostolique, l'autel des saints Procès et Martinien, geôliers de saint Pierre et de saint Paul à la prison Mamertine; et l'on comprend l'esprit d'une religion qui réunit dans le même temple, associe aux mêmes honneurs, et les bourreaux et les victimes! C'est qu'en effet, aux yeux de Dieu, le sang versé pour la foi efface toutes les distinctions en effaçant tous les péchés.

Continuant à monter, on arrive enfin au passage qui communique de la lanterne dans l'intérieur de la boule: *Hic opus, hic labor*. Devant vous est suspendue verticalement une étroite et longue échelle en fer, placée au centre d'un tube qu'on pourrait prendre, s'il était plus large, pour la trachée-artère d'une baleine. Jonas n'eut pas besoin d'ôter ses habits pour pénétrer dans sa prison vivante; moins favorisés sont les visiteurs de la *Palla*. Quiconque dépasse un certain diamètre doit faire divorce avec son manteau, son paletot et même son habit; heureux si l'épiderme, trop fortement pressé, ne laisse apercevoir, après la difficile ascension, aucune solution de continuité : ce spectacle tragi-comique nous fut offert.

Un de nos compagnons de pèlerinage, *gentleman* au large abdomen, se dépouille de ses vêtements, retient son souffle, s'efface le plus possible, et, croyant avoir atteint le calibre obligé, il tente le passage. Insuffisantes mesures! pris au beau milieu de sa course aérienne, il

ne peut ni avancer ni reculer. Chacun se met en devoir de le dégager; les uns le poussent par les pieds, les autres le tirent par les bras; et n'était l'honneur de pouvoir dire *je suis monté dans la boule*, j'affirme qu'il aurait voulu être à cent lieues de ce qu'il appelait, aux éclats de rire universels, une horrible souricière. Il faut convenir qu'un pareil honneur est bien quelque chose, puisqu'on voit inscrits sur des plaques de marbre le nom des personnages illustres qui sont entrés dans la *boule :* nous y arrivâmes bravement.

Calculant l'espace que nous occupions, nous trouvâmes que la *boule* peut à la rigueur loger trente personnes; or, comme nous n'étions que neuf, on comprendra que nous y étions fort à l'aise. Je me dressai sur la pointe des pieds, et c'est à peine si avec l'index étendu je parvins à toucher la partie supérieure de cette chambre de cuivre doré. Quand il se voit là-haut, à 424 pieds dans les airs; quand il songe qu'au-dessus de sa tête est la croix, et qu'un morceau de l'arbre sacré du Calvaire domine tout ce monument, proclamant, et la victoire du Christianisme, et la profonde miséricorde du Dieu Sauveur, le voyageur chrétien entonne involontairement le *Gloria in excelsis*, puis le *Credo*. Après Bethléem, la *Palla* de Saint-Pierre de Rome est peut-être le lieu du monde où ce double chant produit une plus vive, une plus saisissante impression.

Le panorama vraiment magnifique dont nous jouissions nous offrait un autre dédommagement. Parmi les points curieux du vaste tableau, nos regards se fixèrent avec avidité sur le cimetière des Pèlerins : il se trouve à gauche de Saint-Pierre, non loin du Saint-Office. Quand on saura de quelle terre il est formé et quelle en est la destination, on comprendra combien

notre curiosité était légitime. Après sa trahison, Judas, bourrelé de remords, rapporte aux prêtres les trente deniers, prix sacrilége du sang innocent. Le Sanhédrin décide qu'on en achètera le champ d'un potier pour la sépulture des pèlerins : *In sepulturam peregrinorum.* Eh bien, oui, Juifs déicides, vous serez prophètes ! L'impératrice sainte Hélène, visitant les saints lieux, fit transporter à Rome la terre de l'*Haceldama* ; et, pour vérifier jusqu'à la fin des siècles la parole prophétique, l'Église a fait de cette terre un cimetière réservé aux pèlerins, *in sepulturam peregrinorum* [1].

[1] Fraudulenter principes sacerdotum cogitaverant et decreverant illius pecuniæ summam in vilissimæ et abjectissimæ rei usum expendere, in sepulturam scilicet militum aliorumque pauperum et ignobilium gentilium ; ut hac ratione Christi memoriam ad necem empti, et suam ipsorum impietatem emptione sepulturæ sepelirent. Sed aliter Dei Providentia factum ; ager quippe ille emptus æternum monumentum factus est sceleris ipsorum. — NOVARIN., *in Matth.*, c. XXVII.

Nam cum jussu imperatricis Helenæ, de hoc agro, quantum terræ plures naves capere poterant, Romam evectum, ac juxta montem Vaticanum in eum locum exoneratum sit, quem incolæ *Campum Sanctum* vocitant, licet cœlum mutarit, eamdem tamen retinere vim quotidiana experientia docet. Romanos enim respuens, sola peregrinorum corpora ad sepulturam admittit : quorum etiam hic omnem carnis substantiam intra viginti quatuor horas prorsus consumit ossibus, tantum residuis. — ADRICHOM., *Descript. Jerosol.*, p. 173, n. 216. Vide etiam BROCHARDUM, NICEPHORUM, BREDEMBACHIUM, SALIGNIACUM, etc. — Sæpius Romæ vidi et visi Campum Sanctum, ac ita se rem habere ab ipso loci parrocho ejusque asseclis et Romanis cæteris audivi. — CORNEL. A LAPID., *in XXVII Matth.*, p. 618, n. 8.

18 Janvier.

Le Trastévère. — Pont Fabricius. — Ile du Tibre. — Pont Cestius. — Souvenirs païens. — Monuments chrétiens. — Martyre de sainte Cécile. — Église de Sainte-Cécile; son tombeau. — Sa chambre de bains. — Mosaïque de l'abside et du chœur. — Reliques. — Vase du portique. — Saint-François *a Ripa*. — Chambre de saint François. — Cloître du couvent.

Nous avions étudié tous les quartiers de Rome environnés par le Tibre ; il nous restait à visiter la région qui se trouve au delà du fleuve, et qui pour cette raison s'appelle le Trastévère. Nous y arrivâmes par le pont *de' Quattro Capi*, autrefois pont *Fabricius* Bâti en bois dès les premiers temps de la république, il fut construit en pierre par Fabricius, *curateur des voies*, quelque temps après la conjuration de Catilina. L'inscription placée sur l'arc ne laisse aucun doute à cet égard :

L. FABRICIUS C.-F. CVR. VIAR. FACIVNDVM
COERAVIT. IDEMQUE PROBAVIT
Q. LEPIDVS. M.-F. M. LOLLIVS. M.-F. COS.
S. C. PROBAVERVNT.

On l'appelle vulgairement *de' Quattro Capi*, des Quatre-Têtes, à cause d'une statue de Janus Quadrifrons qui se voit à l'entrée de la place. Ce pont conduit à l'Ile du Tibre, si célèbre dans l'histoire de Rome païenne et de Rome chrétienne. Là, s'élevaient le temple de Jupiter Lycaonien et le temple plus fameux d'Esculape. Rome, désolée par la peste, envoya des ambassadeurs en Épire, conformément aux oracles sibyllins, avec ordre d'apporter le dieu d'Épidaure. Un serpent monstrueux fut

amené à Rome et placé dans l'Ile du Tibre, où il eut son temple, ses prêtres et ses autels [1]. Les malades venaient en foule lui demander la santé; et les Romains, pour ne pas se donner la peine de soigner leurs esclaves vieux ou infirmes, les envoyaient au prétendu dieu afin qu'il les guérît. C'était un moyen commode de s'en débarrasser [2].

Dans l'Ile du Tibre on rencontre une de ces belles harmonies que Rome présente à chaque pas au voyageur attentif. Et d'abord, au même lieu où l'antique serpent se faisait adorer par les maîtres du monde, règne aujourd'hui dans son glorieux tombeau un des douze pêcheurs galiléens qui renversèrent l'idolâtrie : là s'élève la belle église de Saint-Barthélemy en l'Ile. Ensuite, autour des restes sacrés de l'Apôtre, dans les édifices ruinés qui logèrent les prêtres d'Esculape, s'étend l'hospice des frères de Saint-Jean de Dieu, si aimés des malades et des pauvres de Rome.

Non loin du temple de Jupiter était l'édicule de Faune, puis la statue de Simon le Magicien, mis au nombre des dieux de l'empire [3]. Sous Tibère, l'Ile du Tibre, témoin de l'agonie des esclaves abandonnés, le devint encore des angoisses des personnes de distinction que déjà le caprice et la cruauté du farouche César condamnaient à la mort : c'est là qu'elles attendaient pendant un mois entier l'exécution de leur sentence [4]. Aux païens succédèrent nos pères dans la foi, et une foule de martyrs purifièrent de leur sang cette terre tant de fois souillée.

[1] EPITOMAT. LIVII, lib. II. — PLIN., lib. XXIX, c. IV.
[2] SUET., *in Claud.*, c. XXV.
[3] EUSEB., *Hist. eccl.*, lib. II, c. XII ; Just., *Apol.* 1.
[4] SIDON., lib. I, epist. 7.

L'ancien pont *Cestius* joint l'Ile du Tibre au *Trastévère.* Faubourg Saint-Marceau, rue Mouffetard de Rome, le Trastévère ne fut longtemps habité que par le bas peuple et par les Juifs[1]. Auguste y bâtit une caserne pour les soldats de marine appartenant à la flotte de Ravenne ; ceux qui faisaient partie de la flotte de Mysène avaient leur logement dans la troisième région, près du mont Cœlius. Là, se trouvaient les prés de Mucius Scévola, donnés en récompense par le peuple romain ; les champs de L. Quinctius, et enfin les quatre arpents de Cincinnatus[2]. Quelle partie du Trastévère occupaient ces lieux historiques? On ne le sait. L'opinion la plus commune place les premiers dans le voisinage de Sainte-Cécile et de Saint-François *a Ripa.* Le quartier transtévérin renferme encore d'autres souvenirs dont je parlerai dans l'ordre suivant lequel ils se présenteront.

Parmi les monuments chrétiens qui appellent le voyageur au delà du Tibre, il faut placer d'abord l'église de Sainte-Cécile[3]. Sous le règne d'Alexandre Sévère vivait une jeune chrétienne nommée Cécile, plus distinguée par son angélique vertu que par la noblesse de son origine et l'éclat de sa beauté. Valérien, officier de l'empereur, né dans le paganisme, demande sa main. Inspirée par la grâce, Cécile accepte la proposition, convertit son fiancé, et l'un et l'autre promettent au Seigneur une continence perpétuelle. Tiburce, frère de Valérien, cède aussi aux douces exhortations de sa belle-sœur et reçoit le baptême. Le bruit de cette double

[1] PHIL., *de Legat. ad Caium.* — BAR., *Annal.*, t. I.

[2] Cincinnato aranti quatuor sua jugera, etc. PLIN., lib. XVIII, c. III.

[3] Santa-Maria Nova.

victoire se répand, et les néophytes sont arrêtés. Le centurion Maxime, qui les conduit au supplice, est si touché de leurs discours et de leur courage, qu'il se convertit lui-même; et, condamné sur-le-champ, il mêle son sang au sang de ses prisonniers.

Restait la jeune héroïne, principal instrument de leur triomphe. Ordre est donné de la rechercher; les persécuteurs se rendent au delà du Tibre, dans la maison de Cécile, qui est saisie, et dévouée à la mort. Par égard pour sa haute naissance on employa, pour la faire expirer, un genre de supplice connu des Romains lorsqu'il s'agissait des femmes, et surtout des femmes de qualité. On l'enferma dans le *sudatorium* de ses bains. Cette pièce, qu'on trouve dans tous les thermes, et dont on voit encore le modèle à Pompéi, était hermétiquement fermée et se chauffait au moyen d'un calorifère. On éleva tellement le foyer que la sainte devait être étouffée en quelques heures; il n'en fut rien, et au bout de trois jours elle sortit pleine de vie de son brûlant tombeau.

C'est alors que le juge ordonna de lui trancher la tête; le bourreau lui porta trois coups qui, soit par raffinement de cruauté de la part du tyran, soit par l'effet d'un miracle, la laissèrent survivre pendant trois jours. L'héroïque martyre en profita pour continuer sa mission. Un grand nombre de païens se convertirent et reçurent, dans la maison même de Cécile, la grâce du baptême des mains du pape saint Urbain. Avant d'expirer, la sainte pria le pontife de changer sa maison en église : son désir fut accompli. Consacrée par le pape saint Urbain, et restaurée par saint Grégoire le Grand, cette église, déjà si vénérable, le devint bien plus encore sous le règne de saint Pascal.

Les corps des saints martyrs avaient été ensevelis

dans les catacombes de Prétextat, mais on ignorait la place de leurs tombes. Cécile la fit connaître au Vicaire de Jésus-Christ, qui, après de longues recherches, parvint à la découvrir. Le *loculus* de sainte Cécile contenait le corps de l'illustre martyre, enveloppé de vêtements brochés d'or et trempés de son sang; aux pieds étaient des linges roulés et également imbibés de sang. Les corps de saint Valérien, Tiburce, Maxime et des papes saint Urbain et saint Lucien, furent également retrouvés par l'heureux pontife. Aux jours de ses triomphes, Rome païenne ne tressaillit jamais d'une joie égale à celle de Rome chrétienne, lorsque les glorieux vainqueurs de l'idolâtrie entrèrent dans ses murs. Tous furent déposés dans l'église de Sainte-Cécile, que saint Pascal fit bâtir entièrement, afin de la rendre plus digne du dépôt sacré qu'elle devait renfermer.

Riches de ces notions, réclamées par l'esprit et surtout par le cœur du voyageur chrétien, nous mîmes le pied dans l'église tant de fois monumentale. Au bas des marches du chœur ouvre la crypte vénérable où repose le corps de sainte Cécile. Il est dans une châsse de cyprès, renfermée dans une autre d'argent de la valeur de quatre mille deux cent quatre-vingt-douze écus d'or: hommage du pape Urbain VIII, miraculeusement guéri par l'intercession de la sainte martyre. La belle statue en marbre blanc, d'Étienne Maderne, représente la sainte couchée sur le côté, comme elle fut trouvée, lorsqu'au seizième siècle le cardinal Sfondrat ouvrit son tombeau. Ce prince de l'Église, titulaire de Sainte-Cécile, enrichit la confession de l'illustre martyre de quatre-vingt-dix lampes d'argent qui brûlent nuit et jour, et son église d'une grande quantité de reliques insignes dont nous parlerons bientôt.

Nos prières faites au tombeau de l'héroïne de la foi, nous voulûmes voir le lieu de son triomphe. Il est en face de la sacristie et peut avoir 18 pieds de longueur sur 6 de largeur. Dans le fond, les mêmes murailles, les mêmes dimensions, le même pavé en mosaïque, foulé par les pieds nus de la sainte et de ses bourreaux. Afin que rien ne manque à la vénération du pèlerin dans l'immortel *sudatorium*, une grille en fer marque la place occupée par le foyer et par la chaudière d'où se dégageait la vapeur homicide. S'ils étaient dans la chambre où Socrate but la ciguë, nos touristes ne tariraient pas en racontant leurs impressions; et l'on voudrait que le chrétien fût muet et insensible dans des lieux consacrés par la mort bien plus héroïque de ses pères, de ses frères, de ses sœurs dans la foi! Mais ces impressions, la plume ne peut les rendre; c'est au cœur de les sentir.

Telle est, en partie, la gloire intérieure de l'église de Sainte-Cécile; sa gloire extérieure brille dans les peintures qui la décorent. Sur le portique on voit d'une part la sainte révélant le lieu de sa sépulture au pape Pascal, et de l'autre la translation de ses reliques dans le sanctuaire qui lui est consacré. Ce monument de l'art est d'un grand intérêt; mais il a beaucoup souffert, et il est à désirer qu'on le transporte dans un lieu où il cesse d'être exposé aux injures du temps, sans quoi il n'en restera bientôt plus rien.

Une superbe mosaïque orne l'arc absidal et le chœur de l'église. Au centre de l'arc apparaît la Reine des vierges assise sur un trône étincelant de pierreries. Sur le giron de sa divine Mère, l'Enfant-Jésus est debout, le visage tourné vers le spectateur. A droite et à gauche du trône de Marie se tiennent deux anges debout, aux ailes

étendues. Plus loin viennent, de chaque côté, cinq vierges couronnées, vêtues de draperies flottantes, apportant sur leurs mains, couvertes d'un voile pendant, des espèces de pains ronds, symbole du travail et de la charité. Entre chaque vierge s'élève un palmier, dont les rameaux sont l'attribut de la victoire. Pouvait-il être mieux placé que dans un dessin consacré à la gloire d'une vierge martyre? Aux extrémités de l'arc se dessinent deux villes, ornées de lampes suspendues aux portes, Bethléem et Jérusalem, d'où sortirent la vie, le salut, la lumière du genre humain, et d'où, dans un certain sens, doivent sortir tous les hommes pour arriver au trône de Dieu dans la patrie céleste.

Au-dessous de l'arc, sur le champ des pilastres, vous voyez de chaque côté deux personnages vêtus de grandes draperies et dont chacun élève une couronne vers le trône de la Reine des anges et des hommes. Les douze Patriarches et les douze Apôtres représentent ici dans toute la durée de son existence l'Église catholique, qui se reconnaît humblement redevable de ses victoires et de son immortalité à celle qui règne dans les cieux: telles sont les mystérieuses et magnifiques peintures de l'arc triomphal.

Le chœur n'est pas moins riche. Au point le plus élevé de la coquille, à la jonction de deux superbes guirlandes formant encadrement, brille le monographe du pape saint Pascal P $\frac{S}{A}$ L. Du haut du ciel apparaît la main mystérieuse, emblème de la Divinité, déposant une couronne de diamants sur la tête de Notre-Seigneur, qui est debout. Le Sauveur tient de la main gauche un livre roulé, et de la droite il bénit à la manière des Grecs; c'est-à-dire que le pouce et le doigt annulaire sont réunis, tandis que les autres doigts sont étendus. On sait que les Latins bénis-

sent en étendant le pouce, l'index et le doigt du milieu, les deux autres étant courbés. Par l'une et l'autre manière, l'Église d'Orient et l'Église d'Occident proclament le mystère de la sainte Trinité. Tel n'est pas le seul mérite de la particularité que nous signalons; elle prouve encore que les mosaïques de Sainte-Cécile sont l'ouvrage d'un artiste grec, et qu'elles sont bien de l'époque reculée à laquelle on les rapporte.

A la droite du Sauveur on voit saint Paul, dont la main droite pend naturellement, tandis que la gauche, appuyée sur la poitrine, tient un livre, symbole de la doctrine. Le grand Apôtre est suivi d'une jeune vierge portant le costume des impératrices, avec des colliers de diamants autour du cou, tandis que le nimbe circulaire orne sa tête enrichie d'une couronne de perles. Cette vierge est sainte Agathe, cotitulaire de la Basilique. A sa droite vient le pape saint Pascal portant le modèle de l'église, et la tête environnée du nimbe carré, signe distinctif du personnage vivant. Derrière lui un palmier développe ses rameaux majestueux, parmi lesquels on voit un phénix, emblème de la résurrection.

A la gauche de Notre-Seigneur paraît saint Pierre tenant les clefs, et accompagné de saint Valérien et de sainte Cécile, portant l'un et l'autre entre leurs mains la couronne achetée au prix de leur sang. Le centre de la bordure inférieure présente l'Agneau de Dieu, ayant sur la tête le monogramme de Notre-Seigneur; de chaque côté six agneaux venant à lui, et sortant de deux cités semblables pour le modèle et pour la signification à celles dont nous avons déjà parlé [1].

L'ensemble harmonieux de la composition, la naïveté,

[1] Ciamp., *Vet. Mon.*, t. II, c. XXVI.

l'énergie, ou, pour mieux dire, la transparence des emblèmes, la magnificence des décorations et l'éclat des couleurs, font de cette mosaïque un des plus beaux monuments de notre antiquité religieuse. Quelle différence entre cette manière simple, aisée, sublime, des artistes chrétiens, et celle de nos artisans modernes! D'où vient que ces derniers n'ont pas même assez de goût pour aller chercher leurs modèles religieux dans nos siècles de foi?

Comme la plupart des églises de Rome, Sainte-Cécile est non-seulement un musée et une galerie; c'est encore un reliquaire. Nommer les saints et les martyrs dont les restes vénérables, recueillis par le cardinal Sfondrat, enrichissent la sainte Basilique, serait beaucoup trop long. Il suffit de savoir que tous les ordres de bienheureux ont ici leurs représentants, comme pour féliciter l'illustre vierge de son glorieux triomphe, retremper la foi du pèlerin, ranimer son courage, et souvent le faire rougir de sa pusillanimité.

En sortant de l'église il faut examiner, dans l'ancien *atrium*, un de ces grands vases de marbre appelés *canthari*, qui servaient de fontaine pour l'ablution des fidèles. Celui de Sainte-Cécile est d'une bonne conservation et rappelle, par l'usage auquel il était destiné, la religieuse frayeur et l'innocence sans souillure que nos pères s'efforçaient d'apporter dans le temple saint.

Singulière destinée des lieux où nous sommes! Antiques témoins du courage de Mucius Scévola, ils furent le prix de son dévouement[1]; devenus sous le Christia-

[1] Ici étaient, comme on sait, les prés dont la république fit présent à Mucius Scévola pour prix de son courage. On croit que c'est à l'endroit même où se trouve le *Ponte Rotto* qu'eut lieu l'acte héroïque du célèbre Romain.

nisme le théâtre d'un dévouement plus noble, ils sont consacrés à en perpétuer le souvenir. L'héroïsme de la virginité et du martyre, et l'héroïsme peut-être aussi grand de la pauvreté et de l'humiliation volontaire, y reçoivent les hommages qu'ils méritent. A Clélie et à Mucius Scévola succèdent sainte Cécile et saint François d'Assise, dont les vertus, inspirées par la foi, ont conquis à leur gloire cette partie du Trastévère.

Une légère distance nous séparait du couvent et de l'église de *San-Francesco a Ripa.* Au fond de cette humble demeure est un petit sanctuaire d'où s'exhale je ne sais quel parfum de sainteté qui pénètre et qui embaume l'âme et les sens : j'ai nommé la chambre de saint François d'Assise. Quels que soient ton pays, ta croyance et ton nom, pèlerin, ôte ici ta chaussure ; tu entres dans la demeure d'un héros, d'un saint, sublime instrument de la Providence dans l'œuvre de la civilisation. Tes pieds foulent le même sol, tes yeux voient les mêmes parois, le même plafond ; tes mains touchent la même porte de bois, la même pierre qui lui servit d'oreiller ; en un mot, tu es environné de tous les objets témoins des prières, des soupirs, des austérités, des extases du séraphique patriarche : spectacle deux fois éloquent qui te révèle le secret de devenir un grand homme, en t'apprenant que Dieu choisit toujours pour opérer des choses merveilleuses les petits et les humbles.

Dans cette chambre vénérable, transformée en chapelle, reposent vingt-huit corps saints avec une quantité de reliques précieuses, que des panneaux tournants offrirent à nos regards et à notre piété. Un des religieux qui nous accompagnaient tira ensuite un rideau placé derrière l'autel, et nous vîmes le *véritable* portrait de saint François d'Assise ; on le croit contemporain de l'illustre

fondateur. Les cloîtres du couvent représentent, dans des fresques nombreuses, les papes, les cardinaux, les hommes illustres, les saints et les martyrs de l'ordre. C'est pour les bons pères une galerie de famille dont la vue, j'en suis certain, a fait germer plus d'une vertu et encouragé plus d'un sacrifice. Le monde en profite, et, l'ingrat qu'il est, trop souvent il oublie la religion qui les inspire.

19 Janvier.

Sainte-Marie *in Trastevere.* — *Taberna meritoria.* — Rescrit d'Alexandre Sévère. — Miracle de la fontaine d'huile. — Preuves. — Première église de Rome dédiée à la Sainte Vierge. — Vue de la fontaine. — Inscriptions. — Mosaïques. — Tombeaux. — Reliques de martyrs. — Les Transtévérins. — Saint-Pierre *in Montorio.*

Le Tibre nous revit sur ses bords. Laissant à gauche Sainte-Cécile et Saint-François, que nous avons vus, et Saint-Michel que nous verrons plus tard, nous arrivâmes promptement à Sainte-Marie *in Trastevere.* Cette église offre une riche moisson à l'antiquaire et surtout au chrétien. Au lieu même où elle s'élève, on voyait jadis la *Taberna meritoria,* espèce d'hôtel des soldats invalides et de magasin public, où l'on déposait les marchandises [1]. Soit à raison du prodige dont je vais parler, soit pour toute autre cause, l'entrepôt fut abandonné.

Les chrétiens, qui attachaient une grande importance à posséder cet emplacement, le prirent à bail, et y construisirent un oratoire; mais les cabaretiers du voisinage trouvèrent bon de les inquiéter et de les chasser. L'af-

[1] Tabernæ meritoriæ, quæ vulgo diversoria vel fullonica appellantur. *Cod.*, Lex *Si usufructus*, § 16.

faire fut portée au tribunal de l'empereur Alexandre, qui donna le rescrit suivant : « Il vaut mieux que Dieu soit honoré, n'importe comment, dans la *Taberna meritoria*, que de la livrer aux cabaretiers [1]. » Maîtres de ce lieu tant désiré, les chrétiens s'empressèrent d'y bâtir une église, qui fut consacrée, en 224, par le pape saint Calixte, et dédiée à la Vierge-Mère : elle est la première que Rome vit élever en l'honneur de la Reine du ciel [2].

D'où venait aux fidèles cet ardent désir de posséder la *Taberna meritoria*, et de la consacrer par un monument religieux ? L'histoire profane et l'histoire sacrée répondent d'un commun accord : Sous le règne d'Auguste, alors que Dieu tenait le monde en suspens par des prodiges multipliés ; que l'Occident retentissait des oracles de la sibylle de Cumes, popularisés par Virgile ; et que l'Orient tenait ses regards tournés vers la Judée, d'où les anciennes traditions annonçaient la prochaine sortie du dominateur de l'univers : dans ce moment solennel, Rome vit tout à coup jaillir, au lieu occupé par la *Taberna meritoria*, une fontaine d'huile qui coula pendant un jour entier avec tant d'abondance qu'elle descendait jusqu'au Tibre [3].

Les païens enregistrèrent ce fait parmi les événements extraordinaires qui signalaient le règne d'Auguste, mais

[1] Rescripsit melius esse ut quomodocumque illic Deus colatur, quam popinariis dedatur. — LAMPRID., *in Alex.*

[2] Illic nobilem ecclesiam erexerunt sanctissimæ Virginis Dei genitricis partui, olim eo prodigio præsignato, religiosissime consecrandam. — BAR. ann. 224, n. v.

[3] Anno tertio Romæ e Taberna meritoria trans Tiberim oleum e terra erupit, fluxitque toto die sine intermissione — EUSEB. *in Chron.* Ainsi parlent Dion Cassius, Tiron Prosper, Idace, Orose, Eutrope, Anastase, Raban Maur, etc., etc.

ils n'en comprirent pas mieux le sens que celui des antiques traditions[1]. Ce sens consolateur ne fut pas ignoré des chrétiens. Dans cette fontaine d'huile miraculeusement sortie du sein de la terre, au milieu du quartier de Rome habité par les fils d'Abraham, en un lieu de commerce où ils devaient être en grand nombre ainsi que les païens, ils voyaient avec raison, et l'éternelle miséricorde de Dieu qui n'a jamais laissé son fils sans témoignage, et l'annonce parfaitement symbolique de la naissance du Christ, arrivée peu de temps après. « En effet, ajoute Orose, christ veut dire oint ; et cette huile miraculeuse annonçait l'oint par excellence, le Fils de Dieu qui allait naître sous le règne d'Auguste, et les chrétiens, *uncti*, qui devaient le perpétuer dans l'empire. Cette huile sort de la *Taberna meritoria*, rendez-vous commun des juifs et des païens, et figure de l'Église, composée des gentils et des enfants d'Israël[2]. »

Tel est le fait miraculeux qui, attesté d'abord par le double témoignage de l'histoire profane et de l'histoire sacrée, puis vingt fois soumis à l'examen de la critique la plus sévère, a traversé dix-huit siècles sans rien perdre de son authenticité. Aujourd'hui encore il explique, en

[1] PLIN., *Hist.*, lib. II, c. XXXI ; DIO, *Hist. rom.*, lib. XLVII.

[2] Quo signo, quid evidentius quam in diebus Cæsaris toto orbe regnantis futura Christi nativitas declarata est? Christus enim unctus interpretatur. Itaque cum eo tempore, quo Cæsari perpetua tribunitia potestas decreta est, Romæ fons olei per totum diem defluxit ; sub principatu Cæsaris, romanoque imperio per totum diem, id est, per omne Romani tempus imperii, Christum, et ex eo christianos, id est unctum et ex eo unctos, de meritoria Taberna, hoc est de hospitali largaque ecclesia affluenter atque incessabiliter processuros, etc. — OROS., *Hist.*, lib. VI, c. XX.

la justifiant, ardeur autrement inexplicable des premiers chrétiens à posséder le lieu même où il s'était accompli[1],

Avec sa sollicitude ordinaire, Rome a veillé sur ce lieu vénérable. Quoique restaurée plusieurs fois, l'église, bâtie par saint Calixte, conserve toujours dans son enceinte et protége de ses murs sacrés la place d'où sortit la fontaine miraculeuse. Le voyageur ne peut manquer de la retrouver; car des inscriptions nombreuses, des ornements de marbre et de bronze, et surtout la piété des pèlerins, l'indiquent à tous les regards. Nous la vîmes; et le moment où il nous fut donné de la contempler reste dans notre mémoire comme une des joies du pèlerinage.

Quand vous êtes à la naissance des marches de porphyre qui montent au sanctuaire, vous voyez sur la droite, dans le pavé, une ouverture circulaire garnie d'une grille, et dont l'orifice revêtu de marbre blanc peut avoir deux pieds de diamètre. Au-dessus on lit : *Fons olei*, fontaine de l'huile.

[1] Les principaux auteurs qui ont examiné ce fait sont : Pietro MORETTI, *Historia hujus prodigii elucid. et defension.* Romæ, 1767. — PANVINIUS, *de Septem urbis Ecclesiis*, p. 81. — DONAT., *Roma vetus*, etc., lib. III, c. 21.— PIAZZA, *Gerarchia cardinalizia*, p. 164.—DE BERARDESCA, *In collectione miraculorum, quæ in Christi nativitate visa sunt.* Neapoli, 1553. — TROMBELLI, *Vita B. Virg.*, t. II, p. 317, 323. — MAZZOLARI, *Basiliche sacre*, t. VI, p. 297. — CONSTANZI, *Instituz.*, etc., t. II, p. 40. — CANCELLIERI, *Notte di Natale*, p. 121. — BARON., *Apparatus ad Ann. eccl.*, p. 7 ; *Id.*, *Ann.*, *ann*. 221.—BENOIT XIV, *de Festo Natal. Domini.* Le savant pontife s'exprime en ces termes : « Nulla de veritate miraculi dubitatio, etc. » N. 53.

A droite

Hinc oleum fluxit, cum Christus Virgine luxit.

« D'ici coula une fontaine d'huile, lorsque le Christ naquit de la Vierge. »

A gauche :

Nascitur hinc oleum, Deus ut de Virgine : utroque
Olēo sacrata est Roma terrarum caput.

« D'ici l'huile sort quand Dieu naît de la Vierge : par cette double onction, Rome est sacrée reine du monde. »

La voix miraculeuse qui s'élève du sein de la terre est montée jusqu'aux voûtes de la Basilique, d'où elle redescend en flots de poésie. La mosaïque du sanctuaire renvoie ces accents :

Jam Puerum jam summe Pater, post tempora natum,
Accipimus genitum, tibi quem nos esse coævum
Credimus, hinc olei scaturire liquamina Tibrim.

« Enfin, Père tout-puissant, enfin, nous le possédons, cet Enfant né dans la plénitude des temps, et que nous croyons éternel comme vous ; c'est pour l'annoncer qu'une fontaine d'huile découla de ce lieu jusqu'au Tibre. »

La façade extérieure répond ; c'est la Basilique elle-même qui, se personnifiant tout à coup, chante son bonheur et sa gloire :

Dum tenet emeritus miles, sum magna Taberna ;
Sed dum Virgo tenet me, major nuncupor et sum :
Tunc oleum fluo, significans magnam pietatem
Christi nascentis, nunc trado petentibus ipsam.

« Occupée par le soldat émérite, je suis le *grand* hospice ; occupée par Marie, je m'appelle plus grande et je la suis : alors je répands de l'huile, emblème de la grande miséricorde du Christ naissant, et maintenant je la donne à ceux qui la demandent. »

Ce n'est pas assez : où qu'ils se tournent, il faut que l'œil voie et que l'oreille entende le témoignage du miracle. Au-dessus du magnifique entablement de la chapelle Aldobrandini, voisine du maître-autel, brille cette inscription :

In hac prima Matris æde,
Taberna olim *meritoria*,
Olei fons solo erumpens
Christi ortum protendit.

« Dans ce premier temple de Marie, autrefois la *Taberna meritoria*, une fontaine d'huile sortie du sein de la terre annonce l'avénement du Christ. »

Absorbé par ce grand souvenir, le voyageur peut à peine s'occuper des beautés matérielles de l'antique église. Les précieuses mosaïques de la façade extérieure datent du douzième siècle, et représentent la *Sainte Vierge, l'Enfant Jésus et les dix vierges de l'Évangile.* Dans celles du chœur, également d'une grande beauté, figure le pape Innocent II, restaurateur de l'église en 1139. Titulaire de cette Basilique, le cardinal Altemps l'enrichit du tableau de *l'Assomption.* On regarde cette fresque du Dominiquin comme une des premières de Rome pour le coloris et la perspective.

Les grandes colonnes de granit qui soutiennent l'édifice proviennent des thermes d'Ampélide ou de Priscilliane [1] : dépouilles opimes du paganisme voluptueux,

[1] Nard., *Rom. antic.*, p. 414.

elles sont bien placées dans un temple dédié à la Reine des vierges. Le plafond resplendit de dorures, tandis que le pavé, en porphyre, en vert antique et autres marbres rares, se dessine comme un riche parterre. Parmi les tombeaux, nous remarquâmes, près de la sacristie, celui du cardinal d'Alençon, frère de Philippe le Bel, monument curieux de l'architecture, de la sculpture et de la peinture du quatorzième siècle. Non moins intéressante pour l'archéologue est la pierre sépulcrale du savant et pieux Bottari, préfet de la Vaticane, et si justement célèbre par ses travaux sur les Catacombes[1].

Près de l'autel on conserve la pierre avec laquelle le pape Calixte fut précipité dans le puits où il consomma son glorieux martyre : elle peut peser environ cent livres, y compris la chaîne. Le saint pontife repose lui-même sous l'autel avec ses illustres successeurs Jules et Corneille, martyrs comme lui, et les saints Calépode et Quirinus, le premier prêtre, le second évêque, et tous les deux martyrs. Dans les différentes parties de l'église habite une légion de saints pris dans toutes les hiérarchies. Les douze Apôtres y sont présents dans une partie de leurs restes sacrés; saint Étienne, saint Laurent, saint Astère, saint Sixte, saint Ignace et une foule d'autres y représentent l'ordre des martyrs ; saint Chrysostome, saint Jérôme, saint Henri, saint Séverin, saint François de Paule et saint Philippe de Néri, celui des pontifes et des prêtres; enfin sainte Marguerite, saint Agnès, sainte Rufine, sainte Pudentienne, sainte Aurélie, sainte Balbine, sainte Justine, forment un chœur de vierges autour de leur auguste Reine.

[1] On regrette que des restaurations mal entendues aient altéré dans certaines parties, le caractère primitif de la vénérable église.

d'où l'œil découvre les sept royales collines et Rome tout entière, nous fûmes reçus avec empressement par les religieux qui veillent sur le vénérable monticule. Singulière destinée! c'est aux pauvres enfants de Saint-François, à ces hommes regardés par les yeux profanes comme la balayure du monde, que Dieu a confié, en Orient et en Occident, la garde des lieux à jamais célèbres où coula le sang de son Fils et celui de son vicaire : glorieuse mission, digne récompense de l'humilité.

Les bons Pères nous introduisirent dans le couvent, et de là dans l'église. A droite, en entrant, il faut étudier avec soin la chapelle Borgherini, peinte par Sébastien del Piombo sur les dessins vigoureux de Michel-Ange. Elle est le résultat de la ligue de ce dernier avec Sébastien, son élève favori, contre Raphaël, qui avait été placé au-dessus de Michel-Ange pour l'invention et le coloris. De cette lutte de géants sortit *la Transfiguration,* qui mit aux mains du jeune Sanzio le sceptre de l'art [1].

A l'église succède le petit temple du Bramante. Ce sanctuaire intime, en forme de coupole et magnifiquement orné par les offrandes de Philippe II, roi d'Espagne, marque le lieu même où saint Pierre subit le martyre. Au centre du pavé, en marbre précieux, est l'ouverture sphéroïde qui servit de piédestal à la croix. Se prosterner, prier, bénir, aimer, voilà ce que l'on fait spontanément ; car il faudrait être moins qu'un homme pour ne pas se sentir profondément impressionné au souvenir du dévouement héroïque dont ce lieu fut témoin.

[1] Ce qu'on est loin d'admirer, c'est le nu des prétendus anges qui forment balustrade entre la nef et les chapelles latérales.

20 Janvier.

Une exécution.

Hier sur le soir j'étais allé, suivant ma coutume, à l'église de Saint-André *delle Fratte*, située à quarante pas de notre demeure, et j'avais récité l'office devant la grille de la première chapelle à gauche en entrant, dédiée à l'archange saint Michel. Il était loin de ma pensée que Dieu allait choisir le lendemain cette modeste chapelle d'une modeste église, pour y faire éclater sa gloire par un prodige dont on ne trouve guère qu'un exemple dans les annales de l'histoire; mais il ne faut pas anticiper.

En sortant, j'aperçus un groupe nombreux réuni autour de l'angle de la Propagande; je m'approchai pour voir ce qui attirait la foule et lui imposait le morne silence que je ne comprenais pas. A six pieds de hauteur était appendu à la muraille un large écriteau en bois, portant écrit en grosses lettres noires ce qui suit : « Indulgence plénière pour tous les fidèles qui, s'étant confessés, communieront demain dans (ici venait le nom de plusieurs églises) et prieront pour ceux qui sont condamnés à mort. » De semblables écriteaux étaient placés à tous les carrefours et au coin des principales rues ; je compris qu'une exécution devait avoir lieu le lendemain.

Cette manière d'annoncer le fatal événement indique sous quel point de vue Rome envisage le supplice du coupable. Dans la victime de la justice humaine, elle voit avant tout une âme à sauver, et dans le spectacle de sa mort une réparation envers la société et une leçon de haute morale; pour atteindre ce triple but elle met tout en œuvre. A partir du jour de la condamnation, le criminel devient l'objet des soins les plus charitables ;

rien n'est omis pour le disposer au terrible passage du temps à l'éternité. En disant ce que nous vîmes j'écris l'histoire invariable de ce qui se fait en pareille circonstance.

Dès le soir, les *Confrères de la Miséricorde*, *Confortatori*, ou de *Saint-Jean décapité*, s'assemblèrent en grand nombre. Cette institution touchante, fondée sous Innocent VIII en 1488, assiste les condamnés à mort avec une charité vraiment chrétienne. Les membres de cette société doivent être Florentins, ou du moins de familles originaires de Toscane, en mémoire des fondateurs de l'œuvre. Quelques-uns se rendirent à la prison et se mirent en prières. Vers minuit un des guichetiers entra comme à l'ordinaire dans le cachot pour voir si tout était en ordre ; puis en fermant la porte il jeta un billet dans la triste demeure : le condamné sait, par tradition, ce que cela signifie.

On le laisse seul pendant quelques moments, attendu que d'ordinaire l'impression produite par la terrible annonce ne lui permet d'entendre ni la voix de l'amitié ni celle de la foi. Quand ceux qui devaient mourir le lendemain furent calmés, les *Confortatori* entrèrent dans le cachot ; un prélat et un évêque, membres de la confrérie, furent chargés de donner les premières consolations. Prières, douces paroles, marques de la plus affectueuse tendresse, voilà ce qui avait lieu dans la prison, et ce qui continua sans interruption aucune jusqu'au moment suprême. Au dehors, voici ce dont nous fûmes témoins.

A minuit. lorsque la funeste nouvelle parvenait aux deux condamnés, le Saint-Sacrement fut exposé dans l'église de la Confrérie de la Miséricorde, et les membres des différentes associations de piété, si nombreuses

à Rome, entourèrent l'autel du Dieu condamné lui-même à la mort pour le salut du monde. Vers la pointe du jour, on exposa le divin Sauveur à la vénération des fidèles dans plusieurs églises, et notamment à *Saint-Nicolas in Arcione*. Le peuple s'y portait en foule, les tribunaux de la pénitence étaient environnés, et on voyait à la table sainte de nombreux chrétiens priant pour le salut de leurs malheureux frères. Le Saint-Père lui-même faisait une longue adoration devant le Saint-Sacrement exposé dans sa chapelle domestique.

Vers huit heures et demie, le lugubre cortége se mit en marche. A la suite d'un piquet de dragons, au milieu d'une foule inquiète, parfois bruyante et parfois silencieuse, s'avançait une longue procession de religieux et de confrères de la Miséricorde, couverts de sacs noirs, une torche à la main et psalmodiant sur un ton grave les litanies des agonisants. Venait ensuite la fatale charrette entourée de carabiniers et suivie du *boia*. Les deux condamnés étaient assis sur la même banquette, accompagnés de trois prêtres : un de chaque côté des patients, le troisième en face, tenant devant leurs yeux une image de la Sainte Vierge.

Du sein de la foule qui encombre les rues, qui est sur les places et aux fenêtres, savez-vous quel cri s'échappe? Un seul: *Sono convertiti ?* Sont-ils convertis ? se sont-ils confessés ? Pour l'un des condamnés les prêtres assistants répondaient affirmativement, par un signe de tête souvent répété. Alors vous auriez entendu tout ce peuple, si impressionnable et si expansif, adresser mille bénédictions au coupable, et lui dire : « Mon fils, mon frère, mon enfant, sois béni ! Prends courage ; je ferai dire une messe pour toi ; je voue pour toi une neuvaine, une communion, une aumône ! Nous ne t'oublierons pas :

...soin de ta femme, de ta mère, de ta sœur, de tes enfants! »

L'autre condamné, coupable de parricide, était resté sourd aux sollicitations de la miséricorde; et au signe du prêtre qui disait : *Non è convertito,* cette même foule éclatait en reproches, en menaces, en malédictions : « *Birbone!* tu vas donc mourir comme un Turc? Encore un peu et tu seras au tribunal de Dieu! Va, malheureux, tu seras damné pour l'éternité. » On rendrait difficilement l'impression produite par la voix de tout un peuple, prononçant d'avance la sentence éternelle de bénédiction ou de malédiction qui allait être rendue quelques minutes après sur les condamnés, au tribunal du souverain Juge. Cependant le cortége approchait du lieu de l'exécution; les prêtres redoublaient d'instances auprès de l'obstiné: on ralentissait la marche à dessein.

Enfin, on arrive à quelques pas de l'échafaud dressé non loin de l'église de Saint-Jean décapité. Les deux condamnés descendent dans la *Confortatoria,* chapelle provisoire établie vis-à-vis de l'église. On entend une dernière fois la confession du coupable repentant, on lui donne la sainte communion; et, après les vingt minutes accordées pour l'action de grâces, il monte à l'échafaud. Là, suivant l'usage de Rome, il se met à genoux; c'est dans cette attitude religieuse qu'il reçoit le coup de la mort.

Restés auprès de son compagnon, les *Confortatori,* auxquels s'étaient joints par charité des prêtres et des religieux connus par leur sainteté, épuisaient toutes les ressources du zèle pour toucher cette âme endurcie. Déjà l'heure de l'exécution était passée; le bourreau attendait sa victime. Mais, par un trait de cette longa-

nimité qui la caractérise, la loi pontificale autorise à différer l'instant fatal jusqu'à ce que le malheureux soit rentré en lui-même. Le soir seulement, s'il reste insensible, la justice a son cours. Le criminel dont nous parlons continuait de repousser avec une espèce de fureur les charitables conseils qu'on lui donnait ; il refusait surtout d'ouvrir ses lèvres à la prière. Enfin, un des prêtres qui venait de descendre de l'échafaud lui dit : « Mon fils, puisque vous ne voulez pas prier pour vous, priez du moins pour votre compagnon qui est maintenant dans l'éternité ; » et on commence le *De profundis !*

Il desserra enfin les dents, récita la prière et se mit à fondre en larmes. « C'est assez, s'écria-t-il, je ne veux pas mourir comme un Turc ; je veux me confesser. » Il le fit en effet avec beaucoup de larmes, reçut les sacrements et monta bientôt à l'échafaud, environné des bénédictions et des promesses de tout le peuple. Devenu doux comme un agneau, il demanda : Que faut-il faire ? — Vous mettre à genoux ; et il s'y mit. — Mettez là votre tête ; et il la mit, et reçut le coup fatal après avoir prononcé trois fois les saints noms de Jésus et de Marie. On avait recommandé au premier, qu'on voyait si bien disposé, de prier pour son malheureux compagnon ; il l'avait fait sans doute, et qui sait ce que vaut devant Dieu la prière mêlée au sang du coupable qui se repent et qui meurt pour expier ses crimes ? Le criminel avait lutté pendant plus de trois heures ; aussitôt après son exécution, la cloche de Saint-Nicolas *in Arcione* avertit les fidèles restés en adoration que tout était consommé : il était deux heures après midi. On donna la bénédiction et on remit le Saint-Sacrement dans le tabernacle.

Dès le matin de nombreux confrères avaient parcouru la foule, demandant l'aumône afin de faire célébrer des

messes pour les âmes des condamnés, qui le lendemain et huit jours après eurent un très-beau service. Quant à leurs corps, les *Confortatori* les avaient religieusement emportés dans l'église de la Confrérie, où ils les enterrent après avoir psalmodié l'office des défunts. Sur le frontispice de cette église on lit pour toute inscription : *Per la misericordia:* « A la miséricorde! » Et puis le patron du lieu est aussi un supplicié : c'est saint Jean-Baptiste, dont la tête sculptée en pierre au-dessous de l'inscription forme le seul ornement de la façade.

J'ose maintenant le demander : Rome peut-elle mieux faire pour assurer le salut du coupable, montrer de quel prix une âme est à ses yeux, et faire de l'échafaud un spectacle vraiment moral? Ajoutez qu'on diffère le plus possible le jour des exécutions, afin qu'ayant lieu peu de temps avant les plaisirs du carnaval et du mois d'octobre, elles servent de contre-poids à des joies trop souvent dangereuses.

Deux particularités sur le bourreau finiront ce triste sujet. Chez les anciens Romains, l'exécuteur ne pouvait entrer en ville : il en est encore de même aujourd'hui. Malheur au *boia*, dont la demeure solitaire est reléguée au delà du Tibre, s'il osait franchir le pont Saint-Ange, excepté dans le cas où l'on a besoin de son ministère : le peuple le mettrait en pièces. Ensuite il ne reçoit que *trois centimes* par exécution, et cela afin que l'appât du gain ne l'expose point à pécher en désirant l'accomplissement de son triste devoir. Ce dernier trait révèle, n'en doutez pas, une connaissance tristement approfondie du cœur humain.

21 Janvier.

Messe dans la prison de sainte Agnès. — Bénédiction des agneaux à Sainte-Agnès *hors des murs*. — Détails sur le *pallium*. — Description de l'Eglise. — Eglise de Sainte-Constance. — Prières du soir. — Visite au cardinal Pacca.

Pouvoir chaque jour célébrer la fête des martyrs sur le théâtre même de leur victoire, au milieu des plus touchants monuments de leur courage; tel est l'heureux privilége des fidèles de Rome. Hier j'avais eu la consolation d'offrir l'auguste sacrifice dans les catacombes de Saint-Sébastien, au lieu où fut déposé par sainte Lucine le corps de l'illustre général. Autour de l'autel souterrain, éclairé par six flambeaux, étaient pieusement agenouillés des hommes et des femmes du peuple, quelques jeunes enfants, une princesse et un ecclésiastique : il semble que toutes les classes de la société s'étaient donné rendez-vous pour retracer l'image du Christianisme primitif.

Aujourd'hui ce spectacle devait se renouveler; on célébrait la fête de sainte Agnès. De bon matin nous étions à la place Navone, prosternés avec de nombreux fidèles sur le pavé de marbre de la magnifique église. Pendant qu'on chantait dans le temple supérieur les louanges de la jeune héroïne, il nous fut permis de descendre dans la crypte où la vierge de treize ans avait remporté son glorieux triomphe. Faire couler le sang divin au même lieu où coula le sang des martyrs, et présenter ce double sacrifice au Père des miséricordes, quelle consolation pour le prêtre ! Quel gage de salut pour le monde ! Quelles intimes jouissances pour le voyageur ! Si peu qu'il soit chrétien, il se sent pénétré

de religion, et, comme malgré lui, la prière lui vient sur les lèvres.

Au souvenir saisissant des miracles qu'il fallut pour vaincre ici, dans ce cachot souterrain, comme au grand jour de l'amphithéâtre, la société païenne dont l'infamie égalait la cruauté; à la vue de ces murs antiques, de ces voûtes sombres, de ce pavé en mosaïque, témoins dix-sept fois séculaires de la victoire gagnée par la faiblesse sur la force, par la victime sur le bourreau, toutes les puissance de l'âme sont profondément émues; et vous félicitez la jeune héroïne, votre sœur, vous l'invoquez avec une fraternelle confiance; et vous sortez de là trois fois heureux de ce que vous avez vu, de ce que vous avez senti et de ce que vous espérez.

Ces fortunés moments passèrent vite : le temps nous pressait. Il s'agissait de nous rendre dans la Basilique de Sainte-Agnès *hors des murs*, où devait avoir lieu l'intéressante bénédiction des agneaux. Sortis de Rome par la porte Pie, nous suivîmes pendant une heure la voie Nomentane, et nous arrivâmes à l'église : la foule se pressait sous l'antique parvis; néanmoins il nous fut possible de pénétrer dans le sanctuaire, et de nous placer à l'angle de l'autel, afin de voir de près la cérémonie. Après la messe, chantée en musique, le clergé sortit processionnellement de la sacristie et rentra dans le sanctuaire.

La marche était ouverte par des clercs portant des flambeaux, l'encensoir et le bénitier; venaient ensuite deux ecclésiastiques en grands manteaux noirs, tenant chacun sur les bras un superbe coussin de damas roug orné de franges d'or, sur lequel était mollement couché un petit agneau blanc comme la neige, la tête couronnée de roses et tout le corps parsemé de rosettes en ruban

rouge. Ces deux agneaux avec les coussins furent placés sur l'autel, l'un du côté de l'évangile, l'autre du côté de l'épître. Tous les chanoines réguliers du *Saint-Sauveur* qui desservent l'église vinrent prendre place dans le chœur. L'abbé, la mitre en tête et revêtu de la chape, monta à l'autel avec le diacre et le sous-diacre, pendant que la musique, placée dans les galeries supérieures, exécutait un morceau analogue à la circonstance.

Bientôt le célébrant prononça une magnifique prière toute parfumée de cette délicieuse poésie, dont le type inconnu du monde ne se trouve que dans le Pontifical romain. Elle commence par une hymne en l'honneur de *sainte Agnès*, modèle de pureté et d'innocence, de force et de douceur; puis, rappelant que l'usage de donner des ornements particuliers aux ministres sacrés est conforme à l'antique tradition dont l'origine remonte au Sinaï, elle déroule le splendide tableau des siècles chrétiens. Après la prière, le célébrant jeta de l'eau sainte sur les deux agneaux et les parfuma de l'odeur de l'encens : c'est ainsi qu'il les bénit. Si la beauté de la prière et le souvenir de l'agneau divin offert sur l'autel de la croix ne m'avaient entièrement occupé, je n'aurais pu m'empêcher d'admirer la tranquillité parfaite et le silence de ces petits agneaux, dont les pieds étaient liés en faisceau avec des faveurs rouges, et qui se regardaient l'un l'autre en paraissant fort étonnés de se trouver en pareil lieu.

Après la bénédiction, le cortége retourna à la sacristie, et les deux agneaux furent remis à un maître de cérémonies de la Basilique de Saint-Jean de Latran. Accompagné de deux serviteurs de l'église, il les porta aux pieds du Saint-Père qui les bénit lui-même. Le camerlingue des sous-diacres apostoliques transporte ensuite ces jeunes

agneaux dans un couvent de religieuses, désigné par le souverain pontife pour en prendre soin. Quand le temps est venu, on tond les deux agneaux, et de leur laine on fait les *pallium*. A Pâques, un des agneaux est servi sur la table du Pape; car il est d'usage dans toutes les familles romaines de manger ce jour-là un agneau, en mémoire du véritable Agneau immolé pour le salut du monde : Rome est unique pour conserver les pieuses coutumes et les touchants souvenirs.

Si, au sortir de la cérémonie de Sainte-Agnès, vous rencontrez des hommes du monde, soyez sûr que les *pourquoi* vont vous assaillir. Pourquoi cette bénédiction de deux agneaux? pourquoi les cérémonies qui l'accompagnent? pourquoi ce *pallium*? pourquoi ceci? pourquoi cela? Quelques mots de réponse deviennent nécessaires. Dans l'ancienne loi, le *Rational* et le *Superhuméral* distinguaient le souverain pontife des autres prêtres. L'Église a voulu que les premiers pasteurs du divin bercail eussent aussi des ornements qui les fissent reconnaître : leur concilier le respect des prêtres et des fidèles, tout en leur rappelant à eux-mêmes l'origine, le caractère, le but de leur autorité : telle a été son intention en les revêtant du *pallium*.

Successeurs de l'Agneau de Dieu, ils doivent perpétuer sa puissance et retracer sa douceur : voilà pourquoi l'insigne de leur haute dignité sera fait avec la laine d'un agneau bénit. Leur emploi est une charge, et ils doivent, comme le bon Pasteur, porter les ouailles errantes ou malades : voilà pourquoi ils porteront le *pallium* sur leurs épaules. C'est par la force et par l'amour du Dieu crucifié qu'ils peuvent accomplir leur redoutable mission : voilà pourquoi le *pallium* sera orné de six croix. L'origine de leur puissance vient de Pierre, et par Pierre du Fils de

Dieu même : voilà pourquoi, la veille de la fête des glorieux Apôtres, on place tous les *pallium* sur leur tombeau ; retirés le lendemain avec un grand respect, on les confie aux chanoines sacristains qui les déposent dans le trésor des reliques, en attendant qu'ils soient envoyés [1].

L'usage du *pallium* remonte, pour le Saint-Père, au berceau de l'Église ; la faveur de le porter ne date, pour les métropolitains et les patriarches, que du quatrième siècle. Dans la suite, le Saint-Siége étendit cet honneur aux archevêques et même à certains évêques des différentes parties du monde [2].

Quand la foule fut écoulée, nous visitâmes l'église de Sainte-Agnès. Cette Basilique vénérable est bâtie sur la place même où l'on trouva le corps de la jeune héroïne. Elle doit son origine à Constantin, qui la fit élever à la prière de sa fille Constance, miraculeusement guérie par l'intercession de la glorieuse martyre [3]. Les mosaïques du chœur sont un hommage du pape Honorius Ier. Paul V refit le tabernacle, orna l'autel de pierres pré-

[1] La tradition du pallium se fait en des termes qui ne laissent aucun doute sur l'explication qui précède : Ad honorem Dei omnipotentis, et beatæ Mariæ Virginis, ac beatorum apostolorum Petri et Pauli, et Domini nostri N. Papæ N., et sanctæ Romanæ Ecclesiæ, nec non N. Ecclesiæ tibi commissæ, tradimus tibi pallium de corpore B. Petri sumptum, plenitudinem videlicet Pontificalis officii, ut utaris eo intra ecclesiam tuam certis diebus, qui exprimuntur in privilegiis ei ab Apostolica Sede concessis.

[2] CIAMPINI, *Monim. veter.*, t. III, p. 50. — DEVOTI, *Jus can.*, t. I, p. 14. — CONSTANZI, *Instituzioni*, etc., p. 17. — DURANDUS, *Rational.*, c. XVII, n. 3. — Card. BONA, lib. I, c. XXIV, etc., etc.

[3] ANAST., *in B. Sylvestr.*

cieuses et y déposa le corps de sainte Agnès avec celui de sainte Émérentienne, sœur de lait de la jeune martyre, et lapidée par les païens au moment où elle priait sur le tombeau de son amie. Des inscriptions rappellent que saint Grégoire le Grand prononça dans cette Basilique deux homélies au jour anniversaire de la naissance, c'est-à-dire du martyre de la glorieuse titulaire.

Suivant sa noble coutume, Constantin enrichit le nouveau temple d'ornements et de vases sacrés, dignes de la magnificence impériale. On cite entre autres un calice d'or fin du poids de dix livres; une patène du même métal pesant vingt livres; un vase pour les ablutions, d'or le plus pur, enrichi de trente dauphins et pesant quinze livres; enfin une lampe d'or à douze becs du poids de quinze livres [1]. Si les Barbares ont emporté ces riches dépouilles, ils ont du moins laissé les marbres précieux qui attestent encore la libéralité du prince et des premiers pontifes.

L'église, qui conserve la forme des anciennes Basiliques romaines, a trois nefs soutenues par quatorze colonnes antiques, dont quatre de jaspe ou de *porta santa;* les autres d'albâtre, excepté les deux dernières, près de la porte, qui sont de marbre de Numidie. On est étonné de voir l'ordre ionique, le corinthien et le composite briller dans les chapiteaux; mais cette confusion des différents ordres prouve, d'une part, que ces colonnes ont appartenu à différents édifices païens, mis à contribution pour élever le temple de l'illustre martyre, et, d'autre part, que le maître du monde voulait être promptement obéi [2].

Au-dessus des nefs latérales règne une double galerie

[1] ANAST., *in B. Sylvestr.*
[2] BARON., *Ann.* 324, n. 103.

en forme de portique, appuyée sur des colonnes dont la magnificence ne le cède point aux premières : on y remarque le même mélange des ordres d'architecture. Histoire complète de l'art, le baldaquin du maître-autel est soutenu par quatre colonnes du plus beau porphyre. La sculpture moderne y brille dans la statue de la sainte, en albâtre oriental ; l'antiquité païenne donne la forme du monument avec ses colonnes de jaspe et de porphyre ; la primitive Église est représentée par un candélabre de la plus grande richesse, et enfin le moyen âge déploie sa magnificence et son génie, tout à la fois simple et sublime, dans la mosaïque du chœur.

La superbe guirlande de fleurs et de fruits qui l'entoure se coupe à la partie supérieure de l'arc, pour faire place à une croix radieuse. Dans le champ, directement au-dessous de la croix, on voit sortir des nuages la main divine tenant une couronne. Plus bas apparaît sainte Agnès dans l'attitude du triomphe, c'est-à-dire debout, la tête couronnée d'émeraudes et environnée du nimbe circulaire ; le cou orné de colliers de perles, et le corps couvert du laticlave enrichi de pierreries, suivant l'usage des empereurs et des impératrices d'Orient. Ce costume byzantin dans une mosaïque romaine est une preuve de plus qu'à cette époque, c'est-à-dire au septième siècle, on faisait venir les *mosaïstes* de Constantinople. Peu familiarisés avec nos costumes occidentaux, ils habillaient leurs figures à la mode de leur pays.

La sainte tient l'Evangile contre son cœur ; sous ses pieds on voit le glaive qui lui trancha la tête, et de chaque côté s'élancent deux gerbes de flammes, symbole de son désir ardent pour les supplices. Il était difficile de résumer plus parfaitement l'épopée de la jeune héroïne. A sa droite est le pape Honorius Ier, portant le modèle

de l'église ; et à sa gauche, le pape Symmaque, restaurateur de la vénérable Basilique. Nous l'avons déjà remarqué, dans l'ensemble de son ornementation, Sainte-Agnès est comme une encyclopédie de l'art. Or, ce rendez-vous des deux mondes, l'un vaincu et l'autre vainqueur, contribuant chacun à sa manière à orner le temple d'une enfant ; cette longue suite de siècles qui viennent en passant déposer leur hommage à ses pieds, forment une de ces délicieuses harmonies que Rome a le privilége d'offrir au catholique, seul capable de les comprendre.

Non loin de Sainte-Agnès s'élève, parmi les ruines, une superbe rotonde qui contient de grandes richesses archéologiques : c'est l'église de Sainte-Constance. Bâtie, à ce que l'on croit, par Constantin pour le baptême de son auguste fille, elle servit ensuite de baptistère à la Basilique de Sainte-Agnès. Vingt-quatre colonnes de marbre africain formant un double portique soutiennent l'édifice. Trois grandes niches, *loculamenta*, sont taillées dans les parois ; deux sont à jour et donnent passage à l'extérieur. La troisième renferme une superbe tombe de porphyre, transportée du môle d'Adrien pour recevoir les restes précieux de la jeune princesse. Le tombeau est orné de mosaïques représentant une scène de vendanges, sujet assez fréquent dans l'ornementation des Catacombes.

Aux voûtes des deux autres renfoncements se trouvent des sujets plus évidemment chrétiens. Dans l'une, Notre-Seigneur apparaît debout ; de la main droite il bénit, de la gauche il tient une banderole sur laquelle on lit : *Dominus pacem dat.* A gauche est saint Philippe, incliné devant le divin Maître et recevant l'extrémité inférieure de la banderole ; saint Thomas se mon-

tre à la droite dans l'attitude du respect et de l'admiration ; quatre brebis occupent la base du tableau, avec deux petites maisons, *tuguriola*, environnées de palmiers. On a vu dans ces figures, et tous les fidèles à qui Notre-Seigneur donne sa paix, et les demeures multiples de la maison de Dieu, et enfin la Judée, théâtre primitif de cette scène évangélique [1].

Dans l'autre voussure, le Fils de Dieu est assis sur le globe. Maître absolu de toutes choses, il a le droit de promettre la paix, et il la donne à un de ses disciples qu'il embrasse : cette seconde mosaïque semble ainsi le complément de la première. On remarque, à droite et à gauche du Seigneur, une grande quantité de palmiers, pour rappeler le pays où le divin Rédempteur accomplit sa vie mortelle. Que le palmier soit l'emblème de la Judée, c'est un fait établi par les médailles de Vespasien et de Titus, dans lesquelles on voit une femme assise, pleurant sous un palmier, avec ces mots : *Judæa capta*. Jusque dans la partie décorative, les artistes chrétiens ont su conserver les grandes vérités de notre histoire.

Quant à la coupole, peinte à fresque et en mosaïque, elle offre sur les côtés des feuilles de vigne, des raisins, toute une scène de vendanges, et au sommet une femme en demi-figure. Malheureusement cette partie de l'édifice a beaucoup trop souffert pour qu'il soit possible d'en donner une explication pleinement satisfaisante [2]. Devenue la tombe de sainte Constance après avoir été son berceau, la rotonde possède un autel fort curieux, où repose le corps vénérable de la fille de Constantin, avec

[1] JOAN., c. XIV.

[2] *Voyez* ARINGHI, *Rom. subt.*, lib. VI, c. XLV.

ceux des saintes Attique et Artémie, nobles émules de l'auguste princesse.

Il était déjà tard lorsque nous sortîmes pour jeter un coup d'œil sur la vaste enceinte de ruines que l'on dit être l'hippodrome de Constantin. Des murs pantelants et échancrés, d'où pendent de longues touffes de lianes et de lierre sauvage; des soubassements à moitié couverts de terre et de débris ; des vignes plantées aux lieux où couraient les chars, voilà ce qui reste du somptueux monument : ici on peut dire avec vérité que les ruines même ont péri. Depuis le matin j'avais vécu au milieu des martyrs, le soir je devais voir un confesseur de cette même foi, dont le privilége est d'être persécutée jusqu'à la fin des temps. L'excellent abbé de L... devait me présenter au doyen du Sacré-Collége, le vénérable cardinal Pacca.

En traversant certaines rues faiblement éclairées, nous fûmes témoins d'un de ces pieux usages qu'on ne trouve qu'à Rome. L'impression qu'ils produisent est d'autant plus douce qu'ils sont plus naïfs, et d'autant plus vive qu'ils sont plus étrangers à nos mœurs françaises. A quelques pas devant nous était une madone très-bien illuminée; de chaque côté de la rue, des hommes, des femmes et des enfants, sur les portes des maisons, récitaient en se répondant les prières du soir, qu'ils terminèrent par les litanies de la Sainte Vierge, chantées en chœur. Vous passez, personne ne se dérange, la récitation, le chant, continuent jusqu'à ce qu'on ait achevé l'*Ave Maria* : salutation angélique, par laquelle on désigne à Rome la chute du jour.

Le cardinal Pacca est un aimable vieillard de quatre-vingt-neuf ans ; ses cheveux blancs comme la neige, la finesse de son regard, la délicatesse de ses traits, la dou-

ceur de sa parole, l'aménité de ses manières, l'air d'affabilité et de cordialité répandu sur toute sa personne, commandent le respect et l'affection. Ajoutez qu'il aime beaucoup la France. « Les Français, me disait il, sont naturellement bons; ils valent mieux que leurs principes. Ils ressemblent à l'enfant de l'Évangile, qui dit à son père : Je ne veux pas aller à la vigne, et pourtant il y va; tandis que les Allemands imitent l'autre enfant qui dit: J'y vais, et il n'y va pas. » A ce jugement, dont il est difficile de contester la justesse, succéda l'éloge de nos dames françaises. L'auguste prince de l'Église ne savait comment exalter leur charité et leur dévouement. « Si la France doit être sauvée, disait-il, elle le sera par les femmes; elles sont dignes de cette mission. »

22 Janvier.

Conversion de M. Ratisbonne. — Récit de M. de Bussières.

Hier matin, comme nous prenions à la hâte la *cioccolata* pour nous rendre à Sainte-Agnès *hors des murs*, la bonne Menica vint nous annoncer, dans la joie de son cœur, la grande nouvelle qui circulait dans Rome : *un ebreo è convertito!* un juif s'est converti hier; oui, hier, à notre église de Saint-André *delle Fratte! Gesù mio! che bel miracolo!* Nous n'eûmes pas le loisir d'en entendre davantage. Le soir, on parla de cette conversion chez le cardinal Pacca; enfin, aujourd'hui 22, j'ai eu tous les détails du grand événement.

Dans le salon de madame la comtesse Karolyi arriva M. le baron de Bussières, qui nous raconta, en petit comité, ce qu'il a publié depuis. Je vais le laisser parler lui-même. « Je rapporte, nous dit-il, un fait incontes-

table; je dis ce que j'ai vu de mes yeux, ce qu'une foule de témoins honorables peuvent affirmer, ce que Strasbourg ne pourra croire, ce que Rome entière admire : un homme jouissant de tout son bon sens, de toute la plénitude de ses facultés, est entré dans une église, juif obstiné, et, par un de ces coups de la grâce qui terrassa Saul sur le chemin de Damas, il en est sorti, dix minutes après, catholique de cœur et de volonté.

« Alphonse Ratisbonne appartient à une famille de Strasbourg, distinguée par sa position et par l'estime de tous. Il venait d'arriver à Naples, afin de poursuivre jusqu'en Orient un voyage de santé et de plaisir. Destiné à une position brillante, il se promettait de consacrer tous ses efforts à la régénération de ses coreligionnaires; il rapportait à ce but toutes ses pensées et toutes ses espérances; car il s'indignait de tout ce qui pouvait rappeler la malédiction qui pèse sur les descendants de Jacob.

« Cependant le moment de partir pour l'Orient était venu; Ratisbonne sortit donc un matin pour aller, sans plus de délai, fixer sa place sur le bateau à vapeur qui devait le conduire à Palerme. Chemin faisant, il songe qu'il n'a pas vu Rome, et qu'une fois de retour, il est peu probable qu'il puisse revenir en Italie. Absorbé par ces réflexions, il entre dans un bureau, mais c'est celui des diligences : il y retient une place, et trois jours après il est à Rome; mais il n'y fera qu'un bien court séjour. Le voilà donc visitant les ruines, les galeries, les églises; entassant, en vrai touriste, les courses, les impressions et les souvenirs confus. Il a hâte d'en finir avec cette ville qu'il est venu voir, moins encore par curiosité que par une sorte d'entraînement qu'il s'explique mal.

« La veille de son départ, il se présenta pour faire

une visite d'adieu à mon frère. Gustave, mon frère, est protestant très-zélé de la secte des Piétistes; il avait quelquefois essayé d'attirer à lui le jeune israélite : les causeries se terminaient ordinairement par deux mots qui rendaient assez bien la situation morale des deux interlocuteurs : *Protestant enragé!* disait l'un; *Juif encroûté!* répondait l'autre. Ratisbonne ne trouva point mon frère qui était parti pour la chasse; la Providence permit qu'il s'adressât à un domestique italien qui, le comprenant mal, l'introduisit dans mon salon. Jusqu'à ce moment nous ne nous étions rencontrés qu'une seule fois chez mon frère; et, malgré mes avances, je n'avais obtenu de Ratisbonne que la froide politesse d'un homme bien élevé. Cependant je le reçus de mon mieux; je lui parlai de ses courses; il me raconta ce qu'il avait vu, et ses impressions.

« — Il m'est arrivé, ajouta-t-il, une chose extraordinaire, en visitant l'église d'Ara-Cœli, au Capitole; je me suis senti saisi d'une émotion profonde que je ne pouvais m'expliquer. » Il paraît qu'au moment où Ratisbonne me faisait cette confidence, mes regards, étincelants de joie, semblaient lui dire : *Tu seras des nôtres* : car il se hâta d'affirmer, avec une intention bien marquée, que cette impression avait été purement religieuse et nullement chrétienne. « D'ailleurs, continua-t-il, en descendant du Capitole, un bien triste spectacle vint rallumer toute ma haine contre le catholicisme; je traversai le Ghetto, et, tout en voyant la misère et la dégradation des juifs, je me disais qu'après tout, il valait mieux être du côté des opprimés que de celui des oppresseurs. » Notre causerie tendait à la discussion : j'essayais, dans mon entraînement, de lui faire partager mes convictions catholiques, et lui, souriant de mes efforts, me répondait,

avec une bienveillante pitié pour mes superstitions, *qu'il était né juif, et qu'il mourrait juif.*

« Alors il me vint l'idée la plus extraordinaire, une idée du ciel, car les sages de la terre l'auraient traitée de folie :

« — Puisque vous êtes un esprit si fort et si sûr de vous-même, promettez-moi de porter sur vous ce que je vais vous donner.

« — Voyons, de quoi s'agit-il ?

« — Simplement de cette médaille.

« Et je lui montrai une médaille miraculeuse de la Vierge. Il se rejeta vivement en arrière avec un mélange d'indignation et de surprise.

«—Mais, ajoutai-je, d'après votre manière de voir, cela doit vous être parfaitement indifférent ; et c'est me faire, à moi, un très-grand plaisir.

« — Oh ! qu'à cela ne tienne, s'écria-t-il alors en éclatant de rire ; je veux au moins vous prouver qu'on fait tort aux juifs en les accusant d'obstination et d'un insurmontable entêtement. D'ailleurs vous me fournissez là un joli chapitre pour mes notes et impressions de voyage. » Et il continuait des plaisanteries qui me navraient le cœur, car pour moi c'étaient des blasphèmes.

« Cependant je lui avais passé au cou un ruban auquel mes petites filles, pendant notre débat, avaient attaché la médaille bénite. Il me restait quelque chose de plus dificile à obtenir. Je voulais qu'il récitât la pieuse invocation de saint Bernard *Memorare*... Pour le coup il n'y tint plus ; il me refusa positivement avec un ton qui semblait dire : Cet homme est en vérité par trop impertinent. Mais une force intérieure me pressait moi-même, et je luttais contre ses refus réitérés avec une sorte d'acharnement ; je lui tendais la prière, le sup-

pliant de l'emporter avec lui et d'être assez bon pour la copier, parce que je n'en avais pas d'autre exemplaire.

« Alors, avec un mouvement d'humeur et d'ironie, comme pour échapper à mes importunités : « — Soit, je l'écrirai ; vous aurez ma copie, et je garderai la vôtre. » Et il se retira en murmuraut tout bas : « — Voilà un original bien indiscret. Je voudrais bien savoir ce qu'il dirait si je le tourmentais ainsi pour lui faire réciter une de mes prières juives. »

M. de Bussières nous raconta ensuite les efforts qu'il avait faits pour retenir à Rome son jeune juif, décidé à partir le lendemain ; et la communication qu'il avait faite à M. de La Ferronnays, des difficultés que présentait cette conversion. M. de La Ferronnays promit de prier, et dans la nuit du 17 il mourut presque subitement, laissant aux amis qu'il avait édifiés pendant ses dernières années, comme à la famille qui le pleurait, l'exemple de ses vertus, et la consolation d'espérer que Dieu ne l'avait appelé à lui que parce qu'il était mûr pour le ciel.

« Cependant, continua M. de Bussières, Ratisbonne, n'avait pas fait un seul pas vers la vérité; sa volonté était restée la même, son esprit toujours railleur, ses pensées toujours attachées aux choses de la terre ; telle était sa situation morale le jeudi 20 janvier. Vers midi il entra au café de la place d'Espagne pour y lire les journaux ; il y trouva mon beau-frère, Edmond Humann, s'entretint avec lui des nouvelles du jour avec un abandon et une légèreté qui excluaient l'idée de toute préoccupation grave. En sortant du café, vers midi et demi, il rencontra M. le baron de Lotzbeck, son ami de pension ; il s'entretint gaiement avec lui des choses les plus futiles ; il causa de bal, de plaisirs, de la fête bril-

lante donnée par le prince T... Assurément si quelqu'un lui eût dit dans ce moment : *Avant deux heures vous serez catholique,* il l'aurait cru fou.

« Il était une heure ; je devais prendre quelques arrangements à l'église de Saint-André *delle Fratte,* pour la funèbre cérémonie du lendemain. Je rencontrai Ratisbonne qui descendait la *via Condotti;* je l'engageai à venir avec moi. Nous entrâmes à l'église. Apercevant les préparatifs du service, il me demanda pour qui ils étaient destinés : — Pour un ami que je viens de perdre, M. de La Ferronnays, que j'aimais extrêmement. ? Alors il se mit à se promener dans la nef; son regard, froid et indifférent, semblait dire : Cette église est bien laide. Je le laissai du côté de l'épître, à côté d'une petite enceinte disposée pour recevoir le cercueil, et j'entrai dans l'intérieur du couvent. Je n'avais que quelques mots à dire à un religieux, je voulais faire préparer une tribune pour la famille du défunt; mon absence dura à peine dix ou douze minutes.

« En rentrant dans l'église, je n'aperçois pas d'abord Ratisbonne ; puis je le découvre bientôt agenouillé devant la chapelle de Saint-Michel, placée à gauche en entrant. Je m'approche, je le pousse trois ou quatre fois avant qu'il s'aperçoive de ma présence. Enfin, il tourne vers moi un visage baigné de larmes, joint les mains, et me dit avec une expression impossible à rendre : « Oh ! comme ce monsieur a prié pour moi ! »

« J'étais moi-même stupéfait d'étonnement ; je sentais ce qu'on éprouve en présence d'un miracle. Je relève Ratisbonne, je le guide, je le porte, pour ainsi dire, hors de l'église ; je lui demande ce qu'il a, où il veut aller. « Conduisez-moi où vous voudrez, s'écrie-t-il ; après ce que j'ai vu, j'obéis. » Je le presse de s'expli-

quer, il ne le peut pas ; son émotion est trop forte. Il tire de son sein la médaille miraculeuse qu'il couvre de baisers et de larmes. Je le ramène chez lui ; et, malgré mes instances réitérées, je ne puis obtenir de lui que des exclamations entrecoupées de sanglots. « Ah ! que je suis heureux! que Dieu est bon! quelle plénitude de grâces et de bonheur ! que ceux qui ne savent pas sont à plaindre ! » Puis il fond en larmes en pensant aux hérétiques et aux mécréants. Enfin, il me demande s'il n'est pas fou... « Mais non ! s'écrie-t-il, je suis dans mon bon sens; mon Dieu ! mon Dieu ! je ne suis pas fou, tout le monde sait bien que ne suis pas fou. »

« Lorsque cette délirante émotion commence à se calmer, Ratisbonne, avec un visage radieux, je dirais presque transfiguré, me serre dans ses bras, m'embrasse, me demande de le mener chez un confesseur, veut savoir quand il pourra recevoir le baptême, sans lequel il ne saurait plus vivre, soupire après le bonheur des martyrs, dont il a vu les tourments sur les murs de Saint-Etienne le Rond. Il me déclare qu'il ne s'expliquera qu'après en avoir obtenu la permission d'un prêtre. « Car ce que j'ai à dire, ajoute-t-il, je ne dois, je ne puis le dire qu'à genoux. » Je le conduis aussitôt au Gesù, près du père de Villefort qui l'engage à s'expliquer.

« Alors Ratisbonne tire sa médaille, l'embrasse, nous la montre, et s'écrie : *Je l'ai vue! je l'ai vue!!!* et son émotion le domine encore; mais bientôt, plus calme, il put s'exprimer. Voici ses propres paroles :

« J'étais depuis un instant dans l'église, lorsque tout d'un coup je me suis senti saisi d'un trouble inexprimable. J'ai levé les yeux, tout l'édifice avait disparu à mes regards : une seule chapelle avait pour ainsi dire concentré toute la lumière, et au milieu de ce rayonne-

ment a paru debout, sur l'autel, grande, brillante, pleine de majesté et de douceur, la Vierge Marie, telle qu'elle est sur ma médaille; une force irrésistible m'a poussé vers elle. La Vierge m'a fait signe de la main de m'agenouiller, elle a semblé me dire : « C'est bien ! » Elle ne m'a point parlé, mais j'ai tout compris. »

Tel est le récit de M. de Bussières; il fut accompagné de beaucoup d'autres détails que je ne rapporte pas, parce qu'ils ont été consignés dans l'opuscule intitulé : *L'Enfant de Marie*. Toutefois nous reviendrons à M. Ratisbonne; une cérémonie solennelle montrera à tous les regards le nouveau Saul, terrassé dans la grande Rome, et devenu, de persécuteur, un vase d'élection destiné à faire connaître le nom du Seigneur, non pas aux Gentils, mais aux Juifs ses frères. Abîme des conseils de Dieu! ce jeune homme, au cœur ardent, rêve la régénération de ses coreligionnaires, mais il veut les régénérer à sa manière : eh bien! sa mission lui restera, mais il l'accomplira dans un sens plus élevé qu'il ne connaît pas. Le voilà catholique; et qui sait s'il n'est pas choisi pour accélérer le mouvement qui, suivant les prophéties, doit pousser dans le bercail du Sauveur les restes d'Israël et annoncer la fin des temps? Regardez à l'horizon, peut-être y verrez-vous poindre déjà plus d'un signe avant-coureur de cet avenir tout à la fois consolant et terrible. Adorons, prions, tenons-nous prêts [1].

[1] On sait aujourd'hui avec quelle exactitude ces pressentiments se sont vérifiés.

23 Janvier.

Église de Saint-André *delle Fratte.* — Souvenir du cardinal Consalvi. — Réflexions sur les arts à Rome. — Conversation de Canova avec Napoléon. — Visite des palais et des galeries particulières. — Palais Barberini. — Palais Borghèse.

Tout plein du récit de la veille, j'allai de bonne heure célébrer le saint sacrifice dans l'église de Saint-André *delle Fratte,* sur l'autel même de la chapelle où s'était accompli le miracle. Je me disais : Ce n'est ni un juif allemand, ni un juif anglais, mais un juif français qui a été converti. Comment ne pas voir dans cette circonstance les desseins éternels de Dieu sur le peuple missionnaire?

Après la messe nous étudiâmes de nouveau cette église, désormais glorieusement historique, et j'appris une particularité qui n'est pas sans quelque intérêt. Le cardinal Consalvi, l'ami et le ministre de Pie VII, s'était trouvé mêlé à toutes les grandes affaires qui avaient rempli le règne orageux de l'immortel pontife. En témoignage de leur haute estime, les différents souverains de l'Europe avaient offert à l'habile diplomate une riche collection de tabatières précieuses. La plus splendide était celle du concordat de 1801, qui coûta 30,000 fr. Le pieux cardinal ordonna, par son testament, qu'on les vendît et qu'on employât une partie du produit à terminer les façades de plusieurs églises de Rome; de ce nombre fut Saint-André *delle Fratte.*

L'autre moitié de la somme fut consacrée à élever dans l'église de Saint-Pierre le mausolée de Pie VII, son bienfaiteur. Desservie par des Minimes, l'église de Saint-André possède une riche chapelle dédiée à saint Fran-

çois de Paule. On y voit *deux anges* du Bernin, et plus bas la mort de *sainte Anne*, sculpture très-remarquable de Pacetti. Les principaux monuments funèbres sont ceux du savant danois Zoega, et du gracieux sculpteur prussien Schadow : « Tombeaux du Nord qui prouvent l'indicible attrait de Rome et de l'Italie pour tous les amis des arts. »

Non-seulement les papes et les cardinaux, mais encore les communautés religieuses et les simples particuliers semblent rivaliser de zèle pour faire de la Ville éternelle la galerie, le musée, le salon de l'Europe et du monde. Déjà les palais pontificaux nous avaient montré leurs richesses; nous voulûmes, à l'exemple de tous les voyageurs, visiter celles qui embellissent les habitations particulières, et nous commençâmes une excursion purement artistique.

Il faut remarquer que les chefs-d'œuvre de peinture et de sculpture semblent mieux placés à Rome que dans nulle autre ville. Un juge que personne ne sera tenté de récuser, Canova, s'exprimait ainsi à ce sujet. Napoléon l'avait appelé à Paris pour faire le portrait de l'impératrice Marie-Louise. « Je suis venu pour satisfaire Sa Majesté, afin de pouvoir retourner à Rome et reprendre mes travaux. — Mais, dit l'empereur, Paris est à présent la capitale; il faut que vous demeuriez ici, et vous ferez bien. — Vous êtes maître de ma vie, Sire; mais s'il plaît à l'empereur qu'elle soit employée à son service, il faut qu'il m'accorde de retourner à Rome, quand j'aurai terminé les travaux pour lesquels je suis venu. On m'a parlé de faire le portrait de l'impératrice, je la représenterai sous les traits de la Concorde. »

Napoléon sourit et répliqua : « Ici est le centre, ici sont tous les chefs-d'œuvre antiques. Il ne manque que

l'Hercule Farnèse qui est à Naples ; je me le suis réservé. — Que Votre Majesté, reprit Canova, laisse au moins quelque chose à l'Italie : *les monuments antiques forment collection et chaîne avec une infinité d'autres qui ne se peuvent transporter ni de Rome, ni de Naples*. D'ailleurs le peuple romain a un droit sacré sur les monuments découverts dans les entrailles des fondations de Rome ; c'est un produit intrinsèquement uni au sol, tellement que ni les familles nobles, ni le pape Pie VII lui-même, ne peuvent vendre, ni envoyer au dehors cet héritage du peuple-roi, cette récompense donnée par la victoire à leurs antiques pères.

« — Monsieur, je vous prie, comment est l'air de Rome ? était-il mauvais ou malsain dans les temps anciens ? — Je me souviens d'avoir lu dans Tacite, à propos de l'arrivée de Vitellius, que beaucoup de soldats tombèrent malades pour avoir dormi à l'air sur le Vatican [1] ; mais Rome a d'autres douleurs, continua l'illustre artiste ; cette capitale est désolée depuis l'absence du pape. — Semez du coton, reprit l'empereur, nous ferons Rome capitale de l'Italie et nous y joindrons Naples : qu'en dites-vous ? Serez-vous content ?

« — Les arts pourraient ramener la prospérité ; la religion favorise les arts. Chez les Égyptiens, chez les Grecs et les Romains, Sire, la religion seule a soutenu les arts. Les travaux des Romains portent le sceau de la religion. Cette salutaire influence sur les arts les a encore sauvés, en partie, des ravages des Barbares. Toutes les religions sont les bienfaitrices des arts ; celle qui est plus particulièrement et plus magnifiquement leur protectrice et

[1] Ne salutis quidem cura ; infamibus Vaticani locis magna pars tetendit, unde crebræ in vulgus mortes. *Hist.*, lib. II, xcvii.

leur mère, c'est la vraie religion catholique romaine. Les protestants, Sire, se contentent d'une simple chapelle et d'une croix, et ne donnent pas occasion de fabriquer de beaux objets d'art. Les édifices qu'ils possèdent ont été faits par les autres. » L'empereur, s'adressant à Marie-Louise et l'interpellant, s'écria : « Il a raison ; les protestants n'ont rien de beau [1]. »

Partis de la Propagande, nous arrivâmes en quelques minutes à la place *Barberini*. Elle occupe, en partie, l'emplacement du cirque de Flore, fameux par l'abomination des fêtes qu'on y célébrait la nuit aux flambeaux, en l'honneur de la courtisane divinisée. Au milieu s'élève une belle fontaine, formée de quatre dauphins qui soutiennent une grande coquille ouverte, d'où sort un triton qui jette de l'eau à une grande hauteur. La place doit son nom au palais *Barberini*, situé sur l'un des côtés. Au bas du grand escalier, l'attention se fixe sur un très-beau lion antique, enchâssé dans le mur du second palier. On passe de là au salon, dont la voûte a été peinte à fresque par Pierre de Cortone ; cet ouvrage passe pour le chef-d'œuvre de ce maître peu estimé de nos jours.

Dans la salle des portraits, vous avez cinq ouvrages du Titien; puis le *Christ* et la *Madeleine*, du Tintoret, avec un gracieux petit tableau de la Sainte Vierge et de l'Enfant Jésus, d'André del Sarto. Nous y trouvâmes aussi une des nombreuses et si remarquables compositions de Gérard des *Nuits*, le peintre du clair-obscur. L'*Arrestation de Notre-Seigneur au jardin des Olives* fait illusion par la vérité merveilleuse du jeu de la lumière ; on dirait le diorama en plein jour. Plus loin est *Adam et Eve*, du

[1] *Vie de Pie VII*, par M. ARTAUD, t. II, c. XXII.

Dominiquin : Dieu, porté par un groupe d'anges, reproche à Adam sa faute ; celui-ci, tremblant et confus, montre sa femme, qui se rejette à son tour sur le serpent. Entre beaucoup d'autres tableaux on est surtout frappé de la pathétique tê e de la malheureuse Béatrix *Cenei*, chef-d'œuvre du Guide.

L'histoire rapporte que le peintre la fit de mémoire, après avoir vu la jeune héroïne monter à l'échafaud, au moment où elle disait au bourreau ces paroles si fortes et si chrétiennes : *«Tu lies mon corps pour le supplice, et tu délies mon âme pour l'immortalité. Tu leghi il corpo al supplizio, e sciogli l'anima all' immortalità.* » Ces ouvrages et d'autres encore d'un grand mérite, tels que le *Déale* et l'*Icare*, du Guerchin, le *Saint André Corsini*, du Guide, donnent au palais Barberini une place distinguée parmi les galeries particulières de Rome.

Repassant près de la villa Médicis, autrefois la douce prison de Galilée, et aujourd'hui l'Académie de France, nous nous rendîmes au palais Borghèse. La vertu, la charité, la foi vive, habitent ce séjour que remplissent de leurs chefs-d'œuvre les maîtres de la sculpture antique et de la peinture moderne. Les longues et brillantes façades des bâtiments, la cour magnifique qui les sépare, tout annonce une demeure vraiment princière. Cette cour, de forme quadrangulaire, est entourée de portiques soutenus par quatre-vingt-seize colonnes de granit, doriques au rez-de-chaussée, et corinthiennes à l'étage supérieur : tel est l'aspect général du *Cimbalo Borghese*.

La galerie du palais, la mieux tenue de Rome, compte dix-sept cents tableaux originaux. Ne pouvant tous les nommer, nous citerons seulement, dans la première chambre, *la Sainte Vierge avec l'Enfant Jésus*, de

Sasso Ferrato; la *Sainte-Trinité*, de Léonard Bassano; dans la seconde chambre, une *Madeleine*, d'Augustin Carrache; la *Sainte Vierge et l'Enfant Jésus*, du Titien; la *Chasse de Diane*, chef-d'œuvre du Dominiquin, éternellement copié; dans la troisième, *Saint Antoine de Padoue prêchant les poissons*, qui semblent attentifs et profondément touchés; ce tableau est de Paul Véronèse; *Saint Jean-Baptiste au désert*, du même.

La quatrième chambre présente à l'admiration *saint Jean-Baptiste*, copié de Raphaël par Jules Romain; la *Descente de croix*, de Raphaël; la fameuse *Sibylle de Cumes*, du Dominiquin, et la *Visitation*, de Rubens; la cinquième, la *Samaritaine*, de Garofalo, et le *Retour de l'Enfant prodigue*, première manière du Guerchin; la sixième, des peintures païennes et profanes, qui sont loin de spiritualiser la pensée; la septième, des glaces ornées de peintures de Ciro Feri; la huitième, quatre tableaux en mosaïque, dont l'un représente le pape Paul V, de la famille Borghèse; la neuvième, le délicieux *Retour de l'Enfant prodigue*, du Titien; la *Descente de croix*, de Pérugin; un *César Borgia*, merveilleuse peinture de Raphaël; la dixième, une *Sainte Vierge*, de Pérugin; une *Madeleine*, d'André del Sarto; la onzième, la *Sainte Famille*, de Jules Romain, etc.

Toutefois, dans cette galerie comme dans les autres, le chretien fait ses réserves; et en lui faisant baisser les yeux, le nu des figures l'oblige à regretter vivement l'invasion du sensualisme dans l'art, depuis l'époque de la Renaissance.

24 Janvier.

Palais Ruspoli. — Escalier. — Palais Chigi. — Galerie. — Bibliothèque. — Palais Rospigliosi. — *Aurore,* du Guide. — Buste de Scipion l'Africain. — Eglise de Saint-Ignace. — Tombeau de saint Louis de Gonzague. — Eglise du Gesù. — Tombeau de saint Ignace. — Thermes de Néron. — Palais Madame. — Eglise de Saint-Eustache.

Descendus au Corso, nous visitâmes la belle église de *Saint-Charles* des Milanais, admirant sans réserve le tableau du maître-autel. Sur cette toile, la plus grande qu'ait animée son immortel pinceau, Lebrun a peint saint Charles présenté par la Sainte Vierge à Notre-Seigneur. En passant jetez un coup d'œil sur le palais *Ruspoli.* L'escalier, formé de 115 marches toutes d'un seul bloc de marbre blanc, rivalise avec celui du palais Braschi, et tous deux tiennent le premier rang parmi les ouvrages de ce genre : au rez-de-chaussée est le plus beau café de Rome. Sur la *piazza Colonna* donne le palais *Chigi :* nous y fûmes en quelques instants. Commencée d'après les dessins de Jacques de la Porte, continuée par Charles Maderne, cette superbe demeure fut achevée par Félix Della Greca ; elle est encore occupée par la famille Chigi, qui a donné à l'église le pape Alexandre VII.

Le premier étage présente des statues antiques dont on pourrait vanter le mérite si elles étaient plus décentes. Viennent ensuite de nombreuses peintures, parmi lesquelles on distingue la *Sainte Cécile,* du Guide; la *Flagellation,* du Guerchin; *Notre-Seigneur chassant les vendeurs du Temple,* de Bassano; *l'Ange gardien,* de Pierre de Cortone, et une demi-figure de *saint Pierre,* qu'on croit du Dominiquin. Dans les appartements du prince nous vîmes plusieurs dessins originaux de Jules

Romain, du Bernin, d'André Sacchi, conservés sous verre. A côté est la bibliothèque où se trouve le curieux manuscrit du prophète Daniel selon les Septante.

Quittant la place Colonne, après avoir salué de nouveau le grand Apôtre qui la domine, nous gagnâmes rapidement le Monte Cavallo. A gauche de la *Consulte*, au fond d'une grande cour, le palais *Rospigliosi* développe ses belles façades. Il rappelle trois cardinaux célèbres : le cardinal Scipion Borghèse, qui le commença d'après les dessins de Flaminio Ponzio ; le cardinal Bentivoglio, qui en fit l'acquisition, et enfin le cardinal Mazarin, qui, l'ayant acheté sous Louis XIII, le fit terminer par Charles Maderne. Partagé aujourd hui entre la noble famille Rospigliosi et le prince Pallavicini, il rivalise avec les autres, et par sa magnificence, et par les chefs-d'œuvre qu'il renferme.

Dans le pavillon à gauche, brille sur la voûte du salon la fameuse *Aurore*, du Guide, le plus célèbre ouvrage de ce grand maître. La déesse est représentée semant des fleurs, suivie de Phosphore tenant une torche ; puis du Soleil sous la figure d'Apollon, assis sur un char traîné par quatre coursiers de front, et environné de sept Nymphes qui dansent autour du Père de la lumière. Le même salon possède une statue antique de Diane et un cheval de bronze ; mais le plus remarquable morceau d'antiquité, c'est le buste de Scipion l'Africain. Il se trouve dans une pièce voisine, avec deux grands tableaux, l'un du Dominiquin, représentant *Adam et Eve dans le paradis terrestre*, et l'autre de Louis Carrache, qui représente *Samson faisant écrouler le temple des Philistins*. Les gloires du musée sont un superbe vase de vert antique, un candélabre, différentes statues, et dix-huit fresques trouvés dans les thermes de Constantin.

Du Monte Cavallo, notre course artistique se dirigea vers le palais *Madama*. Comme nous ne tenions nullement à suivre la ligne droite, nous trouvâmes bon de faire une courbe à gauche et de visiter en passant les églises de Saint-Ignace et du Gesù. C'est en 1626 que le cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, commença cette grande et belle église dont le Dominiquin avait fait deux dessins différents; de la réunion de l'un et de l'autre, le père Grassi, jésuite, forma celui qui a été suivi.

L'église est une croix latine; le portail, en travertin, composé d'un double rang de colonnes corinthiennes et composites, fait honneur au ciseau de l'Algardi. Les peintures de la voûte, du chœur et du premier autel à droite, sont du Père Pozzi, jésuite. En général, on trouve quelque chose de lourd et de mauvais goût dans l'ornementation. Quant aux autels du transept, ils sont remarquables par leurs marbres précieux et par leurs colonnes torses plaquées en vert antique.

Dans la chapelle à droite, appartenant à la famille Lancelotti, est un bas-relief de Legros, représentant saint Louis de Gonzague, et dont l'exécution ne laisse rien à désirer. Sous l'autel brille une châsse revêtue de lapis-lazuli, dans laquelle repose le corps virginal du jeune saint. Ce fut un vrai bonheur pour nous de nous prosterner devant ce glorieux tombeau, d'où semble s'exhaler je ne sais quel parfum d'innocence et de sainteté qui réjouit délicieusement le cœur du voyageur. Angélique jeune homme, fleur immortelle de la compagnie de Jésus, gloire de l'Église catholique, seule capable de produire de pareils miracles; modèle de la jeunesse chrétienne, aimable Louis de Gonzagne, obtenez, pour la jeunesse de ma patrie, l'esprit sacré qui vous anima!

Près de la porte latérale, on s'arrête devant le tombeau de Grégoire XV, ouvrage aussi de Legros : il est touchant de voir reposer dans l'église de Saint-Ignace le pontife qui le canonisa. Le *Collége romain* touche à l'église ; mais nous ne voulûmes pas y entrer dans la crainte de le voir en touristes : il sera l'objet d'une visite particulière. Disons seulement en passant que ce bâtiment immense fut élevé en 1582 par Grégoire XIII, sur les dessins de Barthélemi Ammonato.

Entre Saint-Ignace et le Gesù, il y a si peu de distance et tant de rapports, que l'on ne peut visiter l'un sans entrer dans l'autre. Une des plus riches églises de Rome, le Gesù, a été, comme édifice, l'objet de nombreuses et trop justes critiques. Vignole en donna le plan. Jacques de la Porte, son élève, l'exécuta en y ajoutant la coupole et la façade, ornée de deux rangs de pilastres d'ordres corinthien et composite. Tout le contour de l'église est décoré de pilastres composites, de stucs dorés, de sculptures en marbre et de belles peintures ; mais la partie la plus riche, comme la plus remarquable, est la chapelle de Saint-Ignace, construite sur les dessins du père Pozzi. Elle est à gauche dans le transept. Le regard s'arrête d'abord sur le retable formé de quatre colonnes surmontées de lapis-lazuli et rayées de bronze doré, avec bases et chapiteaux du même métal ; les piédestaux des colonnes, la corniche et l'entablement sont de vert antique. Du milieu de la frise se détache un groupe de marbre blanc représentant la sainte Trinité. On admire le globe, de lapis-lazuli, que tient le Père éternel : c'est le plus gros qui existe. Le tableau de saint Ignace, qui est du père Pozzi, s'harmonise avec la statue du saint, en argent massif, et de grandeur naturelle. Le corps du saint fondateur repose sous l'autel, dans une châsse de

bronze doré, ornée de pierres précieuses, de bas-reliefs de bronze doré et de marbre représentant diverses actions du saint. De chaque côté de l'autel sont deux groupes de marbre, que les uns trouvent admirables et les autres trop maniérés. L'un représente la *Foi* embrassée par différentes nations barbares ; l'autre, la *Religion* terrassant l'hérésie. Deux de nos compatriotes, Jean Teudon et Legros, sont les auteurs de ces ouvrages. A Baccicio appartiennent les peintures de la voûte de la chapelle : on les regarde comme une de ses meilleures compositions.

A côté du maître-autel repose l'un des derniers fils d'Ignace, le cardinal Bellarmin. On sait qu'il fallut un ordre formel du Saint-Père pour lui faire accepter la pourpre, et que le peuple de Rome ne l'appelait pas autrement que le saint Cardinal. Son tombeau, remarquable par ses ornements de marbre, est dû au ciseau du Bernin. A l'église du Gesù est attenante la maison professe de la Compagnie, résidence du général et des principaux supérieurs.

Il fallut nous rappeler la nature exclusivement artistique de nos investigations, pour ne pas succomber à la tentation de visiter l'Université romaine, près de laquelle nous passâmes avant d'arriver au *palazzo Madama*. La place *Saint-Eustache* est environnée de trois monuments dignes de l'attention de l'archéologue, de l'artiste et du chrétien : je veux parler des Thermes de Néron, du palais Madame et de l'église Saint-Eustache. Près des magnifiques Thermes d'Agrippa, où il faisait ses voluptueux soupers à la lueur des flambeaux et au bruit des symphonies, Néron construisit un édifice du même genre, avec un luxe et un raffinement de sybaritisme qui faisait dire à Martial : « On ne connaît rien de

mauvais que Néron et rien de meilleur que ses Thermes [1]. »

Pour suivre les progrès du siècle, Alexandre Sévère enchérit sur Néron. Non content d'agrandir les Thermes de son prédécesseur, il les éclaira pendant la nuit d'une multitude de flambeaux, afin que le peuple ne fût point obligé d'interrompre le cours de ses inqualifiables plaisirs. Dès lors, les Thermes prirent le nom du *bienfaisant* empereur [2]. Des colonnes, des marbres précieux attestent encore la richesse et la grandeur de cet établissement, dont le nom se conserve dans celui de la petite église voisine de Saint-Sauveur *in Thermis*.

Sur ces ruines tristement monumentales s'élève aujourd'hui le palais *Madama*, qui doit son origine et son nom à Catherine de Médicis, devenue reine de France. Acheté par Benoît XIV, il sert aujourd'hui de résidence au gouverneur de Rome : l'architecture, louée par les uns, critiquée par les autres, ne manque ni de grandeur ni d'élégance : elle est de Paul Marucelli.

A quelques pas du palais de l'Université, se trouve l'antique église de Saint-Eustache. Restaurée une première fois en 1196 par le pape Célestin III, elle l'a été de nouveau dans le dernier siècle sous la direction de l'architecte Antoine Canevari. Pourtant, il faut le dire, ce n'est ni l'architecture, ni les peintures d'un mérite plus ou moins contesté, ni la grandeur des proportions, qui peuvent expliquer la sollicitude maternelle avec la-

[1] .... Quid Nerone pejus?
Quid Thermis melius neronianis?
Epigr., lib. VII, epigr. 33.

[2] Addidit et oleum luminibus Thermarum, cum antea non ante auroram paterent, et ante solis occasum clauderentur.
LAMPRID., *in Alexandr.*

quelle Rome conserve ce modeste édifice. Le voyageur veut-il connaître le secret de tant de soins empressés? Un regard sous l'autel lui expliquera le mystère. Là repose dans une urne antique, merveille de ciselure, toute une famille de héros : Eustache, général des armées d'Adrien, Théopiste, son épouse, et ses deux fils Théopiste et Agapet [1]. Leurs noms sont connus de tous les chrétiens; car ils brillent d'un éclat particulier au milieu de tant de noms illustres dans la grande armée des martyrs.

Commandant de la cavalerie romaine au siége de Jérusalem, Eustache se fit remarquer, par sa brillante valeur, de Trajan, alors chef de la dixième légion. Élevé plus tard au grade de général par son ancien compagnon d'armes devenu empereur, il combattait encore sous Adrien. Vainqueur des ennemis de l'empire, il ramène à Rome son armée triomphante, et Adrien veut qu'il rende de solennelles actions de grâces aux dieux du Capitole. Eustache proteste qu'il ne doit de reconnaissance qu'au véritable Dieu des armées, et il refuse d'accomplir la volonté du prince.

Outré de cette résistance, Adrien invente un nouveau supplice capable de venger sa majesté offensée, et de frapper de terreur les téméraires qui seraient tentés de méconnaître ses ordres. Dans un taureau de bronze chauffé jusqu'au rouge, il fait enfermer le brave général, sa femme et ses enfants. L'odeur de ce sacrifice monte jusqu'au ciel, et, pendant que le roi des martyrs couronne ses soldats, l'Église entoure de sa vénération leurs noms deux fois immortels. Avant de donner sa vie pour son Dieu, Eustache avait distribué ses richesses

[1] MAZZOL., t. VI, p. 304.

aux pauvres ses frères [1]. C'est dans sa maison que les chrétiens se réunissaient pour célébrer leurs fraternelles agapes.

En mémoire de ce fait, l'église qui lui est consacrée servit longtemps au même usage. Un ancien rituel contient encore la prière que l'assemblée récitait en faveur du chrétien généreux qui fournissait à ces repas, dont le but éminemment social était de montrer l'égalité évangélique de tous les hommes : on ne manque pas d'y rappeler le nom et l'exemple de saint Eustache [2]. Comprend-on maintenant pourquoi Rome garde comme la prunelle de son œil la petite église dans laquelle nous sommes? Comprend-on pourquoi elle est une des stations obligées du pèlerin catholique dans la Ville éternelle? Combien d'autres devraient aussi, pour le bonheur du monde, y venir méditer !

25 Janvier.

Sainte-Marie de la Paix. — Souvenir de Sixte V. — Sibylles de Raphaël. — Palais Vidoni. — Fastes sacrés de Verrius Flaccus. — Palais Mattei. — Bustes des empereurs. — Peintures du Dominiquin. — Palais Corsini. — *Ecce Homo*, du Guerchin. — Peintures de Paul Véronèse, du Titien, etc. — Farnésine. — Eglise de Saint-André *della Valle*. — Peintures de la coupole, par le Dominiquin.

Jour de la Conversion de saint Paul. Après avoir prié avec Rome, sur la tombe du grand Apôtre, pour la con·

[1] BARON., *Ann.*, an. 103, n. 4; et an. 120. n. 4; et *Not. ad Martyrol.*, 20 sept. n. B

[2] Da, Domine, famulo tuo N. sperata suffragia obtinere, ut qui pauperos tuos in tua sancta Ecclesia recreavit, sanctorum simul omnium et beati martyris Eustachii et sociorum ejus mereatur consortia cujus nunc est exempla secutus; Per Christum, etc.

version des Sauls trop nombreux qui persécutent encore Jésus de Nazareth, nous reprîmes notre pèlerinage de la veille : décidément nous étions devenus touristes. En cette qualité, nous traversâmes rapidement le centre de la ville pour nous rendre de la Propagande à Sainte-Marie *de la Paix*. Sur le seuil de cette église, un grand souvenir vous attend. Au seizième siècle, le protestantisme avait parcouru l'Allemagne la torche d'une main et le glaive de l'autre, en prêchant la souveraineté individuelle ; et des guerres atroces avaient bouleversé l'Europe et jeté la division entre les princes chrétiens. Rétablir la paix, tel fut le but constant des grands papes qui occupèrent alors le siége de saint Pierre.

Quand le succès eut enfin couronné leurs efforts, Pie IV fit bâtir, en action de grâces, une superbe église qu'il dédia à Notre-Dame de la Paix : Raphaël l'immortalisa par un chef-d'œuvre de son pinceau. Au-dessus de l'arc de la première chapelle à gauche, depuis la corniche de l'église jusqu'au bas, brille, comme une étoile dans le firmament, sa belle peinture à fresque représentant les sibylles de Cumes, de Perse, de Phrygie et de Tivoli. Heureusement que la critique puritaine, la critique de réaction janséniste ne s'était pas encore fait sentir; nous aurions un chef-d'œuvre de moins. Le maître-autel, exécuté d'après les dessins de Charles Marata, n'est point éclipsé par la belle page de Raphaël. Ses quatre colonnes de vert antique, ses sculptures, ses peintures en font un précieux objet d'art : il en est de même de la coupole, de forme octogone d'un excellent goût. Après avoir salué en passant Sainte-Marie *de l'Ame*, on entre au palais *Vidoni*.

Raphaël lui-même en donna le plan. Au bas du grand escalier vous attend l'empereur Marc-Aurèle ; noble

concierge, dont la statue antique semble annoncer le monument qui attire dans ce palais le voyageur archéologue : ici se conservent les Fastes sacrés, rédigés par Verrius Flaccus. Trouvés à Palestrine dans le siècle dernier, ces précieux fragments contiennent le calendrier romain pour les mois de janvier, mars, avril et décembre. Le cardinal Stapponi les avait découverts; un autre prince de l'Église, le cardinal Vidoni, les fit nettoyer, et chargea le professeur d'archéologie Nibby de suppléer les parties qui manquaient. Ainsi restaurés, les Fastes ont été publiés aux frais du cardinal, en caractères rouges et noirs, pour distinguer ce qui est antique de ce qui est moderne.

Verrius Flaccus, qui les rédigea, était un affranchi célèbre par son talent pour l'enseignement : il tenait une école très-fréquentée. Auguste le choisit pour précepteur de ses petits-fils, et le fit venir dans la maison palatine avec toute son école, à la condition seulement qu'il ne prendrait plus de nouveaux disciples [1]. Quant au calendrier, il révèle éloquemment l'état des mœurs romaines; on y voit que les jeux publics occupaient plus des deux tiers de l'année!

A dix-huit siècles de distance, la même pensée matérialiste s'est reproduite dans notre calendrier républicain, comme pour établir que l'homme sans l'Évangile est toujours le même. A l'Église catholique seule il était réservé de spiritualiser chaque jour de l'année, en le dédiant à un saint.

Après avoir passé devant *Sainte-Lucie*, dans la rue des *Botteghe oscure*, on se trouve au palais *Mattei*. La régularité des proportions, la beauté de l'architecture,

[1] SUET., *de Illust. Grammat.*, 17.

la richesse des galeries, lui assignent une place distinguée parmi les demeures princières de la Ville éternelle. La cour et le vestibule sont ornés de bas-reliefs, de bustes et de statues antiques. Sur les repos du grand escalier, on voit deux siéges de marbre trouvés au Mont-Cœlius, près de l'église des Saints-Jean-et-Paul; une chasse en relief de l'empereur Commode, les statues de Pallas, de Jupiter et de l'Abondance. Sur le perron qui communique au premier étage est le buste antique d'Alexandre le Grand ; en vous penchant sur le balcon, vous apercevez, incrustés dans les murs de la cour, la chasse de Méléagre et les bustes d'Antonin, d'Adrien, de Marc-Aurèle, de Sévère, de Vérus et de Commode. Au premier salon figurent deux portraits peints par David et Vandyck, et le *Saint Bonaventure* du Tintoret; dans une autre pièce divisée en trois compartiments on voit une première voûte peinte à fresque, et une seconde en clair-obscur par le Dominiquin : ces ouvrages du meilleur goût sont dignes du peintre de *Saint Jérôme.*

Traversant le Tibre par le Pont-Sixte, nous arrivâmes au palais *Corsini,* œuvre capitale de l'architecte Fugac. Ici se trouvent des trésors d'art et de littérature; mais ici comme ailleurs, on déplore le sensualisme païen qui déshonore la Renaissance et qui vous fait baisser les yeux. Dans la galerie que précèdent deux antichambres ornées de bas-reliefs antiques, on s'arrête d'abord devant le sublime *Ecce Homo,* du Guerchin; puis l'admiration est tour à tour sollicitée par la *Présentation au temple,* de Paul Véronèse, et par le *Lever du soleil,* de Berghem. Viennent ensuite les *Portraits de Jules II,* de Raphaël; de *Philippe II,* du Titien ; le *Lapin,* d'Albert Durer; la *Vie du soldat,* en douze tableaux, de Callot; l'*Annonciation,* de Michel-Ange; l'*Hérodiade.*

du Guide; deux *Cardinaux*, du Dominiquin; une *Vierge*, de Murillo; une *Chasse aux tigres*, de Rubens; le *Crucifiement de saint Pierre*, du Guide, et bien d'autres ouvrages où rien ne manque, sinon l'inspiration vraiment chrétienne et le chaste reflet de la beauté surnaturelle.

La bibliothèque est riche surtout en manuscrits et en éditions du quinzième siècle; la collection des estampes tient le premier rang pour le nombre et le choix. Une villa délicieuse touche au palais, et s'étend sur la pente rapide du Janicule : du Casino, placé au sommet, la vue de Rome est complète. C'est ici que Vasari se plaça pour tracer son plan de la ville, et il semble que Martial dessinait le même point de vue, lorsqu'il chantait : *Hinc septem dominos videre montes, et totam licet æstimare Romam.*

En face du palais Corsini est la *Farnésine*. Bâtie par le fameux Augustin Chigi, banquier de Léon X, cette assine dépose, et de la somptuosité du maître, et de son goût pour les arts. Les voûtes des salons sont ornées de peintures fort peu édifiantes de Raphaël et de ses élèves.

Rentrés en ville, nous voulûmes visiter en amateurs la belle église de Saint-André *della Valle*, que nous avions déjà plusieurs fois fréquentée comme chrétiens. Elle s'élève sur les ruines de la scène du théâtre de Pompée, et attire l'attention, soit par sa majestueuse façade de travertin ornée de deux rangs de colonnes d'ordres corinthien et composite, et enrichie de statues d'un grand prix, soit par sa coupole, une des plus élevées et des plus larges qu'il y ait à Rome. Les peintures qui la décorent passent pour un des meilleurs ouvrages de Lanfranc. Les quatre évangélistes qu'on voit aux pendentifs

de la coupole, et les peintures de la voûte du chœur représentant divers traits de la vie de Saint-André, sont des ouvrages classiques du Dominiquin. Parmi les chapelles latérales, on remarque surtout la première à droite en entrant, toute revêtue de marbres rares et ornée de statues, de huit colonnes de vert antique, et d'un bas-relief placé sur l'autel, sculpté par Antoine Raggi.

Ce que nous avons vu à Saint-André *della Valle*, à Sainte-Marie *de la Paix*, se retrouve avec quelques variantes dans la plupart des autres églises de Rome. Partout les arts ont cherché un abri protecteur à l'ombre des sanctuaires du catholicisme : la reconnaissance et l'instinct même de la conservation leur en faisaient un devoir. On sait, hélas ! ce qu'ils sont devenus et ce qu'ils ont fait, lorsque, oubliant leur origine et leur mission, ils ont quitté l'asile paternel et cherché fortune ailleurs : en peignant l'histoire de l'Enfant prodigue, ils ont écrit leur propre histoire.

26 Janvier.

Palais Farnèse. — Fontaines. — Portique. — Sculptures. — Peintures. — Triomphe des Romains. — Description du triomphe de Titus. — Itinéraire des triomphateurs. — Fin du triomphe. — Réflexions.

Rome avait célébré hier la Conversion de saint Paul. Le souvenir du sublime prisonnier de Jésus-Christ parcourant la ville de Néron, enchaîné par le bras au prétorien chargé de le garder, nous donna l'idée de reconnaître et de suivre la marche des triomphateurs conduisant au Capitole des peuples d'esclaves attachés à leur char. Voir ce qu'était le monde au moment où les prédicateurs de l'Évangile se laissaient charger de fers pour

briser les siens, nous offrait ce jour-là un intérêt particulier. Ajoutez que nous finissions l'étude de Rome païenne; pouvions-nous mieux la terminer qu'en décrivant un spectacle où elle se résume tout entière? Chemin faisant, nous payâmes au palais Farnèse notre dernière dette artistique.

Avec sa place disposée pour lui, et ornée de deux abondantes fontaines dont les cuves de granit égyptien, trouvées aux Thermes de Caracalla, sont les plus larges que l'on connaisse [1]; avec ses rues latérales et régulières, le palais Farnèse est le plus beau palais de Rome. Tous les connaisseurs l'admirent comme le véritable type de l'architecture romaine, différente par son goût pur et fier de la rudesse florentine et de l'architecture d'apparat des palais de Naples et de Gênes. Commencé par Paul III de la maison Farnèse, encore cardinal, il fut achevé par son neveu le cardinal Alexandre. Trois architectes de premier ordre travaillèrent à ce chef-d'œuvre : Antoine San-Gallo en fit le plan, et éleva les façades extérieures; le premier étage de la cour est de Vignole, et Michel-Ange vint couronner l'édifice de son majestueux entablement.

Le travertin de la cour provient des pierres tombées du Colisée, qui ne fut point démoli par Paul III, comme on l'a injustement prétendu, pour bâtir le palais; puisque ce pontife se montra toujours très-zélé pour la conservation des anciens monuments. Ne sait-on pas qu'un de ses premiers actes fut de créer le savant Latinus Juvenal Mannetto commissaire général des antiquités de Rome, avec des pouvoirs très-étendus? Depuis les ouvra-

[1] Elles ont seize pieds de diamètre et six pieds de profondeur.

ges des Romains, il n'a rien été construit de plus parfait que cette cour ; elle peut même rivaliser, pour la majesté de ses proportions et l'excellence du travail, avec les premiers monuments du peuple-roi. Le palais appartient aujourd'hui à la maison royale de Naples, devenue héritière de tous les biens de la famille Farnèse.

Du portique tourné vers la place, on entre dans un vestibule orné de douze colonnes de granit égyptien. Là, se trouve le grand sarcophage de marbre de Cécilia Métella, femme de Crassus, dont nous verrons le mausolée sur la voie Appienne. L'Hercule Farnèse, le groupe de Dircé et les autres chefs-d'œuvre de statuaire antique dont ce palais était rempli, ont été transportés à Naples. Un vaste escalier de marbre conduit à la galerie peinte par Annibal Carrache, aidé d'Augustin son frère et de plusieurs de ses élèves. Les fresques dont les voûtes sont ornées passent, aux yeux des artistes mondains, pour avoir beaucoup de mérite; elle représentent dans le goût de la Renaissance les divinités et les faits de la Mythologie païenne. C'est dire assez que le peintre chrétien se gardera de les louer sans faire de larges et trop justes réserves.

Du palais Farnèse nous nous dirigeâmes vers le pont Saint-Ange et le quartier du Vatican. Au delà du môle d'Adrien, entre le Monte Mario, le Vatican et la ville, s'étendait le territoire du Triomphe, *Territorium Triomphale*, dont le centre est occupé de nos jours par l'église de Sainte-Marie *Traspontina*, et par l'île de maisons qui l'environne. Cette plaine, si fameuse dans l'histoire de l'orgueil de la vieille Rome et des humiliations du genre humain, était destinée aux apprêts de la pompe triomphale.

Lors donc qu'un général avait ramené aux portes de la ville ses légions victorieuses, le sénat s'assemblait pour délibérer s'il méritait les honneurs du triomphe. Afin d'en être jugé digne, il fallait avoir pris des villes d'assaut, gagné des batailles rangées, fait un certain nombre de prisonniers, agrandi le territoire de la république, n'avoir point essuyé de défaite dans la même campagne, avoir tiré tout le parti possible de la victoire *et tué au moins cinq mille ennemis*[1].

Le prétendant devait annoncer ses victoires au sénat par une lettre enveloppée de lauriers ; lui-même venait plaider sa cause devant les Pères Conscrits, si, au moment de son retour, la question n'était pas encore décidée. Pour l'entendre et délibérer, les sénateurs se rendaient dans un temple hors de la ville, parce qu'aucun candidat ne pouvait entrer dans Rome, ni franchir l'enceinte du Pomœrium, sans perdre aussitôt tous ses droits au triomphe : tant la fière cité se montrait jalouse de son indépendance[2]. Si la demande était accueillie, on s'empressait de faire les dispositions du spectacle le plus tristement magnifique dont l'œil humain ait jamais été frappé.

Afin d'y assister, nous ouvrîmes l'historien Josèphe que nous avions à la main. Témoin oculaire, il raconte en ces termes le triomphe de Titus, traînant à son char la Judée captive. De rendre l'impression produite par cette lecture sur les lieux mêmes où les épouvantables châtiments annoncés par les prophètes au peuple déicide étaient venus se consommer, je ne veux pas l'entreprendre. Quiconque veut l'éprouver dans sa plénitude doit

[1] VALER. MAX., II, 8, 1.
[2] SUET., *Cæs.*, XVIII.

aller à Rome et faire ce que nous fîmes. Au reste, en lisant la description du triomphe de Titus, on peut juger de tous les autres : c'étaient le même ordre, les mêmes cérémonies, la même foi, la même ivresse, d'une part ; les mêmes larmes de l'autre, la même fin, l'esclavage et la mort.

« Longtemps avant l'aurore, la ville entière était en mouvement : les rues étaient sillonnées en tous sens par des masses de peuple qui criaient : *Io triumphe? Io triumphe?* Dès la pointe du jour toutes les légions, sans armes, vêtues de tuniques de soie et couronnées de laurier, s'approchèrent en bel ordre des portes de la ville : un splendide banquet leur fut donné par Vespasien et Titus, suivant la coutume des triomphateurs. Les deux princes eux-mêmes, après avoir présidé le sénat dans le portique d'Octavie et reçu les félicitations de tout le monde, se rendirent à la porte Triomphale ; là, ils prirent leur repas, offrirent un sacrifice aux dieux et revêtirent les ornements du triomphe : le cortége se mit en marche. On y voyait régner ce bon goût qui sait faire valoir les choses par leur simple disposition, et qui prévient la fatigue et l'ennui par l'ordre établi au milieu de la profusion.

« En tête parut une quantité prodigieuse d'ouvrages exquis en or, en argent et en ivoire, avec des étoffes et des vêtements de pourpre, rehaussés de diverses couleurs à la manière des Babyloniens.

« Venaient ensuite les pierres précieuses en nombre incalculable ; les unes, enchâssées dans des cercles d'or, formaient de brillantes couronnes ; les autres, disposées avec art sur de riches étoffes, charmaient la vue par leur éclat et leur variété : elles semblaient passer devant les yeux, non comme une représentation théâtrale, mais

comme les flots d'un fleuve abondant. Tous ces objets étaient portés par des légionnaires vêtus de tuniques de pourpre brochées d'or.

« Au troisième rang paraissaient les statues des dieux, en or, en argent, en bronze et en ivoire : on les comptait par centaines, et toutes étaient d'un travail exquis et d'une merveilleuse grandeur.

« Après les dieux s'avançait toute une armée d'animaux de différentes espèces, dont les uns, tels que les éléphants et les dromadaires, étaient couverts de magnifiques ornements.

« A leur suite marchait tristement l'immense multitude des prisonniers, l'œil morne, la tête baissée et dérobant aux spectateurs, sous des vêtements d'emprunt, les fers qui attachaient leurs mains.

« Bientôt tous les regards se portèrent avec admiration sur les simulacres des villes conquises. Telles étaient leurs dimensions qu'on pouvait craindre de voir fléchir sous le poids les nombreux soldats qui les soutenaient sur leurs épaules. Toutes les faces, encadrées d'or ou d'ivoire et couvertes de riches étoffes, étaient ornées de peintures qui représentaient au vif les batailles, les ravages des champs, le renversement des murailles, l'incendie des édifices, et surtout l'horrible sac de Jérusalem avec toutes les phases atroces de cette guerre d'extermination.

« Suivaient les dépouilles opimes, dont le nombre et la richesse ne peuvent s'estimer. Au premier rang on voyait vingt-cinq statues d'airain représentant Abraham, Sara et les rois de la famille de David ; venaient ensuite les objets sacrés pris dans le temple de Jérusalem, portés sur de riches brancards par des légionnaires couronnés de laurier et magnifiquement vêtus. C'étaient entre

autres la table des Pains de Proposition, en or massif et pesant plusieurs talents, les trompettes du Jubilé, les voiles du temple, et le chandelier d'or aux sept branches. Portée sur un magnifique brancard, la loi des Juifs, qui était la dernière dans l'ordre des dépouilles, fermait le cortége.

« Immédiatement après marchait, enchaîné et vêtu d'une robe noire, le principal chef des Juifs pendant le siége de Jérusalem : c'était Simon, fils de Gioras. Il était destiné au supplice, après avoir, suivant l'usage, orné le triomphe des vainqueurs.

« Les statues de la Victoire, en ivoire et en or, précédaient les deux chars dorés des triomphateurs. Le premier était monté par Vespasien, le second par Titus. Pour les Romains, fidèles à donner un caractère religieux à leurs fêtes, le vainqueur au jour du triomphe représentait Jupiter : il était le Dieu de la terre. En conséquence, il portait la tunique du roi de l'Olympe, et se teignait le corps en vermillon, parce que c'était avec cette couleur qu'on enluminait la figure de Jupiter Capitolin ; l'attelage même du char, presque toujours composé de quatre chevaux blancs, était un attelage sacré réservé au maître des dieux, et dont nul ne pouvait se servir qu'en vertu d'un décret du sénat [1]. »

Titus était sur son char, debout, la figure et les bras enluminés de vermillon, vêtu d'une tunique de pourpre brodée de palmes d'or ; les bras ornés de bracelets militaires, et la tête ceinte d'une couronne de laurier. D'une main, il tenait une palme également de laurier ; et, de

[1] TIT. LIV., x, 7. — PLIN., liv. V, XXIII. — PLUTARCH., *in Camill.*, XIV. — Nous avons complété le récit de Josèphe par divers détails empruntés aux auteurs païens.

l'autre, un sceptre en ivoire surmonté d'une aigle. En un mot, il avait un costume semblable à celui de Jupiter *très-bon et très-grand,* et qui, conservé dans le Capitole, servait depuis des siècles à parer tous les triomphateurs que Rome avait vus lui apporter le tribut de leur gloire : car aucun citoyen ne possédait un pareil costume en propriété [1].

Son char, d'ivoire et de bronze doré, rehaussé de pierreries, était entièrement rond, ouvert par derrière, et tiré par quatre magnifiques chevaux blancs, attelés de front et portant une branche de laurier sur le côté de la tête. Des citoyens couronnés d'olivier, vêtus de toges blanches, marchaient à pied près des chevaux, qu'ils conduisaient avec des rênes dorées. Derrière le triomphateur, sur l'escalier du char, était l'esclave chargé de lui redire : « César, souviens-toi que tu es homme : *Cæsar, hominem te esse memento.* A côté de Titus marchait Domitien son frère, magnifiquement vêtu et monté sur un cheval d'une ravissante beauté [2].

L'armée suivait le char, et faisait retentir les airs des chants de victoire mêlés de quelques traits satiriques contre son général. Des milliers de spectateurs avides encombraient les rues, les places, les portiques, les forum, tous les lieux par où la pompe devait passer, et mêlaient leurs bruyantes acclamations à celles des soldats.

Nous suivîmes l'itinéraire du cortége, depuis le *Territorium Triumphale* jusqu'au Capitole. Il entra dans la ville par la porte Triomphale, située sur les bords du

[1] Jul. Capitol., *in Gordian.*, iv.

[2] Josèphe, *de Bello Jud.*, lib. VII, c. xvii, xviii, xix, xx. — Grævius, *Thesaur. Ant. Rom.*, t. IX, p. 1361.

Tibre, au lieu même occupé de nos jours par *l'hôpital du Saint-Esprit*. Après avoir franchi le pont, il atteignit la pointe du Champ de Flore, où se trouve l'église de Saint-Ange *in Piscina*. De là, décrivant une légère courbe, il gagna le Vélabre, traversa le *Forum boarium*, longea le grand Cirque, tourna sur la gauche par les *Curias veteres*, entre le Cœlius et le Palatin, descendit la voie Sacrée, et arriva sur le Forum Romain qu'il parcourut dans toute sa longueur ; puis, prenant à gauche le *Clivus Capitolinus*, il monta au Capitole où se termina la marche.

Au moment où le char quitta le Forum pour gravir la redoutable montagne, tout le cortége s'arrêta : il se fit un grand silence, et tous les yeux se fixèrent sur Simon. Les licteurs le firent sortir des rangs et l'entraînèrent vers la droite du Forum, où il fut battu de verges ; puis, tout couvert de sang, on le précipita dans l'horrible prison Mamertine, où la mort l'attendait. Quand il eut cessé de vivre, les *confecteurs* lui passèrent une corde au cou, traînèrent son cadavre sur les degrés des Gémonies et le jetèrent dans le Tibre.

Pendant l'exécution, Titus s'avançait lentement vers le temple de Jupiter. Comme il était presque nuit, des esclaves amenèrent quarante éléphants chargés de candélabres, et le cortége acheva sa marche à la lueur de mille flambeaux. Arrivé sur la plate-forme, le triomphateur descendit de son char, et, suivant l'antique usage, il monta à genoux les degrés du temple [1]. Il entra dans le superbe édifice, dont les portes étaient parées des armes des vaincus, et attendit qu'on vînt lui annoncer que Simon et les autres captifs avaient cessé de vivre.

[1] Dio., lib. XLIII, p. 254. — Suet., *in Cæs.*, XXXVII.

Bientôt parut un licteur qui prononça le mot fatal, usité en pareille circonstance : *Actum est* : « C'est fini. » A ce mot, toute l'assemblée fit retentir le temple de ses applaudissements, et Titus pénétra dans le sanctuaire de Jupiter, où il fit à haute voix la prière suivante : « Jupiter très-bon et très-grand, Junon, reine des im-« mortels, et vous tous, dieux et déesses, habitants et « gardiens de ce temple, je vous rends grâces, avec la « joie la plus vive, de ce que vous avez bien voulu per-« mettre aujourd'hui, qu'à cette heure la république « romaine se trouvât conservée et sa prospérité aug-« mentée par ces mains ; daignez, je vous en supplie, « continuer à lui demeurer propices, à la protéger, à « veiller à sa conservation [1]. »

Alors il s'approcha de la statue de Jupiter, sur les genoux de laquelle il déposa une branche de laurier; puis, ôtant sa couronne, il la dédia au dieu avec quelque partie du butin. Les sacrificateurs amenèrent les victimes; Titus immola lui-même un bœuf, les prêtres achevèrent les sacrifices, et la journée se termina par le splendide banquet que les triomphateurs offrirent, suivant l'usage, au sénat et à leurs amis, dans le Capitole, sous les portiques mêmes du temple.

De son côté, le peuple se retira dans les maisons pour se livrer à toute l'ivresse de la joie ; car les jours de triomphe Rome entière était en fête, et il n'y avait personne qui n'eût un festin préparé chez lui [2]. C'était le triomphateur ou plutôt c'étaient les nations vaincues et dépouillées qui en faisaient les frais. Josèphe ne nous a pas dit quelles furent les largesses de Titus. Pour sup-

[1] BLOND. FLAVET., *Rom. Triumph.*, x, p. 216.
[2] JOSÈPHE, *id.*, *id.*, c. XVIII.

pléer à son silence, nous allons faire connaître les présents que César fit au peuple après un de ses triomphes : on jugera des Romains.

A chaque fantassin des vétérans, 409 francs ; à chaque cavalier, 4,910 francs. Beaucoup reçurent aussi des terres : les autres soldats furent gratifiés dans la même proportion. Il n'oublia pas non plus le peuple : chaque citoyen eut 86 litres de blé, 10 livres d'huile, 61 francs d'argent, puis 100 autres, comme intérêt de cette largesse promise depuis longtemps. Enfin, César paya une année de loyer à tous les citoyens dont la location ne dépassait pas 400 francs à Rome et 100 pour l'Italie. Il fit une distribution de chair crue, prolongea pendant plusieurs jours le repas qu'un triomphateur offre ordinairement au peuple, et y traita toute la ville et ses environs, d'une seule fois, en vingt-deux mille tables, servies avec une telle magnificence, qu'on y prodigua le vin de Falerne par amphores et le vin de Chio par tonneaux [1]. Malgré toutes ces largesses, il mit encore dans les trésors de l'empire plus de cent vingt-deux millions [2].

En présence de ces faits prodigieux, debout sur les lieux mêmes qui en furent le théâtre, je laisse à penser ce que peut, ce que doit éprouver le voyageur. Homme, votre cœur se serre, en suivant pas à pas les longs circuits de cette voie douloureuse, humide de sang et de larmes, par où passèrent tour à tour les peuples de

[1] Suet., *in Cæs.* — Dio, xliii, 254. — Appian., *de Bello civ.*, liv. II, p. 803. — Patercul., ii, 36. — Tit. Liv., iii, 29. — Varr. R. R. iii, 2. — Plutarch., *in Lucull.*, 76 ; *in Cæs.*, 71. — Plin., lib. XIV, xv.

[2] Patercul., ii, 56. — Appian., *de Bell. civ.*, 802.

l'Orient et de l'Occident, mutilés, dépouillés et enchaînés au char triomphal de l'orgueil et de la cruauté romaines. Chrétien, vous cherchez une église pour aller exprimer toute votre reconnaissance au Dieu libérateur, dont la croix brisa le sceptre de fer qui pesait sur le monde. Homme et chrétien, au souvenir de ce que nous étions, de ce que nous serions encore, on ne trouve point de parole pour qualifier ceux qui, dans leur délire impie, osent outrager le Christianisme auquel nous devons tout ce que nous sommes.

27 Janvier.

Consistoire public au Vatican. — Cinq cardinaux de plus. — Tradition du chapeau. — Anecdote. — Retour au Forum. — Seconde page du triomphe. — Marché aux esclaves. — Sort des esclaves chez les Romains.

Une autre fête triomphale nous appelait au Vatican. Hier nous avions vu la vieille Rome exaltant jusqu'au paroxysme l'orgueil de ses triomphateurs; aujourd'hui il nous était donné de voir Rome chrétienne enseigner à ses princes l'abnégation et l'humilité la plus complète. Au Capitole, un esclave était obligé de répéter au vainqueur : « Souviens-toi que tu es homme. » Au Vatican, le vicaire de Jésus-Christ disait aux princes nouvellement élus : « Souvenez-vous que vous devez vous dévouer pour les hommes vos frères, jusqu'à l'effusion du sang inclusivement. » Cinq cardinaux, créés quelques jours auparavant par Grégoire XVI, recevaient aujourd'hui le chapeau rouge, signe mystérieux de leur dignité. Voici quelques détails sur cette auguste cérémo-

nie, si différente par son esprit des pompes de la veille.

Le salon ducal du Vatican était magnifiquement orné. Dans le fond s'élevait le trône sur lequel le Saint-Père était assis, ayant à droite et à gauche le Sacré-Collége ; à l'entrée de la salle se tenaient les nouveaux élus : nous assistions à un consistoire public. Un des protonotaires apostoliques lut quelques pièces relatives à la béatification d'un saint, dont j'ai oublié le nom. La lecture achevée, les récipiendaires vinrent tour à tour se prosterner aux pieds du souverain Pontife, qui les embrassa et leur posa sur la tête le chapeau cardinalice, en prononçant cette remarquable formule : « Recevez ce chapeau rouge, signe de la dignité du cardinalat, et qui vous oblige à vous dévouer pour le bien de l'Église et des fidèles jusqu'à l'effusion du sang inclusivement [1]. » Le Saint-Père ne fit que poser le chapeau sur la tête de chaque cardinal, et il le remit au maître des cérémonies : le soir on devait le porter solennellement aux nouveaux princes de l'Église.

Avant de parler de cette brillante fête, je dois ajouter que, dans un consistoire secret, le Saint-Père *ferme la bouche* aux cardinaux qu'il vient de créer ; cela signifie qu'ils n'ont pas encore voix délibérative dans les assemblées du Sacré-Collége ; plus tard, il leur *ouvre la bouche ;* c'est-à-dire qu'après avoir consulté les anciens cardinaux, il déclare les nouveaux élus habiles à voter avec

[1] Ad laudem omnipotentis Dei, et sanctæ Sedis Apostolicæ ornamentum, accipe galerum rubrum, insigne singularis dignitatis Cardinalatus, per quod designatur, quod usque ad mortem et sanguinis effusionem inclusive pro exaltatione sanctæ fidei, pace, et quiete populi christiani, augmento et statu sacrosanctæ romanæ Ecclesiæ te intrepidum exhibere debeas, in nomine Patris, etc.

leurs collègues[1]. Noviciat et profession, enseignement utile à tous, voilà ce qu'il faut voir dans cette double cérémonie. Toutefois la promotion n'est complète que par la tradition de l'anneau et la désignation du titre. Le cardinal absent de Rome doit jurer, en recevant la barrette, de se rendre dans le délai d'un an *ad limina apostolorum*, sous peine de perdre sa dignité[2].

Les cinq cardinaux élus étaient leurs Éminences : Acton, Vanicelli, Corsi, Schwarzemberg, neveu du généralissime des troupes autrichiennes en 1814, et monseigneur Massimo. Ce dernier appartient à la famille des princes Massimo, une des plus illustres de Rome, et qui prétend descendre de *Fabius Maximus*. On nous racontait à ce propos l'anecdote suivante. Lorsque l'empereur d'Autriche vint à Milan, il y a quelques années, prendre la couronne de fer, le Saint-Père envoya une députation pour le complimenter. Le prince Massimo, aujourd'hui cardinal, en faisait partie. On avait parlé à l'empereur de la prétention de cette famille : « Je suis curieux, dit le prince, de voir un descendant des anciens Romains. » A l'audience, il s'adressa à monseigneur Massimo et lui dit : « Votre famille prétend remonter jusqu'à Fabius Maximus ; cette généalogie est-elle bien certaine ? — Tout ce que je peux dire à Votre Majesté, répondit l'ambassadeur, c'est que Rome le croit depuis deux mille ans. »

Pendant que le Sacré-Collége se rendit à la chapelle

[1] Aperimus vobis os, tam in collationibus, quam in consiliis, atque in electione summi Pontificis, et in omnibus actibus, tum in consistorio quam extra, qui ad cardinales spectant, et quos soliti sunt exercere, in nomine, etc.

[2] *Constit.* de Sixte V, *Postquam*, etc.

Sixtine pour chanter le *Te Deum* en action de grâces, nous quittâmes le Vatican. La physionomie de la ville annonçait l'approche d'une fête. Dans tous les pays, à la naissance des princes, arbitres futurs des destinées des peuples, il se fait de grandes réjouissances. Ici, les cardinaux sont les princes du sang, et ce soir il en naissait cinq ! A l'*Ave Maria* vous auriez vu les édifices illuminés, des orchestres nombreux devant les palais des nouveaux princes, un peuple immense dans les rues et sur les places, de brillants équipages sillonnant la foule et conduisant les ambassadeurs, les princes, tout ce que Rome comptait d'étrangers de distinction, à la demeure des cardinaux, auxquels on allait offrir des félicitations et des hommages. Grâce à monseigneur de B..., nous fûmes de la fête et nous visitâmes successivement les cinq élus du Sacré-Collége.

Rien de plus brillant que l'illumination de leurs palais. Les dessins les plus variés et les plus gracieux charmaient la vue et faisaient croire à quelqu'une de ces féeries du moyen âge. Un escalier vraiment royal, couvert de riches tapis, éclairé par une double ligne de cierges de quatre pieds de hauteur, et d'une grosseur proportionnée, conduisait au *Piano nobile*, ou premier étage du palais. Entre deux haies de laquais et de suisses en grande livrée rouge, bariolée de blanc et de bleu, tenant à la main des cierges gigantesques, on arrivait au seuil des salons.

Le cardinal ne porte, ce jour-là, d'autre insigne de sa nouvelle dignité que la calotte rouge. Le reste du costume se compose d'un habit noir à la française, d'un petit manteau de soie de la même couleur et de la même longueur que l'habit; d'une culotte courte et de bas noirs. Il est là sur la porte de son appartement, de

le chapeau à la main : vous arrivez, il vous salue, vous adresse quelques mots ; vous passez plus loin, et vous prenez part à la conversation générale ; pour lui, il reste à son poste ; ainsi le veut l'usage, qui lui défend également de s'asseoir pendant toute la soirée. Au salon du cardinal succède la salle du trône ; c'est une pièce richement décorée, où se trouve de rigueur le portrait du Saint-Père. Au bas du portrait et tourné vers le mur est un grand fauteuil exclusivement réservé au souverain pontife.

Cependant on attendait avec impatience le chapeau qui devait être apporté en grande pompe. Vers les sept heures une voiture du pape sortit du Vatican ; elle conduisait les deux prélats domestiques chargés de remettre l'insigne du cardinalat. Ils entrèrent, portant le chapeau sur un plat d'argent, et, l'ayant déposé sur une table derrière laquelle était le cardinal, un des prélats lui fit une allocution pleine d'à-propos. Le nouvel élu répondit et reçut, après le départ des gracieux messagers, les félicitations de toutes les personnes présentes, auxquelles on offrit des glaces qui nous semblèrent de saison, bien qu'on fût au cœur de l'hiver.

Remarquable par le bon goût et la noble simplicité avec laquelle elle fut conduite, cette fête, comme la plupart des solennités romaines, a le privilége d'élever l'âme aux plus hautes pensées. Voir tout ce que le monde a de plus puissant et de plus riche, rendre hommage aux princes de cette Église jadis cachée dans les Catacombes de cette même Rome, et persécutée par les grands et les Césars de ce temps-là : quel étrange spectacle ! Entre les triomphes du Capitole et les élections du Vatican, il y a un abîme, et cet abîme n'a pu être comblé que par le plus grand des miracles.

28 Janvier.

Seconde partie du triomphe. — Marché aux esclaves. — Conditions de l'esclave. — Emplois. — Traitement. — Esclaves fugitifs. — Punition.

Avant-hier nous avions lu la première page de l'histoire des triomphes : nous avions vu les nations dépouillées et enchaînées marcher au Capitole ; leurs richesses enfouies dans les vastes trésors de la reine du monde ou jetées en pâture à son peuple de sybarites ; nous avions assisté à la mort ignomineuse de Simon, fils de Gioras, qui avait, comme la plupart des rois et des généraux vaincus, payé de sa tête sa courageuse opposition à la domination romaine. Mais qu'est devenu tout ce peuple de prisonniers destinés, comme lui, à orner le triomphe de Titus?

Immobiles au pied du Capitole, ils attendaient dans la stupeur l'arrêt des Césars. Il aura été doux sans contredit ; car Titus est appelé les délices du genre humain. Afin d'en juger par nous-mêmes, nous nous rendîmes de bonne heure au *Forum* romain ; et, ouvrant les auteurs du temps, nous vîmes ce qui se passait le lendemain des triomphes : c'est la seconde page de leur histoire, ou plutôt le hideux revers de la brillante médaille.

Et d'abord, que devenaient les prisonniers de marque ? Ceux qu'on n'immolait ni à Jupiter Capitolin, ni aux mânes des vainqueurs, étaient gardés en prison, non à Rome, mais dans quelque ville forte de l'intérieur [1]. Quant à ceux que leur rang moins distingué, leur influence personnelle ou leur extrême jeunesse ne pouvaient

[1] Tit. Liv., xlv, 42. — Polyb.

rendre redoutables, on leur accordait *quelquefois* la liberté [1]. Plus souvent on leur donnait pour prison Rome, où, confondus dans la foule des citoyens, ils devaient seuls pourvoir à leurs besoins [2]. Voyons maintenant quel était le sort des prisonniers vulgaires, c'est-à-dire des populations entières, amenées comme un vil bétail.

Afin d'apprécier le respect du paganisme pour l'humanité, nous voulûmes les suivre dans les différentes phases de leur existence, depuis le jour de leur arrivée au pied du Capitole, jusqu'au moment de leur mort. Les uns étaient destinés à l'amphithéâtre et devaient réjouir le peuple-roi par le spectacle de leurs douleurs. Les autres étaient destinés à l'esclavage et vendus à l'encan, et le produit de la vente allait enrichir le trésor de l'empire [3].

Vers le centre du *Forum*, non loin de la *Grécostasis*, dont quelques ruines sont encore debout, s'élevait le temple de Castor et de Pollux [4] ; c'est là que se tenait le grand marché aux esclaves. Les maquignons y revendaient en détail la chair humaine, qu'ils avaient achetée en gros de la république [5]. Ici furent vendus nos pères, nos mères, nos frères et nos sœurs ; car ni l'âge ni le sexe n'étaient épargnés : la victoire s'était faite la pourvoyeuse générale de la servitude [6].

Le lendemain du triomphe, on voyait sur toute la lon-

[1] APPIAN., *de Bell. Mithrid.*, p. 418.

[2] PLUTARCH., *P. Æmil.*, LIX.

[3] TACIT., *Hist.* III, 34. — TIT. LIV., VI, 4. — PLUTARCH. I, *M. Cato*, XLIII. — TIT. LIV., c. V., 53. — VALER. MAX., VI, 5, 1.

[4] SENEC., *de Consol. sapient.*, 13.

[5] TIT. LIV., II, 17. — CIC. *ad Attic.*, IV, 6 ; ID., *Halicarn.*, IV, 6 ; ID, *de Bello Gall.*, VII, 89.

[6] CÆS., *de Bell. Galll*, III, 16. — PLUTARCH., *M. Cato*, XLIII.

gueur de la façade du temple et des portiques voisins des échafauds dressés, et sur ces échafauds des hommes, des femmes, des jeunes garçons, des jeunes filles et des enfants[1]. Tous, dans un état à peu près complet de nudité, avaient un petit écriteau pendu au cou ; quelques-uns portaient sur la tête un bonnet de laine blanche, d'autres une couronne de feuillage. Le plus grand nombre avaient les pieds nus et frottés de craie ou de gypse[2].

Un homme d'une figure ignoble, à l'air brutal et grossier, se promenait devant chaque échafaud, et, s'adressant à la foule avec une volubilité et une assurance imperturbables, crait : « Rien ne me presse de vendre, citoyen ; je ne suis pas riche, il est vrai, mais je ne dois rien à personne. Un antre ne vous laisserait pas à ce prix, et moi-même je ne les donnerais pas à d'autres qu'à vous, illustres Romains. Voyez-moi cela, continuait-il en désignant un jeune garçon ; examinez comme il est beau, bien fait de la tête aux pieds. Je vous garantis sa frugalité, sa probité, sa docilité ; il obéit au moindre signe : c'est une argile dont on fait tout ce qu'on veut. Il sait un peu de grec et vous chantera même à table, quoiqu'il n'ait pas de musique. » Puis lui frappant sur les joues : « Entendez-vous, disait-il, comme cela résonne ! quelle chair ferme ! la maladie n'aura jamais de prise là-dessus. Citoyens, je le donnerai pour huit mille sesterces ; c'est vraiment pour rien[3]. »

Passant ensuite à un jeune enfant : « Allons, toi, lui

[1] PLIN., XXXV, 18, etc., etc.

[2] SENEC., *Ep.* 45. — AUL. GELL., IV, 2 ; — VII, 4. — TIT. LIV., XXIV, 16. AUL. GELL., *id.* — PLIN., XXXV, 17. — JUV., VIII, 1, v. 3.

[3] HORAT., *Epist.* II, 2, vers 2. — *Digest.*, XXI, tit. I, leg. 19, 2. — PERS., *Sat.*, V. 77.

disait-il, fais voir ta gentillesse aux maîtres du monde; » et le pauvre enfant de sauter, de tourner, de gambader sur les planches, de faire mille agaceries pour tenter la foule qui le regardait. « Est-il leste! est-il joli! est-il mignon! ajoutait l'homme. Mais, citoyens, entrez dans ma taverne, vous verrez mieux que tout cela. Ce n'est ici que mon étalage; tout ce que j'ai de plus rare, de plus beau, de plus délicat, de plus admirable, est sur mes échafauds intérieurs; veuillez entrer, citoyens, veuillez entrer[1] ! »

Cet ignoble commencement n'était pour l'esclave que le prélude des ignominies et des cruautés plus grandes qui l'attendaient. Vendu et payé, il devenait corps et âme la propriété de son maître : nulle loi, nul article de loi pour protéger sa vie, sa vertu. Seconde espèce humaine, moins vil que nul, chose et non plus être intelligent, incapable de toute propriété, sans patrie, sans famille, sans aucune différence légale entre lui et la bête, il vit, il meurt au gré du despote qui lui tient le pied sur la gorge, et qui en fait le jouet de tout ses caprices[2]. Être méprisé auquel, pour ne point profaner sa parole, son maître souvent ne parle que par signes, au besoin par écrit ou par des coups.

Vrai gibier de fouet et de prison, dont la loi compte la vie pour si peu de chose, que dans une enquête judiciaire, accusé ou même témoin, on ne l'interroge que sur

[1] STAT. SYLV., II, 1, v. 72. — MART., IX, 60. — SENEC., *Ep.* 47.

[2] Servi per fortunam in omnia obnoxii, quasi secundum hominum genus sunt. FLOR., III, 20. — *Digest.*, leg. III *de Capite minutis.*—CAIUS, *Instit.*, I, 52.—JUV., *Satyr.* VI, vers 219. Caput enim servile nullum jus habet, curet nomine, censu, tribu. PAUL, lib. III, *de Cap. diminut.*

le chevalet, et que, sur la réquisition d'un plaideur, son maître l'envoie sans difficulté au tortureur, se faisant seulement donner caution pour le déchet qui pourra résulter de la torture[1]. Et sur ce maître qui tient sa vie entre ses mains, qui peut le briser comme un verre, l'esclave doit veiller comme sur la prunelle de ses yeux. Malheur à lui si son maître vient à être tué par un de ses esclaves : la loi veut que tous les autres, présents dans la maison, innocents ou coupables, soient livrés au supplice, à la mort[2]. Tel est le joug de fer qui l'écrase et qui pèsera sur lui jusqu'au dernier soupir...

En attendant, il sera condamné à tous les offices les plus pénibles et les plus bas. Pour mieux juger de sa condition, suivons-le dans la maison de son maître. Plus de cent vingt emplois l'attendent, lui et ses compagnons d'infortune ; nommons-en quelques-uns. Le seuil de la porte est franchi, nous sommes sous le vestibule ; à droite et à gauche voici deux niches : dans l'une est un chien, dans l'autre est l'esclave *Janitor*. Il est enchaîné, et si la maison change de maître, on le vendra avec la maison, comme s'il tenait invinciblement à la muraille où sa chaîne est scellée et faisait partie intégrante de la construction[3].

A quelques pas se montrent les balayeurs (*mediastini, scopatores*) ; les uns sont debout sur des tréteaux ; les autres sont accroupis par terre ; tous, le balai, la brosse,

[1] SENEC., *Ep.* 47. — TACIT., *Ann.*, XIII, XXIII. — PAUL., *Sentent.*, v. 16, p. 3.

[2] CIC. *ad Famil.*, IV, 12.—*Digest.*, *ad S. C. Sillanianum*, leg. XIII.

[3] SUET., *de Clar. Pethor.* 4. — APPIAN., *de Bell. civ.*, IV, 971.

le chiffon de pourpre, l'éponge à la main, font briller comme des glaces les colonnes de marbre du portique et la mosaïque de l'atrium[1].

A l'angle de l'atrium est l'*atriensis*, esclave chargé de garder les armoires (*armaria*), où sont renfermés les registres de la maison et les images des ancêtres[2]. Descendons aux cuisines. Dans ces pièces importantes des maisons romaines, se tient une multitude d'esclaves dont l'unique soin est d'inventer et d'apprêter des mets capables de réveiller le goût blasé des Apicius.

Le cuisinier (*coquus*) prépare les viandes, et à force de patience parvient à servir un porc entier, bouilli d'un côté et rôti de l'autre; le pâtissier (*pistor dulciarius*) fait les sucreries mêlées de tous les aromes de l'Arabie et de l'Inde. Dans la crainte qu'une goutte de sueur ne tombe dans la pâte, on l'oblige à se voiler la tête pendant qu'il pétrit[3]. Le lactaire (*lactarius*) lui donne la crème et le lait; le placentaire (*placentarius*) lui donne les instruments dont il a besoin; le pomaire (*pomarius*) fournit les pommes, et le *focarius* entretient le four à la chaleur convenable; le cellérier (*cellarius*) garde les boissons préparées dans l'office; le *permarius* préserve des mouches et de la poussière l'huile, le garum, le miel, et en général tout ce qui doit bientôt paraître sur la table; mais malheur aux infortunés si un seul plat manque de saveur ou de parfum! Un goût exercé doit présider au choix des aliments: le dégustateur (*obsonator*) est chargé de cette périlleuse opération.

Le repas est préparé; voici venir les invitateurs (*invi-*

[1] VITRUV., lib. VII, c. IV. — HORAT., lib. II, *Sat.* VII.
[2] VARR., lib. VII, de L. L.
[3] APUL., lib. X, *Metam.* — ATHENÆUS, lib. XII.

tatores, vocatores) qui récitent le nom des convives, tandis que les *infertores* apportent les plats rangés avec symétrie sur les tables par les dresseurs (*structores*). Les convives s'étendent mollement sur les lits, jonchés de duvet et de roses effeuillées, préparés par les lecticaires (*lecticarii, lectisterniatores*). L'écuyer tranchant (*scissor, carptor*) découpe les viandes que les distributeurs (*distributores*) portent sur des plats d'or, et le pain dans des corbeilles d'argent. Mais dans le passage de la cuisine au *triclinium*, le parfum des mets a pu s'évaporer ; le *prægustator* est là pour s'assurer s'ils peuvent être présentés avec confiance.

Entre les tables circulent les échansons (*pocillatores*) qui présentent à boire aux convives le vin de Falerne mêlé d'aromates, dans des coupes d'or enrichies de pierres précieuses. A leur suite marchent les *vicaires* qui présentent, dans des burettes d'or et d'argent, de l'eau tiède et de l'eau froide (*calidæ gelidæque ministri*). Près des lits se tiennent de jeunes esclaves vêtus avec élégance, la tête ornée d'un gracieux turban, les jambes et les bras nus. Chacun a sa fonction : l'un, placé à la tête, tient une branche de myrte et chasse les mouches ; les autres, courbés aux pieds des buveurs ivres, essuient les ignobles traces de leur intempérance (*mensarum detersores*)[1].

Dix, quinze, vingt-deux services se sont succédé, et, malgré l'heure avancée qu'indique soigneusement le *nomenclator* en dépit du sommeil qui l'accable, le service de l'esclave n'est pas fini. Longtemps encore il attendra le repos et le pain nécessaires à sa vie : peu importe qu'il meure, pourvu que son maître se réjouisse.

[1] MARTIAL., *Epig.*, lib. III, 40. — SENEC., *de Ira*, c. XXV.

La salle brille de mille flambeaux apportés par les *infertores* ; des symphonies se font entendre : voici des troupes de jeunes esclaves qui viennent exécuter des danses lascives et chanter au son des instruments, et la gloire de leurs bons maîtres, et les *nobles* passions dont leur cœur est possédé, *citharœdi, symphoniaci, chorales*[1].

Mais la volupté est toujours suivie d'une inséparable compagne. Aux danses lubriques et aux chants obscènes succède un spectacle tragique. Des gladiateurs sont introduits, la plupart esclaves infortunés, coupables d'avoir voulu se soustraire par la fuite à la barbarie de leurs maîtres. Sous les yeux de ces spectateurs ivres de vin et de débauches, les glaives brillent, s'entre-choquent, le sang humain coule à flots, et le râle des mourants se mêle aux frénétiques applaudissements des convives[2].

Du triclinium passez aux bains, dans les chambres des maîtres, dans les jardins, dans les étables, dans toutes les parties de la maison de la ville et de la campagne, n'oubliez aucun des emplois domestiques si bas et si vils qu'ils soient, inventez-en de nouveaux, d'inconnus, d'inouïs, et soyez sûr de trouver chez ces maîtres riches, hautains et voluptueux à l'excès, un esclave attaché à les remplir[3]. Pour savoir jusqu'où l'orgueil païen faisait descendre l'esclave qui, après tout, était un homme et avait une âme immortelle, lisez, entre mille, l'épitaphe

[1] CAPITOL., *in Gallian.* — SIDONIUS., lib. IX, ep. 13.

[2] TACIT. *Annal.*, lib. I.

[3] Pline traduit ce fait avec une grande énergie : « Nous ne marchons plus avec nos pieds, nous ne voyons plus avec nos yeux, et ce n'est plus notre mémoire qui retient le nom de nos amis, nous vivons par les soins de nos esclaves. » Alienis pedibus ambulamus, alienis oculis agnoscimus, aliena memoriae salutamus, aliena vivimus opera. Lib. XXIX, c. 1.

suivante que nous vîmes nous-mêmes sur un marbre antique :

OSSA.
AURELLÆ LIVIÆ AUG.
SER. A CUR. CATELLÆ.

« Ossements d'Aurélie, esclave de Livie, femme d'Auguste, chargée du soin de sa petite chienne. »

Dans l'exercice de tous ces emplois, si vils, si assujettissants, si dégoûtants même, malheur aux pauvres esclaves coupables de la plus légère négligence, de l'apparence même d'une négligence ou d'une distraction, que dis-je ? coupable d'un soupir, d'un éternument, d'un souffle pendant les symphonies qui accompagnent les orgies nocturnes de ses maîtres [1]. L'orgueilleux Romain, la superbe matrone qui, dans les circonstances ordinaires, ne daigne point lui adresser la parole, mais lui intime ses ordres en faisant claquer ses doigts, lui parle, en cas de maladresse, à coups de stylet, de verges, de lanières ou de bâton.

On lui fait griller sur la tête la fève mal cuite. Le vieux Caton lui déchire le dos à coups de fouet, parce qu'il est trop lent. Auguste le crucifie pour avoir tué une caille favorite. Pour un vase cassé, Pollion le jette vivant à ses murènes : et il n'a pas même le droit de se plaindre. Ainsi passera sa pauvre existence ; puis, quand il sera vieux ou infirme, on le vendra à un maître plus

[1] At infelicibus servis movere labra ne in hoc quidem ut loquantur licet, virga murmur omne compescitur, et nec fortuita quidem verberibus excepta sunt : tussis, sternutamenta, singultus, magno malo ulla voce interpellatum silentium luitur ; nocte tota jejuni mutique perstant —SENEC., *Epist.* 47.

pauvre et par suite plus dur. C'était le conseil et la pratique du vertueux Caton : « Sois bon ménager, dit-il, « vends ton esclave et ton cheval quand ils sont vieux[1] ; » ou, ce qui est plus commode et non moins barbare, on l'enverra dans l'île du Tibre, abandonné à la grâce d'Esculape. Si on veut bien le laisser vieillir dans la maison, il sera renfermé dans une étroite cellule, *cella*, jusqu'au jour où quatre de ses compagnons de servitude, choisis parmi les plus méprisés, viendront emporter son cadavre dans quelque coin mal famé des Esquilies[2].

A-t-il voulu se soustraire par la fuite au joug intolérable qui pèse sur lui? Aussitôt un crieur public donne son signalement par toute la ville : « Il y a peu d'instants qu'un esclave s'est sauvé dans les thermes : il a environ seize ans, il a les cheveux frisés, il est frais et bien fait, il s'appelle Gyton : celui qui le rendra ou le découvrira aura mille écus de récompense[3]. » Retombé au pouvoir de son maître, il subira une sanglante flagellation, puis, avec un fer rouge, on lui marquera sur le front les deux lettres Φ et F, initiales grecque et latine du mot *fugitivaire* (fugitivarius) ; ou bien on lui fixera autour du cou un collier de fer portant ces mots ; *Tene me quia fugi, et revoca me domino meo N.* « Arrêtez-« moi parce que je me suis sauvé, et rendez-moi à mon « maître N. »

De ces colliers de la servitude, monuments de la barbarie païenne, plusieurs sont parvenus jusqu'à nous, pour

[1] PLUTARCH., *in Cat.*, c. v.

[2] HORAT., lib. I, sat. VIII :

.... angustis ejecta cadavera cellis.
Conservus vili portanda locabat in arca.

[3] PETR.

l'instruction des siècles modernes. Nous en vîmes trois dans un musée de Rome. Pourtant ces stigmates et ces colliers de fer sont encore une faveur; ordinairement la dent des lions de l'amphithéâtre ou la lance des gladiateurs punit l'infortuné fugitif[1].

Tel était le sort de la plus grande partie du genre humain, la veille du jour où le Christianisme parut; tel le résumé de la législation, des conquêtes et des pompes triomphales de la vieille Rome; tel est aussi le dernier trait par lequel nous terminons son histoire.

29 Janvier.

Rome purement chrétienne. — Caractère de la charité romaine. — Carte routière de la douleur. — Charité romaine pour le nouveau-né et l'orphelin. — Tour de l'hôpital du Saint-Esprit. — Description de cet hôpital.

Le triomphe, c'est-à-dire les pompes du Capitole et le marché du *Forum*, nous avaient donné le dernier mot de la société païenne. Rome antique ! superbe reine de la force, nous te connaissions enfin dans ton esprit et dans tes œuvres. Il était temps de chercher un spectacle plus doux, en étudiant aussi dans son esprit et dans ses œuvres Rome chrétienne, la mère des peuples et la reine de la charité.

Voici un nouveau voyage que nul touriste n'a fait et dont nul guide ne trace l'itinéraire; pourtant il est plein de charmes et d'intérêt. De cette omission plus ou moins voltairienne, qu'est-il résulté ? Reine des arts, Rome

[1] AUL. GELL., lib. V, c. XIV. Voir, sur les esclaves, le traité de Pignorius, *de Servis et de eorum apud veteres ministeriis*, in-4°. Augustæ Vindelic., an. 1614.

est admirée de tous; mère des pauvres et modèle des nations, Rome est calomniée; ses œuvres, plus belles que ses monuments, ont été méconnues; et l'esprit divin qui leur donna l'existence, à peine entrevu par quelques-uns, est l'objet des sarcasmes du grand nombre. Parce qu'elle ne participe point à la vie factice ni à l'activité fébrile des peuples industriels, on la dit morte. Il n'en est rien; la Rome de Grégoire XVI est toujours, et dans un sens mille fois plus noble que la Rome d'Auguste, la mère des hommes et la nourricière des nations: *Alma parens virum..... magna frugum.*

La charité est la vie des cités et des peuples; eh bien, la charité coule à pleins bords dans les veines de Rome chrétienne; elle est son instinct, et, pour ainsi parler, son essence propre. Qu'il en doive être ainsi, l'homme habitué à réfléchir ne s'en étonne pas. Centre de la foi, la ville des pontifes doit être le foyer de l'amour : la logique le dit avant que les faits l'établissent. Toutefois, hommes, qui que vous soyez, si j'ai une prière à vous faire, c'est de ne pas vous laisser imposer cet axiome *à priori.* Consentez seulement à voyager avec nous, et l'axiome reviendra, sous forme de conséquence, prendre dans votre esprit la place qu'il mérite.

Partis de bonne heure de la Propagande, nous nous dirigeâmes vers le château Saint-Ange, passant par la place du Peuple et le mausolée d'Auguste : cela veut dire que nous avions pris le chemin des écoliers. Pour mettre à profit notre longue promenade, nous recueillîmes les traits épars qui, réunis, forment le caractère saillant de la charité romaine dont nous allions étudier les œuvres.

Catholique, tel est le signe distinctif de la foi dont les lumières descendent incessamment des royales collines;

catholique, tel est aussi le cachet dominant de la charité romaine, fille et mère de la foi.

Catholique, parce qu'elle n'exclut personne. Ses établissements sont le fruit de ses propres épargnes et des dons offerts par les nations formées à son école. Sublime conspiration de la charité ! aux jours de la foi, les monarchies et les républiques de l'Europe chrétienne se sont associées à leur mère, pour fonder dans le centre de la catholicité des asiles toujours ouverts à l'étranger, quels que soient ses besoins, son pays et son nom. Rarement on trouve dans les hospices des nations européennes, même les plus civilisées, des personnes étrangères à ces nations. A Rome, il n'est pas un hôpital, pas une maison de secours qui ne nourrisse des citoyens d'autres pays. En parcourant les noms des fondateurs ou bienfaiteurs de ces pieux établissements, on voit que tous les rangs y ont concouru ; et les vieilles archives mentionnent ensemble des papes, des cardinaux, des prélats, des rois, des princes, des femmes, des hommes privés et obscurs, et surtout des saints.

Catholique, parce qu'elle est plus abondante que partout ailleurs. Dans sa longue sollicitude, Rome a amassé pour les pauvres un patrimoine qui ne se trouve que là. Bien que les bouleversements politiques l'aient considérablement diminué, il s'élève encore à plus de 764,000 écus romains de rente (4,125,600 fr.). « Dans la ville la plus charitable de l'Europe, à Paris, les établissements de bienfaisance jouissent d'un revenu de 5,000,000 de francs, et la ville y ajoute 5,500,000 francs ; ce qui fait 10,500,000 francs.

A Rome, les rentes qu'ils perçoivent de leurs biens sont de 1,900,000 fr. et du trésor 2,200,000 francs ; en tout 4,100,000 francs. Il faut observer qu'à P

outre les créations de la charité légale, il existe des sociétés philanthropiques dont les aumônes n'entrent pas dans le compte que je viens de faire. Il faut observer encore que la population de Paris est cinq fois celle de Rome [1]; donc, en attribuant aux sociétés particulières une contribution de 1,500,000 francs par an, à Rome on donne presque le double qu'à Paris, bien que les cités septentrionales aient plus de besoins à satisfaire que celles du midi [2]. »

Catholique, parce qu'elle a, dans l'établissement de ses œuvres, la priorité sur les autres pays. Je n'en citerai que trois exemples dans ce moment : l'hôpital Saint-Roch, l'hospice des Convalescents et la prison pénitentiaire de Saint-Michel. L'hôpital Saint-Roch est une maison d'accouchement, ouverte gratuitement à toutes les femmes, qui peuvent y ensevelir dans le plus mystérieux silence le secret de leur faute, en même temps qu'elles y trouvent tous les soins qu'exige leur état. Il a été formé en 1770, longtemps avant celui de Vienne, qui a précédé tous les autres. En France, nous étions encore à faire la théorie de ce que Rome pratiquait depuis vingt-quatre ans [3].

L'hospice des Convalescents fut fondé, en 1548, par saint Philippe de Néri. Il est antérieur de plus de deux siècles à tous les autres du même genre, puisque l'hospice de la Samaritaine, dont se vantent si fort les Anglais, ne date que de 1791 [4]. La prison pénitentiaire de Saint-Michel, tel est le troisième exemple que j'aime à citer ici.

[1] Aujourd'hui elle est de 8 fois au moins.

[2] M. MORICHINI, *Instit. de bienf. de Rome*, p. 25.

[3] Voir M. DE GÉRANDO, *de la Bienf. publiq.*, t. IV, p. 335.

[4] TOURNON, *Étud. statist.*, t. II, p. 118.

Lorsqu'à la fin du siècle dernier les États-Unis offrirent à l'Europe émerveillée leurs nombreux pénitenciers, nul ne douta de l'origine américaine de cette institution venue d'outre-mer. Le protestantisme s'en fit gloire, et personne ne lui disputa son facile triomphe; mais enfin la vérité s'est fait jour. Nos publicistes, envoyés dans toutes les parties de l'Europe et de l'Amérique pour étudier le régime pénitentiaire, sont enfin arrivés à Rome.

M. Cerfbeer, chargé, en 1839, par le ministre de l'intérieur, d'inspecter les prisons de la Péninsule, s'exprime ainsi dans son rapport : « Je n'hésite pas à croire que la réforme pénitentiaire est partie de l'Italie, du centre même de cette contrée, de Rome, où un pape, Clément XI, fit construire, en 1703, sur les dessins de Charles Fontana, une vaste maison de correction pour les jeunes détenus... Le système correctionnel est chrétien, il est catholique; il a pris naissance avec les monastères, un pape l'a baptisé au moment où il le fit entrer dans le monde. L'Amérique ne l'a pas trouvé, l'Amérique ne l'a pas perfectionné; elle l'a emprunté à Gand, qui l'avait pris à Milan et à Rome.

« Oui, c'est de Rome qu'est parti le mouvement qui se manifeste aujourd'hui dans les deux mondes; c'est Rome qui a créé la première maison cellulaire, qui a appliqué simultanément l'isolement absolu et l'isolement mitigé; c'est un pape qui de sa main a écrit les premiers règlements d'une maison de correction... J'attache une importance d'autant plus grande à restituer au pontife romain, Clément XI, l'honneur de la première idée de la réforme pénitentiaire, que j'y trouve une raison puissante pour gagner à la cause de cette réforme les nombreux sectateurs de la religion; j'y puise encore cette pensée que la réforme devant être conséquente à son

origine, pour être salutaire, elle doit être essentiellement chrétienne[1]. »

Catholique, parce qu'elle est humble, Rome observe à la lettre le commandement du Sauveur : Quand vous faites l'aumône, *que votre main gauche ne sache pas ce que fait votre main droite*. Rome n'a point de journaux qui publient ses bonnes œuvres ; et les voyageurs, si diserts pour blâmer la mère et la maîtresse des églises, n'ont pas dit une parole qui fasse soupçonner le trésor de charité qu'elle renferme dans son sein. Nous nous croyons à la tête du veritable progrès ; nos idées, nos plans, nos moindres essais pour l'amélioration des classes souffrantes, nous les publions comme des découvertes. Rome se tait et se contente de montrer chez elle la réalisation quelquefois séculaire des pensées, qui chez nous sont encore à l'état d'étude ou de projet, et qui n'ont reçu qu'un faible commencement d'exécution.

Catholique, parce qu'elle embrasse toute les misères humaines. Or, la misère est un indestructible réseau qui enveloppe les fils d'Adam depuis le berceau jusqu'à la tombe et au delà. Pour être catholique, la charité doit être aussi étendue que la vie, aussi variée que la douleur. Il faut encore que tous ses remèdes, préparés avec intelligence, administrés avec amour, soient tellement disposés qu'ils forment un système complet, sans défaut et sans lacune. Eh bien, à Rome, et à Rome seule entre toutes les cités, la gloire d'avoir réalisé ce merveilleux système. Soyons-en fiers, nous autres enfants de cette mère immortelle ; si l'arbre se connaît à ses fruits, quelle preuve plus douce et plus forte de la vérité

[1] Il faut dire catholique : M. Cerfbeer est israélite. — *Inst. de bienf.*, trad. par M. de Bazelaire.

d'une doctrine qui se traduit par de pareilles œuvres ?

Nos réflexions nous avaient conduits jusqu'au pont Saint-Ange. Il était temps de nous assurer par nous-mêmes que ce beau système de charité n'était pas un rêve, mais une réalité vivante et palpable. Afin de le suivre dans toutes ses ramifications, un fil conductenr nous était nécessaire. Le raisonnement suivant nous le mit à la main : trois espèces de misères, relatives à la triple vie, composent l'inséparable cortége de l'homme dans la vallée des larmes : les misères *physiques*, c'est la pauvreté, la maladie, la mort ; les misères *intellectuelles*, c'est l'ignorance et l'erreur ; les misères *morales*, ce sont les passions et leurs effets. Munis de cette carte routière de la douleur, nous commençâmes à suivre l'homme dans la voie lamentable qu'il parcourt depuis le berceau jusqu'à la tomhe.

Il naît, et quelquefois un arrêt de mort l'attend au seuil de la vie. La charité romaine est accourue, et, s'interposant entre la mère homicide et la jeune victime, elle a trouvé le secret de sauver l'honneur de l'une et de réserver les jours de l'autre. Nous voici près de la porte Triomphale : sur ces lieux funestes où Rome païenne faisait passer l'humanité enchaînée au char de ses triomphateurs, s'élève l'hôpital du Saint-Esprit : c'est le plus ancien, et, avec ceux de Naples et de Milan, le plus beau de tous les palais bâtis aux malheureux.

L'an du Seigneur 1198, Innocent III occupait la chaire de Saint-Pierre. Comme il se promenait un jour sur les bords du Tibre, on vint lui dire qu'un pêcheur en serrant ses filcts avait ramené, au lieu de poissons, trois petits enfants morts. L'excellent pape en fut tellement touché, qu'il fit sur-le-champ établir près de l'hospice du Saint-Esprit un tour mobile, doublé d'un [illegible]

où l'on pût à toute heure du jour et de la nuit déposer les enfants abandonnés. Défense fut faite, sous des peines sévères, non-seulement de s'enquérir du nom du déposant, mais encore de le suivre de l'œil lorsqu'il s'éloignerait. Accueillis par la charité, qui a des mains pour recevoir et qui ne doit pas avoir d'yeux pour regarder, ces enfants étaient nourris et élevés dans l'hôpital du Saint-Esprit : tel fut le premier asile permanent et régulier ouvert en Europe aux jeunes victimes de la mort. A Paris, la première maison d'enfants trouvés fut celle de Saint-Vincent de Paul, en 1678 ; Londres n'en possède une que depuis le siècle dernier.

L'œuvre d'Innocent III s'est perpétuée à travers les siècles, et, grâce à la charité romaine, elle continue d'être en état prospère. Parvenus à l'âge de travailler, les jeunes garçons sont envoyés à Viterbe dans un asile appartenant au Saint-Esprit ; là, ils apprennent un métier. A dix-sept ans, si personne ne les adopte, on leur donne une somme d'argent représentant leurs dépenses à l'hospice pendant une année. Cet argent leur sert à se procurer les outils et les choses nécessaires à l'exercice de leur profession ; pouvant alors se suffire à eux-mêmes, on les congédie [1].

Les filles sont également l'objet d'une sollicitude à laquelle rien n'échappe. Rendues à l'hospice, elles forment un grand conservatoire d'environ six cents personnes. Sous la direction de pieuses maîtresses, elles sont formées à une vertu solide et instruites dans tous les ouvrages propres à leur sexe. Toute la lingerie de l'immense hôpital leur est confiée. Les unes font des langes pour les enfants trouvés, les autres plissent les rochets ou surplis ou brodent en or et en soie.

[1] CONSTANZI, etc., p. 66.

Un triple avenir leur est ouvert : la résidence perpétuelle à l'hospice, le mariage et l'état religieux. Dans le premier cas, leur existence est assurée. Dans le second, l'hôpital leur fait une dot de 540 francs. Mais voyez la prévoyance maternelle de la charité romaine ! Cette dot doit être hypothéquée par le mari sur une propriété libre, afin que la fille de la Providence ne puisse jamais en être frustrée. Enfin, si elle entre en religion, l'hospice pourvoit encore à ses besoins. Ce n'est pas tout : Léon XII, de glorieuse mémoire, a voulu que les jeunes orphelines adoptées eussent droit à une dot payable par l'hôpital, si elles venaient à se marier ou à faire profession dans un couvent.

Tandis que nous bénissions cette intelligente sollicitude, l'air content, le teint vermeil de tout ce peuple d'enfants, les superbes corps de bâtiments qu'il habite, tout révélait à nos regards les soins maternels et les magnificences royales de la charité. Cependant nous n'avions vu qu'une faible partie du grand hôpital. Bientôt d'immenses salles s'ouvrirent devant nous ; supérieurement pavées, hautes, bien aérées, elles sont la plupart ornées de peintures consolantes qui rappellent les guérisons opérées par le Sauveur. Plusieurs rangs de lits règnent de chaque côté : toutes ensemble, elles en comptent seize cent seize.

Chaque salle porte le nom du saint qui la protége, ou du pontife qui l'a fondée ou embellie; la mémoire de Pie VII remplit ces lieux. Le sentiment de ses propres douleurs ne fit point oublier au prisonnier de Fontainebleau les souffrances des pauvres malades. Par ses ordres, on a fait de notables améliorations aux bâtiments ; on a reconstruit des bains, substitué dans les salles les poêles aux réchauds, ajouté une très-belle salle d'opérations,

vaste, bien éclairée, aérée, abondamment pourvue d'eaux, de tables de marbre, telle en un mot, dit monseigneur Morichini, qu'au jugement des étrangers même, avares de louanges pour tout ce qui nous concerne, nul établissement en Europe n'en possède une si complète [1].

Les salles sont chauffées en hiver avec des tuyaux qui partent de chaudières placées au centre; sur celles-ci de grands vases de cuivre étamé contiennent des décoctions pectorales que l'on donne à boire aux malades quand ils en demandent. Quatre fois par jour on approprie l'hôpital : tous les mois on blanchit les pavés; le linge se renouvelle quand les circonstances l'exige, sans limites fixées.

Dès qu'un matelas est gâté ou s'il y meurt quelqu'un, on le change à l'instant.

Au printemps, lorsque le nombre des malades est plus restreint, on lave les lits, on vernisse les banquettes, on blanchit les murs. Afin de conserver la pureté de l'air, on établit des courants et l'on désinfectionne les salles avec des acides. Sous le pavé des salles, dans toute leur longueur, un volume considérable d'eau coule dans un canal de pierre placé en pente, qui reçoit toutes les immondices et les emporte rapidement dans le Tibre par deux embouchures. Tant de soins sont apportés à la propreté de l'hôpital, que les plus difficiles doivent être satisfaits [2].

[1] *Instit. de bienf.*, etc., p. 36.

[2] *Id.*, p. 39. — Pour compléter mes notes et mes souvenirs, en parlant de la charité romaine, j'ai souvent recours aux ouvrages de monseigneur Morichini et de l'abbé Constanzi ; le premier a été traduit par M. de Bazelaire, qui l'a enrichi d'une remarquable introduction ; l'autre n'existe qu'en italien. J'ai aussi consulté le récent ouvrage du cher Griti, *Breve raggnaglio delle opere pie di Roma.* — On peut voir également le savant écrit de M. Margotti : *Rome et Londres.*

Les lits se composent de supports en fer, de planches vernissées, d'une paillasse, d'un matelas, d'un chevet, d'un oreiller, de draps, d'une couverture piquée pour l'été, de deux autres couvertures de laine pour l'hiver. De deux en deux lits sont des tables de marbre, scellées dans les murailles, qui servent à poser les choses nécessaires aux malades, et des lieux d'aisances. Entre chaque lit vous voyez de petites tablettes qui, au moyen de coulisses mobiles portant des signes convenus, indiquent à merveille l'état et le traitement du malade : dans le haut on met les signes qui marquent la nourriture qu'il doit prendre; au bas, tous les autres; par exemple, s'il doit recevoir le saint viatique, s'il a déjà eu l'extrême-onction, etc.

On distribue la nourriture de sept à neuf heures du matin, et de deux et demie à cinq heures et demie du soir, selon les saisons. Par une de ces attentions délicates dont la charité chrétienne est seule capable, trois fois la semaine on touche de l'orgue pendant le repas des malades. Le dimanche offre bien un autre spectacle : vous verriez arriver, par toutes les rues qui, du *Trastevere* ou du centre de la ville, aboutissent au Saint-Esprit, de nombreuses confréries qui viennent prodiguer aux malades leurs charitables services : celui-ci apporte des confitures, un autre fait les lits, un troisième coupe la barbe, donne des boissons, etc. De tous ces soins qu'est-il résulté? Le chiffre annuel de la mortalité est de 9, 10 sur 100; mortalité bien faible dans un si vaste hôpital, et qui fait à elle seule le plus bel éloge de l'établissement[1].

Voilà pour le corps; mais l'âme! l'âme, trop souvent négligée dans les hospices des autres nations, Rome en

[1] *Instit. de bienf.*, 46.

connaît le prix, et l'entoure de soins admirables. Douze aumôniers habitent l'hôpital; nuit et jour au service des malades, ils célèbrent la messe tous les matins dans les différentes salles, administrent les sacrements, assistent les mourants. De plus, afin de procurer aux malades toutes les facilités de satisfaire à leurs devoirs, chaque ordre religieux résidant à Rome doit, suivant les prescriptions de Clément IX, envoyer, une fois par mois, deux de ses membres pour entendre les confessions : leur séjour doit être de cinq heures au moins.

Plusieurs fois par jour un prêtre traverse les salles, et, s'arrêtant au milieu de chacune, il suggère à haute voix une bonne pensée, une sainte maxime capable de consoler les malades ou de les porter au regret de leurs fautes. Comme on reçoit au Saint-Esprit toutes sortes de personnes sans distinction de religion, beaucoup de prêtres, tant séculiers que réguliers, y viennent volontairement, soit pour ramener à la foi catholique celles qui malheureusement ne la professent pas, soit pour confesser, instruire, consoler les malades. De pieux laïques y viennent aussi, surtout le dimanche, exercer les différentes œuvres de la miséricorde spirituelle [1].

En parcourant ces vastes salles, on croit voir sur chaque porte, auprès de chaque couche douloureuse, saint Camille de Lellis, cet illustre habitué de l'hôpital du Saint-Esprit, qui, pendant plusieurs années, passa les nuits et les jours au chevet des mourants. Je ne dirai rien autre chose de lui en ce moment : nous le retrouverons plus tard.

Si le malade succombe, on le laisse pendant deux heures dans son propre lit; puis on le transporte dans la chambre

[1] CONSTANZI, p. 64-65.

mortuaire, où il reste vingt-quatre heures. Un cordon attaché à sa main répond à une sonnette placée dans la chambre, où se tient nuit et jour un surveillant. Si le malade n'avait été frappé que de léthargie, on en serait averti au moindre mouvement qu'il ferait en reprenant ses sens.

Chaque soir, après l'*Ave Maria*, une pieuse association de laïques se réunit au lieu où sont déposés les morts. Ils les placent sur un char couvert, et, tenant des torches à la main, les conduisent au cimetière du Janicule. Rien n'est plus touchant que le cortége de ces charitables frères, qui viennent quelquefois des quartiers les plus éloignés de la cité, malgré les pluies ou le froid de l'hiver. Lorsqu'il n'y a pas de morts à ensevelir, ce qui arrive souvent, ils vont de même au cimetière réciter des prières sur les tombeaux. Si le malade guérit, nous verrons plus tard ce qu'il devient.

Pour entretenir l'esprit de charité qui produit les merveilleux effets que nous venons de voir, on s'occupe avec soin du nombreux personnel attaché à l'hôpital. Aux approches des principales fêtes, toute la famille (*numerosissima famiglia*), réunie dans la chapelle, y reçoit des instructions pour se disposer à la fréquentation des sacrements, le jour de la solennité. Pendant le carême, tous font une retraite préparatoire à la communion pascale [1]. Rome, qu'on accuse de ne rien faire, voilà pourtant ce que vous faites ; ce que vous faites depuis des siècles, sans ostentation et sans bruit ! Tel est le respect que vous professez pour les membres souffrants de Jésus-Christ ; telle la charité maternelle dont vous environnez leur lit de douleur. Parmi toutes les

[1] CONSTANZI, p. 65.

cités du monde chrétien, en est-il beaucoup, en est-il une seule qui puisse se flatter de surpasser ou d'égaler sa mère ?

30 Janvier.

Charité romaine pour le nouveau-né et l'orphelin. — Hôpital Saint-Roch *in Ripetta*. — Sainte-Marie *in Aquiro*. — Les enfants du Lettré.

La beauté du ciel, les impressions de la veille, les commentaires du soir sur notre visite au Saint-Esprit, tout nous invitait à continuer notre voyage sur les pas de la charité romaine. Hier nous étions restés au seuil de la vie, près du berceau de l'enfant arraché par elle aux horreurs d'une mort prématurée. Ce n'est que par exception, et pour ne pas y revenir, que nous avions visité l'hôpital du Saint-Esprit, ce vaste caravansérail de toutes les infirmités humaines. Aujourd'hui nous reprîmes notre pèlerinage au point où nous l'avions laissé. Sauver l'enfant et couvrir l'honneur de sa coupable mère, tel est, avions-nous dit, le premier bienfait de la charité romaine. Comment l'enfant est sauvé, nous le savons ; il nous reste à voir maintenant par quel moyen la réputation de la femme est protégée.

Dans ses *Théories* de bienfaisance publique, M. de Gérando écrivait : « La maison d'accouchement sera située dans un lieu écarté ; les personnes qui y seront admises seront libres de ne déclarer ni leur nom ni leur domicile; le registre des déclarations sera tenu secret dans tous les cas ; les employés et les serviteurs de l'établissement se feront un devoir de respecter ce secret ; les étrangers ne

seront point admis dans les salles [1]... » Ces précautions délicates, que la philanthropie rêvait parmi nous pour sauver l'honneur des familles, et surtout pour éviter l'infanticide, Rome les a prises depuis longtemps.

Nous les trouvâmes, adoucies encore par la charité, dans l'*Hospice de Saint-Roch*. En suivant la rive du Tibre appellé *Ripetta*, nous arrivâmes bientôt à ce nouveau monument de la charité. Dans les années du jubilé, Rome voit toujours naître quelque belle œuvre de piété. En 1500, la conférie de Saint-Roch dédia une église à son saint protecteur et un hôpital de cinquante lits pour toutes sortes de pauvres malades. En 1770, un bref de Clément XIV ordonna qu'il recevrait seulement les femmes enceintes, comme cela se fait aujourd'hui.

Nul local ne pouvait mieux convenir à une pareille destination. La porte de sortie ne donne pas sur la voie publique, mais dans un vestibule qui a deux issues, dont une sur une petite place inhabitée, où aboutissent plusieurs rues désertes. Toutes les femmes près d'accoucher n'ont qu'à se présenter à la prieure pour être reçues et entretenues aux frais de l'hospice, pendant leur grossesse et huit jours encore après leur délivrance. On ne leur demande ni leur nom, ni leur condition, ni aucun renseignement capable de les trahir. La charité romaine va plus loin ; elle les autorise à se voiler le visage, pour n'être reconnues de personne. Si l'une d'elles vient à mourir, son nom n'est pas inscrit sur les registres ; on ne les distingue les unes des autres que par des numéros d'ordre.

Les femmes qui ne pourraient laisser apercevoir leur état sans trahir leur coupable faiblesse sont admises

[1] T. IV, p. 375.

longtemps avant leurs couches : on sauve ainsi l'honneur des familles et l'on évite les infanticides. Comme si tant de précautions ne suffisaient pas, l'hôpital est exempt de toute juridiction criminelle et ecclésiastique ; l'entrée en est défendue non-seulement aux hommes, mais aux femmes même, parentes ou autres, quel que soit leur rang. Le médecin, le chirurgien, l'aumônier, les matrones et les femmes de service y ont seuls accès. Ainsi les *depositate* qui l'habitent sont sûres de n'être point tourmentées et de ne recevoir aucune visite indiscrète pendant le séjour qu'elles y font.

A peine nés, les enfants sont portés avec grand soin à l'hospice du Saint-Esprit ; les mères qui sont dans l'intention de les reprendre leur laissent un signe quelconque pour les reconnaître. Cette précaution est nécessaire, parce que, en cas de naissance illégitime ou d'extrême pauvreté, on ne pourrait confier les enfants à leurs mères respectives ; et plutôt que de faire des questions aux femmes en couches et de rompre le beau secret, âme de cet établissement, on a adopté une règle générale, utile aux femmes qui ne pourraient sans honte retenir près d'elles leurs enfants, tout en laissant aux autres la facilité de les reprendre à leur sortie de Saint-Roch.

L'hôpital se compose d'une vaste salle et d'autres plus petites récemment bâties. L'une d'elles est destinée aux accouchements et aux opérations. Le nombre des lits est de vingt et peut s'accroître au besoin ; chaque lit a ses rideaux et un paravent qui le sépare des autres.

La ville qui aurait pris toutes ces précautions pour sauver l'honneur de la femme coupable croirait sans doute avoir accompli toute justice. Rome en juge autrement ; tant de soins délicats ne lui semblent que la moitié de sa tâche : prévenir le retour du mal, en guérissant

le cœur qui en est le principe, tel est le grand objet de sa charité. Et voilà que toutes ces Madeleines sont doucement soumises à un règlement de vie calculé de manière à les faire revenir de leurs erreurs. Chaque jour elles assistent au saint sacrifice de la Messe, reçoivent les instructions de la prieure et de l'aumônier, font différents exercices de piété, se purifient dans le sacrement de pénitence, et, si leur état le permet, se fortifient en buvant le sang divin qui fait germer la virginité ou éteint la fièvre brûlante des passions.

Croirait-on qu'il est des hommes qu'un pareil refuge a scandalisés ? Les philanthropes matérialistes l'ont vivement blâmé comme coupable à leurs yeux *d'exciter aux mariages imprudents, d'arrêter l'effet de la contrainte morale et de seconder l'accroissement démesuré de la population*, etc. Nous nous contenterons de leur répondre avec un économiste chrétien : « La charité ne peut jamais sacrifier à des éventualités éloignées le soulagement d'une nécessité immédiate et urgente, telle que la conservation d'une mère et de son nouveau-né. Un excès de population est sans doute un grand malheur pour la société ; mais le refus de secours dans une circonstance semblable serait une grave infraction aux lois de la religion et de la charité chrétiennes : entre ces deux extrêmes, il n'est pas permis d'hésiter. La loi d'humanité est au-dessus de la loi économique[1]. »

Nous venions de voir comment la charité romaine sauve la vie de l'enfant nouveau-né et protége l'honneur de sa mère : c'était la première station de notre pèlerinage : la seconde fut encore auprès d'un berceau. L'enfant abandonné n'est pas seul malheureux. Combien d'au-

[1] M. DE VILLENEUVE-BARGEM., *du Paupér.*, t. III, p. 34.

tres qui, orphelins dès le bas âge, ou nés de parents pauvres, restent sans appui, sans pain, sans abri dès leur entrée dans la vie! Rome les adopte tous; et dans cette adoption la mère des peuples montre une tendresse et une intelligence mille fois plus intéressantes à connaître que tous ses monuments antiques ou ses chefs-d'œuvre modernes.

Les orphelins sont divisés en plusieurs catégories, suivant leur aptitude. Les uns s'appliqueront aux sciences, les autres cultiveront les arts, ceux-là apprendront des métiers. Plus d'une fois l'étincelle du génie brillera sous les haillons de la misère. Si donc son jeune pupille annonce d'heureuses dispositions à l'étude, Rome l'envoie à l'hospice de Sainte-Marie *in Aquiro :* nous nous y rendîmes avec lui. Cet asile pour les orphelins fut établi, en 1540, sur les instances de saint Ignace de Loyola. En 1591, le charitable cardinal Salviati en renouvela les bâtiments et fonda un collége appelé de son nom. Il avait remarqué que, parmi les pauvres enfants destinés aux arts et métiers, il y en avait que la nature avait doués de talents et d'aptitude aux travaux littéraires; il voulut donc que de leur refuge ils passassent au collége, pourvu qu'ils fussent âgés de douze ans, et eussent vécu pendant trois ans au moins dans leur premier asile. Le pape Léon XII en a confié la direction aux pères *Sommasques*.

Les conditions voulues pour être admis sont : d'être Romain, privé au moins de son père, âgé de plus de sept ans et de moins de dix ans. A dix-huit ans accomplis, les élèves sortent du collége : on en compte aujourd'hui cinquante. On est charmé de voir tous ces visages frais et vermeils se dessiner sous la soutane blanche, uniforme obligé de la maison, et de remarquer la gaieté vive qui règne parmi ces enfants condamnés à ne connaître que

la douleur. Vous trouverez en entrant une belle pièce ornée des inscriptions et des portraits des bienfaiteurs. Dans cette même salle, il est permis, une fois la semaine, aux mères de venir voir leurs fils, afin de conserver les liens de l'amour filial et maternel.

Il semblera peut-être à quelques personnes que le but où tendent ces orphelins est trop élevé, leur éducation et leur traitement trop soignés, pour des jeunes gens que l'on présume être pauvres ; mais il faut considérer que, dans une vaste cité telle que Rome, des enfants viennent souvent à perdre leur père, qui, avec les travaux honorables de quelque profession, soutenait convenablement sa famille. Ces pauvres enfants, élevés dans des habitudes délicates et déjà livrés aux études, trouvent dès lors dans la maison de Sainte-Marie un asile en harmonie avec leur destination. Comme les positions sociales sont différentes, il est digne d'une intelligente charité d'offrir au malheur des abris différents et des moyens variés d'existence [1]. Demain nous continuerons à suivre Rome dans l'accomplissement de cette tâche maternelle.

31 Janvier.

Baptême de M. Ratisbonne. — Continuation de la visite de Rome chrétienne. — Charité romaine pour l'orphelin. — Hospice apostolique de Saint-Michel. — Son origine. — Ses quatre familles. — Son organisation.

Avant de reprendre notre itinéraire, nous assistâmes à une cérémonie, je dirais volontiers à un événement de

[1] Morich., p. 101.

le souvenir ne s'effacera jamais de notre mémoire : M. Ratisbonne devait aujourd'hui recevoir le baptême. Dix jours seulement s'étaient écoulés depuis sa conversion ; mais le miraculeux néophyte *avait tout compris,* et l'illustre cardinal Mezzofanti, chargé de l'examen des catéchumènes, ne pouvait qu'admirer l'abondance de lumières que le Dieu des miséricordes avait tout à coup répandues dans cette âme privilégiée. A huit heures, nous étions au Gesù. Déjà l'église était remplie d'une foule pieuse avide de contempler le jeune Israélite, que Marie avait conduit de sa main pleine de grâces jusqu'au pied de la croix : la société française occupait le premier rang, et une piété sympathique dominait toute l'assemblée. M. Ratisbonne, accompagné du père de Villefort et de M. de Bussières son parrain, se tenait au bas de l'église : suivant l'antique usage, il portait le vêtement blanc des catéchumènes.

Bientôt le cardinal Patrizi, vicaire de Sa Sainteté, revêtu de ses ornements pontificaux, descendit de la chapelle de Saint-Ignace et vint commencer en face du néophyte les prières et les cérémonies d'usage : nous le suivîmes. Les exorcismes et les onctions mystérieuses qui préparent l'homme à l'initiation chrétienne étaient accomplis. Tout à coup une épreuve inattendue est demandée au jeune Israélite. Naguère encore il avait, comme Saul, blasphémé le nom de Jésus de Nazareth et sa doctrine ; il était juste qu'il expiât cette faute par un acte public de repentir et d'humilité : « Baisez la terre, » lui dit le cardinal ; et aussitôt, sans trouble comme sans hésitation, il baise la terre ! prouvant à cette foule qui le contemple qu'il est vraiment chrétien, puisque sa jeunesse a déjà deviné que l'humilité est la seule porte qui conduise à la vérité et au salut. Éloquente leçon pour

nous tous, qui oublions trop souvent que Jésus, notre maître, était doux et humble de cœur[1].

Plus de doutes ; l'esprit du Sauveur est avec le néophyte, et le cardinal ramène comme en triomphe, à la chapelle Saint-Ignace, cette brebis chérie qu'il vient d'arracher à Satan. Comment vous dire tous les sentiments divers qui agitaient alors l'assemblée ? Quel spectacle ! M. de Bussières, protestant converti, conduisant un juif au giron de l'Église catholique ! et quel juif ! un *jeune France* de vingt-huit ans, dans toute la plénitude de sa force, de sa raison et de son indépendance ; hier encore impie, frondeur, blasphémateur, et aujourd'hui doux comme un agneau, se laissant faire tout ce qu'on veut ! Son visage remarquable par un heureux mélange de fermeté et de douceur, sa longue barbe noire, sa démarche, son costume, tout en lui reportait la pensée au temps de la primitive Église : ont eût dit un de ces chrétiens des Catacombes qui espéraient le martyre[2].

Voilà ce que nous vîmes. Que tous nos jeunes compatriotes n'ont-ils pu jouir du même spectacle ! Quand le pontife demanda au catéchumène : « Quel est votre nom ? — Marie, » répondit-il avec un élan de reconnaissance et d'amour qui nous fit tressaillir. La réception du baptême et de la confirmation fut suivie d'une chaleureuse improvisation de M. l'abbé Dupanloup, et le saint sacrifice commença. Au moment solennel de la communion, M. Ratisbonne se trouva tellement anéanti qu'il fallut le soutenir pour approcher de la table sainte. Ce n'est qu'avec le secours de M. de Bussières qu'il put se relever, après avoir reçu le pain des anges. Un tor-

[1] *L'Enfant de Marie*, par M. DE BUSSIÈRES, p. 59.

[2] *Id.*, p. 10.

rent de larmes inondait son visage ; il succombait sous le poids de l'émotion.

Avec quel enthousiasme toute l'assemblée chanta le *Te Deum,* que les anges redirent au ciel dans d'ineffables transports ; car il est écrit : Qu'il y a plus de joie dans la sainte Jérusalem pour la conversion d'un seul pécheur que pour la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes. » Heureux du bonheur de l'Église, heureux du bonheur de notre nouveau frère, nous reprîmes la visite de Rome chrétienne.

Si l'orphelin montre du goût et de l'aptitude pour les arts libéraux, le grand hospice de Saint-Michel lui présente tous les moyens de fournir une noble carrière. Traversant rapidement la ville et le Tibre, nous arrivâmes de bonne heure à *Ripa grande,* où se trouve le nouveau théâtre de la charité romaine. Avant d'y entrer, il est agréable d'en connaître l'origine. On verra que les œuvres de Dieu ont presque toujours de bien faibles commencements : le zèle souvent désolé peut trouver dans cette remarque un encouragement et une consolation.

Au seizième siècle vivait à Rome un pieux chrétien, nommé Jean-Léonard Ceruso. Touché de compassion pour les pauvres enfants abandonnés que le rigoureux hiver de 1581 avait rendus fort nombreux, il les recueillit dans une chétive maison de la rue des Banquiers, près du palais Chigi. Cet homme avait autrefois enseigné la grammaire, et comme il prononçait souvent quelques paroles latines, on l'avait nommé par plaisanterie le *Lettré*, nom qui fut donné à ses enfants et qu'ils portent encore. Il employait ses élèves à nettoyer les rues, moyennant une petite rétribution des marchands. Lui-même allait par la ville avec un habit

bleu venant à mi-jambe, un gros chapelet au cou, tête et pieds nus, avec un maintien si modeste, que saint Camille de Lellis le nommait le *Prédicateur muet*.

Après sa mort, son petit établissement fut incorporé à l'hospice de Saint-Michel. Ce nouvel asile dut son origine à Thomas Odelcaschi, neveu du pape Innocent XI. Allant un jour à Sainte-Galle, où son parent Marc Antonio logeait les pauvres pendant la nuit, il s'aperçut qu'on y admettait souvent des jeunes gens, fugitifs pour la plupart de la maison paternelle, et dont personne ne prenait soin. Il pensa que ces enfants étaient mal placés dans des dortoirs communs, et les réunit dans une maison de la place Margana, où il les occupa aux gros travaux de la laine. Ils étaient alors une trentaine, et bientôt ils arrivèrent au nombre de soixante. Monseigneur Odelcaschi s'attacha tellement à ces pauvres enfants, qu'il leur acheta en 1686, sur la grande rive du Tibre, un beau terrain sur lequel il fit élever un hospice.

Grâce au zèle intelligent et toujours soutenu des souverains pontifes, auxquels la propriété de l'hospice fut cédée en 1691, Saint-Michel est parvenu à ce degré de grandeur et de prospérité qu'on admire aujourd'hui. La longueur de l'édifice est de 334 mètres, la largeur de 80 mètres ; le pourtour de 830 mètres, c'est-à-dire plus d'un demi-mille. La plus grande hauteur est de 25 mètres ; enfin l'emplacement a 26,720 mètres. Au dire des étrangers, nul établissement en Europe ne peut être comparé à Saint-Michel pour la commodité et la magnificence.

Conduits par deux excellents prêtres habitués à venir exercer leur charitable zèle sur ce grand théâtre, nous le visitâmes dans toutes ses parties. Pour ne pas y re-

venir, j'en donnerai la description complète, comme je l'ai fait pour le Saint-Esprit. L'hospice de Saint-Michel embrasse quatre grandes familles entièrement séparées, celle des vieillards de l'un et de l'autre sexe, celle des jeunes garçons et des jeunes filles. Les vieillards doivent être Romains ou domiciliés à Rome depuis cinq ans ; on ne reçoit point ceux qui auraient des maladies incurables ou contagieuses. Ils se divisent en deux classes : la première se compose de ceux qui, ayant encore une santé suffisante, sont employés aux travaux de la cuisine, de la dépense, du réfectoire ; ils sont portiers, surveillants ou gardiens et travaillent dans les ateliers des jeunes gens ; les autres, d'un âge plus avancé et d'une santé chancelante, sont dispensés de tout ouvrage.

Les premiers occupent un grand dortoir dit de Saint-Sixte ; les seconds une salle nommée l'infirmerie basse, d'où, sans monter un seul degré, ils vont au réfectoire et à l'église. Un prieur, prêtre, dirige cette communauté, aujourd'hui composée de cent vingt individus, dont cent entretenus gratuitement, vingt au moyen d'une légère rétribution. Il est permis aux vieillards de sortir à certaines heures, et ceux que leur santé empêcherait de le faire ont un corridor intérieur couvert où ils peuvent se promener.

Les vieilles femmes sont au nombre de quatre-vingt-dix, et en y joignant trente jeunes filles de service on a une communauté de cent vingt personnes. Leur occupation est de faire des bas, de coudre les vêtements neufs et de raccommoder les anciens. Les jeunes filles annexées à cette communauté comme filles de service soignent la lingerie des vieillards, des femmes et des jeunes gens ; elles servent la salle des invalides, l'infir-

merie, le réfectoire commun et la cuisine des malades. La communauté est présidée par une prieure, choisie parmi les habitantes même de l'hospice, et renouvelée tous les trois ans. Le prêtre, prieur du Conservatoire, l'est aussi de cette communauté [1].

Nous avions parcouru avec un vif intérêt le grand corps de bâtiment qui sert d'asile aux premières familles de Saint-Michel : l'ordre, la propreté, l'air heureux de ces pauvres vieillards faisaient l'éloge de la discipline établie par monseigneur Tosti. Mais l'objet principal de notre visite, c'étaient les jeunes orphelins ; nous avions hâte de visiter leur demeure. Un grand souvenir, un nom béni vous revient dès que vous mettez le pied sur le seuil de cet asile : Innocent XII apparaît ici environné de l'auréole immortelle de la charité. L'excellent pontife, dont les libéralités contribuèrent si puissamment à la magnificence de l'hospice apostolique, aimait tant ces jeunes orphelins qu'il leur donnait le doux nom de fils, et qu'il vint les visiter au moins soixante-quatre fois. En mémoire de cette affectueuse bonté, les élèves célèbrent chaque année pour l'âme du pontife un service solennel au jour anniversaire de sa mort, et redisent ses louanges.

L'hospice compte deux cents jeunes gens divisés en six chambrées, qui prennent le nom de leurs saints protecteurs : Saint-Michel, Saint-François-Xavier, Saint-Philippe, Saint-Pierre et Saint-Paul, Saint-Charles, Saint-Innocent. Chaque chambrée a un préfet, clerc ou prêtre, et deux sous-préfets, nommés *décurions,* choisis parmi les élèves les plus sages et les plus raisonnables. Un prêtre recteur surveille la discipline intérieure de la

[1] MORICHINI, p. 109.—CONSTANZI, p. 104, 105.

communauté. Le vêtement intérieur et de travail est de drap en hiver, et en été d'un tissu de fil et de coton nommé *regatino;* quand ils sortent, ils ont une soutane de drap noir. Pour entretenir les affections de famille, il est permis aux élèves d'aller quelquefois dîner chez leurs parents.

Dans l'asile des vieillards règne le calme ; la causerie, un travail tranquille et les exercices religieux remplissent la journée. Ici, au contraire, c'est l'activité et le mouvement, *fervet opus.* Dans les superbes salles destinées au travail, vous voyez tous les jeunes orphelins appliqués à l'étude des arts mécaniques ou des arts libéraux. On traverse successivement des ateliers d'imprimeurs, relieurs, tailleurs, cordonniers, chapeliers, lainiers, teinturiers, selliers, ébénistes, serruriers et quincailliers. Pour les beaux-arts, nous vîmes la fabrique des tapis en figures ou ornements, la seule de toute l'Italie; la gravure sur bois, l'ornementation, la peinture, la sculpture, la gravure sur cuivre, camées et médailles. D'excellents maîtres dirigent les travaux, et rien ne manque au perfectionnement de chacun de ces arts. Non-seulement l'enseignement ordinaire des écoles, mais des leçons de chimie, de mécanique, de géométrie appliquée; la musique et les sciences littéraires font partie de cette libérale éducation.

Comme nous l'avons vu, les beaux-arts en sont l'objet principal, et Saint-Michel compte dans la société bon nombre d'artistes que leur talent et leur conduite ont distingués : il nous suffira de citer nos deux meilleurs graveurs, MM. Mercurii et Calamata, dont les œuvres, envoyées par eux à leur maison nourricière, ornent un des salons de l'hospice où ils furent élevés [1]. En résumé,

[1] M. DE BAZELAIRE, *Préf.*, p. 70.

Saint-Michel est une véritable école polytechnique, un vrai conservatoire d'arts et métiers, ouvert par le génie des papes un siècle avant qu'en possédassent les nations les plus éclairées de l'Europe [1].

Que dire du contentement qui règne dans cette maison et de la paternelle discipline qui en est la source? Le voyageur est délicieusement ému à la vue de ces enfants maniant avec grâce le ciseau ou le burin, se levant à son approche, et laissant briller sur leurs physionomies ouvertes la timide modestie du jeune artiste, jointe à la vivacité italienne. Il est vrai que tout contribue à leur faire retrouver à Saint-Michel la famille qu'ils ont perdue. Des fêtes innocentes viennent de temps en temps couper la monotonie de leur existence laborieuse. Chaque année l'école de musique vocale divertit la maison pendant le carnaval, en donnant des représentations dramatiques, auxquelles même les privilégiés du dehors sont admis.

La quatrième famille de l'hospice apostolique n'est pas moins intéressante. Deux cent quarante jeunes filles, placées dans neuf vastes pièces ou dortoirs, s'exercent assidûment aux travaux propres à leur sexe. Chaque salle est sous la surveillance d'une des anciennes. La prieure et la sous-prieure sont choisies tous les trois ans parmi les plus avancées et les plus sages. Le silence régnait quand nous entrâmes; tous les yeux étaient fixés sur l'ouvrage. Aux paroles du prêtre qui nous accompagnait, les têtes se relevèrent, et sur tous ces fronts épanouis vous auriez vu briller la gaieté d'enfants innocentes et rieuses, sans remords et sans préoccupation.

Tout ce qui peut former des personnes vraiment chrétiennes et de bonnes femmes de ménage entre dans le

[1] Morich., p. 112.

plan de leur éducation. Outre la religion qu'on leur enseigne, surtout en la faisant aimer et pratiquer, on leur donne des leçons de lecture, d'écriture, d'arithmétique, de musique même et d'ouvrages à l'aiguille; ce qui facilite leur entrée dans les monastères et sert à embellir les cérémonies de la chapelle particulière du conservatoire. Le soin de la cuisine et du blanchissage de la communauté les prépare utilement aux travaux du ménage. Elles fabriquent en outre tous les ornements d'uniforme des troupes pontificales, et on leur abandonne, comme encouragement, la moitié du bénéfice. Quelques-unes travaillent la soie, la toile, les rubans, soit pour l'usage de l'hospice, soit pour des négociants. Libres de rester toujours dans l'asile qui les nourrit, on ne les congédie que pour les marier ou les faire religieuses. L'archiconfrérie de l'Annonciation donne par an cent écus romains qui leur servent de dot.

Quant aux secours spirituels, ils sont réguliers et abondants. L'hospice forme paroisse : les quatre familles entendent la messe le matin, récitent le rosaire et accomplissent d'autres exercices de piété. Le curé et le vicaire sont aidés dans l'audition des confessions par deux prêtres pour les jeunes gens, deux pour les jeunes filles, un pour les vieillards, et d'autres encore qu'y appelle spontanément le zèle du salut des âmes. Les dimanches, les garçons et les filles récitent l'office; les vieillards ont le saint exercice de la bonne mort, et dans le courant de l'année toute la maison fait une retraite spirituelle suivant la méthode de saint Ignace.

1er Février.

Visite au cardinal Mai. — Origine de la fable de la papesse Jeanne. — Charité romaine pour l'orphelin (suite). — Hospice de Sainte-Marie des Anges. — Hospice du Tata-Giovanni.

La nuit était venue nous surprendre à Saint-Michel; mais nous ne quittâmes l'intéressant hospice qu'en nous promettant d'y revenir : il nous restait à visiter la prison pénitentiaire. Aujourd'hui l'ordre logique de nos études nous appelait sur un point opposé de Rome, à la place *de' Termini.* Avant le départ, je fus présenté à l'un des membres les plus illustres du Sacré-Collége, le cardinal Angelo Mai. Savant du premier ordre, le cardinal Mai s'est placé hors ligne par ses travaux sur les manuscrits de la Vaticane. Les ouvrages inédits, chrétiens et profanes, qu'il a déchiffrés et publiés, forment déjà dix volumes grand in-4° de plus de mille pages[1].

Il suffit d'ouvrir cette collection pour être stupéfait, en voyant combien il a fallu de patience, d'érudition et de science de tout genre pour exécuter un pareil travail. Si on admire le courage du cardinal, on bénit le pontife généreux qui a fait imprimer l'ouvrage aux frais de la Chambre apostolique ; c'est pour les souverains un exemple d'autant plus noble que le Saint-Père n'est pas riche. Après une assez longue conversation dans laquelle il se montra plein d'affabilité, l'illustre cardinal me fit visiter lui-même sa bibliothèque, une des plus riches et des mieux composées sans contredit de toutes les bibliothèques particulières de l'Europe.

[1] *Scriptorum veterum nova Collectio*, *e Vaticana codicibus edita.* Typis Vaticanis, 1825, 1832,

Je mis la main sur un volume de la *Nova collectio :* « Ah ! me dit Son Éminence, vous tenez *les Questions de Photius à Amphiloque,* c'est un des plus curieux ouvrages que j'aie retrouvés. » Puis, prenant lui-même le volume, il me fit lire différents passages où le schismatique Photius parle en termes très-honorables des pontifes romains et de la suprématie de leur pouvoir : *C'est le bienheureux Damase qui confirme le deuxième Concile général dont les décrets sont suivis par l'univers entier; c'est Agathon qui, quoique non présent de corps au sixième Concile, l'assembla pourtant, et en fut l'ornement par son esprit, sa doctrine et son zèle.* Photius parle ensuite longuement et avec beaucoup d'éloges de Jean VIII, à qui il donne par trois fois l'épithète de *viril.*

« Ce n'est pas sans motif, me dit le docte cardinal, que Photius se sert par trois fois de cette expression. Évidemment il fait allusion, en la réfutant, à l'accusation d'esprit faible, que dès lors on portait contre ce pape, parce qu'il avait souffert qu'on replaçât sur le siége de Constantinople Photius, si opposé au Saint-Siége et frappé auparavant de tant d'anathèmes. C'est de là sans nul doute qu'est née la fable de la *papesse Jeanne,* dont l'origine, objet de tant d'opinions absurdes, me paraît avoir été indiquée avec précision par Baronius[1], lorsqu'il dit que ce pape a été appelé *une femme* parce que, vu la trop grande facilité de son esprit, il ne sut montrer aucune constance sacerdotale. De telle sorte qu'on l'appelait non point *pape*, comme ses courageux prédécesseurs, mais *papesse,* pour lui reprocher de n'avoir pas même résisté à Photius. »

[1] An. 879, n. 5.

Après m'avoir fait promettre une seconde visite, l'aimable cardinal me permit d'aller rejoindre mes compagnons de voyage. En peu d'instants nous fûmes sur la place *de' Termini.*

Sainte-Marie *in Aquiro* et Saint-Michel nous avaient montré la charité romaine formant les pauvres orphelins aux travaux de l'intelligence ou aux arts libéraux ; nous allions la voir préparant une partie de sa jeune famille à l'exercice des métiers et des arts mécaniques. Nous franchîmes le seuil usé des Thermes de Dioclétien. Dans ces vastes constructions, jadis consacrées aux plaisirs de la vieille Rome, la Rome chrétienne a placé l'aimable asile de *Sainte-Marie des Anges.* Comme à Saint-Michel, on trouve ici quatre familles. Les bons frères de la Doctrine chrétienne, dont l'intelligence et le zèle sont à Rome ce qu'ils sont en France, dirigent la communauté des hommes et des jeunes gens.

Les jeunes orphelins auxquels leur âge ne permet point encore d'entreprendre l'apprentissage d'un métier ont une école de catéchisme, de lecture et d'écriture ; les autres reçoivent également des leçons après leurs travaux. Sans nuire aux occupations manuelles, une école de musique instrumentale forme, parmi les élèves, une troupe militaire qui s'exerce chaque jour pendant quelques heures, et qui a déjà donné des preuves publiques de son habileté. On apprend dans l'hospice les métiers de cordonnier, tailleur, imprimeur, teinturier, serrurier, chapelier, menuisier et ébéniste. De ces ateliers sortent ces chaises si légères et si faciles à manier, connues sous le nom de chaises de *Chiavari.*

Une grande partie des jeunes gens est employée à la confection de la chaussure et des vêtements militaires ; généralement les ateliers et les travaux sont

affermés à des entrepreneurs, ce qui est la méthode la plus avantageuse, quand les contrats sont régulièrement stipulés et passés entre gens honnêtes. L'imprimerie seule n'est point mise en adjudication ; elle publie ordinairement de petits ouvrages de dévotion qu'elle livre à bas prix ou donne gratuitement. Le salaire se répartit en trois parts : un tiers reste à la maison, un tiers revient à l'ouvrier, un autre tiers est mis en commun et divisé par la suite. Ces petites économies forment le pécule du jeune ouvrier, et l'aident, quand il sort, à s'établir convenablement.

La Congrégation des Filles du Refuge, transportée à Rome depuis dix ans par la vertueuse princesse Thérèse Doria Pamphili, préside la communauté des femmes. Les jeunes orphelines travaillent le coton, le fil et le lin ; empaillent les chaises fabriquées par les hommes, et sont employées au blanchissage de la maison et à la tenue du linge. Ici, comme dans tous les asiles de Rome, elles demeurent à l'hospice tant qu'elles ne se marient pas, ne se font pas religieuses ou ne se mettent point en service dans des maisons particulières.

Quatre chapelains prennent soin du spirituel des quatre familles ; et des prêtres du dehors viennent souvent, surtout dans les infirmeries, distribuer par charité les secours de la religion. Chaque matin on assiste à la messe, le soir on récite le rosaire, tout le monde doit se confesser une fois par mois, et reçoit l'instruction du catéchisme, base d'une bonne éducation [1].

Dans les grands établissements que nous venions de visiter les enfants sont à demeure ; il en est un autre où l'on suit un système différent : c'est l'hospice si connu à

[1] MORICH., p. 128.

Rome sous le nom de *Tata-Giovanni*. Nous voulûmes aussi connaître cette nouvelle invention de la charité romaine, et, chemin faisant, on nous raconta l'histoire du fondateur. Dans le siècle dernier vivait à Rome un pauvre maçon, nommé Giovanni Borgi. Tous les jours de fête il s'en allait à l'hôpital du Saint-Esprit pour servir les malades. N'ayant rien à leur donner, il retournait leur lit, leur faisait la barbe et leur rendait tous les services qu'on peut attendre d'un serviteur dévoué.

Or, il lui arrivait souvent de rencontrer par les rues de jeunes enfants à peine vêtus et chaussés, exposés à grandir dans le vice et l'oisiveté : il en trouva d'autres à l'hôpital que la mort avait rendus orphelins. Le sort de tous ces pauvres enfants toucha vivement le cœur du charitable ouvrier. Il commença par inviter ceux qui étaient malades à venir le voir dans sa maison lorsqu'ils seraient guéris. Au moyen de quelques aumônes, il les recueillit chez lui, les habilla, et les envoya en apprentissage chez les habitants de la ville, afin de leur procurer par le travail des moyens d'existence : lui-même leur enseignait le catéchisme et les faisait approcher des sacrements.

De généreux bienfaiteurs ne tardèrent pas à le seconder de leurs conseils et de leurs bourses. Je citerai entre autres l'illustre cardinal di Pietro, le bras droit de Pie VII pendant les terribles épreuves de Fontainebleau. Il loua pour Giovanni et ses petits protégés un grand appartement dans la *via Giulia*, et lui assigna trente écus par mois : ce qui permit d'élever à quarante le nombre des orphelins. Borgi les appelait ses enfants, et ceux-ci réciproquement lui donnaient le titre filial de *papa*. De là est venu à l'institution le nom de *Tata-Giovanni* (papa Jean). Pie VII, dont le cœur était si gé-

néreux, fut le principal protecteur de Borgi. Non content de lui acheter la maison dans laquelle il était en loyer, il le traitait très-amicalement, ainsi que les orphelins, auxquels il donna souvent de sa propre main de l'argent dans la sacristie de Saint-Pierre.

Bien que Jean fût illettré, il sentait la nécessité de l'instruction et fit enseigner à ses enfants la lecture, l'écriture, l'arithmétique. On y ajoute aujourd'hui des principes d'ornementation, de dessin linéaire et de géométrie, connaissances fort importantes pour de jeunes artisans; mais par-dessus tout on s'attache à former leurs cœurs par l'enseignement de la religion et par de solides pratiques de piété.

Nous fûmes bientôt en état de vérifier par nous-mêmes ce qu'on venait de nous dire. Avant midi, nous étions à *Saint-Anne des Menuisiers,* où se trouve l'hospice de *Tata-Giovanni.* En voici la disposition et les règlements : six chambres sont occupées par les enfants, elles portent les noms *significatifs* de Saint-Joseph, de Saint-Philippe, de Saint-Pierre, de Saint-Paul, de Saint-Stanislas, des Saints-Camille-et-Louis. Comme tout est simple dans cet institut, les jeunes gens eux-mêmes, choisis parmi les plus sages et les plus âgés, président les chambres ; mieux instruits que les autres, ils enseignent à leurs camarades les premiers éléments de la science. De bons prêtres ou de vertueux laïques y viennent souvent le soir distribuer l'aumône de l'instruction religieuse et scientifique [1]. Le soin de la discipline intérieure est confié à deux ecclésiastiques. Les enfants se lèvent de bonne heure, et dès l'âge le plus tendre,

[1] C'est là que Pie IX, jeune encore, faisait l'apprentissage de la charité qu'il pratique si noblement.

ils vont apprendre un métier dans les ateliers de la ville.

Un pieux laïque procure le placement de ces élèves, et tout le jour il est en course pour s'assurer de leurs progrès et de leur conduite. Cette méthode permet à l'établissement de marcher avec peu de ressources et donne aux jeunes gens la facilité de choisir l'état qui leur plaît, d'après leurs forces et leurs dispositions, si bien qu'entre cent vingt élèves vous voyez trente métiers différents. A vingt ans, on les congédie, parce qu'ils sont alors en état de se tirer d'affaire; et la conduite honorable qu'ils tiennent tous dans le monde prouve combien de semblables institutions influent sur la morale publique [1].

2 Février.

Fête de la Chandeleur. — Cierge bénit. — Charité romaine pour l'orpheline. — Sainte-Catherine des Cordiers. — Les Quatre-Saints-Couronnés. — Les mendiantes. — Le Zoccoletto. — Conservatoire de la Vierge des Douleurs. — Conservatoires Borromée, de Sainte-Euphémie, de la Divine-Providence.

Dès l'aurore on entendait par intervalles le canon du château Saint-Ange; sur tous les édifices publics, comme sur les nombreux palais particuliers, flottait le drapeau pontifical; de brillants équipages sillonnaient les rues, les troupes sortaient en grand uniforme, et bientôt le beau soleil de Rome éclaira de tous ses feux ce mouvant tableau. C'était aujourd'hui la Chandeleur, époque anniversaire de l'élévation de Grégoire XVI au souverain pontificat. Il y eut grande réception au Vatican et distribution d'aumônes à tous les pauvres; la religion elle-

[1] CONSTANZI, p. 107.

même vint consacrer par ses pompes augustes ce jour si cher à tous les catholiques; nos cœurs battaient à l'unisson avec ceux des Romains, et nous partîmes pour Saint-Pierre.

Notre plaisir était doublé par la pensée de recevoir un cierge bénit de la main même du Saint-Père. Grâce à nos billets, il nous fut permis de prendre place dans les tribunes réservées, où se pressait un grand nombre de riches uniformes de toute nation. En face de nous étaient dom Miguel avec la reine douairière de Sardaigne, et, un peu plus loin, le prince royal de Prusse; car à Rome les protestants sont avides de nos cérémonies. Plusieurs vinrent avec nous baiser la croix qui brille sur la mule du Pape, l'antechrist selon eux, et selon nous le vénérable vicaire de Jésus-Christ, recevoir le cierge de sa main et fléchir le genou devant sa personne sacrée. Combien d'actes d'idolâtrie!

Il faut que nos frères séparés tiennent bien peu à l'enseignement de leurs ministres, pour se permettre ces démonstrations étranges dans de pareilles solennités. Pour nous, c'est avec un sentiment profond de reconnaissance et de joie que nous reçûmes le cierge pontifical. Précieux souvenir de Rome et du Pape, nous te conservons avec soin. Puisses-tu sur notre lit de mort briller entre nos mains défaillantes, comme le symbole fidèle d'une vie éclairée par la foi et couronnée par la charité!

En sortant de Saint-Pierre, nous reprîmes notre visite de Rome charitable. Déjà nous connaissions les soins maternels dont la cité des pontifes environne l'orphelin. Au-dessous de l'orphelin il est un être plus faible encore, plus nul en quelque sorte, et par cela même plus digne des soins maternels de la charité : c'est l'orpheline. Qui

dira tout ce que Rome fait pour elle? Nulle ville dans le monde ne manifeste autant de prévoyante sollicitude et de persévérante générosité en faveur de ces enfants, que leur faiblesse naturelle expose à mille dangers, et dont l'existence obscure est néanmoins une cause puissante de salut ou de ruine pour les mœurs publiques. Comme le mineur suit dans les entrailles de la terre le filon tortueux de la mine qu'il exploite, nous voulûmes aussi, malgré les zigzags inévitables, suivre la charité romaine dans toute cette partie de son empire. Outre les grands hospices de Saint-Michel et de Sainte-Marie des Anges, un grand nombre d'autres asiles sont ouverts à l'orpheline : nous frappâmes à toutes les portes.

Voici d'abord *Sainte-Catherine des Cordiers*. Deux saints qu'on rencontre souvent à Rome lorsqu'il s'agit d'œuvres de charité, saint Philippe de Néri et saint Ignace, donnèrent naissance à cette maison. Elle se compose de religeuses Augustines, d'orphelines et de jeunes filles nobles. Ces dernières, confiées aux religieuses pour leur éducation, payent une pension alimentaire. Les orphelines élevées gratuitement sont appelées filles de l'Institut. Pour être admise, il suffit à la jeune enfant d'être pauvre et orpheline. Les filles de l'Institut et les pensionnaires ont le même genre de vie, et leur traitement est meilleur que celui des autres conservatoires, parce que l'on y reçoit surtout des jeunes filles nées de familles pauvres, mais distinguées.

Si elles se marient, leur dot est de cinquante écus romains; si elles se font religieuses dans le monastère, elles ont le privilége de ne rien ajouter à la dot que leur fait la maison elle-même; si elles y viennent du dehors, elles doivent apporter une dot de quatre cents écus: toutes s'occupent à divers ouvrages de femme comman-

dés par l'établissement ou par des étrangers. Dans le premier cas, elles ne sont pas payées; dans le second, le gain tout entier leur appartient. Les travaux les plus fatigants sont à la charge des sœurs converses; les autres sont confiés aux jeunes filles elle-mêmes, afin de les habituer aux soins domestiques. On admire ici la belle fondation du cardinal de Saint-Onuphre, qui a laissé au conservatoire une rente pour l'entretien de deux jeunes filles nobles et en danger de se perdre. Par un pieux usage, les élèves récitent chaque jour les Psaumes de la Pénitence pour les bienfaiteurs [1].

Franchissant une partie de la ville, nous vînmes au mont Cœlius, où nous attendait un autre monument de la charité romaine en faveur des orphelines. En 1560, la pape Paul IV ouvrit cet asile; il porte le nom des *Quatre-Saints-Couronnés*, dont la colline rappelle le glorieux triomphe. Les filles de Saint-Augustin s'y dévouent à la même œuvre que les sœurs de Sainte-Catherine. Les orphelines qu'elles élèvent gratuitement sont ordinairement au nombre de douze. Sous leur direction, les jeunes personnes reçoivent une éducation solidement chrétienne, et s'occupent de la confection des linges d'église, ainsi que des soins de la cuisine, de la dépense et de l'infirmerie, pour se préparer à être de bonnes femmes de ménage. Elles sont libres de se consacrer à Dieu dans la maison même, qui ne se recrute que de ses propres élèves. Quand elles veulent se marier, l'archiconfrérie de *Sainte-Marie in Aquiro* leur fournit une dot.

Nous étions près du Colisée, et dans quelques instants nous fûmes au conservatoire des *Mendiantes*. L'année jubilaire de 1650 vit naître ce nouveau refuge

[1] CONSTANZI, p. 119.

de l'innocence. Sous la protection de la vertueuse duchesse de Latera, une dame pieuse et dévouée se mit à recueillir les pauvres jeunes filles qui erraient abandonnées dans la ville, et à les entretenir au moyen des aumônes, plus abondantes encore à Rome pendant les jubilés que dans tout autre temps. Le père Caravita, jésuite de grande réputation, vint au secours de l'œuvre naissante et accrut le conservatoire jusqu'au nombre de cent personnes.

Dans le principe ces pauvres filles s'en allaient dans les rues chanter des cantiques spirituels et recueillir des aumônes : de là le nom de Mendiantes qu'elles portent encore. Le nouveau conservatoire devint célèbre par la fabrication des tissus de laine; et il conserva sa réputation jusqu'aux troubles politiques du siècle dernier. Aujourd'hui les orphelines ne travaillent plus la laine, parce que, dit-on, leur santé s'en trouvait mal. Néanmoins, comme le conservatoire a toujours le privilége de fournir des draps au gouvernement, il les fait fabriquer à ses risques et périls. La communauté compte aujourd'hui quatre-vingt-dix personnes occupées des travaux de leur sexe et surtout d'ouvrages en coton.

Le cardinal prodataire est supérieur de la maison. Il admet les orphelines qu'il juge dignes de cette faveur, et, selon la coutume romaine, on les garde jusqu'à leur mariage ou à leur entrée en religion. Le produit que les jeunes filles tirent de leurs occupations leur appartient, à la charge de se pourvoir de vêtements, excepté de celui d'uniforme qui leur est donné par l'établissement. Il se compose d'un corsage de couleur cendrée et de deux voiles, dont l'un couvre la tête, l'autre retombe sur les épaules[1].

[1] Constanzi, p. 126.

Les jours de dimanches et de fête, lorsque les différents conservatoires, avec leurs longues files d'enfants, au costume gracieux et modeste, se rendent pieusement en pèlerinage aux Basiliques, Rome présente un spectacle attendrissant. La charité semble montrer avec un orgueil tout maternel ses nombreuses enfants à ses amis et à ses ennemis, et, malgré son désir de critiquer, le voyageur ne peut qu'applaudir. Le conservatoire des Mendiantes, établi dans un beau palais, passe pour le plus vaste de tous ceux de Rome. Nous y trouvâmes des salles superbes ornées de riches peintures, et un grand jardin planté d'arbres, qui offre beaucoup d'agrément.

Pour perpétuer les victoires de ses généraux, Rome ancienne avait érigé des temples, des obélisques, des arcs de triomphe sur toutes ses collines ; conduite par un autre esprit, Rome chrétienne a placé aux mêmes lieux les monuments de ses paisibles conquêtes. Le mont Esquilin nous appelait pour nous montrer un de ces sanctuaires, où la religion et la charité travaillent de concert à la réhabilitation de la nature humaine. Avant de gravir la célèbre colline, nous visitâmes le conservatoire des *Sandales* (Zoccoletto). Tel est le nom vulgaire qu'a valu aux orphelines des saints Clément et Crescent la forme primitive de leur chaussure.

Soixante personnes habitent ce conservatoire, qui remonte à plus d'un siècle. L'aumônier du Saint-Père en est le supérieur ; on y reçoit les orphelines de sept à onze ans. La jeune fille en entrant doit être munie de tous les objets nécessaires à une femme. La confrérie de l'Annonciation et le chapitre du Vatican accordent des dots à celles qui se marient ou qui se font religieuses. Les élèves se fournissent elles-mêmes des vêtements sur le produit de leurs ouvrages. Elles se partagent les tra-

vaux de la couture, du blanchissage, du raccommodage, de la cuisine, etc. Durant le jour on admet dans les ateliers des jeunes filles du dehors pour leur enseigner la couture et les ouvrages de leur sexe. Les bâtiments nous parurent très-beaux et tenus avec beaucoup de propreté.

Quand vous serez au mont Esquilin, près des Philippines, on vous montrera une modeste maison appelée le *Conservatoire de la Vierge des Douleurs*. Si vous en demandez l'histoire, on vous dira : Un jour, le prince Baldassare Odelcaschi rencontra dans la rue deux pauvres petites filles abandonnées qui lui demandèrent l'aumône en pleurant. Saisi de pitié à leur triste aspect, il résolut de les enlever aux périls auxquels ces malheureuses étaient exposées sur la voie publique, et les conduisit dans son palais où il les fit nourrir et élever. Plus tard, son fils don Charles, qui depuis a quitté la pourpre pour revêtir le simple habit de jésuite, réunit ces pauvres filles à d'autres que la charité avait recueillies, et les plaça dans une maison sur le mont Esquilin. Le jour de Saint-Louis 1816, il installa la maîtresse et ses élèves, et songea dès lors à faire un établissement d'utilité plus générale.

Réfléchissant, d'une part, que Rome, si riche en monastères et en conservatoires, offre très-peu de lieux où, moyennant une faible pension, des femmes puissent vivre ensemble ; considérant, d'autre part, que, suivant une règle très-prudente, les conservatoires ne reçoivent que des enfants au-dessous de douze ans, il voulut que son établissement accueillît, pour la modique rétribution de quatre ou cinq écus par mois, les jeunes filles au delà de douze ans, ni assez pauvres pour obtenir une place gratuite dans les conservatoires, ni assez riches pour payer une plus forte pension.

Cet établissement comblait donc une lacune ; aussi dans peu d'années il est devenu florissant. Il a de plus l'avantage de ne point conserver de personnes âgées : toutes les élèves se marient, se font religieuses ou rentrent dans leurs familles[1].

A deux pas de là, nous visitâmes le conservatoire *Borromée*. Ici on trouve à peu près les mêmes usages, les mêmes travaux que dans les autres asiles : la dot y couronne l'éducation et assure l'avenir de la jeune orpheline. Montant jusqu'à Sainte-Marie Majeure, nous saluâmes la divine Mère sous la protection de laquelle sont placés la plupart des conservatoires de jeunes filles, et nous arrivâmes à la rue des Quatre-Fontaines. Le refuge des *Trinitaires et de Sainte-Euphémie* nous rappela des noms bien chers aux catholiques. Léonard Ceruso, que nous avons vu recueillir les enfants vagabonds, le cardinal Baronius, le cardinal vicaire Rusticucci furent les fondateurs et bienfaiteurs de ce conservatoire, qui contient environ quarante élèves. Le zèle, l'innocence et la charité habitent cet asile, dont les bâtiments trop exigus ne devraient peut-être contenir que la moitié moins de monde.

Des Quatre-Fontaines, nous dirigeâmes notre course vers la Propagande, et de là, descendant la longue rue du Babouino, nous arrivâmes au conservatoire de la *Divine-Providence*. Sur la rive du Tibre appelée *Ripetta* s'élève ce nouvel asile de la faiblesse et de l'innocence. De vastes bâtiments et des ressources considérables permettent de recevoir cent pensionnaires nées de familles pauvres, mais honnêtes. Pendant près d'un siècle, l'établissement fabriqua avec un grand succès des gants et autres ouvra-

[1] MORICH., p. 155, 156.

ges en peau. Les manufactures de Naples lui ont fait dans ces derniers temps une concurrence *insoutenable.* Aujourd'hui les élèves se livrent à tous les ouvrages de leur sexe, et le produit de leur travail leur appartient tout entier.

Comme aux *Zoccolante*, on admet en apprentissage quelques pauvres jeunes filles étrangères à l'établissement. L'église sert d'oratoire domestique, où les jeunes filles vont souvent accomplir leurs devoirs religieux. Dans les promenades, vous les voyez, suivant l'ancien usage de la maison, divisées par bandes de cinq, vêtues d'une robe noire, d'un châle, d'un chapeau et d'un voile de la même couleur : elles ne sortent jamais les jours de fête. Une dot de 100 écus leur est donnée en cas de mariage ou d'entrée au couvent.

3 Février.

Visite au cardinal Mezzofanti. — Anecdotes. — Charité romaine pour l'orpheline (suite). — Conservatoire Pie. — Sainte-Marie du Refuge. — Dots. — Archiconfrérie de l'Annonciation. — Chapelle papale à la Minerve.

La journée commença par une visite au cardinal Mezzofanti. Souvent j'avais rencontré l'illustre philologue à la Propagande, où il venait passer la soirée. Bon, affable, modeste, il se mêlait parmi les élèves, et parlait tour à tour l'arabe, le turc, l'arménien, le chinois et vingt autres langues avec une facilité qui tient du prodige. Lorsque j'entrai chez lui, je le trouvai étudiant le *bas breton*, et je ne doute pas qu'il ne puisse bientôt en remontrer aux habitants de Vannes et de Plécadeuc. Son Éminence me confirma deux faits importants.

Le premi

gues. Cette unité se reconnaît surtout aux parties du discours, qui sont les mêmes ou à peu près dans tous les idiomes. Le second, la *trinité* des dialectes dans la langue primitive : trinité qui correspond aux trois races de l'espèce humaine. Pour le cardinal, il est démontré qu'il n'y a que trois races sorties d'une souche commune, comme il n'y a que trois langues ou dialectes principaux d'une langue primitive : la langue et la race japhétique ; la langue et la race sémitique ; la langue et la race Cham. Ainsi, l'unité d'espèce humaine et la trinité de races, établies par tous les monuments de l'histoire, se trouvent encore appuyées de l'autorité du philologue le plus extraordinaire qu'on ait jamais connu.

Le témoignage du cardinal est d'autant plus imposant, que sa science linguistique ne se borne pas à une connaissance superficielle. Parmi les idiomes qu'il possède, il n'en est pas un dont il ne connaisse les termes vulgaires, les dictons, les adages et toute cette difficile nomenclature qui constitue la partie populaire d'une langue. Un jour, il demandait à un de nos amis de quelle province de France il était ? — De la Bourgogne. — Ah ! Vous avez deux patois bourguignons ; lequel parlez-vous ? — Je connais le patois de la basse Bourgogne. — Et le cardinal se met à lui parler le bas bourguignon avec une facilité qui aurait rendu jaloux tous les vignerons de Nuits ou de Beaune.

On connaît aussi l'anecdote rapportée par lord Byron. Le célèbre poëte, qui savait plusieurs langues, se croyait un phénix. Arrivé à Bologne, où résidait encore l'abbé Mezzofanti, il voulut le voir, afin de le mettre à l'épreuve. Il le tâte sur les langues étrangères, et enfin sur l'anglais, en lui citant les jurons qu'il a entendus de la bouche des bateliers, portefaix, postillons, muletiers, etc.

Quand il a fini : — Est-ce tout ? lui demande le modeste abbé. — A moins d'en inventer, il n'y en a pas d'autres. — Vous êtes dans l'erreur, milord ; et il lui révèle mille *gentillesses* inconnues au riche dictionnaire de John Bull.

Au demeurant, voici de quelle manière lord Byron lui-même raconte le fait : « Je ne me rappelle pas un seul des littérateurs étrangers que j'eusse souhaité revoir, excepté peut-être Mezzofanti, qui est un prodige de langage, Briarée des parties du discours, polyglotte ambulant, qui aurait dû vivre au temps de la tour de Babel, comme interprète universel; véritable merveille, et sans prétention encore ! Je l'ai tâté sur toutes les langues desquelles je savais seulement un juron ou adjuration des dieux contre postillons, sauvages, forbans, bateliers, matelots, pilotes, gondoliers, muletiers, conducteurs de chameaux, vetturini, maîtres de poste, maisons de poste, toute chose de poste ! et pardieu ! il m'a confondu dans mon propre idiome[1]. »

En sortant, je m'aperçus ou plutôt je me rappelai que nous étions en plein carnaval. La place du Peuple était couverte d'équipages entrant au Corso pour lancer et recevoir des *confetti*. Il faut savoir que le carnaval jette le peuple romain dans l'ivresse du bonheur. Croirait-on que, pour obtenir mon baïoque, un pauvre me souhaita, entre mille autres choses, *un bon carnaval : padrone, buon carnevale ?* Comment trouvez-vous cela ? En France, faire un pareil souhait à un prêtre connu pour tel, comme je l'étais de mon Romain, ne serait-ce pas une moquerie et presque une injure ? A Rome il n'en est pas ainsi : autre lieux, autres mœurs ; je dirai plus tard un mot de tout cela.

[1] T. V., p. 446.

En suivant notre itinéraire, nous avions fait le tour de Rome. Partis de l'hôpital du Saint-Esprit, nous nous retrouvions devant ce premier asile où la charité attend l'homme qui entre dans la vie. Au delà du Vatican, le Janicule nous appelait pour nous montrer ses merveilles. Passant près de Saint-Pierre *in Montorio,* nous arrivâmes vers le soir au *conservatoire Pie.* Deux pontifes, saint Pie V et Pie VI, d'immortelle mémoire, furent les pères et les bienfaiteurs de cette maison : pouvait-elle prendre un nom plus glorieux ? Situé dans un lieu charmant, l'établissement eut autrefois une réputation méritée pour sa fabrique de toiles, de nappes et de nappages damasquinés ; les bouleversements du dernier siècle ont détruit cette industrie. Les jeunes orphelines n'ont plus aujourd'hui que les travaux à l'aiguille, procurés en général par les élèves elles-mêmes ; il faut y ajouter la lingerie et le blanchissage du collége de la Propagande.

Vous les reconnaissez à leur costume composé d'une robe couleur café, d'une guimpe blanche sur les épaules, et d'un voile sur la tête. Comme dans les autres asiles, il leur est permis de voir leurs parents, mais jamais d'aller dîner chez eux. Le cardinal camerlingue est protecteur né de l'institut ; de lui dépendent les admissions. On ne congédie personne : mais la mort, le mariage et le cloître font souvent des vides. La prieure et les maîtresses sont choisies parmi les anciennes pensionnaires ; ce qui donne à la maison l'air, le ton et l'esprit d'une véritable famille.

Sur la même colline est le conservatoire de *Sainte-Marie du Refuge.* Il remonte à 1703, et doit son origine au pieux oratorien Alexandre Bussi, le père des pauvres et l'ami des papes Clément XI et Benoît XIII. Établi sur des bases plus larges que les autres asiles, ce

conservatoire reçoit les jeunes filles de treize à vingt-six ans, orphelines et privées de soutien. L'usage général d'admettre les élèves plus jeunes est certainement très-louable; mais il est fort utile aussi qu'il y ait un lieu comme celui que nous visitons en ce moment, pour sauver de tous périls les femmes un peu plus âgées. On y compte environ cinquante pensionnaires élevées dans la piété, dans le travail et dans l'habitude des occupations domestiques. Elles achètent elles-mêmes leur uniforme noir sur le salaire de leurs travaux en lingerie, broderie et ornements sacrés.

Le soleil était sur son déclin lorsque nous descendîmes du Janicule. La journée avait été bonne : nous avions fait une riche moisson, et un échange continuel d'observations occupa le long trajet que nous avions à parcourir jusqu'à la rue des *Macelli*. Sur tous les points de la cité nous avions vu la charité romaine postée pour saisir et cacher dans son sein maternel, et la jeune fille délaissée, et l'innocente orpheline. Intelligente dans sa tendresse, elle proportionne l'éducation à la position future de ses pupilles; point de luxe d'instruction, point de délicatesse dans les habitudes, point de recherche dans les vêtements; l'éducation est à la lettre l'apprentissage de la vie.

Mais ce qui nous avait surtout frappés, c'est le soin d'assurer l'avenir de la jeune orpheline. Rome ne fait pas les choses à moitié; tandis qu'ailleurs l'adoption n'est que temporaire, ici elle est perpétuelle. Si cela lui convient, la jeune fille peut vivre et mourir dans l'asile qui accueillit son enfance. Si ses goûts l'appellent ailleurs, on ne lui laisse franchir le seuil du conservatoire qu'au moment où son sort est assuré, soit par le mariage, soit par la profession religieuse. Ainsi sont prévenus les

terribles dangers préparés à la jeune fille pauvre, partout où cette sage conduite est inconnue : qu'arrive-t-il, en effet, le plus souvent parmi nous ?

Vers l'âge de seize à dix-huit ans, on congédie de l'hospice l'enfant orpheline ou abandonnée. Seule, sans appui, sans expérience, elle entre comme domestique dans la première maison qui lui ouvre la porte. Bientôt elle sera perdue ; elle deviendra un scandale public et rougira peut-être ses mains homicides dans le sang de l'innocence ou remettra des enfants à la charge de la charité publique, en attendant qu'elle aille elle-même peupler les prisons ou mourir à l'hospice. Ainsi, sous le rapport moral, et même sous le rapport économique, l'adoption perpétuelle est incontestablement préférable.

Enfin, ce qui est digne de toute l'attention des économistes vraiment dignes de ce nom, c'est la dot si généreusement accordée dans tous les conservatoires à la jeune fiancée ou à la future religieuse. Il y a là, ce me semble, tout à la fois une profonde connaissance du cœur humain, une volonté bien arrêtée d'assurer le plein succès de la première éducation et une puissante garantie pour les bonnes mœurs : c'est ici le caractère propre de la charité romaine. Nulle part elle ne se montre plus généreuse que dans la création des dots pour les jeunes filles pauvres qui veulent se marier ou entrer en religion.

Aussi il serait impossible de faire un dénombrement exact de toutes les dots qui se distribuent chaque année dans Rome si maternelle, si clairvoyante et pourtant si peu connue. Outre celles que des familles riches ont constituées, il faudrait compter les dons matrimoniaux des monastères, des chapitres, des congrégations, des nombreuses confréries : il suffit de dire que presque

toutes les œuvres de religion et de charité ont à satisfaire à des legs pieux faits dans ce but. Il n'est pas jusqu'à la loterie qui ne doive fournir des secours dotaux.

A chaque tirage de Rome, elle doit donner 500 dots de 30 écus à autant de jeunes Romaines indigentes dont les noms se trouvent accolés aux cinq numéros sortants. Les tirages qui se font dans les autres villes sont soumis à la même obligation. En outre, le sénateur de Rome distribue chaque mois trois dots à trois filles des membres de la milice urbaine. Pie VII en a créé plusieurs pour les filles et petites-filles des malheureux naufragés, perdus sur les côtes de l'Adriatique. En un mot, Rome distribue chaque année douze cents dots, et comme le nombre des mariages est de mille quatre cents, presque toutes les filles peuvent en profiter : 32,000 écus sont consacrés à cette œuvre[1].

Le bienfait s'étend non-seulement aux jeunes filles élevées dans les conservatoires, mais encore à celles qui habitent au sein de leur famille. Ici se manifeste avec un éclat nouveau le côté moral de la dotation. La célèbre confrérie de l'*Annonciation*, qui distribue chaque année quatre cents dots, exige, pour admettre la jeune fille à ses largesses, qu'elle soit pauvre, de bonne réputation, Romaine, née de légitime mariage, et qu'elle n'habite point avec des personnes suspectes. Les orphelines sont préférées à toutes les autres; et si elles sont étrangères, on les considère, par ce seul fait de leur abandon, comme Romaines.

Afin d'obliger les parents à veiller efficacement sur leurs filles en les éloignant de toute profession suspecte, la confrérie exclut celles qui vivent dans les hôtels,

[1] MORICH., p. 20.

vont travailler aux vendanges, aux coupes de bois, aux maisons, les aubergistes, cabaretières, blanchisseuses et grènetières. Dès l'âge de quinze ans, celles qui ne sont dans aucun cas d'exclusion peuvent déposer entre les mains de l'archiconfrérie leurs certificats. Les visiteurs, choisis parmi les hommes les plus mûrs et les plus probes de la société, vont s'assurer dans la maison même de leur pauvreté et de leur conduite. Après trois ans de surveillance et d'épreuve, elles obtiennent leur dot. Cette espèce de patronage, qui s'exerce pendant les trois années les plus périlleuses de la vie sur les jeunes filles qui sollicitent des dots et qui sont fort nombreuses dans la ville, doit influer très-avantageusement sur la morale publique.

Le jour de l'Anonciation, on délivre le diplôme dotal, et je dois dire qu'on est heureux d'être à Rome ce jour-là. Dans la matinée, le Saint-Père se rend à l'église de la Minerve ; il y tient chapelle papale, c'est-à-dire qu'il assiste, environné du Sacré-Collége, à la messe qui est célébrée par un des cardinaux. La vaste église est pleine de monde ; aux places d'honneur sont toutes les jeunes filles vêtues de blanc. Après la messe, le Saint-Père admet au baisement des pieds quelques-unes de ces heureuses enfants. Elles représentent celles de leurs compagnes qui, comme elles, se destinent à la vie religieuse.

Le même jour, elles font toutes ensemble une procession solennelle ; puis elles se séparent, les unes pour entrer dans le monde, les autres pour se retirer à l'ombre du cloître : bien des larmes coulent des yeux des enfants, des parents et des spectateurs. Toutefois, s'il y a séparation, il n'y pas isolement. Ces deux jeunes générations, réunies un instant sur le chemin de la vie,

continueront de se prêter un mutuel appui : l'une priera sur la montagne pendant que l'autre combattra dans la plaine, jusqu'au jour solennel où, réunies de nouveau devant le Dieu de l'éternité, elles recevront la même couronne obtenue dans des combats différents.

4 Février.

Charité romaine pour les malades. — Hôpital de Saint-Sauveur, — de Saint-Jacques, — de Saint-Gallican.

Les jours précédents nous avions suivi la charité romaine au seuil de la vie. Ce qu'elle fait pour sauver de la mort l'enfant nouveau-né, ou protéger l'orphelin contre la cruelle misère, et l'orpheline contre la misère et la séduction, nous est connu. Reprenant aujourd'hui notre itinéraire, nous arrivâmes bientôt à une nouvelle station. A peine l'homme est-il entré dans son pèlerinage, que la douleur physique, la maladie sous toutes les formes, l'attend et le saisit, comme le cruel vautour saisit sa proie pour la déchirer et la faire expirer toute vive. Afin de le soustraire à ses funestes atteintes en lui rendant la santé, Rome lui a préparé dix-neuf hôpitaux où l'attendent des secours de tout genre. Deux sont destinés spécialement aux maladies *médicales :* le *Saint-Esprit* pour les hommes, *Saint-Sauveur* pour les femmes. Ici encore se manifeste le caractère vraiment catholique de la charité romaine.

Vous êtes tout à coup saisi par la fièvre si commune en Italie vers la fin de l'été; vous êtes étranger, vous êtes pauvre, n'importe, présentez-vous à l'hôpital du Saint-Esprit. Qui que vous soyez, quels que soient votre âge, votre patrie, votre condition, votre religion, la porte s'ouvrira sur-le-champ devant vous. On ne vous

demandera ni passe-port, ni certificat, ni profession de foi, ni recommandation aucune; vous êtes malade, cè titre vous tient lieu de tout : la charité vous reçoit les yeux fermés et les bras ouverts. Il y a mieux : si seulement vous vous croyez malade, sans en avoir la certitude, frappez encore; vous serez accueilli avec empressement. Dans la crainte de vous communiquer la maladie que vous n'avez peut-être pas, on vous placera dans une salle particulière d'observation. Le médecin vous visitera, des soins assidus vous seront prodigués, jusqu'à ce que, le doute se changeant en certitude, vous deviez entrer définitivement à l'hospice ou que vous puissiez retourner avec confiance à vos affaires.

Comme nous avions déjà visité l'hôpital du Saint-Esprit, nous nous rendîmes directement à *Saint-Sauveur*. Traversant pour la vingtième fois, et le Capitole, et le Forum, et le Colisée, nous arrivâmes à l'hôpital, situé non loin de ces lieux si tristement célèbres par les cruautés de l'ancienne Rome. Il est, comme nous l'avons dit, exclusivement destiné aux femmes. On les y admet, selon la généreuse coutume de la charité romaine, sans distinction d'âge, de condition, de patrie et de religion, dès qu'elles sont atteintes de maladies médicales, aiguës ou chroniques.

L'établissement compte quatre grandes salles, qui peuvent recevoir ensemble cinq cent soixante-dix-huit malades. Une exquise propreté fait l'ornement de ce vaste hôpital. J'avoue que nous fûmes charmés de retrouver ici cette qualité suréminente et si utile de nos hôpitaux français. Parmi les moyens employés pour l'obtenir, on remarque les petits trous faits sous les lits, dans la partie inférieure des murs. Ce moyen, inusité, je crois, ailleurs, est très-utile pour la salubrité et le

renouvellement de l'air, ainsi que les conduits murés dans le pavé des salles pour en éloigner toute cause d'humidité.

Dans la grande salle, comme à Gênes, et en général dans les hôpitaux d'Italie, de nombreuses inscriptions rappellent les noms des bienfaiteurs. Au premier rang, il faut compter la pieuse princesse Thérèse Doria Pamphili. L'hôpital de Saint-Sauveur lui doit son plus bel ornement : les Sœurs hospitalières. Formées sur le modèle de nos Filles de Saint-Vincent de Paul, elles se dévouent au soin des malades et font les quatre vœux simples de pauvreté, de chasteté, d'obéissance et d'hospitalité : Notre Saint-Père le pape Grégoire XVI a confirmé leur institut. Outre les soins maternels des religieuses, les malades de Saint-Sauveur reçoivent, comme ceux du Saint-Esprit et des autres hôpitaux de Rome, les services charitables des associations pieuses. Aux jours marqués, les nobles femmes qui en font partie viennent payer leur tribut de zèle et d'affectueux dévouement.

Sept prêtres habitent l'établissement : l'un, comme prieur, est chargé de la discipline; les autres assistent les mourants. Le zèle amène souvent à leur secours d'autres ouvriers évangéliques du clergé séculier et régulier, qui viennent procurer aux infirmes l'abondance des consolations spirituelles : un grand exemple les encourage. Nous lûmes avec bonheur, dans la *sala Nuova,* une inscription qui mérite bien d'être conservée. Elle rappelle que le Pape Clément XI, étant venu visiter l'hôpital, trouva un malade à l'agonie et ne le quitta plus, lui prodiguant les soins et les exhortations religieuses, jusqu'à ce qu'il le sentit expirer dans ses bras. Comme au Saint-Esprit, une pieuse confrérie accompagne chari-

tablement de ses prières les morts que l'on transporte de l'hôpital au *campo santo*.

Le Saint-Esprit et Saint-Sauveur, tels sont les deux asiles préparés aux maladies ordinaires. Si le pauvre fils d'Adam est atteint d'une maladie qui demande des opérations douloureuses et un traitement spécial, la charité lui montre le chemin de *Saint-Jacques*, de *Saint-Gallican* et de *Sainte-Marie de la Consolation*. Nous prîmes le même chemin, et nous allâmes visiter ces nouveaux théâtres, où la charité dispute à la maladie ses trop nombreuses victimes. La place Trajane, la place Colonne, l'ancien quartier du Champ de Mars, furent rapidement franchis, et nous arrivâmes non loin du mausolée d'Auguste : ici se trouve l'hôpital Saint-Jacques, destiné à la haute chirurgie.

On y reçoit les malades des deux sexes, sans distinction de religion et de pays, qui ont des plaies, des ulcères, des humeurs, des syphilis, etc. Pour être admis, il suffit d'être pauvre et atteint d'une maladie incurable : Saint-Jacques peut contenir trois cent soixante-seize lits. Les soins médicaux sont administrés par deux médecins et deux chirurgiens en chef, deux substituts, deux assistants et quinze élèves attachés à l'hôpital. Suivant l'usage, autrefois général en Europe, tous ces hommes de l'art portent un costume particulier. Le surtout rouge, couleur ordinaire des chirurgiens, est pour les étudiants ; le blanc, pour les médecins.

Pour faire accepter au malade ces remèdes, quelquefois bien amers, pour le consoler, pour remuer sa couche douloureuse, et l'entourer d'attentions délicates, nous trouvâmes des religieuses hospitalières, auxquelles viennent se joindre souvent les dames romaines de la plus haute distinction. Une commission indépendante, com-

posée d'un prélat, d'un ecclésiastique et d'un laïque, dirige l'hôpital; un prieur surveille la discipline : voilà pour le matériel. Quatre chapelains administrent les secours spirituels aux malades, visités en outre par de charitables prêtres et de pieux laïques. De leur côté, les dames qui viennent servir et consoler les femmes infirmes s'efforcent de les ramener à une vie chrétienne : elles réussissent souvent. Terminons ce qui regarde les soins spirituels par cette touchante parole d'un historien : « Heureux, dit-il, les pauvres qui finissent leurs jours à Saint-Jacques; d'abondantes prières leur sont assurées après leur mort[1]. »

A la tête de ses bienfaiteurs, l'hôpital vous montre deux cardinaux et un pape dont les noms bénis vivront à jamais dans le cœur des pauvres. En 1338, le cardinal Jacques Colonna s'aperçut que les malades couverts d'ulcères et de plaies étaient, à cause de la laideur et de la longueur de leurs maux, rejetés des hospices. Touché de pitié, il ordonna, dans son testament, qu'un asile leur fût ouvert: on éleva donc Saint-Jacques surnommé *in Augusta*, à raison du voisinage du mausolée d'Auguste. Digne émule de l'illustre fondateur, le cardinal Salviati, qui vécut au dix-septième siècle, embellit l'hôpital et le dota de revenus considérables. Enfin, l'excellent Pie VII y joignit l'école de clinique chirurgicale pour les hommes et les femmes. Si vous ajoutez une bonne pharmacie, avec laboratoire et jardin, une bibliothèque à l'usage des étudiants, un vaste amphithéâtre, une chambre d'opérations et de bains, vous aurez une idée de cet important hôpital[2]?

Faisant un pas de plus dans le chemin de la douleur

[1] Constanzi, t. I, p. 75.
[2] Morich., p. 35.

19.

et de la charité, nous gagnâmes le Trastévère pour visiter l'hospice de Saint-Gallican. Dans combien de lieux le pauvre malade qui ne peut être reçu nulle part, parce qu'il est atteint d'une maladie contagieuse ou qui demande un traitement spécial, se voit tristement abandonné! A Rome il ne connaît pas cette dure condition; voici un asile créé tout exprès pour lui. Saint-Gallican rappelle deux souvenirs que nous recueillîmes avec bonheur. Au moyen âge, un lépreux français était venu se réfugier au delà de la porte *Angelica*. La curiosité et la compassion lui attirèrent de nombreuses visites. Il recueillit assez d'aumônes pour établir lui-même une petite maladrerie, où ses infortunés compagnons pouvaient trouver des soins et un abri : l'hospice prit le nom de *Lazare*, le lépreux de l'Évangile.

Cependant la lèpre ayant peu à peu disparu, tandis que la gale et la teigne devenaient plus communes, on commença d'y soigner ces maladies. L'éloignement de l'hôpital était un inconvénient ; on le fit disparaître en transportant les malades au Saint-Esprit. Ils y restèrent jusqu'en 1724, que le pape Benoît XIII leur fit bâtir au Trastévère un hospice spécial, l'un des plus beaux de l'Europe. Comme tous les pontifes romains, Benoît XIII, jaloux de conserver de nobles souvenirs, dédia l'hôpital sous l'invocation de saint Gallican, personnage consulaire du quatrième siècle, qui le premier avait ouvert à Ostie un asile pour les voyageurs et les infirmes. L'édifice terminé, on y mit toutes les maladies cutanées.

Nous fûmes reçus par un des chapelains qui eut l'obligeance de nous le faire voir dans le plus grand détail. Saint-Gallican se compose de deux grandes salles placées sur la même ligne, l'une pour les hommes, longue de 360 palmes, l'autre pour les femmes, longue de 240; elles sont

séparées par une église quadrangulaire, dont un côté a une porte sur la rue; les trois autres sont terminés par des autels. De larges fenêtres bien percées, l'une vis-à-vis de l'autre, éclairent et rafraîchissent les salles; à l'extérieur règne un balcon d'où l'on peut facilement ouvrir et fermer les croisées sans déranger les malades. La salle des hommes peut contenir cent vingt lits; celle des femmes quatre-vingt-huit. Des salles, tenues avec une exquise propreté, nous passâmes dans le bel amphithéâtre dont Léon XII enrichit l'établissement. Des préparations anatomiques, six cuves de bains en marbre, une riche pharmacie avec un laboratoire et une chambre d'opération, assurent aux médecins les ressources, et aux malades tous les soins qu'ils peuvent réclamer.

Dans sa prévoyante sollicitude, Benoît XIII a réglé les conditions d'admission. Les malades qui ont à la fois la gale et la teigne, ou la lèpre et la fièvre, sont admis sur-le-champ, quels que soient leur nom, leur pays, leur religion; ceux qui ont des maladies cutanées sans fièvre vont se faire soigner tous les jours, s'ils demeurent à Rome; s'ils viennent du dehors, ils sont reçus avec un ordre des supérieurs : là ne se borne pas la charité romaine. On a remarqué que la teigne naît principalement de la malpropreté de la tête, et se trouve communément chez les enfants de la classe pauvre. Quoiqu'ils n'aient pas toujours la fièvre, on les admet pourtant à l'hospice jusqu'à leur guérison : ils y forment une maison à part.

Tous les matins ils assistent à la messe avec les autres malades; on panse ensuite leurs maux et on les conduit à l'école. Ils ont un réfectoire général, et pour dortoir la magnifique salle de Benoît XIV. Pendant le jour, ils peuvent se promener dans les cours intérieures, et même sortir tous ensemble. Les jeunes filles vivent de même

dans leur quartier. Un conseil de trois membres gouverne l'hôpital, un prieur ecclésiastique dirige la partie des hommes; les femmes sont confiées à des Sœurs hospitalières qui ont leur noviciat dans la maison. Deux chapelains et deux confesseurs sont chargés des soins spirituels : pour ceux du corps, vous avez un médecin en chef, un assistant interne, un chirurgien qui fait les cours d'anatomie, et deux substituts.

5 Février.

Charité romaine pour les malades qui ont besoin de prompts secours. — Hospice de Sainte-Marie de la Consolation, — des *Benfratelli*, — pour les malades chroniques; — pour ceux qui n'ont besoin que de remèdes ou de soins domestiques, les visites et l'aumônerie apostoliques.

Chaque peuple a ses défauts particuliers, le romain comme les autres. La déplorable habitude de se battre au couteau semble naturelle au peuple italien, comme aux autres nations méridionales. J'ai vu un Français et un Romain se quereller pour quelques pièces de monnaie. Dans son impatience, notre compatriote disait : « Je te payerai à coups de bâton. » Le Romain, pâle de colère, lui répondit froidement : « Et moi avec le couteau : *Ed io con coltello.* » Les *gamins,* dans la rue, recourent à cette arme, à propos de tout, et à propos de rien. Prévenir par tous les moyens de semblables excès, et, s'il ne peut les empêcher, en guérir les tristes suites; tel est le devoir d'un bon gouvernement : Rome l'entend ainsi. Nous dirons plus tard ce qu'elle fait pour détruire l'abus que nous signalons; l'ordre de nos courses veut que nous parlions aujourd'hui du remède qu'elle prépare.

Quand vous descendez au Vélabre, on vous montre,

non loin de la roche Tarpéienne, un hôpital où brille l'ordre, la propreté et l'élégance. Si vous en demandez le nom, il vous sera répondu : *C'est l'hôpital de Sainte-Marie de la Consolation*; et vous bénirez le génie catholique, seul capable de donner aux asiles de la douleur des noms si gracieux et si doux. Toutefois l'auguste Vierge ne fait point oublier l'heroïne qui jadis consacra ces lieux par l'exercice de la plus admirable charité. « C'est ici, vous dira l'homme du peuple, qu'une noble matrone, fille de Symmaque, patrice et sénateur romain, avait coutume de donner à manger à douze pauvres : elle s'appelle sainte Galle. Servante des pauvres, elle consacra sa fortune à ses maîtres ; sa maison fut leur maison ; restaurée, agrandie par les pontifes, elle est devenue avec le temps l'hôpital que vous voyez. »

Il est destiné au traitement des blessures, fractures, contusions, et de tous les maux qui exigent les prompts secours de la chirurgie. Partagé en deux salles parallèles, larges, propres et parfaitement aérées, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes, il peut contenir cent cinquante-six lits. Rarement ils sont tous occupés, si ce n'est peut-être au carnaval et en octobre, quand le peuple s'abandonne sans retenue à ses joies toujours folles et trop souvent sanglantes. Chaque jour il se présente des blessés, que l'on soigne gratuitement ; après quoi on les renvoie chez eux, ou bien on leur donne un lit s'il est nécessaire. Dix hommes de l'art, tant chirurgiens que médecins et étudiants, demeurent à l'hôpital, afin que l'application des remèdes ne souffre aucun retard.

Mais, suivant sa louable coutume, la charité romaine s'occupe surtout de la santé de l'âme ; et combien d'armes homicides elle a fait tomber des mains des malheureux, qui n'attendaient peut-être que la guérison de

leurs blessures pour assouvir leur vengeance ! Trois prêtres sont là, nuit et jour, pour assister les malades ; puis, vous voyez arriver de pieuses confréries qui viennent les visiter, les instruire, les réjouir par quelques douceurs. La mort a-t-elle frappé une victime, de bons frères entreront à la nuit tombante dans la chapelle funèbre, enseveliront le corps et le porteront en priant à sa dernière demeure [1].

Une légère distance nous séparait de l'Ile du Tibre ; là nous appelait une nouvelle œuvre non moins belle que les précédentes : c'est l'hôpital tenu par les frères de Saint-Jean de Dieu, connu vulgairement sous le nom de *Benfratelli*. Fondé en 1581, cet établissement se compose de deux salles élevées, bien claires et bien aérées, qui peuvent contenir ensemble soixante-quatorze lits. On y soigne les hommes seuls, atteints de maladies aiguës et médicales. C'est là que sont transportés les pauvres prêtres qui ne peuvent recevoir à domicile les secours nécessaires. Excepté le médecin en chef, qui fait la visite de l'hôpital deux fois par jour, tous les infirmiers sont des religieux qui, alternativement, veillent les malades et les assistent avec une charité extrême. Le supérieur lui-même recherche avec empressement les services les plus bas et donne l'exemple à tous.

Par une perfection, inconnue même de nos ordres français d'ailleurs si dévoués, ces religieux, outre les vœux solennels de chasteté, de pauvreté et d'obéissance, font celui de soigner les malades. Presque tous sont laïques ; quelques-uns seulement reçoivent le sacerdoce, afin de s'appliquer à la guérison des âmes. Frères des pauvres malades, ils partagent leur nourriture : la même

[1] Constanzi, t. I, p. 73.

cuisine sert aux uns et aux autres. Afin que les malades boivent l'eau la plus pure, on va chaque jour chercher celle de la fontaine Trevi, appelée virginale, et déjà reconnue la meilleure du temps des Romains. Je ne dois pas oublier que la France entretient, à l'hôpital des Benfratelli, deux lits pour de pauvres Français : la dépense est d'un franc treize centimes par jour.

Que la douleur, prompte comme le vautour, attaque le fils d'Adam avec la rapidité de l'éclair, Rome ne sera pas prise au dépourvu : Sainte-Marie de la Consolation en est la preuve. Que la maladie, semblable au serpent du désert, enlace l'homme de ses nombreux replis, et ne le conduise au trépas qu'après de longues et cruelles étreintes, Rome trouvera encore les moyens de lui arracher ou du moins de consoler ses victimes. Bien que la plupart des hôpitaux reçoivent les maladies chroniques, néanmoins le manque d'un lieu spécial pour les soigner a fait naître l'heureuse idée d'établir à Rome des Sœurs de la charité.

L'ordre se compose de femmes veuves, mariées ou filles, de condition honnête, et au-dessus de quarante ans. Les paroisses où elles sont établies agissent séparément, mais en cas de besoin elles se soutiennent les unes les autres par des prêts réciproques de personnes et d'argent. Le curé est le premier supérieur et a le titre de directeur; la prieure est la première entre toutes les religieuses. Dès qu'il y a dans une paroisse un malade chronique, par exemple, un apoplectique ou tout autre, le curé en avertit les Sœurs, qui vont le visiter deux fois par semaine, lui donnent une demi-livre de viande par jour, payent le médecin, les remèdes et le chirurgien, fournissent le lit et les linges nécessaires, enfin ne le quittent qu'après la mort ou la guérison.

On ne saurait dire avec quelle ardente charité ces bonnes Sœurs assistent les infirmes, les servant jour et nuit, s'il le faut. Que diraient les Fabius et les Scipions, si, reparaissant dans Rome, ils voyaient leurs épouses et leurs filles devenues les servantes de ces pauvres que leur orgueil daignait à peine regarder, et que trop souvent leur cruauté envoyait mourir de faim dans l'Ile du Tibre? Douteraient-ils de la bonté, et par conséquent de la divinité de la religion, qui a produit un pareil changement dans les mœurs de l'univers?

Les ressources de la société se composent de contributions mensuelles ou annuelles. Chaque paroisse a sa caisse spéciale; mais elle vient dans l'occasion au secours des autres. Plaise à Dieu que les anges de la charité deviennent assez nombreux pour se répandre dans les cinquante-quatre paroisses de Rome [1] !

Il est une autre maladie souvent chronique et trop souvent incurable, dont le traitement exige des soins particuliers : je veux parler de la démence. De toutes les capitales, Rome est celle où la folie fait le moins de victimes; j'en ai indiqué la cause. Toutefois, sur ce point comme sur les autres, elle s'est montrée généreusement prévoyante, et nous voulûmes voir son œuvre. Arrivés à la *Longara*, nous entrâmes dans l'hôpital de *Sainte-Marie de la Pitié, des pauvres fous*. Voilà encore un de ces noms qui révèlent éloquemment le cœur maternel de Rome chrétienne.

L'hospice date de 1548, et je ne connais pas de ville en Europe qui en ait eu avant cette époque. Celui de Rome fut fondé par trois Espagnols, Fernando Ruiz, Diégo et Angelo Bruno. Il semble, par conséquent,

[1] *Morich.*, p. 83.

qu'on peut en faire honneur à saint Jean de Dieu, Espagnol lui-même, et dont la charité envers les aliénés avait d'abord attiré la compassion de ses compatriotes sur cette classe d'infortunés. Quoi qu'il en soit, le cardinal Quera, Espagnol, fut le premier protecteur de l'hospice de Rome, et saint Charles Borromée le magnifique bienfaiteur. Les bâtiments se composent de deux cours quadrangulaires, autour desquelles, dans les étages supérieurs, sont les dortoirs, et au rez-de-chaussée les réfectoires, la cuisine, les bains et la chapelle.

On admet gratuitement les pauvres de Rome ; ceux qui appartiennent aux autres communes y sont entretenus par elles, moyennant une pension annuelle de cent écus. La nourriture est très-bonne et le traitement très-doux : la camisole et les lits de force sont les seuls moyens opposés à la violence des furieux. Sainte-Marie de la Pitié compte environ 370 aliénés ; comme dans le reste de l'Europe, les femmes y sont dans une proportion inférieure à celle des hommes. Cette observation, jointe à beaucoup d'autres, établit que l'excès des passions, les ambitions trompées et surtout l'affaiblissement de la foi, sont les causes principales de l'augmentation générale de la folie. Sur cent cas de démence, quatre-vingts sont dus au dérèglement des passions. *Moins il y a de foi chez un peuple, plus il y a de fous* ; telle est la formule qui résume toutes les recherches de la science : avis aux gouvernements, aux familles, aux individus.

Nous avons vu ce que la charité fait pour le malade admis dans les hôpitaux. Mais combien d'infortunés pour qui l'éloignement de leur famille, l'absence de leur demeure si chétive qu'elle soit, devient un tourment insupportable ! combien d'autres encore qui, environnés de soins attentifs, n'ont besoin que de médicaments !

Bonne et tendre comme une mère, Rome respecte les affections du pauvre. Les remèdes nécessaires lui seront envoyés dans sa maison, et il aura la consolation de guérir ou de mourir au milieu des siens. Cette attention délicate de la charité romaine se personnifie dans l'excellent pontife Innocent XII. C'est lui qui le premier donna à l'Aumônerie apostolique son existence actuelle. Admirable institution ! qui étend ses bienfaits sur la cité tout entière, partagée en onze sections nommées *visites*.

Chaque visite embrasse deux, trois, quatre ou cinq paroisses. Onze ecclésiastiques, vénérables par leurs vertus et par leur charité, président les visites et se nomment *visiteurs*. Chacune d'elles a son médecin et son chirurgien ; de plus, un médecin inspecteur vient souvent contrôler les actes de ses collègues et la qualité des remèdes. Trois chirurgiens lithotomistes et dix pharmaciens complètent le personnel et les dépendances de l'œuvre. Quand un malade réclame les soins de l'Aumônerie, il en fait prévenir son curé, qui envoie un billet d'avis à la pharmacie. Le médecin y passe tous les matins, trouve le billet avec l'adresse du malade, et va le visiter.

Si la maladie a un caractère trop grave pour être soignée à domicile, ou si l'infirme manque de l'entourage nécessaire, on le porte, aux frais de l'Aumônerie, dans un hospice. Ordinairement on soigne ainsi, chez elles, les personnes qui appartiennent à des familles distinguées, mais pauvres, qui rougiraient d'être confondues avec le peuple, dans la salle publique d'un hôpital; c'est un nouveau trait de délicatesse de la charité romaine. Le suivant prouve sa générosité : quelques châteaux et petites villes des environs de Rome ont leurs hôpitaux particuliers ; si, dans les lieux où ils manquent, ainsi que les

secours nécessaires, il se trouve un malade, l'Aumônerie le fait transporter aux hospices de Rome : la Daterie apostolique consacre à cette bonne œuvre environ sept mille écus par an.

6 Février.

Charité romaine pour le convalescent,—pour le pauvre guéri.—Travaux publics.—Secours particuliers.—Aumônerie apostolique.

Pendant les trois premiers siècles, on put suivre la religion chrétienne à la trace de son sang et la distinguer ainsi des sectes étrangères. Aujourd'hui on peut encore la reconnaître au caractère incommunicable de ses œuvres. Depuis huit jours nous la suivions dans la grande Rome, à la trace de ses bienfaits, et notre course n'était pas finie. Les soins maternels, dont la charité entoure l'homme au berceau et sur son lit de douleur, nous étaient connus; mais si le pauvre malade revient à la santé, sera-t-il jeté dans la rue et abandonné à lui-même aussitôt que ses forces, imparfaitement rétablies, lui permettront de regagner sa demeure? Il en est ainsi chez la plupart des nations civilisées; Rome tient une autre conduite. Il est vrai, le malade est en convalescence; mais il est encore faible, il ne peut encore gagner son pain du jour, et un travail trop prompt peut amener de fâcheuses rechutes : le temps, une nourriture saine et abondante, un air pur, peuvent seuls lui rendre sa vigueur primitive.

« Et voilà, dit M. de Tournon, que la charité romaine, qui, d'une main si libérale, crée des établissements où les malades trouvent des secours, complète son œuvre par une fondation que doivent envier toutes

nos grandes villes. Sur les bords du Tibre s'élève un vaste et beau bâtiment destiné aux convalescents, c'est-à-dire à ceux qui, dans les hôpitaux, ont atteint le moment où les remèdes sont inutiles, et pour qui un air pur, une nourriture saine, l'absence des travaux et des soucis domestiques, sont les uniques soins. Le convalescent, reçu dans la maison *della Santissima Trinità de Pellegrini*, loin des images funèbres qui, dans les hôpitaux, assiégeaient son lit, ouvre son cœur à l'espérance et à la joie, et peu après la société le retrouve dans un état de santé affermi et prêt à lui être utile [1]. »

C'est un saint qui le premier eut la pensée de cet établissement. Touché de compassion, en voyant sortir des hôpitaux des hommes à peine relevés de maladie, exténués, languissants, privés encore des forces nécessaires au travail, saint Philippe de Néri se mit à les recueillir dans la maison que lui donna généreusement la noble dame Héléna Orsini, aux Thermes d'Agrippine. Il les gardait jusqu'à ce qu'ils eussent repris leurs forces et qu'ils fussent capables de travail : cela se passait en 1551. La libéralité des souverains pontifes agrandit tellement la maison primitive, qu'elle est devenue le magnifique hospice des pèlerins et des convalescents.

Lors donc qu'un malade doit être congédié de l'hôpital, voici venir un carrosse qui s'arrête sur le seuil. Le malade y monte, et comme un grand personnage on conduit cet enfant de la charité dans une superbe demeure. Tous les hôpitaux de Rome ont une voiture semblable, destinée au même usage. Ces malades sont reçus avec empressement par les confrères, et on les garde

[1] *Études statistiques*, t. II, p. 118.

tant qu'ils ne sont pas encore entièrement rétablis. Leur nourriture consiste, le matin, en un bouillon et une once et demie de pain ; au dîner, un potage, dix onces de pain, six de viande, une *feuillette* de vin et des fruits ; au souper, un potage, trois onces de viande, six de pain, une salade, une demi-feuillette de vin.

Un médecin visite chaque jour l'établissement : si le convalescent éprouve une rechute, on le transporte de nouveau à l'hôpital, ou bien on le conserve à l'hospice quand il n'est pas en état de supporter le trajet. Le nombre moyen des convalescents est d'environ soixante-dix[1]. Je ne donnerai point ici la description de l'hôpital ; je la réserve pour le jour où nous viendrons faire notre visite aux pèlerins.

Voilà donc le malade parfaitement guéri ; il peut, avec confiance, rentrer dans sa famille. Mais pour vivre, il lui faut du travail, et qui sait s'il en trouvera ? La charité n'a pas voulu lui laisser cette cruelle inquiétude. Intelligente, autant que généreuse, Rome a compris, et peut-être la première, que l'aumône la plus utile au pauvre valide est celle du travail. De cette maxime, si chère aux économistes modernes, voyez quelle magnifique application dans la cité des pontifes ! En fait de travaux publics, Rome chrétienne rivalise avec les capitales de l'Europe, ou plutôt elle les surpasse toutes. Les papes ont entrepris des ouvrages séculaires, non-seulement pour répandre sur la ville la gloire et la splendeur, mais aussi pour offrir aux pauvres inoccupés un moyen de profit et de soulagement. Tel fut, en particulier, le but de Sixte V, d'Innocent XII, de Pie VI, de Pie VII, dans leurs immortelles entreprises. Quoique

[1] Morich., p. 80.

pauvre, Grégoire XVI consacre à cet objet une somme annuelle de 32,293 écus [1].

Les ouvriers sont ordinairement au nombre de six cents ; on leur donne par jour douze baioques et un pain. Afin d'empêcher l'inconduite ou la paresse, on congédie celui qui manque trois fois de suite. L'administration se compose de deux inspecteurs, de huit surveillants, de trente-deux caporaux, de quelques greffiers et gardiens, qui tous, excepté les inspecteurs, sont pris parmi les ouvriers eux-mêmes.

Pendant notre séjour à Rome, les pauvres étaient occupés aux fouilles du Forum ; les vieillards désherbaient la voie Sacrée ou curaient les fossés du Palatin ; d'autres étaient employés à la bâtisse de Saint-Paul hors des Murs, et une soixantaine environ aux forges de Tivoli. Il est bon de remarquer que tous les travaux publics de conservation, de déblayement et de constructions romaines, profitent à l'Europe entière. Chaque année des milliers de savants et d'artistes viennent les étudier ; et si une chose étonne, c'est qu'un petit nombre seulement songent à bénir la main, deux fois bienfaisante, qui accomplit ces utiles ouvrages.

Malgré sa bonne volonté, il se peut que l'ouvrier ne puisse par son labeur subvenir aux besoins de sa famille. La charité romaine vient alors à son aide, et résout de la manière la plus libérale le redoutable problème des sociétés modernes : l'abondance des uns supplée dans de justes limites à l'indigence des autres. Il serait trop long de nommer en détail toutes les œuvres charitables qui ont pour objet les secours à domicile. Je dirai seulement qu'à la personne du souverain pontife est attaché un

[1] Morich., 17 et 174.

prélat chargé de distribuer les aumônes du père commun.

L'institution d'un aumônier secret, *elemosiniere secreto*, du pape, remonte au septième siècle, sous le pontificat de Conon. L'exemple du Saint-Père fut imité par les rois et les princes chrétiens ; mais Rome a la gloire de l'initiative. L'aumônier apostolique habite le Vatican, où se trouvent son secrétariat, ses archives et ses comptes. Membre intime de la famille pontificale, il accompagne toujours le Saint-Père, soit dans les stations solennelles de la ville, soit dans les voyages hors de Rome ; car il est le canal obligé de ses innombrables aumônes.

Cinq cents écus par mois sont distribués par l'aumônier en dons manuels, selon la volonté du pape, et le plus souvent sur un rescrit du Saint-Père lui-même. Je ne parle pas ici des secours donnés pour l'éducation des enfants. Dans les jours plus prospères, il accordait aussi de nombreuses pensions mensuelles. Ces pensions se faisaient, de préférence, aux pauvres honteux, aux institutions de charité et aux monastères. Le 2 février, jour anniversaire du couronnement de Grégoire XVI, nous vîmes dans la grande cour du Belvédère, au Vatican, monseigneur l'aumônier entouré d'une foule de pauvres : ce spectacle nous rappelait Saint-Laurent et la maison de Sainte-Cyriaque.

Les hommes étaient d'un côté, les femmes de l'autre ; chaque pauvre recevait un demi-paul, ce qui s'appelle l'aumône *del grosso* : la première année du pontificat on donne un paul entier par tête. Naguère, une aumône, dite *del testone* ou des trois pauls, était accordée les jours de Pâques et de Noël : paternelle attention des vicaires de Jésus-Christ, qui voulaient faire passer gaiement au peuple ces saints jours de fête ! l'abaissement

des revenus pontificaux en a fait cesser l'usage. Il en est un autre qui subsiste encore, et qui a le même principe. Trois fois l'an, à Pâques, à Noël et le jour du couronnement du pape, l'aumônier donne un paul à tous les détenus de la prison *Innocentienne*, aux jeunes gens de la maison de correction, aux femmes du pénitencier de Saint-Michel, et aux prisonniers pour dettes du Capitole.

Citons encore un usage séculaire et bien touchant que le malheur des temps a fait supprimer, du moins en partie. A l'imitation de Notre-Seigneur qui avait nourri et servi à table ses douze Apôtres, les papes, depuis saint Grégoire le Grand, faisaient chaque jour dîner douze pauvres dans leur palais et les servaient de leurs propres mains, lorqu'ils n'étaient pas empêchés : Léon XII a donné bien des fois ce touchant exemple. Aujourd'hui la table est supprimée ; mais on donne chaque jour à douze pauvres une somme équivalente afin qu'ils puissent la partager avec leurs familles[1].

7 Février.

Anecdote. — Autres charités pour le pauvre : visites à domicile. — Commission des subsides. — Prêt d'argent au pauvre. — Soin de ses petites économies. — Loterie. — Défense de ses intérêts temporels. — Confrérie de Saint-Yves.

En reprenant notre visite de Rome charitable, nous descendîmes au Corso. De vieux livres étalés devant le modeste magasin d'un bouquiniste attirèrent un instant notre curiosité : je mis la main sur un *Macrobe*. Quelle bonne fortune ! et je m'empressai de chercher le fameux

[1] CONSTANZI, t. I, p. 21 et 27. — MORICH., p. 177.

mot attribué à l'empereur Auguste, sur le massacre des Innocents. Ce mot est d'une grande importance, puisqu'il constate, par le témoignage de l'histoire profane, un fait chrétien d'une haute valeur. Donc, à la page 159 livre second, des *Saturnales*, je lus : « Auguste ayant appris que parmi les enfants au-dessous de deux ans mis à mort dans la Syrie par ordre d'Hérode, roi des Juifs, ce prince avait fait mourir son propre fils, il s'écria : « Il vaut mieux être le porc d'Hérode que son fils[1]. » Voilà qui est clair.

A Rome, comme ailleurs, les pauvres qui tendent la main dans la rue ne sont pas toujours les plus à plaindre. En outre, donner une pièce de monnaie suffit rarement pour soulager le malheureux, car l'homme ne vit pas seulement de pain. Mais que le riche s'abaisse vers le pauvre, entre dans son chétif galetas, s'identifie avec sa position, lui laisse, avec le pain matériel, de bonnes et douces paroles qui relèvent son courage, telle est la véritable aumône, celle qui caractérise essentiellement la charité catholique.

Rome l'a compris, et la *Commission des subsides* s'acquitte de tous ces devoirs avec intelligence et activité. Établie sous les derniers pontifes, elle se compose d'un cardinal président et de quinze membres nommés par le Saint-Père. Leurs fonctions durent six années seulement, parce qu'on a pensé qu'au bout de ce temps leur zèle

[1] Cum audisset Augustus inter pueros quos in Syria Herodes rex Judæorum intra bimatum jussit interfici, filium quoque ejus occisum, ait : Melius est Herodis porcum esse quam filium. — Dans son *Historia familiæ sacræ*, Sandini prétend qu'il s'agit d'Antipater, mis à mort par son père à la suite d'une conjuration ; mais les raisons de cet auteur me paraissent faciles à réfuter.

pourrait se ralentir. La ville est divisée en douze *régions* ; chaque région se subdivise en paroisses, et un nombre correspondant de congrégations *régionnaires* ou paroissiales répartit les aumônes : les membres de ces dernières demeurent trois ans en charge.

La commission se réunit une fois par mois chez le cardinal président ; une fois par mois aussi se réunissent les congrégations paroissiales dans lesquelles on discute les demandes des pauvres de la paroisse. Deux députés vont les visiter dans leurs maisons, vérifient leurs assertions, constatent leurs besoins et proposent la nature, le montant et la durée du secours nécessaire ; la commission supérieure fait ensuite l'allocation demandée. Les visiteurs s'occupent aussi avec soin de rechercher l'état moral des pauvres, s'enquièrent de leur conduite, des causes de leur misère et des moyens d'y porter remède.

Les secours accordés se composent ordinairement de vêtements, de fournitures de lits, de linge et d'outils de différents métiers. Tous ces objets sont fabriqués dans l'hospice des Thermes, marqués d'un signe particulier, et ne peuvent être vendus sous peine de dix jours de prison. La charitable commission répand annuellement cent soixante-douze mille cent quarante-cinq écus, fournis par la chambre apostolique [1].

En lisant ces détails, il est bien difficile de ne pas reconnaître le type essentiel de notre admirable *Société de Saint-Vincent de Paul*. Sur ce point comme sur les autres, Rome a donc encore la gloire de l'initiative.

Sans être réduit à la mendicité, le pauvre ouvrier a souvent besoin d'argent, soit pour commencer quel-

[1] Morich., p. 181.

que petite entreprise, soit pour acheter les matières qu'il met en œuvre, ou même les outils qu'il emploie. Ici encore, la charité romaine s'est présentée la première au-devant de cette nécessité : les États pontificaux ont vu naître les monts-de-piétié, dont la gloire revient tout entière au père Barnabé de Terni.

C'était au commencement du quinzième siècle ; le bon religieux, prêchant à Pérouse, ne pouvait retenir ses larmes en voyant les énormes intérêts extorqués aux pauvres par les usuriers, et surtout par les Juifs[1]. On ne prêtait pas à moins de 80 ou 70 pour cent. Son zèle ne lui laissa de repos qu'après avoir engagé quelques riches charitables à former une caisse de prêts pour les nécessiteux, moyennant un léger intérêt destiné au payement des employés. La chose réussit merveilleusement, et cette caisse se nomma *mont-de-piété*.

Aussi, concert unanime de bénédictions de la part du pauvre peuple ; explosion formidable d'injures, d'accusations, de réclamations, de calomnies de la part des agioteurs. Heureusement que les petits et les faibles avaient alors un appui dans la papauté. Les souverains pontifes imposèrent silence aux détracteurs, approuvèrent l'institution, et frappèrent de censures quiconque en parlerait mal. Au nombre de ces bienfaiteurs du peuple, citons entre autres, Paul II, Sixte IV, Innocent VIII, Jules II et Léon X. En lisant les sages et paternelles prescriptions des pontifes, on ne peut douter qu'il y ait dans

[1] Montes Pietatis... ut ad ipsa tanquam ad montem confidenter refugere possint indigentes, et ea in promptu sint ad mutuandum sub pignoris cautione ipsis indigentibus, et occurrendum usuris, quas pro sua indigentia usurariis præsertim Judæis solvere cogebantur. FERRARIS, t. V.

l'histoire une page qui fasse plus d'honneur à la charité romaine [1].

Un mont-de-piété ne tarda pas à être établi dans Rome, et les cardinaux, protecteurs de l'ordre des Frères Mineurs, le furent aussi de leur œuvre. Entre ces princes de l'Église on doit nommer, par reconnaissance, saint Charles Borromée, qui fit de persévérants efforts pour la prospérité de l'institution. Clément VIII, voyant le nombre croissant des dépôts, acheta, pour les recevoir, trois grands palais, dont la réunion forme aujourd'hui le local du Mont-de-Piété ; nous le visitâmes avec admiration. La chapelle, destinée aux exercices religieux de la confrérie, resplendit de marbres rares et de sculptures précieuses : tout l'édifice est fraîchement restauré. Nous apprîmes que le Saint-Père, Grégoire XVI, venait de donner au Saint-Mont une preuve de sympathie et de lui laisser un souvenir de sa générosité envers les pauvres, en ordonnant, à ses frais, la restitution gratuite de beaucoup de gages. Dans les temps les plus prospères de l'œuvre les gages se conservaient dix-huit mois gratuitement, jusqu'à concurrence de 30 écus. Depuis les secousses politiques, le gage d'un an se reçoit et se renouvelle seul gratuitement, quand le prêt n'excède pas 13 écus.

Deux choses distinguent le mont-de-piété à Rome : la première est l'établissement d'une salle particulière où l'on reçoit uniquement l'or, l'argent, les bijoux d'une valeur plus forte que quatre écus. La facilité offerte aux déposants et la réserve dont on use à leur égard, spécialement dans cette *garde*, où viennent souvent, poussées par le besoin, des personnes fort honnêtes, est un nouvel exemple de délicatesse de la charité romaine. La se-

[1] *Voyez* entre autres FERRARIS, *Bibliotheca*, etc., art. *Montes Pietatis*.

conde, c'est l'établissement de *monts* supplémentaires dans les différents quartiers de la ville. Ils sont destinés, par le mont-de-piété lui-même, à recevoir provisoirement les gages jusqu'à la valeur de quatre écus, afin que les pauvres puissent trouver un secours instantané à toutes les heures, et surtout les jours de fête quand l'établissement principal est fermé.

Si le mont-de-piété offre au pauvre le moyen de se soustraire aux ravages de l'usure, il lui fournit, avec trop de facilité peut-être, des fonds qu'il peut perdre en débauches et en folies. Pour compenser les vices de cette institution, ou plutôt pour la compléter, on a établi à Rome une caisse d'épargne. Ainsi, le pauvre, l'artisan, l'honnête ouvrier, trouvent dans la prévoyante cité la précieuse ressource de se procurer de l'argent pour leurs besoins, et le moyen assuré de conserver utilement le fruit de leurs économies.

Néanmoins, le peuple est toujours un enfant. Malgré l'active sollicitude avec laquelle on veille sur ses intérêts, la tentation du jeu peut l'entraîner dans des pertes ruineuses et le compromettre lui et sa famille. On sait combien la loterie, surtout, a d'attrait pour les pauvres. Autorisée à Rome par Innocent XIII, la loterie fut abolie par Benoît XIII. Son successeur, Benoît XIV, voyant son peuple, passionné pour ce jeu de hasard, courir dans tous les États limitrophes où il existait et déplacer ainsi les capitaux, en revint à le tolérer.

Mais il obligea le fisc à donner aux gagnants un surcroît de 80 pour 100, et à reverser sur les pauvres tous les profits du jeu, déduction faite des dépenses qu'il entraîne. Ainsi, la loterie de Rome répand 30,000 écus par an en aumônes manuelles ; 15,000 en autres aumônes, et 3,500 écus en dot à de pauvres jeunes filles, comme

nous l'avons dit plus haut. Telle est l'habile combinaison en vertu de laquelle la loterie de Rome guérit d'une main les blessures qu'elle peut faire de l'autre. Connaissez-vous un moyen plus ingénieux de tirer le bien d'un mal nécessaire ?

Protégé contre ses propres passions, il ne reste plus qu'à mettre le pauvre à couvert de l'injustice d'autrui. Si le riche a un procès, ou il se défend lui-même, ou il trouve facilement des avocats ; mais le petit et le faible, trop peu éclairé pour plaider sa cause, ou trop pauvre pour trouver une voix qui veuille lui prêter son appui, se voit exposé sans défense à une ruine complète : Rome est venue à son aide. Dès le commencement du seizième siècle, il se forma une société de gens de robe, avocats ou prélats des tribunaux et même de la Rote.

Elle s'assemble chaque dimanche dans l'église de Saint-Charles, où elle a son oratoire particulier. Après avoir accompli ses exercices pieux, elle se retire dans une salle voisine pour examiner les causes civiles dans lesquelles les pauvres se trouvent engagés : le droit reconnu elle prend gratuitement leur défense. L'archiconfrérie de *Saint-Yves* n'excepte aucun pauvre de son patronage, quel que soit son pays : nouvelle preuve que la charité romaine a toujours aspiré à être catholique.

La Confrérie se compose d'un cardinal protecteur, d'un prélat membre de la magistrature de Rome, nommé préfet, et d'associés tous hommes de loi, Le pauvre qui réclame son appui adresse directement sa supplique au cardinal protecteur, qui l'envoie à quelqu'un des légistes de la société. Celui-ci examine les certificats d'indigence et les allégations présentées comme preuve de son droit par le demandeur ; puis quand ces deux conditions de justice et de misère se trouvent réunies, la Confrérie se

charge de la cause, et l'un des frères présente la défense.

Or, le pauvre est éloquemment soutenu, car la Confrérie a toujours vu parmi ses membres de célèbres personnages. Aujourd'hui encore elle est fière d'avoir compté dans ses rangs l'illustre Benoît XIV, quand il n'était encore que l'avocat Lambertini. De leur côté, les souverains pontifes n'ont cessé d'encourager cette association éminemment chrétienne. Benoît XIII lui accorda le privilége de pouvoir faire décorer de la prélature romaine l'homme de loi qu'il lui plaît de choisir.

8 Février.

Carnaval. — Charité romaine pour le pauvre sans abri. — Visite à Sainte-Galle et à Saint-Louis.

Il était près de midi lorsque nous sortîmes pour continuer notre itinéraire ; mais le carnaval était dans la rue, et force nous fut de battre en retraite. Or, les plus graves historiens de l'antiquité ont décrit les joies du peuple-roi, et nous devons les en remercier ; car les plaisirs des peuples ont aussi leur enseignement. Telle sera mon excuse, si je parle du carnaval dans la Rome moderne.

Dignes héritiers des fils de Romulus, les Romains d'aujourd'hui sont encore fous de spectacles ; le carnaval en particulier semble leur tourner la tête. A cette fête burlesque, ils mettent une importance parfaitement comique, et leur enthousiasme se traduit par un proverbe fort connu. Pour marquer les grandes époques de l'année, ils disent : *Il santo Natale, la Pasqua e il santissimo carnevale*. A l'approche du carnaval la loterie ne peut suffire aux demandes de billets ; le mont-de-piété regorge d'objets souvent de première nécessité, que les pauvres y déposent en gage de l'argent dont ils ont be-

soin. Les cours publics sont fermés ; les magasins du *Corso* ne vendent plus, ils se transforment en tribunes et en galeries pour les spectateurs : toute la ville est en fête.

L'ouverture du carnaval est annoncée par la grosse cloche du Capitole, qui ne sonne que pour cette circonstance et pour la mort du Pape ! C'est à midi précis qu'elle se fait entendre. Alors le sénateur de Rome, en grand manteau de soie brodé d'or, accompagné de gardes et de pages richement vêtus, descend la célèbre colline, dans une voiture étincelante de glaces et de dorures : il parcourt le *Corso* d'une extrémité à l'autre. Sa présence avertit le bon peuple qu'il peut commencer. A peine la voiture sénatoriale a-t-elle quitté la rue, qu'un coup de canon donne le signal de la fête. En un clin d'œil le *Corso* se remplit de deux files continues d'équipages qui circulent lentement, et dont le double mouvement d'aller et de retour forme une chaîne mobile de la place du Peuple à la place de Venise. Jusqu'aux derniers étages, les croisées et les balcons, richement tendus d'étoffes rouges, sont garnis de spectateurs qui lancent à l'envi des *confetti* sur les équipages.

Les *confetti* sont des espèces de bonbons en farine, de la grosseur d'un pois ou d'une petite noisette, et qui se cassent en tombant. Il pleut ausi des fleurs et des petits morceaux de chocolat de la même grosseur que les *confetti*. Princes ou princesses, personne n'est épargné. Pour se garantir de la grêle dont ils sont assaillis, les promeneurs se couvrent le visage d'un masque en fil de fer ; mais rien ne protége leurs habits, qui sont, après quelques minutes, blancs comme ceux des meuniers. De leur côté, les équipages se munissent de grands paniers

remplis des innocents projectiles, et ripostent de leur mieux.

Au milieu des voitures circulent, gambadent, dansent, chantent, improvisent, des myriades de masques de toutes les formes et de toutes les couleurs. Sur les deux trottoirs se presse une foule compacte, qui dévore des yeux le comique spectacle, qui se passionne, qui frémit, qui éclate en bravos et en éclats de rire, et qui semble ivre de joie. Placés nous-mêmes au balcon isolé d'un troisième étage, nous ne pûmes maîtriser notre hilarité, à la vue de certaines scènes d'une bizarrerie achevée.

La première de ces singularités, ou *excentricités*, comme parle certain orateur politique, était un improvisateur en costume de troubadour. Placé en jockey derrière une calèche découverte, il chantait ses vers en s'animant avec un tambour de basque. Les lazzi étaient si comiques, si mordants, que toute la foule assemblée autour de la voiture riait à étouffer ; le rire se communiquait aux balcons, et devenait tout à fait homérique.

Parut ensuite un docteur en médecine, vêtu comme Sangrado, la tête couverte d'un chapeau noir, à la Robinson, d'un mètre de hauteur ; le corps enveloppé d'une large robe noire retenue par une ceinture, et le nez orné d'une paire de lunettes dont chaque verre avait la largeur d'une assiette. A côté du docteur marchaient ses aides et ses domestiques. Les premiers chargés du grimoire, faisaient faire place à leur maître ; les seconds tenaient élevé au-dessus de leur tête certain instrument qui par ses dimensions colossales ressemblait beaucoup moins à ses pareils qu'à une cheminée de bateau à vapeur. Des huées et des quolibets, d'ailleurs fort innocents, signalaient sur toute la route le passage du disciple d'Hippocrate.

Des manifestations d'un autre ordre accueillaient un gracieux personnage, qui s'en allait en zigzag, s'arrêtant devant les plus larges balcons : c'est ce qu'on appelait dans la foule le jardinier du pape. Armé d'un serpent de bois qui s'allongeait et se repliait à volonté, ce masque portait jusqu'aux seconds étages des bouquets de violettes et de roses printanières. Pour récompense il recevait sur la figure quelques bonnes poignées de *confetti* : cruauté !

Au nombre de ces acteurs en plein vent, figuraient plusieurs élèves de l'Académie de France : ils représentaient une scène de brigands. Voici venir un masque aux proportions herculéennes, la carabine sur l'épaule ; il conduit par la bride un superbe cheval, sur lequel se trouve couché en travers et fortement attaché un noble voyageur, la tête enveloppée d'un linge ensanglanté. Autour du cheval marchent huit brigands armés de carabines et de poignards. Derrière, viennent deux chevaux de bât portant les riches dépouilles du voyageur, que la troupe infernale est censée conduire dans son repaire, au fond de la forêt. De temps en temps vous auriez vu la malheureuse victime faisant mine de vouloir se débarrasser de ses liens ; puis toutes les carabines se dirigeant contre elle, et tous les poignards se levant sur sa poitrine. Telle était la vérité de cette scène, que, si les acteurs n'eussent été de nos compatriotes, on les aurait pris pour des vétérans du métier.

Au reste, pour voir le carnaval, et pour en rire de grand cœur, je n'étais pas en mauvaise compagnie. A ma gauche, était un professeur d'histoire ecclésiastique, prêtre fort respectable sous tous les rapports ; à ma droite, un évêque ! oui, un évêque ; et quel évêque ! pour parler en style de M. Jules Janin, un évêque de l'Océanie,

un apôtre. Pendant que ce peuple de grands enfants folâtrait dans la rue, nous parlions de missions, de sauvages, de propagation de la foi. Notre conversation continuait depuis longtemps, lorsqu'un coup de canon se fit entendre : il avertissait les équipages de se tenir prêts à sortir du *Corso;* et toutes les voitures s'arrêtèrent. Quelques minutes après, un second coup de canon donna le signal de la sortie : en un clin d'œil la rue fut dégagée : les trottoirs seuls restèrent encombrés de piétons. Deux piquets de dragons parcoururent au galop le *Corso* dans toute sa longueur, afin de balayer l'espace pour la course des chevaux.

Sur la place du Peuple on tient sept chevaux sauvages (*barberi*). Ces animaux, parfaitement ornés de rubans, sont couverts de feuilles de papier et de molettes en fer, dont le frôlement et la piqûre les épouvantent et les excitent, en sorte qu'ils volent plutôt qu'ils ne courent. En quelques minutes ils ont traversé Rome, sans qu'on les voie jamais se détourner de leur route ni à droite ni à gauche : le premier arrivé remporte le prix. La course finie, un nouveau coup de canon annonce la fin des divertissements pour ce jour-là. Chacun rentre chez soi ; tous les masques tombent, le déguisement seul peut se conserver.

Et vous voyez tout ce peuple, docile comme un enfant, se soumettre exactement à cette sage prescription : le lendemain la fête recommence et se passe comme la veille. Avant le signal, pas un masque dans les rues ; après l'*Ave Maria,* pas un masque sur les visages. A la vue de cette soumission, ainsi que de l'ordre et de la décence qui régnaient dans la fête, nous ne pûmes nous empêcher de dire : Si c'était à Paris, au lieu de quelques dragons, il faudrait des régiments entiers pour contenir

la foule et prévenir le désordre. Il y aurait probablement des résistances, des querelles, du sang répandu ; ici, rien de tout cela : tant il est vrai que nous ne savons plus nous amuser !

Le dernier jour, à la course des chevaux succède le jeu des *moccoletti :* c'est le bouquet du carnaval. Les *moccoletti* sont de petites bougies que chacun tient à la main : on en compte des myriades, si bien que depuis le pavé de la rue jusqu'aux derniers étages, le *Corso* se trouve illuminé comme par enchantement. Or, c'est à qui éteindra le *moccolo* de son voisin. Tout sert pour cela : des bouquets de fleurs ou des poignées de *confetti,* le chapeau et le mouchoir de poche. Celui-ci le souffle sans façon au nez du porteur ; celui-là grimpe derrière les voitures, et d'un seul coup éteint les *moccoli* de tout l'équipage ; pendant qu'il fait cette niche, un autre lui rend la pareille ; on en voit qui, armés de longues ferluches, vont faire des *razzia* aux balcons, et chaque succès et salué par de bruyants éclats de rire, et par le mot railleur adressé à celui dont le flambeau est éteint : *Senza moccolo ! senza moccolo !*

Or, tout ce peuple s'agitant en sens divers, ces cris de joie, ces rires prolongés, ces milliers de flambeaux éteints, puis rallumés, puis éteints de nouveau pour se rallumer encore, forment bien le spectacle le plus animé et le plus curieux qu'on puisse imaginer. De plaisante qu'elle est, considérée sur un seul point, cette scène devient tout à coup magnifique, lorsque, portant au loin ses regards, le spectateur voit se dérouler devant lui cette immense illumination, dont les mouvements donnent au *Corso* l'air d'un fleuve de feu agité par les vagues. Vers une demi-heure de la nuit, un dernier coup de canon annonce la fin, et tous les *moccoletti* s'éteignent.

Tel est le carnaval de Rome, dont je ne peux rien dire, sinon qu'il est parfaitement beau et parfaitement fou.

Néanmoins, au côté frivole de ces divertissements la religion a su joindre un caractère de gravité qu'on ne retrouve qu'à Rome. Ainsi les vendredis, les dimanches et les fêtes qui se rencontrent pendant le carnaval sont chômés, c'est-à-dire qu'il n'y a ni masques, ni jeux, ni course. Si pour cette raison le carnaval ne peut durer dix jours pleins, l'excédant du prix de course, qui est, je crois, de mille piastres, est donné en aumônes à de pauvres communautés. Le Saint-Père aussi fait son carnaval : chaque matin il vient en ville, se montre à son peuple, et visite quelques maisons religieuses, où il laisse des bénédictions et des bienfaits. A certain jour, il invite les cardinaux et quelques personnes choisies à une loterie tirée en faveur des pauvres dans ses appartements. On voit que Rome n'a rien négligé pour rendre le moins nuisible qu'il se peut des divertissements, dont il serait sans doute périlleux de vouloir abolir l'usage.

J'ajouterai que le matin, en arrivant à Saint-Pierre, nous avions vu une longue procession qui montait les degrés du vestibule. Elle se composait d'une corporation dont les membres, vêtus de longs sacs rouges, étaient précédés d'une croix de 15 pieds de hauteur et d'une grosseur proportionnée. Cette croix de carton, couleur écorce de bois, ronde, noueuse, ressemble tout à fait à deux arbres joints à la hâte pour former un instrument de supplice : on ne peut la voir sans éprouver une impression de terreur, tant elle est propre à frapper les sens.

La procession venait assister à la bénédiction du Saint-Sacrement et aux Quarante-Heures, qui ont lieu pour servir de contre-poids au danger du carnaval. C'est

le Saint-Père lui-même qui vint exposer le Saint-Sacrement. Semblable à Job qui offrait des sacrifices au Seigneur après les innocents festins où ses enfants s'étaient réunis, afin d'expier les fautes dont ils auraient pu se rendre coupables, l'Église, inquiète de la conduite de ses enfants durant ces jours de dissipation et de plaisir, offre à Dieu une victime d'expiation, et ordonne des prières plus longues et plus solennelles. Je ne sais, mais c'est là, ce me semble, une belle harmonie.

Après les *moccoletti*, au lieu de reprendre le chemin de notre hôtel, nous nous dirigeâmes vers un double asile préparé par la charité romaine au pauvre sans abri. Lorsque, à la nuit tombante, vous parcourez certaines rues de Paris ou de Londres, vous voyez déboucher de toutes parts un peuple d'hommes, de femmes et d'enfants en haillons ; puis tout à coup ils disparaissent dans des caves malsaines, dans des bouges immondes. Une litière les attend ; c'est là que pour quelques pence ou quelques sous ils couchent pêle-mêle, jusqu'à ce que le jour rappelle dans les rues ces troupeaux d'êtres dégradés, dont le seul aspect devrait faire rougir les deux capitales qui se proclament les reines de la civilisation. Que Rome présente un spectacle bien différent !

Arrivés au delà du Vélabre, près du portique d'Octavie, nous entendîmes les pas d'un grand nombre d'hommes et d'enfants qui retentissaient sur le pavé de la rue et du carrefour : c'étaient des pauvres. Où allaient-ils ? Ils allaient comme nous à l'hospice de Sainte-Galle. Que je vous dise l'histoire de cette touchante création. Au milieu du dix-septième siècle, le charitable prêtre Marc-Antoine Odelcaschi ouvrit à Sainte-Galle un refuge de nuit pour tous les pauvres sans asile, spécialement en hiver. On voyait ce saint homme, allant lui-même les

chercher dans les rues et les carrefours, les faire monter dans son carrosse et les conduire à son hospice [1].

Il parvint à en recueillir jusqu'à cinq ou six cents, dont il réparait les haillons décousus, raccommodait les chaussures, et auxquels il donnait un lit, du feu et une soupe qu'il leur offrait de ses propres mains; mais son principal but était de les instruire dans les choses de la foi. Innocent X, don Livio et don Baldassare Odelcaschi, tous membres de l'illustre famille si connue à Rome par sa généreuse charité, assurèrent la perpétuité de cette œuvre.

Aujourd'hui, les pauvres trouvent donc à Sainte-Galle un abri pour leur sommeil et un lit composé de supports, de tablettes, d'une paillasse, de draps et de couvertures. En été, on les y reçoit jusqu'à huit heures du soir; en hiver, jusqu'à huit heures et demie. On compte 244 lits distribués en cinq dortoirs : trois sont communs; un autre sert aux maladies de la peau; un cinquième est destiné aux ecclésiastiques : ce dernier est de onze lits. Le refuge est ouvert tant que le pauvre en a besoin.

Nous entrâmes avec ces *membres souffrants du Sauveur*, ou plutôt *avec nos maîtres*, suivant l'évangélique expression de saint Jean l'Aumônier. Plusieurs ecclésiastiques étaient là qui les recevaient avec une grande cordialité. On leur fit prendre place, puis on commença à leur rompre le pain de la charité spirituelle. Un jour, c'est le catéchisme, un autre jour, le chapelet; le samedi, un trait d'histoire relatif à la Sainte Vierge : on les confesse quand il y a lieu. Ces différents exercices,

[1] Egli medesimo si andava cercando per le vie e per le piazze di Roma, e ritrovandone li conduceva in carozza in quest' ospizio. CONST., 209.

accompagnés quelquefois de chants, se prolongent fort avant dans la nuit. Chaque année, on leur donne une petite retraite, et le 3 octobre, jour de la fête de Sainte-Galle, on tire au sort une liste de douze pauvres auxquels on sert un bon dîner.

Cette maternelle charité qui accueille les hommes à Sainte-Galle, nous la retrouvâmes à Saint-Louis, s'exerçant à l'égard des femmes. Ce nouvel hospice, voisin du premier, fut fondé au commencement du dernier siècle par le vénérable père Gallazi de Florence. Il se compose de deux dortoirs, d'une chapelle, d'une salle de récréation et d'un jardin. Les revenus actuels ne permettent pas d'avoir plus de trente lits ; mais le local en contiendrait le double. Les pauvres femmes qui, vers l'*Angelus* du soir, se présentent, sont admises tant qu'il y a place. On exclut seulement les malades, les femmes enceintes, celles affectées de maux cutanés, puisqu'elles ont des refuges spéciaux. Des personnes charitables les reçoivent et les instruisent. Après l'instruction et la prière, on les envoie dans leursl its, composés de paillasses, de draps et de couvertures. Le matin, à peine levées, elles sortent et vont à leurs travaux. Une fois par mois elles entendent toutes la messe et communient dans l'hospice. Ce jour-là, on leur donne un demi-paul par tête (25 cent.) en compensation de ce qu'elles auraient pu gagner pendant ce temps [1].

A la vue de tant de soins, de tant de respect pour le pauvre, jadis si profondément méprisé de la société païenne, et aujourd'hui si mal compris dans nos sociétés matérialistes, les yeux du voyageur se mouillent de douces larmes, et sa mémoire lui rappelle l'oracle du

[1] Constanzi, p. 209. — Morich., p. 134.

Prophète, dont il fait avec bonheur l'application à cette Église romaine, sa mère et le modèle des peuples : *C'est à vous que le pauvre a été confié, et vous serez l'appui de l'orphelin.* Si on éprouve un regret, c'est de penser qu'au delà des Alpes, dans le beau royaume de France, on ne trouve rien de semblable.

9 Février.

Le jour des Cendres. — Chapelle papale. — Charité romaine pour les vieillards, — pour les veuves. — Asile Barberini pour les mourants. — Ministres des infirmes, — pour les morts. — Archiconfréries de la Mort, — du Suffrage. — L'*Ave Maria* des morts.

Nous nous étions endormis dans le carnaval nous nous réveillâmes dans le Carême. A minuit, les cloches de la ville sainte se mirent toutes en branle et annoncèrent solennellement l'ouverture de la grande quarantaine. Je ne sais quelle impression produit cette immense sonnerie, à une heure si inaccoutumée. De graves et saintes pensées vous assiégent, et l'homme même le plus irréfléchi doit avoir peine à s'en défendre. Au premier son des cloches, bals, spectacles, soirées, tout finit, et finit jusqu'à Pâques, du moins les spectacles et les bals. Le jeûne catholique a remplacé les joies folles et les pensées mondaines. Le peuple romain, qui avait pris le carnaval au sérieux, prend aussi le Carême sur le même ton. Dès le matin du mercredi des Cendres, il remplit les églises, et reçoit sur son front la marque solennelle de la pénitence. Tout est calme dans la cité, hier encore si bruyante. Rome a repris sa physionomie de grave et chaste matrone ; on dirait que le carnaval est passé depuis un an.

Nous allâmes nous-même chercher les cendres à la

chapelle Sixtine : et il nous fut donné de les recevoir de la main du souverain Pontife. Si partout la lugubre cérémonie est imposante, nulle part sous le ciel elle ne l'est autant qu'à Saint-Pierre. Le Sacré-Collége, les généraux d'ordre, les ambassadeurs, les prélats romains, les évêques étrangers, vieillards à cheveux blancs ou jeunes hommes, l'élite des nations, garnissaient l'enceinte réservée de la superbe chapelle : le Saint-Père était sur son trône.

Tout à coup il en descend, et je vous laisse à penser quel sentiment doit avoir de lui-même le voyageur obscur, lorsqu'il voit le cardinal, grand pénitencier, s'avancer au-devant du vicaire de Jésus-Christ, et lui dire, en mettant des cendres sur la tête la plus auguste de l'univers : *Souviens-toi, homme, que tu es poussière, et que tu retourneras en poussière* [1] *!* J'avoue qu'après un pareil exemple il en coûte peu de s'humilier. Aussi le souverain Pontife fut à peine remonté sur son trône, que toute l'assemblée vint avec un profond recueillement se prosterner à ses pieds, et recevoir de a main sacrée le signe de la pénitence.

Au sortir de la cérémonie, un de nos amis de Rome voulut bien diriger notre course aux hospices qui nous restaient à visiter. Chemin faisant, la conversation tomba sur le respect pour l'autorité, respect éminemment social, dont nous venions d'avoir un exemple dans la manière dont le Saint-Père reçoit les cendres. « Ces traditions salutaires, ajouta notre guide, se conservent encore dans nos familles : généralement l'autorité paternelle est

[1] Toutefois, en signe de sa dignité suprême, le Saint-Père ne se met point à genoux pour recevoir les cendres, il reste debout.

bien respectée. Entre les parents et les enfants ne règne pas cette familiarité, voisine de l'égalité ; point de tutoiement des enfants aux parents, ni des pères aux mères l'enfant n'embrasse son père ni le matin ni le soir : il se contente de lui baiser la main. » Aussi, quand les Romains voient la manière dont nos Français en usent avec leurs enfants, ils disent tout étonnés : *È un dar troppo confidenza ai figli*. N'auraient-ils pas raison ?

Cependant nous arrivions au but de notre voyage. Avant de toucher à sa dernière heure, alors que ses forces, épuisées par l'âge, ne lui permettent plus de se suffire à lui-même, le pauvre trouve, grâce à la charité romaine, un abri pour sa vieillesse, comme il trouva un berceau pour son enfance, un secours pour sa misère et des remèdes pour ses maladies. Nous l'avons vu à Saint-Michel, à Sainte-Marie des Anges, coulant tranquillement ses vieux jours, entouré de tous les soins du corps et de l'âme : il semble que dans cette longue chaîne de bienfaits il ne manque pas un anneau. Pourtant l'œil maternel de Rome entrevoit une solution de continuité, un besoin auquel je ne sache pas que les autres pays fassent attention.

Trop souvent des femmes du peuple, épouses laborieuses d'honnêtes ouvriers, deviennent veuves avant l'âge. Secondées de leurs maris, elles pourvoyaient à leurs besoins ; seules elles ne le peuvent plus : si elles restent au milieu du monde, combien de dangers les attendent ! Mais comment les en tirer ? Trop jeunes encore, elles ne peuvent être placées dans les hospices des vieillards ; quel moyen de préserver leur vertu et d'assurer leur existence ? Ce grave problème, si intéressant pour les mœurs publiques, Rome l'a résolu. Dans son sein existent de pieuses maisons qui accueillent gratuitement les pauvres veu-

ves, et leur ménagent un asile, sans toutefois leur donner la nourriture, ni le vêtement. Elles y vivent en communauté, avec la liberté de sortir, de travailler comme il leur plaît et de s'occuper comme elles le veulent.

Nous visitâmes d'abord la maison de ce genre, fondée par le charitable médecin Joseph Ghislieri, à Torre del Grillo; elle sert d'habitation à six pauvres veuves. De là, nous dirigeant vers le forum de Trajan, vous vîmes l'asile ouvert par les princes Ruspoli, dans lequel chaque veuve occupe une chambre séparée. Vint ensuite le *Boschetto*, qui sert de demeure à dix pauvres veuves ; puis l'asile paroissial de Saint-Laurent *in Lucina,* dont l'excellent curé nous fit le plus gracieux accueil ; enfin le refuge des princes Barberini, à *Santa-Maria in Via :* c'est le meilleur de Rome, puisque chaque veuve a pour elle seule deux chambres et une cuisine [1].

Enfin la grande catastrophe s'annonce : précédée de la maladie, la mort si cruelle pour tous, si désolante pour le pauvre, vient chercher ses victimes. Mais à Rome la charité la devance ; elle est assise auprès de la couche douloureuse. Son enfant mourra, il le faut bien ; mais il mourra dans les bras de sa mère, entouré de ses caresses et de ses soins. Je ne parlerai pas ici des soins matériels ; grâce au Christianisme, ils sont généralement les mêmes chez toutes les nations civilisées. Quant aux soins spirituels, décisifs, dans ces moments suprêmes, comment dire la tendre sollicitude avec laquelle Rome les prodigue ? Pour n'être pas long, j'omets, et les pieuses confréries des agonisants, et celles qui fréquentent les hôpitaux, et les œuvres particulières, qui ont pour objet d'obtenir aux malades la grâce d'une sainte mort :

[1] CONSTANZI, p. 130. — MORICH., p. 157.

je me borne à signaler l'institution de Saint-Camille de Lellis.

A peine pouvez-vous descendre dans un quartier de Rome sans rencontrer un religieux au maintien grave et modeste. Sur sa longue soutane noire, recouverte d'un manteau de même couleur, se dessinent deux grandes croix rouges; elles sont placées l'une sur le cœur, l'autre sur l'épaule. Ce religieux, vénéré de tous, est un enfant de Saint-Camille de Lellis, autrement un *ministre des infirmes*. A toutes les heures de la nuit et du jour, lui et ses confrères sont aux ordres des malades. La charité les attache à leur lit; et tous les soins corporels et les secours spirituels que le zèle et le dévouement peuvent inspirer, ils les prodiguent aux malades, riches ou pauvres, étrangers ou nationaux.

Que la maladie soit contagieuse, il n'importe; soldats intrépides, ils affronteront le danger et ne quitteront jamais le poste d'honneur qui leur est confié. Par un de ces traits assez communs au moyen âge, mais fort rares aujourd'hui, les ministres des infirmes ajoutent aux vœux ordinaires celui de ne jamais quitter les pestiférés. J'aurai occasion de parler plus tard de leur maison et de leur saint fondateur.

Enfin le pauvre meurt; mais il n'est point abandonné. Voici venir je ne sais combien de pieux confrères qui se disputent l'honneur de lui rendre les derniers devoirs, de laver, d'ensevelir son corps, et de le porter sur leurs épaules au *campo santo*. Mais il meurt dans les champs, au milieu de cette campagne romaine si redoutable, et par sa solitude, et par la *malaria* qu'on y respire : ne craignez pas; comme Tobie à Ninive, la charité bravera tous les dangers. Il faut savoir qu'à l'époque des moissons, de nombreux ouvriers descendent de la Sabine et

viennent offrir leurs bras aux propriétaires des parties cultivées de la campagne romaine : dès que la chaleur se développe, de grands maux les accablent.

Leurs poumons, habitués à l'air subtil des montagnes, sont mal à l'aise dans l'atmosphère pesante de la plaine. Leur corps, dont le soleil a ouvert les pores, se refroidit brusquement par le contact immédiat d'une fraîche rosée et de la terre qui leur sert de couche. La fièvre en saisit chaque jour quelques-uns, que le *Caporale*, presque aussi à plaindre qu'eux, transporte dans sa tente, en mettant à côté d'eux un peu d'eau acidulée. Le soir toutes les victimes de la journée sont conduites en charrette à l'hôpital le plus voisin, distant quelquefois de dix à douze lieues.

La noble et pieuse famille Doria Pamphili a donné le bon, mais unique exemple, d'établir, dans chacune de ses fermes, une voiture commode pour remplir ce charitable devoir ; mais trop souvent on arrive au lieu où se trouvent les secours lorsqu'ils sont devenus inutiles. Quelquefois, dans le paroxysme de la fièvre, ces pauvres gens s'éloignent de leur troupe, et il n'est pas rare que la mort les frappe loin de leurs amis.

Ces tristes événements sont assez fréquents pour que des hommes pieux aient formé une confrérie qui parcourt les campagnes pour y recueillir et pour transporter les malades à l'hôpital, et pour ensevelir les corps de ceux qui meurent ignorés. Ainsi dans ces campagnes romaines dont jadis les palais et les jardins avaient chassé la charrue, l'homme peut mourir seul, et son cadavre serait livré aux oiseaux de proie, si le Christianisme n'avait rempli quelques cœurs d'une sublime charité.

Mais je dois me hâter de dire que l'on ne saurait accuser entièrement les hommes de ces malheurs, résultant

en grande partie de la nature des choses, qui, nécessitant une immense réunion d'ouvriers dans des lieux malsains, mal fournis d'habitations et situés loin des villes, rend très-difficile de donner des soins à huit ou neuf cents moissonneurs qu'emploient quelques fermiers. Cependant il est reconnu que le mal peut être diminué et le sort de ces ouvriers amélioré par quelques précautions que le gouvernement pontifical et l'administration française ont également recommandées [1].

Désireux de connaître la pieuse confrérie qui, s'en allant chercher au loin dans les campagnes des malades à soulager ou des morts à ensevelir, donne au monde un si magnifique exemple de charité, nous nous rendîmes à la *via Giulia*, où est son église. Là nous apprîmes que l'association remonte à l'an 1551. Elle est très-nombreuse et se compose de personnes d'une condition honnête, souvent même élevée. Parmi ses membres les plus zélés fut saint Charles Borromée, neveu du pape alors régnant. Le costume consiste en un long sac de toile blanche.

Comme nous étions à l'église, on venait d'apprendre la nouvelle d'un accident arrivé dans la campagne. Prévenus sur-le-champ, quelques frères arrivèrent en toute hâte ; ils se couvrirent de leur sac et se mirent en route. Ils en agissent ainsi par tous les temps et dans toutes les saisons, et vont chercher le corps jusqu'à vingt ou trente milles de Rome. Ils ont droit de le faire enterrer dans le cimetière qu'ils jugent convenable : terme moyen, la confrérie recueille annuellement treize morts dans la campagne, à la distance de neuf à dix-sept milles.

Dans l'intérieur de Rome, les confrères accompagnent les convois funèbres, comme le font aussi plusieurs asso-

[1] M. DE TOURNON, *Étud., stat. sur Rome*, t. I, p. 285.

ciations. Revêtus de leur sac, ils sortent deux à deux, précédés d'un étendard long et étroit, la face couverte d'un capuchon à deux trous laissant voir les yeux ; ils se dirigent ainsi vers la maison désignée, portent le mort à l'église, en récitant des psaumes et tenant des torches à la main. Les confréries de Rome accompagnent de cette manière à leur sépulture, non-seulement leurs membres, mais encore les étrangers.

Voilà donc le pauvre reçu à son entrée dans la vie, nourri, abrité, secouru dans ses besoins et dans ses maladies, assisté à l'heure de la mort, déposé avec respect dans la terre sainte d'où il doit se relever un jour ; telle est pour le dernier des fils d'Adam la vénération profonde et constante de Rome chrétienne. Comparée à celle de Rome impériale, cette conduite forme un contraste tellement inexplicable, qu'il faudrait être bien aveugle pour n'y pas voir, sous une de ses faces les plus divines, l'éclatant miracle qui changea les coutumes et les idées du genre humain. L'admiration et la reconnaissance qu'il excite deviennent plus vives encore, quand on songe que la charité romaine, franchissant le seuil de la tombe, s'en va soulager l'enfant de sa tendresse jusqu'au sein de l'éternité. Que n'ai-je une plume assez éloquente pour peindre dignement l'amour maternel de Rome pour les trépassés ! O vous qui aimez les pieux souvenirs des siècles de foi et les touchants usages de nos pères, venez dans la Ville sainte ; et quand il vous sera donné de la contempler, de grâce, ayez des yeux pour y voir autre chose que des palais, des tableaux, des statues, des obélisques, des théâtres et des naumachies : sachez voir Rome dans Rome !

Tendre Rachel, l'Église mère et maîtresse des autres Églises est sans cesse en mouvement pour communiquer

sa sollicitude en faveur de ses enfants qui ne sont plus. Quelle consolation pour elle de voir le succès couronner ses efforts ! Nous voulûmes en être les heureux témoins. Dans une des belles églises de la *via Giulia* est établie, depuis trois siècles, l'archiconfrérie *du Suffrage* : immense association riche d'indulgences, qui étend ses filiations dans les parties les plus reculées du monde catholique. De là découle incessamment un fleuve de prières, d'aumônes, de bonnes œuvres, de messes, qui s'en va porter le rafraîchissement et la paix aux âmes retenues dans les feux expiateurs.

Vous n'avez pas oublié cette autre confrérie, si imposante par le nombre, si admirable par la ferveur de ses membres, qui, chaque soir, accourt à l'hôpital du Saint-Esprit ; puis, quand la nuit est venue, gravissant pieusement la crête escarpée du Janicule, s'en va prier sur les tombeaux. Joignez-y vingt autres associations que vous pouvez voir chaque soir dans les différents hospices, dans les oratoires nocturnes, récitant les offices saints pour les âmes du purgatoire. Enfin, quand l'automne ramène la fête solennelle des Morts, transportez-vous à la *via Giulia*, aux cimetières du Janicule, de Saint-Sauveur, de la Consolation et de Sainte-Marie *in Trastevere*.

Une foule immense et recueillie remplit ces demeures, ou, pour mieux parler, ces vastes dortoirs des morts. Afin d'émouvoir sa piété, on fait succéder aux prières des représentations de scènes tirées de l'Écriture. Les personnages ont la tête, les mains et les pieds en cire, chose que l'on travaille très-habilement à Rome ; leur vêtement est approprié à la circonstance, et on les voit dans le moment le plus important de l'action : le fidèle y trouve un motif de tendre compassion et l'artiste lui-même un sujet d [illegible] Morts continue avec

la même pompe et le même empressement pendant toute l'octave[1].

Mais il ne suffit pas à l'Église de faire prier une fois chaque année pour des âmes qui souffrent continuellement, et voilà qu'un autre usage vient chaque jour redire aux vivants le souvenir de leurs frères défunts et solliciter leur piété. Donc, en 1480, naquit en Italie un saint qui devait être la gloire de son siècle et de l'Église : il se nommait *Gaetano di Tiena*. La tendresse de son cœur eut surtout pour objet les âmes du purgatoire. Venu à Rome, il établit un pieux usage que vous y trouvez encore : c'est ce qu'on appelle l'*Ave Maria* des morts[2].

Après que la nuit, descendue des sept collines, a enveloppé la ville de ses sombres voiles, les cloches font entendre un tintement lugubre. Elles avertissent les chrétiens de songer une dernière fois, avant de prendre leur repos, à ceux de leurs frères qui n'auront pour lit que des flammes brûlantes ; et les bons fidèles s'empressent de réciter le *De profundis*, ou la petite prière indiquée pour chaque jour de la semaine dans un livret parfaitement populaire[3].

Voilà quelques-unes des pieuses pratiques établies dans la Ville sainte en faveur des âmes souffrantes. On avouera sans peine que la vue de ces touchants usages fait plus de bien au cœur que l'aspect des monuments superbes et même des fêtes magnifiques dont Rome a le glorieux privilége. Du moins ils démontrent au voyageur le plus indifférent, que la maîtresse de la foi est

[1] CONSTANZI, t. I, p. 72, 222, 251.
[2] *Raccolta di Indulgenze*, p. 486; Roma, 1841.
[3] *Il Purgatorio aperto alla pietà de' viventi.*

aussi là mère de la charité, et que, depuis le seuil de la vie jusqu'au delà du tombeau, le pauvre n'échappe pas un instant à son intelligente charité. Or, au siècle où nous vivons, une pareille connaissance est bien quelque chose.

10 Février.

Les Sacconi. — Aumônes particulières. — Réflexions sur la charité romaine.

Le temps était froid, le ciel brumeux, le pavé couvert de boue. Je note toutes ces circonstances, parce qu'elles relèvent à mes yeux l'œuvre admirable dont je vais parler. Comme nous passions au sommet du Capitole, près de la prison des débiteurs, nous vîmes à quelques pas deux hommes marchant silencieusement devant nous, de chaque côté de la rue. Ils étaient nu-pieds, le corps entièrement couvert d'un long sac de toile blanche, terminé par un masque de la même étoffe et percé de deux trous à la hauteur des yeux, en sorte qu'il était impossible de voir leur visage. L'un et l'autre tenaient une bourse à la main et se présentaient sur le seuil de chaque porte où ils s'arrêtaient, sans dire un seul mot ; la porte s'ouvrait, une pièce de monnaie tombait dans leur bourse, et, leur reconnaissance exprimée par un profond salut, ils allaient se présenter à la porte voisine.

« Quels sont ces hommes ? que font-ils ? » telles furent les questions que nous adressâmes tout d'une voix à l'excellent ami qui nous accompagnait. « Ces hommes, nous dit-il, sont des *Sacconi* : ils doivent leur nom au grand sac qui les enveloppe. Vous saurez qu'il existe ici une association [illegible] de la noblesse, du clergé [illegible] t le

soulagement des pauvres et surtout des prisonniers pour dettes. Chaque mois ses membres parcourent les rues en demandant l'aumône. Au jour fixé, en été comme en hiver, n'importe le froid ou la pluie, ils vont, comme vous voyez, pieds nus, quêter de porte en porte dans tous les quartiers de Rome. Vous voyez encore que tout le monde les accueille ; le peuple a pour eux une grande vénération, et les riches s'exposeraient, en les refusant, à éconduire un de leurs parents ou de leurs amis : ces deux *Sacconi* qui nous précèdent sont peut-être deux cardinaux, ou deux princes romains. »

Voilà, si je ne me trompe, une charité de bon aloi. Qu'on ne dise plus, comme certains touristes, que pour les Romains tout est spectacle et momerie; qu'amis du confortable ils ne connaissent pas la charité, qui exige du dévouement et le sacrifice du *moi*. Certes, l'ostentation ne se trouve pas ici, elle ne peut pas s'y trouver. Ces hommes ne sauraient être connus de personne, pas même de leurs amis ; ils ne disent pas un mot, et nul ne peut voir les traits de leur visage. Quel avantage vraiment, pour la vanité et le bien-être de ces grands seigneurs, de parcourir ainsi, enveloppés dans un mauvais sac de toile, les pieds nus, par un temps d'hiver, pendant une grande partie de la journée, demandant l'aumône, les rues les plus obscures de la cité ?

Les détracteurs systématiques de tout ce qui est inspiré par la religion auraient-ils le courage d'en faire autant? Vaniteux comme tous les fils d'Adam, qu'ils essayent donc de conquérir la popularité à ce prix-là! Quand nous les aurons vus à l'œuvre, nous pourrons penser que des motifs humains peuvent inspirer un pareil dévouement; jusque-là, on nous permettra de croire que l'Évangile seul est capable d'obtenir, et d'obtenir cons-

tamment, depuis plusieurs siècles, un sacrifice doublement coûteux à la nature.

Le spectacle si moral que nous avions sous les yeux nous conduisit à parler des aumônes particulières qui se font à Rome. Cette page devait compléter notre histoire de la charité corporelle dans la ville de Saint-Pierre. En France, nous bénissons Henri IV pour avoir désiré que tous ses sujets eussent une poule à manger le dimanche; à Rome, les secours sont si abondants que chaque pauvre peut tous les jours faire un excellent repas. Et d'abord, deux belles institutions prennent un soin spécial des infortunés qui, nés dans l'aisance et élevés dans les habitudes du monde, sentent peser plus lourdement sur eux le poids de la misère.

Grâce à l'*Archiconfrérie des Saints-Apôtres* et de la *Divine Pitié*, des secours, souvent considérables, viennent inattendus, et même inconnus, trouver dans leur fière indigence des veuves honnêtes et de malheureux pères de famille. La première remonte en 1564. Elle fut fondée par quelques pieux chrétiens qui prenaient un soin particulier de la chapelle du Saint-Sacrement, dans l'église des Saints-Apôtres. Se trouvant associés par cette pratique de piété, ils voulurent joindre aux actes de dévotion les œuvres d'une active charité; toujours et partout c'est ainsi que le Christianisme procède. Ils se consacrèrent donc au soulagement des pauvres, et spécialement des pauvres honteux. Tous issus de nobles et riches familles, les membres actuels sont au nombre de quatorze, un par quartier, et chacun d'eux distribue par an trois cents francs en aumônes.

La congrégation de la *Divine Piété* doit son origine au vénérable prêtre Giovanni Stanchi, de Castel-Nuovo. En 1679, ce saint homme réunit quelques personnes

choisies dans le clergé et parmi les laïques pour recueillir des aumônes destinées aux familles honteuses, dont la misère contraste avec leur aisance passée. Grâce à la généreuse protection des souverains pontifes Innocent XI, Clément XII, Benoît XIII, la congrégation s'est toujours maintenue dans un état prospère. Il nous fut très-agréable de la connaître, parce qu'elle offre une preuve de plus de la priorité de Rome et de son intelligence en fait de bonnes œuvres. Ses membres sont au nombre de trente à quarante, et doivent avoir vingt-cinq ans accomplis : il sont prêtres ou séculiers.

« Leur méthode, dit monseigneur Morichini, dans la distribution des secours est, je crois, la meilleure que l'on puisse suivre ; et Rome peut se vanter d'avoir mis en pratique, il y a cent cinquante ans, ces maximes de la charité publique et privée dont le baron de Gérando a récemment développé la théorie dans son *Visiteur du pauvre*. Chaque quartier de la ville a son *député*, assisté de deux autres *membres visiteurs*. Aucune aumône n'est accordée avant qu'un visiteur ait, de ses propres yeux, constaté la misère et le besoin.

« Les secours se donnent plutôt en nature qu'en argent ; plutôt à un petit nombre de personnes qui s'en trouvent vraiment soulagées, qu'à de nombreuses familles pour qui ils ne seraient qu'une goutte d'eau. Des couchers, des vêtements, le rachat des gages du mont-de-piété, le payement des loyers, des bons de pain, sont les aumônes les plus ordinaires. D'après ses statuts, l'œuvre doit assister spécialement les infirmes, les jeunes filles en péril, les veuves, les femmes délaissées par leurs maris, les prisonniers, les pénitents, les jeunes gens privés d'emploi et les voyageurs.

« Trois fois par an, chaque visiteur a une somme à

distribuer dans son quartier. Chacune de ces distributions peut monter à 700 écus, ce qui forme dans l'année 2,100 écus, bien que la Congrégation possède un revenu double au moins, mais grevé de legs et de services religieux. Une distribution de pain se fait à la fête de Sainte-Anne, et des secours particuliers assez considérables se donnent encore d'urgence dans le cours de l'année, lorsqu'on a connaissance de la position critique de quelque honorable famille. Dans ce cas, les aumônes sont portées aux nécessiteux par les députés désignés à l'avance sous le titre de *députés des cas secrets,* qui ne rendent point compte de l'argent à eux confié, afin que jamais le nom des malheureux qu'ils ont secourus ne paraisse sur les registres de la société[1]. »

J'ajouterais de longues pages à celles qui précèdent, si je voulais parler de toutes les autres aumônes, bonnes œuvres, institutions de charité, qui font la gloire et la vie de Rome chrétienne ; je me contenterai de quelques réflexions propres à caractériser ce magnifique système de *philanthropie*, si peu connu en Europe et si peu en harmonie avec les principes de nos économistes modernes.

Et d'abord, tout part, à Rome, de l'inspiration religieuse : ce qui, chez d'autres peuples, se fait par le sentiment naturel de devoir et d'humanité, prend ici la vie dans des motifs de foi. En tête de toutes les institutions charitables, vous trouvez le nom d'un saint, d'un prêtre pieux, d'un chrétien fervent, qui en conçut l'idée. Toutes conservent le cachet de leur origine, soit dans leur nom de confréries, soit dans leur organisation en quelque sorte ecclésiastique. La bannière d'un saint leur sert

[1] P. 188.

de ralliement comme sa vie de modèle; une chapelle particulière est ordinairement affectée à leurs réunions, et leurs règlements ont un cachet tout catholique. Dans l'exercice extérieur de leurs bonnes œuvres, les confrères se cachent généralement sous un habit fort laid en lui-même, mais favorable à l'humilité : le sac de pénitent qui les couvre ne laisse voir que les yeux, et des hommes du monde, de hauts dignitaires, voilent souvent, sous ce froc grossier, leur généreux concours au soulagement de la misère. Pour nous autres, Français du dix-neuvième siècle, c'est l'apparition d'un temps qui n'est plus, un souvenir des siècles de foi, une vision du moyen âge[1].

Cette origine de la charité romaine explique trois autres caractères qui la distinguent. Le premier c'est la priorité. Les institutions charitables de Rome sont les aînées de toutes les œuvres de bienfaisance répandues en Occident. Elles leur ont servi de modèle, et, bien des années et même des siècles avant que les économistes eussent entrepris de tracer les *lois de la charité*, la foi les avait révélées aux papes : c'est une conséquence de la mission civilisatrice qui leur a été confiée.

Le second, c'est la surabondance des secours : nous avons vu qu'entre les villes de l'Europe, Rome est la plus charitable. Aux sources mêmes de la foi, aux tombeaux de ses innombrables martyrs, elle puise incessamment l'esprit de sacrifice qui déborde, comme la liqueur précieuse d'un vase trop plein, en mille créations de charité spirituelle et corporelle.

Le troisième, c'est la distribution des aumônes, moins régulière qu'on ne la désirerait. L'âme embrasée de la

[1] DE BAZEL., préf., p. 33.

charité, l'âme qui se donne elle-même, s'astreint peu aux froids calculs de la prudence humaine : elle voit la douleur avant tout, sans s'inquiéter suffisamment de modérer son zèle. Toujours est-il que des êtres souffrants sont soulagés et que la grande obligation de l'homme envers son frère est accomplie[1].

De là encore la présence des mendiants dans les rues de Rome. Si la philanthropie inspirait la bienfaisance romaine, elle aurait enfermé les pauvres, afin d'ôter cet objet importun à la vue du voyageur ; car la philanthropie n'est pas mère. Il en est autrement de la charité : elle exhorte le pauvre au travail, elle lui en fournit les moyens et, s'il ne peut travailler, elle l'engage à recevoir les secours à domicile, plutôt que de les arracher aux passants ; mais il lui en coûte d'aller plus loin, et d'user de rigueur contre un être deux fois sacré pour elle.

C'est ainsi que Léon XII, en organisant la commission des subsides, permit aux pauvres reconnus vraiment dignes de secours de choisir entre les aumônes à domicile et les chances de la mendicité. Ceux qui prirent ce dernier parti furent enregistrés, et on leur délivra une plaque en cuivre portant ces mots gravés : *Questuante in Roma N...* Eux seuls avaient le droit de mendier ; mais au bout de quelque temps, on toléra l'intrusion de nouveaux venus, non soumis aux formalités préalables, et l'on se vit derechef envahi par une foule étrangère peut-être aux vrais besoins[2].

Les choses en étaient là lorsque nous étions à Rome. Et vraiment quand on a vu de près les difficultés et les embarras de tout genre créés par la politique générale

[1] DE BAZEL., préf., p. 20.
[2] ID., *ibid.*, p. 104.

de l'Europe au gouvernement pontifical, quand on connaît son caractère essentiellement paternel, on conçoit très-bien cette espèce de laisser-aller sur une mesure de police, dont l'utilité absolue n'est peut-être pas aussi évidente qu'on pourrait le croire. Non, il n'est pas encore clairement démontré que le système des dépôts de mendicité soit beaucoup plus moral, beaucoup plus humain, beaucoup moins coûteux que la mendicité elle-même. Le système de dépôt entraîne, sous un nom ou sous un autre, la taxe des pauvres; il transforme en délit ce qui n'est souvent qu'un malheur; il prive le pauvre de la liberté, l'arrache à sa famille et l'expose aux inconvénients du contact souvent très-dangereux de nombreux compagnons corrompus et corrupteurs. La vue de nos dépôts de France, ou des *work-houses* d'Angleterre fait à cet égard de bien tristes révélations.

D'ailleurs, en admettant la supériorité du système moderne, il resterait, avant de condamner Rome, à savoir s'il lui est possible de l'établir. Engloutir des milliers de pauvres dans des prisons humides et obscures, avec la nourriture strictement nécessaire au soutien de leur chétive existence, il n'est vraiment pas difficile d'abolir ainsi la mendicité; il suffit pour cela d'avoir dans la poitrine un cœur anglais. Mais en Italie, appliquer un pareil système! plus facilement on ravirait la vie à l'homme que la vue de son beau ciel et les rayons du soleil. D'ailleurs, la liberté individuelle y est encore trop respectée et l'égoïsme trop inconnu, pour que les heureux du siècle se croient permis d'acheter leurs jouissances au prix des douleurs de leurs frères [1].

Enfin il ne faut pas croire, comme le racontent certains

[1] DE BAZELAIRE, préf., p. 105.

voyageurs, que Rome soit le foyer de la mendicité. « Grâce à ses nombreuses maisons de travail, elle est loin, dit un de nos économistes, de nourrir autant de pauvres oisifs que beaucoup de villes renommées par leur opulence et par leur bonne police. On n'y compte guère plus de mendiants que dans les principales villes de France [1]. »

Deux choses multiplient les pauvres à l'œil : la première, c'est que Rome les laisse dans la rue, tandis que Paris les met en prison; la seconde, c'est qu'ils sont habituellement concentrés dans un seul quartier, celui qu'habitent ou que traversent continuellement les étrangers, au Corso, de la place d'Espagne à la place de Venise. Partout ailleurs nous avons rencontré peu de mendiants. Et puis, le plus souvent, ces pauvres viennent des pays voisins, des duchés de l'Italie septentrionale, de la Lombardie, du royaume de Naples, et même de Paris : plus d'un Français y a reconnu ce *cul-de-jatte* que tout le monde a vu naguère, traîné sur les boulevards dans son grotesque équipage. On pourrait en délivrer Rome, à peu près comme Ésope proposait de boire la mer, si l'on voulait arrêter d'abord tous les fleuves qui s'y rendent [2].

« Telles sont, dans leur enchaînement et dans leur esprit, les institutions charitables de Rome, dont le but est le soulagement de la misère physique. Pour les bien apprécier, il faut y distinguer deux éléments : l'élément catholique et l'élément italien, c'est-à-dire les choses en elles-mêmes, et ces choses traduites en faits par des hommes; la même distinction doit être faite pour les institutions de tout autre pays. En *principe*, on peut dire que tout est bon, souvent même admirable et sublime

[1] M. de Villeneuve, *du Paupér.*, t. II, p. 385.

[2] de Bazel., préf., p. 103.

dans les institutions romaines, parce que l'idée est fille du génie catholique ; mais, *en application*, le génie italien se trahit et trop souvent défigure par son laisser-aller les œuvres les plus belles.

« C'est ainsi que les institutions françaises, allemandes, espagnoles, portent l'empreinte des défauts du caractère national, qui les rendent souvent imparfaites dans le fond, aussi bien que dans la forme. Ici elles ne touchent qu'à la forme, en sorte que si toutes les lois et tous les règlements s'y exécutaient, Rome serait un type idéal de gouvernement [1]. Pourrions-nous dire la même chose de la France? » Cette remarque, dont nous avons eu vingt fois l'occasion de vérifier la justesse, s'applique en général à tous les autres aspects de la ville des pontifes.

11 Février.

Rotonde de Saint-Jean devant la Porte Latine. — Colombaire de Pomponius Hylas, — de la famille Volusia. — Tombeau des Scipions. — Chemin de la Croix au Colisée.

Connaissant les œuvres de *charité corporelle* que Rome chrétienne a échelonnées sur tous les chemins de la vie, depuis le berceau jusqu'à la tombe, nous avions achevé la première partie de notre itinéraire. Avant d'étudier la *charité intellectuelle et morale,* nous fîmes une halte longtemps désirée.

La chapelle de Saint-Jean devant la Porte Latine fut l'objet de notre pèlerinage. Visiter le lieu consacré par le martyre de l'Apôtre même de la Charité, c'était, sans nous écarter de notre itinéraire, réparer heureusement une lacune.

[1] DE BAZEL., préf., p. 31.

Le voyageur qui vient du Colisée par la voie des Triomphes se trouve sur la voie Appienne. Cette dernière, si célèbre dans l'histoire de l'ancienne Rome, est aujourd'hui bordée d'un large trottoir formé de beaux fragments de marbres antiques. Après l'avoir suivie jusqu'à la hauteur des Thermes de Caracalla, nous tournâmes à gauche et nous mîmes les pieds sur la voie Latine, qui conduit à la porte du même nom : cette porte a été fermée par les Français pendant l'occupation impériale.

Or, en foulant cet antique chemin, comment ne pas se souvenir du disciple bien-aimé, qui lui-même le parcourut en allant au supplice ? Sans respect pour ce vénérable vieillard, Domitien l'avait fait amener à Rome, enchaîné comme un malfaiteur. Conduit à quelques pas de la Porte Latine, il fut, suivant la coutume romaine, battu de verges, rasé par ignominie, puis jeté dans une chaudière d'huile bouillante. Il en sortit sain et sauf, comme les jeunes Hébreux de la fournaise de Babylone ; mais ce fut pour être relégué dans l'île de Pathmos, jusqu'à ce que Nerva eût aboli les sanglants décrets de son barbare prédécesseur.

Sur le lieu même du martyre, un de nos compatriotes, nommé Adam, auditeur de Rote dans le seizième siècle, fit élever une petite chapelle en forme de rotonde, dans laquelle sont conservés les instruments du martyr. A l'intérieur on lit l'inscription suivante :

Martyrii palmam tulit hic athleta Joannes,
Principii verbum cernere qui meruit.
Verberat hic fuste proconsul, forcipe tondet,
Quem fervens oleum lædere non valuit.
Conditur hic oleum, dolium, cruor atque capilli
Quæ consecravit inclyta Roma tibi.

Cette visite nous procura un double plaisir. D'abord,

il nous fut donné de prier le disciple bien-aimé du Sauveur, au lieu même où il avait donné à son tendre Maître une preuve si éclatante de son amour. Or, c'est là une délicieuse jouissance; car au tombeau des martyrs, on prie mieux, et quelque chose vous dit qu'on est exaucé plus facilement qu'ailleurs. Ensuite, je voyais dans cette chapelle un monument de juste reconnaissance et j'en étais fier. A nous autres Séquanais, la lumière évangélique est venue de saint Jean : saint Irénée, son disciple, nous envoya Ferréol et Fergeux, nos glorieux missionnaires.

L'âme pleine de ces bonnes et douces pensées, nous entrâmes dans un jardin, éloigné seulement de quelques pas : c'était pour visiter un monument d'un tout autre genre. Sur la porte d'un escalier tournant qui descend dans un profond souterrain, on lit : *Colombarium liberatorum domus Augustæ.* Nous étions dans le sépulcre des affranchis d'Auguste. Arrivés à la chambre mortuaire, *area,* qui forme un quadrilatère, nous reconnûmes, à la lueur de nos torches, une grande quantité de petites niches, semblables à des nids de colombes, *colombarium,* pratiquées dans les quatre parois. Ces petites niches, terminées en plein cintre, *arcuatæ,* peuvent avoir 1 pied et demi de hauteur sur une largeur égale.

A la base sont deux trous pratiqués dans l'intérieur du mur, dont chacun contient un vase de terre cuite, *olla,* renfermant des cendres et des débris d'ossements calcinés, suivant la coutume des Romains. Un simple couvercle en terre cuite, *operculum,* ferme le vase ou urne funéraire. La niche elle-même se trouve fermée par une tablette en pierre ou en marbre, sur laquelle on lit les noms et les qualités du mort, *tituli.* Sur l'une de ces tablettes, placée devant une niche non encore ouverte,

sont les deux inscriptions suivantes : la première appartient à l'une de ces nombreuses esclaves employées à la toilette des matrones romaines, d'Octavie par conséquent ; la seconde est celle de l'argentier ou de l'esclave préposé à la garde de l'argenterie de la même princesse.

Toutes les deux pourraient servir de texte à un long commentaire, car elles révèlent des usages intimes de la vie romaine et certaines conditions de l'esclavage [1] :

PESVSÆ OCTAVIÆ
CÆSARIS AVGVSTI F.
ORNATRICI
VIX ANN. XVIII.

PHILETVS OCTAVIÆ
CÆSARIS AVGVSTI F.
ARGENTORATO. FECIT
CONTVBERNALI SVÆ
CARISSIMÆ ET SIBI.

A la voûte du colombaire sont suspendues deux lampes en bronze à six ou sept becs. Elles étaient, dit-on, garnies de mèches en amiante, afin de brûler *toujours*. Du reste la forme de ces lampes est encore fort commune à Rome ; c'est une preuve entre mille de la ténacité des habitudes populaires. Sur les murailles on voit quelques peintures assez bien conservées, représentant des génies. Tout ce spectacle de mort, où nulle pensée d'immortalité ne vient consoler votre âme, a quelque chose qui glace et qui *fait mal*. La visite au monument de l'apôtre saint Jean nous rendait cette impression plus vive ; mais elle le devint bien davantage, lorsqu'après avoir traversé une petite vigne, nous arrivâmes au colombaire de la famille Volusia, particulièrement célèbre sous Néron.

L'aspect grandiose du monument annonce qu'ici reposent des grandeurs humaines anéanties. Ce colombaire

[1] *Voyez* Pignorius, *de Servis*.

peut avoir 40 pieds de hauteur, et forme un parallélogramme d'environ 30 pieds de long sur 20 de large. La voûte en pendentif repose sur un large pilier placé au milieu. Par suite des atterrissements, la partie supérieure du colombaire ne dépasse que d'environ 3 pieds le niveau du sol. Nous descendîmes dans le souterrain, où nous pûmes compter environ cent niches. Là, bien des noms connus dans l'histoire s'offrent aux yeux et aux méditations du voyageur. Dans le massif du pilier central est une niche plus grande que les autres, contenant une belle urne en marbre blanc, qui porte pou inscription :

NE TANGITO
O MORTALIS
REVERERE
MANES DEOS.

« Ne me touche pas, ô mortel ; respecte les dieux mânes. »

Les archéologues prétendent qu'elle contient les cendres d'un prêtre des idoles. Toujours est-il que les païens eux-mêmes plaçaient les cendres des morts sous la garde des dieux : le respect des tombeaux est une loi de l'humanité, et une leçon utile aux vivants. On ne peut la lire gravée il y a dix-huit siècles sur une urne païenne, par une main païenne, sans faire plus d'une réflexion à l'adresse de nos contemporains. J'oubliais de dire que le colombaire n'a été découvert que depuis quelques années ; cette circonstance explique la parfaite conservation du monument, et la fraîcheur des peintures qui le décorent.

Toutes les vignes environnantes sont de véritables mines de colombaires. Elles doivent ce privilége au

voisinage de la voie Appienne, rendez-vous général des tombeaux dans l'ancienne Rome. Ainsi il suffit de creuser pour trouver des pierres monumentales, des bas-reliefs, des lampes, des ustensiles, des débris de parures, et beaucoup d'autres objets intéressants. Nous vîmes entre autres un magnifique sarcophage en marbre, d'un travail exquis et d'une conservation parfaite, sur lequel est représentée une bataille des Romains contre les Gaulois : on reconnaît nos aïeux au *torques* ou collier entrelacé, passé autour de leur cou.

Comme nous étions en train de visiter les morts, nous nous dirigeâmes vers la voie Appienne, et en quelques instants nous fûmes au tombeau des Scipions. Ce célèbre monument fut découvert en 1780. Il avait deux étages ; le premier est creusé dens le tuf *lithoïde ;* il ne reste presque plus rien du second, orné de demi-colonnes de marbre et de niches destinées aux statues des membres de la famille. Armés de torches, nous descendîmes à l'étage inférieur, par un chemin tortueux nouvellement creusé. Le premier tombeau que nous rencontrâmes est celui de Publius-Cornélius Scipion, *flamen dialis* (grand prêtre de Jupiter) ; l'inscription en fait foi.

Nous remarquâmes encore ceux du vainqueur de l'Espagne et de Lucius-Cornélius Scipion, fils de Scipion l'Asiatique. Tous les sarcophages étaient placés dans le tuf ; mais ils ne ressemblent en rien à nos *loculi* des Catacombes, bien que la race Cornelia ait conservé jusqu'à Sylla l'usage exceptionnel de ne pas brûler ses morts. Des tombeaux en ruines ! voilà donc, illustre famille, mère de tant de grands hommes qui pendant plusieurs siècles remplirent la terre du bruit de ton nom, voilà tout ce qui reste de toi ! Vanité de toute gloire que le Christianisme n'a pas immortalisée en la consacrant.

Rentrés dans la voie des Triomphes, un nouveau contraste nous attendait au Colisée. Un grand nombre d'élégants équipages stationnaient autour des vastes portiques; ils avaient amené un peuple de nobles pèlerins. C'était le vendredi; il était environ trois heures : on faisait le Chemin de la Croix. Le Chemin de la Croix au Colisée! concevez-vous quelque chose de plus solennel, de plus saisissant? Oui, là, au milieu de cette arène tant de fois ensanglantée, est une grande croix, debout sur son piédestal de pierre. Autour de ce *podium*, contre lequel furent écrasées tant de malheureuses victimes de la barbarie romaine, sont les stations du Chemin de la Croix! la croix partout, la croix seule debout au Colisée! Puis, sur cette terre détrempée à une si grande profondeur du sang des martyrs, une foule pieuse, sans distinction de rang et de sexe, agenouillée, recueillie, s'avançant doucement en répandant des larmes et des prières, à la suite d'une grande croix de bois, portée par un pauvre religieux de Saint-François, les pieds nus et le corps couvert d'une bure grossière.

Les vastes gradins qu'ébranlèrent tant de fois les rugissements des lions, les gémissements des mourants, les cris forcenés et les battements de mains d'un peuple altéré de sang, retentissent de ces douces et fraternelles paroles, répétées en commun par des hommes de toutes les nations : *Notre Père qui êtes aux cieux*; la prière de l'amour, à la place des vociférations de la haine; le Christianisme triomphant au lieu même où le paganisme avait voulu le noyer dans le sang de ses martyrs : oh! vraiment, c'est là un contraste, un spectacle, au prix duquel le voyage de Rome ne sera jamais acheté trop cher.

12 Février.

Misère intellectuelle. — Charité romaine à l'égard des ignorants. — Écoles régionnaires, — leur discipline, — leur nombre. — Écoles gratuites. — Saint-Joseph de Calasanz. — Origine de son œuvre. — Ses développements. — Autres écoles gratuites pour les jeunes garçons. — Les Doctrinaires. — Les Frères des Écoles Chrétiennes.

Le temps était superbe et nous engageait à sortir. Nous en profitâmes pour reprendre notre visite de Rome charitable. Au-dessus des misères physiques, la maladie, la pauvreté et la mort, sont les misères de l'intelligence et du cœur. L'ignorance et l'erreur, les passions et leurs tristes effets, tels sont les maux qui tourmentent l'homme dans la plus noble partie de lui-même : le moment était venu de rechercher ce que Rome fait pour les prévenir et les réparer. L'ignorance se dissipe par l'instruction. Or, quelles que soient sa fortune et sa condition, le jeune Romain trouve, au seuil de la vie, des sources abondantes où il peut puiser la vérité; nous voulûmes nous-mêmes en visiter quelques-unes.

Sans sortir du quartier, nous vîmes, devant une maison de bonne apparence, une enseigne en bois peint et portant de gros caractères; elle indiquait que là était une école *régionnaire*. Les écoles régionnaires sont ainsi appelées de ce qu'autrefois il en existait une dans chaque quartier ou région. L'absence complète de documents ne permet pas d'en déterminer l'origine : plusieurs historiens les rattachent aux anciennes écoles instituées par le sénat romain. Quoi qu'il en soit, les écoles régionnaires, bien que destinées aux enfants du peuple, n'ont jamais été entièrement gratuites : aujourd'hui encore elles ne le sont pas. Le maître reçoit de chaque élève une rétri-

bution mensuelle qui varie de quatre à dix pauls (2 à 5 fr.)

On y enseigne la doctrine chrétienne, la lecture, l'écriture, les éléments des langues italienne et française, l'arithmétique, les principes de la géographie et de l'histoire, tant sacrée que profane. Le maître doit en outre avoir un livre de civilité qui instruise des bonnes manières, et le faire lire une fois par semaine. On admet les enfants dès l'âge de cinq ans accomplis, pourvu qu'ils n'aient aucune maladie malpropre ou contagieuse. Les classes durent trois heures le matin et trois heures le soir; elles commencent et se terminent par la prière, et dès le matin les enfants vont à la messe dans quelque église voisine.

Depuis vingt-cinq ans, le nombre des écoles régionnaires s'est notablement accru : on en compte aujourd'hui cinquante-cinq dans Rome, et s'il n'existait dans le règlement un article qui exige entre les écoles une distance de cent cannes architectoniques, le nombre en serait certainement plus considérable [1]. Toutes sont placées, dans la ville, sous la dépendance du cardinal-vicaire, et partout ailleurs sous celle des évêques. Une commission, composée d'ecclésiastiques distingués, surveille directement les écoles et les visite fréquemment. Elle examine les candidats et les approuve comme instituteurs, en leur donnant un brevet qui se renouvelle tous les ans. Elle distribue les prix aux élèves et se réunit une fois par semaine pour discuter les affaires relatives à l'instruction primaire. A cette même commission est confié le choix des livres et tout ce qui regarde les écoles, sous le rapport littéraire et disciplinaire [2].

Jusqu'au milieu du siècle dernier, les fonctions d'ins-

[1] *Constanzi*, t. I, p. 158, 160.

[2] *Morich.*, p. 217.

tituteur étaient remplies par des étrangers, les Romains les trouvant au-dessous de leur dignité. Ne dirait-on pas qu'ils ont tous lu Virgile, et que leur rôle soit toujours de commander aux nations? Aujourd'hui, ils ne dédaignent plus de se consacrer à ces fonctions, parce qu'en effet elles sont nobles, très-charitables et dignes de respect; d'ailleurs, la sollicitude pontificale assure l'avenir de ceux qui s'y dévouent. Une contribution mensuelle de trois pauls, versée pour eux dans une caisse de prévoyance que le trésor public alimente de dix autres écus, forme un fonds de retraite et de subvention pour les infirmes et pour ceux qu'un accident force à suspendre leurs leçons. En outre, deux maîtres suppléants, payés par l'État, font l'*interim* des professeurs éloignés de leurs classes par une maladie.

Des écoles régionnaires pour les petites filles existent aussi dans tous les quartiers de Rome. Elles sont tenues par des maîtresses soumises aux règlements dont nous venons de parler. Ces écoles sont également très-nombreuses. Les unes et les autres ont conservé leur caractère municipal, c'est-à-dire qu'elles ne sont pas entièrement gratuites. Enfin la religion ouvrit aux pauvres des écoles publiques, sans exiger aucune rétribution; ici encore Rome a donné le premier exemple de cette charité; il date du pontificat de Clément VIII, vers la fin du seizième siècle.

En 1592 arrivait à Rome Joseph Calasanz. Né dans le royaume d'Aragon, il joignait à la science des docteurs l'humilité des saints et le noble enthousiasme pour le bien dont son compatriote, Ignace de Loyola, donnait de si heureux exemples. Sa science profonde le fit nommer théologal par le cardinal Marc-Antoine Colonne; mais l'éclat de ses brillantes fonctions était pour lui un motif

de rechercher, avec plus d'ardeur, les œuvres obscures. Il entra dans l'archiconfrérie des Saints-Apôtres, qui distribue des aumônes aux indigents. Dans l'exercice de cette charité, il s'aperçut que l'ignorance était la mère féconde du vice et de la misère. Son cœur était brisé en voyant une foule de petits garçons, abandonnés dans les rues par l'insoucieuse complicité de leurs parents, passer les jours entiers dans le vagabondage, sous prétexte de mendier leur pain.

L'enseignement du catéchisme, renouvelé seulement tous les dimanches dans les paroisses, ne pouvait fructifier pendant toute la semaine; d'ailleurs Rome n'avait à cette époque d'autres maîtres que les instituteurs régionnaires, très-faiblement rétribués par le sénat. Joseph les pria d'accueillir, dans leurs écoles, ces pauvres petits malheureux; mais ils refusèrent de s'en charger, si l'on n'augmentait leur salaire. Ce tendre ami des enfants frappa successivement à toutes les portes; partout il fut éconduit, sous des prétextes plus ou moins plausibles.

Voyant tous ses efforts inutiles, il résolut d'entreprendre lui-même la réalisation de ses vœux. Au mois de novembre 1597, il fonda la première école publique gratuite, à Sainte-Dorothée *in Trastevere*; il choisit ce quartier, comme étant celui de Rome où le besoin d'instruction se faisait le plus vivement sentir. Le digne curé de la paroisse, Antonio Brendoni, mit à sa disposition deux salles, et s'associa lui-même à sa généreuse entreprise. Peu après, deux autres bons prêtres s'adjoignirent aux fondateurs, et l'école compta bientôt quelques centaines d'élèves. L'instruction des pauvres étant par-dessus tout une œuvre de piété, saint Joseph donna à son institution le nom d'*Écoles pies ou pieuses*. Il se mit donc à

enseigner aux enfants le catéchisme, la lecture, l'écriture, l'arithmétique ; à l'enseignement, le saint fondateur ajoutait la fourniture des livres et de tous les autres menus objets que la pauvreté de ces chers enfants ne leur eût pas permis de se procurer.

Bientôt les écoles pieuses passèrent au palais Vestri, près de l'église de Saint-André *della Valle*. Là prit naissance une société de prêtres instituteurs, et saint Joseph reçut le titre de préfet des *Écoles pies*. Il donna à sa congrégation le nom touchant de *pauvres de la Mère de Dieu des écoles pies*. La *pauvreté, Marie, l'enfance*, ces trois mots allaient droit à l'âme et attiraient des bénédictions et des secours abondants aux hommes dévoués qui les adoptaient pour devise.

Ajoutez que, par un trait de charité bien digne d'un saint, Joseph admettait les enfants juifs eux-mêmes, et souvent on l'entendit tonner, dans ses prédications, contre l'usage de la populace romaine, qui poursuivait de ses insultes ces pauvres petits malheureux, à cause de leur religion. Clément VIII approuva la nouvelle congrégation, qui devint un ordre régulier avec les trois vœux ordinaires, et de plus la consécration à l'enseignement.

Le saint s'appliquait surtout à élever les enfants sous l'empire d'une sage discipline ; les religieux (*Scalopii*) observent encore la même méthode. Ils reçoivent gratuitement les enfants de toute condition, dès l'âge de sept ans, et leur donnent trois heures de leçon le matin et autant le soir. Les élèves vont à la messe tous les jours, disent leurs prières au commencement et à la fin des classes ; ils se réunissent, même le dimanche, dans leurs salles, pour se livrer à divers exercices religieux, entre autres, pour réciter le petit office de la Sainte Vierge.

Chaque année, aux environs de Pâques, on donne à tous ces enfants les exercices de la retraite [1].

Combien de fois nous avons vu, en passant devant Saint-Pantaléon, à la fin des classes, les bons religieux, fidèles à l'exemple de leur père, accompagnant les écoliers jusque chez leurs parents! Pour cela, les enfants sortent en rang, et se dirigent deux à deux vers les différents quartiers de Rome; la file diminue petit à petit, à mesure qu'ils arrivent à leurs habitations respectives. Ainsi l'on évite, et le tapage, et le désordre, et les accidents qui ne manqueraient pas d'arriver parmi cette multitude d'enfants abandonnés à eux-mêmes. A l'enseignement élémentaire, les écoles de Saint-Pantaléon joignent l'instruction supérieure, et même les éléments de la grammaire latine.

Que la France soit fière, elle le peut à bon droit, de ses écoles chrétiennes; mais, fille respectueuse, qu'elle cède encore ici le pas à sa mère. Rome a sur elle, comme sur toutes les autres Églises, le glorieux avantage d'avoir ouvert la première des écoles gratuites pour les enfants du peuple. C'est un saint prêtre qui, luttant avec courage contre tous les obstacles, a laissé au monde ce bel exemple, et la religion peut dire que l'enseignement des pauvres lui appartient, et par droit de naissance, et par droit de conquête. Double injustice de vouloir le lui ôter; mais aussi double châtiment et double malheur : je désire n'être pas prophète.

Sur les pas de saint Joseph de Calasanz, on vit accourir de saints prêtres, de vertueux laïques, jaloux de partager, et les pénibles travaux, et les récompenses éternelles du généreux ami de l'enfance. En 1727, Benoît XIII

[1] CONSTANZI, t. I, p. 145, 163.

donna aux pères doctrinaires, enfants du vénérable César de Bus, l'antique église de Sainte-Marie *in Monticelli.* Vingt-cinq ans plus tôt, en 1702, M. de La Salle était venu, dans la personne de ses religieux, travailler à la même vigne. Les bons frères ouvrirent leur première école près de la place *Barberini,* la seconde à la Trinité des Monts, qu'ils habitent encore aujourd'hui.

En 1793, Pie VI leur en donna une autre, près de Saint-Sauveur *in Lauro* ; enfin Léon XII leur fournit un quatrième établissement près de la Madone des Monts, sous le titre de *Saint-Antoine de Padoue.* La crainte seule d'être trop long me fait passer sous silence d'autres ressources gratuitement offertes aux enfants du peuple, pour dissiper leur ignorance, première misère spirituelle des fils d'Adam. Il faudrait d'ailleurs revenir sur la plupart des institutions déjà visitées, où l'enfant et le pauvre reçoivent, et le pain du corps, et le pain de l'âme.

13 Février.

Visite aux écoles de petites filles. — Fondation de la B. Angèle de Mérici. — Ecoles pontificales. — Ecoles des pieuses maîtresses. — Autres établissements. — Remarques. — Résumé.

Bien que ce fût le dimanche et la veille de notre départ pour Naples, nous trouvâmes le loisir de visiter de nouvelles écoles. Nous savions ce que Rome fait en faveur des garçons pauvres, il nous restait à voir quels soins sa maternelle sollicitude prodigue aux petites filles. Les nombreux conservatoires déjà mentionnés sembleraient nous dispenser de nouveaux détails ; toutes les ressources de la charité la plus ingénieuse s'y trouvent comme épuisées : il n'en est rien pourtant. De Rome les écoles de Saint-Joseph se répandirent bientôt dans toute l'Italie ;

mais elles ne s'occupaient que des petits garçons : restaient les jeunes filles. Plus faibles encore, et par là même exposées à plus de dangers, elles devaient attirer l'attention particulière de l'Église et devenir l'objet de son active sollicitude : ici encore, les faits sont d'accord avec la logique.

Longtemps avant saint Joseph de Calasanz, était née à Desenzano, sur le lac de Garde, la bienheureuse Angèle de Mérici. Cette sainte vierge, dont la mémoire est en vénération particulière à Rome, vint y fonder, en 1537, une institution destinée à l'instruction gratuite des petites filles pauvres. Seulement, on réserva l'enseignement de l'écriture à celles des élèves qui se proposaient d'embrasser la vie monastique; on n'apprenait aux autres que le catéchisme, la lecture et le travail des mains : c'était un premier pas.

Dans le siècle suivant, en 1655, s'ouvrit à Rome la première école gratuite pour les filles pauvres, sur le plan des écoles pieuses de Saint-Joseph : on la dut à la générosité du pape Alexandre VII. Consolé par le succès qu'elle obtint, l'intelligent pontife en établit de semblables dans tous les quartiers de Rome. L'aumônerie apostolique se chargea, comme elle se charge encore, de tous les frais. De là le nom si bien mérité d'*Écoles pontificales* (Scuole pontificie), qu'elles portent encore. Nous en visitâmes plusieurs, et vraiment je ne sais ce que nos inspecteurs universitaires pourraient leur reprocher. Il est vrai, pourtant, qu'on n'y enseigne ni la mythologie, ni l'astronomie, ni autres utiles sciences du même genre ; tout se borne à l'enseignement de la religion, à la lecture, à l'écriture, au calcul et aux ouvrages des mains[1].

[1] CONSTANZI, t. I, p. 27, 29 et 156.

Ce que nous avions vu dans les écoles pontificales, nous le retrouvâmes chez les *Maîtresses pieuses Ouvrières* (*Maestre pie Operarie*). Né à Montefiascone, cet ordre vint s'établir à Rome, sous le pontificat de Clément XII ; l'aumônerie apostolique fournit à ses besoins. La grande école, et pour ainsi dire la maison mère, est à Sainte-Agathe *ai Monti ;* c'est là que réside la supérieure générale. Elle est élue tous les trois ans, et dirige toute la communauté avec son conseil composé de trois assistantes. C'est de là qu'on envoie les maîtresses nécessaires aux différentes écoles de la ville et même des villes voisines. Elles reçoivent gratuitement toutes les petites filles pauvres, âgées de cinq ans, qui habitent dans le quartier : les classes durent six heures par jour, et les objets de l'enseignement sont les mêmes que dans les autres écoles.

Nous remarquâmes la manière intelligente avec laquelle on forme les jeunes cœurs à la pratique de la religion. Ainsi, outre un catéchisme fort clair, on leur enseigne les dispositions nécessaires aux sacrements de Pénitence et d'Eucharistie ; la pratique des vertus chrétiennes ; la dévotion à la Sainte Vierge et à l'Ange Gardien ; la modestie dans le maintien, surtout dans les rues et à l'église. Je ne m'étonne pas de l'approbation donnée par les papes à cette utile congrégation [1]. Elle compte à Rome sept écoles qui reçoivent mille jeunes filles.

A côté de ces pieux établissements, fleurissent les écoles *paroissiales,* établies dans presque toutes les paroisses de Rome, et qui ont le même but. Viennent encore celle des *Dames du Sacré-Cœur*, à la Trinité des

[1] *Voyez* la bulle : *Experientia rerum omnium magistra*, de CLÉMENT XII, 8 sept. 1760.

Monts et à Sainte-Rufine *in Trastevere*; de *Saint-Pascal*; des *Religieuses du Divin-Amour*; des *Maîtresses pieuses au Gesù*, dont les unes donnent l'enseignement élémentaire aux enfants pauvres, tandis que les autres élèvent les jeunes filles des classes supérieures [1].

A la vue de ces nombreux établissements, deux remarques se présentèrent à notre esprit : d'abord, la date des premiers. C'est au commencement du seizième siècle, à l'époque où le protestantisme venait jeter à la face de l'Église romaine le reproche d'obscurantisme, que Rome ouvrait gratuitement au peuple les premières écoles publiques de l'Europe! Elle ne craignait donc pas la lumière; elle ne craignait pas surtout, comme l'en accusaient les chefs de la Réformation, que ses enfants apprissent à lire, même la Bible, puisque c'est en Italie que parut la première traduction de l'Écriture en langue vulgaire.

Ensuite, Rome, qui donna le mouvement il y a trois siècles, a continué de marcher; et je ne sais s'il est aucune capitale qui puisse rivaliser avec elle dans la voie du progrès. Pour une population de 170,000 âmes, Rome compte aujourd'hui 374 écoles primaires, dirigées par 484 maîtres et peuplées de plus de 14,000 enfants! Pour 1 million d'habitants, Paris ne comptait, au 1er juillet 1844, que 24,137 élèves dans les écoles populaires. Outre les écoles régionnaires, parvenues au nombre de 55, plusieurs salles d'asile ont été fondées; de nouvelles écoles paroissiales ont été ouvertes, cinq ou six autres institutions, ayant le même but, ont été érigées. Dans ce nombre ne sont pas comprises les écoles primaires, appelées *Abusives*, parce qu'elles se sont formées sans autorisation, et qui comptent au moins 20 instituteurs et 300 élèves [1].

[1] MORICH., p. 217.

Tels sont, en abrégé, les moyens que Rome emploie pour dissiper l'ignorance dans les classes inférieures de la société : c'est ainsi que la mère des Églises répond encore aujourd'hui à ceux qui osent l'accuser d'être stationnaire, rétrograde et ennemie des lumières. L'Apollinaire, l'Université, le collége Romain nous apprendront plus tard ce qu'elle fait pour l'instruction des classes élevées.

Mais il ne suffit pas de dissiper l'ignorance. Pour entretenir l'âme humaine dans son état normal, il faut encore la préserver de l'erreur, et surtout de l'erreur en matière de religion, la plus funeste de toutes. L'esprit le plus éclairé peut être atteint de ce choléra-morbus, dont semble imprégné l'atmosphère de l'Europe actuelle, et qui tue le cœur après avoir altéré la virginité de l'intelligence. Afin de l'éloigner de ses frontières il n'est pas de mesure que Rome ne prescrive.

Ses douanes visitent avec un soin rigoureux tous les ouvrages venus du dehors; la congrégation de l'Index veille nuit et jour pour en arrêter la propagation et pour les signaler, en les flétrissant, à la frayeur publique. A Rome, nul ouvrage ne peut être publié sans avoir été soumis à l'examen des maîtres de la doctrine : gravures, morceaux de musique, pièces de théâtre, tout est surveillé. De peur que les spectacles, même permis, ne nuisent aux pensées graves qui doivent former le fond de l'intelligence chrétienne, les représentations cessent aux époques et aux jours consacrés au recueillement et à la prière, tels que l'Avent, le Carême, le vendredi de chaque semaine et le dimanche.

14 Février.

Départ pour Naples. — Albano. — Souvenir de saint Bonaventure. — La Palazzola. — Ruines d'Albe la Longue. — Monte Cavo. — Lac d'Albane. — Les Nymphées. — L'émissaire. — Castel-Gandolfo. — Tombeaux prétendus d'Ascagne et des Curiaces. — Horace et saint Paul. — Aricia. — Genzano. — Lac Némi. — Civitâ Lavinia.

A sept heures du matin, par un froid assez piquant, nous quittions le palais Conti dans une large voiture à huit places : toutes étaient occupées par nos amis. C'était une caravane française, c'est-à-dire joyeuse et légère, qui partait pour Naples. Nous sortîmes de Rome par l'ancienne porte *Cœlimontana*, aujourd'hui de Saint-Jean, et bientôt nous trottâmes sur la voie Appienne. Cette voie, royale entre toutes les autres (*Regina viarum*)[1], s'étendait, comme je l'ai déjà dit, de Rome jusqu'à Brindes, et chaque pierre semble avoir une bouche pour rappeler quelque grand souvenir.

Après les maîtres du monde matériel, les Césars et leurs légions triomphantes, on y voit passer les rois du monde moral, Pierre et Paul, vainqueurs des Césars et de leurs armées ; puis les chrétiens de Rome, allant au-devant de l'Apôtre débarqué à Pouzzole ; enfin ces vieilles dalles semblent encore marquées de taches de sang qui redisent le peuple des martyrs dont elles contemplèrent les combats et les triomphes. Tous ces grands souvenirs, sacrés et profanes, empruntent je ne sais quelle majesté de la solitude et des ruines qui vous environnent. Ici la campagne romaine se montre, peut-être plus qu'ailleurs,

1 STAT. SYLV., II, V. 12. — MART., IX, 104.

solitaire, accidentée, remuée, excavée et couverte d'antiques débris. Comme complément du tableau, l'immense aqueduc de Claude sillonne la vaste plaine, élevant jusqu'aux nues ces gigantesques arceaux sur lesquels passent les eaux du Latium, apportées en tribut à la Ville éternelle.

Vers dix heures nous arrivions à Albano. C'est une petite ville de 5,000 âmes, bâtie à l'extrémité du désert, non loin des ruines d'*Albe la Longue*. Après une modeste collation à *l'hôtel de la Ville-de-Paris,* nous nous rendîmes à l'église principale, appelée *Sainte-Marie de la Rotonde*. Le portail est orné de beaux ornements de marbre, sculptés en feuille d'acanthe, pris de quelque ancien édifice. L'intérieur offre peu de richesses artistiques; pourtant le voyageur chrétien doit une visite à la cathédrale d'Albano. Elle rappelle un nom dont le doux et glorieux souvenir ne saurait être oublié.

Au treizième siècle vivaient à l'Université de Paris, dont ils forment l'immortelle auréole, deux illustres amis, que leurs vertus ont placés sur les autels du monde catholique, et que leur génie a mis au rang des docteurs. La merveilleuse pénétration de son esprit valut à l'un le titre de docteur *angélique;* celui de docteur *séraphique* fut acquis à l'autre par la ravissante onction de ses écrits. Enfants spirituels de deux pères également illustres, Dominique et François, ils continuèrent avec gloire à soutenir l'Église de Dieu, au secours de laquelle eux et leurs pères et leurs frères étaient envoyés. Tous les deux puisèrent leur doctrine dans le même livre : le Crucifix; et, par un rare bonheur pour le voyageur chrétien, leur souvenir marque de distance en distance la route qui conduit de Rome à Naples par Terracine. Ai-je besoin de les nommer? Saint Bonnaventure et saint Thomas d'Aquin ne sont-ils pas connus de tous?

Le premier, humble enfant de saint François, marié comme son père à une glorieuse princesse qu'on appelle la pauvreté évangélique, cherchait vainement à cacher sous le froc de bure l'éclat qui jaillissait de son génie et de sa vertu. L'œil pénétrant du vicaire de Jésus-Christ découvre le trésor enfoui, et, par un ordre suprême, il fait sortir la lumière de dessous le boisseau. Caché à Paris, Bonaventure reçoit en même temps, et le chapeau de cardinal, et sa nomination à l'évêché suburbicaire d'Albano, et l'ordre d'accepter : il part pour l'Italie. Grégoire X vient à sa rencontre et lui donne lui-même l'onction épiscopale. On connaît la vie du nouveau prince de l'Église, et sa mort non moins belle que sa vie. Tombé malade au milieu du Concile général de Lyon, où il avait plus qu'un autre contribué à l'union de l'Orient et de l'Occident, il eut encore la force d'assister à l'abjuration du grand chancelier de Constantinople, sa noble conquête; et on peut dire de lui ce qu'on a dit de Turenne, qu'il mourut enseveli dans son triomphe.

Or les églises et les rues d'Albano nous rappellaient un mot consolant du grand évêque. Parmi les religieux de son ordre, il en était un nommé Egidius, qui avait une profonde vénération pour l'illustre et saint docteur. Un jour Egidius, avec une simplicité d'enfant, tournait autour du saint, désirant lui adresser une question, mais ne sachant trop comment formuler sa demande : tant on est sot quand on veut avoir de l'esprit! Enfin, recueillant toutes les ressources de son génie : « Mon frère Bonaventure, lui dit-il, Dieu vous a fait de grandes grâces à vous autres savants; mais nous, pauvres ignorants, que ferons-nous pour nous sauver? »

Le saint répondit : « Quand Notre-Seigneur n'aurait donné aux hommes que son amour, cela suffirait. — Un

ignorant peut-il aimer Dieu autant qu'un savant ? — Une vieille femme peut aimer Dieu autant et plus qu'un docteur en théologie. » A ces mots Egidius, transporté de bonheur, court dans le jardin situé du côté de Rome, et se met à crier : « Hommes simples et ignorants, pauvres et chétives bonnes femmes, vous pouvez aimer Dieu autant que frère Bonaventure[1] ; » et il tomba dans une extase qui dura trois heures.

Ces souvenirs du moyen âge nous accompagnaient pendant que nous gravissions le flanc rocailleux des montagnes du Latium, au pied desquelles est située la moderne Albano. Nous arrivâmes bientôt à la *Palazzola,* humble couvent de Franciscains, bâti sur les ruines mêmes d'Albe la Longue. Cette ville importante, tant de fois nommée dans les premiers temps de la république romaine, fut fondée, dit-on, par Ascagne, fils d'Énée, et détruite par Tulius Hostilius. Près du couvent on voit encore un ancien tombeau creusé dans le roc, avec les faisceaux consulaires et la chaise curule. De là, nous poussâmes au delà de *Rocca di Papa,* jusqu'à la cime du *Monte Cavi.*

C'est ici, dans une espèce de plate-forme en fer à cheval, que Romulus inaugura la religion des peuples aborigènes; ici que son successeur, Tarquin l'Ancien, bâtit le fameux temple de *Jupiter Latialis,* divinité cruelle qui voulait du sang humain à l'ouverture des jeux établis en son honneur. Pour honorer, et la mémoire de leurs aïeux, et le berceau de leur religion, les Romains venaient sur cette montagne célébrer les *Féries latines;* les triomphateurs eux-mêmes étaient obligés de s'y rendre, quelques jours après leurs triomphes, afin

[1] *Acta Sanctorum*, 23 avril.

d'y offrir un sacrifice d'actions de grâce; et enfin les consuls devaient y prendre possession de leur dignité. A tant de bruit et de mouvement a succédé le silence éternel de la solitude.

Revenant sur nos pas, nous visitâmes le lac d'Albano ou *di Castello*. Il se trouve auprès du village de *Castel-Gandolfo*, à la cime d'une montagne, et occupe le cratère éteint d'un volcan. Entouré de chênes verts et d'oliviers sauvages, il est profondément encaissé et forme un ovale dont le pourtour peut avoir deux lieues et demie : sa profondeur est de 480 pieds. Sur ce lac, Domitien promena sa folie en y donnant des batailles navales. En descendant jusqu'au bord, nous vîmes deux *Nymphées*, c'est-à-dire différentes salles creusées dans la lave et servant aux voluptueux Romains à prendre le frais. Celle que les paysans nomment *Grotta di Bergantino*, construction réticulaire, couverte d'une vigoureuse végétation, offre un aspect singulièrement pittoresque; mais la merveille du lac est le canal, ou émissaire, qui en décharge les eaux dans la campagne romaine.

En voici l'origine : Les Romains étaient occupés au siége de Véies, lorsque les eaux du lac montèrent d'une manière effrayante et menacèrent tout le pays d'une inondation générale. Camille envoya des députés à Delphes pour consulter l'oracle d'Apollon. Il répondit que les Romains ne seraient maîtres de Véies qu'après avoir ouvert un écoulement aux eaux du lac. Aussitôt une partie de l'armée se mit à l'œuvre; l'autre continua de garder la place, que Camille avait dévouée. On perça la montagne; on fit un canal de 1 mille de longueur sur 4 pieds de largeur et 6 de hauteur, et la ville fut emportée. Quoiqu'il date de deux mille deux cent quarante ans, ce tunnel est passablement conservé.

Enfin nous arrivâmes à Castel-Gandolfo, humble village où, depuis Urbain VIII, le souverain pontife vient passer quelques mois à la fin de l'été. L'extérieur du palais est fort simple, mais le point de vue est magnifique. De la plate-forme on embrasse toute la campagne romaine, désert de ruines, au milieu duquel la Ville éternelle, avec ses dômes dorés, ses obélisques et ses palais, apparaît comme une majestueuse oasis de monuments. L'église de Castel-Gandolfo est une croix grecque, de l'architecture du Bernin. Sur le maître-autel, nous vîmes un beau tableau qu'on dit de Pierre de Cortone ; l'autel à gauche a une *Assomption* de Carle Maratte.

En descendant la colline, on regagne Albano par une route ombragée, construite par Urbain VIII, et on salue le prétendu *tombeau d'Ascagne*. Ce monument antique, auquel le manque d'inscription ne permet d'assigner ni une date ni un nom, se compose d'une tour colossale, terminée en cône. Les revêtements de marbre et les autres ornements qui le décoraient ont disparu : il est triste comme la mort. Il en faut dire autant d'une autre ruine située au delà d'Albano, et qui porte, on ne sait pourquoi, le nom de *tombeau des Curiaces*.

L'heure du départ étant arrivée, nous reprîmes nos places dans la berline, et je m'empressai de consulter deux guides dont j'avais eu soin de me faire accompagner : l'un était à ma droite, l'autre à ma gauche, dans les poches de la voiture. Vous tous qui ferez la même route, je vous en prie, ne les oubliez pas : le premier, c'est *Horace ;* le second, les *Actes des Apôtres*. Oui, ce chemin que vous suivez, Horace et saint Paul le suivirent, il y a dix-huit cents ans : leurs souvenirs y sont marqués. Or, je ne connais rien de plus intéressant et de *plus agréable* que de marcher sur cette même voie Ap-

pienne avec deux pèlerins si célèbres et si différents. De plus, je vais vous dire à quelle occasion Horace faisait ce voyage ; quant à saint Paul, vous saurez bientôt pourquoi on le rencontre sur une route illustrée par tous les conquérants du monde. L'an de Rome 713, Mécène, Coccéius et Capiton furent envoyés par le sénat jusqu'à Brindes, afin de réconcilier avec Octave, Antoine qui assiégeait alors cette ville. Horace, leur ami, fut du voyage. Parti de Rome avec le rhéteur Héliodore, il vint rejoindre les diplomates à Terracine.

En sortant d'Albano, la route traverse un pays montagneux, planté d'oliviers et d'arbres verts et passablement cultivé. A deux milles au delà, on gravit une crête sur laquelle est assise, comme un nid d'aigle au sommet d'un rocher, la moderne *Aricia*. Ce gracieux petit village occupe la place de la forteresse de l'antique *Aricia*, dont il conserve le nom. On dit qu'Aricie fut fondée deux cents ans avant la guerre de Troie par Archiloque de Sicile. Quoi qu'il en soit, cette ville fut la patrie d'Atia, mère de l'empereur Auguste.

Son territoire produisait d'excellents oignons qui ont mérité d'être chantés par plusieurs poëtes et maudits par Horace, qui faisait profession de détester cordialement tous les rejetons de cette famille légumineuse, jusqu'au cinquième degré, et au delà. Les ruines à peine reconnaissables de la cité se voient au-dessous du village, à l'endroit appelé le Jardin du Milieu, l'*Orto di Mezzo*. Comme nous approchions, j'ouvris mon Horace, qui parle ainsi d'Aricie :

> Egressum magna me excepit Aricia Roma
> Hospitio modico [1].

[1] *Lib. I*, satyr. v.

Les paroles du poëte voyageur se vérifient encore ; Aricie est toujours une bicoque, et ses auberges nous parurent de fort médiocre apparence ; je n'en peux pas dire autre chose ; car plus heureux qu'Horace, ou plus pressés, nous passâmes sans leur laisser voir la couleur de nos baïoques ; nous ne mîmes pied à terre que pour visiter l'église et le sévère palais Chigi. Ces deux ouvrages de Bernin présentent un ensemble bien entendu, mais semblent pécher par les détails : la coupole seulement paraît irréprochable.

Horace et Héliodore, qui l'accompagnait, couchèrent à Aricie. En vrais flâneurs, ces messieurs voyageaient à petites journées, et probablement aux frais de l'État. N'étant pas dans les mêmes conditions, nous poussâmes jusqu'à Velletri. Avant d'y arriver, on visite Genzano (l'ancienne Gentiana), joli bourg situé près du lac Nemi. Ce lac lui-même doit à sa forme, aux rosiers qui l'entourent et à la limpidité de ses eaux, le gracieux nom de Miroir de Diane, *Speculum Dianæ*. Non loin de la route, il nous fut encore permis de voir la *Cività Lanivia* (*Lanuvium*), patrie d'Antonin le Pieux, et de ce Milon, meurtrier de Claudius, si connu des rhétoriciens. Cinq heures sonnaient quand nous entrâmes à Velletri, patrie de l'empereur Auguste.

15 Février.

Velletri. — Cisterna. — Souvenir de saint Paul. — Les marais Pontins, — Ardée, Antium, Sezze, — Linea Pia. — Forappio. — Souvenir de saint Paul. — Fossa Nuova. — Souvenir de saint Thomas. — Terracine. — Temples de Jupiter Anxurus et de Minerve. — Château de Théodoric. — Cathédrale. — Hôpital et palais de la Résidence.

Hier matin, nous avions déjeuné à *l'hôtel de la Ville-de-Paris* : la susdite enseigne était en bon français, et,

ne l'oubliez pas, c'était à Albano; le soir notre phaéton nous introduisit rapidement, en faisant claquer son fouet, au grand *hôtel de Russie :* c'était à Velletri, ville importante des anciens Volsques (*Velitræ*), et cette seconde enseigne était aussi en bon français. Remarquez-vous l'influence des grandes nations, et de la France en particulier? Jusqu'aux plus minces détails, tout annonce l'ascendant de la langue, et par conséquent de la pensée française, sur les populations italiennes. Il y a là, ce me semble, pour notre patrie, un grand enseignement et une grave responsabilité.

La première personne que j'aperçus à l'entrée de Velletri fut un pauvre père capucin, vieillard à barbe blanche, les pieds nus et la besace sur l'épaule. Ce roi de la pauvreté me parut admirablement placé dans la patrie de l'ancien maître du monde : nulle part, peut-être, le représentant sublime de la puissance spirituelle ne porte avec plus de grâce le sceptre échappé aux empereurs de la force. Nous apprîmes de sa bouche que l'Église comptait aujourd'hui 18,000 de ses semblables, vivants miracles des âges de la foi, divisés en quarante provinces, et répandus sur toutes les plages de l'ancien et du nouveau monde.

Velletri, qui fait partie de l'évêché d'Ostie, compte dix à douze mille âmes. Du plateau qui lui sert d'emplacement, on jouit d'une vue magnifique. Quand, au coucher du soleil, le voyageur porte ses regards vers l'Orient, il voit à ses pieds de profonds ravins qui se relient par une vaste plaine aux montagnes de la Sabine, dont le sommet couvert de neige se confond avec la brume du soir, et forme une espèce de voile qui, aux derniers rayons du crépuscule, prend une teinte amaranthe du plus bel effet. Les principaux monuments de

Velletri sont la colonne du pape Urbain VIII, sur la place du Marché, les fontaines publiques, d'une bonne construction, et le palais *Lancelotti*, avec son bel escalier de marbre. L'église de Sainte-Marie *dell' Orto* renferme quelques bons tableaux.

En nous promenant dans les environs, nous vîmes le lieu où fut trouvée la *Pallas Veliterna*, l'une des belles statues du Musée de Paris; puis des ruines informes de monuments anciens, qui jonchaient le sol et rappelaient de grands noms et de tristes souvenirs. C'est peut-être en mémoire d'Auguste, dont Velletri fut le berceau, que Tibère, Nerva, Caligula, Othon, firent de cette ville leur séjour favori, et l'enrichirent de superbes villas.

Cependant, tout n'est pas rose dans les voyages; au lieu de dormir à l'*hôtel de Russie*, nous avions bivouaqué, et cela pour cause. Mais il y a compensation à tout, même à une mauvaise nuit. Dès les premières clartés de l'aurore nous descendîmes sur la place, et il nous fut possible de jouir d'un magnifique lever du soleil. Merci aux grabats de l'*hôtel de Russie*, sans eux nous aurions perdu ce beau et rare spectacle. Nous quittâmes Velletri, laissant à gauche, du côté de la Sibine, la petite ville de Cori, l'ancienne Cora, célèbre par ses temples d'Hercule et de Castor et de Pollux: l'*area* du premier est occupée par le baptistère de l'église.

Vers neuf heures, nous passâmes la rivière d'Astura, et bientôt nous entrâmes dans *Cisterna*. Un accident fort heureusement arrivé à notre attelage nous permit de nous arrêter une heure. Je vais vous expliquer pourquoi je parle ainsi d'un fait qui contrariait passablement notre digne voiturin. Nous avions avec nous, comme je l'ai dit, les *Actes des Apôtres* qui nous apprennent le passage de *saint Paul sur la* voie Appienne. Or, vous savez, peut-

être même ne savez-vous pas, que les chrétiens de Rome, informés de la venue tant désirée du grand Apôtre, vinrent à sa rencontre, comme des enfants vont au-devant de leur père absent depuis longtemps. Sans doute, afin de n'éveiller aucune défiance, il se partagèrent en deux bandes : les uns s'arrêtèrent *ad tres Tabernas*, aux trois Hôtelleries ; les autres poussèrent jusqu'au *Forum d'Appius* [1]. Or, les *tres Tabernas* d'autrefois sont, suivant la constante tradition, les Cisterna d'aujourd'hui [2].

Nous nous élançâmes de la voiture, et en un instant nous fûmes à l'église. Prosterné sur les dalles du modeste sanctuaire, chacun de nous se disait : « Tu es peut-être à genoux à la même place où saint Paul et les chrétiens de Rome se rencontrèrent, s'embrassèrent, se réjouirent et prièrent ensemble ! » Quand on a le bonheur d'être en corps et en âme sur des lieux d'où sortent de pareils souvenirs, on conviendra qu'il suffit, pour éprouver d'ineffables impressions, de laisser aller son cœur à la foi. Cisterna est un petit village, situé sur une hauteur,

[1] Fratres occurrerunt nobis usque ad Apii forum ac tres Tabernas. *Act.*, XXVIII, 13.

[2] Erat Appii forum (*ut colligitur ex Plinio*, lib. XIV, c. VI) in agro Setino, in via Appia locus positus ; tres Tabernæ vero contra Antium. Unde et Cicero (*Ad Atticum*, epist. XIX, lib. II) : Emersimus commode ex Antio in Appiam ad tres Tabernas. Distans erat ab Urbe forum Appii quinquaginta et unum millia passuum. Tres Tabernæ vero positæ erant ad trigesimum tertium lapidem. Sic enim Antoninus Appiæ viæ numerat milliaria, nimirum ab Urbe ad Ariciam sexdecim millia passuum, ab Aricia ad tres Tabernas decem et septem, unde vero ad Appii forum decem et octo. De foro Appii nulla sunt vestigia, vel si quæ exstant, palude pontina facta sunt inaccessa. Tres vero Tabernas illam esse ferunt, quæ hodie vulgo dicitur, corrupto vocabulo, Cisterna.— BARON., an. 59, n. 11, b.

au bord de la voie Appienne. Nous la reprîmes, et bientôt apparut à nos regards avides *Torre de' tre Ponti*, simple relai de poste, d'où l'on commence à découvrir les fameux marais Pontins : avant de les traverser, il est agréable d'en connaître l'histoire.

Les marais Pontins forment une vaste plaine de trois lieues de largeur sur huit lieues de longueur. Ils occupent l'espace compris entre le pays des anciens Rutules et des Volsques ; c'est-à-dire entre Ardée, Antium, Terracine, d'une part ; les monts Lepini et la mer Tyrrhénienne, de l'autre.

Pour restituer à la culture les marais Pontins, il fallait vaincre des obstacles de tous genres : un sol presque sans pente et sans solidité, une masse d'eau pluviale descendant sans cesse des montagnes de la Sabine et du Latium, quatre rivières et plusieurs torrents qui convergent vers ces marais, et dont les eaux, ne trouvant pas une déclive suffisante, séjournent dans les terres, les pénètrent et les corrompent. Ces rivières sont la Pedicata, l'Amazeno, la Cavata, la Cavatella, l'Uffente, la Ninfa et la Tepia [1].

Longtemps avant la fondation de Rome, les Volsques et les Rutules étaient parvenus, à l'aide de travaux dont le secret nous échappe, à dessécher ces marais au point d'y construire vingt-trois villes, parmi lesquelles on comptait Pométia, Longula, Volusca, Mugilla, etc., dont la première opposa une longue résistance à Tarquin l'Ancien [2]. Négligées après la conquête, les terres Pon-

[1] Et non pas, comme dit M. Bouillet, le Liris ou Garigliano, qui coule à plusieurs lieues de là. L'Université fait la géographie, même de l'Europe, comme elle écrit le latin et traduit les classiques.

[2] Pline, *His. nat.*

tines retombèrent dans leur état primitif. Les assainir de nouveau était une entreprise digne des Romains : l'an de Rome 442, le censeur Appius Claudius les fit traverser par la superbe route qui porte son nom ; cent cinquante ans plus tard, le consul Cornélius Céthégus fut le premier qui entreprit de grands travaux d'assainissement [1] : Jules César et Auguste les poussèrent jusqu'où ils purent aller [2]; enfin, Trajan vint embellir par des routes, des édifices et des ponts superbes ces lieux regardés longtemps comme inaccessibles [3].

Jaloux d'avoir dans les environs de Rome des habitations et des propriétés dignes de leur opulence, les maîtres du monde semèrent cette plaine de villas immenses, de forum, de parcs, de jardins. Les nations vaincues payaient ces constructions, et un peuple d'esclaves cultivait avec soin ces lieux enchanteurs. Cependant l'empire romain s'écroule sous les coups des Barbares. Les villes sont saccagées, les palais brûlés, les villas abandonnées ; et les fiers descendants de Romulus, chassés comme un vil troupeau par les terribles guerriers d'Alaric et de Totila, prennent le chemin de l'exil : à cette époque finit la gloire des marais Pontins.

Les rivières qui, bien dirigées, fertilisaient en l'embellissant la vaste campagne, et dont les eaux réunies formaient un canal navigable, inondèrent de nouveau la

[1] Pontinæ paludes a Cornelio Cethego consule, cui ea provincia evenerat, siccatæ, agerque ex iis factus. — *Epitom. Livii*, 26.

[2] SUET., c. XLIII. — . . . Sterilisque diu palus aptaque remis
Vicinas urbes alit, etc. — HORAT., *Art. poet.*

[3] Per Pontinas paludes viam saxo stravit, exstruxitque juxta vias ædificia, pontesque magnificentissimos fecit. — DIO, lib. LXVIII.

plaine et la transformèrent en un vaste marais. D tentatives de desséchement furent faites par le patrice Décius, sous Théodoric, roi des Goths [1]; mais l'honneur du succès était réservé à d'autres. La religion, qui a réparé tant de désastres, sauvé tant de ruines, défriché tant de landes, devait encore rendre à l'agriculture cette fertile campagne. Les papes Boniface VIII, Martin V, Sixte V, assainirent la partie supérieure des marais et firent écouler les eaux dans la mer, par un canal qu'on appelle encore le *Fiume Sisto*.

L'immortel Pie VI eut la gloire d'achever l'œuvre de ses prédécesseurs. C'est lui qui, par des travaux habilement dirigés et patiemment suivis, parvint à dessécher les marais Pontins dans quatre cinquièmes de leur surface, à y faire croître de belles moissons et paître de nombreux troupeaux. Il dégagea la voie Appienne, et ordonna de la continuer en ligne droite dans toute la longueur des marais; et cette superbe route (*Linea Pia*) est la plus longue ligne sans déviation qui existe. Honneur encore à Grégoire XVI qui, malgré son modique revenu, continue, et qui, Dieu aidant, avancera beaucoup la noble tâche du pontife martyr!

Au sortir de *Torre de' tre Ponti*, on laisse à gauche les ruines d'Ardée, capitale des Rutules, célèbre par le siége qu'elle soutint contre Tarquin le Superbe, et pendant lequel arriva l'aventure de Lucrèce. Sur la droite, vous avez *Nettuno*, l'antique *Antium*, capitale des Volsques, asile de Coriolan exilé, patrie de Caligula et de Néron : c'est dans les ruines de cette ville que fut trouvé, il y a deux siècles, l'Apollon du Belvédère. A l'entrée des marais, se dessine sur une hauteur la petite ville de

[1] Cassiod., lib. XI. — Var., epist. 31, 32.

Sezze (*Suessia Pometia*), avec son couvent de Franciscains, destiné à secourir les pauvres habitants de ces lieux, où les maladies scrofuleuses sont très-communes.

Enfin nous entrâmes sur la *Linea Pia*, route superbe, comme je viens de le dire, ou plutôt gracieuse allée de jardin, bordée d'arbres, et d'un canal coulant à pleins bords et traversant les marais Pontins dans toute leur étendue. A droite et à gauche, nous voyions s'élever des compagnies d'oies sauvages ; des troupeaux de bufiles erraient au loin dans ces vastes marécages qu'embellissent, de distance en distance, de larges portions de terrain cultivées et couvertes de verdure. Du côté de la mer, nous avions en perspective le cap de Circé, fameux dans la Fable, par la métamorphose des compagnons d'Ulysse, ainsi que la petite ville de Saint-Félix, qui s'élève à une grande hauteur au-dessus du niveau de la mer : tel est le spectacle dont on jouit jusqu'à *Forappio*.

Situé au milieu des marais Pontins, *Forappio* ne se compose que de trois maisons ; et pourtant ce lieu nous offrait un vif intérêt ! Ici les traditions sacrée et profane se donnent rendez-vous : Horace et saint Paul vous apparaissent. Prenant les *Actes des Apôtres*, je lus : « Les frères nous vinrent au-devant jusqu'au *Forum d'Appius*. Paul, les ayant vus, rendit grâces à Dieu et prit confiance [1]. » C'est donc ici, pour la première fois, que le grand Apôtre eut la consolation, si longtemps désirée, de voir ces chrétiens de Rome dont la foi était déjà renommée par tout l'univers. C'est ici que ces chrétiens, pour qui les travaux, le génie, le courage, les chaînes de l'illustre prisonnier, étaient un objet d'admiration,

[1] Fratres occurrerunt nobis usque ad Appii forum ac tres Tabernas. Quos cum vidisset Paulus, gratias agens Deo, suscepit fiduciam. — Cap. XXVIII, 13.

contemplèrent, pour la première fois, ses traits vénérés et chéris. Quelles effusions d'amour et de bonheur de part et d'autre! Quelles larmes! quels entretiens!

Et j'étais là, au même lieu où cette scène s'était accomplie; je foulais le même sol, je voyais les mêmes montagnes témoins de ce spectacle. O mon Dieu! que la foi vive fait éprouver au chrétien de douces émotions! Jules César avait passé là; Auguste avait passé là; Trajan, Nerva, Cicéron, Horace, Virgile, Mécène, Appius avaient passé là; mais tous ces héros, tous ces grands hommes de la terre disparaissaient à mes yeux devant mon héros, mon grand homme, le vainqueur des Césars, des poëtes, des orateurs et des philosophes, Paul, le prisonnier du Christ [1].

Trois maisons modernes marquent le lieu occupé jadis par le Forum d'Appius. Or, s'il faut en juger par les autres, ce *Forum* n'était rien moins qu'une place superbe dont la statue d'Appius, fondateur de la voie Appienne, faisait l'ornement, et, selon toute apparence, il faisait partie de quelque villa magnifique. Les débris de colonnes, les frises de marbre qui couvrent le sol environnant, sembleraient donner crédit à cette opinion; j'eus le regret de ne trouver sur un bloc de granit qu'une ins-

1 Quand Baronius écrivait, le grand desséchement des marais Pontins n'était pas opéré; il pouvait donc dire qu'il ne restait plus de vestige du *Forum d'Appius*; les auteurs de la même époque ont pu se diviser sur l'emplacement de ce célèbre Forum; mais aujourd'hui les doutes ne semblent plus possibles. Le nom très-reconnaissable du lieu, sa position dans les marais Pontins, auprès du grand canal dont parle Horace, sa distance indiquée par l'itinéraire de l'empereur Antonin, sont des témoignages d'une valeur incontestable, et, je crois, à peu près incontestée de nos jours.

cription effacée, excepté le nom de Nerva qu'on lit très-bien : j'en fis sauter un morceau que je conserve en mémoire de saint Paul.

Après avoir satisfait au besoin de notre cœur, il fallut songer à apaiser notre faim. Or, il n'y avait ni provisions ni même de feu dans la *locanda*. Fort heureusement que c'était l'heure où le marchand de poissons remontait de la mer Tyrrhénienne, apportant sur une mule je ne sais quelle menue pêche, aux rares habitants des marais. Avec beaucoup d'instance il nous fût possible d'obtenir, pour collation, six petits poissons à partager entre huit. Nous prîmes place à une table flanquée de deux bancs de chêne et couverte aux trois quarts d'une nappe d'une malpropreté *impossible à décrire ;* le reste du service était à l'avenant.

A cette première *disgrazia,* s'en joignait une autre plus grande et beaucoup plus ancienne, attendu qu'elle avait déjà le privilége de condamner Horace à la diète, il y deux mille ans. Le poëte était à table avec nous ; nous l'interrogeâmes, et voici ce qu'il nous dit de sa couchée au Forum d'Appius :

. . . . . . Inde Forum Appi,
Differtum nautis, cauponibus atque malignis.
. . . .
. . . .
Hic ego propter aquam, quod erat deterrima, ventri
Indico bellum, cœnantes haud animo æquo
Exspectans comites . . . .
Hor., *Satyr.*, lib. V, sat. 5.

L'eau du *Forappio* était si mauvaise lorsque nous y passâmes, le 15 février 1842, que nous aurions été obligés, comme Horace, de déclarer la guerre à notre esto-

mac, sans un charitable avertissement de notre hôte. Quoique descendant peut-être en ligne droite de ces malins hôteliers dont parle le poëte, il eut la conscience de nous prévenir de n'en pas boire : un peu de vin pur d'une qualité passable arrosa nos petits poissons. Quant aux bateliers criards qui empêchèrent Horace de dormir, il n'en existe plus de vestige : ce lieu si animé, où venaient mouiller les nombreux bateaux qui remontaient de la mer Tyrrhénienne, est aujourd'hui silencieux et désert. Toutefois le canal, appelé *Naviglio Grande*, formé par la réunion des rivières et par les saignées des marais, ce canal sur lequel Horace s'embarqua pour Terracine, coule encore au même lieu, rouvert et restauré par les souverains pontifes.

En sortant de Forappio, on reprend la *Linea Pia*, toujours belle et gracieuse. Les montagnes qui forment un demi-cercle autour des marais Pontins vont en s'abaissant à mesure qu'elles se rapprochent de la mer, où elles plongent leurs pieds et leurs flancs à moitié dénudés. A gauche on laisse *Fossa Nuova*, célèbre monastère où saint Thomas d'Aquin, se rendant au Concile de Lyon, tomba malade et mourut. En face du voyageur se montre Terracine, la vieille *Anxur*, enfermée dans la circonférence de l'arc et coquettement étagée sur ses rochers blanchâtres. La physionomie est encore la même qu'au temps d'Horace. J'ouvris en effet le poëte de Tivoli, qui ne se doutait guère qu'un jour il servirait de cicerone à un chanoine français, et il me dit :

Millia tum pransi tria repimus, atque subimus
Impositum saxis late candentibus Anxur.
HOR., *Satyr.*, lib. V, sat. 5.

La veille il avait couché au Forum d'Appius et s'était

plaint du bruit des cousins et des grenouilles qui avaient troublé son sommeil. Nous n'eûmes pas occasion de faire connaissance avec cette aimable société; et comme Horace n'en dit plus rien, nous sommes autorisés à croire qu'il ne la rencontra pas à Terracine. En revanche, il y retrouve ses illustres compagnons de voyage, et le loisir de frotter avec un collyre noir ses yeux chassieux.

Hic oculis ego nigra meis collyria lippus
Illinere. . . . .

Plus heureuse qu'Horace, notre petite caravane avait bon pied et bon œil; si elle n'eût pas l'avantage de rencontrer à Terracine Mécène, Fontéius et Capiton, nous y trouvâmes l'excellent abbé Rafaello Mariotti, chanoine de la Collégiale, jeune ecclésiastique fort distingué, qui nous fit avec une bonne grâce parfaite les honneurs de sa ville natale. Avec lui nous visitâmes les ruines cruellement défigurées du temple de Jupiter *Anxurus*, puis l'*area* en belle mosaïque du temple de Minerve. A la déesse de la Sagesse ont succédé dans ce lieu les excellents Pères doctrinaires, fondés par le B. César de Bus. De là, gravissant la pente escarpée de la Blanche-Montagne, nous arrivâmes aux ruines bien conservées du château de Théodoric. Maître de Terracine, le roi des Goths fit bâtir cette citadelle pour maintenir la ville, qui finit par lui échapper, comme elle avait échappé aux Volsques ses fondateurs et aux Romains ses seconds maîtres.

De la hauteur où nous étions, le regard embrasse les marais Pontins et une grande étendue de la mer Tyrrhénienne. Au milieu des flots semble se balancer, comme une oasis de verdure, l'île Ponzia, dont la vue nous fit tressaillir. C'est là que le farouche Domitien avait relégué sa douce parente, sainte Flavie Domitille, qu'il fit ensuite

brûler à Terracine avec plusieurs autres martyrs. Après avoir salué, et les héros de la foi, et le théâtre de leur glorieux combat, nous descendîmes à la cathédrale. Elle est bâtie sur les ruines du temple d'Apollon. Conjointement avec le chanoine Mariotti, M. le curé voulut bien nous en expliquer l'origine et les divers monuments.

Terracine reçut de l'apôtre saint Pierre le don de la foi, et son premier évêque, saint Épaphrodite, un des soixante-douze disciples de Notre-Seigneur. Il est certain que le pêcheur de Galilée, pendant vingt-cinq ans de séjour à Rome, ne négligea rien pour propager l'Évangile; qu'il fonda des églises et établit des évêques. D'un côté, tout porte à croire, même à défaut d'autres preuves, que la plupart des villes d'Italie furent visitées et évangélisées par saint Pierre en personne, ou par ses disciples; d'un autre côté, Terracine, appuyée sur une tradition constante, affirme que la chaîne de ses pontifes commence à saint Épaphrodite. Je ne vois guère ce qu'on peut opposer à cette légitime prétention [1].

Au rond-point du chœur on conserve une chaire pontificale, que la même tradition assure avoir été occupée par saint Pierre. Elle est en marbre blanc, d'une forme qui rappelle parfaitement les siéges épiscopaux conservés dans les Catacombes. A côté du maître-autel s'élève un baldaquin supporté par les colonnes mêmes de l'ancien autel d'Apollon. Sous ce monument reposent les corps de toute une famille de martyrs, couronnés à Terracine même. Éleuthère, chef de la famille; Sylvain son fils, évêque de Terracine; sainte Sylvie sa mère, et sainte Rufine sa sœur; tels sont les noms sacrés de ces glorieux témoins de notre foi. Les colonnes de granit qui suppor-

[1] *Voyez* Ughelli, *Italia sacra*, t. I, p. 1278.

tent la nef et la mosaïque du pavé, enlevées au temple d'Apollon, sont d'autres monuments de la victoire du Christianisme.

Quant à la cathédrale elle-même, elle a vu s'accomplir deux faits mémorables. C'est ici que le pape saint Victor III se démit du souverain pontificat en 1086, et que le pape Urbain II fut élu en 1088. Nous aimions à nous rappeler qu'Urbain II, l'ami de saint Grégoire VII et une des gloires du moyen âge, était un de nos compatriotes. Né à Châtillon-sur-Marne et religieux de Cluny avant d'être élevé sur la chaire de saint Pierre, il fut l'auteur de la première croisade, prêchée solennellement au Concile de Clermont en 1095. Une inscription gravée sur le marbre du sanctuaire proclame la gloire différente des deux pontifes :

S. VICTOR III A SUMMO PONTIFICATU SE DEMISIT 1086
B. URBANUS II ELECTUS 1088.

Le grand exemple d'abnégation et d'humilité chrétienne donné par Victor n'a pas été perdu : l'heureuse église de Terracine le retrouve aujourd'hui dans monseigneur Sillani, son premier pasteur. Cet évêque, digne des temps apostoliques, jouit d'un très-modique revenu, dont il ne réserve pour lui que le strict nécessaire : sa maison se compose d'un seul domestique. Austère comme un anachorète, il jeûne presque continuellement et ne prend pour sa collation qu'une demi-*pagnotta* avec un peu d'huile. Plein de zèle, non-seulement pour le salut de son troupeau, mais encore pour le bien de l'Église tout entière, il a réglé que chaque année, pendant le Carême, tous les prédicateurs de son diocèse feraient deux instructions en faveur de l'œuvre française et catholique de *la Propagation de la Foi*.

Sous le vestibule de la cathédrale, on nous fit remarquer un grand vase antique, en basalte, et ayant la forme d'une urne sépulcrale. Sa longueur est d'environ 4 pieds, sur une hauteur proportionnée. Païen d'origine et consacré, suivant la tradition, au culte d'Apollon, ce vase fut bien des fois rempli du sang des martyrs. A la paix de l'Église, il reçut l'eau sainte dont les chrétiens se lavaient les mains et le visage avant d'entrer dans le temple : les inscriptions suivantes perpétuent ce double souvenir :

VASO IN CUI DA' GENTILI
FURONO TORMENTATI E SCANNATI
MOLTI CRISTIANI
INNANZI L'IDOLO DI APOLLO[1].
POI COLLOCATO DA' FIDELI
IN QUESTO ATRIO
AD USO DI FONTE PER LAVARSI
E MANI E VOLTO PRIMA D'INTRARE IN CHIESA[2].

En descendant de la colline, nous jetâmes un dernier regard sur Terracine et sur son ancien port, dont il ne reste que quelques modillons avec des anneaux de fer, destinés à l'amarrage des navires. L'hôpital et le palais de la résidence nous rappelèrent le souvenir de Pie VI. Ces deux édifices sont dus à l'excellent pontife, qui venait souvent à Terracine pour surveiller lui-même et activer les immortels travaux qu'il avait entrepris dans les marais Pontins.

[1] S. PAULINO, *epist.* 12, *ad Sever.*
[2] CONTAL, *Hist. Terrac.*

16 Février.

Guardiole. — Souvenir de Tibère. — Souvenir d'Esménard. — Fondi. — Chambre de saint Thomas. — Le corsaire Frédéric Barberousse.— Itri.— Tombeau de Cicéron. — Mola di Gaeta.— Villa de Cicéron. — Souvenirs de Gaeta. — Minturne. — Le Liris. — La Campanie.

Avant six heures nous avions quitté Terracine. Le temps était superbe et nous permettait de jouir du nouveau paysage qui se déroulait à nos regards. La route actuelle court sur l'ancien tracé de la voie Appienne, dans le fond d'une étroite vallée, bordée à droite par la mer, et à gauche par les montagnes boisées du Latium. Environ tous les quarts de lieue, on rencontre sur le bord du chemin de petites maisons en pierre avec une porte doublée de tôle et deux croisées garnies de barreaux de fer. En regard est une guérite en maçonnerie, d'où nous voyions sortir une tête humaine coiffée d'un bonnet de police.

Intrigués de ce spectacle qui se renouvelait depuis l'entrée des marais Pontins, qui devait continuer jusqu'au delà de Minturne, sur les confins de la Campanie, nous en demandâmes la cause à notre voiturin. « Ces maisons, nous dit-il, s'appellent *guardiole*; elles sont la demeure des gardes échelonnés sur la route, pour protéger les voyageurs. » L'explication n'était pas très-rassurante. Si on ajoute que le pays semble formé tout exprès pour servir de forteresse aux brigands, on conviendra que la précaution des gouvernements de Rome et de Naples est loin d'être inutile, et qu'il faut un certain courage pour s'enfoncer dans ces gorges redoutables.

Pour vérifier la réponse du conducteur, nous entrâmes

nous-mêmes dans une de ces guardiole : nous y trouvâmes, en effet, deux carabiniers assis sur un lit de camp. Au-dessus de leur tête était un râtelier garni de sabres, de pistolets et de plusieurs carabines. — Pourquoi êtes-vous ici, mes braves? — Nous sommes ici pour donner la chasse à la *cattiva gente che talvolta percorre queste montagne*; mais il est rare que nous ayons à travailler. Depuis la capitulation de Garbaroni, on n'entend presque plus parler d'arrestations. »

Ils disaient vrai, car aujourd'hui les vois à main armée ne sont pas plus fréquents en Italie que sur les routes de France : depuis six ans, les statistiques n'en ont constaté que cinq. Au reste, le brigandage italien, dont on a tant parlé, doit son origine, ou, si on aime mieux, son développement, non pas à une disposition particulière aux habitants de la Péninsule, mais aux guerres d'invasion qui, à toutes les époques, ravagèrent ce beau pays.

Trop faibles pour lutter corps à corps avec leurs ennemis, et notamment avec les armées françaises, les Italiens, comme les Espagnols, eurent recours à la guerre de partisans. Après la conquête, plusieurs bandes armées refusèrent de se dissoudre, et finirent, pour avoir de quoi subsister, par attaquer les voyageurs. On les trouvait surtout dans la Calabre, dans les Apennins et dans les montagnes du Latium, sur les confins des États pontificaux et napolitains. Elles choisissaient de préférence cette dernière retraite, parce que l'extradition n'ayant pas lieu, elles se mettaient facilement en sûreté en passant d'un territoire à l'autre; telle est la raison de l'établissement des *guardiole* sur les frontières des deux royaumes. Aujourd'hui que l'extradition est convenue, le brigandage a presque entièrement disparu.

Nous venions de quitter nos braves carabiniers, lorsque nous arrivâmes à *Torre de' Confini*. C'est un poste de douane renforcé d'un détachement de troupes de ligne. La vue d'un nouvel uniforme, d'un nouveau drapeau, la demande des passe-ports, en un mot, toutes les formalités déjà connues, nous avertirent que nous entrions dans un nouvel État : c'était le royaume de Naples. Cependant rien n'annonce encore la terre promise de l'Italie, le paradis de l'Europe. La route continue d'être la même, courant invariablement dans une petite vallée resserrée d'un côté par la mer, et de l'autre par une chaîne de montagnes presque toutes volcaniques.

Un peu en deçà de Fondi, on voit sur la gauche la grotte fameuse dans laquelle Séjan sauva la vie à Tibère. Ce prince, accompagné de son favori, se rendait en Campanie. Arrivé près de Fondi, il s'arrêta dans un lieu appelé la *villa de la Caverne*, où un banquet vraiment romain lui fut donné, ainsi qu'à Séjan et à plusieurs autres personnes, dans une grotte creusée par la nature. Au milieu du repas, des pierres se détachent tout à coup de la voûte, obstruent la porte et tuent plusieurs esclaves. La frayeur s'empare de tous les convives qui cherchent leur salut dans une fuite précipitée. Séjan, appuyé sur sa tête, sur ses mains et sur ses genoux, couvre l'empereur et le préserve de la chute des pierres et du choc des fuyards. C'est dans cette position que le trouvèrent les gardes accourus au secours de leur maître. Une confiance illimitée de la part de Tibère fut le prix de ce dévouement [1]. A quoi tiennent les grandes fortunes !

Les environs de Fondi semblent funestes au voyageur. Non loin de la grotte de Tibère, on trouve la descente

[1] TACIT., *Annal.*, lib. VI, n. 9.

où Esménard périt misérablement. Exilé en Italie, par ordre de Napoléon, pour une satire contre l'ambassadeur russe, le chantre *de la Navigation* partait de Naples pour revenir en France, lorsque, sur la route de Fondi, il fut entraîné par des chevaux fougueux, tomba de voiture et se cassa la tête contre un rocher : c'était le 25 juin 1811. On regrette qu'une simple croix, à défaut d'autre monument, ne rappelle pas au voyageur français le lieu où périt notre jeune et brillant poëte.

A dix heures nous entrions dans la petite ville de Fondi; si tant est qu'on doive donner ce nom à un amas de maisons informes, jetées sans régularité sur le flanc d'une crête aride, et habitées par une population misérable qui ne semble avoir de voix que pour demander la *bottiglia*. Tel est le nom que prend, dans le royaume de Naples, la *buona mancia* ou le *bicchiere* de l'ouest et du nord de l'Italie.

Un attroupement considérable d'hommes, de femmes, d'enfants déguenillés, se forma en un clin d'œil autour de la voiture, arrêtée sur la place pour subir les investigations de la douane. Le chef du poste, à l'air empesé, drapé dans son manteau vert, ridiculement fier de sa petite autorité, chamaillant ses subalternes, nous rappela, trait pour trait, cet Aufidius Luscus, préteur de Fondi, avec sa robe prétexte et son laticlave, dont se moquèrent si agréablement Horace et ses compagnons :

Fundos Aufidio Lusco prætore libenter
Linquimus, insani sidentes præmia scribæ,
Prætextam, et latum clavum, prunæque batillum.

Profitant de notre halte forcée, j'allai visiter, au couvent des Dominicains, situé du côté de la mer, la *chambre de saint Thomas*. Qui s'en doute aujourd'hui ?

dans une bicoque sans nom, entre les murs noirs d'une petite cellule d'environ 12 pieds de longueur sur 5 de largeur, rayonna l'astre brillant qui éclaira le moyen âge et qui éclaire encore de sa vive et pure lumière la théologie catholique. C'est ainsi que les ordres religieux faisaient mûrir, dans le silence et l'obscurité d'une longue retraite, les puissants talents qui devaient un jour étonner le monde et le diriger : l'usage de la serre chaude, employée de nos jours à l'égard de l'espèce humaine, n'était connu des anciens que pour les melons et les petits pois.

Dans le jardin du couvent on montre encore un oranger planté, la tête en bas, par la main du grand docteur. La pauvre ville de Fondi conserve le souvenir d'un autre événement dont les traces lamentables se voient sur sa physionomie, comme les coups de mer sur le vaisseau démâté. Au seizième siècle, le fameux corsaire Barberousse débarqua tout à coup, pendant la nuit, sur la plage voisine, et tenta d'enlever Julie de Gonzague, veuve de Vespasien Colonne, comtesse de Fondi. L'entreprise échoua, et le corsaire, pour se venger, mit la ville à feu et à sang, et emmena une partie des habitants en esclavage; depuis cette époque Fondi ne s'est jamais relevée de ses ruines. La seule gloire qui lui reste, ce sont les *Monts Cæcubi*, coteaux voisins qui produisaient déjà, il y a deux mille ans, les vins généreux si recherchés par les maîtres du monde [1].

Comme Horace, nous quittâmes Fondi avec plaisir pour nous diriger par la même route que le poëte vers Itri, l'*Urbs Mamurrarum* des anciens. Il paraît que la noble ambassade n'arriva dans cette ville qu'à la fraicheur du

[1] Cæcuba fundanis generosa coquuntur amyclis.

MART.

soir, puisqu'elle y coucha; tandis que nous y fîmes notre entrée sous les feux d'un soleil brûlant. Du reste, Itri n'est plus qu'un pauvre village, où tout annonce que le voyageur chercherait en vain la maison de Muréna et la cuisine de Capiton.

> In Mamurrarum lassi deinde urbe manemus,
> Muræna præbente domum, Capitone culinam.

En sortant d'Itri on ne tarde pas à découvrir, à travers les oliviers sauvages dont la route est bordée, une vaste étendue de la mer Tyrrhénienne ; c'est le golfe de Gaëte : Mola n'est plus qu'à quelques milles. Avant d'entrer dans cette petite ville délicieusement située, le voyageur s'arrête devant un ancien monument qui passe pour le tombeau de Cicéron [1]. Quoique sur ce point tous les archéologues ne soient pas d'accord, il est pourtant certain que le célèbre avocat fut assassiné dans ces lieux par les sicaires d'Antoine et enterré par ses affranchis, auxquels on attribue l'érection du mausolée dont nous saluâmes les grandes ruines. Comme les monuments funèbres de l'ancienne Rome, il s'élève en forme de tour ronde, à la hauteur de 30 ou 40 pieds. Le couronnement a disparu, les marbres et les sculptures ont été enlevés, et des plantes parasites cachent aujourd'hui la nudité de ce tombeau, comme il cacha lui-même le néant de l'homme dont le nom a rempli l'univers.

Il était un peu plus de midi lorsque, par un temps magnifique, nous entrâmes à *Mola di Gaeta*. Le vaste panorama qui se déroule tout à coup est d'autant plus saisissant qu'il est moins attendu, et qu'il contraste mieux

[1] L'auteur des *Antichità Ciceroniane*, etc., le place au pied du mont Acerbara, vis-à-vis la tour, à droite de la voie Appienne.

avec l'étroit horizon de la vallée solitaire au fond de laquelle le voyageur, venant de Rome, a marché si longtemps. Devant nous, la mer, dont la surface étincelait comme un immense miroir frappé des rayons du soleil ; à droite, Gaeta, avec ses tours élancées, qui paraissait dans le lointain comme une citadelle bâtie au milieu des flots ; à gauche, les monts volcaniques qui se prolongent jusqu'aux ruines de Minturne ; Mola plantée sur le rivage comme un belvédère pour embrasser cette grande scène : ce spectacle enchanteur nous fit comprendre que nous arrivions dans le paradis de l'Europe.

Entrés à l'hôtel par une allée bordée de lauriers-roses et de myrtes blancs en pleine fleur, nous fîmes collation dans une salle ouvrant sur la mer. Quant à sa position, elle est comme le rendez-vous des beautés de la nature et des grands souvenirs de l'histoire. Au-dessous de cette salle où nous, chrétiens voyageurs, prenions notre repas de pénitence, Cicéron, l'austère Cicéron, nageait dans les délices, se baignait dans des cuves pavées en mosaïque, et jouait dans des jardins embaumés par l'oranger et le citronnier : nous étions sur l'emplacement de sa villa de *Formianum*.

Nous en visitâmes avec un certain intérêt les vestiges défigurés : car la vanité humaine, la folie de l'être d'un jour qui passe son éphémère existence à bâtir des palais pour ne laisser que des ruines, remplit l'âme chrétienne de graves et salutaires pensées. Dans les Thermes je lus l'inscription suivante, placée au-dessus d'une fontaine d'eau douce qui sort du roc à deux pas de la mer :

NYMPHÆ ARTACEÆ

BIBE, LAVA, TACE.

Suivant les poëtes, c'est ici, près de la fontaine Arta-

chia, qu'Ulysse rencontra la fille d'Antiphates, roi des Lestrigons, qui allait y puiser.

Mola offre encore quelques restes d'un théâtre, d'un amphithéâtre, d'un temple de Neptune, des villas de Scaurus et d'Adrien. Aux souvenirs de Lælius et de Scipion, qui, sur ces rivages, jouaient aux ricochets comme des enfants, s'ajoute celui du pape Gélase et de l'illustre cardinal Cajetan, à qui Gaëte se glorifie d'avoir donné le jour. Fixant nos regards sur cette ville[1], que le temps ne nous permit pas de visiter, nous pûmes apercevoir le *Corvo,* sur lequel s'élève la fameuse *tour de Roland.* Elle n'est autre chose que le tombeau de Lucius Munatius Plancus, disciple de Cicéron, et qui fut, si je ne me trompe, le fondateur de Lyon. Dans la cathédrale de Gaëte se conserve l'étendard offert par saint Pie V à don Juan d'Autriche, généralissime des troupes chrétiennes à la journée de Lépante.

Quand on a quitté Mola, dont la pauvreté contraste péniblement avec la richesse du sol, on côtoie, pendant plusieurs milles, cette belle portion de la mer Tyrrhénienne appelée le golfe de Gaëte. De riantes pensées, de gracieux souvenirs accompagnent le voyageur jusqu'à *Trajetto;* mais la vue de ce petit village donne soudain des impressions bien différentes : *Trajetto* remplace *Minturne !* C'est dans les marécages voisins de cette ville que fut obligé de se cacher Marius, le vainqueur des Cimbres. Découvert par les émissaires de Sylla, il fut jeté dans les prisons de la ville, d'où il s'échappa pour se sauver en Afrique. Salut à la cité fameuse dont il ne reste plus d'autre vestige qu'un long et bel aqueduc ! Salut à Marius, dont la grande ombre semble attendre le voya-

[1] Devenue *célèbre* par l'exil de Pie IX.

geur et lui dire : « Va dire aux ambitieux que tu as vu Marius, caché dans les marais de Minturne ! »

Quant à moi, il me restera de Minturne un autre souvenir. Sur ses ruines je perdis... ma tabatière. Tous ceux qui sont dignes d'apprécier l'avantage d'avoir une tabatière en voyage s'associeront à ma juste douleur. Une tabatière est une boîte de Pandore dans laquelle on trouve toujours l'espérance, parce qu'on y trouve le secret de réveiller l'esprit et de lui faire deviner les expédients les plus propres à vous tirer d'embarras; la tabatière est un délassement aussi utile qu'agréable; la tabatière est un lien social qui vous met soudain en rapport d'intimité avec l'homme que vous n'avez jamais vu : et j'avais perdu la mienne! Adieu, tabatière nivernaise, précieux souvenir de la France! Grâces te soient rendues des longs services que tu me prodiguas! puisses-tu tomber entre les mains d'un amateur qui sache te traiter avec les égards dus à une étrangère malheureuse! Adieu, Minturne; longtemps encore, en sacrifiant à une douce et salutaire habitude, je me souviendrai de toi. Dans tes marais solitaires, Marius pleura ses infortunes, et moi sur tes ruines je pleurai ma tabatière.

Pour sécher mes larmes, qui cependant, je vous prie de le croire, ne furent ni bien amères, ni très-abondantes, il ne fallut rien moins que la vue de la belle Campanie : nous arrivions aux bords du Liris, aujourd'hui le *Garigliano*. On le traverse sur un beau pont en fil de fer, le seul, avec celui de Pavie, que possède la péninsule Italique.

Les eaux du fleuve, refoulées par la mer, forment des marais qui offrent une position militaire formidable. Gonzalve de Cordoue l'avait parfaitement compris, lorsqu'il s'y retrancha avec un faible corps d'armée pour attendre

les Français. Accusé de témérité par ses propres officiers, il leur répondit héroïquement : « J'aime mieux trouver mon tombeau en gagnant un pied de terre sur l'ennemi, qu'allonger ma vie de cent années en reculant de quelques pas. » L'événement justifia cette résolution. Nos bouillants compatriotes furent battus complétement : c'était en 1503.

Or, il était presque nuit, lorsque nous parcourions ces lieux funestes. Cette circonstance ajoutait un triste à-propos au récit de Brantôme, avec qui chacun de nous pouvait répéter : « Hélas ! j'ai veu ces lieux-là derniers, et mesmes le Garillan, et c'estoit sur le tard, à soleil couchant, que les ombres et les mânes commencent à paroistre comme fantosme, plus tost qu'aux autres heures du jour, où il me sembloit que ces âmes généreuses de nos braves François là morts s'eslevoient sur la terre et me parloient, et quasi me respondoient sur mes plaintes que je leur faisois de leur combat et de leur mort [1]. »

En traversant le Garigliano, on fait ses adieux au Latium ; car de l'autre côté du fleuve, on met le pied sur la Campanie ou *terre de Labour*. Ce nom lui vient, et de l'admirable fertilité du sol, et de l'intelligente culture qui en décuple les produits et la beauté. Dans la plaine, la vigne se marie constamment à l'olivier, et ombrage une terre couverte de riches moissons. Les coteaux sont couverts d'une végétation non moins vigoureuse, et nous entendîmes près de nous la muse d'Horace qui chantait les vins du mont Massico, *veteris pocula Massici*, dont les crêtes verdoyantes s'élevaient à notre gauche.

Bientôt elle se tut, disparaissant avec le poëte dans l'ombre de la nuit qui nous enveloppa nous-mêmes. Le

[1] *Vie de Gonzalve de Cordoue.*

froid devint très-vif, et le ciel étincelant d'étoiles nous permettait de voir les deux chaînes de montagnes entre lesquelles nous dûmes voyager longtemps. La frayeur s'empara de la caravane ; mais hélas ! non moins heureux qu'au passage des Apennins, nous ne pûmes voir ni la figure ni l'ombre même d'un lazzarone, d'un birbante ou d'un malandrino. Adieu les poétiques épisodes ; vers dix heures du soir, nous arrivions sains et saufs au petit village de Santa Agata, où nous passâmes la nuit.

17 Février.

Souvenir d'Annibal. — Capoue. — Amphithéâtre. — Mosaïques. — Cathédrale. — Souvenir de Bellarmin. — Aversa. — Établissement d'aliénés. — Naples. — Les lazzaroni.

Admirer et bénir, voilà tout ce qu'on peut faire lorsque, par un beau lever de soleil, on traverse les campagnes si gracieusement accidentées qui s'étendent de Sainte-Agathe à Capoue. Rien de plus séduisant que l'aspect des plaines de la Campanie. Là, vous trouvez des champs en culture ; plus loin, de longues files de peupliers enlacés de vignes grimpantes jusqu'au faîte de leurs vertes pyramides, et s'élançant de l'un à l'autre en festons chargés de grappes ; puis, des champs de roses cultivées et même de roses sauvages, plus odorantes que les roses domestiques ; car il semble, dit Pline, que cette terre enchanteresse ne veut produire que des choses agréables [1] ; des plaines de myrtes, et, pour compléter la séduction et animer ces bosquets, quantité de beaux pigeons roucoulent sous leurs ombrages.

Tel que Varron le décrivait, le sol de la Campanie est encore si léger, qu'on y laboure avec des ânes [2]. Cette

[1] *Lib.* XVIII, 11.

[2] *De re Rust.*, I, 10.

province toutefois a un inconvénient qu'Horace avait remarqué avant nous, et dont nous ne tardâmes pas à sentir la désagréable présence : quand il fait du vent, on est abîmé dans des tourbillons de poussière,

. . . . Trahentia pulveris atri
Quantum non Aquilo Campanis excitat agris.
Lib. II, sat. 8.

Peu à peu l'œil s'habitue au ravissant spectacle, les impressions perdent de leur vivacité, et de grands souvenirs viennent procurer à l'âme des jouissances d'un autre ordre. Dans ces lieux tout parle d'Annibal. La conduite si diversement jugée du grand capitaine devint le sujet d'une longue et intéressante causerie ; chacun prit part à la conversation, qui pour, qui contre le général carthaginois. Il aurait dû marcher sur Rome aussitôt après la bataille de Cannes, et attaquer la ville alors que la terreur était dans toutes les âmes ; tel était le langage de ses adversaires qui condamnaient hautement son séjour à Capoue. — Sans doute, répondaient ses défenseurs, Annibal eut tort de laisser son armée s'amollir aux délices de Capoue ; il aurait dû l'occuper à des travaux, à des marches et à des contre-marches, afin de la tenir en haleine. Quant à marcher sur Rome aussitôt après la défaite des consuls, le pouvait-il avec prudence ? Depuis son entrée en Italie Annibal avait perdu beaucoup de monde ; il n'avait point de machines de guerre ; il ignorait encore le refus de secours et le mauvais vouloir de son aveugle patrie ; les Romains n'étaient pas découragés. Attaquer Rome, c'était s'exposer à un échec qui compromettait sa réputation et lui faisait perdre en un jour le fruit de ses victoires.

Quoi qu'il en soit, on conclut en disant : La sagesse humaine est toujours courte par quelque endroit, et Rome, la ville providentielle, ne devait pas encore périr. Elle devait au contraire aller en grandissant, jusqu'au jour où, parvenue à l'apogée de sa force, elle serait vaincue par le Christianisme, afin d'attester le miraculeux triomphe du Roi immortel des siècles et des empires. Comme le fruit mangé sur l'arbre a une saveur plus exquise, cette discussion tirait des lieux mêmes un charme et un intérêt particuliers.

Il en résulta qu'elle nous conduisit, à notre insu, jusqu'aux bords du Volturne, fleuve boueux qui baigne les murs de Capoue. Dix heures sonnaient, lorsque nous entrâmes dans la cité fatale au vainqueur de Cannes ; je me trompe, l'ancienne Capoue est à trois milles de la nouvelle. Une voiture de place de la famille du *corricolo* napolitain nous y transporta en quelques instants. Mais hélas ! au lieu d'une cité brillante, nous trouvâmes un pauvre village appelé *Santa Maria Maggiore*. Les ruines dont le sol est comblé témoignent des invasions des Barbares et de l'inhumanité romaine.

Oubliant les services que Capoue lui avait rendus après l'humiliation des Fourches Caudines, Rome traita avec une cruauté inouïe cette république coupable d'avoir reçu Annibal. Le peuple, réduit à l'esclavage, fut vendu à l'encan, et les sénateurs, battus de verges, furent décapités. Rebâtie par Jules-César, Capoue se vit tour à tour occupée, saccagée, brûlée par les Vandales, les Ostrogoths et les Sarrasins ; et depuis l'an 840, l'émule de Rome par le luxe et la richesse, la mère de l'éloquence, comme l'appelle Cicéron, n'est plus qu'une ombre, un spectre assis sur un tombeau.

De toutes ses ruines, les mieux conservées sont celles

de l'amphithéâtre. Nous les visitâmes avec une curiosité d'autant plus vive, qu'il existe au-dessous de l'arène des chambres et des couloirs spacieux dont la destination n'est pas bien connue. Bâti avec une solidité à toute épreuve, l'amphithéâtre de Capoue a sur son grand diamètre 252 pieds ; sur son petit 153. Sa circonférence extérieure est de 396 pieds, et l'épaisseur des murs et des maçonneries, de 132. L'arène est portée par des voûtes destinées, suivant les uns, au service des hommes employés aux jeux. Voir, comme quelques autres, dans ces constructions souterraines des Lupanaria ou des Thermes, c'est soutenir une opinion qui ne paraît pas sans fondement.

Personne n'ignore que ces lieux étaient inséparables des amphithéâtres. Or, les Campaniens voluptueux et sanguinaires qui, non contents d'avoir pour leur service une école nombreuse de gladiateurs, firent les premiers usage du *velarium*, pouvaient-ils oublier ce complément obligé des jouissances de tous les peuples anciens ? Quoi qu'il en soit, à la vue de ce colossal monument, on se demande quelles étaient les richesses de Capoue et sa soif excessive de jeux et de plaisirs, pour y sacrifier une si grande part de ses ressources ? En attendant que la science moderne ait résolu ce problème offert à ses méditations dans presque toutes les villes païennes, l'aspect de ces édifices, tant de fois souillés de sang et d'iniquités, offre un monument éternel de la justice divine. Ici, comme ailleurs, elle apparaît détruisant les cités coupables et rendant aux Campaniens, comme aux autres peuples, suivant leurs œuvres.

A Capoue nous retrouvâmes Horace et ses nobles compagnons que nous avions laissés à Itri. Mécène jouait au ballon, Horace et Virgile dormaient :

Hinc muli Capuæ clitellas tempore ponunt.
Lusum it Mæcenas, dormitum ego Virgiliusque :
Namque pila lippis inimicum et ludere crudis.

Nous regrettâmes d'autant plus de ne pouvoir aller souper avec eux dans la magnifique villa de Cocceius :

Hinc nos Cocceii recipit plenissima villa,

que, rentrés dans la nouvelle ville, nous n'eûmes pour déjeuner que deux énormes plats de *broccoli*, espèce de choux-fleurs particulière à l'Italie et accommodés à l'huile : tout le monde les trouva détestables, et chacun de s'extasier sur les délices de Capoue.

Par compensation, il nous fut donné de converser en français avec des officiers suisses au service de Naples : ils étaient ici en qualité d'instructeurs à l'école d'artillerie. Sur leur indication, nous nous rendîmes à la cathédrale, où de beaux souvenirs attendent l'artiste et le chrétien. En tête des monuments se place la Madone en mosaïque, un des plus beaux ouvrages de l'époque byzantine : elle date du neuvième siècle. Au centre de l'arc apparaît la Sainte Vierge portant la couronne de perles, la tunique et le manteau émaillés de pierres précieuses, suivant l'usage des impératrices d'Orient. La figure est d'une grande beauté, la pose très-gracieuse. Les pieds de la céleste Reine reposent sur le *Suppedaneum*, réservé aux personnages de distinction ; l'Enfant Jésus est assis sur le giron de sa Mère, tenant de la main gauche une grande croix. Au bas de cette première figure, on lit : ΜΡ ΘΥ, abréviation des mots grecs ΜΗΤΗΡ ΘΕΟΥ, *Mater Dei*, Mère de Dieu.

A droite de la Sainte Vierge, sont, debout, saint Pierre

et saint Étienne, le premier portant les clefs divines dont il fait hommage à Marie, et le second, vêtu de la dalmatique et tenant le livre des Évangiles, symbole de ses fonctions ; à gauche, et dans la même attitude, saint Paul élevant la main vers Marie, et sainte Agathe, couverte d'un manteau étincelant de pierres précieuses, et portant de la main gauche une couronne de perles, symbole de la virginité.

Au sommet de l'arc apparaît le Saint-Esprit, en forme de colombe, la tête entourée d'un diadème triangulaire, emblème byzantin de la Sainte Trinité. Sur la corde du grand arc on lit cette inscription, qui fixe la date du monument :

CONDIDIT HANC AVLAM LANDVLFVS,
ET OTO BEAVIT
MOENIA RES, MOREM VITREUM, DEDIT VGO DECOREM.

Le mot *beavit, rendit bienheureux*, pour dire *consacra,* est certainement une des plus riches expressions de la langue chrétienne [1].

Après avoir admiré cette belle page de l'art chrétien, entrons à la cathédrale, et saluons les gloires de cette antique église. Arrivé à Capoue, le chef des pêcheurs galiléens, qui parcourait le monde en semant des évêques, consacra son compagnon de voyage, saint Prisque, un des soixante-douze disciples, et l'établit pasteur de cette chrétienté naissante [2]. Toutes les colonnes du temple, enlevées à l'amphithéâtre, sont des monuments de la victoire du Christianisme. Dans

[1] Ciampini, *Mon. veter.*, t. II, p. 167.

[2] Ant. Caraccioli, *de Sacris Eccl. Neap. Mon.*, p. 70. — Selvaggio, *Antiquit. christ. Instit.*, t. I, p. 53.

la crypte, on admire le *Christ mort*, ouvrage du Bernin suivant les uns, et selon les autres de Vaccaro, son disciple.

En remontant à l'église, lisez la belle inscription qui rappelle le nom et les vertus du célèbre cardinal Bellarmin, archevêque de Capoue. C'est là un de ces hommes que l'Église peut montrer avec orgueil à ses ennemis comme à ses amis. Clément VIII ne fut que l'organe de l'opinion publique, lorsqu'en le désignant pour la pourpre romaine, il fit de lui cet éloge, unique peut-être dans l'histoire : « Nous le choisissons parce qu'il n'a pas son pareil en science dans le monde catholique [1]. » Malgré tant de mérite, l'humble religieux refusa les suprêmes honneurs qui lui étaient si glorieusement offerts. La crainte d'offenser Dieu et la menace de l'excommunication purent seules triompher de sa résistance.

Qu'on juge de l'émotion du voyageur chrétien, lorsqu'il voit à la cathédrale de Capoue la place où le Bossuet du seizième siècle s'asseyait chaque dimanche au milieu des pauvres et des petits enfants du peuple pour leur faire le catéchisme ! Faut-il s'étonner si le nom de Bellarmin continue d'être en bénédiction, et si on conserve avec un soin religieux, dans la sacristie de l'église, un grand nombre d'ornements qui furent à l'usage du *saint* cardinal ? Une autre gloire de Capoue sont ses martyrs. Saluons avec les siècles les héros dont le sang purifia l'antique cité, fameuse entre toutes par les crimes qui la souillèrent.

A leur tête marche saint Prisque, son premier évêque,

[1] Hunc eligimus, quia non habet parem in Ecclesia Dei quoad doctrinam. — Vit. card. Bellar., lib. II, c. v.

mis à mort sur la *via Aqaria,* par ordre de Néron. Vient ensuite son illustre successeur, saint Rufus, patricien par sa naissance, chrétien par le baptême, évêque par l'onction épiscopale qu'il reçut de saint Apollinaire, disciple de saint Pierre et martyr du premier siècle? Sur ses traces voici venir le jeune Antonin, avec Ariste son compagnon, Quinetus, Arcontius, Donat, Rosius, Héraclius, et beaucoup d'autres qui forment la glorieuse légion dont les saints Rufus et Carpophore, martyrisés sous Dioclétien, composent l'arrière-garde.

Après avoir rendu nos hommages aux fondateurs et aux conservateurs de la cité chrétienne, nous partîmes de Capoue par une chaleur affreuse. La route était couverte d'une forte couche de poussière, constamment agitée par les nombreux équipages que nous rencontrions; cette poussière, d'une blancheur et d'une finesse extrêmes, fut pour nous un véritable supplice. Au reste, rien de plus bizarre que les attelages du pays. Tantôt c'est une charrette à deux roues, garnie de quelques planches en guise de bancs et traînée par un bœuf et un buffle; tantôt c'est un chariot ordinaire conduit par un cheval et un âne, quelquefois par un bœuf et un cheval, d'autres fois par un bœuf ou par un buffle seul. Nulle part, je crois, on ne peut voir une telle variété, pour ne pas dire une pareille bigarrure.

Cependant la jolie petite ville d'Aversa vint appeler no tre attention sur d'autres objets. Tout ce que le temps nous permit de voir, c'est le bel établissement d'aliénés, longtemps confié aux soins intelligents du pieux abbé Linguiti. Le premier, en Europe, avec les Frères de Saint-Jean de Dieu, il a eu le mérite de délivrer ces infortunés des liens dont ils étaient garrottés, et de les soumettre à un traitement plus doux et plus salutaire. La situation de

l'hospice est heureuse ; des bosquets, des cours, des jardins, des plantations, de vastes salles ornées de peinture et de sculpture, un musée, une bibliothèque, un billard, donnent à cet asile de l'infortune tout le confortable d'une somptueuse villa. On y voudrait un peu plus d'ordre et de propreté, qui, soit dit en passant, ne paraissent pas être les vertus cardinales des Italiens.

Avant quatre heures, notre berline stationnait aux portes de Naples. La visite très-sévère de nos bagages, la remise de nos passe-ports, la délivrance du permis de séjour, nous y retinrent longtemps. Au voyageur qui arrive par terre, la troisième capitale de l'Europe ne se présente pas d'abord sous un aspect favorable. L'œil rencontre des maisons plus ou moins élégantes, mais rien qui annonce la superbe Parthénope. Plus heureux est le passager qui aborde par mer ; pour lui Naples se montre dans tout l'éclat de sa magnificence. Cependant nous vîmes sur la gauche un vaste bâtiment dont l'aspect cause une bien douce émotion au voyageur chrétien : c'est l'*Albergo reale dei poveri :* palais royal des pauvres. Dans ces quatre mots est tout entière la révolution morale opérée par l'Évangile. Nous nous inclinâmes devant la bienfaisante révolution et devant le superbe édifice, auquel nous promîmes une visite détaillée.

En attendant nous recevions nous-mêmes, sans nous en apercevoir, une visite qui ne tarda pas à fixer notre attention : un bataillon de lazzaroni escortait la voiture. A l'épanouissement de leur visage, il était facile de deviner le plaisir que leur faisait goûter l'espérance de *servir* bientôt les *nobles forestieri*. Puisque le lazzarone est la première curiosité napolitaine qui se présente, commençons par le décrire. Sans doute il est moins poétique, moins pittoresque, en un mot, moins intéressant qu'autre-

fois : ses anciennes habitudes sont notablement modifiées.

Il ne campe plus dans la rue ; le panier d'osier ou la dalle du carrefour ne forme plus son lit ; il n'est plus complétement étranger à la civilisation au milieu de laquelle il est lancé ; il a renoncé à sa nudité sauvage. En été, il porte un caleçon de toile ; comme celle de ses premiers aïeux, sa tête est coiffée du bonnet phrygien, mais il ne connaît que par exception l'usage des bas et des chaussures. En hiver, il se couvre d'un gilet de laine à larges manches et à capuchon ; enfin il est devenu locataire et même paroissien. Malgré ses changements, il conserve des allures qui en font un type à part. Gai, insouciant, vivant au jour le jour, sans jamais songer au lendemain ; jouissant délicieusement de son beau ciel, raisonnant beaux-arts, improvisant des poésies, il trouve dans ce laisser-aller le bonheur ou une illusion qui lui ressemble.

Maître passé en pantomime, il exprime quand il veut, par le jeu varié de sa physionomie, le mouvement de la tête et la mobilité de sa main, tout ce qu'il sent, tout ce qu'il désire ; mais ce langage muet ne lui convient qu'avec ses pareils, et dans certaines circonstances où le mystère est un devoir. Partout ailleurs il est le plus criard des mortels [1] : il crie au lieu de chanter, il crie au lieu de parler ; et le jour commence à peine qu'il vous assourdit de ses vociférations incessantes. Pas moyen de vous y soustraire ; car il est partout, sur le port, dans les rues, sur les places, devant les monuments, mais surtout devant les stations des voitures publiques : il foisonne au *Toledo*.

En avez-vous besoin ? il est là. Vous est-il inutile ? il

[1] *Napolitani maestri* in schiamazzare. ALFIERI, Son. CXLIII.

est encore là. Toujours prêt à vous faire accepter ses services, il trouve sans peine le moyen de se rendre nécessaire. Voulez-vous aller à une église? il en connaît le chemin. A un musée? il vous servira de cicerone. Demandez-vous une barque? tous les bateliers sont ses amis. Prenez-vous une voiture? il vous ouvre la portière, baisse, relève le marchepied et monte en jockey. Pendant le voyage il rit, il chante, il vous égaye, et de temps en temps vous dit à l'oreille : *Eccellenza, una bottiglia.* A la fin de la course il saute à bas de la voiture, vous présente un petit tapis pour poser le pied, brosse votre chaussure, vos habits, reçoit vos *tornesi*, vous salue d'un air respectueux et malin; puis, cire le sabot du cheval, lui peigne la crinière, en attendant une nouvelle pratique.

Le lazzarone est de tous les âges et de toutes les tailles. Dans notre excursion à la grotte du Chien, c'est-à-dire pendant une heure et demie, nous fûmes, malgré nos observations, nos protestations, nos menaces réitérées, impitoyablement suivis par un petit *lazzaro*, dans le costume que je viens de décrire. Il ne cessa de nous donner des indications et des renseignements dont nous n'avions que faire. A toutes nos injonctions de se retirer et de nous laisser en paix, il répondait en souriant : *Eccellenza si, Eccellenza si;* et n'en continuait pas moins. Enfin, dans un mouvement de vivacité, nous lui dîmes : « Va-t'en, mauvais petit lazzarone. — *Eccellenza, no;* non, Excellence, je ne suis pas un lazzarone : je vous demande une bouteille, tandis que les lazzaroni prennent les mouchoirs du monde, *rubano i fazzoletti della gente.* »

Il fallut céder à son importunité; nous lui donnâmes quelques *grains* pour acheter du maccaroni. « Merci, Ex-

cellences; » puis il nous quitta sautant de joie, et, dans la réalité, plus heureux que le roi de Naples, qui, pourtant, ne passe pas pour le monarque le moins heureux du monde civilisé. J'ajouterai, à la louange des lazzaroni, que la foi est très-vive dans leur cœur, et qu'ils sont moins mauvais que leur réputation : je reviendrai là-dessus.

Nous arrivâmes donc à l'hôtel, environnés d'un nombreux cortége. Vingt lazzaroni se précipitèrent à la fois sur nos bagages : c'était à qui aurait l'honneur de nous servir. En un clin d'œil, roues, banquettes, intérieur, impériale, toutes les parties de la voiture furent envahies. Spectateur attentif, notre *vetturino,* vieux Romain qui connaissait son monde, se tenait debout, le fouet à la main, et tout haut, à la barbe de nos empressés serviteurs : « *Signori badate :* Messieurs, prenez garde, veillez sur vos effets. » Il paraît que la vérité n'offense pas les lazzaroni, ou que notre conducteur les calomniait; car ils accomplirent en riant leur tâche sous le feu de ces insultantes recommandations : rien ne fut perdu.

18 Février.

Vue générale de Naples.—Rencontre d'un régiment de la garde royale.—Cathédrale.—Tombeau de Charles d'Anjou.—Colonnes antiques.—Baptistère.—Basilique de Sainte-Restitute.—Histoire de cette sainte.

Voyez Naples, et puis mourez. Notre première pensée fut de vérifier, par nous-mêmes, ce proverbe italien, en nous promettant, toutefois, de ne pas mourir. On convient que le panorama de Naples est le plus magnifique de l'Europe; il serait le plus beau du monde, si celui de

Constantinople ne lui était, dit-on, supérieur. Pour en jouir, nous montâmes au fort *Saint-Elme.*

Du haut de cette citadelle, dont les fondements sont creusés dans le roc vif, on domine la ville entière et ses environs. A gauche se déroule le vaste faubourg *delle Vergini*, avec ses palais blanchis, aux toits en plate-forme et aux larges balcons, couverts de vases de fleurs et d'arbustes. Plus loin, c'est le grand hôpital des Pauvres, *Ospedale dei Poveri*, tenu par nos sœurs grises, d'origine franc-comtoise ; la porte de Capoue, puis Caserte, avec son château royal et ses délicieux jardins ; au delà les vastes plaines de la Campanie, émaillées de maisons élégantes, dont la blancheur tranche vivement sur la verdure de la prairie et le feuillage touffu des oliviers et des orangers ; enfin, à l'horizon, les Apennins, dont les cimes échancrées étaient alors couvertes de neiges.

Devant nous s'épanouissait aux rayons du soleil le cœur de la brillante cité. Ses dômes dorés, ses palais, ses monuments, sa belle rue de Tolède pavée en larges dalles volcaniques, bordée de superbes édifices, d'élégants magasins, et sillonnée par une foule d'équipages et de piétons ; son *Largo del Castello*, la plus vaste place de Naples, avec sa fontaine Medina, une des plus belles du monde après celles de Rome, formaient un tableau dont la magnificence était rehaussée par la verte campagne qui lui sert de bordure et qui s'élève en pente douce, jusqu'au pied du Vésuve. Le Vésuve lui-même avec son cône noirci, d'où s'échappe incessamment une large colonne de fumée, mêle à ce riant spectacle quelque chose de sévère, et, en jetant dans l'âme je ne sais quelle terreur involontaire, complète admirablement les impressions du spectateur.

A droite, la scène est plus magnifique encore. La ville descend en amphithéâtre et arrive au superbe quartier de *Chiaja*, habité par la première société de Naples. A l'ouest, se dessine la montagne escarpée que traverse la fameuse grotte de Pausilippe, et qui, plongeant dans la mer, ferme la cité d'une insurmontable barrière. Adossée au flanc intérieur de la montagne, brille la belle et dévote église *della Madonna di Piè di Grotta;* puis vient la *Villa Reale,* qui étale ses grâces incomparables sur le bord de la mer. Sa position, ses fontaines, ses vases de marbre et de bronze, ses allées d'acacias, ses bosquets de myrtes et d'orangers, son temple circulaire de marbre blanc, sa vue admirable, en font peut-être la plus délicieuse des promenades publiques.

A l'extrémité s'élève, sur une pointe de rocher, la masse imposante du *Château de l'Œuf*, qui forme une île et communique avec la terre par une jetée de 200 mètres de longueur. Villa de Lucullus, prison d'Augustule, le dernier empereur romain, monument d'orgueil et d'humiliation, le château de l'Œuf commande le golfe de Naples et le divise en deux parties. Plus loin est la *Tour del Carmine,* redoutable donjon qui domine l'hémicycle méridional du port, et rappelle l'insurrection de Mazaniello, dont il est destiné à prévenir le retour. Par delà ces édifices, vous voyez briller autour du golfe au bleu d'azur, *Portici*, avec sa maison royale; *Resina,* d'où l'on monte au Vésuve, et dans le lointain *Castellamare,* appuyé aux montagnes, suivi de *Sorrento* et de la trop célèbre *Capri*. Les regards, continuant à tourner vers la droite, viennent enfin se reposer sur le cap Misène, d'où Pline l'Ancien, commandant de la flotte romaine, s'embarqua pour sa fatale exploration du Vésuve.

Ce grand spectacle n'est cependant que la miniature

du panorama napolitain. A mesure qu'on s'élève, l'horizon s'agrandit, et lorsqu'on arrive au couvent des Camaldules, on jouit d'une des plus belles vues qu'il soit donné à l'œil humain de contempler. Les deux golfes de Naples et de Pouzzoles dans toute leur étendue, les coteaux délicieux de Baja, le plateau accidenté de Cumes, les cratères éteints de la Solfatare et de l'Astrumi, le lac d'Agnano, la mer immense, d'un côté; et de l'autre, les vastes plaines de la Campanie coupées de gracieux monticules et couvertes de la végétation la plus vigoureuse et la plus variée, complètent en le développant le point de vue du fort Saint-Elme. Ajoutez à tout cela un ciel d'une magnificence peut-être unique au monde; puis, si vous êtes artiste, saisissez vos pinceaux, et bientôt vous les briserez de désespoir.

Tel est, dans ses traits saillants, le panorama de Naples, contemplé du fort Saint-Elme et des Camaldules. O mon Dieu! quelle sera la patrie de l'homme, votre enfant, si son exil est si beau!

Restés longtemps en extase devant ce spectacle, dont la plume la mieux exercée ne saurait donner qu'une description imparfaite, nous descendîmes pour visiter en détail les principaux points du vaste tableau: la cathédrale eut les prémices. Comme nous quittions le *Largo dei Studj*, un fait ancien, mais nouveau pour nous, vint émouvoir profondément notre cœur: le premier régiment de la garde traversait la place de la Trinité et se dirigeait vers l'église du *Gesù Nuovo*. Où vont, silencieux et recueillis, tous ces vieux soldats en demi-tenue, colonel et état-major en tête? Ils vont, oreilles françaises du dix-neuvième siècle, écoutez bien, ils vont aux exercices de la retraite préparatoire à la communion pascale.

Nous les suivîmes, et nous pûmes voir toutes ces

vieilles moustaches se mettre à genoux devant le Dieu des armées, déposer leurs sabres et leurs casques, puis se grouper autour des confessionnaux et attendre, dans la prière, le moment du discours et de la confession. La retraite dure dix jours, et plusieurs fois il nous fut donné de jouir d'un spectacle si honorable pour ceux qui le donnent et si consolant pour le chrétien qui le contemple. O France, autrefois si chrétienne et toujours si brave! quand retrouveras-tu l'intelligence? quand reliras-tu avec impartialité ta brillante histoire? Ce jour-là, nation guerrière entre toutes les autres, tu comprendras la nécessité pour toi de l'alliance obligée de l'esprit chrétien et de l'esprit militaire; depuis que tu l'as rompue, tu as eu des soldats; quand tu l'auras renouée, tu auras des héros!

A la cathédrale, nous attendait l'excellent chanoine *De' Bianchi*. Ami intime du savant chanoine de Jorio et son disciple intelligent, M. De' Bianchi voulut bien nous servir de guide. Irrégulière dans sa forme, moitié gothique et moitié grecque dans son architecture, l'église de Saint-Janvier présente un vaste champ d'études à l'artiste et au chrétien. Voici d'abord deux antiques colonnes de porphyre qui en ornent l'entrée. Au-dessus de la grande porte intérieure sont les superbes tombeaux de Charles d'Anjou, de Charles Martel et de Clémence, sa femme, élevés en leur honneur par le comte Olivarès, vice-roi de Naples. Le baptistère, formé d'un vase antique en basalte égyptien, repose sur un piédestal de porphyre, orné des attributs de Bacchus. Cent dix colonnes de granit égyptien, reste de l'ancien temple d'Apollon et de Neptune, soutiennent les voûtes de l'édifice, et sont un nouveau trophée de la victoire évangélique. Vers le milieu de la cathédrale s'ouvre la Basilique de *Sainte-*

Restitute, qui compose la partie gauche du transept : la chapelle de *Saint-Janvier* forme la droite.

Sainte-Restitute est l'ancienne cathédrale; on la croit de fondation constantinienne. Une inscription en mosaïque, gravée sur l'autel, en fait honneur à sainte Hélène, lorsqu'au retour de la Palestine elle passa par Naples en se rendant à Rome [1].

Quoi qu'il en soit, on convient que les vingt-deux colonnes de la Basilique proviennent d'un temple de Diane. Il en est de même des griffes ou consoles qui soutiennent le maître-autel, sous lequel repose le corps de sainte Restitute. Ces objets, dans le style grec, sont d'un travail exquis.

[1] Voici cette inscription :

Lux immensa Deus postquam descendit ad ima
Annis trecentis completis atque peractis,
Nobilis hoc templum sancta construxit Helena.
Hic bene quanta datur venia vix quisque loquetur,
Sylvestro grato papa donante beato,
Annis datur clerus jam instaurator Parthenopensis
Mille trecentis undenis, bisque retensis.

Une autre inscription, conservée au collége des Jésuites, prouve le passage de sainte Hélène à Naples :

PIISIMÆ AC CLEMENTISSIMÆ
DOMINÆ NOSTRÆ AVGVSTÆ
HELENÆ MATRI
DOMINI NOSTRI VICTORIS
SEMPER AVGVSTI CONSTANTINI, ET AVIÆ
DOMINORVM NOSTRORVM
CÆSARVM BEATORVM
VXORI DIVI CONSTANTINI
ORDO NEAPOLITANVS
ET POPVLVS.

On croit que l'oratoire particulier de saint Asprénus et de sainte Candide forme la chapelle du Saint-Sacrement placée à droite de l'autel : je parlerai bientôt de ces deux illustres personnages. A gauche du même autel on trouve la chapelle de Saint-Jean *in Fonte*; elle est ornée de mosaïques et de peintures d'un grand intérêt pour qui veut étudier l'histoire de l'art. Une des mosaïques représente la sainte Vierge vêtue à la grecque. C'est la Madone *del Principio,* ainsi nommée parce qu'elle fut la première honorée à Naples. Le costume byzantin, qui montre la filiation de l'art, se rencontre souvent dans les églises de Rome. A droite de la madone est l'antique portrait de saint Janvier, regardé comme le vrai portrait du saint pendant des siècles. Un sarcophage païen devenu le tombeau du cardinal Piscicelli, plusieurs mausolées, parmi lesquels nous distinguâmes celui du savant et pieux chanoine Mazzocchi, forment les principales richesses artistiques de Sainte-Restitute.

Mais qui était cette sainte? D'où vient la magnificence de son sanctuaire et la vénération profonde dont elle-même est environnée? Quand un pays a vu des prodiges d'infamie comme ceux qui souillèrent les rivages de l'antique Parthénope, il faut qu'il périsse ou qu'il soit purifié; or, pour le purifier, il faut du sang. Puis, afin de retremper les cœurs amollis de ses habitants, afin de relever leurs âmes dégradées par d'incroyables débauches, il faut des prodiges non moins incroyables de courage et de chasteté. Cette loi, d'où dépend l'équilibre du monde moral, la raison la devine avant que l'histoire en montre l'application.

Donc, Pouzzoles, Nole, Capoue, furent arrosées de sang chrétien; et si Naples, sans doute moins coupable, n'eut pas de martyrs, elle vit des prodiges régénérateurs.

Vers le milieu du troisième siècle, sous l'empire de Valérien, Proculus étant gouverneur de l'Afrique, il y avait à Carthage une jeune vierge nommée Restitute. Convaincue d'être chrétienne, elle est amenée devant le juge qui la livre à d'effroyables tortures. Vains efforts! l'héroïne demeure inébranlable dans sa foi. Tout à coup le visage du tyran brille d'une joie féroce : il a trouvé un supplice digne de sa haine, et digne aussi de sa victime.

Il ordonne à ses licteurs de saisir la jeune vierge, et de la jeter pieds et mains liés dans une barque remplie de poix et d'étoupes, auxquelles il fait mettre le feu, afin de la faire brûler en pleine mer. L'ordre est exécuté; mais les flammes commencent par consumer les bourreaux, tandis que les vents poussent au large la brûlante nacelle. Pressé sur le rivage, tout le peuple la contemple, attendant le sort de la victime qui bientôt lève les yeux au Ciel, et expire doucement à la vue des spectateurs.

Cependant les flots, messagers fidèles du Dieu qui les enchaîne, les calme ou les agite, transportèrent la barque du martyre aux rivages d'Ischia. Avertis par leurs frères d'Afrique, les chrétiens de Naples vinrent chercher avec un profond respect le corps de la jeune vierge ; et pour mieux glorifier la chaste héroïne que le Ciel leur avait envoyée comme patronne et comme modèle, ils lui bâtirent un sanctuaire avec les débris des temples impurs, où s'étaient dégradés leurs voluptueux ancêtres [1].

[1] *Voyez* Baronius, *Martyrolog. Rom.*, 17 mai, notes B et C ; *Annales*, t. V, ann. LII, n. 7. — Je n'ai fait que transcrire les paroles du grand historien.

19 Février.

Seconde visite à la cathédrale. — Chapelles du séminaire, — de Minutolo. — Crypte. — Tombeau du roi André. — Chapelle de Saint-Janvier. — Trésor. — Sacristie. — Bâton de saint Pierre. — Église des Chartreux. — Mot d'un pape.

Quand vous serez à Naples, couchez-vous de bonne heure, vous vous en trouverez bien : cet oracle est plus sûr que celui de Calchas.

A quatre heures du matin, il n'est plus possible de dormir. Les grelots des ânes et des mulets des jardiniers, les clochettes des vaches et des chèvres qu'on conduit par troupes dans les rues et qu'on trait devant les maisons pour donner du lait chaud aux ménagères ; les cris des pâtres et des marchands d'oranges, rendent tout sommeil impossible. Du reste, le ciel de Naples est si admirablement beau, qu'on pardonne volontiers aux tapageurs qui vous procurent le plaisir de le voir au lever de l'aurore. Après avoir joui de ce spectacle, nous reprimes la visite interrompue de la cathédrale.

Le chœur, qui forme un parallélogramme, présente, d'un côté, la chapelle du *Séminaire* ; de l'autre, celle de *Minutolo*. Les chanoines de Naples composent entre eux une association de missionnaires appelée *di Propaganda*. Ils s'en vont, sur l'avis du cardinal-archevêque, donner des retraites dans les paroisses du diocèse : on sait que saint Alphonse de Liguori en fut un des membres les plus distingués : or la chapelle *del Seminario* sert à leur réunion. Sur la porte brille la belle *Assomption* du Pérugin.

La chapelle de Minutolo est curieuse sous le rapport de l'art. Nous remarquâmes entre autres divers sujets de

la *Passion*, de Marc de Stefani, le père de la peinture napolitaine, mort en 1390. Dans la crypte ou *soccorpo*, placée au-dessus du maître-autel de la cathédrale, repose le corps de saint Janvier. Cette chapelle, toute revêtue de marbre blanc, est soutenue par des colonnes qu'on dit provenir d'un temple d'Apollon. Parmi les ornements on admire la statue en marbre du cardinal Oliviero Carafa, qu'on croit de Michel-Ange : les arabesques et les autres peintures décoratives sont d'une rare beauté.

Avant de nous rendre à la chapelle de Saint-Janvier, nous vîmes près de la porte de la sacristie le petit tombeau du roi André de Hongrie, mis à mort du consentement de Jeanne de Naples son épouse, et nous lûmes cette humiliante épitaphe :

ANDREÆ NEAP. JOANNÆ UXORIS DOLO ET LAQUEO NECATO.

Vis-à-vis la Basilique de Sainte-Restitute est la chapelle de *Saint-Janvier*. Si la magnificence des peintures, la beauté des marbres, l'éclat des dorures, la richesse des offrandes consacrées par une longue suite de générations à l'ornement d'un sanctuaire, prouvent, et la puissante bonté du saint qui reçoit de si éclatants hommages, et la piété fidèle du peuple qui les rend ; certes, la chapelle de Saint-Janvier donne la plus haute idée du pouvoir de l'illustre martyr et de la religieuse reconnaissance des Napolitains.

La riche chapelle *del Tesoro di San Gennaro* est un magnifique *ex-voto* consacré par la ville de Naples à son protecteur, après la peste de 1526 ; mais qui ne fut commencé qu'en 1608 et achevé en 1678 [1]. Quarante-deux

[1] Indicazione del più rimarcabile in Napoli, etc., dal *Canonico* de JORIO, p. 19.

colonnes en brocatelle soutiennent le brillant sanctuaire; le pavé est en marbre choisi; les fresques de la voûte, des angles et des lunettes sont des chefs-d'œuvre du Dominiquin : *Saint Janvier sortant de la fournaise* est de l'Espagnolet; *la Possédée, délivrée par le saint évêque*, est l'un des meilleurs ouvrages de Stanzoni, surnommé le Guide de Naples.

Derrière l'autel, digne de la magnificence qui l'entoure, se conservent la tête et le sang de saint Janvier. Chaque année, au mois de mai et au mois de septembre, ces reliques précieuses sont exposées solennellement à la vénération des fidèles : le concours est immense. Le sang se liquéfie, s'agite et bouillonne dans la fiole qui le contient lorsqu'on l'approche de la tête du saint martyr. Voilà le fait qui se répète périodiquement depuis je ne sais combien de siècles, et en présence de je ne sais combien de milliers de personnes de toute condition, de toute religion et de tout pays [1].

Si vous n'y croyez pas, allez y voir. La liquéfaction miraculeuse est tellement certaine que le clergé de Naples s'empresse de faire placer les étrangers de manière à la voir de leurs yeux, et à bien s'assurer qu'il n'y a ni

[1] Baronius, parlant de l'épouvantable éruption du Vésuve de l'an 471, arrêtée miraculeusement par l'intercession de saint Janvier, ajoute : « Insigne ac perenne miraculum sanguinis ejusdem sancti Januarii, qui cum ampulla vitrea concretus contineatur, liquescere tamen et fluere, perinde ac si recens esset effusus, sæpe conspicitur, non ejusmodi est, ut unius vel alterius hominis testimonio comprobetur; sed ita manifestum, ut ipse martyris sanguis assidua miraculorum operatione, vocibus quibusdam velut Abel sanguis clamans, per universum orbem christianum intonet.

(*Not. ad Martyrol.*, 19 sept.)

illusion ni supercherie[1]. Après avoir vénéré le sang et le chef du martyr, qu'on eut l'obligeance de nous montrer, nous passâmes à la sacristie du *Trésor*. Outre dix-neuf statues de bronze, ce bazar de la foi en contient quarante et une d'argent, bustes ou figures entières. Que dire des vases d'or, des croix garnies de diamants? il suffit de nommer un collier tout en perles fines, un devant d'autel tout en argent ciselé, et une mitre enrichie de 3,694 pierres précieuses, diamants, émeraudes, rubis, etc. Tels sont les témoignages de la piété séculaire des particuliers et des rois de Naples envers saint Janvier.

Toujours dirigés par notre excellent guide, nous visitâmes les insignes reliques conservées à la sacristie de la cathédrale : celle qui intéresse le plus vivement est le bâton de saint Pierre. La tradition constante de l'église de Naples, confirmée par les monuments de l'histoire, enseigne que le pêcheur galiléen, se rendant à Rome, débarqua sur les côtes de l'Adriatique, traversa la Campanie et arriva par Nole à Naples, l'an 45 de Jésus-Christ[2]. Reçu dans cette dernière ville par une dame nommée Candide, l'Apôtre la convertit et la baptisa. Quelques jours après, Asprénus, mari de Candide, tomba dangereusement malade. Saint Pierre fut prié de venir le voir;

[1] Il sangue si espone dalle nove della mattina, alla qual ora debbono condurvisi coloro che amano accertarsi della sua miracolosa liquefazione; ed in tal circostanza si dà la preferenza agli esteri, ad oggetto deliminare le incoerenze degli errori divuigati dalla incredulità. — JORIO, *Canonico*, p. 20.

[2] Voir le savant MAZZOCCHI. — UGHELLI, *Hist. Italiæ sacræ.* — CARRACCIOLI, *de Sacris Eccl. Neap. Monim.*, p. 70, 106, 108 *et suiv.*; et les innombrables écrivains de *Rerum Neapolitanarum*, cités en partie par STRUVIUS, *Biblioth. selec.*, t. II, *p.* 1405.

mais au lieu d'y aller il fit porter son bâton à Asprénus, en lui disant de venir lui-même le trouver. Asprénus prit le bâton, se leva, fut guéri, et devint le premier évêque de Naples.

Quand on réfléchit, disions-nous à Rome, au souvenir d'un fait analogue, qu'à la naissance de l'Église les plus étonnants miracles étaient nécessaires ; quand on entend Notre-Seigneur annoncer à ses Apôtres qu'ils feraient des prodiges plus grands que les siens ; quand on lit dans le texte sacré qu'une parole de saint Pierre suffisait pour rappeler les morts à la vie ; que l'ombre seule de son corps ou le contact de ses vêtements rendait sur-le-champ la santé aux malades : y a-t-il lieu de s'étonner qu'un objet, tant de fois touché par les mains de l'Apôtre, ait joui de la même vertu ?

Ce bâton qui, de nos jours encore, a été l'instrument de plusieurs miracles, peut avoir 3 pieds et demi de longueur. Il est droit, rond, d'un bois qui ressemble à l'olivier, et orné à la partie supérieure d'une pomme, ou, pour mieux dire, d'un chapiteau en os. On le conserve dans un étui d'argent percé de distance en distance d'ouvertures garnies de cristal, qui permettent de le voir. Avec quelle crainte respectueuse, quel inexprimable bonheur le pèlerin catholique prend en ses mains et couvre de ses baisers ce vénérable témoin des fatigues et de la miraculeuse puissance du grand pèlerin de l'Évangile !

Nous rentrions dans la cathédrale, comme le chapitre arrivait à l'office. Ce corps vénérable se compose de trente chanoines mitrés, de vingt-deux semainiers et de dix-huit *quarantistes*. Quand tous sont rangés dans leurs stalles le coup d'œil est vraiment imposant. Pourquoi faut-il que nous ne trouvions plus de pareil spectacle qu'à l'étranger ? Depuis qu'elle a violemment supprimé

ces grands corps qui étaient l'ornement de la religion, la France est-elle devenue plus respectable, plus morale et plus riche ?

Pour terminer notre journée, il nous restait à voir l'église de *Saint-Martin des Chartreux*. Si l'Italie est le temple des arts, on peut dire que l'église de Saint-Martin de Naples en est le sanctuaire. Située sous les murailles du fort Saint-Elme, c'est-à-dire dans une position admirable, cette église est la propriété séculaire des enfants de Saint-Bruno. Les bons cénobites ont consacré tous leurs revenus à l'embellir. Les marbres les plus rares, découpés avec un goût parfait, en forment le brillant pavé ; Lanfranc, Stanzoni, l'Espagnolet, ont enrichi les voûtes et les chapelles des chefs-d'œuvre de leur pinceau. La *Communion des Apôtres*, par ce dernier, offre un *saint Pierre* en raccourci d'un effet extraordinaire. Aux piliers d'une chapelle on voit deux *pierres de touche*, taillées en forme d'artichaut, d'un travail exquis et d'un prix inestimable. Plus loin est un autel en pierres fines, dont la valeur numérique dépasse deux cent mille francs; ici c'est un tabernacle en écaille transparente ; ailleurs des autels enrichis de lapis-lazuli, d'améthistes, d'agates, etc.

Le *Trésor* n'est pas moins resplendissant que l'église. On y admire la *Descente de Croix*, le chef-d'œuvre de l'Espagnolet, et l'un des tableaux les plus pathétiques de la Renaissance. De l'église nous passâmes dans le couvent, dont les superbes cloîtres, ouverts sur le golfe de Naples, sont supportés par des colonnes de marbre blanc du plus beau grain. Les arts, les sciences et les pauvres, telles furent dans tous les pays et à toutes les époques les trois parties prenantes dans le budget des ordres religieux. Quand voudra-t-on s'en souvenir ?

« Au milieu de toutes ces richesses, nous disait le vénérable supérieur, nous avons à peine du pain à manger. Les révolutions nous ont privés de nos biens et nous sommes rappelés à la pauvreté de nos premiers pères; Dieu soit béni! » Le bon religieux nous disait cela sans se plaindre et avec cette douce résignation qui caractérise l'héroïsme de la vertu. Que dis-je? il nous fit l'éloge de la France, pour laquelle il témoignait une vive sympathie. Cette charité, vraiment évangélique, pour une nation dont lui et ses frères avaient eu tant à souffrir, me rappela le mot d'un grand pape : « Sont-ils heureux ces Français! ils font des sottises toute la journée, et Dieu les efface pendant la nuit. »

20 Février.

Églises de Saint-Pierre *ad Aram*,—de la Piété *di Sangri*,—de Saint-Paul Majeur,—de Saint-Gaétan de Tiene,—de Saint-André d'Avellino.—Chambre de ce dernier.—Saint-Dominique Majeur.—Tableaux.—Tombes royales.—Souvenirs de saint Thomas.—L'*Incoronata*.—Fresques de Giotto. — Église du Monte Oliveto. — Souvenirs du Tasse,—de sainte Marie *del Carmine*.—Souvenir du malheureux Conradin.—Le *Gesù Nuovo*.—Chambre de saint Jeronimo.—Excursion au lac d'Agnano.—Grotte du Chien.—Villa de Pollion.—Tombeau de Virgile.—Sainte-Marie *del Parto*.—Tombeau de Sannazar.— Sainte-Marie *a Piè di Grotta*.

C'était le dimanche; il était dans l'ordre de continuer notre étude des monuments chrétiens. Vers six heures du matin, je traversais à la hâte les vieux quartiers de Naples. Des rues malpropres, tortueuses, resserrées entre de hautes et noires constructions, me rappelaient notre faubourg Saint-Marceau. Ayant pour guide et pour clerc un jeune Napolitain, né d'un père français, j'allais dire la messe à l'extrémité de la ville, dans une église oubliée

des voyageurs et qu'on appelle Saint-Pierre *ad Aram.*

Ce vénérable édifice, dont la forme irrégulière, insolite, annonce la haute antiquité, marque aux générations le lieu précis qu'habita saint Pierre, pendant son séjour à Naples. Sur la gauche, près de la porte d'entrée, une petite chapelle occupe la place même où, suivant la tradition, l'Apôtre offrit les saints mystères. Dans l'autel, plusieurs fois restauré, on conserve religieusement la table même qui servait à l'auguste sacrifice. J'eus le bonheur de monter à cet autel, et de faire descendre l'adorable Victime sur cette même table, où, dix-huit siècles auparavant, elle était venue s'immoler entre les mains de saint Pierre.

La messe finie, un des prêtres auxquels j'étais adressé me fit examiner avec lui les différentes parties de la pieuse chapelle. Deux anciennes inscriptions me paraissent dignes d'être rapportées : « *Siste, fidelis, et priusquam templum ingrediaris, Petrum sacrificantem venerare. Hic enim primo, mox Romæ filios per Evangelium genuit, paneque illo suavissimo cibavit :* Arrête, chrétien, et, avant d'entrer dans le temple, honore Pierre, offrant l'auguste Victime. C'est ici d'abord, et ensuite à Rome, qu'il engendra des enfants à l'Évangile et qu'il les nourrit du pain délicieux. »

L'autre, dans le style antique, est ainsi conçue :

QUOD. PRIMA. IN LATIO. CHRISTO. PIA. COLLA. SUBEGI.
PARTHENOPE. HÆC. PETRI. PRÆSTITIT. ARA. FIDEM.

« Que moi, Parthénope, ai la première fois courbé la tête sous le joug du Christ, cet autel de Saint-Pierre en est la preuve. »

Ces inscriptions ne sont pas, sans doute, contemporaines des Apôtres, mais on ne peut leur refuser une

haute antiquité ; et cela suffit pour montrer la perpétuité de la tradition.

De la chapelle nous passâmes à l'oratoire souterrain de sainte Candide. En même temps que ces vieilles substructions, ces dalles noircies, cette forme antique, reportent la pensée aux jours de la primitive Église, le souvenir des saintes prières, des larmes pieuses, des souffrances et des vertus dont ces lieux furent les heureux témoins, produit sur le cœur une impression de piété que la parole ne peut rendre.

Avant neuf heures, j'étais réuni à notre petite caravane. En nous rendant à Saint-Paul *Majeur,* nous jetâmes un coup d'œil sur les trois statues, jadis si vantées et aujourd'hui si décriées, de l'église *della Pietà di Sangri.* Ces trois statues de marbre blanc sont enveloppées dans des voiles de marbre qui témoignent d'une grande difficulté vaincue. La *Pudeur* n'a pas du tout l'air pudique ; Notre-Seigneur, enveloppé d'un linceul transparent, semble avoir plus de mérite ; enfin le *Vice détrompé,* sous la figure d'un homme qui cherche à se débarrasser d'un grand filet qui l'enveloppe, offre d'incontestables beautés de détail : les mailles du filet en marbre, par exemple, sont rendues au naturel.

Saint-Paul Majeur appartient aux Théatins. En avant de la porte principale sont deux colonnes qui faisaient partie du temple de Castor et Pollux, bâti au même lieu par Julien de Tarse, affranchi de Tibère. La *Conversion de Saint-Pierre* et la *Chute de Simon le Magicien,* qui ornent la sacristie, passent pour les chefs-d'œuvre du fécond Solimène. Mais les vraies richesses de Saint-Paul Majeur sont les corps sacrés de saint Gaétan de Tiene et de saint André d'Avellino. Ces deux saints furent la gloire de leur ordre, les modèles des

prêtres et les bienfaiteurs de leur patrie. Saint Gaétan mourut le 7 août 1547, et saint André, le 10 novembre 1608 : le même couvent qui avait été témoin de leurs vertus et de leur mort garde leurs restes précieux. Après les avoir vénérés, nous pénétrâmes dans le cloître.

On y voit les vestiges du théâtre sur lequel Néron faisait l'essai de ses talents dramatiques, avant de se produire sur la scène de la grande Rome. De ce monument de la folie impériale, il ne reste que des ruines défigurées. La religion, qui semble en avoir confié la garde à ses enfants pour l'instruction des siècles, leur a légué un autre monument sur lequel les bons religieux veillent avec une piété toute filiale : je veux parler de la chambre de saint André d'Avellino. Telle était l'heureuse cellule au jour de la mort du saint, telle nous la vîmes : rien n'y a été changé. Les pauvres meubles qui furent à son usage, ses livres, son écritoire, sa petite chaise de bois, quelques écrits de sa main, en un mot, tout ce qui compose la fortune ordinaire des grands serviteurs de Dieu, est là qui parle, qui prêche, qui émeut et qui remplit l'âme de je ne sais quel parfum de piété, dont la douce impression se fait longtemps sentir.

Doublement heureux, et de ce que nous avions vu, et de ce que nous allions voir, nous passâmes à Saint-Dominique *Majeur*. Quand on entre dans cette église, on est en plein moyen âge. Malgré les changements qu'elle a subis depuis environ six siècles, elle porte encore le cachet grandiose de l'art gothique, et le génie puissant et sévère de saint Dominique semble se réfléchir ici comme dans tous les autres bâtiments de son ordre. Parmi les objets d'art on remarque le *Crucifiement* et la *Résurrection*, précieuses fresques d'Angelo Franco, le Giotto napolitain ; le Cénotaphe du cardinal Spinelli ; le

Tombeau de Jeanne d'Aquin, morte en 1300, et celui de la princesse de Feveloto, Dona Vincenza d'Aquino, la dernière de ce nom, morte en 1599 ; le *Portrait* contemporain de saint Dominique, regardé comme véritable, et le monument de Galeas Pandone, une des merveilles de l'art dues à Jean de Nole.

Avant d'entrer dans la chapelle du grand Crucifix que nous réservions pour la fin, nous visitâmes la sacristie, qui est à elle seule un des plus remarquables monuments de Naples. Les fresques du plafond, ses armoires en racine, ses stucs dorés, son pavé en marbres précieux, disparaissent devant les douze tombeaux des princes de la maison d'Aragon. Cette nécropole royale renferme toute une dynastie, éternellement regrettée des Napolitains, dont elle fit le bonheur et la gloire. Les tombes, placées en l'air sur une estrade circulaire, sont recouvertes de velours cramoisi et surmontées d'une petite figure de la mort peinte en clair-obscur avec cette inscription : *Sceptra ligonibus æquat.*

Enfin nous allions voir la merveille de Saint-Dominique Majeur. La grande chapelle du *Crucifix* nous fut ouverte, et un des religieux s'approchant du maître-autel découvrit le Crucifix miraculeux, objet d'une vénération six fois séculaire. Par ordre du pape Urbain IV, saint Thomas avait composé le magnifique office du Saint-Sacrement, où la théologie la plus exacte se réunit à la piété la plus tendre et à la poésie la plus élevée. Souvent l'*angélique* auteur était venu chercher des inspirations au pied de ce Crucifix : le travail terminé, il vint offrir ses remercîments au Dieu de qui descend tout don parfait.

Animant tout à coup son image, le divin Maître daigne faire entendre ces paroles à saint Thomas : Bene

scripsisti de me, Thoma; quam mercedem recipies? « Vous avez bien écrit de moi, Thomas ; quelle récompense demandez vous? » — « Pas d'autre que vous, Seigneur : » *Non aliam nisi te, Domine*, répondit le saint qui s'était senti soulever de terre. Le Crucifix, noirci par le temps, peut avoir un mètre et demi de hauteur, et de la bouche de Notre-Seigneur Jésus-Christ on voit sortir les paroles qui précèdent, et qui furent peintes aussitôt après le miracle.

Thomas, dont les écrits recevaient l'approbation du Ciel et les applaudissements de la terre entière, habitait comme le dernier de ses frères une humble cellule. Cette chambre où il composa l'office du Saint-Sacrement, où il vécut pendant les quinze mois qu'il enseigna la théologie à Naples, a été transformée en chapelle, sans perdre sa forme primitive. Elle est petite, faiblement éclairée, et divisée par une cloison à laquelle est suspendue la cloche qui appelait les écoliers du Docteur angélique. Au-dessous est la classe même où il donnait ses leçons; on y voit encore un débris de sa chaire. Cette salle est oblongue et reçoit le jour par trois croisées. Le traitement du puissant professeur était par mois de six ducats ou vingt-cinq francs de notre monnaie [1] !

Parmi les autres églises de Naples, l'artiste chrétien verra avec intérêt l'*Incoronata*, *Sainte-Lucie*, et celles que je nommerai plus loin. La première est riche des peintures de Giotto : le *Mariage de la reine Jeanne*, et les *Sept Sacrements*, sont dignes du peintre catholique et montrent ce que l'art aurait pu devenir sans l'influence païenne de la Renaissance. La seconde intéresse par son

[1] L'ordre de Charles d'Anjou, qui fixe cette somme, se conserve encore dans les archives de Naples : il est de 1272.

antiquité. Sainte-Claire, surmontée d'un beau clocher gothique, est la plus élégante des églises de Naples ; elle sert de sépulture à la famille régnante, et conserve une belle *Vierge* de Giotto.

Dans l'ancien couvent de la fameuse congrégation de *Monte Oliveto*, on se souvient du Tasse, qui, pauvre et souffrant, y trouva un asile. Le poëte paya la bienveillante hospitalité dont il était l'objet par son poëme inachevé : *Origine della congregazione di Monte Oliveto*. L'église, très-bien conservée, est un véritable musée de sculpture. Le ciseau de Jean de Nola s'est surpassé dans les quatre Évangélistes, qui décorent la chapelle *de' Liguori*.

Sainte-Marie *del Carmine*, une des plus populaires églises de Naples, est ingrate pour l'artiste, mais riche pour le chrétien et pour le savant. Au premier, elle présente le Crucifix miraculeux, qui, pendant le siége de Naples, en 1439, baissa la tête afin d'esquiver un boulet de canon. Chaque année, le lendemain de Noël, on l'offre à la vénération publique, et toute la ville, les magistrats en tête, viennent honorer ce signe de salut et de protection. Honneur au peuple de Naples ! les cœurs reconnaissants sont rarement de mauvais cœurs.

Au savant, cette église rappelle une des plus tragiques catastrophes de l'histoire. C'était le 29 octobre 1268, Charles d'Anjou régnait à Naples, Par son ordre un échafaud se dressait sur la place du Marché qui est devant l'église. Bientôt on y vit monter deux jeunes princes, Conradin de Souabe et Frédéric son cousin : le premier n'avait que dix-sept ans. Venu en Italie pour réclamer ses droits au trône de Naples, il est trahi par le seigneur d'Astura qui le livre à Charles d'Anjou. L'impératrice Marguerite n'a pas plus tôt appris le malheur de son fils, l'unique héritier de l'illustre maison de

Souabe, qu'elle accourt du fond de l'Allemagne pour racheter sa vie.

Elle arrive trop tard ; les jeunes princes avaient péri par la main du bourreau, et l'infortuné Conradin n'avait fait entendre que ce cri : « O ma mère ! quelle douleur « vous causera la nouvelle qu'on va vous porter de « moi [1] ! » A cette nouvelle, l'impératrice consacra le prix inutile de la rançon à l'église et au monastère *del Carmine*, où sa statue la représente la bourse à la main. Derrière le maître-autel nous pûmes lire, à la lueur d'une lampe, une inscription qui marque le lieu où furent déposés les corps des deux jeunes princes. Étrange vicissitude ! C'est sur cette même place du Marché, théâtre du *régicide*, qu'éclata deux siècles plus tard la *révolution* populaire dirigée par Mazaniello.

Un spectacle plus consolant nous attendait au *Gesù Nuovo*. Dans la maison des Jésuites contiguë à cette église, est la chambre immortalisée par les vertus du père de Jeronimo. Ce saint religieux, que Rome vient de placer sur les autels du monde catholique, habita pendant quarante ans cette petite et obscure cellule. Son corps repose dans l'église sous un magnifique autel, où nous pûmes le vénérer. On se rappelle que l'homme de Dieu tenant un jour sur ses genoux saint Alphonse de Liguori, encore enfant, disait à la mère de ce petit ange: « Je serai au ciel avant lui, mais nous serons canonisés

[1] L'histoire ajoute que ce prince malheureux jeta son gant du haut de l'échafaud, pour marque de l'investiture qu'il donnait à celui de ses parents qui voudrait le venger. Un cavalier, ayant eu la hardiesse de le prendre, le porta à Jacques Ier, roi d'Aragon, qui lava dans des torrents de sang napolitain le meurtre du jeune prince.

le même jour. » L'événement a prouvé que le saint fut prophète.

Il nous restait assez de temps pour faire une excursion au lac d'Agnano. Dix minutes après avoir traversé la grotte de Pausilippe, on laisse à gauche la route de Pouzzoles, et dans une heure de marche forcée on arrive au lac Solitaire. Ce qui attire les voyageurs, ce n'est ni le lac lui-même, ni sa ceinture de montagnes giboyeuses, parc réservé des chasses royales ; c'est tout simplement sa caverne sulfureuse appelée la Grotte du Chien. Du sol que le voyageur foule sous ses pieds, comme des montagnes volcaniques qui bornent son étroit horizon, se dégagent différents gaz dont la haute température annonce le voisinage du feu souterrain.

De la fameuse grotte s'exhale une telle quantité d'acide carbonique, qu'il serait impossible d'y vivre longtemps. « Excellences, nous dit le paysan qui exploite la curiosité des voyageurs, faites-moi la grâce de vous baisser, de porter votre main vers la terre, et de la reporter promptement jusqu'à la hauteur de votre visage. » Nous accordâmes cette grâce au bonhomme. Après deux ou trois mouvements de main qui nous firent monter au nez une brûlante vapeur, il nous fallut sortir bien vite, nous nous sentions asphyxiés.

Moins heureux fut le pauvre démonstrateur qui nous succéda ; le paysan amena le malheureux chien destiné à constater l'abondance et la force meurtrière du gaz carbonique. Il le prit, l'introduisit forcément dans la grotte, l'y tint couché ; et une minute après vous eussiez vu le pauvre animal en proie à des convulsions affreuses, écumant, et respirant à peine. Alors son maître le jette hors de la grotte ; l'air pur entre dans ses poumons, il est sauvé. Mais, hélas ! les voyageurs se suivent, les

expériences se renouvellent, et la vie du pauvre chien se passe en évanouissements perpétuels.

Pendant que nous plaignions le sort de l'intéressant animal, le paysan allumait une torche résineuse qu'il introduisit dans la grotte. Tant qu'elle fut élevée au-dessus de la couche atmosphérique saturée de carbone, elle continua de brûler : à peine y fut-elle plongée, qu'elle s'éteignit instantanément, comme un flambeau qu'on jetterait dans une rivière : la même expérience se renouvela six fois.

Près de la Grotte du Chien sont des cavernes sulfureuses, dont la température s'élève jusqu'à 45 degrés, et tellement imprégnées de soufre qu'un morceau de bois frotté contre leurs parois prend feu comme une allumette chimique. Les personnes atteintes de rhumatisme y viennent chercher des bains de vapeur qu'on dit très-efficaces.

Quelques jours avant les éruptions du Vésuve, toutes les grottes sulfureuses s'agitent, fument et deviennent brûlantes, le lac bouillonne : c'est un signe avant-coureur du redoutable phénomène. Grand et magnifique dans le ciel de Naples, terrible dans les foyers incandescents cachés sous le sol, Dieu se montre ici plein de sollicitude pour cette ville insouciante et légère qui danse, qui chante et qui dort sur cette croûte de terre qui la sépare d'insondables étangs de feu.

De retour à Pausilippe, nous gravîmes le flanc escarpé de la montagne, afin de visiter les ruines fameuses dont elle est couverte. Sur ce gracieux promontoire, se trouvent les citernes et les réservoirs de l'immense villa de Védius Pollion. C'est là que se gardaient les vieilles murènes, nourries de la chair des esclaves condamnés à mort pour leur mauvais service. « Un jour, dit Sénèque,

Auguste soupait chez Pollion : un esclave de ce dernier casse un verre de cristal ; Védius fait aussitôt saisir le maladroit ; et, comme s'il avait commis le plus énorme des crimes, il le condamne à être jeté vivant à de grosses murènes qu'il nourrissait dans une piscine, moins pour satisfaire sa gourmandise que pour assouvir sa cruauté.

« L'esclave s'échappe et vient tomber aux pieds de César, demandant non qu'on lui fît grâce de la vie, il connaissait trop bien son maître, mais à périr d'une autre manière, et à n'être pas mangé par ces poissons cruels. L'empereur s'abaisse jusqu'à implorer la pitié de Pollion, qui demeure inexorable. Alors cédant à un noble mouvement d'indignation, Auguste accorde la grâce pleine et entière du coupable, fait briser tous les vases de cristal, ordonne de combler l'infâme piscine, dans laquelle ce Védius, de race d'affranchi, se donnait le spectacle d'un Romain dépecé et dévoré en un instant par ces espèces de serpents aquatiques [1]. »

Voilà tout ce que le maître du monde crut pouvoir faire en faveur de l'humanité outragée. Néanmoins, tel qu'il est, ce trait honore le premier des Césars. Pourquoi faut-il que, quelques pages plus loin, l'histoire ajoute : « Un jour, Auguste fit crucifier un de ses esclaves pour avoir fait rôtir et mangé une caille qui, dans les combats de ces petits animaux, battait toutes les autres et s'était jusqu'alors montrée invincible [2]. »

Immédiatement au-dessus de l'entrée de Pausilippe, du côté de Naples, est le petit *Columbaire*, regardé comme le tombeau de Virgile. Une grotte élevée de

[1] SENEC., *de Ira*, III, 40. — DIO, LIV, p. 614. — PLIN., IX, 27. — SENEC., *de Clementia.*, I, 18.

[2] PLUTARC., *Apophthegm. Rom.*, 10.

quelques mètres au-dessus du sol, nue, dégradée, couverte de ronces; voilà ce qu'est aujourd'hui la tombe du trop fameux poëte de Mantoue. C'est à peine si on peut lire, sur une des parois, l'épitaphe que Virgile lui-même s'était composée, en manifestant la volonté d'être enterré à Naples :

> **Mantua me genuit; Calabri rapuere; tenet nunc**
> **Parthenope : cecini pascua, rura, duces.**

Le laurier, planté par Pétrarque, et renouvelé par Casimir Delavigne, a séché; comme souvenir, je fus réduit à une feuille de mûrier sauvage. Ajoutons qu'un Anglais s'est fait inhumer près du tombeau virgilien: on dirait qu'au privilége du *spleen* le nomade enfant d'Albion veut joindre le monopole de toutes les *excentricités*. Descendus de la montagne, nous visitâmes Notre-Dame *del Parto*, fondée par Sannazar : cet autre poëte, moitié chrétien, moitié païen dans ses ouvrages, se montre tel encore dans son monument funèbre beaucoup trop vanté. Nous terminâmes notre longue journée en offrant nos adieux du soir à la gardienne des voyageurs, dans la pieuse église de Sainte-Marie *a Piè di Grotta*. Nous y trouvâmes un egrande affluence de fidèles de tout âge et de toute condition qui, pieusement agenouillés devant l'image miraculeuse de l'auguste Vierge, chantaient en chœur ses gloires divines et ses bontés maternelles.

21 Février.

Grotte de Pausilippe.—Pouzzoles.—Souvenir de saint Paul.—Cathédrale.—Souvenir de saint Janvier.—Piédestal du temps de Tibère. —Temple de Sérapis.—Voie Campanienne.—Le lac Lucrin.—Anecdote. — Le lac Averne et la grotte de la Sibylle.—Baja.—Cumes. — Bauli. — Le cap Misène. — Piscine admirable.—Les Champs-Élysées.— Le Macaroni.— Souvenirs et impressions.

Presque à l'égal de Rome, Naples est la terre classique de l'antiquité païenne. Vers les derniers temps de la république, la séduisante Parthénope et ses rivages enchantés étaient devenus le rendez-vous général, le Baden de la haute société romaine : pas une famille célèbre qui n'eût sa villa sur les bords ravissants du golfe de Baja. Voilà pourquoi Virgile, en poëte qui veut devenir populaire, plaça dans ces lieux le théâtre des plus brillants épisodes de son poëme national.

Pour faire une connaissance intime avec ce monde d'Auguste, de Tibère, de Caligula et d'Adrien, il faut visiter successivement Pouzzoles, Pompéi et le musée Bourbon. A Pouzzoles, on trouve des ruines éloquentes et une moisson de souvenirs ; Pompéi montre au voyageur non plus seulement des ruines, mais une ville bien conservée, avec ses temples, ses Basiliques, ses forum, ses rues, ses maisons, une ville antique à laquelle il ne manque, pour être une ville moderne, que du mouvement, des habitants et l'ameublement ordinaire. Le musée Bourbon complète Pouzzoles et Pompéi. Dans ce vaste dépôt vous trouvez les meubles, les ustensiles, les vases, les inscriptions, les peintures, les statues, que dirai-je? tous les objets capables d'initier un homme du

dix-neuvième siècle aux plus intimes secrets de la vie domestique, civile et religieuse d'un monde enseveli depuis deux mille ans.

L'ordre logique de ces études, également intéressantes pour l'antiquaire et le chrétien, nous appelait à Pouzzoles. Un temps magnifique, un ciel sans nuage, une atmosphère d'une transparence inconnue partout ailleurs, nous avions à souhait tout ce qu'il faut pour jouir du riche spectacle que nous allions contempler. Franchissant rapidement la *villa Reale*, où se promène en calèches découvertes toute la fashion napolitaine, nous arrivâmes à la grotte de Pausilippe.

Cette galerie souterraine perce la montagne, dont la masse imposante intercepte toute communication autrement que par mer entre Naples et la campagne : elle s'appelle Pausilippe, c'est-à-dire *repos*. Qui ouvrit ce libre passage ? On l'ignore. Déjà Sénèque le décrit, et tout porte à croire qu'il est bien antérieur à ce philosophe [1]. Quoi qu'il en soit, ce chemin souterrain, creusé dans le tuf litoïde, a 960 pas de longueur, 30 pieds de largeur et 50 de hauteur. Il est éclairé, de distance en distance, par des réverbères et par deux larges soupiraux pratiqués aux extrémités : deux heures après l'avoir franchi, on arrive à Pouzzoles.

Cette petite ville, jadis célèbre par son commerce, est bien déchue de sa splendeur ; mais ce qui n'a pas changé, c'est sa délicieuse position. Debout sur le quai, le visage tourné vers le golfe au bleu d'azur, le spectateur contemple, au sud, Capri, tristement célèbre par les infa-

[1] Nihil illo carcere longius, nihil illis faucibus obscurius. *Epist.* 57. — STRABON attribue la percée de Pausilippe à l'architecte Coccéius, contemporain d'Auguste. Lib. V, 259.

mies de Tibère ; au couchant, le cap Misène, qui domine de toute sa hauteur le superbe bassin ; Bauli et sa *Piscine admirable*, à laquelle se relient les coteaux semi-circulaires où la voluptueuse Baja étageait ses villas et ses temples ; à l'ouest, le plateau de Cumes, fameux par la résidence de la Sibylle ; le lac Lucrin, où les Romains parquaient les huîtres vertes dont ils étaient si friands ; le Monte Nuovo, monticule volcanique, formé en 1538, après un tremblement de terre qui engloutit la petite ville de Trepergole ; le mont Falerne, connu par ses vins miel-leux, que chanta si souvent la muse épicurienne du vieil Horace ; la ville ruinée de Cicéron, dans laquelle Adrien, mort à Baja, fut d'abord enseveli ; au nord, les montagnes verdoyantes de la Solfatare, l'ancien forum de Vulcain, couronnées par les ruines du vaste amphithéâtre où le sang des gladiateurs coula en l'honneur d'Auguste, et par la superbe voie Campanienne, bordée de tombeaux qui s'étendent à plus de deux milles.

Jouir de ce ravissant spectacle, nourrir notre âme des souvenirs classiques dont cette terre abonde, c'était là sans doute un motif de notre excursion ; mais il n'était pas le seul : un intérêt plus grand nous appelait en ces lieux, comme il doit y appeler tout voyageur chrétien. Me transportant par la pensée à dix-huit siècles, j'animais tous ces bords enchanteurs ; je les repeuplais de leurs palais, de leurs thermes, de leurs temples, de leurs villas, étincelantes de pourpre, de peinture, de bronze, de marbre et d'or. A ces balcons de jaspe et de porphyre, sur ces délicieuses terrasses décorées de myrtes blancs et de lauriers-roses, je voyais se promener les maîtres et les maîtresses du monde : Marius, Pompée, Lucullus, Cicéron, Hortensius, César, Auguste, Néron, Agrippine, Adrien ; que sais-je ? Tous ces géants de la puissance, de la

fortune et de la gloire avaient là une demeure de volupté[1].

Je voyais donc toute cette éblouissante société, contemplant, le trentième jour de mai de l'an 59 après Jésus-Christ, cette mer de Baja transparente comme un cristal de roche et unie comme une glace de Venise, jouissant de ce soleil et de ce ciel unique : lorsque tout à coup apparaît, doublant le cap Misène, un navire qui porte sur sa poupe la grande image de Castor et de Pollux et qui, poussé par un bon vent du midi, cingle rapidement vers Pouzzoles. Ses voiles de perroquet sont déployées : c'est un navire d'Alexandrie, on le reconnaît à ce signe d'honneur. Et toutes les villas s'animent, et tout le peuple est sur le port pour le voir arriver[2].

Romains et Romaines, regardez-le bien. A son bord est un homme que plusieurs d'entre vous connaissent : c'est Julius, centurion de la cohorte Augusta. Sous sa

[1] Horat., *ep.* I, v. 83; *ep.* LI. — Plutarch., *in Mario*, 60.

[2] Quod Paulus Alexandrina navi dicatur advectus, hic opportune in medium adducenda sunt quæ scribit Seneca, *epist.* 77, *ad Lucilium*, de navibus Alexandrinis cum Puteolos appellunt, quam præ cæteris illæ nobilitatæ essent, et a concurrente ad portum populo spectarentur avidius ; hæc enim ait : Gratus illarum Campaniæ aspectus est, et omnis in pilis Puteolorum turba consistit ; et ex ipso genere velorum Alexandrinas (quamvis in magna turbo navium) intelligit. Solis enim licet supparum intendere, quod in alto omnes habent naves ; nulla enim res æquè adjuvat cursum quam summa pars veli, illinc maxime naves urgetur. Itaque quoties ventus increbuit, majorque est quam expedit, antenna submittitur : minus habet virium fletus ex humili. Cum intravere Capreas et promontorium, ex quo, *alta procelloso speculatur vertice Pallas*, cæteræ velo jubentur esse contentæ : supparum Alexandrinarum insigne est. — *Voyez* Bar., an. 59, t. I, p. 454, n. B.

garde se trouve un prisonnier fameux qu'il amène de Césarée, et que vous ne connaissez pas. Si vous interrogez Julius, il vous dira que c'est un Juif qui vient pour se faire juger dans la grande Rome ; car il a récusé Porcius Festus, gouverneur de Syrie, et évoqué sa cause au tribunal même de César. Voilà ce que vous répondra Julius, qui ne connaît guère mieux que vous son illustre prisonnier.

Mais moi qui le connais, je vous dirai ce que tous vos descendants savent aujourd'hui : « Plus puissant que vos gouverneurs et vos proconsuls, plus puissant que vous-mêmes, superbes maîtres du monde, ce prisonnier apporte dans les plis de son pauvre manteau, non la paix ou la guerre à une nation barbare, mais la guerre à l'empire, guerre à l'univers, guerre à mort, guerre qui fera trembler la grande Rome sur ses redoutables collines, jusqu'à ce qu'elle ensevelisse sous des ruines sanglantes, et les cités et les hommes, et les dieux et Jupiter au sommet du Capitole, et César dans son palais d'or ; et cette guerre dont il sera le héros, dont vous serez les témoins et les victimes, changera la face de la terre et placera le nom du prisonnier au-dessus de vos noms, et ses chaînes au-dessus de vos sceptres, et ses ossements au milieu de Rome elle-même, dans des temples plus brillants que votre Panthéon. Voulez-vous maintenant connaître le nom du captif de Julius ? il s'appelle Paul. »

Mais les vieux Romains ne savaient rien de tout cela ; et ils virent passer, sans soupçonner ce qu'il portait, l'immortel navire, qui traversa, au milieu d'une multitude d'embarcations brillantes d'or et de pourpre, le golfe de Baja et vint jeter l'ancre à Pouzzoles. Quant au voyageur chrétien, qui connaît toutes ces choses, je vous laisse à penser avec quels yeux, avec quel cœur il contemple ce

golfe, ce quai, théâtre d'un débarquement si mémorable dans les annales du monde ! avec quel bonheur il parcourt les rues sinueuses de cette petite ville de Pouzzoles, où les frères retinrent sept jours le grand captif et ses compagnons [1] !

Les larmes lui viennent aux yeux lorsque, prenant l'Évangile, il lit toute cette histoire dans les *Actes des Apôtres* : « Il fut décidé que Paul serait remis avec les autres prisonniers au centurion appelé Julius, de la cohorte Augusta... Nous nous embarquâmes sur un navire d'Alexandrie, qui avait pour enseigne *Castor et Pollux*. En côtoyant nous arrivâmes à Rhegium ; et un jour après, poussés par un vent du midi, nous vînmes à Pouzzoles, où nous trouvâmes les frères qui nous retinrent chez eux pendant sept jours [2]. »

En mémoire du débarquement de saint Paul, la ville de Pouzzoles fait chaque année une procession solennelle sur le quai [3]. Honneur éternel aux cités qui savent perpétuer par de semblables témoignages le souvenir des grands événements de leur histoire [4] !

[1] La chrétienté de Pouzzoles avait été fondée par saint Pierre quinze ans auparavant.

[2] *Actes des Apôtres*, c. XXVII et XXVIII.

[3] La procession a lieu le 30 du mois de mai. En fixant ce jour, la tradition est d'accord avec l'histoire sacrée, qui fixe le départ de Malte au printemps. *Voyez* CORNEL. A LAPIDE, *in Act. Apost.*, c. XXVII, v. 9.

[4] Puisque le sujet m'y conduit et que je me trouve en des lieux où tout parle du grand Apôtre, je ne puis résister au plaisir de faire connaître la conduite des habitants de Reggio, qui la veille même avait eu le bonheur de voir saint Paul. Le navire alexandrin venait de jeter l'ancre sur leur plage. A la vue de l'enseigne de *Castor et Pollux*, toute la ville ac-

Après avoir joui longuement de ces beaux souvenirs et de l'admirable vue du golfe, nous visitâmes Pouzzoles. La cathédrale, bâtie sur la hauteur, est dédiée à saint Proculus, compagnon de saint Janvier.

court pour rendre hommage à ses divinités chéries. Paul, qui ne perd aucune occasion d'annoncer l'Évangile, se met à parler ; mais les idolâtres n'ont pas l'air de le comprendre ; ils vont se retirer : on est au moment de·lever l'ancre. Paul supplie le peuple de rester et de l'écouter pendant les quelques nstants qu'une petite chandelle mettra à se consumer. On accepte ; Paul allume une petite chandelle et la place sur a borne ou colonne de granit à laquelle on amarre es navires. Bientôt la chandelle est brûlée ; mais voilà que la colonne prend feu et sert de flambeau. Frappés de ce miracle, comme les habitants de Malte l'avaient été de l'impuissance de la vipère et de la guérison de Publius, les Régiens proclament Paul un homme divin et demandent à embrasser sa doctrine. Paul en baptise quelques-uns de sa main et leur laisse pour évêque Étienne de Nicée, l'un de ses compagnons : Reggio est convertie. En reconnaissance de son bonheur, elle bâtit une église sur le bord de la mer, au lieu même du miracle qu'atteste encore le tronçon de l'antique colonne placé sur l'autel. Depuis dix-huit siècles ces excellents chrétiens continuent de témoigner de leur vive gratitude et de leur piété filiale envers l'Apôtre ; l'hymne suivante, connue de tout le peuple, se chante encore pour célébrer le glorieux événement.

HYMNUS

In columnam Rheginam Sancti Pauli apostoli.

Ave, columna nobilis,
Electro et auro ditior,
Illaque Mosis ignea
Columna fortunatior.

La parole divine semée à Pouzzoles par les princes des Apôtres n'avait pas tardé à porter des fruits abondants : bientôt mûrs pour le ciel, ces fruits furent cueillis par la main des persécuteurs. L'an de Rome 301, sous l'empire de Dioclétien, Constantin étant consul pour la cinquième fois, et Maximien Hercule pour la sixième, Timothée, gouverneur de la Campanie, résidant à Nole, fit amener à son tribunal Janvier, évêque de

Quod ore Paulus prædicat,
Te fulgurante comprobat;
Te conflagrante Rhegium
Christi fidem complectitur.
Te palma tangens languida
Sensit medelam cœlicam :
Haustusque pluvis illico
Ægris salutem contulit.
Ergo columna Rhegia,
Hebros ut Israelica
In terræ optima transtulit,
Tu nos in astra ducito.
Summo Patri sit gloria,
Natoque Patris unico,
Et Paracleto numini
Cunctis in ævum sæculis. Amen.

℣. Paulus apostolus devenit Rhegium, alleluia.
℟. Et seminavit verbum Dei, alleluia.

ORATIO.

Deus, qui ad Pauli apostoli prædicationem, lapidæa columna divinitus ignescente, fidei lumine Rheginos populos illustrasti ; da, quæsumus, ut quem Evangelii præconem habuimus in terris, intercessorem habere mereamur in cœlis; Per Dominum, etc. *.

* Marafiotti, *in Chronic. Calabriæ IV*, lib. 1, c. xx. — Giovan. Angel. Spagnuole, *de Rebus Rheginis*, lib. VI. c. 1.

Bénévent, à qui il ordonna de sacrifier aux dieux de l'empire. Janvier refusant, le gouverneur le fit jeter dans une fournaise ardente, d'où le martyr sortit sain et sauf. Timothée le fit flageller cruellement; puis, charge ae chaînes, il l'obligea de marcher devant sa voiture jusqu'à Pouzzoles.

Enfermé dans une étroite prison, le saint en fut tiré avec d'autres chrétiens qu'on y retenait depuis longtemps, et tous ensemble comparurent devant Timothée. C'étaient Janvier, Proculus et Sosie: le premier, diacre de l'église de Pouzzoles, le second de Messine, enfin Eutychès et autres simples fidèles. Condamnés aux bêtes, ils furent conduits à l'amphithéâtre de la Solfatare, où, après avoir été exposés aux lions qui les respectèrent, Timothée leur fit trancher la tête [1]. La mort des martyrs fut leur triomphe : d'abord Proculus et Janvier reposèrent honorablement à Pouzzoles, jusqu'à ce que le corps du dernier fût transporté à Naples, aux acclamations du peuple entier; ensuite le paganisme vaincu fut forcé de céder ses temples aux vainqueurs. La cathédrale de Pouzzoles n'est autre que le temple consacré à Jupiter, puis à Auguste par le chevalier romain Calpurnius : les colonnes et les chapiteaux sont les mêmes. C'est dans ce glorieux sanctuaire que nous vénérâmes le corps de saint Proculus et la pierre miraculeuse sur laquelle saint Janvier fut égorgé.

Au milieu de la place qui est devant l'église, on voit un piédestal de marbre blanc, orné de quatorze figures qui représentent les villes de l'Asie Mineure renversées par un tremblement de terre et rebâties par Tibère. L'histoire, d'accord avec la tradition, attribue la destruc-

[1] BAR., an. 301, n. 2 et suiv.

tion de ces quatorze cités au tremblement de terre qui eut lieu à la mort de Notre-Seigneur. Ainsi, le monument de Pouzzoles est un témoin palpable de la vérité du récit évangélique[1]. Le guide distingué qui nous accompagnait nous parla avec une profonde vénération de monseigneur N..., évêque actuel de Pouzzoles. Ce pontife, digne des temps apostoliques, partage son modique revenu en trois parts égales : la première pour la cathédrale, la seconde pour les pauvres, et la troisième pour lui.

Au bas de la ville, sont les imposants débris du temple de Sérapis, bâti par Adrien. Le toit, dont il reste quelques parties, était en marbre blanc. Depuis le tremblement de terre de 1518, qui fit déborder les eaux du lac Lucrin, le pavé et les piédestaux des colonnes sont inondés. En y comprenant les portiques et les quarante-deux chambres des prêtres, le temple a 44 mètres de longueur et 38 de largeur. Ce monument d'un culte étranger, qui fut le dernier à tenir tête au Christianisme, offre la preuve mille fois répétée de l'alliance impure contractée par Rome païenne avec toutes les divinités que ses triomphateurs amenaient enchaînées à leur char[2].

Comme toujours, un amphithéâtre accompagnait le sanctuaire des impurs mystères. Quoique bien dégradé, l'amphithéâtre de Pouzzoles n'a pas tout à fait perdu

[1] PHLÉGON, affranchi d'Adrien, cité par Origène. — EUSEB., *Chronic. an. Christi* 33. — PLIN., lib. II, c. LXXXIV. — SUETON., *in Tibere*, c. XLVIII.

[2] Voir, dans notre *Traité du Saint-Esprit*, t. I, c. XV, la raison pour laquelle les Romains apportaient à Rome les dieux des nations vaincues et leur élevaient des temples.

son ancienne forme. Il pouvait contenir quarante mille spectateurs, qui, après s'être souvent enivrés du sang des gladiateurs, burent avec délices celui des martyrs. Par delà l'amphithéâtre, près de *San Vito*, on voit les ruines gigantesques des nombreux mausolées qui bordaient la voie Campanienne. Dépouillés d'inscriptions, ces tombeaux conservent encore des bas-reliefs et des fresques dont l'artiste peut enrichir son album. La plupart ont trait à des sujets mythologiques[1].

Le quai présente les restes du Môle, restauré par Adrien et Antonin le Pieux. Mais ce qui épouvante l'imagination, sont les vestiges du pont de Caligula. Ils se composent de treize arches, appuyées sur d'énormes piles dont la dernière plonge à 60 palmes au-dessous de la mer. Pourquoi ces constructions gigantesques ? Suétone va nous l'apprendre.

« Caligula, dit-il, voulant célébrer des victoires imaginaires contre les Parthes et les Daces, donna le spectacle extravagant d'un triomphe à la manière de l'insensé Xerxès. Dans ce but, il ordonna de construire un pont qui, partant de la partie du golfe où est assis Pouzzoles, devait aller jusqu'à Baja, situé sur la rive opposée. Mais il fut impossible de bâtir dans la mer sur un espace de 2,818 toises. Pour lever cet obstacle, l'empereur fit réunir de tous les ports d'Italie un grand nombre de navires qui, placés sur une double ligne, formèrent une sorte de pont.

« Sur cette longue file de vaisseaux, on éleva une chaussée de terre et de maçonnerie, suivant le modèle de la voie Appienne, avec des parapets aux deux côtés, et des hôtelleries de distance en distance, où l'on avait eu

[1] *Antichità di Pozzuoli*, in-fol.

soin d'amener même de l'eau douce, qui sortait par des fontaines jaillissantes. Le triomphe dura deux jours, et la cessation complète des transports maritimes occasionna une famine générale qui se fit sentir à Rome plus vivement qu'ailleurs [1]. »

Pendant que nous étions à considérer ces monuments de la folie impériale, une forte barque nous arrivait, montée par six rameurs et par un cicerone. Nous y primes place en récitant, à l'exemple des voyageurs chrétiens, l'*Ave maris Stella,* en l'honneur de Marie, et un *Pater* en l'honneur de saint Paul qui nous avait précédés sur ce golfe. Tandis que les rames, frappant à coups égaux les flots azurés, poussaient doucement notre embarcation vers Monte Nuovo, il nous vint en pensée de lire dans Suétone la description du triomphe de Caligula. Quoi de plus utile que d'étudier les mœurs publiques d'une société, dont on va visiter les poétiques monuments et le brillant séjour ?

« Lorsque tout fut prêt, continue le grave historien, Caïus se revêtit de la cuirasse d'Alexandre, qu'il avait enlevée au tombeau de ce conquérant, mit par-dessus une casaque militaire, toute de soie rehaussée d'or et éblouissante de pierreries ; puis, l'épée au côté, le bouclier à la main et la couronne civique sur la tête, il sacrifia d'abord à Neptune, dont il allait braver la puissance ; et à l'Envie dont il craignait les malignes influences, à cause de la grandeur de l'exploit par lequel il allait se signaler. Ensuite il entre à cheval sur le pont, et suivi de nombreuses troupes d'infanterie et de cavalerie, armées comme pour un jour de bataille, il court bride abattue

[1] *In Caligul.*

jusqu'à Pouzzoles, en attitude de combattant : il y passe la nuit pour se reposer de ses grandes fatigues.

« Le lendemain, en habit de triomphateur, il monte sur un char attelé de chevaux, fameux par de nombreuses victoires dans les courses du Cirque. Il repasse ainsi le pont, faisant porter devant lui de prétendues dépouilles, et précédé de Darius, fils d'Artabane roi des Parthes, que son père avait donné en otage aux Romains. Après le triomphateur venait sur des chars toute sa cour vêtue magnifiquement, suivie de soldats à pied comme dans les véritables triomphes. Du haut d'une estrade placée au milieu du pont, l'empereur harangua ses troupes et les complimenta d'un si beau fait d'armes, et leur distribua de l'argent.

« La fête fut terminée par un repas général. Caïus sur le pont, les officiers et les soldats dans des barques, se mirent à table et burent le reste du jour et toute la nuit, qui fut aussi claire que le plus beau jour; car le pont et toutes les côtes de la mer, en forme de croissant, furent tellement illuminés, qu'on ne s'aperçut pas de l'absence du soleil. Caligula s'était piqué de changer la nuit en jour, comme il avait fait d'un bras de mer un chemin praticable pour les gens de pied.

« Après le repas, Caïus échauffé par le vin, se procura un divertissement digne de lui. Il se mit à jeter ses courtisans dans la mer et à faire couler un grand nombre de barques pleines de soldats et de peuple. Beaucoup furent noyés; la plupart néanmoins se sauvèrent, parce que la mer fut parfaitement calme. Caïus y trouva un nouveau sujet d'orgueil; il supposa que Neptune avait eu peur de lui et n'avait osé troubler ses plaisirs [1]. »

[1] SUET., *in Calig.*, c. XXXII. — DIO, lib. XLIX.

La lecture finissait, lorsque le cicerone nous avertit de regarder le *Monte Nuovo*. Après nous avoir raconté la formation de cette montagne et l'engloutissement de Trepergole, il ajoutait : « Tout cela est arrivé à cette ville parce qu'on y commettait beaucoup de péchés. » Le terrible bouleversement dura trois jours, et combla une partie du lac Lucrin, dont il refoula les eaux vers Pouzzoles. Horace ne pouvait manquer de faire mention de ce lac fameux dans l'histoire de la sensualité romaine, par les huîtres vertes dont il était le réservoir :

Non me Lucrina juverint conchylia [1].

Agrippa sépara le lac Lucrin de la pleine mer par une digue longue d'environ 1,500 mètres et assez large pour un char de grande voie. Cette digue est presque entièrement ruinée ; mais le canal qui unissait le lac au golfe subsiste encore. L'aspect de ces lieux nous rappela l'intéressante histoire qu'on lit dans Aulu-Gelle : « Un jour, une foule immense se pressait sur les bords du lac Lucrin, occupée à regarder un grand poisson mort, échoué sur le rivage. Ce poisson était un dauphin qui, entré dans le lac, conçut la plus vive amitié pour l'enfant d'un homme du peuple. Cet enfant allait souvent de Baja à Pouzzoles pour se rendre aux écoles publiques. S'arrêtant d'ordinaire à l'heure de midi sur les bords du lac, il avait accoutumé le dauphin à y venir, en l'appelant Simon, et en lui jetant quelques morceaux de pain.

« L'animal accourait, fût-il caché au fond des eaux, et, après avoir reçu sa portion accoutumée, présentait son dos en cachant ses pointes comme dans un fourreau : l'é-

[1] *Epod.*, od. II.

colier montait dessus, et il le portait à Pouzzoles à travers la mer, et le ramenait de même. Ce jeu durait depuis plusieurs années, lorsque l'enfant mourut de maladie. Le dauphin continua de venir au rendez-vous; mais, ne trouvant plus celui qu'il cherchait, il avait l'air chagrin. C'est son corps que la foule considérait : et on ne doute pas que le pauvre animal ne soit mort de chagrin de la perte de son jeune ami. Tout le monde venait admirer cette victime d'une amitié si rare et si singulière, et il fut décidé qu'on l'inhumerait à côté de l'enfant qu'elle aima avec tant de constance [1].»

Suivant un petit chemin creux, ouvert entre deux vignes, on arrive en quelques minutes sur les bords du lac Averne qui communiquait jadis avec le lac Lucrin : ici commencent les souvenirs de notre Mythologie classique. Toutefois, il faut convenir ou que ces lieux ont bien changé, ou que la muse de Virgile les avait singulièrement embellis. L'*horrible* Averne est bien encore entouré d'une ceinture de montagnes, mais elles ne sont plus couvertes de ces épaisses forêts, dont les arbres touffus répandaient sur ces eaux mortes une nuit éternelle; ces montagnes, aujourd'hui nues et arides, ajoutent l'image de la désolation à la solitude de ces lieux.

L'*infernal* Styx est une source d'eau potable, située près de là, sur le bord de la mer. Les eaux thermales que l'on trouve près de Cumes étaient le Périphlégéton, autre fleuve des Enfers. L'*avare* Achéron, sous le nom peu poétique de Fusaro, sert à rouir le chanvre, et fournit d'excellentes huîtres. Les Champs-Élysées, situés près de Bauli, sont un bon vignoble. Néanmoins ces lieux

[1] A. GELL., VII, 8. — PLIN., IX, 8. — SOLIN., 17.

ont été si exactement décrits, que, son Virgile à la main, le voyageur peut encore les reconnaître.

C'est ainsi que nous retrouvâmes, sur les bords de l'Averne, les ruines du temple d'Apollon. A quelques pas de là, sur la gauche, est l'entrée de la grotte de la Sibylle de Cumes. Le gardien de l'antre infernal voulut bien nous l'ouvrir, moyennant quelques carlins, et à la lueur de grosses torches résineuses, il nous fut permis de juger cette galerie souterraine. On reconnaît bientôt une voûte assez semblable à celle de Pausilippe. Ce chemin ténébreux passe sous le mont Misène et conduit jusqu'à Cumes; mais la plus grande partie est aujourd'hui comblée [1].

L'entrée est une caverne naturelle servant de vestibule à la grotte de la Sibylle de Cumes, qui paraît en avoir eu plusieurs pour rendre ses oracles : c'est par là que la prêtresse d'Apollon est supposée avoir conduit Énée aux enfers. Telle Virgile décrit cette caverne, telle on peut encore la reconnaître : noire, horrible, à l'ouverture large et béante, aux avenues pierreuses, creusée dans le flanc de la montagne, à deux pas du lac Averne :

Spelunca alta fuit, vastoque immanis hiatu,
Scrupea, tuta lacu nigro nemorumque tenebris.

[1] La difficulté est de savoir quel en était l'usage. Suivant le géographe Strabon, Agrippa, gendre d'Auguste, aurait fait pratiquer cette longue galerie afin de relier le lac Averne à la ville de Cumes *. Il aurait ainsi ouvert un chemin plus commode, plus court et toujours frais, aux nombreux visiteurs qui passaient incessamment d'un lieu à l'autre, pendant la

* STRAB., V, p. 257.

Ainsi on ne pouvait aller recevoir les oracles de la Sibylle qu'en traversant de longues galeries souterraines : cette condition disposait à la terreur religieuse et convenait bien aux mystères ténébreux du père du mensonge. Après avoir fait environ deux cents pas sous une voûte spacieuse, le guide s'arrêta à l'entrée d'une ouverture basse et très-étroite en disant : « Excellences, voici le chemin qui conduit aux enfers ou plutôt aux bains de la Sibylle, au lieu même où elle rendait ses oracles. »

Nous étions cinq voyageurs, et en nous retournant nous aperçûmes cinq lazzaroni de haute stature, au teint cuivré, à la barbe noire, qui se présentaient pour nous servir de monture ; car le sentier qui conduit aux bains de la Sibylle est inondé de deux pieds d'eau. A la vue de ces mâles figures auxquelles la lueur des torches donnait quelque chose de blafard, nous échangeâmes, mes amis et moi, un coup d'œil qui voulait dire : Faut-il accepter ? S'ils allaient nous dépouiller, nous égorger ? qui le saurait ? Malgré notre secrète terreur, nous nous décidâmes bravement, et nous voilà tous à grimper sur le dos incliné de nos parlantes montures.

saison des bains. D'un autre côté, Virgile, qui tout en restant poëte est aussi géographe, parle de la caverne par laquelle la Sibylle conduisit Énée aux enfers ; il la place au lieu même où commence le chemin d'Agrippa. La tradition constante du pays, soutenue par les plus savants archéologues, est d'accord avec Virgile. On peut, ce me semble, concilier facilement ces deux opinions ; il suffit d'admettre que la galerie souterraine, jusqu'à la grotte de la Sibylle, est une caverne naturelle, bien antérieure, par conséquent, au gendre d'Auguste, qui n'a fait que la prolonger. L'inspection des lieux suffit pour donner un fondement solide à ce sentiment.

Je tenais fortement le cou et, je crois, la barbe de la mienne ; en échange, elle me serrait fortement les jambes et ne cessait de répéter : « Excellence, ne laissez pas déborder vos genoux, vous vous écorcheriez aux parois ; baissez la tête, ou vous allez vous heurter contre la voûte. » De cette manière, qui peut paraître pittoresque et même poétique, mais qui, à coup sûr, n'est pas commode, nous avancions lentement dans les sinuosités de la voûte infernale. Bientôt mon *cheval* fut dans l'eau jusqu'aux genoux ; les pieds de mon Excellence y trempèrent aussi et mes yeux se fermèrent, fatigués qu'ils étaient par la fumée de la torche résineuse qui me brûlait à 6 pouces de la figure. Le voyage commençait à me paraître long, lorsque mon Atlas, tournant brusquement à droite, fit un large saut et me déposa sur un banc de pierre : « Excellence, me dit-il d'un air satisfait, nous voilà aux bains de la Sibylle. »

En attendant le reste de la caravane, je me frottai les yeux et je reconnus que nous étions dans une caverne si noire, si profonde, que tous les antres des brigands des Apennins ou de la Calabre ne sauraient en approcher. Mes aventureux compagnons arrivaient à la file, riant, criant, haletant et légèrement effrayés : la grotte présentait alors un spectacle digne d'un habile pinceau. Les vieilles parois noircies par la fumée, les figures basanées des lazzaroni, nos visages altérés, l'eau sale qui couvrait le sol, toute cette scène, faiblement éclairée par la lumière vacillante des torches, offrait le sujet d'un tableau presque infernal.

La caverne, ou, comme on dit, la salle de bains a deux ouvertures : celle par laquelle on entre, et l'autre, actuellement fermée, qui communiquait avec un des nombreux souterrains dont la grotte Sibylline était environnée :

Quo lati ducunt aditus centum, ostia centum.

Sa dimension est d'environ 25 pieds de longueur sur 12 de largeur. Avec le renfoncement qui est à l'extrémité elle forme comme un double sanctuaire. « Voilà, nous disait le guide, les restes des trois cuves en pierre où la prophétesse avait soin de se purifier avant de rendre ses oracles ; ici, au milieu, est le piédestal d'où elle parlait. » Chose bien remarquable ! les mêmes explications que nous venions d'entendre de la bouche de notre cicerone, les guides les donnaient déjà il y a dix-sept cents ans. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que dans la grotte de la Sibylle de Cumes, visitée et décrite par saint Justin, martyr, il est difficile de ne pas reconnaître celle où nous étions [1].

Le grand apologiste, venant de l'Asie à Rome, voulut entrer dans cette grotte célèbre, et il en parle en ces termes : « Étant à Cumes, nous vîmes un lieu dans lequel se trouve un sanctuaire creusé dans le même rocher ; c'est une chose vraiment merveilleuse et digne d'admiration. C'était là que la Sibylle rendait ses oracles, nous disaient ceux qui les avaient reçus de leurs pères et qui les gardent comme un patrimoine. Dans le sanctuaire ils nous montrèrent trois cuves taillées dans le même roc, qu'on remplissait d'eau et dans lesquelles elle se baignait. Ayant repris ses vêtements, elle se retirait dans la partie intime du sanctuaire, pratiqué comme tout le reste dans le même rocher, et là, s'asseyant au milieu sur un siége élevé, elle rendait ses oracles [2]. »

[1] Quelques-uns placent la grotte de la Sibylle dans une excavation plus voisine de Cumes ; je n'ai pas la prétention de juger le débat : *videant doctiores.*

[2] Hanc (Sibyllam) Babylone ortam dicunt, Berosi Chaldaicæ

Mais pourquoi le grave philosophe, l'illustre champion de la foi avait-il voulu voir de ses yeux cette caverne ténébreuse ? Pourquoi nous-mêmes la décrire avec tant de détails, et y rester si longtemps ? C'est que la grotte de la Sibylle de Cumes, qui n'apprend rien à l'archéologue, offre un puissant intérêt au voyageur chrétien. Elle lui rappelle ces vierges-prophètes que la divine Providence avait, suivant la pensée des Pères de l'Église, suscitées au milieu de la gentilité pour entretenir la salutaire croyance du Rédempteur futur.

Debout, sur le siége de la prophétesse, je me mis à répéter cet oracle fameux mis en vers par Virgile: « Voici un nouvel ordre de choses qui commence ; voici la Vierge qui revient ; voici l'antique âge d'or ; un enfant descendu des cieux met fin à nos crimes, et ramène sur la terre la justice et la paix [1]. » Et nous bénîmes le Dieu de bonté qui ne s'est jamais laissé sans témoignage, et

historiæ scriptoris filiam ; et cum in Campaniæ oras delata nescio quo pacto fuisset, ibi oracula edidisse in urbe quæ Cumæ dicitur, Baiis, ubi sunt Thermæ Campanæ, sex lapidibus distans. Vidimus, cum in hac urbe essemus, locum quemdam ubi sacellum maximum ex uno saxo excisum conspeximus, rem sane præclarissimam et omni admiratione dignam : ubi sane illam oracula edidisse narrabant, qui hæc a majoribus, ut patriæ suæ propria, acceperant. In medio autem sacello monstrabant nobis tria receptacula ex eodem excisa saxo, quibus aqua repletis lavare eam dicebant, et cum vestem resumpsisset, in intimam sacelli ædem secedere, ex eodem saxo excisam, in medii ædis sedentem excelso solio, sic vaticinari. — S. Just. martyr., ad Græcos Cohortatio, c. XXXVII.

[1] Eglog. IV. — Ces vers de Virgile, ainsi que l'oracle de la Sibylle, furent lus solennellement au Concile de Nicée. — Eusèb., Vit. Constant.

qui, dans ce lieu même, avait fait sortir de la bouche de la vierge païenne, comme autrefois de la bouche de Balaam, une magnifique prophétie ; et nous répétions, avec saint Justin : « O Grecs, si vous préférez la vérité à vos fables, croyez-en donc à la plus ancienne de vos Sibylles, dont le livre, répandu par tout l'univers, vous annonce manifestement, et la nullité de vos dieux, et la venue de notre Sauveur Jésus-Christ[1] ! »

Sortis de la grotte, nous payâmes joyeusement nos montures. En recevant son salaire, mon porteur me dit : « Père, n'oubliez pas votre cheval dans vos prières. — Mais, lui répondis-je en souriant, mon cheval m'a porté dans le chemin des enfers ! — Eh bien priez pour moi, Père, et le cheval et le cavalier iront en paradis ! » Il fallut nous séparer ; nos chevaux restèrent là pour offrir leurs services aux amateurs, et nous, prenant le sentier du lac Lucrin, nous regagnâmes notre embarcation. Le rivage de Baja, auquel nous allions aborder, fut jadis célébré par Horace comme le plus délicieux de l'univers :

Nullus in orbe sinus Baiis prælucet amœnis.

Que dirait le poëte s'il voyait cette côte, déserte, inculte, insalubre et couverte de ruines ? Sur la droite on distingue les vestiges des *Bains de Néron* : ces grottes

[1] Vestram igitur salutem, o Græci, si falso de diis, qui nulli sunt, commento potiorem ducitis, credite, ut jam dixi, Sibyllæ antiquissimæ et vetustissimæ, cujus libri per totum orbem servantur, quæque ex patenti quodam afflatu deos qui dicuntur, nullos esse per oracula nos docet, ac de futuro Salvatoris nostri Jesu Christi adventu, ac de rebus omnibus quas gesturus erat clare et aperte prænuntiat. Id., c. XXXVIII.

bouillantes sont encore des étuves d'un effet extraordinaire. Suivant son usage, le guide s'y plongea et en sortit un instant après tout en feu et ruisselant de sueur. Voici, à la suite les unes des autres, les ruines de villas somptueuses, dont le nom même a péri ; les ruines d'un temple de *Venus Genitrix,* bien placé dans ces lieux ; les ruines d'un temple de *Mercure*, digne compagnon de la déesse ; les ruines d'un temple de *Diane Lucifère*, ruines éloquentes, habitées par quelques pauvres pêcheurs dont les enfants déguenillés viennent vous vendre, sur des assiettes en terre rouge, des morceaux de marbre précieux, derniers restes des temples, des palais et des thermes des maîtres du monde ! On dirait, à la vue de cette désolation, qu'Isaïe prophétisait contre Baja, lorsqu'il disait à la superbe Tyr : « Un jour viendra où les riches vaisseaux des nations n'aborderont plus à ton port.... Tu ne seras toi-même qu'un misérable village, habité par quelques pauvres pêcheurs qui laveront leurs filets sur ta plage déserte [1]. »

Comme Baja, Cumes, bâtie sur la colline, n'offre aux voyageurs que d'informes et nombreux débris d'antiquités grecques et romaines. Mais elle lui rappelle le premier établissement fondé par les Grecs sur les côtes d'Italie ; la fameuse Sibylle ; Tarquin le Superbe, qui vint y mourir après son expulsion, et Pétrone qui s'y fit ouvrir les veines. A une lieue de Cumes, *Torre di Patria,* l'ancienne Linterne, montre le tombeau découronné de Scipion l'Africain.

Revenu au rivage, nous doublâmes le promontoire sur lequel s'élève le château de Baja. Construit par le vice-roi de Naples, Pierre de Tolède, il est favorablement

[1] Isaïe, c. XXII, 1 et suiv.

placé pour la défense du golfe dont il coupe la monotonie. Plus loin le petit village de Bauli, l'ancienne *Baccola,* se dessine au milieu du vaste panorama de ruines qui couvre toute la côte. La somptueuse villa de Marius n'est représentée que par quelques arcades brisées; la pêcherie d'Hortensius, connue par ses murènes, n'offre plus que deux substructions qui s'avancent dans la mer.

Elle est suivie d'un monument circulaire, à demi ruiné, que le guide nous signala comme le tombeau d'Agrippine, mère de Néron. Nous entrâmes dans ce monument, dont l'origine et la destination me paraissent douteuses; d'ailleurs la fumée des torches a formé sur les parois une telle couche de suie que la lecture des inscriptions est à peu près impossible. Quoi qu'il en soit du tombeau, le port de Bauli ressemble beaucoup à celui dont Tacite fait la description dans son récit de la mort d'Agrippine.

Comme nous allions quitter la barque pour monter au cap Misène, nos rameurs nous demandèrent pour *bonne-main* un plat de *maccaroni.* « Excellences, nous dirent-ils, vous ne regretterez pas vos *tornesi;* voir manger le maccaroni à la napolitaine est une chose curieuse, digne de nobles étrangers. » Il est de fait que les voyageurs de Naples ne manquent pas de se rendre vers le soir à la porte de *Massa* pour jouir d'une représentation de cette scène nationale; en jouir sur mer nous parut encore plus piquant, et nous consentîmes.

En attendant, nous gravîmes le flanc escarpé du cap Misène et nous arrivâmes à la *Piscina mirabile.* Ce monument, le seul bien conservé de toute la côte, est digne du nom qu'il porte et des Romains qui l'ont construit. C'est un réservoir qui fournissait de l'eau douce à la flotte stationnée au cap Misène. Il forme un parallélogramme et repose sur quarante-huit pilastres disposés en quatre

files d'arcs quadruples d'une hauteur extraordinaire : sa longueur est de 216 pieds. La voûte est percée de treize ouvertures par lesquelles on présume que se puisait l'eau. Deux escaliers conduisent jusqu'au bas ; et le voyageur peut voir de près, et la beauté de l'édifice, et la solidité que lui donne la forte couche de stalactite déposée sur toutes les parties. Il a fallu des sommes énormes pour construire cette piscine, et de plus énormes pour y amener l'eau de plusieurs milles, malgré des obstacles immenses.

Mais on conçoit que les Romains n'aient reculé ni devant les difficultés ni devant les dépenses : la piscine était nécessaire à leur flotte, et leur flotte était nécessaire à la sûreté de l'empire. Trois grandes stations maritimes, reliées par des points intermédiaires, formaient un vaste système de défense. La première établie à Fréjus, *Forum Julii*, protégeait l'Italie du côté des Gaules : Auguste la forma primitivement des vaisseaux pris à la bataille d'Actium [1]. La seconde était à Ravenne : dominant les côtes de l'Adriatique, elle opposait une barrière aux incursions des Barbares du Nord. La troisième, fixée à Misène, devait, en se ralliant à celle de Fréjus, entretenir la sûreté des mers depuis le détroit de Messine jusqu'aux Colonnes d'Hercule. Ces trois flottes furent établies par Auguste, à qui l'on doit l'achèvement du port de Misène commencé par César. Ce port magnifique, comblé en partie, porte le nom de *Mare Morto* qui lui convient aujourd'hui.

Si la vue de la Piscine donne une haute idée de la magnificence romaine, les ruines peu éloignées des *Cento camerelle* en donnent une au moins égale de leur barbarie. Les *Cento camerelle* sont un bâtiment ainsi appelé

[1] Suet., *Aug.*, 49.

à cause du grand nombre de pièces obscures et de longs corridors, également privés de lumière, qu'il contient. Un voyageur français, qui l'avait visité quatre ans avant nous, l'a bien décrit : je le laisserai parler. « Après avoir bien examiné cet édifice, il est difficile de lui assigner une autre destination que celle d'une prison, et alors on est saisi de tristesse en voyant avec quelle barbarie, quel oubli de tous sentiments d'humanité, les prisonniers devaient y être traités.

« Quatre longs cachots surtout, de 2 mètres de largeur et se coupant à angles droits, sont affreux. L'inspection des lieux faite croire que les détenus y étaient assis sur le sol, rangés côte à côte, et probablement enchaînés, comme les esclaves africains dans l'entre-pont d'un vaisseau négrier. Au point de jonction de ces cachots, une petite chambre permettait de voir tout ce qui s'y passait, en supposant néanmoins qu'ils fussent éclairés par des lampes ; c'était un essai du système panoptique adopté dans plusieurs prisons modernes. En avant de cette construction, deux rangs d'arcades semblent avoir été destinées au logement des soldats de garde et aux geôliers.

« Cet horrible monument confirme une remarque déjà faite plusieurs fois par divers écrivains : c'est que les anciens, dans leurs perfectionnements sociaux, n'accordaient d'attention qu'aux besoins des populations considérées en masse, et que les intérêts et les souffrances des individualités les touchaient peu. C'est le Christianisme qui, ayant proclamé que tous les hommes sont frères, a seul rendu son importance à chaque membre de la famille [1]. »

[1] M. Fulchiron, *Environs de Naples*, 1838, p. 290.

Les fameux *Champs-Élysées* s'étendent du *Mare Morto* jusqu'au lac *Fusaro*, l'ancien Achéron, placé de l'autre côté de la plaine. Ces lieux si beaux sous la plume de Virgile, ces jardins délicieux, arrosés de belles fontaines, plantés d'arbustes toujours verts et ornés de superbes tombeaux, ne sont plus qu'un vignoble assez mal cultivé.

Nous ne voulûmes pas quitter Misène, sans visiter les ruines de la maison de Lucullus, célèbre par la mort de Tibère. Le 13 mars de l'an 55 de Notre-Seigneur, Tibère, après avoir assisté aux jeux donnés par les soldats de sa garde, se trouva pris d'une violente douleur de côté : il entre dans l'ancienne villa de Lucullus. On lui apporte les actes du sénat; il s'irrite et médite de nouvelles cruautés. Macron, préfet du prétoire, ordonne qu'on jette sur le vieil empereur des coussins et des matelas sous lesquels il le fait étouffer [1]. Ainsi mourut Tibère, dans sa soixante-dix-huitième année, en face de cette île de Capri qu'il a rendue tristement immortelle par dix années de cruautés et de débauches également incroyables.

Pendant notre excursion, les matelots avaient fait cuire leur maccaroni et l'avaient porté sur la barque. Nous y fûmes à peine montés, qu'ils hissèrent la voile, et, nous laissant aller doucement à la brise du soir, ils se mirent à absorber, comme il était convenu, en notre présence, le mets favori du Napolitain. Pour avoir une idée de cette scène gastronomique, il faut se représenter ces bateleurs de carrefours, qui, au grand ébahissement de la foule, engloutissent avec une dextérité merveilleuse de aunes de ruban ou des épées nues.

[1] TACIT., VI, 50. — SUET., Tib., 72, 73. — DION, lib. LVIII.

Avec la même facilité, nos matelots firent couler dans les profondeurs de leur gosier les interminables *varmi* de pâte huilée, qui, du vase où ils étaient enroulés, montaient dans la bouche des parties prenantes, passant par leurs mains élevées au-dessus de la tête en guise de poulie. L'opération, impossible à tout autre, fut accomplie en un clin d'œil. « Excellences, nous dirent-ils alors d'un air satisfait, n'est-ce pas que vous ne regretterez jamais vos *tornesi?* Soyez bénis, nobles seigneurs! » Et ils se mirent à chanter.

Pendant qu'ils répétaient leurs joyeux refrains, nous jetâmes un dernier regard sur les coteaux de Baja, comme pour fixer dans notre esprit, avec l'image de ces lieux célèbres, les nombreux souvenirs qu'ils rappellent. La côte semblait nous jeter ces trois mots : Luxe effréné! volupté! cruauté!

L'antique Baja, assise au milieu de bosquets de myrtes et de lauriers, devint bientôt insuffisante pour tous ceux qui voulaient y avoir des maisons, ou simplement y louer des logements. Il s'éleva donc une seconde ville aussi considérable que la première, toute composée de villas d'une magnificence royale. Contiguës les unes aux autres, elles dominaient le lac Lucrin, plusieurs même s'avançaient jusque dans ses ondes. Pas une qui ne coûtât des sommes énormes; celle de Marius, passée à Cornélie, mère des Gracques, fut vendue à Lucullus 460,870 francs [1].

Dès les premiers jours du printemps arrivait la foule. Une contrée, qui renfermait tant d'eaux salutaires, n'était, sans doute, peuplée que de goutteux, de paralytiques, de blessés, de gens à mines tristes et pâles; en un

[1] Plutarch., *in Mario*, c. LI.

mot, de malades de tout genre. Peut-être en fut-il ainsi dans le principe ; mais, vers la fin de la république et sous l'empire, l'on y rencontrait beaucoup plus de gens bien portants que de malades ; et ces belles campagnes étaient un séjour de plaisir bien plus que de douleur [1]. »

Caligula y venait pour donner au monde le spectacle de ses ruineuses extravagances ; Néron s'y rendait accompagné de mille voitures et de deux mille mules ferrées d'argent ; Poppée le suivait entourée de cinq cents ânesses, dont le lait composait le bain de la courtisane, afin de rendre sa peau plus blanche et plus douce [2]. Tous les grands de l'empire marchaient sur les traces de leur maître, et variaient leurs plaisirs suivant leurs caprices. Les uns faisaient creuser des piscines semblables à des palais ; leur bonheur était d'y nourrir, à grands frais, les poissons les plus rares. Hortensius aurait plutôt consenti à tirer de son écurie des mules d'attelage pour vous les donner, qu'un seul vieux barbeau de sa piscine. La santé de ses poissons lui était plus chère que celle de ses esclaves ; lorsque les premiers étaient malades, il s'inquiétait bien plus qu'ils n'eussent point d'eau trop froide, que d'en voir boire aux derniers [3].

Crassus, qui passait pour un homme grave ; Crassus, homme censorial, prit le deuil pour une murène morte chez lui, et la pleura, comme il eût pleuré sa fille [4]. Cette dégradation était déjà générale au temps de Cicéron. « Nos grands, écrit-il, se montrent aussi contents que

[1] Strab., v, p. 255. — Dion, xlviii, p. 442.
[2] Plin., l. XI, 41.
[3] Varron., *R. R.*, iii, 17.
[4] Macrob., *Saturn.*, ii, 11.

s'ils étaient transportés au ciel, quand ils ont dans leurs piscines de vieux barbeaux qui viennent manger à la main, et ils ne se soucient nullement des affaires de l'État [1]. » Antonia, bru de Tibère, mettait des pendants d'oreilles à ses murènes, qu'elle aimait avec passion [2]. »

Mais, en général, la société qui se réunissait à Baja se livrait à une vie plus que voluptueuse. La réputation de ce lieu était si bien établie qu'il suffisait d'en respirer l'air pour perdre tout sentiment de pudeur et de vertu [3]. « Il faut fuir Baja, disait Sénèque, c'est le cloaque de tous les vices, *diversorium vitiorum*. La débauche en fait son théâtre, nulle part elle ne se montre plus entreprenante et ne se met plus à l'aise, comme si la licence était en ces lieux une dette indispensable [4]. » On se tenait renfermé pendant la chaleur du jour; mais le soir tout le monde sortait. Alors l'Averne et le Lucrin se remplissaient de baigneurs et de baigneuses qui joignaient au plaisir du bain celui de la natation, et sillonnaient à la nage la surface transparente et docile de ces belles eaux [5].

Au milieu de cette foule d'hommes et de femmes que l'on aurait pris pour les tritons et les néréides de ces lacs, glissaient des milliers de petites barques de toutes formes et de toutes couleurs. Les promenades se prolongeaient fort tard; on soupait sur l'eau, on parfumait le lac de roses effeuillées, qui dérobaient presque ses ondes à la vue. Des orchestres placés sur les bords du

[1] *Ad Attic.*, II, 1.
[2] PLIN., IX, 53.
[3] CICER., *pro Cœlio*, 20. — MART., I, 63.
[4] *Epist.* 51.
[5] PROPERT., I, 11; V, 11.

lac, ou échelonnés sur le flanc circulaire des montagnes, accompagnaient de leurs concerts ces promenades et ces repas; et pendant toute la nuit on n'entendait que des symphonies et des chansons lubriques, répétées par les échos d'alentour [1].

Je me trompe : aux chants de la volupté la cruauté mêlait sa voix lugubre. C'est là, sur ces bords enchantés, que le sang humain coulait en l'honneur d'Auguste, que Macron étouffait Tibère, que Caligula jetait ses courtisans dans les flots et que Néron ordonnait le meurtre de sa mère.

Luxe, volupté, cruauté! tels furent les derniers mots par lesquels Pouzzoles et Baja résumèrent, en descendant dans les ombres de la nuit, l'éblouissante société qui jadis habita leurs rivages.

22 Février.

Pompéi.—Histoire et ruine de la ville.—Aspect général.—Impressions.—Examen des édifices religieux, civils et privés.—Réflexions.

« A Pompéi, l'antiquité n'est plus cette antiquité vague, reculée, incertaine, cette antiquité des ruines mutilées de Pouzzoles, de Baja et des autres pays, moins encore cette antiquité des livres, des commentateurs, des archéologues; c'est l'antiquité réelle, vivante, en personne, si on peut le dire : on la suit, on la voit, on la touche. » Avant d'arriver dans cette ville, unique au monde, il nous parut convenable d'en connaître l'histoire.

Pompéi, située au pied du Vésuve, sur le fleuve Sarno, était une des villes les plus importantes de la Campanie. Sa position en faisait le centre commercial d'Herculanum, de Stabia et de Nuceria : elle comptait environ vingt-cinq

[1] SENEC., *Epist.* 51, etc., etc.

mille habitants. Fondée par les Étrusques ou les Grecs, elle fut convertie en colonie romaine par Sylla, et devint, comme tous les environs de Naples, un séjour de délices pour la haute société de l'empire. Cicéron, qui avait des villas partout, en avait une à Pompéi, dont il égale les agréments à ceux de *Tusculum* : *Tusculum et Pompeianum valde me delectant.*

L'an 63 de l'ère chrétienne, un tremblement de terre causa de grands dommages à Pompéi; mais les traces en avaient presque entièrement disparu, lorsque la terrible éruption du Vésuve de l'an 79 anéantit cette malheureuse ville, ainsi qu'Herculanum et Stabia. Herculanum était, dit-on, une ville de quarante mille âmes; la population de Stabia est incertaine. Pour assister, en quelque façon, à l'épouvantable catastrophe dont nous allions, après dix-sept cents ans, reconnaître les effets, la pensée nous vint d'en lire la description dans Dion Cassius et dans Pline le Jeune, témoin oculaire.

Voici leurs paroles : « Le 1er novembre de la première année du règne de Titus, à une heure après midi, on aperçut, du côté du Vésuve, un grand nuage d'une forme singulière, et qui, semblable à un pin, s'élevait d'abord à une hauteur considérable, et formait comme un tronc d'où s'échappaient plusieurs branches. Ce nuage était tantôt blanc, tantôt sale, et parsemé de taches. Cependant tout devenait effrayant dans la nature; la terre tremblait, la cime des montagnes ondoyait; des bruits souterrains semblables au tonnerre se mêlaient à de longs mugissements qui faisaient retentir les côtes de la mer, le sol devenait brûlant, le golfe de Naples bouillonnait, le ciel était en feu : il semblait que tous les éléments déchaînés se faisaient une guerre dont les hommes allaient être les victimes.

« Tout à coup le feu souterrain cause de cette effrayante commotion, vainquit les obstacles, et le Vésuve lança dans les airs des pierres d'une grosseur prodigieuse, qui roulaient du haut de la montagne. Des colonnes de flammes sortirent du cratère et furent bientôt suivies d'une fumée si épaisse, qu'elle obscurit le soleil et changea le jour en une nuit affreuse. Alors l'épouvante fut à son comble : chacun croyait toucher à sa dernière heure. On s'imaginait voir dans ces horribles ténèbres des géants et des fantômes armés les uns contre les autres : il semblait que le monde allait rentrer dans le chaos, où il entraînait les dieux eux-mêmes. Les uns quittaient leurs maisons agitées et prêtes à se renverser sur eux, pour chercher leur salut dans les rues et dans les campagnes ; les autres fuyaient des campagnes dans les villes et dans les maisons : ceux qui étaient en mer s'efforçaient de gagner la terre, et de la terre on courait vers la mer. »

Cependant arrivent d'immenses nuées de cendres qui remplissent l'air, la terre et la mer. Elles furent portées jusqu'à Rome en assez grande quantité pour y obscurcir le jour. La surprise fut égale à la terreur, parce que la cause de cet étrange phénomène n'était encore connue que dans la Campanie. « Ici, ajoute Pline, elles tombaient en pluie si abondante et si rapide, qu'étant à Misène, éloigné de cinq lieues du Vésuve, et obligé de m'asseoir avec ma mère à côté du chemin, de peur que la foule qui fuyait en tumulte ne nous écrasât dans l'obscurité, il fallait nous lever incessamment pour secouer la cendre qui, sans cette précaution, nous aurait couverts et même étouffés[1]. »

[1] Lib. VI, ep. 16 et 20, *ad Tacit.*

Tandis que ces nuées de cendres brûlantes ensevelissaient sous une couche de 12 pieds d'épaisseur Pompéi et Stabia, des torrents de laves vomis par le cratère et mêlés de cendres, de graviers et d'eau bouillante, coulaient dans les rues d'Herculanum, pénétraient dans les caves, s'élevaient dans les appartements, puis, en se refroidissant, formaient une masse compacte qui ne permit plus de distinguer ni forum, ni édifices, ni ville. Ce qui ajoutait à l'horreur de cette scène, c'était l'effrayante obscurité qui régnait partout.

« La nuit, continue le même témoin, était, non pas e qu'est la nuit la plus obscure en pleine campagne, lorsqu'on ne voit ni lune ni étoiles, mais ce qu'elle est dans une chambre bien fermée après qu'on a éteint toutes les lumières. [1] » De temps en temps ces ténèbres effroyables, qui durèrent trois jours, étaient illuminées par intervalles, non par l'éclat du jour, mais par la lueur des flammes qui s'élançaient du cratère. Puis revenait la nuit, revenait la pluie de cendres plus épaisse et plus abondante. Enfin le jour se montra, chacun fit usage des ses yeux et porta ses regards sur les objets environnants. Tout était changé, bouleversé; la mer avait perdu ses limites, et la terre, couverte de monceaux de cendres, comme elle l'est quelquefois par la neige dans les jours d'hiver, présentait le plus désolant spectacle [2]. »

Il résulte de ce récit que la catastrophe s'accomplit assez lentement pour permettre aux habitants de fuir; de là le petit nombre de squelettes trouvés jusqu'ici dans les fouilles.

Quoi qu'il en soit, le souvenir des malheureuses villes

[1] Lib. VI, ep. 16, et 20, *ad Tacit.*

[2] PLIN., *id.*, *id.*, *in Dio. Tito.*

resta dans la mémoire des habitants du pays, bien que la plaine uniforme dont elles étaient couvertes ait fait oublier leur véritable situation. C'est à tort, par exemple, que les *guides* et les cicerone supposent Pompéi retrouvée seulement au dernier siècle. « Et d'abord, l'amphithéâtre, situé hors de la ville, au milieu des champs cultivés, élève, tout dégradé qu'il est, son second rang d'arcades de 6 à 7 mètres au-dessus du plateau, et en s'inclinant et en rasant de l'œil la surface de la terre, on voit qu'un mètre environ du premier rang a dû toujours apparaître. De plus, la partie supérieure et l'entablement n'ont été détruits que successivement et par l'injure du temps.

Ainsi, depuis la catastrophe de Pompéi, cet amphithéâtre, existant si près de Naples, dans un pays si peuplé, n'a pu échapper aux regards. C'était un signe toujours subsistant que l'antique cité devait être ensevelie dans le voisinage. De plus, une ancienne inscription semble indiquer que l'empereur Alexandre Sévère fit creuser les cendres de Pompéi et que ces recherches lui procurèrent des statues, des colonnes et des marbres précieux. Au commencement du seizième siècle, cette ville, comme gisement et ruines encore debout, était aussi bien connue qu'aujourd'hui.

Voici ce qu'en dit Sannazar : « Cette ville, qui se présente à nos yeux, appelée Pompei et célèbre autrefois, fut engloutie par un tremblement de terre, le sol ayant, comme je le pense, manqué sous ses pieds : genre de mort étrange et horrible pour une nation, que de disparaître en un instant du nombre des vivants..... En 1572, le compte de Sarno, faisant creuser un canal souterrain pour porter de l'eau à la Torre, traversa et fouilla en diagonale la place de la ville ; il y découvrit encore des maisons, des rues, des temples et d'autres monuments. »

« Un siècle après, Macrini, dans son ouvrage *de Vesuvio*, dit qu'il conjecturait que l'emplacement nommé *Cività* devait être Pompéi ; et il ajoute que ce n'est pas seulement le nom de Cività qui le porte à le croire, mais encore parce qu'il y a reconnu lui-même des constructions entières, des ruines de grandes murailles et des portiques en partie hors de terre. Il est donc évident que cette ville ne fut jamais oubliée depuis sa catastrophe, et que la tradition et des monuments encore apparents en conservaient le souvenir ; mais le moment où l'on devait s'en occuper sérieusement n'était pas arrivé. Enfin, en 1748, des paysans, en ouvrant un fossé, découvrirent encore des habitations, des statues et des objets servant à l'usage de la vie. Dès lors Pompéi attira l'attention de tous les savants de l'Europe, et rentra dans sa gloire. »

Herculanum l'avait précédée de quelques années seulement. En 1713, le prince d'Elbeuf, Emmanuel de Lorraine, faisant bâtir une maison de plaisance à Portici, découvrit, sans s'y attendre, une grande quantité de marbres, à 60 pieds au-dessous du sol. Le roi de Naples, devenu propriétaire de la maison du prince d'Elbeuf, continua les fouilles, et ce fut en 1736 qu'on reconnut l'existence d'une ville entière : c'était Herculanum. Quant à Stabia, on s'est à peu près borné à en retrouver l'emplacement.

Le déblai de Pompéi fut poussé avec activité par le roi Murat : huit cents ouvriers y travaillaient sans relâche. Aujourd'hui on en compte à peine quarante. Au train où vont les fouilles, il faut encore attendre au moins cinq cents ans pour jouir de l'aspect entier de la ville ; car les remparts, découverts de 1812 à 1814, montrent que le quart de Pompéi à peine est découvert.

De bonne heure nous arrivâmes en voiture à une des

portes de la cité silencieuse. Un vétéran, la carabine sur l'épaule, et un cicerone, le chapeau à la main, s'avancèrent pour nous recevoir. Suivant notre habitude, nous voulûmes avoir une idée générale de la ville avant de l'examiner en détail, et nous fîmes le tour des remparts. Pompéi, situé au sud-est du Vésuve, dans une plaine légèrement accidentée, décrit un ovale renflé vers le milieu, et s'étendait du nord-ouest au sud-est : sa circonférence est d'environ 9 kilomètres. La partie de la ville encore ensevelie est couverte de vignes et d'arbres à fruits, plantés dans une terre meuble ou plutôt dans une cendre grisâtre d'une prodigieuse activité. C'est là, sur les coteaux plus rapprochés du Vésuve, qu'on récolte le *lacryma Christi.*

Les remparts de Pompéi portent tous les caractères de la plus haute antiquité. Ils forment un ensemble continu, sans aucun angle saillant : cette disposition dans le système militaire des anciens favorisait la défense de la ville. Les bastions se composent en général d'un plain-pied et de deux murs ; on y monte par des degrés assez larges pour permettre à plusieurs soldats de passer de front. Une partie du mur d'enceinte a été minée, soit par le tremblement de terre de l'an 63, soit par Sylla lorsqu'il s'empara de la ville, l'an 666 de Rome. Les remparts sont flanqués de onze tours, à trois étages, avec une porte secrète pour favoriser les sorties.

Pompéi a cinq portes ; celle d'Herculanum est précédée et suivie de trois autres disposées de manière à pouvoir prolonger la défense, supposé que l'ennemi eût forcé la première entrée. C'est sur la partie extérieure du rempart latéral à cette porte qu'on *plaçait les affiches ;* c'est-à-dire qu'on y écrivait avec un pinceau, en caractères rouges ou noirs, ce qu'on voulait faire savoir au public.

Lors de la découverte, on y lisait encore les restes d'une affiche, par laquelle on annonçait : *deux combats de gladiateurs de Rufus et une chasse dans l'amphithéâtre avec velarium.*

Les édifices de Pompéi, tant publics que particuliers, sont d'une construction noble, élégante, sans avoir la pureté de l'architecture grecque. Les maisons, en général, ont un étage avec le solarium, et les appartements sont petits. On retrouve à peu près partout la même forme et la même distribution : il n'y a de différence notable que dans la grandeur et les détails de luxe, proportionnés à la fortune des propriétaires : presque toutes les façades sont peintes en rouge. Jusqu'ici vingt-deux rues ont été découvertes ; celles qui avoisinent le Forum et les théâtres sont larges et régulières, les autres sont généralement étroites et tortueuses. Toutes sont pavées en larges dales du Vésuve et bordées de trottoirs de chaque côté.

De distance en distance on voit des bornes servant à consolider les trottoirs ou à monter à cheval. La plupart des rues, établies en chaussée, sont assez larges pour que deux chars puissent passer de front : il faut seulement remarquer que les chars anciens n'ont que 4 pieds de voie. Sous les trottoirs on remarque des vides par lesquels les eaux pluviales coulaient dans les égouts et s'en allaient à la mer, dont les flots baignaient les murs de la ville.

Dans presque tous les carrefours on trouve des fontaines d'une bonne architecture qui recevaient leurs eaux des longs aqueducs établis entre la ville et les montagnes. Elles sont généralement ornées de bas-reliefs représentant des têtes de dieux, d'animaux, à qui sans doute elles étaient dédiées ou dont elles portaient le nom. Comme dans nos villes actuelles, des bornes en granit

entouraient les fontaines et les protégeaient contre les roues des voitures.

Aux carrefours on voit encore des peintures ou des autels consacrés aux dieux tutélaires des rues, appelés *Lares compitales*. Dans les différentes parties du petit sanctuaire, des fresques représentent les sacrifices offerts à ces divinités : on voit presque partout un ou deux serpents qui engloutissent les mets consacrés. Le bas peuple surtout avait une dévotion particulière pour ces sortes de divinités, auxquelles on le voit présenter sur un plat des fruits, des fleurs, des légumes, etc.

Après ce coup d'œil général nous descendîmes dans l'intérieur de la ville. Comment rendre l'impression qu'on éprouve en parcourant ces rues solitaires où les chars qui les traversèrent il y a bientôt deux mille ans ont laissé la profonde empreinte de leurs roues ; ces temples, avec leurs colonnes et leurs autels, mais veufs de leurs prêtres et de leurs dieux ; ces théâtres, avec leurs *coins*, leurs gradins, leur scène, leur avant-scène et leurs portiques, mais sans acteurs ni spectateurs ; ces fontaines bien conservées et qui ne coulent plus ; ces Basiliques et ces forum, bruyants rendez-vous des oisifs et des hommes d'affaires, où l'on ne rencontre que quelques lézards qui fuient à l'aspect des vivants ?

Voici les Thermes avec leurs salles du bain froid, du bain chaud, du bain tiède, ainsi que les niches où l'on plaçait les strigiles et les pots de parfums ; mais où sont les baigneurs voluptueux qui en faisaient usage ? Voici les boutiques, avec leurs poids et les balances ; mais où sont les marchands et les acheteurs ? Voici l'auberge *d'Albinus* ; mais point de mule attachée aux anneaux de fer devant la porte de l'étable.

Enfin voici les maisons des particuliers ; passez sans

crainte devant la loge du chien, ce fidèle animal n'y est plus ; entrez dans la cuisine, voyez les réchauds et les ustensiles, mais plus de feu, plus de mets, plus de cuisinier ; pénétrez dans l'exèdre ou salle de réception, parcourez le jardin et les chambres à coucher, personne qui les occupe. Et pourtant, telle est la conservation de toutes ces choses, telle la fraîcheur des peintures décoratives, tel l'éclat des mosaïques et des pavés de marbre précieux, qu'on croit entrer dans une maison bâtie la veille. On est tenté de s'asseoir en attendant le retour des maîtres ; et il y a dix-sept siècles que ces maîtres sont absents... ils ne reviendront plus...

Partout solitude profonde, silence solennel, qu'interrompent à peine le colloque fugitif du cicerone et de l'étranger venu de loin pour visiter cette nécropole ; ou le pas du vétéran, ruine ambulante qui veille sur les remparts ; ou la pioche du fossoyeur qui déterre lentement quelques coins de la cité ensevelie toute vive, et bien mieux conservée sous sa couverture de cendres que la momie égyptienne dans son triple rang de bandelettes parfumées.

Les édifices que nous visitâmes en particulier sont les suivants :

Le *Panthéon* ou temple d'*Auguste*. Ce superbe édifice, en forme de rotonde, servait de trésor public et de salle de banquet ; il est supporté par douze colonnes et entouré de onze chambres destinées aux prêtres ou aux principaux habitants, lorsqu'il y avait des festins publics. Les fresques qui décorent l'intérieur sont d'une pureté de dessin et d'une fraîcheur surprenante ; mais la plupart représentent des sujets lubriques ou des scènes de table : audelà de l'enceinte est le Triclinium des prêtres.

Le temple de *Vénus*, un des plus considérables de la

ville, est situé sur la gauche du Forum. Ses dépendances sont ornées de peintures, et les inscriptions qui en couvrent quelques parties rappellent les riches présents offerts à la déesse, ainsi que la restauration du collége des prêtres consacrés au culte de l'impure divinité.

Le temple de *Jupiter* s'élève non loin de celui de Vénus, à l'extrémité du Forum. Il forme un vaste carré long, auquel on arrive par plusieurs marches : la façade tournée vers le Forum produit un très-beau coup d'œil.

Le temple de *Mercure* fait pendant à celui de Vénus, mais il est beaucoup plus petit. Le temple de la *Fortune;* à quelques pas du Forum, fut trouvé incrusté de marbres précieux et chargé d'ornements. On y monte par huit degrés ; dans le sanctuaire étaient deux statues : l'une de femme et l'autre qu'on dit de Cicéron, parce que les inscriptions semblaient rappeler cet orateur.

Le temple d'*Hercule* ou de *Nèptune,* situé dans le Forum triangulaire, présente un vaste parallélogramme.

A l'entrée sont deux autels pour l'immolation et le sacrifice des victimes : ces autels carrés, lourds, massifs, élevés de 1 mètre environ, présentent encore les conduits par où tombait le sang des victimes.

Le temple d'*Isis,* ayant aussi deux autels à l'entrée, est beaucoup plus petit que le précédent ; il forme une sorte de vaste niche, à laquelle on arrive par de nombreux degrés. Au fond est un autel creux servant de piédestal à la statue de la divinité qui rendait des oracles par la bouche de l'idole. L'inscription suivante, gravée sur la porte, rappelle le tremblement de terre de l'an 63 et la restauration de l'édifice aux frais de N. Popidius

Celsinus, que les décurions reconnaissants admirent gratuitement dans leur corps :

N. POPIDIVS. N. F. CELSINVS
ÆDEM. ISIDIS. TERRÆ. MOTV. CONLAPSAM
A. FUNDAMENTO. P. S. RESTITVIT. HUNC. DECURIONES. OB LIBERALITATEM
CVM ESSET. ANNORUM. SEXS. ORDINI. SUO. GRATIS. ADLEGERVNT.

Des temples nous passâmes aux édifices publics : le premier dans lequel nous entrâmes, c'est la *Caserne.* Quel fut notre étonnement de lire sur les colonnes et sur les murs des noms, des mots, des dessins plus ou moins bizarres, gravés avec la pointe d'un sabre ou d'un javelot par les soldats dans l'oisiveté du corps de garde ! La cuisine est assez remarquable, parce qu'on y trouve des foyers bien conservés. « Ils ont, dit M. Mazois, la forme de ce qu'on appelle, en termes culinaires, une *paillasse,* c'est-à-dire d'une espèce d'âtre relevé, et ils s'étendent le long d'une grande pièce, de manière à permettre de faire la cuisine pour un grand nombre de personnes. »

Près de la caserne s'élèvent l'*Odéon* et le *Grand-Théâtre,* l'un et l'autre très-bien conservés. Dans le premier, au bas du *Proscenium*, on lit, sur le pavé, l'inscription suivante, en lettres de bronze :

M. OCVLATIVS M. F. VERVS. II. VIR. PRO. LVDIS.

Tandis qu'elle rappelle le nom du magistrat préposé aux spectacles, une autre inscription, gravée sur le marbre, dit que le théâtre fut construit par les décemvirs

Quintius et Porcius, avec le consentement des décurions :

C. QVINCTIVS. C. F. VALG.
M. PORCIVS. M. F.
DVO. VIR. DEC. DECR.
THEATRVM. TECTVM.
FAC. LOCAR. EIDEMQVE. PROB.

Des billets d'entrée montrent que le prix des places n'excédait pas quelques sous de notre monnaie. Voici la teneur d'un de ces billets pour l'Odéon ou théâtre comique.

CAV. II.
CVN. III.
GRAD. VIII.
CASINAI. PLAVT.

Ce qui veut dire : « deuxième travée, troisième *coin*, huitième gradin pour la représentation de *Casina*, comédie de Plaute. »

Le Grand-Théâtre et un bel édifice auquel il ne manque que les statues de bronze dont il était décoré : le stuc qui revêt les parois semble fait d'hier. Une inscription, gravée sur le côté qui regarde le temple de Neptune, apprend que ce théâtre est dû à la libéralité des deux Marcus Holconius, Rufus et Celer, qui le firent élever pour l'embellissement de la colonie :

M. M. HOLCONI. RVFVS. ET. CELER.
CRYPTAM. TRIBVNAL. THEATR. S. P.
AD. DECVS. COLONIÆ.

On nous fit remarquer que les premières places étaient occupées par les décurions, les augustales ou prêtres d'Auguste, et les citoyens qui avaient le privilége du *Bisellium*. On sait que le Bisellium était une espèce de banc couvert de coussins ornés de franges, et sur lequel on s'asseyait seul au Forum et dans les spectacles publics, quoiqu'il y eût place pour deux. Les secondes places étaient pour les militaires et les divers corps; les troisièmes et dernières pour le peuple et les femmes.

Cette explication mit en colère un de nos compagnons, vrai chevalier français, et, qui mieux est, Parisien de manières et d'origine; il se récria vivement contre l'impolitesse des pékins de l'ancien monde. C'est en vain que nous voulûmes le calmer, en lui rappelant que les femmes chez les païens étaient esclaves et traitées comme telles : il ne s'en fâchait que mieux; si bien que, pour dissiper sa colère chevaleresque, nous ne trouvâmes d'autre expédient que de lui faire partager une bouteille de *lacryma Christi*. « Voici, nous disait l'homme qui nous l'apporta, du vin *antico e moderno*. » Il faisait allusion à l'origine de ce vin excellent, produit par les vignes dont reste encore couverte la plus grande partie de la malheureuse Pompéi.

Quelques instants après nous étions aux *Thermes*. Ils sont assez bien conservés : on y distingue toutes les parties connues de ces sortes d'établissements, où tout respire la mollesse et le sybaritisme. Par un excès de précaution, ceux de Pompéi sont bâtis dans une partie de la ville qui est à l'abri du vent du nord, et l'on est bien surpris d'y retrouver notre système moderne des calorifères. On voit que la vapeur, habilement ménagée, pénétrait *entre le stuc et la* muraille, et se répandait dans un

espace vide qui règne tout autour du *calidarium* et du *tepidarium*. Au reste, les dimensions étroites de cet établissement font présumer qu'il n'est pas le seul du même genre dans cette cité voluptueuse : les fouilles, on peut l'assurer, viendront un jour changer cette conjecture en certitude.

Près du Forum est la *Basilique*; c'était tout ensemble la bourse, le rendez-vous des négociants et le tribunal des juges. Ce grand édifice, en forme de quadrilatère, a trois nefs ; celle du milieu est à ciel ouvert ; les deux autres sont couvertes, et forment chacune deux portiques superposés : du portique supérieur on pouvait voir ce qui se passait, et dans la grande nef et dans le tribunal. Dans le fond du monument s'élève, à 6 pieds au-dessus du sol, le tribunal où siégeaient les magistrats.

Perpendiculairement au-dessous de leur banc est un cachot, où nous trouvâmes encore plusieurs anneaux de fer scellés dans le mur et auxquels étaient fixées les chaînes des prisonniers. Ils étaient, dit-on, interrogés par des ouvertures garnies de barreaux de fer et pratiquées dans le pavé de l'abside. Cette forme odieuse de jugement ne devait s'employer que pour les étrangers et les esclaves, car les citoyens romains avaient droit à la publicité. Les prisons publiques sont près du temple de Jupiter. Des portes très-étroites garnies de barreaux de fer, des cabanons où le jour ne pénétrait point, témoignent de la douceur du système pénitentiaire usité dans le paganisme.

Nous descendîmes à l'*Amphithéâtre* par une large voie dont les dalles usées prouvent encore combien était fréquenté ce lieu de carnage et de débauche : il pouvait contenir vingt mille spectateurs. La Cavea, ou l'ensemble des degrés, se divise en trois parties : la première,

Prima cavea, au-dessus du podium, était réservée aux décemvirs, décurions, magistrats, prêtres et prêtresses. La seconde, *Media cavea*, composée de douze gradins, était occupée par les personnes de distinction, les militaires, etc. La troisième, *Summa cavea*, était pour le peuple et les femmes.

On compte cent ouvertures par lesquelles la foule pouvait entrer et sortir. Ainsi, en supposant que deux personnes sortissent à la fois par les quatre-vingts grandes portes, et une seule par les vingt autres, et donnant à chacune une seconde pour franchir le seuil, on trouve que les vingt mille spectateurs pouvaient être dehors en deux minutes et demie. Voilà pourtant à quoi le paganisme employait son génie et ses richesses.

Le monument de la *Prêtresse Eumachia* et le *Lavoir* fixèrent un instant notre attention, que réclama bientôt l'*École publique*. Près de la partie orientale du Forum est une belle pièce sur les murs de laquelle on lit : *Varna discentibus ; Varna aux écoliers.* C'est l'enseigne du maître, dont la chaire en pierre, placée dans un angle, ressemble, si on veut, à celle de nos régents de collége.

Un de nos compagnons s'y assit gravement, et, parodiant le professeur *Varna*, il nous fit une leçon de rhétorique. Le sujet fut la première phrase de la fameuse Catilinaire : *Quousque tandem abutere, Catilina, patientia nostra ?* L'illustre professeur nous fit sentir toute la beauté du *quousque*, du *tandem* et du *patientia ;* puis il interrogea, développa, gesticulant, frappant sur la chaire et rappelant à l'ordre ses écoliers, vrais égrillards qui riaient aux éclats, et à qui le moderne Varna finit par donner de nombreux *pensums*, dont la conscience de chacun est encore chargée.

De l'école nous passâmes au Four public. Ce bâti-

ment, qui ouvre sur la grande rue, a toutes les dépendances nécessaires d'un four et d'un moulin. On y trouve même une écurie pour les bêtes de somme qui apportaient le grain et pour celles qui tournaient la meule. Dans une vaste pièce sont quatre moulins en pierre, dans lesquels on remarque deux parties bien distinctes : l'une immobile, l'autre mobile. La première consiste en une base sur laquelle est fixé un cône solide, la seconde se compose d'une pierre superposée à la première, et qui, étranglée vers le milieu, s'évase en haut et en bas et forme un double cône. L'évasement supérieur sert à recevoir le grain; et l'évasement inférieur couvre le cône solide sur lequel il s'adapte.

En tournant la pierre supérieure autour de la pierre inférieure, le grain tombé entre deux se concassait, se moulait. La farine se répandait autour de la partie inférieure du cône solide, d'où elle était reçue dans un rebord circulaire en forme de gorge profonde, fixé à la base. A la pierre supérieure sont adaptés des anses ou anneaux de fer dans lesquels passait la traverse, tournée par les bêtes de somme ou par les esclaves.

Près des moulins est un grand four, entièrement semblable aux nôtres. Sur une des murailles du *Pistrinum*, où l'on manipulait la pâte, est peint un sacrifice à la déesse Fornax. Au-dessus se déroulent les deux serpents qui jouent un rôle si fréquent parmi les divinités de Pompéi. Plus loin sont deux oiseaux, les ailes étendues, le bec ouvert, se précipitant sur deux grosses mouches, dont le contact pourrait souiller la pâte : de grosses amphores, trouvées dans ce four de ville, contenaient du pain et de la farine.

Du four nous allâmes à l'*Auberge*. En avant est un *portique*, dont le fond est occupé par plusieurs bouti-

ques, couvertes de peintures grossières représentant les comestibles ordinaires. Au milieu du portique se trouve une fontaine avec un abreuvoir, et vers l'extrémité un certain nombre de réchauds pour cuire les aliments. Des boutiques, on monte par un escalier en bois au premier étage, derrière lequel s'élève une terrasse à plusieurs degrés d'où l'on jouissait de la vue de la mer, des Apennins et du Vésuve. Dans l'écurie on a découvert le squelette d'un âne avec son mors de bronze, les débris d'une charrette, les rayons et les bandes des roues. Le portique extérieur contenait cinq squelettes humains, entourés d'une grande quantité de monnaies d'argent et de bronze, de trois anneaux d'or, de pendants d'oreilles d'or en forme de balances.

Les boutiques sont très-nombreuses à Pompéi, et révèlent une ville de commerce et de mouvement. La plupart se ressemblent pour la forme de l'édifice et la distribution des parties : c'est partout une ou deux pièces sans aucune dépendance, avec un banc tantôt simple et uni, tantôt percé de trous ronds dans lesquels on voit des jarres de différentes grandeurs destinées à recevoir les huiles, les vins, etc. Ces bancs en pierre ont souvent des réchauds qui servaient à chauffer les boissons au degré voulu par les amateurs. Il paraît constant que les anciens en général, et les Pompéiens en particulier, buvaient rarement froid [1]. Ces dernières boutiques, bien plus nombreuses que les autres, s'appelaient *Thermopolia*. Chose digne de remarque! les boutiques actuelles des environs de Naples sont exactement calquées sur celles de Pompéi : c'est un nouveau fait qui montre combien sont tenaces les habitudes populaires.

[1] *Voyez* BOTTARI, *Pitture e Sculture sacre*, t. II, 170.

L'*Atelier des marbriers* nous en fournit une nouvelle preuve. Dans ce local, découvert en 1798, on trouva un grand nombre de figures et de statuettes plus ou moins avancées, une horloge solaire, un bloc de marbre à moitié scié et la scie à côté, des équerres, des compas, de la poix grecque qui avait bouilli dans une casserole, etc. Enfin, ce qui confirme l'observation énoncée plus haut, un œuf en marbre blanc de grosseur ordinaire. Placé dans le nid où l'on voulait que la poule vînt pondre, cet œuf de marbre résistait aux coups de bec et ôtait à la poule la tentation de becqueter les siens et de les casser. Bonnes ménagères de Pompéi, consolez-vous; l'exellente recette dont vous faisiez usage il y a dix-huit cents ans se pratique encore aujourd'hui dans les campagnes environnantes.

Enfin, les maisons particulières reçurent notre dernière visite. Je me contente de citer celle des *Danseuses*, ainsi nommée à cause des fresques qui la décorent; celle du *Cave canem*, ou du *Poëte dramatique*, dont l'entrée en mosaïque représente un chien à l'attache, dans une attitude menaçante, ayant près de lui ces paroles : *Cave canem* (gare au chien); ce qui a valu à la maison le nom qu'elle porte; celle du *Faune*, avec sa magnifique mosaïque représentant une bataille d'Alexandre contre les Perses; celle de *Pansa*, demeure consulaire, remarquable par sa bonne distribution et l'habile mélange de l'utile et de l'agréable; enfin la plus belle de toutes, celle de *Diomède*.

Elle doit son nom à Marcus Arrius Diomède, dont le tombeau fut trouvé dans le voisinage, mais en réalité le propriétaire est inconnu. Quoi qu'il en soit du propriétaire, la maison, située à l'entrée de la ville, a trois étages, avec un jardin carré, au milieu duquel est un beau ré-

servoir. La cave, en forme de cloitre, règne tout autour du jardin et se termine par une porte qui ouvrait sur la mer. C'est là, près de cette porte fatale, qu'a été trouvée, une bourse pleine d'or à la main, *la femme de Diomède*, avec seize autres personnes surprises par l'éruption. Dans la cave nous vîmes encore de longues rangées d'amphores à moitié pleines d'huile et de vin à l'état solide.

On a tant de fois décrit les différentes maisons de Pompéi, que, pour éviter les redites, je me contenterai d'en parler en général, afin qu'on puisse même de loin s'en former une juste idée. Toutes les maisons de Pompéi se ressemblent. Les principales divisions consacrées par l'usage se répètent dans chacune d'elles, il n'y a guère d'autre différence que les décorations et les pièces accessoires plus ou moins utiles, que le luxe ajoute au nécessaire. Chaque maison est divisée en deux parties distinctes : la première renferme toutes les pièces d'un usage public, et la seconde est destinée au logement des maîtres et aux dépendances du service.

La partie publique se compose des pièces suivantes :

1° Le *Protyrum*. Du seuil de la maison, sur lequel on lit souvent : *Have* (salut), vous entrez dans un petit porche ou corridor, c'est le protyrum. Il est ordinairement décoré de peintures ou d'un pavé en mosaïque.

2° Le *Vestibule* ou *atrium*. Le corridor vous conduit dans l'atrium, espace libre en forme de carré long, au centre duquel est un bassin de marbre, destiné à recevoir les eaux pluviales ; autour de l'atrium règnent différentes pièces pour loger les étrangers ou pour recevoir les visiteurs, en attendant le moment de la réception.

3° Au fond de l'atrium est le *Tablinum*, grande salle *où le maître de la* maison donnait audience à ceux qui

venaient traiter avec lui d'affaires publiques ou commerciales.

4° A gauche du tablinum est le *Lararium*, petit sanctuaire des dieux du foyer. On y voit ordinairement des peintures représentant les sacrifices offerts aux dieux lares ; rarement un autel, mais souvent une console sur laquelle on plaçait les offrandes ou une lampe allumée.

5° A droite du tablinum, une, quelquefois deux pièces appelées *alæ*, ailes ; espèces de cabinets particuliers ou de travail.

6° Enfin à droite et à gauche deux passages appelés gorges ou *fauces*, par où l'on entre dans la partie privée de l'habitation. Près de là se trouve la loge du portier chargé de garder les appartements intérieurs. Telle est la partie publique des habitations.

Dans la partie privée on rencontre :

1° Le *Péristyle ;* c'est une galerie soutenue par des colonnes et formant un carré long, autour d'un jardin ou d'un *Xistus*, c'est-à-dire d'un parterre planté de fleurs et d'arbustes. Au centre du jardin se trouve ordinairement une grande vasque dans laquelle jouaient de petits poissons, et dont l'eau s'élevait en jets gracieux et variés.

2° L'*Exèdre ;* sur les côtés du péristyle ouvre l'*exèdre*, ou salon dans lequel le maître recevait la visite de ses amis.

3° Le *Triclinium* ou salle à manger, dont les parois sont couvertes de peintures représentant les sujets les plus variés : scènes de vendanges, scènes mythologiques, caricatures, etc.

4° L'*Œcus*, grande salle où les femmes se réunissaient pour travailler.

5° Les chambres à coucher, ornées de peintures, de statues et de mosaïques.

6° Les cabinets de toilette.

7° Le *Sacrarium*, espèce de chapelle domestique, avec des niches pour les statues des divinités protectrices de la famille.

8° Les bains, la cuisine, le grenier, la cave pour l'huile et pour le vin, ainsi que les autres dépendances nécessaires d'une maison, étaient isolés des appartements et placés sur la partie extérieure du péristyle.

En général, toutes les pièces de l'habitation privée sont très-petites. Au premier coup d'œil on s'étonne que, sous un climat brûlant, les anciens aient pu demeurer dans de semblables appartements ; mais il faut savoir qu'ils passaient la plus grande partie de leur temps sous de vastes portiques, aux théâtres, au forum et dans les autres édifices publics : la vie de famille était à peu près nulle. C'est qu'en effet la femme est l'âme du foyer domestique. Or, à Pompéi, comme dans le reste du monde païen, la femme était une puissance inconnue, que le Christianisme seul a révélée, une esclave dont l'Évangile seul a brisé les fers.

Cette distribution symétrique et ce plan uniforme des maisons donnent lieu à plusieurs observations que je résumerai tout à l'heure. En attendant, je finis par où finissent toutes les choses humaines, les cités aussi bien que les hommes : les tombeaux. A Pompéi, comme dans les autres villes païennes, ils sont placés sur les bords des grandes voies. L'idée de reléguer les morts dans des champs isolés, éloignés de la vue des vivants, n'était venue à aucun peuple : il fallait la philosophie du dernier siècle, qui ne doutait de rien, parce qu'elle ne se doutait de rien, pour inventer une anomalie non moins contraire aux habitudes générales des nations qu'aux sentiments de la nature et aux principes de la religion.

En sortant de la porte d'Herculanum, on voit d'abord la guérite de la sentinelle. Le soldat qui était de faction, au moment de la catastrophe, resta fidèle à son poste; mais sa fidélité lui coûta la vie : on l'a trouvé mort, la lance au poing. Près de la guérite est le banc circulaire où les vieux troupiers de ce temps-là devisaient sur les passants, racontaient leurs exploits, jouaient aux dés, et *fumaient leur cigare,* ajoutait un de nos compagnons. A quinze pas, on voit l'hémicycle, ou le lieu de la sépulture donnée par les décurions à Mammia, prêtresse publique, comme le dit l'inscription gravée sur le grand arc :

MAMMIÆ. P. F. SACERDOTI PVBLICÆ.
LOCVS SEPVLTVR. DATVS DECVRIONVM. DECRETO.

Autour de l'emplacement sépulcral de Mammia règne une banquette demi-circulaire, près de laquelle une pierre tombale présente cette autre inscription :

M. PORC. M. F.
EX. DEC. DECRETO.
IN FRONTEM. P. XXV.
IN AGRO. P. XXV.

Ce qui veut dire : « Marcus Porcius a reçu, des décurions, un lieu de sépulture de 25 pieds de largeur sur 25 pieds de longueur. » Ces inscriptions prouvent d'abord qu'un des plus beaux témoignages de reconnaissance et d'estime pour un citoyen, c'était de lui donner un lieu de sépulture au nom de la ville. Elles prouvent aussi, de la part des païens, la crainte que leurs cendres fussent confondues avec celles des étrangers : des milliers d'inscriptions établissent l'universalité de ce sentiment, dont je donnerai la raison en parlant des catacombes. Parmi beaucoup

d'autres inscriptions, je me contente de citer celle du superbe mausolée de Nevoleja Tyché et de C. Munatius Faustus :

NÆVOLEIA. I. LIB. TYCHE SIBI ET
C. MVNATIO. FAVSTO, AVG. EX PAGANO.
CVI. DECVRIONIS. CONSENSV. POPVLI.
BISELLIVM. OB MERITA. EJVS DECREVERVNT
HOC MONVMENTVM. NÆVOLEIA. TYCHE. LIBERTIS. SVIS
LIBERTABVSQ. ET. C. MVNATI. FAVSTI VIVA FECIT [1].

Après avoir parcouru la voie des Tombeaux, nous jetâmes, avant de remonter en voiture, un dernier regard sur Pompéi. Adieu, cité providentielle ; bien différente de tant d'autres villes tombées, sans laisser de vestiges, sous les coups des Barbares, tu fus réservée pour l'instruction des races futures : l'épouvantable catastrophe qui t'a mise dans la tombe t'y conserve vivante, ensevelie sous une couche de cendres. Monument ancien et nouveau, tu montres non plus seulement dans les livres, dans des souvenirs et dans des ruines, mais dans une réalité palpable, le paganisme tel qu'il était, voluptueux, cruel, égoïste.

C'est à peine si le quart de ton enceinte est découvert ; et déjà nous avions compté neuf temples, deux théâtres,

[1] C'est-à-dire : Nevoleja Tyché, première affranchie, à elle-même et à C. Munatius Faustus, du faubourg d'Auguste *, auquel les décurions, avec le consentement du peuple, ont accordé, à raison de ses mérites, l'honneur du Bisellium, a fait ce monument. Nevoleja Tyché l'a fait de son vivant pour ses affranchis et pour ses affranchies, et pour C. Munatius Faustus.

* *C'était le nom d'un faubourg de Pompéi.*

un amphithéâtre, des thermes, deux forum, une Basilique, une caserne; pas un hôpital!! Partout dans tes temples, dans tes carrefours, dans tes rues, dans tes maisons, des idoles monstrueuses et des peintures obscènes, vivants témoins de l'infamie de ton culte et de l'abomination de tes mœurs; puis, dans le luxe et dans la distribution même de tes habitations, le sensualisme abject, l'égoïsme et l'absence de la vie de famille. Adieu, Pompéi; page de l'effrayante histoire du monde païen, tu en apprends plus sur la dégradation de l'humanité que tous les livres des sages. Grâce à toi, le miracle qui régénéra l'univers resplendit à mes yeux d'un éclat plus vif que le beau soleil qui brille sur ta tombe entr'ouverte.....

Pourtant, au milieu de cette Babylone, il est à croire que Dieu comptait quelques élus : un signe sacré, trouvé dans la maison de Pansa, semble prouver qu'il y avait des chrétiens à Pompéi. Nous savons d'ailleurs que saint Pierre avait passé à Naples en 44; que saint Paul trouva des frères à Pouzzoles en 59. Est-il croyable que vingt ans après le passage de saint Paul, et trente-cinq après celui de saint Pierre, une ville aussi importante que Pompéi, et à peine éloignée de quelques lieues, ne possédât aucun disciple de l'Evangile?

23 Février.

Les Studj ou Musée Bourbon. — Vie religieuse. — Vie publique. — Vie privée des anciens.

En 1756, l'abbé Barthélemy écrivait de Rome : « Je monte bien souvent au Capitole. La première fois que j'y entrai, je sentis le coup de l'électricité, et je ne saurais vous décrire l'impression que me firent tant de ri-

chesses rassemblées. Ce n'est plus un cabinet, c'est le séjour des dieux de l'ancienne Rome, c'est le lycée des philosophes, c'est un sénat composé de rois de l'Orient, que vous dirai-je? Un peuple de statues habite le Capitole : c'est le grand livre des antiquaires. »

Si le Capitole est le grand livre des antiquaires, le musée de Naples peut être appelé le second volume de ce grand livre; et je ne crains pas d'ajouter que ce second volume est bien plus intéressant que le premier. Là vous avez la représentation, ici la réalité. Aux statues des dieux, des rois et des grands hommes qui font du Capitole un olympe, un sénat, un lycée, le musée de Naples ajoute tous les objets qui servaient à la vie religieuse, publique et privée des anciens, et jusqu'aux aliments même dont ils se nourrissaient. L'impression que nous éprouvâmes en le visitant fut d'autant plus vive, que la vue des *Studj* complétait la visite de Pompéi et les souvenirs de Baja.

Or, le musée de Naples, véritable bazar d'Herculanum et de Pompéi, est tellement riche que, vu la multitude innombrable d'objets de tout genre qu'il offre à la curiosité du voyageur [1], il est à peu près impossible de le visiter avec fruit, si on ne le visite avec ordre.

Hier nous avions étudié Pompéi sous le rapport religieux, civil et domestique; il était naturel de suivre le même plan dans l'examen du Musée. Ainsi nous rappor-

[1] Lorsque nous le parcourûmes, le musée Bourbon contenait 1,684 objets d'antiquités égyptiennes; 110 grands bronzes; 1,830 statues, bustes, bas-reliefs en marbre; 6,093 objets en terre cuite; 1,300 lampes; 2,197 objets en verre; 14,000 objets petits bronzes; 2,600 vases grecs et étrusques; 2,000 peintures; 1,700 papyrus, etc., etc.

tâmes tous les objets à trois grandes catégories : la vie religieuse, la vie publique et la vie privée des anciens.

I. *Vie religieuse.* — Les temples de Pompéi sont, il est vrai, très-bien conservés, mais ils sont veufs de leurs dieux, de leurs prêtres et de leur mobilier. Entrez au musée Bourbon : voici l'Olympe avec ses habitants ; remplacez-les par l'imagination dans les niches que vous avez vues la veille, et le temple est animé, le spectacle est complet. Jupiter, Mercure, Ganymède, Bacchus, Flore, Junon, Pallas, Vénus, Ibis, Sérapis, Apollon, les dieux publics et domestiques, toutes les divinités, c'est-à-dire tous les démons, sont là, en bronze, en marbre, dans toutes les dimensions, dans toutes les attitudes, avec leurs attributs divers, et ce sensualisme de forme que l'art païen donnait à ses œuvres.

Après les dieux, viennent les instruments de leur culte. Voici des autels de toutes formes ; regardez celui qui est à votre droite, il vous montre encore quelques restes d'une victime. A côté sont deux *lectisternium*, lits sacrés ou larges consoles sur lesquels on plaçait les vases sacrés et les images des dieux ; un superbe réchaud avec son trépied pour l'usage des parfums et des libations ; les couteaux des victimaires, les vases pour recevoir le sang ; le petit autel des aruspices avec les instruments pour fouiller et examiner les entrailles des victimes ; les palettes pour recueillir les cendres ; les candélabres à trois, à quatre, à cinq branches ; les patères pour les libations ; les fifres, les trompettes, tous les instruments de musique sacrée.

Afin d'animer tous ces objets, passons dans la galerie des fresques. Voyez les prêtres et les assistants, accomplissant une grande cérémonie dans l'intérieur d'un temple. Tout paraît en mouvement, et pour peu qu'on

soit familier avec les usages anciens, on suit dans tous ses détails l'ordre du sacrifice et de la fête; on croit entendre l'harmonie des trompettes et des cors, le son brisé du fifre, et l'on voit les poses mystérieuses du prêtre, dansant à la tête de l'orchestre qui le suit. Enfin la fumée, la flamme et le bel ordre de la foule recueillie vous transporteront au milieu du temple, et vous croirez faire vous-même partie du cortége.

Nous venions d'assister à une cérémonie solennelle dans un temple public; il fallait voir le culte domestique s'accomplissant dans le secret de chaque famille. Les *Lasarium* et les *Sacrarium*, visités la veille, étaient présents à notre imagination : aujourd'hui, rien de plus facile que de les contempler tels qu'ils étaient il y a dix-huit siècles à certaines heures du matin et du soir, alors que toute la famille s'y réunissait. Les petits autels des dieux lares, incrustés d'argent; les dieux mêmes en bronze, en marbre, délicatement travaillés; les réchauds élégants, les vases, les coupes, la cendre même, et le reste des offrandes existant encore sur les autels dans le même état où ils furent saisis par l'éruption du Vésuve : toutes ces choses que vous voyez de vos yeux, que vous touchez de vos mains, vous rendent présent aux cérémonies du culte domestique.

Si on ajoute à cela les emblèmes religieux, les amulettes, placés sur la porte des maisons pour les préserver des influences des mauvais génies, les cippes des carrefours, des forum, des fontaines, en un mot, cette foule d'objets religieux disposés à chaque pas dans les maisons et dans les rues, on se trouve en plein paganisme; et l'on voit le pauvre idolâtre, tantôt la coupe de libations à la main, tantôt la patère chargée de fleurs, de fruits, de gâteaux, incessamment prosternés devant

des dieux tour à tour cruels, hideux, ridicules et presque toujours infâmes.

II. *Vie publique.* — Aux forum et aux Basiliques il ne manquait hier que des promeneurs, des juges et des négociants; aux théâtres, des acteurs et des spectateurs; à l'amphithéâtre, des gladiateurs; aux thermes, des baigneurs; aux lavoirs, des blanchisseuses; aux boutiques, des marchands : aujourd'hui nous allons voir ces différents personnages avec leur costume ordinaire ou de circonstance : tous habitent le musée Bourbon. Ce qui frappa d'abord nos regards fut ce peuple de statues, vives images des hommes et des femmes qui avaient parcouru comme nous les rues de Pompéi, qui avaient rempli cette ville du bruit de leur nom, ou que leur naissance, leur dignité, leur importance historique avait admis au droit de cité.

Les uns sont à cheval, les autres à pied, tous dans le costume du temps, accomplissant quelque devoir public ou se livrant aux occupations ordinaires de la vie. Marcus Nonius Balbus junior et Marcus Nonius Balbus senior président aux représentations théâtrales d'Herculanum. Périandre, Lycurgue, Cicéron, Publicola, Démosthène, Euripide, Sophocle, Hérodote, écrivent, parlent, commandent. Voici, dans le Forum, des Pompéiens qui se restaurent en buvant des liquides alors en usage; d'autres sont occupés à lire les affiches, et à regarder deux belles statues équestres. En voici un qui essaye de nouvelles sandales, qui achète des vases neufs, et, par économie, de vieux ustensiles; celui-là mange des croquets, celui-ci de la viande.

Voilà un marchand d'*habits-galons* qui porte tout son magasin sur son dos : devant lui la pratique qui marchande. A deux pas, des petits garçons et des petites

filles vont gaiement à l'école, et un jeune artiste copie une statue équestre qui surplombe sur son piédestal Tournez à gauche, et vous êtes heureusement témoin d'une bonne action. Des dames font l'aumône à un pauvre aveugle conduit par un chien. Qui sait ? celles-là peut-être étaient chrétiennes. D'autres femmes accourent au-devant de la foule pour vendre et acheter; tandis que les voisines, suivant l'antique usage, bavardent avec les commères du quartier.

Entrons maintenant au théâtre. Les chaises curules, les *bisellium,* les contre-marques même que ces hommes prenaient pour s'asseoir, il y a dix-huit siècles, sur ces mêmes degrés que nous avions occupés la veille, sont là, exposés à vos regards, parmi les petits bronzes. Les restes des machines employées pour tendre le voile du théâtre de Pompéi se trouvent encore à leur place. Quant au voile lui-même, qui ne pouvait résister à l'action du temps, il est conservé dans la fresque représentant le *Siparium,* ou voile tout entier, de manière à étonner les plus grands connaisseurs en fait d'antiquités et de beaux-arts.

Désirez-vous connaître les différentes professions et manier les armes offensives et défensives, les outils, les instruments, les écritoires, les poids et les balances de ces hommes morts depuis tant de siècles, si différents de nous par les mœurs, par le langage, par la religion, et, croyons-nous peut-être, par les usages ordinaires de la vie ? il suffit d'ouvrir les yeux et d'étendre la main. Quel était l'uniforme des nombreuses troupes de gladiateurs qui vendaient leur vie pour amuser le peuple ? quelle était l'armure de ces soldats romains qui firent la conquête du monde ? Regardez, touchez : leurs lances, leurs épées, leurs poignards, leurs boucliers, leurs cas-

ques, leurs éperons, les brides des chevaux, sont là, ainsi que les chaînes qu'on mettait aux pieds des légionnaires indisciplinés. A celle que vous voyez suspendue sous des faisceaux d'armes étaient attachés cinq soldats dont les squelettes ont été retrouvés dans la prison militaire.

Messieurs les membres de nos académies et de nos instituts, savants du dix-neuvième siècle, êtes-vous curieux de connaître vos prédécesseurs, et de les voir à l'œuvre dans leur cabinet ? Entrez ; en voici un qui compose, il tient d'une main son stylet, de l'autre la tablette enduite de cire : son front est soucieux ; il est en travail de quelque noble pensée. Son voisin parcourt un papyrus ; des femmes savantes sont là dans la même attitude: plumes, encrier, encre, papier de différentes espèces, et sur ce papier des phrases et des ratures ; tout est là sous vos yeux, et vous pouvez, avec la permission du cicerone, le prendre dans vos mains.

Demandez-vous quelque chose de plus ? Hélas ! j'ai à vous montrer, sur ce même papier, les teignes impertinentes qui attentèrent aux œuvres du génie ; mais, en punition de leur crime, elles sont carbonisées comme le papier même. Peut-être seriez-vous flattés de voir une bibliothèque du siècle d'Auguste ? En voici les rayons et les montants avec des incrustations en bois, en argent, en bronze, que vous pouvez recommander aux ébénistes de Paris.

Adieu à la science ; salut au commerce. Voulez-vous acheter des lampes, et surtout des lampes à deux becs ? Voici l'enseigne du marchand : c'est une tête de bœuf portant une lampe à deux becs et d'une proportion démesurée, comme le gant, le chapeau, la botte rouge qui servent d'enseigne à nos gantiers, à nos chapeliers, à

nos bottiers du dix-neuvième siècle. On trouve, dans le magasin, des lampes, des candélabres en terre et en bronze de toutes les formes, de toutes les grandeurs, vernis, et non vernis.

Vous faut-il des lampes à pied, des lampes sans pied, des lampes ornées de bas-reliefs ? il y a de quoi choisir ; en voici une qui conserve encore sa mèche. Deux choses vous étonneront : c'est la perfection du travail, et la ressemblance que les flambeaux d'autrefois ont avec les nôtres. Avez-vous besoin de lanternes ? il est difficile d'en trouver de plus élégantes et de plus solides que celles de Pompéi. Les unes ont pour manche un joli tigre ; les autres ont des parois en talc, espèce de pierre transparente, ou en corne, afin d'éteindre un peu la lumière et de résister au choc.

Cherchez-vous de l'huile ou du vin vieux ? entrez dans un *Thermopolium*. Les amphores, les jarres en sont pleines ; et si vous craignez que le marchand vous trompe, vérifiez ses poids, ses mesures, ses balances : tout est là. Le setier et le triangle, pour constater le niveau des liquides, ressemblent parfaitement à ceux dont les Napolitains font encore usage. Voici le pied romain, il est en os, ainsi que d'autres mesures. La plupart des poids sont en pierre ou en plomb ; ces derniers portent écrit d'un côté : *Eme*, achète ; et de l'autre *Habebis*, tu auras. Ce qui rappelle assez bien l'enseigne de nos perruquiers français : *Demain on rase ici pour rien* ; ou celle de quelques détaillants napolitains : *Aujourd'hui on ne fait pas crédit ; c'est demain.*

Mais vous êtes malade, au lieu de boisson et de nourriture il vous faut des remèdes : la pharmacie est ouverte. Une jolie petite caisse pleine de drogues vous présente des pâtes préparées en forme de cylindre pour

faire des pilules, et des pilules même toutes faites. Une opération est peut-être indispensable; il faut vous arracher une dent, ou vous couper un bras; voici le chirurgien. Sa trousse, très-volumineuse, est étalée à vos regards, et les onguents, dont il faudra composer le premier appareil, sont renfermés dans d'élégantes boites de poche conjointement avec de petits instruments de chirurgie. Si votre cheval a besoin d'une saignée, l'artiste vétérinaire est là avec ses *lancettes*; il peut même vous offrir de la charpie très-bien conservée. La collection des instruments de chirurgie trouvés à Pompéi fait encore l'admiration des hommes de l'art : variété, richesse, élégance; elle ne laisse rien à désirer.

Il y a longtemps que nous voyageons, notre linge a besoin d'être lavé; mais nous voulons qu'il soit lavé à l'antique, comme on lavait celui d'Auguste, de Titus, de Nonius ou de Munatius Faustus. Déjà nous avons vu le lavoir public, sa grande chaudière, ses différentes pièces pour recevoir, conserver, battre ou sécher le linge. Si cela ne suffit pas, une belle fresque, contemporaine de l'opération, nous la fait connaître dans ses plus grands détails. Elle montre que les hommes, les femmes et les enfants travaillaient également à l'œuvre essentielle de l'économie domestique.

Les uns retirent le linge de la chaudière et le mettent sous presse pour exprimer l'eau qu'il contient; à côté d'eux est leur lampe avec la burette à l'huile, afin de pouvoir prolonger leur travail pendant la nuit; les autres portent les tissus aux laveuses qui les passent dans des vases de métal. Voici des jeunes gens qui pressent les draps dans des conques; quelques-uns de leurs camarades les étendent, et d'autres portent le banc de lessive semblable à celui que nous connaissons. Pendant qu'ils

cherchent noise à des femmes occupées au même travail, la maîtresse blanchisseuse donne un morceau de linge une petite fille bien sage, qui le reçoit en écoutant avec attention les recommandations de sa supérieure.

Quittons un instant la ville dont nous connaissons les habitants et les arts ; une promenade à la campagne nous sera d'autant plus agréable que nous pouvons la faire sans sortir du Musée. Les beaux fruits de la Campanie n'ont pas changé depuis la destruction de Pompéi, on peut en juger, et par ceux qui sont peints, et par ceux qui sont conservés. La manière d'arroser est la même. Voyez ce jardinier qui conduit son âne chargé d'amphores et couvert du simple harnais que vous pouvez reconnaître chaque matin sur la place du *Mercato*.

Le jour où l'on tue le porc est une fête pour la famille de la campagne, il en était de même au temps d'Auguste. Les règles de l'agriculture n'ont pas plus varié que les principes de l'économie domestique. Les Pompéiens d'autrefois labouraient comme les Campaniens d'aujourd'hui. Voici leurs instruments aratoires, leurs pioches, leurs hoyaux, leurs selles, leurs pics, leurs crocs, leurs fourches, leurs râteaux, et jusqu'au racloir pour nettoyer la charrue.

Les bergers sont inséparables des cultivateurs. Cette fresque de dix-huit siècles vous montre, dans leurs costumes et dans leurs habitudes, les pasteurs de ce beau pays de Naples. Ils suivent leur troupeau qui bondit dans la plaine verdoyante ; deux petits pâtres traient une chèvre, dont leur camarade reçoit le lait dans un vase ; d'autres pressent le lait et en font la *ricotta*, encore si recherchée des Napolitains et même des Romains : ils la déposent dans un panier ; et voici, dans le Musée, les restes de ces antiques paniers, soigneusement conservés parmi les objets précieux.

Pendant l'opération, un autre berger joue du chalumeau, et si cet instrument, fait d'un simple roseau, n'a pu résister au temps, voici la cornemuse, montée en bronze et garnie d'os : l'outre, qui était en peau, a été consumée ; mais vous pouvez toucher la jolie chaînette en bronze qui suspendait l'instrument champêtre au cou du berger. Vous serait-il agréable d'entendre la clochette ou le grelot suspendu au cou des chèvres, des brebis, des bœufs ou des vaches du siècle de Titus ? tirez ce petit cordon qui pend à l'armoire ; prêtez l'oreille, et vous entendrez un son rauque ou argentin, entièrement semblable à celui qui, chaque matin, vous réveille, alors que les bergers conduisent leurs vaches et leurs chèvres dans les rues de Naples.

III. *Vie privée.* — Qu'étaient dans l'intérieur du foyer domestique ces hommes que nous avons vus dans les temples, dans les villes et dans les campagnes ? Quelles étaient leurs habitudes, leurs meubles, leurs ustensiles, les objets de luxe ou de nécessité dont ils se servaient ? Il est facile de satisfaire notre curiosité. Et d'abord, nous pouvons prendre part aux jeux des enfants. En voici des troupes qui s'amusent. Suivant l'usage, l'un rit, l'autre pleure ; celui-là boude, celui-ci joue tranquillement, pendant que son voisin caresse un petit chat. Petits garçons et petites filles jouent aux osselets, et ces osselets ne sont pas ici en peinture, mais en réalité : il vous est loisible de les prendre et de jouer comme ceux qui s'en servaient il y a dix-huit siècles.

Il en est de même des joyeux *sabots*, et des vénérables *toupies* qui firent tant courir les petits Pompéiens, et qui ont conservé le privilége d'en faire courir bien d'autres. Vous avez vu trotter dans les allées du Luxembourg la *voiture* aux chèvres qui fait, chaque jour, le bonheur

de plusieurs centaines de mioches parisiens : les mioches de Pompéi la connaissaient aussi. Les chèvres sont mortes ; mais la voiture existe : regardez, elle est en bronze, à quatre roues, et d'un travail très-soigné.

Mais s'il y a temps de récréation, il y a aussi, même pour les enfants, temps de labeur : voyons-les à l'œuvre. Avez-vous besoin de sandales ? demandez-en à ce jeune cordonnier qui travaille le nez baissé sur son ouvrage. Vous faut-il une caisse ? l'apprenti menuisier vous en fait une : ainsi des autres objets et des autres métiers. Ce n'est pas tout ; les enfants de tous les pays ont un penchant bien connu à imiter tout ce qu'ils voient faire ; souvent même ils ont un attrait particulier pour représenter les cérémonies de la religion. Chose bien remarquable ! les enfants de Pompéi avaient le même goût ; tant il est vrai que l'homme est naturellement religieux. En voici trois qui sont tout occupés à offrir une libation autour d'un monument ; d'autres célèbrent un sacrifice ; et vous pouvez toucher de vos mains les petits couteaux et les petites patères, les petits vases et tous les autres objets destinés à l'immolation de la victime supposée.

Des enfants passons aux grandes personnes : je ne parle pas des caricatures déjà connues des anciens, elles couvrent les fresques des différentes pièces ; examinons seulement les meubles et les ustensiles de ménage. A la cave sont les nombreuses rangées d'amphores, grisâtres, longues, au cou étroit, simples ou avec deux anses ; la plupart en terre cuite non vernie : celles-là contiennent l'huile, celles-ci le vin et les autres liqueurs. Dans ce vase percé de petits trous et appelé *Glirarium*, on conserve le loir vivant ; on l'engraisse et on le mange quand on veut. Cet autre vase plein contient du blé, de l'orge, des fèves ; vous pouvez en prendre et même en semer.

Voici les mortiers avec leurs pilons, les écuelles avec leurs couvercles, les moutardiers, les verres de table avec cette engageante inscription : *Bibe, amice de meo :* « Bois, ami, de ce que je contiens. » Parmi ces verres, il en est de polis et de diverses couleurs; d'autres ont une anse, et beaucoup en ont deux. Les petites tasses bleues que vous voyez n'ont pas encore servi : elles allaient partir au moment de l'éruption; car elles furent trouvées soigneusement emballées les unes dans les autres, entourées chacune d'une légère couche de paille, suivant la méthode encore suivie par nos marchands de verres et de faïence.

Dans notre siècle des lumières on a pris je ne sais combien de brevets d'invention pour des fourneaux économiques : il est piquant de voir l'antiquité de cette découverte moderne. Voici un fourneau exactement semblable à ceux que nous connaissons, dans lequel on faisait cuire, bouillir, rôtir plusieurs choses à la fois; seulement il est en bronze, tandis que les nôtres sont en fonte : progrès ! A droite et à gauche brillent les marmites et les casseroles, la plupart argentées à l'intérieur; les moules pour la pâtisserie, les passoires, les cuvettes, et même les pincettes pour prendre le feu. Voulez-vous savoir à qui appartenait le beau vase placé sur cette console ? l'inscription vous dit qu'il fut la propriété de Mme Camélia Schelidoni : *Cameliœ Schelidoni.* J'ai le regret de ne pouvoir rien vous apprendre de plus sur cette dame pompéienne, dont le bon goût est d'ailleurs incontestable.

La grande bouilloire qui est à côté du vase mérite une attention particulière. Le robinet placé sur le flanc, bien au-dessus du fond, donne la facilité d'avoir tantôt de l'eau bouillante, tantôt une décoction de fleurs ou de

plantes déposées dans la partie de la bouilloire inférieure au robinet. Regardez encore ce réchaud ; il est quadrangulaire, le pourtour représente les murailles d'une ville avec leurs tours et leurs créneaux : toute cette enceinte est creuse, et contient l'eau qui, une fois en ébullition, sort à volonté par un robinet placé sur le côté. Les tours ont un couvercle, qui s'ouvre lorsqu'on a besoin de la vapeur de l'eau bouillante, pour tempérer l'air trop raréfié par le feu.

De la cuisine il est naturel d'entrer dans le *Triclinium* ou salle à manger. La table est mise, et couverte de soixante-douze pièces d'argenterie ; les assiettes, les soupières, le plateau, les cuillers et les fourchettes sont à peu près semblables à ceux dont nous faisons usage ; seulement les fourchettes ont la queue toute droite, et les verres, d'une grande dimension, sont garnis de deux anses : ce qui semblerait prouver que les anciens buvaient de fortes rasades et buvaient à deux mains.

Mais les aliments ? Voici de la farine ; du levain enveloppé dans la serviette, dont la marque est encore visible ; du pain avec le nom du boulanger : *Eris. q. Cram. Re. Ser.* ; des galettes et des croquets ; du froment, de l'orge, du millet, du riz, du son, des glands, du chènevis, des fèves, des lentilles, des carroubes, des amandes, des châtaignes, des noix, des oignons, des dattes, des figues, de l'huile dans un bocal, qui se liquéfie encore à la chaleur, de la viande dans une casserole d'argent, enfin des œufs frais... de deux mille ans. Tous ces objets, d'un usage journalier, sont là, tels qu'ils furent trouvés, la plupart dans les mêmes vaisseaux de terre, de bronze ou d'argent, où les avaient déposés, il y a tant de siècles, les malheureux habitants d'Herculanum et de Pompéi.

Quant aux objets de luxe, le nombre en est immense; ils égalent, s'ils ne surpassent, par la richesse de la matière et la beauté du travail, ce que nous avons de plus parfait. La vanité est ancienne dans le monde féminin; et les dames de Pompéi paraissent y avoir sacrifié largement. Bracelets d'or, en forme de serpents, pour le haut du bras et pour le poignet; colliers également en or avec des pierres précieuses; camées d'une valeur inestimable; ornements de tout genre : tels sont les brillants témoignages de cette infirmité tant de fois séculaire. Dans ce riche magasin de *nouveautés*, nous trouvâmes d'élégantes visiteuses qui s'extasiaient, qui s'exclamaient d'admiration et qui, dévorées du désir d'avoir des bracelets ou des colliers *à la Pompéienne*, demandaient: « Combien coûterait ceci? Que c'est beau! quel travail exquis! »

Laissant à leur jouissance ces dignes filles de leurs aïeules, nous voulûmes, avant de quitter le musée, parcourir le cercle entier de la vie humaine: il nous restait à voir la mort et les cérémonies qui l'accompagnaient. Voici le funèbre cortége, avec les pleureuses obligées, et les images des ancêtres; elles sont suivies du *Silicernium*, et de l'urne qui contient les cendres du défunt. Les bas-reliefs du mausolée redisent les actions du mort; plus loin est le *Triclinium* funéraire, dans lequel une foule de Pompéiens, couchés sur des lits, participent au repas consacré à la mémoire de ceux qu'ils ont perdus. Pour que ce spectacle ne soit pas une simple représentation, voyez ces morts de dix-huit siècles..... Momies à moitié découvertes, ils sont couchés dans leur tombe, et ces squelettes, noirs comme du charbon, conservent encore une partie de leurs cheveux.

Commencé dans les ruines de Baja, continué dans les

édifices de Pompéi, complété dans les galeries du musée Bourbon, notre voyage au milieu de l'antiquité païenne était fini : quelle impression nous en reste-t-il ? A la vue de ces maisons, de ces meubles, de ces usages, semblables aux nôtres, bien qu'âgés de deux mille ans, on se dit : Il n'y a rien de nouveau sous le soleil; ce qui est, est ce qui fut et ce qui sera. Enfermé dans un cercle dont il ne lui est pas donné de franchir les limites, l'homme avance et recule tour à tour. Ce qu'il savait hier, il l'oublie aujourd'hui ; demain il le retrouve, et, croyant l'avoir inventé, il chante son progrès. En fait d'arts, de constructions et de luxe, les anciens sont encore nos rivaux et très-souvent nos maîtres. Pour les égaler, deux choses nous manquent : la richesse et l'esclavage.

Mais sous le voile brillant d'une civilisation matérielle, élevée jusqu'aux dernières limites, l'œil aperçoit une société dévorée d'égoïsme, usée de débauches, et hideuse de crimes dont le souvenir seul fait pâlir. Les preuves palpables de cette incroyable dégradation sont là, et semblent avoir été conservées non-seulement pour justifier les auteurs païens et les Pères de l'Église, qui tracèrent le tableau des mœurs romaines, mais encore pour apprendre au voyageur épouvanté qu'ils n'ont pas tout dit, qu'ils n'ont pu tout dire.

En présence de ces irrécusables témoins, le chrétien bénit dans toute l'effusion de son cœur le Dieu dont l'infinie miséricorde a renouvelé la face de la terre, et il ajoute, en adorant sa redoutable justice : Si les arts, la Religion, les spectacles, les habitudes générales sont l'expression d'une époque, d'un peuple et d'une ville, Herculanum et Pompéi méritaient l'horrible châtiment qui les anéantit.

24 Février.

Le Vésuve.—Résina.—L'Ermitage.—Souvenir de Spartacus et de Pline.—Arrivée au sommet du Vésuve.— Descente au cratère.—Fertilité des terrains volcaniques.—Herculanum.—Portici.—Le Corricolo.

Pour compléter l'utile leçon que donnent Herculanum et Pompéi, il nous restait à visiter le Vésuve, redoutable agent de la justice de Dieu, qui détruisit à cause de leurs iniquités, et qui conserve pour l'instruction des races futures, les cités coupables. Partis de bonne heure par le chemin de fer de Castellamare, nous fûmes en vingt minutes à Résina, petit village d'où l'on monte au Vésuve. Pour avoir des guides, on s'adresse aux frères *Salvatori*. Cette famille, dont le nom seul inspire la confiance, jouit de père en fils du privilége d'accompagner les voyageurs dans la visite de la terrible montagne ; elle le partage avec sept autres familles, à qui on fait apprendre gratuitement la langue française.

Les conditions arrêtées, nous prîmes un frugal déjeuner, pendant lequel on prépara les ânes et les mulets qui devaient nous servir de monture ; chacun de nous acheta le bâton de rigueur et la caravane partit. En tête marchait le guide ; au centre et à l'arrière-garde un groupe de quinze ou vingt lazzaroni de différentes tailles. Les uns conduisaient nos montures par la bride, les autres les tenaient par la queue et venaient pour les garder au pied du Vésuve ; ceux-là portaient des paniers d'oranges et quelques bouteilles de *lacryma Christi*.

Adorateurs du *farniente*, plusieurs nous suivaient sans autre fonction connue que d'amuser nos Excellences par leurs pantomimes et leurs joyeux propos ; mais, dans

la réalité, ils essayaient de nous prouver à chaque instant, par des indications artistiques, historiques, minéralogiques, la grande utilité de leur présence, et l'obligation sacrée de reconnaître leurs importants services par quelques *tornesi*.

A une demi-lieue de Résina, on quitte la belle végétation, les plants de vignes et d'oliviers, les blanches villas avec leurs enclos d'orangers. La pente devient plus rapide; et un chemin rocailleux, difficile, serpentant parmi d'énormes couches de lave, conduit dans une solitude affreuse. Là commence une nature triste et morte, à laquelle la vue de petits coins de terrains échappés à la destruction ajoute plus de tristesse encore. Bientôt on arrive aux couches de lave noires, calcinées, vitrifiées qui couvrent la base du Vésuve, dont le cône noirâtre, semblable à la cheminée d'une immense machine à vapeur, s'élance à 1,300 pieds au-dessus du niveau de la mer.

Cependant, au milieu de ce désert, on trouve une oasis; c'est l'Ermitage, appelé aussi l'*hôtel des Trois Ormeaux*. L'Ermitage est une petite maison dans laquelle réside un prêtre avec plusieurs carabiniers. Le père Thomas, auquel nous étions adressés par un de ses amis, était malheureusement absent, et les honneurs du lieu nous furent faits par un domestique intelligent, quoique un peu bavard. Du haut de la terrasse, le coup d'œil est ravissant: c'est le panorama napolitain vu du point opposé aux Camaldules.

Toutefois, deux souvenirs tragiques viennent assombrir le tableau. Vers l'an de Rome 680, un esclave, né dans la Thrace, était enfermé à Capoue, avec trois ou quatre mille malheureux destinés comme lui aux jeux sanglants de l'Amphithéâtre. Une nuit, il force sa pri-

son, gagne la campagne et se voit bientôt à la tête d'une petite troupe d'esclaves fugitifs : de montagne en montagne, il arrive sur le versant du Vésuve. Plein d'audace et de courage, doué d'une force d'âme que les mauvais traitements de la servitude ont doublée, Spartacus adresse à ses compagnons les énergiques paroles que l'histoire a recueillies et que semblent encore répéter les échos du volcan : « Rebuts du monde, sans nom, sans patrie, sans famille ; condamnés à récréer nos maîtres par des spectacles barbares, ou à nourrir leur mollesse au prix de nos sueurs ; traités par eux comme de vils animaux, le fouet sanglant, le fer rouge, la croix, sont le prix de nos services : voilà ce que nous sommes. Il dépend de nous de changer notre sort ; nous avons la force, le nombre, le droit ; sachons combattre, et la destinée sera pour nous. »

A ces mots, Spartacus étend les mains vers le ciel et vers la mer ; ses compagnons l'élèvent sur leurs boucliers, et, huit jours après, quarante mille esclaves, rangés en bataille, battent les préteurs et les consuls, et font trembler la grande Rome. Mais l'heure de la liberté n'avait pas encore sonné pour le monde : cinq ans après, Spartacus, défait par Crassus, venait mourir presque au même lieu où il avait levé l'étendard de l'émancipation.

Quand, du haut de la même terrasse, on porte les regards du côté de Stabia, on croit apercevoir, à travers une pluie de cendres, le fatal linceul sur lequel Pline l'Ancien, suffoqué par la fumée du volcan, se fit étendre, après avoir demandé deux verres d'eau fraîche. On croit sentir encore l'odeur de soufre qui annonçait la colonne d'air embrasée, puis on croit voir la flamme qui suivait ; et bientôt on distingue le corps

inanimé du grand naturaliste, mort en ces lieux par amour de la science, comme Spartacus par amour de la liberté.

Bien que peu rassurant, ce dernier souvenir ne nous empêcha pas de continuer notre périlleuse ascension. Il est vrai que le ciel était calme et le Vésuve parfaitement inoffensif. Si nous n'avions rien à craindre du volcan, il paraît que nous devions redouter les *sgrazzatori*. En quittant l'Ermitage, notre petite troupe fut escortée par deux carabiniers de sûreté. Sa Majesté napolitaine les entretient dans ce poste isolé pour accompagner les voyageurs, qu'on pourrait, du reste, dépouiller et même assassiner au pied du Vésuve sans qu'une oreille humaine entendît leurs cris de détresse.

Par un étroit sentier on descend dans un ravin profond qui protége l'Ermitage contre les éruptions du volcan ; puis on s'élève sur d'énormes couches de lave, et on arrive en peu de temps à la base de la montagne. Sur la gauche s'élève un cône appelé *Cône de Gautrey*, du nom d'un Français qui s'y précipita volontairement et dont le Vésuve vomit le cadavre deux jours après. Là il faut mettre pied à terre; les bêtes de somme ne peuvent aller plus loin : c'est aux voyageurs, armés d'un bâton, à gravir le flanc ardu de la montagne. Parvenus à une certaine hauteur, nous nous assîmes pour respirer et jouir d'un spectacle qui n'était pas sans intérêt.

Quoique je l'aie souvent désiré, je n'ai jamais vu le grand désert du Sahara, ni la caravane asiatique ou africaine bivouaquant au milieu des sables brûlants, ni l'Arabe vagabond caracolant dans ces vastes solitudes pour détrousser le voyageur égaré. A défaut de la réalité, j'avais sous les yeux une représentation assez frappante.

Au pied de la montagne stationnaient, attachées par le licou à des pieux fixés en terre, quarante montures, ânes, chevaux ou mulets. Trente lazzaroni, vive image des nègres, domestiques obligés de la caravane orientale, gardaient nos bêtes de somme et quelques-uns de nos bagages. Autour de nous une solitude non moins complète que celle du désert ; à défaut d'une plaine de sable, nous avions sous les pieds une plaine de cendres et de laves. Les Bédouins même ne manquaient pas ; car il est d'usage que, parmi les officieux valets dont vous êtes accompagné, il se trouve toujours quelques filous. Enfin, si la caravane du désert est protégée par des soldats à la longue carabine passée en bandoulière, nous avions le même avantage.

Pendant que je rêvais à ma vision africaine, les retardataires rejoignirent le corps d'armée, et on continua d'escalader la difficile montagne : le Vésuve présentait alors un phénomène remarquable. Comme ces vieillards dont parlent souvent les moralistes, qui, malgré leurs cheveux blancs, portent dans leur poitrine un cœur où bouillonnent les passions, l'antique volcan cachait ses entrailles de feu sous une surface couverte d'une neige glacée : avant midi nous étions au terme de notre ascension. Le sommet du Vésuve forme un plateau circulaire d'un quart de lieue de diamètre.

De l'épaisse couche de cendres chaudes sur laquelle vous marchez s'échappent de distance en distance des *fumarole* ou soupiraux brûlants, dans lesquels il est impossible de tenir la main. Çà et là quelques laves blanchâtres, semblables à des ossements répandus parmi les cendres d'un bûcher funéraire, de nombreux accidents de terrain avec des parties saillantes, couleur de tuile, d'où sort incessamment un air enflammé ; partout l'image

de la destruction et de la mort : tel est le spectacle qui frappe d'abord les regards du voyageur. Nous fîmes le tour du plateau sans nous arrêter, parce que les pieds nous brûlaient, pendant que l'odeur du soufre nous prenait à la gorge et que la fumée du cratère nous faisait pleurer les yeux.

Parvenus au point du Vésuve qui regarde Pompéi, nous nous arrêtâmes devant un soupirail semblable à la gueule d'une fournaise pleine de verre en fusion ; il nous prit fantaisie d'y plonger nos bâtons, et chaque fois nous les retirions tout en feu. Des lettres, des papiers, des cartes de visite présentées à l'orifice, brûlaient instantanément entre nos mains. Voyez pourtant la témérité humaine ! La croûte brûlante qui résonnait sous nos pas nous séparait à peine de quelques pieds d'un abîme de feu. Que fallait-il pour entr'ouvrir notre frêle plancher et nous engloutir ? Une légère secousse de tremblement de terre, un peu d'air comprimé ; et nous n'y pensions pas !

Au centre du plateau s'ouvre le cratère ; c'est un gouffre taillé en forme d'entonnoir qui peut avoir 200 pieds de profondeur sur autant de largeur. Les parois abruptes, couvertes de cendres, de soufre et de cinabre, offrent un aspect qui fatigue la vue et porte la terreur dans l'âme. La visite au Vésuve ne serait pas complète, si on ne descendait au fond du cratère. Le guide consulté opposa d'abord quelques difficultés à nos désirs ; cependant il nous assura que, le temps étant calme, nous n'avions rien à craindre, et sur ses pas nous commençâmes l'aventureuse excursion. Appuyés sur nos longs bâtons, nous descendîmes en zigzag par le flanc méridional du gouffre brûlant, et après dix minutes d'une marche pénible nous fûmes à quelques pas de la *cheminée*.

Au *centre de l'abîme* est une large ouverture de la-

quelle s'élève nuit et jour une vaste colonne de fumée blanchâtre, saturée de chlore et de soufre. Dans le sein de la terre on entend comme le bruit intermittent d'un énorme soufflet de forge, ou le jeu parfaitement isochrone d'une pompe à double piston. A chaque coup de piston, la fumée s'élance par bouffées à 15 ou 20 pieds d'élévation. Les matières ignées vomies par le cratère se refroidissent au contact de l'atmosphère et retombent sur les bords; puis, en s'accumulant, elles forment autour de l'orifice un cône élevé de plusieurs mètres, auquel on donne le nom de cheminée.

Depuis quelque temps nous considérions, avec une curiosité mêlée de terreur, ce soupirail de l'enfer, lorsqu'un coup de vent rabat sur nous la colonne de fumée. Un de nos compagnons se trouve suffoqué; il tombe, ses membres se roidissent, ses yeux s'injectent de sang, la respiration est on ne peut plus pénible. On se hâte de le relever, de l'éloigner, de le hisser sur le flanc du cratère; bientôt il recouvre ses sens : mais la crainte d'un nouvel accident nous oblige à quitter promptement la place. Au reste, nous avions vu tout ce qu'on peut voir.

Pénétrés d'un double sentiment de reconnaissance et de frayeur, nous regagnâmes le plateau, et, nous laissant glisser sur une croûte de lave recouverte d'un pied de cendres, nous arrivâmes au bas du Vésuve sans accident pour nos personnes, mais avec un irréparable dommage pour nos chaussures. Brûlées et déchirées, elles n'auraient pu nous conduire décemment jusqu'à Naples si nous avions dû faire la route à pied. Heureusement nos fidèles montures nous attendaient à la base de la montagne; avec elles nous repassâmes à l'Ermitage, où restèrent nos carabiniers, et deux heures plus tard nous étions nous-mêmes de retour à Résina.

Malgré la juste frayeur qu'inspire le Vésuve, malgré les ravages qu'il fait depuis tant de siècles, on ne peut s'empêcher, en le visitant, de rendre hommage à ses bienfaits. La cendre dont il inonde les coteaux et les plaines du voisinage est tellement fertile, que la population s'élève jusqu'à cinq mille âmes par lieue carrée, dans le rayon qu'elle arrose. Outre la vue, qui est ravissante, toute espèce de culture y réussit, et toute sorte d'arbres y croissent. Les blés rendent huit et dix pour un, et, suivant la coutume des Romains, la terre est labourée sans retard pour recevoir les semences d'une autre espèce.

Les arbres portent la vigne et donnent des fruits ; on en cueille ensuite les feuilles en automne, pour nourrir les bestiaux pendant l'hiver ; entre les rangs d'ormeaux croissent des melons que l'on vend avant de semer le blé. Après la récolte du blé, on retourne le chaume à la bêche pour y semer des fèves ou du trèfle à fleurs pourprées. Pendant six mois, les enfants viennent chaque matin en couper avec une faucille une charge pour nourrir les vaches. Au printemps, on plante le maïs sur le chaume du trèfle ou des fèves ; on fume alors les terres, et cette récolte, qui nourrit la famille, est un jour de fête dans les campagnes. Elle est à peine finie qu'on retourne la terre pour y semer du blé, et, après le blé, des légumes de différentes espèces.

Ainsi les terres produisent en abondance du vin et des fruits, des grains et des légumes pour l'homme ; des feuilles et de l'herbe pour les bestiaux. Malgré cela, le métayer est pauvre en général, surtout lors d'une mauvaise récolte. La misère est partout la compagne assidue de la fécondité du sol, parce qu'elle attire et augmente tellement la population, que le sol, subdivisé à l'infini, cesse bientôt de pouvoir entretenir, à lui seul, les bras

qu'il a trop multipliés. « Pour en juger, il suffit de savoir que ces terres volcaniques nourrissent une famille de cinq personnes avec le tiers du produit de cinq arpents : on ne peut guère trouver qu'aux Indes l'exemple d'une telle richesse et d'une si grande population [1]. »

Tant de productions n'épuisent pas la fécondité du sol. Aux légumes, aux pastèques, aux meilleures oranges de l'Europe avec celles de Portugal, les cendres de Vésuve ajoutent le *lacryma Christi,* excellent vin, dont le nom un peu triste a inspiré ces jolis vers au poëte italien Chiabrera :

Chi fu de' contadini il si indiscreto,
Ch'a sbigottir la gente
Diede nome dolente
Al vin, che sovra gli altri il cuor fa lieto ?
Lacrima dunque appellerassi un riso,
Porto di nobilissima vendemmia ?

On ne peut quitter Résina sans visiter Herculanum, ensevelie sous la lave à 60 pieds de profondeur. A la lueur des torches nous parcourûmes les parties déjà déblayées ; le premier monument qu'on rencontre, c'est le théâtre, qui passe pour le mieux conservé que nous ayons. Mais Dion Cassius paraît s'être trompé lorsqu'il avance que les habitants furent surpris par l'éruption au milieu d'une pièce de comédie : le petit nombre de squelettes trouvés au théâtre semble témoigner du contraire. Quoi qu'il en soit, les proportions de l'édifice, l'alignement des rues, le nombre des papyrus, montrent qu'Herculanum était une grande et belle ville ; comme les fresques et les autres objets de luxe et de religion établis-

[1] LULLIN DE CHATEAUVIEUX, Lettres sur l'Italie, p. 250.

sent malheureusement qu'elle mérita le sort de Pompéi, dont elle partageait les iniquités. Il en est sans doute ainsi de Stabia, dont on connaît l'emplacement, mais dont aucune partie n'est encore découverte.

Près d'Herculanum brille la résidence royale de Portici, dont la cour d'honneur est traversée par la grande route de Salerne et des deux Calabres : ne pas déranger la voie publique et sacrifier son repos à la facilité des communications, c'est là un sentiment paternel qui honorera toujours le roi Charles III. L'élégance des portiques, la beauté des peintures, méritent l'attention du voyageur. Après avoir jeté un coup d'œil sur ces richesses, vrais trésors partout où elles seraient moins communes, nous entrâmes à Naples, non sans admirer les nombreux *corricoli* qui sillonnaient la route aux larges dalles.

Le *corricolo* est la voiture napolitaine par excellence. Habitants de la ville et de la campagne, lazzaroni et bourgeois, militaires et artisans, hommes et femmes, semblent y monter avec un égal bonheur. Pour la forme, il ressemble à nos *coucous* des environs de Paris ; mais ce qui ne ressemble à rien, c'est la manière dont s'y placent les voyageurs, au nombre de dix, de douze et même de quatorze. Ils sont partout, dedans, devant, derrière, dessus et dessous ; debout, assis, couchés, accroupis ; riant, chantant, jasant, et surtout gesticulant avec ce talent mimique si vif et si varié qui permet aux Napolitains d'entretenir la conversation sans prononcer une seule parole et sans être compris des étrangers. Quand le *corricolo*, orné de cette société au costume pittoresque, passe rapidement devant vous, on ne sait si on voit des ombres chinoises ou une voiture de masques.

25 Février.

L'Albergo des pauvres. — Charles III. — Benoît XIV. — Le padre Rocco.—Charité napolitaine pour les enfants abandonnés.—Ponti Rossi.—Saint-Janvier des Pauvres.—Catacombes.—Collége Chinois. — Gesù Vecchio. — Corps de saint Chrysante et de sainte Darie. — La Vestale martyre. — Liquéfaction du sang de saint Louis de Gonzague.—Piété napolitaine. — Mœurs publiques.— Anecdote.

Nous en avions fini avec le monde païen, antique habitant de Parthénope et de ses bords enchantés ; ses monuments de tout genre nous étaient connus et nous l'avions surpris dans les impurs secrets de sa vie religieuse, publique et privée. Le terrible volcan dont Dieu s'était servi pour exercer sa juste vengeance avait reçu notre visite : il nous restait à étudier le peuple nouveau, successeur du peuple qui n'est plus. Naples, devenue chrétienne, manifeste sa foi par ses monuments, ses institutions, ses lois et ses mœurs. Ne parlons pas de ses trois cents églises, passons à ses établissements de charité.

L'*Albergo reale de' Poveri* fut le premier objet de notre curiosité. Pour nous y rendre nous suivîmes la grande rue de *Tolède ;* les *Studj* se trouvaient à deux pas ; nous y entrâmes pour voir la bibliothèque. Elle possède un assez grand nombre d'éditions *princeps*, et environ trois mille manuscrits fort anciens. Le plus précieux de tous est le célèbre autographe de saint Thomas d'Aquin, contenant l'exposition du Traité de saint Denis l'Aréopagite *de Cœlesti Hierarchia*. Autrefois on le conservait religieusement au couvent de Saint-Dominique ; on l'y transporte encore chaque année, pour l'ex-

poser à la vénération des fidèles le jour de la fête du saint docteur.

Non loin des *Studj*, incomparable musée d'antiquités païennes, Naples montre avec un juste orgueil son *Albergo* des pauvres, l'un des trois plus grands hospices de l'Europe. Un roi, un pape, un saint, travaillèrent de concert à la fondation de ce magnifique hôtel de la misère : le roi, c'est Charles III ; le pape, Benoît XIV ; et le serviteur de Dieu, le padre Rocco, si célèbre à Naples par son éloquence populaire et par sa charité. Soulager les infirmités corporelles et spirituelles des pauvres, telle est la pensée qui animait les trois fondateurs. L'inscription gravée en lettres d'or sur la façade principale de l'édifice,

REGIUM TOTIUS REGNI PAUPERUM HOSPITIUM,

résume la pensée créatrice que la charte du jeune roi développe tout entière.

« Le zèle, dit l'excellent monarque, qui nous anime pour assurer la félicité de ce royaume, ne nous permet plus de regarder d'un œil indifférent tous les désordres produits par la grande quantité de pauvres qui encombrent cette ville populeuse. Bien que parmi tous ces indigents il y ait des vieillards, des estropiés, des aveugles, incapables de travailler, ce qui nous touche d'une d'une profonde pitié, il y en a pourtant, et c'est le plus grand nombre, qui vivent dans le vagabondage ; ces hommes-là sont robustes et tenaces à professer l'état de mendiant, pour mener de propos délibéré une vie oisive et libertine. Il y a aussi des orphelins et des enfants abandonnés, qui, s'habituant à mendier, sans aucune éducation chrétienne, sans apprendre aucun état, devien-

nent non-seulement des êtres inutiles, mais encore des scélérats nuisibles à la société. En conséquence, par une juste commisération pour les premiers, et par la charge qui nous est imposée de réformer les autres, nous avons résolu de fonder dans cette capitale un hôtel général des pauvres de tout sexe, de tout âge, et d'y introduire les arts les plus utiles et les plus nécessaires, afin qu'une telle œuvre soit agréable aux yeux de Dieu, et devienne un bienfait pour la ville et le royaume[1]. »

Mais pour élever le colossal édifice, entrepris par l'architecte Ferdinand Fuga, il fallait des sommes immenses, et le royaume était épuisé. Le jeune roi ne perdit point courage : il commença par offrir généreusement les ressources dont il pouvait disposer ; puis il en créa de nouvelles sans aggraver les impôts. Certaines corporations du royaume étaient soumises à une contribution annuelle dont jusqu'à lui les vice-rois avaient seuls profité. Lorsque les députés de la ville de Naples, les chefs des corporations et les supérieurs des couvents vinrent déposer leurs offrandes au pied du trône, le roi leur dit : « Mes bons sujets, vous savez que je fais construire un grand asile pour les pauvres du royaume ; j'ai besoin pour cela de votre aide, et j'éprouve un véritable plaisir à changer la destination de tous ces présents, en les faisant servir d'abord à l'achèvement et ensuite à la dotation de l'*Abergo* des pauvres. »

Benoît XIV, informé des généreuses intentions du jeune prince, consentit volontiers à supprimer onze cou-

[1] Lo zelo che si nudre dall' animo nostro per la maggiore felicità di questo reame, non ci permette di più riguardare con occhio indifferente tutti i disordini che derivano da' poveri, i quali inondano questa popolatissima città, etc.

vents d'Augustins réformés, dont il consacra le revenu à la construction et à l'entretien du royal palais de la charité. Dans le même temps, le roi Charles rencontra un homme qui lui fut d'un grand secours pour l'accomplissement de son œuvre : c'était le fameux padre Rocco, dominicain, missionnaire du peuple.

Saint Bernard par l'éloquence, saint Vincent de Paul par la charité, le padre Rocco était tout-puissant sur le peuple napolitain. Vrai tribun chrétien, il savait, par son accent inspiré, subjuguer le cœur et la pensée de ses nombreux auditeurs, et chacun, sans se l'avouer, lui accordait un pouvoir providentiel; il s'en servit pour seconder les charitables desseins du monarque. Quand on lui demandait comment faire pour trouver l'argent nécessaire à l'achèvement d'un édifice qui engloutissait des trésors, il répondait en souriant : « Faites toujours, l'argent ne manquera pas, je vous en donnerai : *Fate, fate, il danaro non mancherà, ed io velo porterò.* Sa confiance ne fut pas vaine; et en 1764 le magnifique asile s'ouvrit à tous les genres de misères. Nous y trouvâmes environ trois mille enfants des deux sexes dont les catégories et les travaux rappellent l'hospice apostolique de Saint-Michel. On y voit différents métiers pour les tissus de coton, pour les soieries, pour la broderie et la passementerie; il y a une école de musique, de dessin, de calcul, une fonderie de caractères, une imprimerie, un atelier de lithographie et une institution pour les sourds-muets. Une fabrique de corail emploie plus de trois cents jeunes filles; les autres s'occupent aux travaux de l'aiguille, à tisser, à filer, etc.

Ainsi, il y a du travail, et du travail *libre,* pour les adultes de tous les âges, des écoles pour tous les arts et pour tous les métiers, de l'instruction pour toutes les

capacités. Nous visitâmes avec une vive satisfaction ce peuple entier de malheureux dont le paganisme ne daignait pas s'occuper, dont la philanthropie aggrave souvent les douleurs, et que la seule charité catholique environne de soins assidus et couvre de son aile maternelle.

Pendant le cours de cette visite, d'intéressants détails nous furent donnés sur la charité napolitaine ; il nous est doux de les faire connaître. Dans chaque commune du royaume de Naples, l'administration municipale recueille, sans s'informer de leur origine, tous les enfants qui lui sont présentés, et les met en nourrice chez des particuliers : le chef-lieu de chaque province possède un hospice spécial pour les enfants trouvés.

Un petit balcon couvert, *Ringhiera*, fait l'office de tour, et l'enfant déposé est recueilli immédiatement, au son d'une clochette qui avertit la surveillante. On reçoit, dans ces hospices, tous les enfants sans difficulté. Il est très-rare que les enfants légitimes soient exposés ; mais d'un autre côté il y a peu d'enfants naturels qui ne soient portés dans ces asiles. L'*Annunziata,* fondée en 1515, reçoit les enfants trouvés de Naples et des environs. Les garçons, à l'âge de sept ans, sont envoyés à l'*Albergo de' Poveri,* où ils sont élevés avec les orphelins. Les filles sont également reçues dans l'enceinte qui leur est réservée, et, suivant l'excellente coutume de l'Italie, elles y habitent jusqu'à leur mort, à moins qu'elles ne se marient ; dans ce cas elles reçoivent une dot convenable. Du reste, il est rare qu'elles ne trouvent pas à s'établir, car c'est un usage dans le peuple d'aller, par dévotion, chercher une épouse au milieu d'elles.

En nous rendant à *Saint-Janvier des Pauvres,* nous visitâmes les *Ponti Rossi*, magnifiques débris de

l'aqueduc bâti par Auguste pour conduire, à trente-cinq milles de Naples, les eaux du fleuve Sebeto, destinées à la flotte de Misène. L'hospice de Saint-Janvier compte quatre cents pauvres, hommes ou femmes, soignés, dirigés, consolés par nos sœurs grises, d'origine franc-comtoise. J'aime à le répéter : nos religieuses sont destinées à faire bénir le nom de la France jusqu'aux extrémités du monde, et à nous concilier l'estime et l'affection nécessaires à notre mission providentielle.

Près de Saint-Janvier est l'ouverture des Catacombes, dont nous parcourûmes les vastes galeries. La hauteur des voûtes, la largeur et la régularité des rues, le nombre et la solidité des colonnes, tout annonce un travail exécuté à loisir et avec toutes les ressources de l'art. Ce fait seul témoigne d'une origine païenne : la tradition, invariable sur ce point, l'est aussi sur l'usage que nos pères firent de ces Catacombes. Bien que Naples n'ait été le théâtre d'aucune persécution, cependant les chrétiens de cette ville, en voyant le sang de leurs frères couler non loin de leurs murailles, durent souvent cacher leurs mystères aux regards des païens : ces souterrains devinrent leur asile. On y trouve encore des fonts baptismaux, une chapelle, une chaire pontificale, témoins authentiques du passage des premiers fidèles.

L'esprit du Christianisme, qui respire dans les Catacombes, se manifeste avec éclat dans la fondation du *collége Chinois*, unique en Europe. Vers la fin du dix-septième siècle, le P. Matthieu Ripa, missionnaire napolitain, s'embarqua pour la Chine. Peintre habile, il sut mériter les bonnes grâces de l'empereur, et, brûlant de zèle pour le salut de ce vaste pays, il voulut perpétuer le bien qu'il avait commencé. De retour dans sa patrie, en 1726, il fonda un collége destiné à l'instruction des jeunes

Chinois. L'établissement fut doté par de pieux chrétiens et par la Propagande de Rome.

Les élèves y sont envoyés de la Chine par les missionnaires à l'âge de treize ou quatorze ans ; ils repartent lorsque leur éducation est finie, et prêchent l'Évangile à leurs compatriotes. Nous vîmes les portraits d'un assez grand nombre avec des inscriptions indiquant leurs noms, l'année de leur naissance, de leur arrivée à Naples, de leur départ pour la Chine et de leur mort, quand elle est connue ; enfin le genre de martyre que plusieurs ont subi. Bien que peu nombreux, le collége Chinois a rendu d'importants services à la religion, aux sciences et aux arts.

Nous le quittâmes en saluant les futurs martyrs qu'il cachait à l'ombre de ses cloîtres, et nous allâmes rendre nos hommages à deux martyrs des premiers temps, que la cité napolitaine environne d'une vénération profonde et d'une confiance toute filiale : je veux parler des saints Chrysante et Darie, dont les corps reposent sous le grand autel de l'église populaire du *Gesù Vecchio*.

Gardien de ce sanctuaire vénérable, un saint prêtre, dom Placido, vrai frère du curé d'Ars, rappelle, par son dévouement et par ses hautes vertus, les plus beaux exemples des temps primitifs. Levé à deux heures du matin, il célèbre les saints mystères à trois heures, et une foule de peuple y assiste. La messe est suivie de la méditation et d'une instruction familière. Le bon prêtre ne descend de la chaire que pour entrer au confessionnal, où il demeure une partie de la journée ; des audiences de charité occupent, avec la prière, le reste de son temps. Grâce à son obligeance, la châsse des martyrs nous fut ouverte, et nous pûmes vénérer à notre aise ces pieuses reliques, dont la vue rappelle vivement un des plus beaux triomphes de l'Évangile.

Chrysante, fils d'un sénateur romain, était né en Égypte. Jeune encore, il accompagna son père dans la grande Rome, où sa haute intelligence fut bientôt appréciée. Convaincu de la vanité des idoles, il cherchait, par tous les moyens, à connaître la vérité, afin de délivrer son âme des doutes qui la désolaient.

Un vieillard lui est indiqué comme un sage; Chrysante s'adresse à lui. Le vieillard, qui était chrétien, n'a pas de peine à dessiller les yeux du jeune néophyte. La vérité connue est à l'instant même embrassée avec ardeur: Chrysante devient apôtre. Son père s'étonne, s'irrite, et jure de faire revenir son fils de ce qu'il appelle ses superstitions et ses erreurs. Caresses, prières, menaces, tout est mis en œuvre; mais tout reste inutile. Cédant alors aux instigations de ses proches, le père de Chrysante enferme son fils dans son palais, et tend à sa vertu le piége le plus dangereux.

Les personnes amenées pour le séduire n'ayant pu l'ébranler, on fait choix d'une Vestale, également fameuse par ses attraits, par ses connaissances et par le charme de son élocution. Prêtresse d'une idole, dont le culte était regardé comme la sauvegarde de l'empire, Darie déploie tous ses artifices pour corrompre le jeune chrétien, et l'amener comme une conquête à l'autel des dieux; mais elle devient elle-même la conquête de la grâce. Chrysante et Darie, se voyant unis par les liens de la foi, de l'espérance et de la charité, s'unissent alors par les liens sacrés d'un mariage virginal. Cette résolution met Chrysante en liberté, et lui donne, ainsi qu'à sa chaste épouse, le moyen de continuer à prêcher Jésus-Christ. De nombreuses conversions dans les hauts rangs de la société deviennent le fruit de leur apostolat; une des plus remarquables fut celle du tribun Claudius, avec sa

femme, ses deux fils, ses domestiques et soixante-dix soldats.

Des plaintes sont portées au préfet Célérinus qui fait arrêter les jeunes époux. Chrysante est enfermé dans la prison Mamertine, et Darie exposée dans un lieu de débauches. Le Seigneur veille sur eux comme il veilla sur tant d'autres ; et ils sortent intacts et purs. Pour en finir, l'empereur irrité les condamne à être enterrés tout vivants. Il est vraisemblable que cet affreux supplice fut choisi afin de faire subir à Darie le genre de mort réservé aux Vestales infidèles [1]. Cette conjecture devient d'autant plus probable qu'on fit expirer les saints martyrs près de la porte *Salaria*, lieu désigné pour le supplice des Vestales [2]. Un frisson de terreur vous parcourt tous les membres, et des larmes de compassion coulent de vos yeux, lorsqu'en présence de ces corps vénérables, vous vous rappelez les effroyables tortures qui leur méritèrent la glorieuse immortalité.

La Vestale, jugée et condamnée par le collége des pontifes, était battue de verges, puis couverte d'ornements mortuaires. En cet état on la faisait monter dans une *lectique*, réservée pour ces horribles cérémonies, et enveloppée extérieurement de coussins serrés avec des courroies, afin de donner à cette bière des vivants toute la surdité d'un tombeau. Les cris du désespoir expiraient contre ces parois, et les juges et les bourreaux n'avaient à redouter ni de se sentir émus malgré eux, ni de voir exciter parmi les assistants une émotion qui aurait pu

[1] Una cum Chrysanto in foveam altam demissa, occluso aditu, instar Vestalium delinquentium, extra portam Salariam, eo modo ambo mori coguntur. — BAR., an. 284, n. VII, a.

[2] D. HALYCAR., II, 17. — PLUTARCH., in Numa, 18.

arracher leurs victimes à la mort. L'affreux convoi traversait le *Forum*, le *Comitium*, et se dirigeait lentement par la voie *Salaria* vers le *Champ-Scélérat*, lieu du supplice. La consternation régnait dans la ville ; les boutiques, les tavernes, les Basiliques étaient fermées, et le silence de la foule n'était interrompu que par le sanglot des parents et des amis de la condamnée [1].

Au milieu du Champ-Scélérat se trouvait creusé un caveau souterrain, dans lequel on descendait à l'aide d'une échelle. Un petit lit était dressé sous la voûte, et, auprès de cette couche de la mort, luisait une lampe sépulcrale, non loin de laquelle était déposé un peu d'huile, un peu de pain et d'eau, un peu de lait, provisions d'un jour pour une malheureuse condamnée éternellement à cette prison tumulaire [2]. Cependant les licteurs dénouaient les fermetures de la lectique déposée devant le caveau ; le *Flamen dialis* conduisait la victime sur l'échelle, puis se retirait aussitôt en laissant l'infortunée entre les mains du bourreau. Celui-ci lui offrait la main pour l'aider à descendre ; elle était à peine arrivée au fond de sa tombe, que le bourreau se hâtait de retirer l'échelle, et des esclaves, aussi impassibles que la mort, remplissaient l'entrée du caveau jusqu'au niveau du sol, égalisant le terrain, parce qu'il ne fallait pas que la Vestale coupable laissât de trace de sa présence, ni parmi les vivants ni parmi les morts [3].

Mais les chrétiens, témoins intrépides du martyre de leur frère et de leur sœur, n'oublièrent pas leur glorieux tombeau. Ils s'y réunissaient au jour anniversaire de leur

[1] PLUTARCH., *in Numa*, 18.

[2] ID., *id.*

[3] ID., *id.* — *Et Quæst. rom.* 96.

mort [1] ; et, quand la paix fut donnée à l'Église, le pape saint Damase rendit à la lumière du soleil Chrysante et Darie ; et c'est une grande joie pour le fidèle des derniers temps d'associer ses humbles hommages à ceux que le monde catholique offre solennellement, depuis seize siècles, aux héros des âges primitifs [2].

A dom Placido nous sommes redevables d'une autre faveur, dont le souvenir vivra autant que nous. Je dois dire que notre regret le plus vif était de ne pas nous trouver à Naples aux époques de la liquéfaction du sang de saint Janvier. Nous le manifestâmes, dès le principe, à l'excellent chanoine de Bianchi : « Consolez-vous, nous dit-il, peut-être verrez-vous un miracle semblable. Dans une chapelle fermée du *Gesù Vecchio*, qui sert d'oratoire particulier à dom Placido, on conserve du sang de saint Louis de Gonzague. Comme celui de saint Janvier, ce sang se liquéfie souvent à la prière du vénérable prêtre. Nous irons le trouver, et je le prierai d'intercéder pour vous. »

Sans perdre un instant nous nous rendons au *Gesù Vecchio*, et le saint de Naples promet de prier pour nous et avec nous. « Comme une vaine curiosité, nous dit-il, n'est pour rien dans votre désir de voir un miracle, nous allons le demander. Dans les temps où nous vivons et dans la disposition des esprits, surtout en France, il est bon de savoir que le bras de Dieu n'est pas raccourci, et que le miracle est en permanence dans la véritable Église. »

[1] En parlant des Catacombes, je rapporterai ce qui se passa dans une de ces synaxes.

[2] Nos saints martyrs furent mis à mort sous Numérius, l'an 284, et leurs actes écrits par les deux frères *Armenius* et *Verinus*. Voyez *Trattenimento storico su le gloriose gesta de' santi conjugi* Crisanto e Daria vv. e mm. — Naples, 1831.

Cela dit, dom Placido entre dans le sanctuaire de la chapelle, et nous nous mettons à genoux devant la table de communion. Revêtu du surplis et de l'étole, le vénérable prêtre allume deux flambeaux, monte à l'autel et tire du tabernacle un reliquaire en cristal de forme allongée ; il le dépose sur l'autel et vient se mettre à genoux au bas des degrés. Bientôt il se relève et m'apporte le reliquaire, en me priant de bien le considérer, de le prendre dans mes mains, etc. Entre deux cristaux je vois une fiole en cristal, longue d'environ six pouces, contenant à la partie inférieure une espèce de terre d'un brun rougeâtre, d'environ deux pouces d'épaisseur, concrète et adhérente aux parois. Je tourne le reliquaire en bas, en travers, dans tous les sens, et rien ne se détache de la masse noirâtre, ni goutte de liquide, ni grain de poussière. Après l'avoir examiné tout à mon aise, je passe le reliquaire à un autre prêtre français, agenouillé à ma gauche. Il se livre aux mêmes opérations, continuées avec non moins d'exactitude par ses voisins.

L'examen fini, dom Placido reporte le reliquaire sur l'autel, va se mettre à genoux à distance sur un prie-Dieu, et avec lui nous commençons de prier à haute voix. En ce moment je regarde ma montre : elle marquait quatre heures vingt-huit minutes. Les invocations à saint Louis de Gonzague, les litanies de la Sainte Vierge et d'autres prières se succèdent pendant dix-sept minutes. A cinq heures moins un quart, dom Placido se lève, s'approche respectueusement de l'autel, et, se tournant vers nous : « Venez, » nous dit-il.

Je m'avance le premier. Dans mes mains est remis le reliquaire ; je l'incline et je vois la masse rougeâtre devenue un sang vermeil, coulant comme s'il sortait d'une veine. Plusieurs fois je répète la même expérience, et

toujours le même résultat. J'étais en face d'un miracle. Un frisson me court de la tête aux pieds ; la sueur m'inonde, et sous l'impression d'un sentiment indéfinissable de frayeur, de reconnaissance et de joie, je dépose le reliquaire sur l'autel et viens reprendre ma place à la table de communion. Chacun de mes compagnons de voyage est appelé à constater le prodige. Tous le voient, comme je l'avais vu, et autant qu'ils veulent le voir. Les incertitudes, les défiances gallicanes ont disparu, et tous ensemble nous récitons avec dom Placido l'hymne d'actions de grâce : *Te Deum laudamus.*

Puisque je suis à parler des monuments et des objets de la piété napolitaine, voici quelques détails qui compléteront ce que j'ai déjà dit sur cet intéressant sujet. La piété prend le caractère des nations comme des individus ; plus froide, plus réservée en France, elle est plus vive, plus expansive et plus naïve en Italie. Je voyais au *Gesù Vecchio* une femme du peuple, tour à tour agenouillée et assise, parlant tout haut à la Sainte Vierge, dont l'image miraculeuse couronne le maître-autel. Les yeux constamment fixés sur Marie, elle l'appelait : *Mamma, mamma* : lui racontait avec une simplicité d'enfant ses peines domestiques, ses désirs, ses espérances, ses craintes ; puis elle pleurait, puis elle lui envoyait des baisers ; puis elle la saluait avec amour et finissait, pour recommencer encore, en ajoutant : Je vous ai tout dit ; faites maintenant ; je m'en vais, je compte sur vous, vous m'entendez bien ? *Addio, mamma ! mamma, addio !* Enfin elle sortit, en lui envoyant un dernier baiser. Ce que faisait cette pauvre femme, vingt autres le faisaient en même temps ; personne ne s'en occupait, tant cette manière de prier est naturelle au peuple de Naples.

Dans la classe élevée, la piété, et surtout la confiance

filiale envers Marie, conserve le même caractère de foi vive et de naïveté touchante. Un des magistrats les plus distingués de Naples a composé pour sa famille un ouvrage fort estimé, dans lequel il parle ainsi à la Sainte Vierge : « Vous trouvez peut-être, ma Mère, que vous m'avez déjà donné beaucoup, je ne le nie pas ; mais vous me devez encore plus que vous ne m'avez donné. Permettez-moi de régler aujourd'hui mes comptes avec vous. Toutes les législations du monde, d'accord avec la nature elle-même, donnent aux enfants un droit sacré sur tous les biens de leur mère, surtout lorsque ces biens n'ont été accordés à la mère qu'en considération de ses enfants.

« Ce principe posé, voyez combien vous êtes riche ! Vos richesses ne sont pas des trésors, mais des mines inépuisables. Vous êtes la Reine du ciel et de la terre, la dispensatrice de la grâce, la puissance qui se fait obéir de Dieu même. Songez bien, je vous prie, que tous ces biens ne vous ont pas été donnés pour vous seule, mais pour vos enfants, mais pour moi le dernier de tous. Est-ce que vous seriez ce que vous êtes sans moi, sans les pécheurs comme moi ? N'est-ce pas pour nous racheter que le Fils de Dieu s'est fait homme et qu'il vous a choisie pour sa mère ? Vous voyez donc que tout ce que vous avez m'appartient. Or, ce que vous m'avez donné n'est rien en comparaison de ce que vous possédez ; vous me redevez donc, et vous me redevez beaucoup ! Qu'avez-vous à répondre ?... »

Et ailleurs : « Écoutez-moi, ma Mère, il faut que vous m'accordiez ce que je vous demande. Si vous me le refusiez que dirait-on de vous ? Ou que vous n'avez pas pu m'exaucer, ou que vous ne l'avez pas voulu. Que vous ne l'avez pas pu personne ne le croira, on vous connaît trop bien ; que vous ne l'avez pas voulu, j'avoue que j'ai-

merais mieux entendre dire que vous ne l'avez pas pu. Quoi! ma Mère, la Mère de grâce, de miséricorde et de clémence, ne pas vouloir exaucer un de ses enfants! mais que deviendrait votre réputation? Pensez-y; et sortez de là si vous pouvez [1]. »

La foi, mère de cette piété filiale, se manifeste de plusieurs manières. Je me contenterai d'en citer l'exemple suivant qui m'est particulièrement connu. Un chanoine français et un de ses collègues de Naples, se promenant à la campagne, entrent dans un jardin pour y manger des figues fraîches. Après la *mangiata*, ils demandent à la maîtresse de l'eau pour se laver les doigts et un linge pour s'essuyer. Avant qu'on ait apporté le linge, le chanoine français prend le premier essuie-main qu'il rencontre: « Non, non, Père, lui dit l'excellente femme, il n'est pas digne d'essuyer des doigts qui chaque jour, touchent le corps de Jésus-Christ. » Puis elle court à à son armoire et en tire le mouchoir de batiste le plus blanc et le plus fin qu'elle peut trouver et le présente au prêtre.

Au reste, la foi des Napolitains est proverbiale en Italie. Un de nos amis prenait congé du Saint-Père Grégoire XVI: « Puisque vous allez à Naples, lui dit Sa Sainteté, apportez-moi un peu de la foi napolitaine: *Apportatemi un poco di fede napoletana.* » Il faut dire que les prêtres zélés dont Naples s'honore se donnent une peine infinie pour entretenir cette pieuse disposition. Le soir ils ouvrent les *oratorj* pour le peuple. Il y a instructions, confessions, prières jusqu'à onze heures et minuit; nul n'échappe à leur charité.

[1] Maria, *Stella del mare. Dal sig. de Conciliis, Giudice alla G. C. C. di Napoli.* In-18.

Croira-t-on en France que j'ai vu les galériens, traversant les rues de Naples et allant, comme des séminaristes, aux exercices de la retraite qu'on leur donne chaque année pour les préparer aux Pâques? Le gouvernement lui-même, qui, dans certains cas, prend un air de despotisme religieux, seconde ici le zèle du clergé. Une loi met à la charge de toutes les communes la dépense nécessaire pour avoir un prédicateur pendant le Carême. Ces honoraires, dont la loi fixe le maximum, ne peuvent dépasser 60, 40 ou 30 ducats, suivant l'importance de la localité. Cette loi a été portée, bien moins pour remédier à l'indifférence des habitants que pour mettre une borne à leur générosité.

Les autorités municipales ne s'occupent donc pas seulement de l'embellissement et du bon état de leur commune, elles consacrent encore une partie du revenu public au bien moral de leurs administrés : voilà certes une institution populaire et vraiment catholique. Malgré tout cela il y a du mal à Naples; mais il y a des remords : les deux éléments sont en lutte. Avec une foi très-robuste, nos hommes du moyen âge se laissaient emporter de temps en temps à de graves désordres, puis, la religion reprenant son empire, ils rentraient en eux-mêmes, se frappaient la poitrine, réparaient leurs iniquités et mouraient en pénitents et en saints. Tel est, à quelques différences près, l'état actuel des populations napolitaines. Les poignards que l'on trouve suspendus devant les autels de la Sainte Vierge sont une preuve de ce fait, et un hommage à la puissance de la religion. En tout pays, le boiteux guéri laisse ses béquilles à l'autel de son protecteur; c'est un monument de la bonté de l'un et de la reconnaissance de l'autre. A Naples, l'assassin, le vindicatif, ce malade moral, que

Marie a guéri et désarmé, vient déposer l'arme homicide devant l'image de sa libératrice. A ce spectacle on gémit sans doute sur la perversité humaine ; mais aussi on admire et on bénit la puissance de la religion, sans laquelle un de ces poignards aurait peut-être été pour nous.

La foi agit encore d'une manière bien consolante sur les mœurs publiques. Quatre grands symptômes annoncent la décadence des nations, et prouvent l'excès de l'immoralité de l'esprit et du cœur : j'ai nommé l'infanticide, la folie par suite des passions, l'impiété finale et le suicide. Or, à Naples l'infanticide est très-rare. L'illégitimité n'est que d'un sur sept, tandis qu'à Paris elle est d'un tiers, et qu'à Londres elle s'élève à près de la moitié des naissances. Malgré l'ardeur du climat, Naples compte sept fois moins de fous que Paris, et dix ou douze fois de moins que Londres. Sur quatre cent mille habitants, Naples ne voit annuellement que vingt-cinq à trente-cinq suicides, tandis que Paris en donne, terme moyen, un et demi par jour. Il semble dès lors que nous avons assez mauvaise grâce à reprocher aux Napolitains leurs désordres moraux. Je ne veux pas les nier ; seulement les chiffres qui précèdent montrent tout ce qu'il y a d'exagération dans les récits de certains voyageurs.

Comme nous retournions à l'hôtel, une femme du peuple pria notre guide, qu'elle connaissait, d'entrer dans sa maison ; il accepta et nous le suivîmes. Nous fûmes bientôt entourés de plusieurs jeunes enfants qui, me reconnaissant pour prêtre, vinrent me baiser les mains. Nous demandâmes à cette femme si tous ces enfants lui appartenaient. « Oui, nous dit-elle, seulement *il y en a deux qui sont figli della Madonna.* » Il n'est

pas rare à Naples de voir les plus pauvres gens se charger, par dévotion, d'un ou même de deux enfants trouvés, ou de les adopter à la place de ceux qu'ils ont perdus. C'est ce qu'avait fait la vertueuse femme ; et ces enfants, elle les désignait sous le nom touchant, consacré par l'usage napolitain, d'*enfants de la Sainte Vierge.*

NOTE DE LA PAGE 65.

Le témoignage unanime des siècles, la parole solennelle des souverains pontifes et les hommages non interrompus du monde catholique établissent aux yeux de tout homme sensé la certitude de ces monuments vénérables*. L'authenticité reconnue, laissez-moi rapporter sur le *voile sacré* une très-ancienne tradition**. Le bruit des miracles de Notre-Seigneur était parvenu aux oreilles de Tibère. L'empereur étant tombé malade désira de voir ce personnage extraordinaire qui vivait dans la Judée. Si c'est un Dieu, disait-il, il peut me secourir ; si c'est un homme, il peut m'aider de ses conseils. Il appela donc un de ses officiers nommé Volusien, et le fit partir pour la Palestine avec ordre de lui amener Jésus. L'officier s'embarqua sur-le-champ; mais, contrarié par la mer, il perdit beaucoup de temps et n'arriva dans la Judée qu'après la mort de Notre-Seigneur. Ne pouvant plus accomplir sa mission, il voulut du moins reporter à l'empereur quelque souvenir du Nazaréen. Il apprit qu'une femme qui habitait la ville de Tyr avait été guérie par Jésus et qu'elle conservait son portrait. Volusien l'envoya chercher et l'obligea de le suivre avec le portrait qu'elle possédait. De retour à Rome, Volusien conduisit cette femme à Tibère. En la voyant, l'empereur lui demanda s'il était vrai qu'elle eût été guérie par Jésus. Il en est ainsi, répondit cette femme, et en même temps elle présenta l'image du Sauveur à Tibère qui fut guéri sur-le-champ. Pénétré de reconnaissance, l'empereur se rendit au sénat, et

* BENEDICT. XIV, *de Festo Domini*, etc. ; *de Feria, VI in Parasceve*, p. 195 et suiv.

** FOGGINIO, *de Romano*, etc., p. 38 et suiv.

proposa de mettre Jésus au nombre des dieux. Les sénateurs s'y refusèrent; alors ce prince, qui jusque-là s'était montré doux et humain, se laissa emporter à sa colère et fit mourir un grand nombre de sénateurs et d'illustres Romains. Quant à la femme de Tyr, elle resta à Rome, et donna l'image du Sauveur au pape saint Clément, qui la conserva précieusement et la transmit à ses successeurs *.

Il y a plusieurs remarques à faire sur cette tradition : 1° elle dit que Tibère connut les miracles du Sauveur. Ce fait nous est attesté d'ailleurs par Tertullien et saint Justin, qui disent, dans leurs Apologies, que les actes de Notre-Seigneur écrits par Pilate étaient conservés à Rome dans les archives du sénat; on sait de plus que les gouverneurs de provinces envoyaient à l'empereur le récit de tout ce qui se passait d'extraordinaire dans leur gouvernement : la même chose se fait encore aujourd'hui en France et partout; 2° elle ne contient aucune particularité qui répugne à la raison ou qui contredise des faits connus; 3° elle affirme que Tibère, irrité du refus que le sénat avait fait d'admettre Jésus-Christ au nombre des dieux, se vengea de ce corps en faisant mourir plusieurs de ses membres. Ce détail n'a rien de contraire à l'histoire : loin de là, il donne la raison d'un fait rapporté par Tacite, par Suétone, savoir, la vengeance exercée par Tibère contre le sénat. Quoi qu'il en soit de cette tradition, toujours est-il certain que le *voile sacré* est honoré au Vatican depuis la plus haute antiquité. Déjà au huitième siècle une fête solennelle était établie en son honneur.

On ne manque pas de dire qu'on honorait autrefois dans plusieurs villes le voile sacré; comme certains critiques de nos jours ne craignent pas d'avancer qu'on vénère dans plusieurs lieux le corps du même martyr. Puisque je suis amené sur ce terrain, il faut répondre brièvement à ces prétendues difficultés : 1° Peu importe ce qui se passe dans les autres églises; il

* *Voyez* FOGGINIO, p. 37 et suiv. — Nous possédons une dissertation excellente sur la vérité de cette tradition et l'authenticité de cette image dans ZINELLI, *Biblioth. eccl.*, t. III p. 263, édit. de Venise, 1840, in-8°.

suffit de savoir que le *voile sacré*, conservé à Rome, réunit au premier chef les trois preuves d'authenticité : l'antiquité du témoignage, la priorité du culte et le jugement de l'autorité compétente ; 2° que l'existence simultanée de plusieurs voiles ou mouchoirs sanctifiés par l'attouchement du Sauveur n'a rien d'impossible, je dirai même qu'elle est très-vraisemblable pour qui connaît un peu l'histoire des premiers chrétiens ; 3° que plusieurs ont pu être appelés *voile sacré*, parce qu'ils contenaient quelque morceau du véritable. C'est ainsi qu'on a souvent détaché des clous de la Passion plusieurs parcelles qui ont été enchâssées dans des clous profanes, de même que nous enchâssons des parcelles de la vraie Croix dans d'autres croix de diverses matières. Or, dans le langage chrétien, ces seconds clous sont appelés sacrés ; et, bien qu'ils n'aient percé ni les pieds ni les mains du Sauveur, ils n'en sont pas moins l'objet d'une juste vénération. Il y aurait bien d'autres réponses à donner ; mais elles dépasseraient les limites d'une simple note.

Quant au même martyr qu'on dit honoré en plusieurs lieux à la fois, je réponds : 1° que le fait est faux, s'il s'agit du corps entier, et nos détracteurs sont mis au défi de le prouver ; 2° le fait est vrai, s'il s'agit d'une partie du corps. Ces expressions : Telle église possède, honore le corps, le bras, la tête de tel saint, de tel martyr, ne signifient pas que cette église possède réellement le corps, la tête, le bras entier du saint ou du martyr. Pour l'ordinaire, elles indiquent seulement qu'elle en possède une partie. En usage dès les premiers siècles, ces manières de parler, où l'on prend la partie pour le tout, sont pleines d'un sens profond : elles montrent que la vertu du saint est tout entière dans la moindre partie de ses reliques *. J'aurai occasion de revenir là-dessus en parlant des Catacombes.

* Saint Basile, *orat. in 40 martyr.* — Bar., an. 35, n. 15. — Mazzol., t. I, p. 3.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME DEUXIÈME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME.

CLICHY. — Impr. de Maurice Loignon et Cie, rue du Bac-d'Asnières, 12.